





JOURNAL

DES

DEMOISELLES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES.



QUINZIÈME ANNÉE.

PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVART DES ITALIENS, N° 1.

1847.



HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES.

CINQUIÈME ARTICLE.

RÈGNE DE HENRI II. (Suite.)

Ce fut aux noces de sa sœur Marguerite de France avec Emmanuel-Philibert de Savoie, au mois de juin 1559, que Henri II porta le premier des bas de soie tricotés à l'aiguille.

Ce roi est représenté, dans les monuments, vêtu d'un pourpoint à basques, galonné d'or, et d'un manteau de même étoffe. Les *trousses*, ou hauts-de-chausses, rembourrées de crin, de bourre, de laine ou de coton, sont de satin blanc rayé d'or; les chausses et les souliers sont de satin blanc uni. Après sa mort, Catherine de Médicis, sa femme, est vêtue entièrement de noir, sauf les gants et la collerette à gros tuyaux. Son costume, de l'aspect le plus sévère, se compose d'une sorte de casquette d'étoffe, dont la visière est rabattue au milieu du front; d'un corsage collant et boutonné; d'une large jupe plissée, et d'un long manteau, rehaussé d'un collet montant.

RÈGNE DE CHARLES IX.

Charles IX méprisa le luxe; ses préoccupations politiques lui ôtaient le goût de la parure, et ses amusements étaient de nature à la rendre non-seulement superflue, mais encore embarrassante. Il avait une telle passion pour la chasse, qu'au milieu de la nuit, il se réveillait parfois en sursaut en appelant ses chiens. Il se plaisait à forger, à faire des serrures, des clefs, des fers de chevaux, des rouets d'arquebuse et de pistolet; il passait de longues heures à sa forge, au rez-de-chaussée du Louvre, travaillant en chemise ou en souquenille de toile noire. Il s'amusait même à fabriquer de la fausse monnaie. « Je le vis un jour, raconte Brantôme, qu'il en montra à monsieur le cardinal de Lorraine: « Voilà! disait-il, monsieur le cardinal, cette pièce est bonne, celle-là ne vaut rien; mais, montrez-la à qui vous voudrez, éprouvez-la au feu, elle se trouvera bonne. »

Avec de pareilles inclinations, Charles IX devait voir de mauvais œil les hommes porter des buscs à leurs pourpoints, se travestir en amazones dans les carrousels; les dames faire venir d'Orient des parfums, des soieries, des plumes d'autruche, des cosmétiques. Dès la seconde année de son règne, en 1561, on publia une ordonnance pour interdire aux femmes veuves l'usage de la soie, « sauf la serge ou camelot de soie, le taffetas, le damas et le velours plein. On défendait en même temps à tous les habitants des villes du royaume d'avoir des dorures sur plomb, bois ou fer, et de se servir d'aromates étrangers. Les 17 et 18 janvier 1563, deux édits proscrivirent les vertugadins de plus d'une aune et demie, les hauts-de-chausses enflés de crin de cheval, de coton, de bourre, ou de laine; les chaînes d'or, aiguillettes, pièces d'orfévrerie avec ou sans émail, plaques et tous autres boutons que ceux qui étaient nécessaires pour fermer les pourpoints, attacher les capes et garnir les bonnets. Enfin, une déclaration de 1567 régla les habillements de toutes les classes. Les soieries ne furent permises, dans les ordres, qu'aux cardinaux, archevêques et évêques; les toiles d'or et d'argent, qu'aux princes, princesses, ducs et duchesses. On prohiba le velours, les émaux, et les bourgeoises ne purent porter des perles et des dorures qu'en *patenôtres et bracelets.*

ÉMILE DE LA BÉDOLLIERRE.

REVUE LITTÉRAIRE.

Souvenirs historiques des résidences royales de France: LE CHATEAU D'AMBOISE, par M. VATOUT, premier bibliothécaire du roi. 1 vol. in-8°, chez Firmin Didot, frères, libraires, rue Jacob, 56.

Une bonne histoire des monuments d'un pays sera toujours, nécessairement, une bonne histoire des hommes et des choses de ce pays lui-même. Les monuments, en effet, sont comme les trophées en pierre de ces grandes divisions de temps, dont les faits rassemblés forment, dans la vie d'un peuple, ce qu'on est convenu d'appeler un *règne*, une *époque*, un *siècle.* Semblable au lierre vivace, la vieille chronique du passé s'attache à leurs murailles, ceint leurs nobles frontons, grimpe jusque sur leurs vieilles tours; elle leur survit dans la ruine; elle les continue dans le souvenir. Que de faits perdus, retrouvés jusque sous la poussière des monuments qui ne sont plus! Ainsi, M. Vatout n'a pas fait simplement l'histoire *des résidences royales de France;* on peut dire que nous lui devons une véritable histoire de France.

Le sixième volume de ce savant et intéressant ouvrage est consacré au château d'Amboise, dont l'origine remonte aux premiers temps guerriers de l'ère gauloise. Voici comment l'auteur raconte la fondation de cette royale demeure :

« Au milieu de la Touraine, ce pays le plus riche de France en châteaux historiques, le plus fécond peut-être en sites agréables, Amboise se place au premier rang, et par le charme de sa position, et par les grands souvenirs qui se rattachent à son nom. Cette ville, située à l'orient de Tours, sur un rocher au pied duquel la petite rivière de l'Amasse vient jeter ses eaux dans la Loire, paraît avoir été fondée par Jules César. Lorsque, après le siége de Bourges, César vint en Tourraine, cinquante et un ans avant Jésus-Christ, il fut frappé des avantages que présentait cette situation pour l'établissement d'un poste militaire. Séduit d'ailleurs par la grâce du

.ieu, il y bâtit un château avec une grosse tour. C'est d'Amboise qu'il partit pour descendre la Loire, et aller soumettre l'Anjou et la Bretagne

» Près du château, on retrouve en effet l'emplacement du camp de César. Il est terminé du côté de la campagne par un fossé dont les terres ont formé un retranchement encore fort visible. Toutefois, il faut remarquer ici que les écrivains du moyen âge ne se sont pas toujours assez souvenus que le nom de César était donné aux lieutenants des empereurs. Constantin et Julien, entre autres, portaient ce titre lors de leur séjour dans les Gaules. Cette observation peut servir à expliquer l'innombrable quantité de châteaux, de camps, de monuments, qui, dans toutes les parties de la France où l'on retrouve des vestiges romains, sont attribués à César. »

Sous Dioclétien, des barbares guidés par deux chefs hardis, envahirent la Touraine et détruisirent le château d'Amboise. « Les habitants, effrayés par ces hordes sauvages, allèrent se creuser des demeures dans les rochers et dans les caves, et formèrent une ville au sein même de la montagne. » Une remarque curieuse, et qui appartient à l'auteur, c'est qu'on retrouve là l'origine de ce genre de constructions qui subsiste encore à Amboise, et se rencontre même fréquemment sur les bords de la Loire.

Rebâti en 376, par Anicien, capitaine envoyé par Maxime en qualité de comte de Tours, le château d'Amboise, vers 506, échoit enfin à Clovis, et devient ainsi, pour la première fois, domaine des rois de France. Ce fut devant ces murs, dans une petite île de la Loire, que le glorieux fondateur de la monarchie française eut sa célèbre entrevue avec Alaric II, roi des Visigoths. Cette entrevue, n'ayant produit dans les Gaules qu'une pacification peu durable, fut bientôt suivie de la bataille de Vouglé, près Poitiers, gagnée par Clovis, et dans laquelle Alaric perdit la vie.

Amboise resta dans le domaine des rois de France jusque vers la fin du neuvième siècle. A peu près détruit une seconde fois à cette époque par les Danois qui ravagèrent la Touraine, réédifié par Ingelger, comte d'Anjou, à qui Louis le Bègue accorda l'investiture de la seigneurie d'Amboise, en récompense de sa vaillante conduite contre les barbares, sa possession suivit un peu les hasards de ces temps de successions féodales et belliqueuses. Nous regrettons que les limites prévues de cet article nous empêchent de suivre l'historien dans son intéressant tableau du développement de la maison d'Amboise, dont la branche cadette devait briller plus tard d'un si noble éclat, sous Louis XII, mais dont la branche aînée s'interrompt en 1431, à Louis, vicomte de Thouars. « C'était l'époque où les Anglais dominaient dans ce royaume. Ce Louis, seigneur d'Amboise, ayant pris parti pour les ennemis de la France, Charles VII, vainqueur, fit avec raison confisquer tous ses biens par arrêt du parlement, séant à Poitiers, et réunit la seigneurie d'Amboise au domaine de la couronne, par lettres patentes du mois de septembre 1434. »

Ce château prit donc rang pour la seconde fois parmi les résidences royales.

Charles VII régnait, et, à propos de ce roi, on aime vraiment à répéter les poétiques paroles que l'auteur a écrites en tête de son second chapitre : « Deux femmes inspirées, l'une par l'amour, l'autre par le ciel, veillaient sur la destinée de Charles VII. » Agnès Sorel lui avait dit : « Un astrologue m'a annoncé que je fixerais le cœur d'un grand roi. Je vous demande donc la permission de me retirer à la cour du roi d'Angleterre. » Et Charles avait versé des larmes, et il s'était élancé aux combats. — Jeanne d'Arc lui avait dit : « Gentil prince, vous mande le roi des cieux, par moi, que vous serez sacré et couronné en la ville de Reims. » Et Charles, sacré à Reims, sous la blanche bannière de la jeune envoyée de Dieu, avait chassé les

Anglais de son royaume et conquis ce beau surnom de *Victorieux*. »

Charles VII habita le château d'Amboise. A la mort de ce monarque, Marie d'Anjou, sa veuve, s'y retira aussi. Puis, nous y voyons apparaître Louis XI, cette sombre et puissante figure, ce politique astucieux qui s'appellera un *règne*, comme plus tard François Ier s'appelle une *époque;* comme enfin Louis XIV personnifie le *siècle* qu'il à doté de son nom.

L'auteur de ces intéressantes notices a scrupuleusement dessiné le caractère de Louis XI, de ce prince habile, méfiant, superstitieux, cruel, et groupé autour de lui tous les faits dont le souvenir se rattache à sa longue résidence à Amboise. L'application de cette étude serait un sujet un peu trop grave pour les jeunes lectrices de ce recueil. Mais les anecdotes plus gaies n'y manquent pas, et nous citerons celle-ci :

« Après l'imprudente entrevue de Louis XI avec Charles *le Téméraire*, à Péronne, et le lâche traité qui en fut le résultat, les parlements, soumis, voulurent bien garder un obséquieux silence. Mais « les habitants de Paris, toujours prêts à mêler un sourire ou une raillerie aux événements les plus sérieux (l'esprit des Parisiens date encore de plus loin), s'étoient montrés moins indulgents ; et, par un de ces moyens, à l'aide desquels on espère déjouer la tyrannie, ils avoient appris aux oiseaux parleurs et siffleurs à répéter irrespectueusement le mot *Péronne*. Les courtisans (toujours aussi les mêmes) mirent cette plaisanterie au nombre des crimes de lèse-majesté, et, le 9 novembre 1468, on publia, au son de trompe, dans les carrefours de Paris, l'ordre de saisir et de transporter à Amboise les pies, les geais, les chouettes, les merles, tous les oiseaux en cage atteints et convaincus d'offense envers la personne du roi. » Ce qui fut exécuté. »

L'histoire ne dit pas cependant si ces criminels d'état furent livrés ailes et pattes liées à maître Olivier-le-Daim, ce bourreau domestique. Mais les historiens ne disent pas toujours tout ! tant il est vrai que les plus exacts ont encore leurs lacunes.

Charles VIII, fils de Louis XI, et son héritier au trône, naquit au château d'Amboise, le 30 juin 1470, et y mourut le 7 avril 1498. Après y avoir été élevé comme dauphin, il l'habita le plus souvent comme roi. Ce château lui doit la charmante chapelle et les deux tours inachevées qu'on y voit encore aujourd'hui.

A peine monté sur le trône, Louis XII, afin de pouvoir épouser la veuve de Charles VIII, Anne de Bretagne, pour laquelle il avait conçu depuis longtemps une vive passion, se hâte de faire prononcer par le pape la dissolution de son mariage avec Jeanne de France, fille de Louis XI, pauvre princesse disgraciée de la nature, mais dont la modestie et les vertus auraient dû mériter plus d'égards, nous dirons même plus de pitié. Si importantes et si curieuses que soient les pièces de ce procès, on souffre, en les lisant, de voir une femme, de voir surtout une reine soumise aux lentes tortures d'un interrogatoire pareil. Mais c'est là un de ces faits où la politique arbitraire du temps l'emportait souvent sur les considérations plus humaines de l'équité.

Cependant si le château d'Amboise, grâce sans doute au doux ciel de la Touraine, continue d'être le séjour habituellement préféré de la cour de France, il n'en continue pas moins d'être le berceau de ses rois futurs. Tandis que Louis XII, imitant l'esprit aventureux de son prédécesseur, veut aller essayer aussi cette couronne d'Italie, nous voyons là se fortifier et grandir, sous les yeux de Louise de Savoie, sa mère, et dans des jeux déjà plus hardis que ceux de son âge, François, comte d'Angoulême, que nous retrouverons tout à l'heure. Le roi n'ayant plus d'enfants mâles, les États se déclarèrent pour le mariage de la princesse Claude, sa fille, avec ce jeune *François*, héritier pro-

bable de la couronne, et décernèrent en même temps à Louis XII le titre si doux de *Père du peuple.*

Bientôt Georges d'Amboise, ce digne et vertueux ministre, meurt, Anne de Bretagne, à peine âgée de trente-six ans, meurt aussi. Le roi ne lui survit qu'une année; ce qui lui suffit cependant pour avoir le temps d'épouser encore la jeune Marie d'Angleterre. Nous entrons dans une troisième époque de l'histoire d'Amboise et de l'histoire de France. Le successeur de Louis XII va s'appeler François Ier !

« François Ier avait conservé sur le trône un doux souvenir du château d'Amboise. Il aimait à choisir cette résidence pour y donner des fêtes. Il se plaisait surtout dans les combats chevaleresques ou dans les exercices violents qui lui permettaient de faire briller, aux yeux des dames de la cour, sa force et son adresse. »

Le mariage d'Antoine, duc de Lorraine, avec Renée de Bourbon, devint l'occasion de nombreuses fêtes, auxquelles assistèrent la noblesse lorraine et tous les princes français. Mais des combats plus sérieux que ces joutes courtoises appelaient déjà le courage de François Ier. L'amour des conquêtes, aiguillonné par le désir de revendiquer ses droits sur le duché de Milan, entraîne l'héritier de Valentine. C'était en 1515. Le roi remet avant son départ la régence à Louise de Savoie, sa mère, et passe les Alpes.

« La victoire l'attendait aux plaines de Marignan. » C'est au château d'Amboise, où se trouvait la reine-mère, que cette princesse en reçut la nouvelle dans un billet écrit du champ de bataille même, par l'heureux vainqueur, et qu'un page apporta.

A son retour en France, un autre bonheur attendait aussi le roi. Successivement père de deux filles, les princesses Louise et Charlotte, toutes deux nées à Amboise, il le devient enfin d'un prince (25 février 1517) dont le baptême est célébré au château avec une grande magnificence. Les parrains sont le pape Léon X, représenté par Laurent de Médicis, duc d'Urbin, et Antoine, duc de Lorraine. La marraine, c'est Marguerite de Valois, sœur unique du roi. Aux fêtes du baptême se joignent celles du mariage du duc d'Urbin avec la fille du duc de Bourbon; mariage qui doit un jour devenir si funeste à la France par la naissance de Catherine de Médicis !

François Ier avait ramené d'Italie, outre le goût des arts, bon nombre d'artistes étrangers, qui allaient faire fleurir en France les merveilles de leur poétique patrie. « De ce nombre était Léonard de Vinci, que nous citons particulièrement, parce qu'il avait dans la ville d'Amboise un petit château que l'on montre aux voyageurs, sous le nom de château de Cloux. »

C'est encore au château d'Amboise (en 1539) que François Ier, plus chevaleresque que politique, reçoit d'abord Charles-Quint, alors que celui-ci, embarrassé de la révolte des Flamands et impatient de les punir, lui demande passage sur les terres de France. « Charles-Quint poursuit son voyage par Blois et Orléans, jusqu'à Fontainebleau, où François Ier lui fait la plus brillante réception. Ce château, nouvellement décoré par les grands artistes que le roi avait appelés d'Italie, par les Primatice, les Rosso, les Léonard de Vinci, les Benvenuto, commençait à détrôner Amboise, et c'est là que, de préférence, ce brillant vainqueur de Marignan, et son fils Henri II, étalaient les magnificences où présidaient le luxe et le génie des Médicis. Catherine, toutefois, donnera une dernière fête au château d'Amboise, et cette fête sera digne d'elle et de son fanatisme ; car, au nom de la religion, elle sera arrosée de sang et parée de têtes humaines !... »

Nous touchons en effet au plus impor-

tant, comme au plus terrible épisode de la chronique d'Amboise, à cette vaste conspiration provoquée par le despotisme orgueilleux des Guises, et dont les dernières étincelles devaient allumer les torches de la Saint-Barthélemy. Nous ne saurions résumer une meilleure exposition des hommes et des partis de cette sanglante époque, que par ce passage du livre lui-même.

« Nous sommes en 1560, Henri II a péri dans un tournoi, sous la lance de Montgommery. François II, son fils, est sur le trône ; à ses côtés, Marie Stuart brille de tout l'éclat de l'esprit, de la jeunesse, et de la beauté. Mais le sceptre royal n'est qu'un hochet dans la main de ces enfants couronnés, et les anciens maires du palais ont reparu... ce sont les Guises ! Cette famille, ou plutôt, cette seconde dynastie, occupe toutes les avenues du pouvoir. Le duc François de Guise, généralissime des troupes du royaume, dispose de l'autorité et de la personne du roi ; le cardinal Charles de Lorraine, son frère, est l'arbitre suprême des finances et des affaires de la religion ; Claude, duc d'Aumale, colonel-général de la cavalerie, a le gouvernement de la Champagne ; René, duc d'Elbeuf, le commandement général des galères ; François, grand-prieur, la résidence du Temple, avec 1,200,000 livres de revenu ; Louis, cardinal de Guise, l'archevêché de Sens et l'abbaye de Saint-Victor. Enfin, chaque tige de cette souche vigoureuse s'élève autour du trône et le dépasse de toute sa hauteur.

» Cette omnipotence, exercée par une race étrangère, nouvellement introduite en France, avait excité la jalousie et la haine des princes et des seigneurs français. Le connétable de Montmorency ne pardonnait pas au duc de Guise de l'avoir dépouillé de sa charge de grand-maître de la maison du roi ; et l'intolérance du cardinal de Lorraine avait irrité le zèle des protestants, à la tête desquels figuraient Antoine de Bourbon, roi de Navarre, le prince de Condé, son frère, et l'amiral de Coligny. »

Ici se déroule maintenant tout le drame de cette conjuration de la Renaudie, définitivement appelée : *Conjuration d'Amboise*, et dont Amboise, en effet, fut le triste théâtre. Les événements en sont connus. Y toucher imparfaitement, ce serait les amoindrir : il suffit de les rappeler.

Sous Charles IX, Henri III, Henri IV, Louis XIII, Amboise n'offre plus guère de réminiscences notables. A mesure que nous avançons vers des temps mieux définis pour le luxe, la civilisation et les arts, nous le voyons perdre de sa faveur au profit de résidences plus modernes ou plus fastueuses. L'histoire d'Amboise arrive vers sa fin. Car les monuments, eux, ne vivent que par les souvenirs ; et ses souvenirs deviennent rares.

Richelieu, peu futile en politique, convertit le château en prison d'état.

Sous Louis XIV, Lauzun et Fouquet, ces deux types de l'excessive fortune et de l'excessive disgrâce, y subissent, presque en même temps, et pour les mêmes causes jalouses, une partie de leur longue captivité.

Amboise va perdre jusqu'à son caractère de domaine royal. En 1764, il devient duché-pairie et propriété, par échange du duc de Choiseul.

A la mort du célèbre ex-ministre, ce domaine, racheté par la couronne, retourna encore au duc de Penthièvre, avec Vernon et Bizy. La révolution le confisqua. Napoléon en fit une sénatorerie, dont Roger-Ducos, son ancien collègue, fut nommé le titulaire. En 1814, on le rendit à madame la duchesse d'Orléans, fille du duc de Penthièvre, mère du roi ; et Louis-Philippe en redevint héritier. Cependant cette belle résidence n'a pas été replacée au rang des *résidences royales*. Le château d'Amboise a subi sous l'empire de graves dévastations. « Aujourd'hui, une main puissante et réparatrice pourrait

seule lui rendre son caractère et sa dignité. Puisse ce vœu être entendu, dans l'intérêt d'un de nos monuments gothiques les plus remarquables et par la magnificence de sa situation et par la variété de ses souvenirs! »

Nous finissons comme nous avons commencé, en empruntant à M. Vatout ce que nous ne pouvons lui rendre qu'en éloges. C'est qu'il nous a donné un livre si attrayant, si instructif qu'on a vraiment regret de ne pouvoir le citer plus souvent. Nous l'avons du moins suivi pas à pas dans son attachant récit. Nous ne le suivrons pas maintenant dans ses nombreuses notes et pièces justificatives, destinées à satisfaire la conscience des esprits les plus scrupuleux en croyances historiques; c'est la besogne des érudits.

GEORGES BISSE.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Miguel de Cervantes de Saavedra naquit à Alcala de Henarès le 3 octobre 1547. Il était fils de Rodrigue et de dona Leonor de Cortinas. Après avoir fait ses études à Madrid, Cervantes, avide de science, se rendit à Rome, en qualité de camerero du cardinal Aquaviva. Mais ses instincts belliqueux l'attirèrent bientôt vers la carrière des armes; il s'enrôla comme simple soldat et se trouva à la célèbre bataille de Lépante, qui vit à la fois et ses premières armes et l'apogée de sa gloire militaire. Couvert de sang, il s'élance cependant à bord d'une galère ennemie, frappe de mort quinze Turcs, et s'empare de l'étendard royal égyptien. Il avait reçu trois blessures : deux à la poitrine, une à la main gauche, ce qui lui valut plus tard le surnom du *Manchot de Lépante.*

En 1575, environ deux ans après cette bataille, ayant obtenu un congé, Cervantes quitta Naples avec Rodrigues, son frère, pour revoir encore son Espagne chérie; mais, attaqué par trois vaisseaux algériens, capturé malgré des prodiges de valeur et conduit à Alger, il devient l'esclave du capitaine Dali Mami, maître avare et cruel dont l'esprit fertile en atrocités épuisa sur lui jusqu'aux dernières tortures.

Ce fut en vain que Rodrigues, prisonnier comme lui, renonça à sa fortune, à sa liberté, que ses sœurs offrirent de sacrifier leur dot, que son père, sa mère se dépouillèrent; Dali refusa de rendre le captif: il avait deviné qu'il valait beaucoup plus que la rançon offerte.

Rodrigues fut seul racheté. Il quitta Alger, en promettant, à son malheureux frère, d'armer une galère pour venir le délivrer. Fidèle à sa promesse, il arriva bientôt sous les murs d'Alger. Les signaux convenus entre eux sont exécutés et compris des infortunés esclaves. Déjà Cervantes et ses compagnons tendent vers leur libérateur des bras affaiblis, ils touchent du pied le vaisseau qui doit leur rendre à la fois la patrie et la liberté, ils sont sauvés, ils oublient déjà l'exil et ses tortures, ils ne savent plus qu'aimer et bénir... Des Maures passent, entendent du bruit, devinent la fuite des prisonniers, appellent du secours... et bientôt les tristes captifs vont expier dans d'infects cabanons leurs rêves de liberté.

Soumis aux travaux les plus abjects, la famine, la maladie viennent encore aggraver leurs maux. Cervantes veut alors la liberté à tout prix, il conçoit le projet hardi d'in-

cendier Alger, de se sauver à la faveur du désordre, et de ne laisser à Mami, pour otage de sa rançon, que l'étendard de sa patrie planté sur les décombres de la capitale des pirates. Trahi par ses compagnons, il est contraint de renoncer à son projet.

Après cinq années d'exil, les parents, les amis de Cervantes forment une sainte ligue et parviennent enfin à racheter le prisonnier. Vers le commencement de 1580, l'auteur de *Don Quichotte* touchait les côtes d'Espagne, heureux sans doute, mais n'ayant rien oublié de ses douleurs passées, car longtemps après il s'écriait encore: « Non, il n'est pas sur terre une joie qui puisse égaler celle de retrouver la liberté perdue! » A peine rentré dans sa patrie, il reprit du service sous les ordres du célèbre duc d'Albe, qui réorganisait une armée pour marcher contre le Portugal : Cervantes se trouva à l'expédition de Terceiras; il en revint couvert de gloire, mais aussi pauvre et sans ressources ; fatigué de servir des maîtres qui le récompensaient si mal, il quitta la carrière militaire et reprit ses chères études. *Galatée* parut bientôt, puis *Dona Catalina Palacios*, dont le héros, *Elicio*, n'est autre que l'auteur; *le Voyage au Parnasse*, *les Nouvelles*, *Persilès*, et d'autres productions moins remarquables furent livrées au public; enfin, comme dernier fleuron à sa couronne littéraire, l'immortel *Don Quichotte*.

La tradition affirme que Cervantes subit à Agamacila cinq années de prison: elle n'en dit point les motifs. Il fut transféré ensuite dans les cachots de Valadolid, d'où il ne sortit que vieux, infirme et presque mourant. Il s'établit à Madrid, dans la rue de Francos (elle porte depuis 1834 le nom de Cervantes), où il mourut vers l'an 1620, abreuvé de toutes les douleurs. On dit qu'il n'avait pas même de pain.

Rien ne manque à Cervantes pour sanctionner le titre de grand, dont la postérité, toujours tardive dans sa reconnaissance, l'a si justement décoré : pauvreté, tortures morales et physiques, son génie méprisé, méconnu, ridiculisé; l'ingratitude du souverain qu'il servit, des hommes qu'il aima; tout ce que la vie peut amasser de souffrances sur un seul être, fut déchaîné contre lui. Il trace ainsi l'amertume de sa vie dans de simples et touchantes paroles: « Les craintes s'accroissent et les espérances manquent, » disait-il dans sa longue agonie de misère.

Cervantes était de taille ordinaire, son front bombé et empreint de franchise. Qu'il le dût à la nature ou à ses habitudes aventureuses, il y avait chez lui une hardiesse d'expression, un amour passionné du chevaleresque, qui ne manquait pourtant ni de grâce ni de douceur. Malgré sa difficulté à s'exprimer, qui allait parfois jusqu'au bégayement, sa conversation était animée, quelquefois caustique, mais jamais acerbe. Fidèle en amitié, reconnaissant jusqu'au fanatisme, il eût été généreux et magnifique si la fortune eût servi les élans de son cœur.

Il y a quelques années, Antonio Sala, célèbre sculpteur espagnol, dota Madrid d'une statue en bronze de Miguel Cervantes. Le héros de Lépante revit enfin dans sa patrie, au milieu de ses ingrats compatriotes.

DON QUIJOTE.

CAPITULO XI.

Dichosa edad y siglos dichosos, aquellos á quien los antigos pusiéron nombre de dorados; y no porque en ellos el oro, que en esta nuestra edad de hiero tanto se estima, se alcanzase

DON GUICHOTTE.

CHAPITRE XI.

Heureux âge et siècles heureux, ceux auxquels les anciens donnèrent le nom de dorés; non parce que l'or, qui s'estime tant dans notre âge de fer, se trouvait en ces temps fortunés

en aquella venturosa sin fatiga alguna; sino porque entonces los que en ella vivian ignoraban estas dos palabras de *tuyo y mio*. Eran en aquella santa edad todas las cosas comunes: á nadie le era necesario para alcanzar su ordinario sustento tomar otro trabajo que alzar la mano y alcanzarle de las robustas encinas que liberalmente les estaban convidendo con su dulce y sazonado fruto. Las claras fuentes y corrientes rios en magnifica abundancia sabrosas y transparentes aguas les ofrecian. En las quiebras de las peñas y en lo hueco de los árboles formaban su república las solícitas y discretas abejas, ofreciendo a calquiera mano sin interes alguno la fértil cosecha de su dulcísimo trabajo. Los valientes alcornoques despedian de sí, sin otro artificio que el de su cortesía, sus anchas y livianas cortezas, con que se comenzáron á cubrir las casas sobre rústicas estacas, sustentadas no mas que para defensa de las inclemencias del cielo. Todo era paz entonces, todo amistad, todo concordia: aun no se habia atrevido la pesada reja del corvo arada á abrir ni visitar las entrañas piadosas de nuestra primera madre que ella sin ser forzada ofrecia por todos las partes de su fértil y espacioso seno lo que pudiese hartar, sustentar y deleitar á los hijos que entonces la poseian. Entonces sí que andaban las simples y hermosas zagalejas de valle en valle y de otero en otero en trenza y en cabello, y no eran sus adornos de los que ahora se usan, á quien la púrpura de Tiro y la por tantos modos martirizada seda encarecen, sino de algunas hojas de verdes lampazos y yedra entretejidos, con lo que quizá iban tan pomposas y compuestas como van ahora nuestras cortesanas con las raras y peregrinas invenciones que la curiosidad ociosa les ha mostrado. Entonces se decoraban los conceptos amorosos del alma simple y sencillamene del mismo modo y manera que ella los concebia, sin buscar artificioso rodeo de palabras para encarecerlos. No habia la fraude, el engaño ni la malicia mezclándose con la verdad y llaneza. La justicia se estaba en sus propios términos sin que la osasen turbar ni ofender los del favor y los del interese, que tanto ahora la menoscaban, turban y persiguen. La ley del encaje aun no se habia santado en el entendimiento del juez, porque entonces no habia que juzgar ni quien fuese juzgado.

CERVANTES.

sans aucune fatigue, mais parce que ceux qui vivaient alors ignoraient ces deux mots : *le tien* et *le mien*. Dans ces siècles bénis, toutes choses étaient en commun : il ne fallait à personne d'autre travail que celui d'élever la main pour subvenir à sa nourriture et la prendre aux robustes chênes, qui offraient libéralement leur fruit succulent et doux. Les claires fontaines et les ruisseaux courants offraient, en magnifique abondance, de savoureuses et transparentes eaux. Dans les fentes des rochers, dans le creux des arbres, de sages et laborieuses abeilles formaient leur république, donnant à quelque main que ce fut, sans aucun intérêt, la fertile récolte de leur très-doux travail. Les liéges vigoureux, sans autre effort que celui de leur courtoisie, se séparaient d'eux-mêmes, de leurs larges et légères écorces, avec lesquelles on commença à couvrir les maisons qui, soutenues sur des pieux rustiques, garantissaient des intempéries du ciel. Tout était paix alors, tout était amitié, tout était concorde. Le soc pesant de la courbe charrue n'avait pas encore osé ouvrir les saintes entrailles de notre première mère; car, sans y être forcée, elle offrait de toutes les parties de son sein, vaste et fécond, ce qui pouvait nourrir, rassasier et délecter les enfants qui la possédaient. C'est bien alors que les simples et belles bergères allaient de vallée en vallée et de colline en colline, en tresses et tête nue. Leurs ornements n'étaient point de ceux dont on use aujourd'hui. Ils n'étaient enrichis ni par la pourpre de Tyr, ni par la soie martyrisée de tant de manières; mais avec quelques feuilles de vertes bardanes et de lierres entrelacés, elles s'en allaient, peut-être aussi pompeusement et complétement vêtues que le sont aujourd'hui nos grandes dames, avec les rares et étranges inventions dues à la curiosité oisive. Alors, les tendres pensées de l'âme s'exprimaient simplement et naïvement, telles qu'elles étaient conçues, sans qu'on cherchât à les rehausser par d'artificieux entourages de paroles; la fraude, la fourberie et la malice ne se mêlaient point à la vérité, à la simplicité. La justice arrivait toujours aux fins qui lui étaient propres, sans que l'intrigue, l'intérêt qui de nos jours la ternissent et la troublent, osassent l'offenser. La loi de l'arbitraire ne s'était point encore assise dans l'esprit du juge, car il n'y avait alors ni juge, ni qui dût être jugé.

Mlle EULALIE FOUIGNET.

MARIE D'ANGLETERRE,

INJUSTEMENT SURNOMMÉE

BLOODY MARY (Marie la Sanguinaire).

Marie Tudor, qu'on distingue de sa tante (qui fut veuve de notre roi Louis XII) par le fatal surnom de Marie *la Sanguinaire*, avait été témoin, dès son enfance, des chagrins de sa mère, Catherine d'Aragon. Fille de Henri VIII, elle se vit flétrie d'illégitimité; reléguée de château en château, sans aucun égard pour son âge, son sexe et son rang, elle dut contracter nécessairement la roideur de caractère qu'on lui reproche, mais cette roideur ne détruisit point la bonté naturelle dont sa vie privée offre tant d'exemples.

La religion réformée, alors à son berceau, était empreinte de ce rigorisme puritain, sous le masque duquel se sont cachées de bien mauvaises passions. La lutte qui s'établit dès lors entre les deux religions, fut une lutte sans paix ni trêve. Un de nos grands poëtes modernes, Casimir Delavigne, a dit dans *les Enfants d'Édouard* :

Quand les glaives bénis sont sortis du fourreau,
De droit, tous les vaincus reviennent au bourreau.

L'histoire nous a transmis le nom de Marie d'Angleterre chargé de l'exécration qu'y attachèrent les historiens de son siècle. On lui reproche la mort de beaucoup de protestants, *dont*, *cependant*, *on ne cite pas le nombre*. A la vérité, on garde le même silence sur le nombre des catholiques romains qui périrent par les ordres d'Édouard VI, d'Élisabeth et du très-redouté Henri VIII, *qui faisait brûler les uns et les autres* (1). Le calcul reste à faire pour trancher la question d'intolérance, si, de part et d'autre, on veut faire preuve d'équité.

Les temps ont passé, les écrits sont restés, les générations, en se les transmettant, n'osèrent révoquer en doute l'authenticité de traditions recueillies par le clergé de l'époque. C'est de nos jours seulement que l'histoire d'Angleterre a été examinée avec un esprit de justice qui a porté quelques savants à la recherche de la vérité, quelle qu'elle fût. Chaque possesseur d'archives ou de documents offrit avec empressement le concours de ses précieuses lumières. Après un travail immense, de quel étonnement ne fut-on pas saisi en voyant publier à Londres une histoire nationale remplie de faits jusqu'alors inconnus, mais dont la véracité avait ses preuves mises à jour, et à la disposition de tout lecteur!

L'enfance de Marie fut confiée à Marguerite Plantagenêt, comtesse de Salisbury, qui, beaucoup plus instruite que ne l'étaient les femmes de cette époque, l'éleva avec un soin extrême, sous les yeux de la reine, qui présidait à l'éducation de sa fille. Marie apprit la langue latine, le grec, l'espagnol et le français, qu'elle parlait avec une égale facilité.

Reginald Pôle, fils de la comtesse de Salisbury, représentait en sa personne un des deux derniers rejetons de la race royale des Plantagenêts.

Reginald et Marie étaient cousins; élevés ensemble, ils avaient partagé les joies de l'enfance et les difficultés de l'étude. Leur mutuelle affection n'effraya pas le roi et la reine, qui semblaient sourire au projet de réunir sous la même couronne, la dynastie régnante des Tudors et la race

(1) Dans Smithfield étaient construits deux immenses bûchers, l'un destiné à ceux qui niaient la suprématie du pape, et l'autre à ceux qui niaient la suprématie du roi.

Marie d'Angleterre.



Jal des Demoiselles [illegible] [illegible] imp. [illegible] à Paris

« Je vous pardonne, Élisabeth, innocente ou coupable ! »

déshéritée des Plantagenêts. Marie se livra donc sans aucune défiance à son attachement pour Reginald, laissant à sa mère bien-aimée le soin de régler son avenir.

Lorsque Henri VIII répudia Catherine d'Aragon pour épouser Anne de Bolein, la jeune princesse fut arrachée des bras de sa mère infortunée, et se réfugia dans ceux de lady Salisbury pour y pleurer en liberté.

A la naissance d'Élisabeth, à laquelle l'étiquette obligea Marie d'assister, on lui signifia que la fille d'Anne de Bolein serait immédiatement investie du titre de princesse de Galles (dont Marie avait été revêtue jusqu'alors), et que l'illégitimité de sa naissance venant d'être prononcée par la chambre étoilée, Marie eût, dès ce moment, à céder le pas à l'enfant royal. L'orpheline de Catherine d'Aragon répondit avec dignité : « Élisabeth est fille de Henri VIII, je l'appellerai ma sœur : je ne lui reconnais pas d'autre titre. » Anne de Bolein, irritée de la résistance de Marie, s'en plaignit au roi, qui attribua la désobéissance de sa fille à l'influence de la comtesse de Salisbury. Cette dame fut arrêtée et conduite à la Tour. Marie, à cette nouvelle, courut se jeter aux pieds de son père, et chercha à le fléchir par ses larmes, par ses prières. Elle lui rappela les soins maternels dont la vertueuse duchesse la comblait, l'affection qu'il portait à Reginald, et les espérances qu'il leur avait laissé concevoir à tous deux. Henri répondit à sa fille qu'elle eût à reconnaître par écrit l'illégitimité du mariage de sa mère, et sa propre flétrissure; qu'à cette condition il consentirait à son mariage avec Reginald; mais que Marguerite Plantagenêt et son autre fils resteraient à la Tour comme otages de la soumission de Marie et de Reginald. « Si le prince Reginald était capable de m'accepter pour épouse à de telles conditions, sire, répliqua Marie, notre indignité deviendrait telle, qu'en effet, nous serions dignes l'un de l'autre. — Ne vous y jouez pas, orgueilleuse fille, et pesez bien votre réponse avant de la donner si positive : je sais l'art de réduire un esprit rétif, et j'en pourrais essayer. »

Marie s'inclina profondément et rentra dans son oratoire, où elle passa plusieurs heures dans un affreux désespoir. Sa nouvelle gouvernante, qui était aussi celle de la jeune Élisabeth, entra suivie de Reginald, et resta présente à l'entrevue. « Mon cousin, dit la princesse en s'avançant vers lui, votre pâleur m'indique que vous avez vu le roi, et que vous connaissez maintenant sa volonté. Entendez la mienne, Reginald, et, je vous connais assez pour être convaincue que mes sentiments sont les vôtres. Je suis fille légitime de Henri VIII et de sa vertueuse épouse Catherine d'Aragon. Je suis héritière présomptive de ce royaume. Mon père et ma mère nous destinèrent jadis l'un à l'autre, et j'eusse béni un lien formé sous leurs auspices. Aujourd'hui, les conditions qu'on met à cette union la rendraient sacrilége. Je me soumets aux conséquences de ce refus, car tous deux nous pouvons être bien malheureux, mais avilis... jamais! »

Reginald, accablé de douleur, laissait couler ses larmes.

« Marie, répondit-il enfin, j'ai déclaré à Sa Majesté que votre réponse dicterait la mienne, et je savais quelle serait votre volonté. Maintenant j'atteste que la main qui devait s'unir à la vôtre n'appartiendra jamais à aucune femme. Hélas! je le prévois, rien ne peut garantir ma malheureuse famille des malheurs qui vont la frapper; mais si Dieu ordonne que je lui survive, toute ma vie sera consacrée à vous bénir et à prier pour vous. »

Henri fut instruit de cet entretien; pour donner à ses cruels projets quelque forme de justice, il parut s'adoucir et chargea Reginald Pôle d'une mission près du pape. A son audience de congé, il lui dit : « Partez, mon cousin; si vous réussissez, la grâce de votre mère est à ce prix; mais elle reste responsable de la moindre perfidie. »

Arrivé à Rome, il prit connaissance des volontés du roi. Il lui enjoignait d'obtenir du saint-siége la confirmation de son divorce avec Catherine, son adhésion à l'exhérédation de Marie, et la transmission de son titre et de son rang à sa sœur Élisabeth. Reginald, indigné de la duplicité du roi, lui renvoya ses lettres de créance. Le pape accueillit le jeune prince avec distinction, et, sur ses sollicitations, l'admit dans les ordres. Il devint, peu d'années après, le célèbre cardinal Pôle.

Marie avait été reléguée au château de Hundson, où était élevée Élisabeth. Anne de Bolein, qui haïssait sa belle-fille, avait exigé que cette princesse fût considérée comme faisant partie de la maison de sa sœur.

Catherine d'Aragon mourut après avoir vainement imploré la présence de sa fille chérie. Marie s'était humiliée au point de solliciter, près d'Anne de Bolein, la grâce d'aller recevoir le dernier soupir de sa mère. Comme Anne de Bolein ne lui répondait que par un froid et dédaigneux silence : « Vous me refusez, madame, avait dit la princesse, vous rejetez les prières d'une mourante... puissiez-vous ne jamais éprouver les angoisses que vous aurez fait souffrir à ma mère ! »

Trois mois après, la tête d'Anne de Bolein roulait sur l'échafaud.

Le lendemain de cette catastrophe, lady Kingston, femme du constable de la Tour, se présentait devant Marie, chargée des supplications dernières de la malheureuse Anne en faveur de sa fille. Marie reçut ce funèbre message les yeux fixés sur le portrait de sa mère. Après quelques instants d'une sombre méditation, elle se leva en disant : « Suivez-moi, lady Kingston. » Elle se rendit auprès de sa jeune sœur, la considéra en silence pendant quelques minutes, leva lentement la main, la posa sur la tête de l'orpheline en regardant lady Kingston, qui s'inclina respectueusement, et se retira.

L'enfant d'Anne de Bolein fut bientôt après flétrie du nom de bâtarde comme l'avait été Marie. Alors Marie s'empara de sa jeune sœur, et remplit auprès d'elle les fonctions de la mère la plus tendre et la plus attentive. Henri, irrité du blâme indirect que la conduite de sa fille aînée semblait jeter sur la sienne, commença à la tourmenter sur ses croyances religieuses, et voulut en exiger le sacrifice. Elle résista courageusement. Alors, le conseil privé, par l'ordre du roi, envoya des officiers signifier aux deux princesses leur dégradation, et l'arrêt qui les assimilait au rang de simples demoiselles. Marie serra dans ses bras sa jeune sœur, qui pleurait en voyant arracher de son appartement les insignes de son rang, et répondit aux officiers :

« Dites à Sa Majesté, messieurs, que vous avez vu Marie d'Angleterre pressant contre son sein l'enfant qui lui est légué, et que cet enfant recevra d'elle l'exemple de la résignation à la volonté paternelle. »

Peu de jours après, son vénérable précepteur et le confesseur de sa mère, qu'elle avait recueillis près d'elle, furent arrêtés sous ses yeux, jugés par le conseil privé, et condamnés au bûcher, comme coupables d'avoir encouragé Marie dans sa résistance. Leur innocence était flagrante, mais Henri frappait dans ces deux victimes sa fille qu'il n'osait frapper à la vue de toute la nation dont il la savait adorée. La princesse se traîna aux pieds de son père, en proie à toute l'exaltation d'une douleur insensée... Elle n'obtint rien : les malheureux périrent.

Trois jours après, Marguerite Plantagenêt fut traînée à l'échafaud. A la vue du bloc fatal, elle refusa d'avancer. « Moi, dernière femme du sang royal des Plantagenêts, je vous refuse ma tête, dit-elle. Si vous la voulez, venez la prendre. » La plume se refuse à décrire la scène d'horreur qui suivit; mais le récit n'en fut pas épargné à Marie. C'est de cette terrible

époque que datent les douleurs névralgiques qui détruisirent ses forces en aigrissant son humeur; et cependant, pas un fait ne se présente pour accuser cette humeur d'injustice; mais ses traits contractèrent une expression si triste et si austère qu'on ne la vit depuis que bien rarement sourire.

Le roi sentait sa fin arriver. Sa dernière épouse, Catherine Parr, était parvenue, à force de douceur et de patience, à exercer sur cet esprit farouche quelques moments d'une salutaire influence. Elle en avait profité pour réconcilier les deux princesses avec leur père, et les faire réintégrer dans leur rang et leurs droits. A son lit de mort, Henri recommanda à Marie d'aimer et de protéger le fils qu'il avait eu de Jeanne Seymour, sa troisième femme, et qui allait lui succéder dans un âge si tendre. La princesse s'y engagea, et le roi expira peu d'heures après.

Édouard VI régna. Le frère de sa mère fut déclaré tuteur du jeune roi, et protecteur du royaume. Les deux princesses se virent renvoyées à leur résidence de Hundson, d'où elles ne vinrent que fort rarement à la cour. Le jeune roi annonçait déjà le froid égoïsme de son père. Les premiers actes de son gouvernement furent d'extirper entièrement de son royaume la religion catholique romaine, et d'obtenir des conversions par les supplices et les confiscations. Pour faire un exemple, il ordonna à sa sœur Marie de renoncer à ses rites romains, et exigea que la messe, célébrée tous les matins dans sa chapelle, fût supprimée. La princesse, elle-même, se vit amenée devant lui. D'abord il lui parla fort durement, puis employa les exhortations et même les prières. « Sire, répondit Marie, élevée et nourrie dans une religion consacrée par la croyance de quinze siècles, trouvez bon que je ne change pas ainsi mes convictions pour des idées neuves, dont je ne saurais reconnaître la vérité. Par respect pour notre père, et par sa royale volonté, j'ai souffert que notre jeune sœur fût instruite dans la foi protestante; ce sacrifice est suffisant pour moi, sire, car je gémis des erreurs qu'on lui a fait embrasser. Mais, quant à ma propre croyance, j'ai vécu par elle, je vivrai par elle, et pour elle je mourrai. »

Édouard congédia sa sœur avec de feintes marques de tendresse, et le lendemain il envoya des ordres pour la nouvelle dégradation de Marie. Les portes de sa chapelle furent enlevées, et les ornements du culte catholique arrachés. Alors Marie entendit la messe dans sa propre chambre, exhortée, soutenue, consolée par son vénérable aumônier, qui n'ignorait pas les dangers qu'il courait lui-même, mais s'y préparait. En effet, un matin, on vint l'arrêter au milieu de ses fonctions sacerdotales. Conduit devant le vénal conseil, malgré sa noble défense, on le condamna au supplice du feu, qu'il endura avec l'héroïque constance d'un martyr de la foi.

La princesse Marie fut renfermée dans une des tours du château de Newhall, où elle resta jusqu'à la mort du jeune roi.

Le règne d'Édouard avait été d'environ huit ans, pendant lesquels il s'était montré le digne fils de Henri VIII. Il signa froidement la sentence de mort de ses deux oncles, l'amiral Seymour, qui, par les intrigues du duc de Sommerset, son frère, perdit la vie sur un échafaud, et celle du duc de Sommerset lui-même, renversé par la faction du duc de Northumberland, qui se saisit du protectorat. Édouard était hypocrite et dévot, dépourvu d'énergie, et d'une insensibilité de cœur telle qu'elle faisait présager pour le royaume les rigueurs du gouvernement de son père.

Marie se trouvait prisonnière depuis deux ans, lorsque arriva la mort de son frère. A ses derniers moments, ne démentant pas son mauvais naturel, il nomma, pour lui succéder, à l'exclusion de Marie, Jeanne Gray, sa cousine. Afin d'assurer les mesures du duc de Northumberland, beau-père de Jeanne, le décès du roi fut tenu secret pendant

quelques jours. Mais des amis fidèles en instruisirent Marie et facilitèrent son évasion. Ayant appris que Northumberland envoyait un corps de troupes pour s'emparer de sa personne, sur un ordre signé Jeanne Gray, qui venait d'être proclamée reine, Marie s'enfuit rapidement, suivie de quelques fidèles serviteurs. Poursuivie par les émissaires du duc, elle parvint, dans le milieu de la nuit, chez un de ses partisans, où elle prit quelques moments de repos. A peine avait-elle quitté cette résidence, qu'elle la vit enveloppée par les flammes. Les soldats de Northumberland y avaient mis le feu et les issues en étaient gardées, pour s'opposer à toute tentative d'évasion. Parvenue en Suffolk, la chevalerie des comtés voisins vint se ranger sous la bannière de Marie. Chaque jour son armée s'augmentait par les désertions du parti opposé. Enfin, une bataille définitive se préparait, et de son résultat dépendait sa couronne et peut-être sa vie... Mais les soldats de Northumberland abandonnèrent leur chef sans combattre, et lui-même, voyant la cause de sa belle-fille totalement perdue, fut assez lâche pour jeter sa toque en l'air en criant : « Vive Marie, reine d'Angleterre! » Cette action inspira autant de pitié que de mépris; ses propres officiers le firent prisonnier, le conduisirent à la reine, qui refusa de le voir, l'envoya à la Tour et s'achemina vers la capitale, où elle entra au milieu des plus vives acclamations et de l'allégresse générale.

La marche de la reine était un triomphe; toutes les populations accouraient en faisant retentir les airs de leurs cris de joie. A son approche, ce même conseil privé qui venait de la persécuter fit arrêter Jeanne Gray, son père et son mari, et les fit conduire à la Tour.

Selon l'antique usage, Marie se rendit d'abord dans cette forteresse, pour y passer le temps qui devait précéder son sacre. En approchant de la chapelle, elle vit plusieurs prisonniers, qui, à genoux, attendaient sa venue pour être graciés, entre autres Gardiner évêque de Winchester, Bonner évêque de Londres; ces deux captifs portèrent la parole au nom de tous. La reine leur tendit les bras en disant : « Marie ne peut avoir que des hôtes, et non des prisonniers, dans les lieux qu'elle habite. » Tous furent réintégrés dans leurs biens et leurs dignités.

Frances, duchesse de Suffolk, nièce de Henri VIII et mère de Jeanne Gray, vint se jeter aux pieds de la reine, sollicitant la liberté de son mari, qui était malade; mais, soit égoïsme ou défaut de courage, elle ne risqua pas un seul mot en faveur de son intéressante fille. La reine semblait attendre ce mot, car elle la regarda quelques minutes avant de lui répondre ; la duchesse se taisait toujours. Alors Marie lui dit froidement : « Allez, madame, délivrer votre époux. » Jeanne était vouée à l'expiation des crimes de sa propre famille.

Peu de jours après, la reine se rendit à Westminster pour y être couronnée. Elle était montée sur un cheval blanc dont la housse traînante étincelait de broderies et de pierres précieuses. A ses côtés chevauchaient Élisabeth, et la seule survivante des épouses de Henri VIII, l'heureuse et paisible Anne de Clèves. Trois cents dames de la plus haute noblesse, montées chacune sur leur palefroi, composaient son cortége.

Gagnés par les séductions de Charles-Quint, Gardiner et Bonner, devenus conseillers de la reine, négocièrent le mariage de leur souveraine avec Philippe II, roi d'Espagne. Le peuple murmura de cette union qui allait lui donner un roi étranger, et surtout un roi catholique romain; mais Charles-Quint, le conseil, et tous ceux qui entouraient la reine l'emportèrent, et le mariage de Philippe II et de Marie fut résolu. Philippe n'y consentit qu'avec répugnance; il avait vingt-six ans et la reine d'Angleterre en avait trente-sept, mais l'ambition et le fanatisme le décidèrent.

Au moment de s'embarquer, il apprit qu'une révolte venait, à son sujet, d'éclater à Londres et dans ses environs; que Jeanne Gray était de nouveau proclamée reine, que les chefs de cette révolte qui déjà avaient éprouvé la clémence de Marie, l'ayant déclarée bâtarde et papiste, l'accusant de vouloir livrer le royaume à un roi étranger, avaient résolu, si elle tombait entre leurs mains, de la traiter comme le chef d'un parti usurpateur. Charles-Quint et Philippe envoyèrent aussitôt des exprès à la reine, pour la presser d'agir avec vigueur contre cette faction rivale.

Marie reçut ces dépêches au moment où on venait de lui apprendre que les insurgés avaient pénétré dans les faubourgs de la Cité. Ses femmes désolées se lamentaient autour d'elle. Alors l'esprit de lion de sa race la saisit; elle monte à cheval, suivie d'un détachement de sa garde, et marche à la Cité au travers d'une foule de peuple, que son courage remplit d'admiration et d'enthousiasme.

La reine convoque aussitôt le lord maire et les aldermen, et leur demande d'une voix haute et ferme s'ils la reconnaissent bien pour leur reine, fille légitime de Henri VIII. Sur leur réponse affirmative : « Alors, mes bons et loyaux sujets, vous ferez votre devoir en hommes de cœur. Maintenant je viens vous rassurer sur mes intentions. Dom Philippe est mon égal par le rang, mais il régnera sur l'Espagne et non sur l'Angleterre. La couronne de Henri VIII n'est pas trop pesante pour la tête de sa fille, ni le sceptre trop lourd pour ses mains, et jamais, pendant ma vie, une autre autorité que la mienne ne vous gouvernera. Liberté de conscience pour chacun, et Dieu pour tous! »

Des applaudissements unanimes accueillirent cette courte harangue. La Cité toute entière s'arma pour la cause de sa reine, et le jour même Thomas Wyat, principal chef de la révolte, fut vaincu et prisonnier. Il y eut alors, comme toujours, une terrible réaction. Gardiner, Bonner, et les chefs du conseil établirent sur-le-champ une sorte de cour prévôtale, où tous les citoyens pris les armes à la main furent pendus chacun à la porte de sa maison. Certes, Marie, retirée dans l'intérieur de son palais de Saint-James, connaissait trop la nécessité de la clémence en pareil cas pour en avoir donné l'ordre. La politique l'en eût empêchée, et cependant ces exécutions furent nommées *les vengeances Mariennes!* La reine était souffrante et se reposait des cruelles fatigues de cette affreuse journée, espérant enfin que, cette révolte apaisée, la tranquilité renaîtrait pour le royaume et pour elle, lorsqu'à une heure avancée de la nuit, l'évêque Gardiner est annoncé; à la vue de l'austère expression des traits de son ministre, Marie le reçoit inquiète, agitée. Il lui présente quelques papiers saisis sur les chefs des révoltés. Elle les parcourt en tremblant, jette un cri de douleur..... elle a reconnu la main d'Élisabeth, de sa fille d'adoption. Marie fondit en larmes; ce fut le plus amer de ses chagrins; Élisabeth aussi la traitait de *bâtarde* et de *papiste.* Gardiner voulait faire éveiller la princesse. « Non, lui dit la reine, laissez-la ignorer quelques heures encore que je suis instruite de sa perfidie, elle en sera si malheureuse! — L'âme de votre sœur ne s'affecte pas si aisément, madame; mais attendons son réveil, » dit Gardiner, souriant avec amertume. Le reste de la nuit se passa à examiner les papiers. Une lettre de la main de Jeanne Gray, évidemment en réponse à une lettre d'Élisabeth, lui disait qu'elle eût mille fois préféré la voir reine à sa place; qu'elle la suppliait d'accepter la couronne, même pour le bien du royaume, mais de la sauver de la colère de ses proches.

A l'heure où Élisabeth avait coutume de rendre ses devoirs à sa sœur, elle entra chez la reine, près de laquelle était assis le sévère et sombre Gardiner. Marie lui pré-

senta en silence les fatales lettres. Élisabeth pâlit, mais se remit promptement; son assurance devint telle, qu'après les avoir parcourues, elle dit : « *Les lettres sont fausses*, et je demande justice contre leur auteur. Votre Majesté peut-elle penser que celle qui lui doit tout soit devenue capable d'une aussi monstrueuse ingratitude? Est-il dans la nature d'une sœur d'être perfide à ce point? » Gardiner voulut ajouter quelques observations. « Évêque de Winchester, répondit Élisabeth, votre mission est de me défendre et non de m'accuser; je suis innocente, ces lettres sont supposées dans le but d'assumer sur ma tête une partie des torts de leur auteur, afin d'attirer sur moi seule la juste vengeance de la reine. — Mais savez-vous, Élisabeth, reprit la reine, que c'est la mort de Jeanne Gray qui résultera de cette accusation? — Si Jeanne Gray est coupable, madame, que justice soit faite. » Gardiner se leva, regarda quelques instants la princesse, et dit : « Dieu lit dans votre cœur, il sera votre juge, madame; mon devoir est de punir les coupables et de surveiller ceux qui pourraient le devenir. » La reine, effrayée de ces paroles, se hâta de répondre : « *Je vous pardonne, Elisabeth, innocente ou coupable;* il serait affreux pour votre sœur, pour votre mère adoptive, de conserver le soupçon d'une aussi monstrueuse ingratitude, et d'une fausseté dont la seule idée me glace le cœur. Allez, ma sœur! plus heureuse que moi, vous n'avez personne à craindre ni à punir. »

Il n'est que trop vrai que l'infortunée Jeanne Gray fut l'innocente victime sacrifiée à l'insatiable ambition de sa famille. Elle avait seize ans, et venait d'épouser depuis peu de temps le fils du duc de Northumberland, qui avait calculé à l'avance les avantages qu'il tirerait de cette union, car Jeanne était petite-nièce de Henri VIII et pouvait succéder au trône en maintenant l'exclusion de Marie, pour cause d'illégitimité. Lorsqu'on annonça à Jeanne son avénement au trône : « Dudley, dit-elle à son jeune époux, cette couronne n'est pas mienne; craignez que pour moi elle ne devienne une couronne d'épines; laissez-moi vivre paisible et heureuse, la royauté me coûterait trop cher! » Il fallut qu'elle cédât aux prières, aux larmes et même aux emportements. Et dès ce moment elle ne fut plus que le docile instrument des volontés de son beau-père et du conseil privé qu'il gouvernait. Elle signait avec un profond découragement les ordres qu'il lui présentait, et ne se fit aucune illusion sur les conséquences de l'usurpation à laquelle on l'avait contrainte.

Trois jours après, Jeanne Gray et son époux furent décapités en présence des ambassadeurs de Philippe et de Charles-Quint. Sur leurs instances et celles du conseil, la reine avait signé le fatal verdict, comprenant trop bien que le sacrifice de cette malheureuse jeune femme était inévitable et nécessaire à la tranquillité du royaume, contre laquelle Jeanne serait toujours le prétexte ou la cause de continuels soulèvements.

Philippe II arriva, accompagné du duc d'Albe, de dom Ruy Gomez de Silva, tous deux depuis si affreusement célèbres dans les Pays-Bas. La reine le reçut à Winchester. Aux termes des conventions matrimoniales, il était dit qu'aussitôt le mariage terminé, la flotte espagnole, qui avait amené Philippe, repartirait avec sa nombreuse escorte; et sa suite (y compris le clergé) se composa seulement de cinq cents personnes. Philippe était grand et de taille effilée; il avait le teint blanc, les yeux bleus, petits et perçants; des cheveux roux, assez rares, couvraient un crâne chauve, dont la capacité annonçait de grandes facultés. Il était toujours vêtu de velours noir; sa toque, ornée d'une plume blanche, était entourée d'un bandeau de diamants d'un prix inestimable.

La reine Marie était d'une taille moyenne, mais bien prise et délicate dans ses pro-

portions. Sa figure assez régulière avait beaucoup du caractère espagnol qu'elle tenait de sa mère. Ses yeux étaient noirs, leur expression était habituellement grave et triste. Elle adopta le costume espagnol, d'après le désir que lui en témoigna Philippe, ce qui choqua toutes les idées reçues, et fit supposer avec raison que ce ne serait pas le seul changement qu'il obtiendrait.

Les conditions de ce mariage stipulaient que Philippe ne gouvernerait pas le royaume, qu'il ne pourrait déclarer la guerre, ni lever aucun subside, sans le consentement de la reine, mais qu'il *aiderait* Sa Majesté à gouverner; cette clause, acceptée, équivalait (avec un homme tel que Philippe) à la reconnaissance complète de son pouvoir. Froid, sévère, impérieux et brutal, il tarda peu à se contraindre avec sa femme; et bientôt elle put juger de son indifférence et même de son aversion pour elle. Sans cesse elle avait à lutter pour conserver son autorité et comprimer le pouvoir despotique que Philippe exerçait. L'orgueil de ce prince constamment blessé par la résistance de Marie le détermina à rendre cette résistance tout à fait impuissante en s'emparant de l'esprit des prélats et du conseil.

Marie rendait à Philippe, dans la vie privée, comme un loyal dédommagement de ses restrictions royales, tous les devoirs d'une épouse soumise et dévouée; mais elle n'obtenait en échange que des humiliations et de mortifiantes allusions à son âge et à sa stérilité probable. Tant de chagrins successifs et sans aucune relâche avaient prématurément détruit sa jeunesse, et, en effet, elle paraissait beaucoup plus âgée qu'elle ne l'était réellement. Cependant de graves désordres dans sa santé firent enfin croire à la possibilité d'un héritier à la couronne; mais l'enflure de sa face, puis ensuite de ses bras et de ses mains, fit reconnaître une hydropisie. Alors Philippe II, le duc d'Albe, Gardiner, Bonner et le conseil privé composèrent seuls le gouvernement. Ils résolurent d'extirper l'*hérésie*, et de rétablir en Angleterre la suprématie du pape; hélas! par les mêmes moyens qu'employèrent Henri VIII, Édouard VI et plus tard Élisabeth, dans le but opposé! Le pape Jules II nomma le cardinal Reginald Pôle légat du saint-siége en Angleterre. Le vaisseau qu'il montait portait à sa poupe une grande croix d'argent, marque de sa mission et de l'autorité qu'elle lui donnait sur le clergé. Il fut comblé d'honneurs à son arrivée en Angleterre, et sa présence sanctionna, en apparence, les fatales mesures prises par le roi d'Espagne et les ministres contre ceux qui refusèrent de revenir aux anciennes croyances de l'état. Marie était alors étendue sur son lit de douleur, en proie à des souffrances aiguës, contre lesquelles la science, bien jeune d'expérience, ne pouvait rien encore. Le roi d'Espagne et ses ministres ordonnaient les jugements, prescrivaient les sentences; et lorsquelles arrivaient à la signature de la reine, Philippe l'exigeait impérieusement. Alphonse de Castro, confesseur de Marie, raconte qu'une fois, en sa présence, le roi, furieux des observations qu'elle lui fit en tremblant, saisit avec brutalité la main de cette infortunée, impuissante à résister, et en obtint une signature *informe*, qui suffit pour rendre légale une inique condamnation. Et cependant ces condamnations, ces persécutions furent appelées et conservèrent le nom de *persécutions Mariennes!*

Reginald Pôle s'efforça souvent de ramener Philippe à des sentiments plus humains. Le roi offensé l'accusa de tiédeur dans son zèle, de ne pas remplir convenablement la mission qui lui était confiée, et le menaça d'en écrire au pape; ce qu'il fit, et ce qui diminua la considération que le cardinal s'était cependant bien justement acquise. Vivement affecté de cette injustice, Reginald vécut retiré. De temps en

temps il rendait visite à la reine, qu'il exhortait pieusement à souffrir avec courage et résignation; mais la santé du prélat se détruisit rapidement, et bientôt il fut confiné dans sa chambre et dans l'impossibilité d'en sortir.

L'abdication de Charles-Quint exigea la présence de Philippe II sur le continent. Il quitta Marie sans prendre la peine de déguiser sa joie de partir. Marie, restée sans autorité réelle, et sans force pour la recouvrer, eut bientôt encore de nouvelles preuves de la perfidie d'Élisabeth. Elle la fit venir à son chevet. « Ma sœur, lui dit-elle, vous le savez, innocente ou coupable je vous ai toujours pardonné : pourquoi vous donner de nouveaux torts? N'êtes-vous pas ma seule, mon unique héritière, et pour vous sauver d'un crime, me faudra-t-il donc quitter le monde avant le temps? J'ai peu de jours à vivre, Élisabeth; songez que la postérité vous regarde. Hélas! les rois ont assez du mal que faussement on leur attribue, sans y ajouter celui qu'ils peuvent au moins s'épargner. »

Après un an d'absence, Philippe revint à Londres pour obliger sa triste épouse à s'engager dans une guerre contre la France. Il leva des subsides au nom de la reine et repartit aussitôt. Les revers de ses armes irritèrent la nation contre Marie et contre lui. Calais, au pouvoir des Anglais depuis Édouard III, fut repris par le duc de Guise; cette perte acheva d'épuiser les forces de la reine. Elle fit écrire au cardinal Pôle, pour lui adresser ses derniers adieux. « J'ai tant souffert, mon cousin, comme fille, comme sœur, comme épouse et comme reine, que je ne croyais plus avoir de larmes pour aucune douleur. Le pays a perdu Calais..... Après ma mort on trouvera le nom de Calais gravé dans mon cœur. » Elle succomba peu d'heures après. Vivante encore, elle avait envoyé à Élisabeth sa couronne et son sceptre, avec la prière de faire déposer ses restes dans le même tombeau que sa mère bien-aimée. Cette dernière volonté ne fut pas même respectée par l'ingrate Élisabeth. Marie d'Angleterre repose dans la chapelle de Henri VII, à Westminster, sous une humble pierre; une petite plaque de marbre noir, qui même ne fut posée que sous le règne de Jacques Ier, indique la place de sa sépulture.

Reginald Pôle expira peu de moments après avoir reçu les adieux de Marie; par un de ces hasards qu'on remarque quelquefois, ils moururent tous deux à la même heure...

La longueur de cet article nous a fait supprimer bien d'autres détails en faveur du caractère si méconnu de Marie d'Angleterre; sa probité parfaite, qui la porta à se dépouiller de tous ses joyaux pour indemniser des familles spoliées par son père; sa sollicitude envers les pauvres, les établissements utiles qu'elle a fondés, les lois protectrices qu'elle a remises en vigueur. Les historiens de l'époque, dans leur vindicative aversion, se sont bien gardés du moindre éloge... *Elle fut papiste!* Les haines religieuses ont transmis à la potérité le mal qu'elles attribuaient à Marie, et non le bien que Marie avait fait!

Mme LAURE PRUS.

LES TABLEAUX SAINTS.

Hildebrand, valeureux chevalier, ayant été un jour cruellement offensé par Bruno, un de ses plus chers compagnons d'armes, sentit son cœur s'enflammer de colère; et pour tirer une vengeance sanglante de son adversaire, à peine pouvait-il attendre le retour du soleil. Le sentiment de son indignation le tint éveillé pendant toute la nuit, et dès que le jour eut commencé à poindre, il ceignit son épée dans l'intention de satisfaire son ressentiment.

Cependant, comme l'heure était encore trop matinale, Hildebrand entra dans une chapelle située près de la route, s'assit en face d'un prie-Dieu, et contempla les tableaux que l'aurore éclairait de sa lumière naissante. Ils étaient au nombre de trois; le premier représentait Notre-Sauveur devant Pilate et Hérode, revêtu de la pourpre dérisoire; au bas, se trouvaient les mots : « Il n'outragea pas lorsqu'il fut outragé. » Le second était un tableau de la flagellation de Jésus, portant l'inscription : « Il ne menaça point lorsqu'il souffrit. » Et sur la dernière toile, représentant le crucifiement, on lisait : « Mon père! pardonnez-leur! » Quand Hildebrand eut longtemps considéré ces toiles, il tomba à genoux et pria...

En sortant de la chapelle le chevalier rencontra quelques serviteurs de Bruno. « Nous allions chez vous, lui dirent-ils; notre noble maître vient d'être atteint d'un mal subit et il demande à vous voir. » Hildebrand les accompagna.

A son entrée dans la salle où le malade était couché, celui-ci s'écria : « Hildebrand, j'ai commis envers toi un grand tort; pardonne-moi! — Je n'ai rien à te pardonner, mon frère, » répondit le chevalier avec douceur. Les deux amis se donnèrent la main, s'embrassèrent, et après s'être consolés l'un l'autre, ils se séparèrent le cœur doucement ému d'une tendresse fraternelle.

Et Hildebrand, retournant le soir dans sa demeure, trouva les feux du soleil couchant plus beaux que les premiers rayons de l'aurore.

Imité de l'allemand,
par Mme ÉLISABETH BECHER.

LA MACHINE.

Dans une immense galerie
De ce palais de bois où la France, à Paris,
Vient exposer, à nos regards surpris,
Les trésors de son industrie,
Prodiges de l'esprit humain;
Pendant la nuit une machine
A faire du papier sans fin
Ainsi parlait à sa voisine :
« On ne peut pas se figurer, vraiment,
A quel point est porté l'amour-propre de l'homme;
Aujourd'hui vous avez vu comme
Notre chef acceptait les compliments du roi :

Quel orgueil recouvrait sa fausse modestie !
Ah ! j'aurais fait une sortie
Si j'avais pu ; j'éclatais, par ma foi !
Car enfin, qui reçoit le chiffon, qui l'épure,
Et sous ses mille dents sans cesse le triture,
Jusqu'à ce qu'il se trouve en pâte transformé ?
Et dans cet état qui le livre,
On peut le dire, à point nommé,
A ce tamis, tissu de fils de cuivre,
D'un mouvement égal et précis agité,
Sous lequel une pompe aspire
Par degrés son humidité,
Et lui donne dès lors une solidité
Telle que, sans le rompre, un cylindre le tire,
L'enroule et le conduit au cylindre suivant,
Dont la chaleur, à mesure arrivant,
Finit par le sécher ? Qui donc sait le contraindre,
En glissant jusqu'au bout, de cylindre en cylindre,
A venir s'enrouler sur le grand dévidoir ?
L'homme est là, cependant; mais il fait peine à voir :
L'homme qui, sans rougir, les éloges recueille,
De son sabre de bois sépare en deux la feuille,
Et tranche le papier en égale grandeur.
Voilà-t-il pas de quoi prendre tant de hauteur ! »
— Une voix s'élevant lui rendit bouche close.
« Machine, dit la voix, en vantant ta valeur,
Tu n'as oublié qu'une chose...
C'est que l'homme est ton créateur. »

(*Simples Fables.*) Marquis DE VARENNES.

ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

Je suis grande, riche, puissante, et quoique dans tout l'éclat de ma beauté, j'ignore la date de ma naissance, que l'on suppose généralement très-reculée. Mes enfants sont nombreux, braves, industrieux. Un des plus illustres était jurisconsulte, et on lui doit des ouvrages qui encore aujourd'hui sont cités par les plus éminents du barreau.

En outre des hommes remarquables qui s nt sortis de mon sein, j'ai donné mon nom à plusieurs princes qui ne me doivent pas la vie; mais de tous, le plus cher à mon cœur, est un héros dont je n'ose ici qualifier la naissance. Malgré la valeur de mes fils et ma force personnelle, deux fois j'ai été en grand péril, et j'ai dû mon salut : la première aux prières d'un saint prêtre, la seconde au faible bras d'une jeune fille des champs.

Voulez-vous mon portrait ? je vous le répète, je suis belle, quoique vieille. J'ai une couronne d'épis, une ceinture de pampres, un manteau de verdure parsemée de fleurs et un fleuve majestueux baigne mes pieds.

REVUE DES THÉATRES.

Le Bonhomme Job, comédie-vaudeville en trois actes, par M. Émile Souvestre.

La scène se passe près de Juvigny, département de l'Orne.

L'intérieur d'un moulin à eau. A droite, un escalier.

Depuis un mois, Georges est entré chez Goduron, le meunier, en qualité de garçon de moulin; il ne fait rien, mais c'est par dévouement pour son maître, car il brise tout. « Alors pourquoi qui s'donne comme garçon meunier? dit le berger Pastoureau; à quoi qui sert ici? — Tu ne sais pas, mon pauvre Pastoureau, ce qu'il faut pour faire aller un moulin, répond Goduron. — *Parbleur!* il faut... de l'eau. — Du tout! — Ou bien du vent. — Pas davantage. — Et avec quoi donc que vous le faites aller, vous? — Avec de l'amabilité. — Plaît-il ?... — C'est la spécialité de Georges... la preuve, c'est que je n'ai jamais eu tant de pratiques que depuis son arrivée. Il a toujours quéq'chose d'agréable à dire à tout le monde; il sait toutes les chansons nouvelles, et apprend à danser à toutes nos jeunes filles, entre autres à Pierrette, ma filleule, ta promise, et ça te fait enrager. — J'crois bien, il est jaloux, reprend Georges. — Votre filleule a toujours été coquette, c'est une justice à lui rendre, dit Pastoureau; mais depuis qu'elle est entrée en service au château, c'est à faire frémir... — Laisse donc! dit le meunier; madame la marquise de Luxeuil en est très-contente, ainsi que sa nièce, mademoiselle Honorine de Sannois. — Vous avez vu mademoiselle Honorine? dit vivement Georges. — Oui, elle allait au devant d'une cousine de madame la marquise, mademoiselle de Francastel, qui arrive de Pais. Ah! j'aperçois le bonhomme Job. — Ce vieux mendiant? reprend Georges. — Il serait content s' vous entendait, dit Pastoureau, lui qu'est fier comme un marguillier. — Il est du pays? continue Georges. — Non, répond Goduron, mais v'là vingt ans qu'il y demeure. Où allez-vous, père Job? lui demande-t-il. — Je vais au château, voir mademoiselle Honorine. — Père Job est son protégé, ajoute le meunier; il lui a sauvé la vie, il y a dix ans, comme elle se noyait dans l'étang du moulin. — Ah! vous deviez être bien heureux, s'écrie Georges; vous êtes un brave homme. — Parce que j'sais nager, n'est-ce pas? lui dit Job. Puis il ajoute à voix basse : J'ai passé ce matin chez votre ancien patron, le meunier de Carrouges. — Ah! oui, je le connais, répond Georges avec embarras. — V'là la différence, reprend Job, lui, il ne vous connaît pas... — Cet homme saurait-il la vérité? » se demande Georges avec inquiétude. Le meunier se rend à ses affaires. Le bonhomme Job va s'asseoir sur les marches de l'escalier et mange son pain tout en observant ce qui se passe. Pierrette vient pour demander à son parrain de lui prêter Grison, son âne, afin d'aller à une fête voisine, chez sa tante; mais elle regrette de ne pas rester au château, où l'on donne le soir un grand bal. « C'est ça! dit Pastoureau, pour faire des coquetteries à M. Arthur de Luxeuil. — Moi! s'écrie Pierrette. — C'est peut-être déjà en train avec un autre... Le fils de l'intendant m'a tout dit... Et cet amoureux, qui les nuits entre dans le parc par dessus les murs et vient déposer un bouquet?... — Sur la fenêtre du petit pavillon où loge mademoiselle Honorine, dit vivement Georges. — C'est-à-dire où elle logeait, reprend Pierrette, et c'est justement le lendemain

du jour où j'ai pris la place de mademoiselle qu'on a commencé à y déposer ces bouquets. — Ah ! mon Dieu ! se dit Georges. — Est-ce de ma faute à moi s'il m'aime, cet inconnu, s'écrie la filleule du meunier, puisque j'ai *brisé son cœur*, comme il dit dans ses vers ? — Des vers ? C'est un vitrier ? » demande Pastoureau. Pierrette lui explique tant bien que mal ce que c'est que des vers. « Vous les avez lus ? demande Georges avec inquiétude. — C'est trop difficile, répond Pierrette, qui ne peut pas même lire la prose, mais je les ai donnés à mademoiselle Honorine ; elle a dit que c'était très-beau. — En vérité ! s'écrie Georges. — Elle m'a même répété le commencement ; mais j'ai pas bien compris... Seulement, je me souviens qu'il m'appelle *ange aux yeux bleus*. —Tiens ! dit Pastoureau, tu les as noirs.— Ça ne fait rien, reprend Pierrette; en vers on peut changer les couleurs. — Oui !... eh bien, je lui en montrerai des couleurs; j'ai promis au fils de l'intendant que la nuit prochaine je lui amènerais Rustault. — Votre gros chien ! s'écrie Pierrette. — Juste ! nous le mettrons sous la fenêtre, et il soupera avec les molets de votre galant. Je laisserai même la bête à jeun... pour qu'elle soupe mieux. —Oui !... eh bien ! j'avertirai mademoiselle Honorine, qui s'intéresse à cet inconnu... — Vous êtes sûre ? s'écrie Georges. — Très-sûre. Elle m'en parle toujours; et elle ne souffrira pas...— Très-bien ! chère petite Pierrette, dit Georges lui baisant les mains. — Comment ! s'écrie Pastoureau en colère, il n'se gêne pas l' garçon du moulin. — C'est qu'il est content, » dit le bonhomme Job s'avançant au milieu d'eux. En ce moment, on entend le bruit d'une voiture. « Ce sont les dames du château. Mademoiselle Honorine n'y est pas, reprend Pierrette regardant au dehors ; elle sera entrée chez la fille du garde-chasse, qui est malade. » Le bonhomme Job, se disant fatigué, monte l'escalier pour aller se coucher sur la paille, tandis que Georges et Pastoureau s'éloignent chacun de son côté.

« Reposons-nous ici, dit Arthur entrant avec sa mère et mademoiselle de Francastel.—Mais c'est charmant ! s'écrie la vieille demoiselle lorgnant autour d'elle ; une vraie chaumière!—Oui, c'est presque aussi bien qu'à l'Opéra, dit madame de Luxeuil. — Ah ! comme on doit être heureux ici, ma chère! J'ai toujours admiré la simplicité champêtre... Tiens ! il n'y a ni miroir ni psyché... Je dois être toute décoiffée... Ah ! mais c'est très-utile un moulin; je vais voir ce que c'est, un moulin... qui tourne. »

Lorsqu'elle s'est éloignée : « Voyons, dit madame de Luxeuil, ce que nous dit cette lettre que ma sœur vient de m'apporter ; elle est de notre notaire. — Cette lettre annonce que l'hôtel de Luxeuil, avant un mois, sera vendu, ainsi que tout ce qu'il contient. Notre ruine est complète, dit Arthur, cela devait arriver. La révolution nous avait réduits à trente mille livres de rente, et vous avez toujours eu pour système d'administration d'en dépenser quatre-vingt. — Ne fallait-il pas soutenir l'honneur de notre nom ? — Évidemment; mais depuis deux ou trois ans, ce sont nos créanciers qui le soutiennent. — Rien ne doit nous coûter pour conserver le rang que nous tenons dans le monde ; c'est une question d'honneur, d'existence... car j'aimerais mieux mourir que de déchoir. — Mon Dieu ! marquise, je voudrais connaître un moyen de tout arranger... (Job paraît au haut de l'escalier et se prépare à descendre). — Il en est un, reprend la marquise. Votre mariage avec Honorine était arrêté entre nous ; vous y avez mis une négligence !... (Job, qui s'est arrêté, remonte dans le grenier, dont la porte reste ouverte.) — C'est vrai, mais on tâche de prolonger son indépendance ; se marier, cela dérange toujours. — Si Honorine en épousait un autre, ajoute la marquise à voix basse, nous nous trouverions dans l'impossibilité de rendre les comptes de tutelle. — Ah ! diable !... c'est juste ! — Ce mariage

seul peut tout arranger; la fortune de mademoiselle de Sannois, qui est considérable, nous permettrait de faire honneur à nos engagements, et nous replacerait dans une position plus brillante que jamais. — Vous avez raison, marquise; je n'ai d'ailleurs aucune objection à élever contre une pareille alliance, et si ma cousine consent... — Votre cousine est engagée à son insu; l'intimité que j'ai permise entre vous et elle, a fait regarder ce mariage comme convenu..... Maintenant Honorine ne pourrait s'y refuser. — Fort bien. Dès aujourd'hui, je vais commencer mon rôle de prétendant, et demain j'amène une explication. » (Ils sortent.) « Oui, dit le bonhomme Job, descendant l'escalier, mais j'ai tout entendu..... Ah! vous voulez marier la demoiselle au cousin pour qu'elle paye ses dettes, pour que sa dot serve à entretenir le jeu, les chevaux de M. Arthur..... ça ne peut se passer comme ça! Je veux que la demoiselle ait un mari qui l'aime pour elle-même... M'est avis que j'ai sous la main ce qu'il lui faut... et si ça lui convient... Je vais m'en assurer... La voici! » (Honorine accourt, tenant un panier rempli de fleurs des champs.) « Je me suis oubliée chez ces pauvres gens, dit-elle: j'aurai fait attendre madame de Luxeuil. Tiens, c'est le bonhomme Job, ajoute-t-elle en l'apercevant. — Oui, mademoiselle, c'est moi, » répond-il avec joie et en se découvrant. (Il lui avance une chaise, court fermer la fenêtre.) « Ce bon père Job... comme il me gâte!... toujours occupé de moi, de ce qui peut me plaire... S'il faut porter une lettre, demander de la musique, faire venir un livre, il est toujours là!... — Eh bien! et la demoiselle, donc? reprend Job, quand je vais au château, est-ce qu'elle ne vient pas demander au bonhomme Job comment il se porte, et lui verser à boire? car la demoiselle n'envoie pas un domestique... elle vient elle-même; elle sait bien qu'une marque d'estime, d'amitié, ça réchauffe le cœur, mieux que le meilleur vin. — N'est-ce pas le moins que je puisse faire... après le service que je vous dois... et que vous ne m'avez jamais permis de reconnaître? — Oh! parlons pas d' ça, dit-il en l'arrêtant; pourquoi priver ceux qui sont pauvres du plaisir d'obliger gratis? — Ah! je n'ai pas voulu vous blesser, mon ami. (Elle lui tend la main, il la saisit et la baise.) — Non, non, vous êtes bonne comme les anges du Paradis. C'est ce que me disait encore l'autre jour le garçon meunier de maître Goduron. Vous le connaissez? — Moi? nullement. (Elle va reprendre son panier de fleurs.) Toutes nos filles en raffolent... C'est un beau gars... qui a de l'éducation... Il chante toutes les chansons nouvelles... il paraît même qu'il en fait. — Vraiment! je serais curieuse d'en voir une... — Oui. » (Il se rapproche d'Honorine et baisse la voix.) « Eh bien! dans sa chambre, j'ai trouvé ce chiffon de papier; ça doit être un de ses brouillons, il y a des vers... — Vous les avez donc lus? — Non, mais la prose, c'est semé à la volée, tandis que les vers, c'est aligné comme des ciboules... (Lui donnant le papier.) Regardez plutôt! — Ce sont les vers qui accompagnaient le dernier bouquet, se dit Honorine étonnée. Et vous êtes sûr, bon homme Job, reprend-elle, que ceci a été écrit par le garçon meunier? — Georges!... tenez! le voilà qui vient. » Honorine regarde au fond et s'écrie: « Ciel! Je ne me trompe pas!... — Vous l'avez déjà vu? — Oui... répond Honorine toute troublée. Je crois... me rappeler. — Si la demoiselle voulait lui parler, pour cette chanson... — Une autre fois, dit-elle en sortant avec vivacité; ma tante m'attend. » Georges entre préoccupé; Job lui parle de mademoiselle Honorine, et affecte d'en dire du mal, afin d'exciter le jeune homme à montrer ce qu'il pense, à dévoiler son caractère, puis, lorsque, poussé à bout, Georges dit à Job avec colère: « Vous êtes un misérable! » Job répond avec tendresse: « Et vous un honnête homme! voilà ce que je voulais savoir. » (Il se decouvre.) « Excusez-moi, monsieur le comte; votre dé-

guisement est inutile : vous êtes Georges de Restoul. — Plus bas, lui dit Georges effrayé. — Vous êtes ici pour la demoiselle. — Eh bien ! oui... J'ai rencontré mademoiselle de Sannois à Paris, je n'ai pu me défendre de l'aimer. — Et, elle vous aime? — Je suis venu à Juvigny pour m'en assurer. — Pourquoi ce déguisement? — Parce qu'une haine héréditaire sépare les Luxeuil des Restoul, et qu'une tentative de raccommodement a été repoussée dernièrement par la marquise. — C'est pourquoi vous vous êtes adressé à la demoiselle elle-même... Eh bien, ça me va, monsieur le comte, et, si vous lui convenez, il faut que vous l'épousiez. — Mais comment arriver jusqu'à elle?... — La marquise ni M. Arthur ne vous connaissent? — Non. — Vous avez ici votre vrai costume? — Oui. — Allez le prendre tout de suite. — Que veux-tu faire? — Vous présenter ce soir au château. — Quel bonheur! — Venez, je vous expliquerai cela en route. »

Un salon orné de portraits de famille.

M. de Sannois, le père d'Honorine, se trouvait ruiné, lorsque, pour rétablir sa fortune il épousa la fille d'un honnête roturier, dont la dot dégreva ses terres et lui laissa deux mille louis de revenu. Dans ce salon M. de Sannois est représenté en costume de chef vendéen, et pour oublier la mésalliance qu'il avait apportée dans la famille, le portrait de madame de Sannois a été exclu. C'est Honorine que l'on a chargée de placer ces portraits. Un orage vient d'éclater avant l'heure du bal. Job a présenté à M. Arthur de Luxeuil un jeune étranger qu'il a rencontré dans la forêt. Cet étranger se rendait au château voisin, chez M. de Lansac, qui est absent. Arthur, en vrai gentilhomme, ne lui a pas demandé son nom, et l'a invité au bal. Cet étranger, c'est Georges; voit Honorine, lui parle de ses espérances, et obtient son consentement pour la demander en mariage. Ils revenaient de la salle de bal, lorsque devant tous les invités, la marquise de Luxeuil fait entendre qu'une prochaine union aura lieu entre Honorine et son cousin. Georges, à cette nouvelle qui le désespère, est obligé d'aller danser avec la vieille mademoiselle de Francastel. Honorine, fort émue, reste avec sa tante et son cousin. Une explication a lieu, Honorine refuse ce mariage, pour lequel on ne l'a point consultée. Arthur furieux, menace de tuer son rival, car il ne peut être repoussé que parce qu'un autre a été mieux accueilli, et il sort avec la marquise, qui annonce qu'elle va revenir, mais que c'est à genoux qu'Honorine demandera ce qu'elle refuse maintenant. Restée seule, Honorine s'approche du portrait de M. de Sannois, touche un bouton caché dans la boiserie, ce portrait se dérange et laisse voir madame de Sannois. « O ma mère, dit l'orpheline, que n'es-tu là pour me défendre ! Je t'ai perdue avant d'avoir pu te connaître. Il ne me reste de toi que ce souvenir (elle baise la moitié d'un anneau qu'elle porte au doigt), l'autre moitié devait m'être remise par un protecteur que je n'ai jamais vu. Ton image qu'ils voulaient chasser de la famille... j'ai su la conserver en la cachant. Je puis la contempler comme par le passé, la prier comme une sainte patronne. »

Job paraît; en voyant le portrait il s'écrie : « C'est elle! » Honorine, à qui il a caché qu'il eût connu madame de Sannois, veut le faire expliquer, mais il se sauve en disant avec émotion : « Je ne le puis... jamais! laissez-moi! » Elle va pour le suivre... la marquise entre et lui remet une lettre de madame de Sannois; cette lettre est sans adresse. Honorine lit : « Mon ami, je suis
» au manoir avec notre enfant... Venez,
» mais surtout de la discrétion... tout le
» monde ignore la mort de M. de Sannois
» et croit Honorine sa fille... (Honorine s'arrête; la marquise lui fait signe de continuer.) Songez que la moindre impru-
» dence peut tout découvrir ! CLÉMENCE. »

« Ma mère ! s'écrie Honorine avec égare-

ment, ma mère, mariée en secret! oh! non, c'est impossible! — La lettre a été trouvée dans les papiers du chevalier de Rivaud, reprend la marquise; je n'ai qu'un mot à dire pour prouver que votre mère a usurpé pour vous le nom que vous portez, la position dont vous jouissez. — Ah! vous ne le direz pas, madame! dit Honorine les mains jointes. — Je vous ai laissé choisir entre ce mariage et un éclat, vous avez préféré l'éclat, tout est fini entre nous. — Eh bien! puisque vous êtes implacable, puisque je dois renoncer au bonheur... madame! (elle tombe à genoux) que l'honneur de ma mère soit sauvé, et puis faites de moi ce que vous voudrez. — Alors vous consentez? » Elle sonne, un domestique paraît; elle lui donne l'ordre d'aller prévenir toute la société de se rendre auprès d'elle, et lui annonce le mariage de son fils avec mademoiselle de Sannois. A ces mots Georges de Restoul se nomme. « J'aime mademoiselle, dit-il; j'ai pu croire, il n'y a qu'un instant, à la réalisation de mes espérances... c'est à mademoiselle de dire si je me suis trompé. (Job paraît à la porte.) Est-il vrai, mademoiselle, que vous ayez consenti à épouser M. Arthur de Luxeuil? — Oui... répond Honorine d'une voix balbutiante, oui... c'est la vérité!... — Vous entendez, monsieur, dit la marquise. — J'entends, madame, répond Georges accablé. Oui, je me suis trompé, cruellement trompé!... Je prie madame de Luxeuil de recevoir mes excuses... avec mes adieux!... — Oh!... c'est trop à la fois!... » dit Honorine tombant évanouie dans un fauteuil. (Tout le monde l'entoure, Georges sort.) Job lui dit à voix basse : « Ne désespérez pas... je vous attends demain à la bergerie. »

Une chambre de berger. Une alcôve formée de rideaux de serge verte. — Une table. — Quelques escabeaux. — Un fusil est accroché à la cheminée.

Toute la société est sortie du château pour une partie de chasse. Madame de Luxeuil et Arthur entrent à la bergerie. Arthur parle à sa mère du duel qu'il va avoir avec Georges; il a le choix des armes et est sûr de tuer son homme. Job, qui ne comprend rien à ce qui se passe et s'attend à quelque malheur qu'il veut empêcher, a envoyé par Pierrette un médaillon à Honorine, en lui faisant dire de l'ouvrir. Job entrait à la bergerie, lorsque Arthur allait en sortir pour se battre, et lui barre la porte avec le fusil qu'il décroche de la cheminée. « Ainsi, dit Job, madame la marquise ne s'oppose point à ce combat? — Ce drôle est bien hardi! s'écrie Arthur. — Elle compte sur une adresse qui a déjà été funeste à tant d'autres. — Te tairas-tu? — C'est un moyen plus sur de se débarrasser d'un rival... « Arthur s'élance vers Job en levant le fouet qu'il tient à la main et s'écrie : « Misérable! » Job arme le fusil et répond froidement : « Des gens comme nous ne demandent pas raison; mais celui qui les frappe... ils le tuent. » Madame de Luxeuil, effrayée, arrache le fouet des mains de son fils. « Ce vaurien est ivre, dit Arthur, ou il a fait une gageure. — Précisément, répond le bonhomme Job déposant son fusil, j'ai gagé que la demoiselle serait heureuse, qu'elle aurait un mari qui l'épouserait pour elle et non pour sa dot, et s'il faut qu'elle sache la vérité, je lui dirai, ajoute-t-il en baissant la voix, que ceux qu'elle a regardés jusqu'à présent comme ses parents ne lui sont rien, qu'ils n'ont aucun droit sur elle. — D'où avez-vous appris? s'écrie madame de Luxeuil. — Vous le savez donc aussi? reprend Job étonné. — Et votre protégée ne l'ignore pas davantage; elle connaît la honte de sa naissance. — La honte! reprend Job, qui lui a parlé de honte? — Moi! et je lui en ai montré la preuve : une lettre écrite par sa mère et trouvée chez le chevalier de Rivaud. — Ah! s'écrie Job, voilà donc le secret de sa soumission! ce que vous voudriez faire de la fille, M. de Sannois l'avait fait de la mère : une victime et une esclave. Quand la guerre commença en Vendée, il

força sa femme de le suivre, de se mêler aux bandes des insurgés. Heureusement que les balles ont quelquefois du bon sens... Une des premières fut pour M. de Sannois... On ne l'a jamais su, car sa mort fut alors cachée, dans l'intérêt de la cause royaliste. On crut qu'il était passé en Angleterre.—Que devint sa veuve? demande la marquise.—Elle avait près d'elle un guide, un défenseur, qui la nourrissait de son pain, la couvrait de son manteau... Elle avait deviné l'amour de celui qui la protégeait; elle en eut pitié. La misère les avait rendus égaux ; tous deux étaient proscrits... menacés de mort... rien ne s'opposait à leur mariage. (Tirant un papier de son sein.) Voici l'acte signé par les témoins, MM. de Formont et de Rivaud.— Mais le mari! son nom? demande Arthur. — C'était le garde-chasse Richard.... C'était moi, répond Job. Quand on annonça la mort de M. de Sannois, le second mariage était ignoré. Honorine était née; sa mère venait de mourir. — Et vous avez laissé sa fille profiter d'une erreur... —Qui ne faisait souffrir que moi !... Oui, madame la marquise, j'ai renoncé à être père pour donner à ma fille un nom que la fortune de sa mère lui permettait de porter. Depuis vingt ans je me contente de la suivre en secret, de la voir de loin, de veiller à sa porte comme un chien fidèle; je l'ai fait presque sans peine, en me disant que c'était pour la rendre heureuse! Mais si mon sacrifice est inutile, si on veut contraindre son inclination, je reprends mes droits. — M. Richard, interrompt Arthur avec une ironie menaçante, espère nous effrayer..... il se trompe. Je ne céderai pas à M. de Restoul la main de mademoiselle de Sannois. — Parce qu'il faudrait lui rendre les comptes de tutelle, reprend Job.— D'où savez-vous ? demande Arthur. —Mais, s'il ne les exigeait pas, s'il consentait à dégager vos biens? si, pour éviter tout éclat, moi-même, je gardais le silence?— Je ne céderais pas! — Eh bien! s'écrie Job, c'est ce que nous verrons! — Où est-il? où est-il? dit Honorine entrant dans la bergerie.—Que voulez-vous? lui demande vivement la marquise. — Ah! madame, répond-elle, cette moitié d'anneau léguée par ma mère, et dont l'autre moitié devait m'être remise par le protecteur que ma mère disait m'avoir laissé, Job vient de me l'envoyer. Ah! je veux tout savoir! Job, vous le connaissez! s'il est pauvre, malheureux, je serai sa compagne, son amie, sa fille! —Sa fille! répète Job se contenant à peine.—Il va se trahir, dit la marquise à l'oreille de son fils, auquel elle continue de parler vivement, mais tout bas. — Job! s'écrie Honorine, dites-moi que je ne suis point complétement orpheline! mon ami! le nom de mon père!.... je vous le demande à genoux!... — Eh bien... répond Job éperdu, Honorine! ma... — Nous consentons à tout, » lui dit tout bas la marquise. Job s'arrête égaré. « Eh bien! reprend Honorine, vous alliez parler?... Job! ce protecteur?— Il est mort... — Mort! répète-t-elle avec douleur. — Mais, ajoute Job, la demoiselle en a retrouvé un autre qu'elle connaît, qu'elle aime. (Apercevant Georges, qui entre, lassé d'attendre Arthur au rendez-vous.) Un protecteur qui ne la quittera plus. — Qui donc? demande Honorine? —M. de Restoul. — Ai-je bien entendu! s'écrie Georges. Un tel changement serait-il possible? —Oui, monsieur le comte, répond Job, M. de Luxeuil a compris qu'il ne devait point s'opposer plus longtemps à une préférence, et vous ne devez plus voir en lui un adversaire. » (Job s'éloigne.) « Ah! tant de bonheur, dit Georges, et c'est à Job que je le dois!... Je veux qu'il partage notre joie... Dites ce que vous désirez, Job, et quelle que soit votre demande...—Oh! oui.. parlez! mon ami, ajoute Honorine. — Eh bien!... alors... puisque M. le comte me laisse le choix... comme je commence à devenir vieux... je demanderai à M. le comte de me donner une petite place près de lui... n'importe laquelle... Je le

servirai fidèlement ; je ferai tout ce qu'il m'ordonnera... seulement, je lui demande de le suivre partout, lui et la demoiselle... pour voir leur bonheur... ça sera mes gages... — Ah! Job, vous prévenez mes désirs, lui dit Honorine. — Oui, mon vieil ami, nous ne nous quitterons plus, » reprend Georges lui tendant la main. Job la saisit, la baise avec effusion, et s'écrie : « Merci, monsieur le comte! » Puis il se dit tout bas : « Du moins, je pourrai la voir!... »

Mme J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Économie Domestique.

LES TRUFFES.

La génération et le mode d'existence de la truffe ne sont pas faciles à expliquer. Pline pense qu'elle se forme des parties les plus subtiles de la terre, qui s'unissent et se conglobulent en une sorte de nœud ou de peloton. Il cite à l'appui de cette opinion un fait assez singulier : Lartius Lucinius, gouverneur d'Espagne, mordant dans une truffe, se rompit une dent à un denier romain qui s'y trouvait renfermé.

On a remarqué que l'époque la plus favorable à la formation des truffes était celle où les orages sont le plus fréquents. Plutarque dit que les pluies d'orage, empreintes d'une vertu génitale, font grossir et fructifier toutes les plantes, et que, lorsqu'elles pénètrent un peu avant dans la terre, elles y engendrent ces nœuds mous et friables.

Des auteurs modernes attaquent tout ce merveilleux qui fait de la truffe un être à part dans le monde végétal, assurant avoir découvert dans son écorce, à l'aide du microscope, des filaments presque imperceptibles qui lui tiennent lieu de racines, et lui servent à aspirer les sucs de la terre, comme les autres plantes.

Il y a des truffes blanches, grises et marbrées; ces dernières sont les meilleures; elles deviennent toutes noires en arrivant à leur maturité.

Elles viennent de préférence dans les terres légères, sablonneuses et plantées de nombreux arbrisseaux. Elles abondent surtout en automne ; mais celles du printemps sont les plus estimées.

On multiplie les truffes en les enlevant avec soin de terre, et en les coupant par tronçons ; comme la graine des truffes paraît être détruite par l'action de l'air au bout d'un quart d'heure, et par celle du soleil en une minute, il faut les semer avec rapidité, à l'ombre, dans une terre calcaire et ocreuse, mêlée de terreau, de feuilles de chêne et de charme. La première année elles sont grosses comme une noisette, et jaunâtres.

On trouve les truffes dans les terres gercées et nues, souvent au pied des arbres. Un petit scarabée se place assez fréquemment sur le sol qui les recouvre. Au lieu d'employer des cochons muselés pour découvrir les truffes, on peut employer des petits chiens de la race des gredins.

Pour nettoyer la truffe, il faut la mettre dans l'eau, la brosser avec une brosse à ongles, et l'essuyer.

Les truffes que l'on achète doivent être bien fermes, bien saines ; elles ne se gardent fraîches que quinze à vingt jours. En se gâtant elles deviennent molles. Une gâtée peut gâter toutes les autres. On place les truffes dans un panier que l'on suspend dans une cave, crainte de la gelée. Lors-

qu'elles commencent à s'amollir, il faut es consommer.

Pour les conserver, on les pèle; cette peau, frottée ensuite entre deux serviettes, se trouve réduite en une espèce de petites graines noires que l'on lave bien, puis que l'on jette dans une passoire à bouillon. Ces petites graines servent à saupoudrer toutes sortes de ragoûts. Les truffes se font cuire un quart d'heure dans du saindoux, et se placent ensuite dans un pot de terre que l'on couvre hermétiquement. Lorsqu'on veut truffer une volaille, on fait recuire les truffes dans le même saindoux, pendant un quart d'heure durant, avec un bouquet garni et des épices. Il ne faut pas que la volaille soit entièrement remplie.

Pour entremets, on fait cuire les truffes, une demi-heure, dans du bon vin blanc, avec un bouquet garni et des épices. On sert ces truffes sur une serviette.

Pour mettre dans les ragoûts, il faut couper les truffes par morceaux épais et larges comme une pièce de 1 franc.

CORRESPONDANCE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi :
On dit, et sans *douleur* je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui. . . . .

Ici s'arrête ma citation, et j'abandonne Achille. Oui, ma chère, *on dit* qu'aujourd'hui il y a des demoiselles en province qui portent des visites garnies de dentelle; des petits bonnets habillés, des bijoux, des bouquets à la main... mais c'est le monde renversé, bouleversé; comment veulent-elles qu'on les distingue d'avec les dames? Si les jeunes hommes les croient mariées, ils ne les remarqueront pas, ils ne viendront pas les engager à danser, pour savoir, en causant un moment avec elles, si elles répondront avec convenance à leurs questions, si elles sont instruites et modestes, si elles sont aimables et naturelles; d'ailleurs c'est un manque de goût, c'est très-mauvais genre de prendre les airs et le costume qui appartiennent aux dames. Ces demoiselles veulent-elles par là montrer qu'elles sont riches, et attirer ainsi des demandes de mariage? Mais les hommes calculent fort bien, ils savent ce que rapporte une dot de 100,000 francs, 4,000 francs par an au plus; et ils savent qu'une femme simple et élégante qui n'apporte que 50,000 francs, leur fait plus d'honneur et plus de profit..... et, je te le dis entre nous, ces demoiselles nous nuisent. Qu'est-ce qui empêche un jeune homme de se marier? c'est la crainte de trouver une femme coquette et dépensière..... c'est la crainte de son avenir, de celui de ses enfants..... En effet, bien que les hommes ne veuillent pas en convenir, s'il y a des maisons qui s'écroulent, c'est autant de la faute de la femme que de celle du mari, et si l'on en voit d'autres se soutenir, malgré toutes les secousses du dehors, ce n'est qu'à l'ordre et à l'économie intérieure qu'elles le doivent. Que les femmes ne croient donc pas qu'elles ne sont pour rien dans l'élévation et la fortune de leur maison; elles y sont pour beaucoup; c'est ce que j'ai déjà eu occasion de remarquer bien souvent..... Que ces demoiselles coquettes y prennent garde! Autrefois, on n'osait pas épouser une Parisienne, à présent on n'osera plus épouser une provinciale. Mais ce ne sont pas les abonnées du *Journal des Demoiselles* qui méritent ces réflexions chagrines; elles

savent toutes que la simplicité est ce qui nous sied le mieux, que l'élégance, la distinction consiste dans la forme d'une robe, et non dans la cherté de son étoffe; dans la manière de poser un nœud de ruban, une fleur naturelle, non dans les dentelles les bijoux; et qu'il faut laisser au fiancé le plaisir d'en orner la corbeille de mariage.

Nous venons d'avoir à Paris la visite d'Ahmed, bey de Tunis; c'est un prince remarquable par sa noble conduite et par son esprit. Il a eu la gloire d'abolir l'esclavage dans ses états. Pendant son séjour en France, sa main s'est ouverte pour toutes les infortunes. A Lyon, il a envoyé 50,000 fr. aux inondés de la Loire; à Paris, il en a donné 20 mille aux pauvres. Partout il a répandu des paroles qui partaient d'un esprit juste et élevé, d'un cœur grand et généreux. Il est parti emportant une vive admiration pour nos institutions, nos arts, notre industrie, et une profonde amitié pour la France.

Ainsi, ma chère, nous aurons vu l'abolition de la piraterie et de l'esclavage... les hommes de notre siècle, qu'on accuse d'égoïsme, auront pourtant beaucoup fait pour l'humanité; mais on est toujours mal jugé par ses contemporains... heureusement que Dieu et l'avenir sont là.

Le *Journal des Demoiselles* commence sa quinzième année; tu recevras ma lettre pour le premier de janvier 1847, et, comme on fait, dit-on, toute l'année ce que l'on a fait le premier jour de l'an, travaillons donc un peu.

Le n° 1 de la planche I est un des côtés du devant d'un canezou.

Le n° 2 est un des côtés du dos.

Le n° 3 est la moitié du col de ce canezou.

Ce canezou se brode au plumetis, sur belle mousseline.

Il peut se broder au crochet, ou en points de chaînette.

Il peut se broder en points de cordonnet.

Il peut se broder en application de mousseline.

Il se brode aussi sur tulle avec application de légère batiste.

Taille d'abord ce modèle en grosse mousseline (ce canezou doit tomber bien bas sur les bras), et essaye-le. En le raccourcissant du haut, tu le rétrécirais en même temps. Si malgré cela il te semblait encore trop large, il te faudrait laisser sur ton canezou moins d'espace qu'il n'y en a entre les bandes de dessin.

Le n° 4 est un alphabet de majuscules. Ces lettres se brodent au plumetis et au point de cordonnet. Pour les mouchoirs à vignettes ou pour ceux brodés en couleur, le point de cordonnet se fait de la couleur du dessin.

Le n° 5 est un dessin de palmes qui a la forme de bandes, mais qui se fait sur un fond de canevas. Les bandes sont indiquées par une espèce de ruban en point, appelé *point de poste*, qui se fait jaune orange et jaune d'or. Par exemple, tu as une aiguille enfilée de laine jaune orange (indiquée par les lignes pleines); tu passes ton aiguille en dessous, à partir du côté où se trouve l'alphabet; tu la sors en dessus, et, couvrant en biais le canevas, tu places ton aiguille deux carrés plus bas, pour la sortir en dessous; tu fais un second point pareil; laisse la place de deux points, et recouvre de même toutes les lignes pleines. Lorsque tu as fini, tu prends une aiguille enfilée de laine jaune d'or (indiquée par les lignes pointées); tu fais le même point de poste en couvrant les lignes pointées.

Tu brodes de même l'autre moitié de ce ruban. Je te ferai observer que l'espace m'ayant manqué, il te faudra, au lieu d'un point laissé de chaque côté des palmes turques, en laisser deux, et puis, au lieu d'un ruban composé de deux points de poste, en ajouter encore deux autres à chaque ruban, qui sera alors de quatre points de poste.

Le n° 6, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées pour faire ces palmes.

Le fond se fait noir.

Ce dessin peut servir pour chaise-chauffeuse, fauteuil de salon, Voltaire et ganache; devant de cheminée, et descente de lit. Ce ruban jaune qui sépare les palmes, est d'un effet charmant sur ce fond noir qui fait ressortir admirablement les palmes. Ce dessin a cela de bon qu'il peut aller avec toutes les couleurs de rideaux.

Le n° 7 est une bourse hongroise. Tu fais cette bourse au filet ou au crochet; tu la montes sur une largeur de quinze centimètres; lorsque tu as neuf centimètres de long, tu prends un plus gros moule, ou tu fais un crochet plus à jour: alors, tu cesses de faire ta bourse en rond et lorsque tu as dix centimètres de long, tu recommences à faire ta bourse en rond, mais en prenant plusieurs mailles ensemble, afin de finir en pointe, comme un bonnet de coton. Ce dernier espace doit être long de deux centimètres. Je te conseille d'employer du cordonnet ponceau, du cordonnet gris et du fil d'or. Quand ta bourse est finie, enfile du bas tes mailles en nombre égal sur deux aiguilles, et ferme-la en la tricotant, comme on ferme une jarretière.

Cette fermeture doit être large de 3 centimètres. Tu couds à chaque angle deux glands en métal doré; tu passes la bourse dans un coulant de même métal; tu tresses ensemble, bien serrés, trois fils d'or, de manière à former comme une ganse, longue de 25 centimètres.

Pour le gland : tu coupes des brins de cordonnets ponceau et gris, longs de 12 centimètres, mêlés dans des proportions égales à celles de la bourse. Lorsque tu as la grosseur convenable, tu noues fortement ensemble, par la moitié, ces brins de cordonnet, tu les replies sur eux-mêmes, tu en formes un gland, puis, en commençant du haut, avec une aiguille enfilée de fil d'or, tu fais une espèce de gland, en faisant un feston dont chaque dent te sert à former d'autres dents, car tu dois rélargir ce travail dès les premiers tours. Tu couds ce gland à l'autre extrémité de ta bourse par plusieurs points de cordonnet assez lâches pour former une longueur de cinq millimètres entre le gland et la bourse; tu plies en deux la tresse d'or, tu en passes les deux extrémités en dedans de la bourse, sous le gland, tu les y arrêtes solidement ensemble par un nœud; tu tournes les deux tresses deux fois autour de l'espace de 5 millimètres; tu laisses le dernier tour un peu lâche, pour y passer au milieu le reste des tresses, et tu les tires à toi, ce qui formera un nœud. L'autre extrémité de ces tresses, en y formant deux boucles, tu la couds, au-dessus des neuf centimètres de long, à partir du bas de la bourse.

Lorsque tu vas faire des emplettes, tu passes ta main dans le cercle formé par les tresses, le gland orne le dessus de ton poignet, et la bourse pend en dessous. C'est fort gracieux et fort commode.

Le n° 8 est la moitié d'un mantelet; pour les dames, il se taille en velours noir, vert-pré ou bleu foncé, et se garnit d'une dentelle noire surmontée d'une riche passementerie.

Pour les demoiselles, il se fait en satin nommé satin *à la reine*, et se garnit d'un effilé surmonté d'une petite passementerie.

Ce mantelet se double et se ouate. La ligne pointée qui va du nombre 70 au nombre 30, indique la place du second rang de dentelle ou d'effilé. Quant à la ligne pointée, elle indique que de ce côté du mantelet doivent encore se coudre la dentelle et l'effilé. On s'en passe pour le devant; mais alors il faut y ajouter une riche passementerie qui cache les plis de l'épaule et se continue jusqu'au chiffre 100, ou bien un effilé, surmonté d'une petite passementerie qui se continue de même.

Pour une grand'maman, qui ne veut pas se gêner dans un corset, ce mantelet peut devenir une toilette riche et gracieuse. Voici comme je le ferais : en gaze rose, blanche ou bleue, recouverte en tulle de coton blanc. Ce mantelet serait garni tout autour d'un passe-poil de gaze pareille, recouverte de

tulle de coton, et, sous ce passe-poil, serait cousue une belle dentelle blanche, froncée autour du cou, tout à fait à plat du devant et rabattue sur le mantelet jusqu'au nombre 100 ; bien froncée aux deux pointes du bas, presque à plat, autour du mantelet, et plus froncée depuis le nombre 39 jusqu'au nombre 80. Il faut 8 mètres de dentelle. Ce mantelet serait arrêté sur la poitrine par une, deux ou trois rosettes de ruban de satin rose, bleu ou blanc, au milieu desquelles on pourrait introduire de riches épingles, afin de fixer le mantelet à la robe, qui serait de velours ou de satin. Avec cela un bonnet à barbes de dentelle, orné de grappes de feuillage vert de soir; cela ferait une mise à la fois commode et élégante. C'est à nous, ma chérie, d'être coquettes pour nos grands-mères, car elles ne le sont plus que pour nous!

Mais *j'ai* un conseil à te donner : dès que tu verras poindre les feuilles, achète vite deux mètres de belle mousseline brodée au crochet, à 10 fr. le mètre (elle a 80 centimètres de large) ; que le dessin soit un courant en biais. Taille ce mantelet sur ce modèle; taille une bande de papier large de 10 centimètres; sers-toi de cette bande pour la placer sur ce qui te reste de mousseline, afin de tailler bien égales les bandes qui doivent garnir ton mantelet. Tu les places ensuite biais sur biais, et les réunis en cousant la broderie des deux côtés, puis tu découpes ce que tu as de trop de mousseline en dessus ou en dessous ; alors tu fais à ces bandes un gros et large feston plein, tu garnis le tour de ce mantelet d'un passe-poil de mousseline unie, tu couds les bandes à plat, du devant, et les rabats sur le mantelet, seulement un peu froncées autour du cou, sur les plis (ces plis, tu sais, ne se coupent pas), froncées davantage au bas du mantelet, du nombre 39 au nombre 80; quant aux pointes, les deux bandes se réunissent en biais sans être froncées. Bien entendu que tu ne mets qu'une garniture.

Le n° 9 est une Berthe qui se taille en étoffe pareille à la robe, se borde d'un passe-poil dans le haut et dans le bas, se double, se plisse, pour se réunir sur la poitrine. Cette berthe se garnit du bas d'un effilé de soie aux couleurs de la robe. Dans le haut, on passe un lacet que l'on noue en dedans, sur la poitrine, afin que la berthe adhère mieux au corsage. Cette berthe se fixe avec une broche. On peut ajouter cette berthe à une robe décolletée, et à une robe guimpe, pourvu qu'elle soit faite à pointe et à dos plat.

Le n° 10 est la moitié du dos d'une pèlerine qui se fait en tulle blanc.

Le n° 11 est la moitié du devant.

Le n° 12 est la moitié du petit collet ; on coud ce collet, du côté du biais, autour de la pèlerine.

Le n° 13 est la moitié du col, que l'on coud sur le petit collet.

Le n° 14 est la hauteur des bandes de tulle que l'on festonne, à feston plein, pour les coudre au bas de la pèlerine, sur les lignes pointées, et au bas du col. Ces bandes doivent être à peine froncées. On réunit les devants au dos en plaçant au milieu un petit passe-poil de tulle.

Cette pèlerine peut se garnir de dentelle au lieu de tulle festonné.

Elle se fait en tulle noir et se garnit de dentelle noire.

On la fait aussi en étoffe pareille à sa robe pour être mise chez soi.

Enfin, elle peut se faire pour ajouter à la visite de la planche II, année 1846.

Je crois que j'ai tout dit... C'est très-heureux, n'est-ce pas? Car je dois être bien ennuyeuse, mon Dieu! J'aimerais mieux te dire toute autre chose !

Ah ! j'oubliais notre rébus accoutumé. La place m'ayant manqué, sur notre grande planche, pour t'en donner un *illustré*, comme disent les journeux, je vais t'en donner un *imprimé*. Le voici :

La justifie les

Quant à l'explication du rébus de décembre 1846, elle se trouve à la table des matières.

Adieu, bonne et fidèle amie; je te souhaite, pour toi et les tiens, bonheur et prospérité; si le ciel n'exauçait pas mes souhaits... espérance et courage... Adieu, encore. J.-J.

ÉPHÉMÉRIDES.

Les Ambassadeurs hollandais à Londres, 26 *janvier* 1649.

Charles Ier, roi de la Grande-Bretagne, prisonnier de son peuple, n'attendait plus que l'arrêt juridique qui devait décider de son sort; ses deux fils, abandonnés des rois de l'Europe, auxquels ils étaient liés par le sang, se réfugièrent en Hollande, et, tremblant pour la vie de son père, le prince de Galles, qui fut depuis Charles II, se présenta aux états-généraux et les pria d'intercéder auprès du parlement britannique. Ce fut à des républicains qu'il remit les intérêts d'un roi, et ces républicains ne trompèrent pas son attente. Nulle puissance en Europe n'avait élevé la voix en faveur de l'infortuné Stuart; la république batave essaya seule de défendre la majesté royale. Deux ambassadeurs hollandais, MM. Pauw et Joachimi, vieillards élevés aux premières charges de l'État, furent députés à Londres, et, le 26 janvier 1649, ils parurent devant le parlement. Pauw, dans un discours pathétique, où il rappelait la communauté de principes qui liait les deux nations, demanda au peuple britannique la vie de son roi; mais le parlement, pour se dispenser de répondre, leva la séance. Plusieurs démarches furent tentées auprès de Cromwell par ces fidèles ambassadeurs, mais en vain. Le 31 janvier, la tête de Charles roulait sur l'échafaud de Whitehall; il resta aux envoyés bataves l'honneur d'une tentative généreuse et d'un exemple trop peu suivi. Les Provinces-Unies continuèrent d'être l'asile des fils de Charles Ier, et seules, entre les puissances européennes, elles refusèrent de reconnaître le protectorat de Cromwell.

MOSAIQUE.

Je défie à tous les flatteurs du monde de faire croire à un tiran qu'il est aymé, à un sot qu'il est habile, à un poltron qu'il est brave, à un ignorant qu'il sçait, à une vieille qu'elle est jeune, enfin, il n'y a que la vérité qui nous persuade.

—

Les passions médiocres sont éloquentes. Les grandes sont muettes.

—

Bien des choses se comprennent et se sentent, mais ne s'expriment pas. Il faut souvent avoir recours au silence.

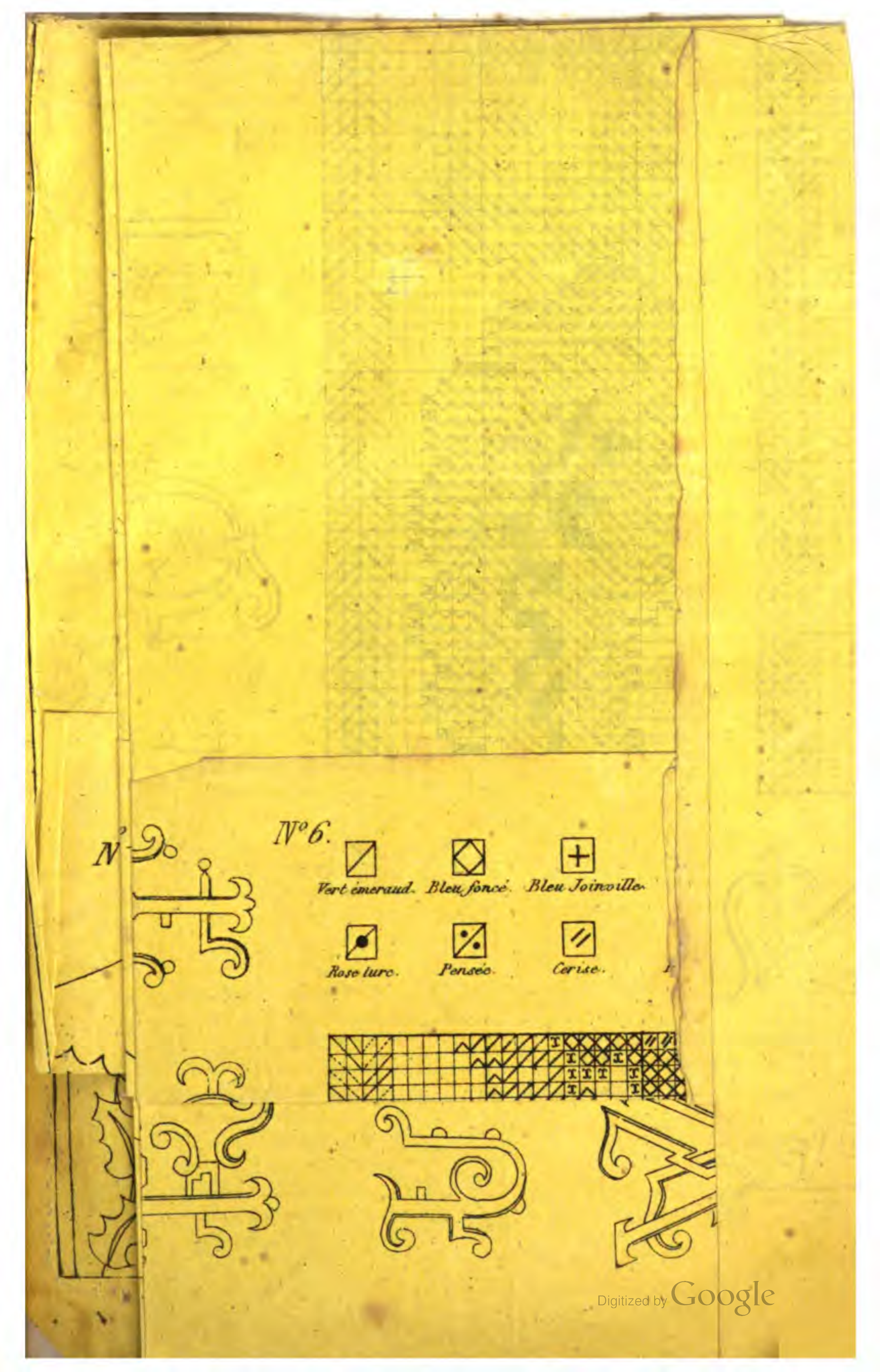
Il y une estoile qui unit les âmes du premier ordre, malgré les lieux et les siècles qui les séparent.

—

La loy salique qui exclut les femmes du throsne est très-juste. Les femmes ne devraient jamais régner, et s'il y a des exemples, dont j'en doute, de femmes qui ont fait des merveilles sur le throsne, on ne doit pas compter là-dessus. Ce sont des exemples si rares, qu'ils ne doivent pas tirer à conséquence.

CHRISTINE, *reine de Suède.*

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.


N°
N° 6.
Vert émeraud.
Bleu foncé.
Bleu Joinville.
Rose turc.
Pensée.
Cerise.



Journal des Demoiselles.

HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES.

SIXIÈME ARTICLE.

HENRI III.

Henri III réitéra les lois somptuaires; il fit même arrêter et conduire à la prison du For-l'Évêque, le dimanche 13 novembre 1583, soixante demoiselles et bourgeoises, qui furent condamnées à de fortes amendes, « pour avoir contrevenu en habits et bagues, à l'édit de la réformation des habits, huit mois devant publié. » Comment l'eût-on observé, quand la cour affichait le luxe le plus extravagant? Pierre de l'Étoile, qui a écrit sur les règnes de Henri III et de Henri IV de précieux mémoires, où nous puiserons un assez bon nombre d'intéressantes citations, décrit à chaque page des ballets, mascarades, festins, concerts, carrousels, où figurent des personnes des deux sexes, *somptueusement habillées et diaprées*. Jugez-en par un exemple, mesdemoiselles: « Aux noces du duc de Joyeuse et de Marguerite de Lorraine, le 25 septembre 1581, les habillements du roy et du marié estoient tant couverts de broderie, perles et pierreries, qu'il estoit impossible de les estimer : car tel accoustrement y avoit qui coustoit dix mil escus de façon, et toutesfois aux dix-sept festins qui de rang de jour à autre, par l'ordonnance du roy, depuis les nopces, furent faits par les princes et seigneurs, parents de la mariée, tous les seigneurs et les dames changèrent d'accoustrement, dont la plupart estoient de toile et drap d'or et d'argent, enrichis de passements, guimpeures, récameures (1), et brodures d'or et d'argent et pierreries, et perles en grand nombre et grand prix. La despense y fut faite si grande, y compris les mascarades, combats à pied et à cheval, joûtes, tournois, musiques, danses, chevaux, présents et livrées, que le roy n'en fut point quitte pour douze cents mil escus. »

C'était alors la mode, pour les deux sexes, d'avoir des fraises empesées et *gauderonnées*, ou de grands collets renversés *à l'italienne*. Les élégants, pour conserver la blancheur de leur teint et de leurs mains, mettaient la nuit des masques et des gants enduits de cosmétiques. Ils se faisaient épiler les sourcils, de manière à ne laisser au-dessus de l'œil qu'une arcade fine et déliée. Ils échancraient leur pourpoint, afin de montrer *quelques dentelles de point couppé*, genre de parure nouveau, importé de Venise, et dont il est question, pour la première fois, dans un pamphlet, où l'on apprend que les hommes efféminés de ce temps se servaient d'éventails: « Je vis, dit l'auteur anonyme, qu'on lui mettoit à la main droite un instrument qui s'estendoit et se replyoit en y donnant seulement un coup de doigt, que nous appelons ici un esventail; il estoit d'un vélin aussi deslicatement descoupé qu'il estoit possible, avec de la dentelle à l'entour de pareille étoffe. »

Les *mignons*, *fraisés et frisés*, empruntaient encore aux dames les colliers de perles, les boucles d'oreilles, les bagues, les *bourets* de velours et les *bichons*; on nommait ainsi les cheveux roulés au-dessus des tempes. L'afféterie et la mignardise des hommes a provoqué souvent les sarcasmes des auteurs qui virent ce temps si triste et

(1) Fleurs et arabesques brodées en saillie sur brocart d'or, du mot italien *ricamare*, qui vient de l'arabe *racam*, peindre à l'aiguille.

si frivole, entre autres l'épigramme suivante d'Étienne Tabourot, seigneur des Accords.

Ce petit popinelet (1),
Frisé, fraisé, blondelet,
Dont la reluisante face
Faict même honte à la glace,
Et sa délicate peau
Au plus beau teint d'un tableau :
Ce muguet, dont la parole
Est blese, mignarde et molle ;
Le pied duquel en marchant
N'iroit un œuf escachant (2),
L'autre jour prit fantaisie
De s'épouser à Marie,
Vêtue aussi proprement
Peut s'en faut que son amant ;
Et venant devant le temple,
Le prêtre, qui les contemple,
Demanda, facétieux :
« Quel est l'époux de vous deux ? »

Ceux qui tenaient à conserver une tournure virile se coiffaient de chapeaux *à l'albanaise*, hauts et presque sans bords, ou de *sombrèzes* espagnols (3), dont les larges bords ombrageaient la figure. Blaise de Vigenère, qui écrivait en 1590, s'écrie avec indignation : « Qui pourrait comporter de voir, en moins de quinze ans, varier de plus de deux cents sortes de chapeaux et de ceintures à porter l'épée, et tout le reste à l'équivalent ? »

Les pourpoints étaient collants ou très-amples, *à la Suisse, découpés à grandes balafres*. Les jeunes seigneurs plaçaient un drageoir à leur ceinture, et une montre en sautoir sur leur poitrine. Ils se servaient d'une *sarbacane* pour lancer aux dames des bonbons musqués, et se montraient fréquemment en public avec un bilboquet à la main. On lit dans le *journal* de l'Étoile, à la date d'août 1585 : « En ce temps, le roy commença de porter un bilboquet dont il se jouoit par les rues ; le duc d'Épernon et les autres courtisans firent le semblable, suivis de gentilshommes, pages, laquais, et jeunes gens de toutes sortes, tant ont de poids et de conséquences, principalement en matières de folies, les actions et déportements des rois, princes et grands seigneurs. »

Nous apprenons par Montaigne que les dames de la cour de Henri III, quand elles n'avaient point de *corps de baleine*, se serraient la taille avec des éclisses de bois. Elles portaient d'ordinaire deux robes, de couleurs différentes ; leurs bas étaient attachés avec des jarretières à *ramages*. Leurs manches, rembourrées de coton, ressemblaient à celles que nous appelons *à gigot*. Les masques ou *loups*, qu'elles portaient à la promenade, n'avaient point de cordons, mais ils étaient maintenus par un bouton de verre qu'il fallait poser entre ses dents. A leur ceinture, à côté d'une *aumônière*, pendait un miroir rond, à manche, qu'elles consultaient souvent, afin de rajuster leurs *bichons*. Pour coiffure, elles avaient la toque, le bourrelet, et l'*escofion*, sorte de chapeau à fond élevé, dont l'étoffe, naturellement chiffonnée, formait une multitude de plis. L'ancien *chaperon* reparaissait encore. « On appelle chaperon, dit Jean Nicot, dans son *Trésor de la langue françoise, l'atour et habillement de teste* des femmes de France, que les damoiselles portent de velours, à queue pendante, touret levé, et oreillettes attournées de dorures, ou sans dorures, autrement appelées *coquilles*. Les bourgeoises le portent de drap, toute la cornette quarrée, hormis les nourrices des enfants du roy, lesquelles le portent de velours à la dite façon bourgeoise. »

ÉMILE DE LABÉDOLLIERRE.

(1) Diminutif du vieux mot *poupin*, qui signifie *mignon, efféminé*.

(2) Ecrasant.

(3) Du mot espagnol *sombrero*, chapeau.

REVUE LITTÉRAIRE.

Les Poëtes contemporains de l'Allemagne, par M. N. Martin. — Chez Jules Renouard et Cie, libraires-éditeurs, rue de Tournon, 6. 1 vol. in-8°.

Ce tableau de la poétique de l'Allemagne actuelle n'a pas seulement l'à-propos d'une connaissance nécessaire à une époque d'émulation studieuse et d'éducation progressive, mais elle offre encore l'attrait de cette originalité germanique, qui prend tout à la fois sa source dans les vagues mysticités de la rêverie, et dans le pur amour de la nature et des vertus positives du foyer. Dans la biographie des nations, l'Allemagne a de tout temps figuré sous la qualification de *rêveuse*. — Est-ce une critique? est-ce un éloge? — Malheureusement les poëtes (n'abusons pas du mot; la juste application en est rare), toujours préoccupés de cette élégance du moule, de cette harmonie du rhythme, nécessaire aux grâces naturelles ou aux coquetteries cherchées de leur langage, se laissent souvent trop aller aux fantaisies de la forme, sans le même égard pour le fond. De là une certaine poésie de mots, qui a bien encore son charme, mais dont on regrette parfois le vide et l'inutilité. Les sentiments ne se vivifient que par les idées. L'idée, c'est le fruit. La forme ne peut jamais être que la fleur; quel que soit son parfum, elle se fane vite tandis que, moins éphémère, la saveur du fruit survit dans la pensée qu'elle alimente. Cette réflexion nous est d'autant plus permise, que l'auteur lui-même la complète dans sa préface, par cette comparaison doublement juste et heureuse : « Ce sentiment de la ligne et du contour arrêté, qui a caractérisé de tout temps le génie de la France; son natif bon sens; son dédain de ce qu'on a appelé le brouillard; son droit et rapide instinct de toutes choses, sont des qualités dont le contact doit profiter à la nature surabondamment rêveuse des imaginations germaniques. Cette éducation du sens pratique une fois faite, il restera toujours à un poëte allemand assez de lyrisme pour suffire aux poétiques glorifications de la nature et des douces passions de l'âme. »

Le catalogue poétique de M. N. Martin ne contient pas moins de trente-huit noms, qu'il proclame comme les célébrités contemporaines de l'Allemagne. C'est plus, peut-être, qu'on n'en trouverait à la rigueur en France; mais en revanche, on chercherait vainement dans ce nombre un Victor Hugo, un Lamartine, un Béranger.

L'auteur commence par apprécier les nouvelles tendances de l'école actuelle, dite *école de Souabe*. Ce petit résumé didactique jettera quelque lumière sur l'horizon de notre sujet. — « Théodore Kœrner et Louis Ulhand sont, l'un le martyr, tous deux les disciples de cette jeune muse, que plusieurs noms devaient bientôt illustrer. Kœrner eut à peine le temps d'agir; la mort lui retrancha le loisir du rêve pour en doter Ulhand et les autres poëtes de la nouvelle pleïade. Mais cette *école*, qui surgissait ainsi tout à coup, n'avait

elle jamais existé? — Elle n'avait jamais été détruite. Seulement les questions religieuses, le faux goût et l'imitation étrangère, la firent souvent déserter. Klopstock y avait passé. Les ballades et le Goëtz de Gœthe prouvent qu'il s'y était dévotement assis dans sa jeunesse ; l'esprit du pays le visitait alors. Bürger vécut toute sa vie, et souvent seul, sur ses degrés poudreux. Le vieux Tieck y trouva l'inspiration de ces charmants contes qu'il compose encore aujourd'hui. Mais ces travaux ne furent en effet que les fruits de fantaisies individuelles. Il fallait l'ébranlement d'une nationalité pour tourner vers les souvenirs les sympathies générales. Dans ses ballades et romances, Ulhand ressuscita le vieux chant, dont Karl Simroch est aujourd'hui le dernier rhapsode. Dans ses *Lieder*, Wilhelm Müller ressuscita Walter de Vogelweide, qui lui légua ses bouquets d'aubépine, ses oiseaux et ses printemps. Demandez à Müller des fleurs, il en a de quoi couronner toutes les jeunes filles, toutes les espérances. Dans cette nouvelle pleïade, Chamisso se montra le sensible railleur ; Justin Kœrner, le plaintif élégiaque ; et Rückert, l'enchanteur oriental ; le poëte de la couleur et du soleil ; le prodigue de la rime, de l'image, et toujours de la gracieuse pensée. Au milieu de ce groupe s'avance le comte de Platen qui, dans une certaine mesure pleine de talent, se fit l'adversaire de ce jeune romantisme héroïque, indépendant et rêveur. »

Louis Ulhand, le chef et le doyen de cette cohorte de poëtes, se présente le premier en nom comme en talent. Il est aujourd'hui avocat à Stuttgard et député aux états de Wurtemberg. Il n'a pas moins de soixante ans. M. N. Martin le compare à notre Béranger. Mais ces comparaisons, même lorsqu'elles sont justes en équité, nous semblent toujours, au résumé, difficilement applicables. Rapprocher deux poëtes étrangers par leur langue, c'est vouloir assortir deux fleurs diverses par leur climat. La nature ou la muse est leur mère commune, mais que de différences dans leurs couleurs, leurs nuances, leur parfum ! Nous voudrions bien citer une touchante ballade, *le Roi aveugle*. Mais vous l'avez eue dans votre journal au mois de janvier de l'année 1841.

Wilhem Müller, mort à Dessau en 1827, fut un poëte « enthousiaste du soleil, de l'ombre, de la neige, des fleurs, de toutes les saisons, le printemps surtout ; de toutes les œuvres de Dieu. Ses vers sont animés de cette douce haleine que Gœthe nomme le souffle des vrais lyriques. » — Nous prendrons de lui trois pensées ; trois *épigrammes* à la manière antique, c'est-à-dire trois petites vérités dans leur coque.

« L'insensé jette, dès les premières cha-
» leurs, son vieux manteau d'hiver. — Si le
» bonheur commence à te luire, n'ou-
» blie-pas ton précieux ami des mauvais
» jours.

» Recueille la sagesse comme l'abeille
» le suc des fleurs. Quand la saison des
» fleurs sera loin, ton miel remplacera tes
» fleurs.

» Chacun a devant les yeux un but
» qu'il poursuit jusqu'à la mort. Mais
» pour plusieurs, ce but est une plume
» qu'ils soufflent devant eux dans l'air. »

Justin Kœrner, médecin savant, et poëte mystique, nous offre, en quelques vers sur l'amour maternel, un morceau exquis pour le sentiment, la grâce et la vérité :

« Hélas ! la jeune mère
Est morte, dites-vous.
Déjà son œil si doux
Est fixe et sans lumière.
— Posez, comme un sauveur,
Son enfant sur son cœur.
Hâtez-vous ; qu'on l'apporte.
Et si soudain, hélas !
Son cœur ne frémit pas,
Pleurez ; elle est bien morte !... »

Remarquons, en passant, que Chamisso, l'inventeur de cette merveilleuse histoire de

l'homme qui a vendu son ombre, charmant caprice dont votre journal du mois de janvier 1845 n'a pas négligé de vous parler, était Français, quoique M. N. Martin le range au nombre des poëtes allemands. Adalbert de Chamisso naquit en effet en Champagne. Ce fut l'émigration de la noblesse française qui le jeta tout enfant sur le sol étranger. Y aurait-il trop d'amour-propre à croire qu'il dut peut-être à son origine quelques-unes des fines qualités de son style ironique et saillant ?

Frédéric Rükert appartient à la famille des purs rêveurs. « La nature devait révéler ses harmonies les plus cachées au poëte sympathique qui n'avait d'autre ambition que de la faire mieux comprendre par les cœurs les plus tendres et les plus purs, par les femmes et les enfants.... » Nous lui emprunterons aussi quelques sentences, quelques *perles*, pour parler comme lui-même. Non pas que nous ne pussions lui emprunter autre chose, mais parce que ces petits morceaux détachés sont plus faciles à faire entrer dans notre cadre.

« Si tu voulais commencer par remer-
» cier Dieu pour toutes les joies dont tu lui
» es redevable, il ne te resterait plus assez
» de temps pour te plaindre de tes chagrins.

» Le printemps est un poëte; son regard
» fait aussitôt fleurir les arbres et les roses.
» L'automne est un critique malveillant.
» Les plus vertes feuilles se flétrissent dès
» qu'il les touche de son haleine.

» Évite de faire trop de fumée en allu-
» mant ton feu. Que t'importe que tes
» voisins connaissent le riche éclat de ton
» foyer pourvu que tu jouisses de sa cha-
» leur !

» Accueille avec joie le pèlerin dans ta
» maison ; car c'est ainsi que, sans le savoir,
» plus d'un homme avant toi eut pour hôtes
» les anges.

» Ne te plains pas si la vie n'a pas cou-
» ronné toutes tes espérances. Songe qu'elle
» n'a pas non plus justifié toutes tes crain-
» tes.

» Veux-tu connaître la bonté de ton
» cœur ? Vois si tu serais capable de louer
» de toute ton âme les qualités de ton en-
» nemi.

» Chaque soir nous apporte la sagesse et
» la prudence dont nous avons manqué
» pendant la journée. Mais cette sagesse et
» cette prudence ne nous servent à rien
» le jour suivant. »

Lénau, poëte d'un vrai talent, mais devenu fou, s'écrie dans un accès de découragement :

« Malgré les efforts de l'amitié et les gé-
» néreuses démonstrations de la sympathie,
» la vraie douleur reste toujours, comme
» un ermite sur la terre. »

Rükert a fait des *sonnets cuirassés*. Voici maintenant un recueil de Charles Beck, intitulé : *Chansons armées de cottes de mailles*. Il y a toujours un peu de la chevalerie errante du moyen âge dans tous ces jeunes paladins de la muse allemande. On peut dire de ce dernier : « Il mousse encore trop ; mais ce sera un jour un vin excellent. »

Puis Théodore Kœrner, Schenkendorf, Arndt, trinité patriotique du martyrologe de M. N. Martin. Il est permis de noter, à ce propos, qu'il n'est pas un seul de tous ces Tyrtées patriotes qui n'ait fait et chanté son ode au Rhin : au Rhin fier, au Rhin libre, au Rhin allemand. Or, tant que le Rhin se contente de faire les honneurs de ses rives aux curieux pèlerins qui le visitent, c'est certainement un fleuve très-majestueux, très-pittoresque, et qui mérite à tous égards qu'on le respecte et qu'on l'admire. Mais dès qu'il veut reprendre son rôle de fleuve politique, le Rhin paraît avoir sur l'imagination de ces crédules Allemands une influence toute contraire à

celle du fleuve Léthé. Car il n'est pas de vieille tradition, de vieille rancune qu'il ne leur remette aussitôt en mémoire ; pas de vieille histoire qu'il ne leur rappelle, et que la civilisation et le progrès des temps devraient cependant leur faire oublier. Son *murmure* devient alors plus risible que poétique, et le vieux fleuve — qu'il nous pardonne cette franchise — ressemble un peu à ce que, depuis la fin de l'empire, on est convenu chez nous d'appeler un *vieux grognard*.

« Le temps est traîné par des chevaux » rapides. Pourquoi cela ? Parce qu'il pour- » suit la liberté, » s'écrie à son tour Ferdinand Freiligrath. Ne serait-ce pas là, en y réfléchissant bien, une de ces phrases déclamatoires, sonores, qui imposent à la première vue ; mais qui, lorsque la raison cherche à en exprimer le véritable sens, s'affaissent comme une outre vide?

Un critique a dit de M. Georges Herwegh : « C'est un jeune souverain ; il en- » tre botté et éperonné dans l'assemblée » des poëtes de son pays. Il prend la cou- » ronne et la met sur sa tête. » Dans la nouvelle école poétique, le talent de M. Georges Herwegh représente surtout la force et l'énergie. L'épigramme qui suit sur l'apathie dont il accuse les Allemands nous a paru spirituelle et plaisante:

UNE VISION.

J'eus en rêve une étrange vision. Dieu le père était assis, prêt à juger. Il appela chaque nation de la terre devant son trône rayonnant d'étoiles.

Les peuples arrivèrent en innombrables essaims, faciles à reconnaître, les Anglais, les Russes, les Français, voire même un débris de la Pologne.

Et quand le Seigneur se mit à compter les peuples, il se trouva que les Allemands manquaient encore.

« Où s'attardent donc de nouveau mes Allemands ? Sont-ils encore occupés à étendre leurs membres paresseux ? Depuis le moment où ils ont été enterrés, ils ont pourtant bien eu le temps de dormir tout à leur aise. »

Cela dit, il ordonna à un ange de descendre sur la terre et d'amener au ciel ces éternels dormeurs. L'ange s'empressa de faire le tour de l'Allemagne. Là tout était muet, tout était immobile.

« Allemands, ne voulez-vous pas vous lever ? Voici que l'éternité commence. » Tel est le cri que l'ange fit résonner à travers sa trompette céleste.

Mais avant que les Allemands eussent pu se réunir, le dernier jour était passé, et chaque peuple avait reçu son châtiment ou sa récompense. — C'est ainsi que les Allemands furent également exclus du paradis et de l'enfer.

Nous passons bon nombre de noms, parce qu'ils ont moins d'importance. Ce n'est pas sans profit cependant qu'on avance dans la lecture de toutes ces fraîches ou généreuses pensées, si bien qu'au milieu de sa rêverie l'esprit quelquefois serait tenté de les imiter. Un de ces jeunes cygnes chante l'Espérance:

« L'Espérance sommeille au fond du » cœur comme la rosée dans le sein des » lis. L'Espérance sort victorieuse des » épreuves terrestres, pareille à l'azur du » ciel qui finit toujours par se dégager des » sombres nuages de la tempête. L'Espé- » rance brille à travers les pleurs, comme » le diamant sous les eaux profondes..... » — Ne pourrait-on pas ajouter : « L'Espé- » rance est la rosée de nos désirs? » Ou encore : « L'Espérance, qui survit toujours » jusque dans les cœurs les plus désolés, » ressemble au lierre vivace qu'on voit » grimper et verdir jusque sur les troncs » desséchés. »

Donnons cependant un souvenir à une jeune fille inspirée qui vous intéressera surtout, mesdemoiselles; on peut dire que celle-là fut poëte dès le berceau. A treize ans, Élisabeth Kulmann savait non-seulement le russe, l'allemand, l'anglais, l'italien, mais

encore le latin, le grec, et composait avec une facilité presque égale dans chacune de ces langues. Toutes ses poésies portent un cachet de distinction rare. Malheureusement son organisation délicate ne put résister aux ardeurs dévorantes de sa pensée. Elle mourut dans sa fleur, à l'âge de dix-sept ans, après avoir composé près de cent mille vers tant originaux que traduits.

M. N. Martin a commencé par Uhland; il finit par Henri Heine. Si le premier est le chef dithyrambique de la nouvelle école allemande, le second en est le représentant voltairien, en ne prenant ici Voltaire que comme expression de l'esprit français. M. Henri Heine, au reste, est un écrivain plus français que beaucoup de nos écrivains modernes. Depuis treize années qu'il habite la France, il est presque aussi généralement connu chez nous que dans son pays. Nous citerons ses vers intitulés : *Pensées nocturnes*.

« Si je pense à l'Allemagne pendant la » nuit, c'en est fait de mon sommeil, je » ne puis plus fermer les yeux et mes larmes » brûlantes coulent.

» Les années viennent et s'en vont! De- » puis que je n'ai plus vu ma mère, douze » années se sont écoulées.

» Mon désir et mon impatience aug- » mentent. La vieille femme m'a ensorcelé. » Je pense toujours à la vieille femme. — » Que Dieu la protége!

» La vieille femme m'aime tant! et dans » les lettres qu'elle m'écrit, il m'est si fa- » cile de voir comme sa main tremble, com- » bien profondément son cœur est ému!

» L'Allemagne vivra toujours; je suis » sûr de la retrouver toujours avec ses » chênes, avec ses tilleuls.

» Je n'aurais pas une telle soif de revoir » l'Allemagne si ma mère ne s'y trouvait... » La patrie ne périra jamais, mais la vieille » femme peut mourir! »

Les poëtes sont les oracles des temps accomplis ou les précurseurs des temps futurs; ils consacrent le passé ou devancent l'avenir. Leur gloire est la plus belle manifestation de cette intelligence humaine qui est la plus riche part de l'œuvre de la divinité. Or, ce qui fait le vrai poëte, c'est l'idée; et comme l'a dit un grand poëte lui-même, M. de Lamartine, « L'idée » vient de Dieu, sert les hommes, puis » retourne à Dieu, en laissant un sillon de » gloire sur le front de celui où le génie » est descendu. »

GEORGES BISSE.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Jean-Christophe Frédéric Schiller naquit le 10 novembre 1759, à Marbach, petite ville de Souabe en Wurtemberg. Ses premières études et ses goûts le portaient vers l'état ecclésiastique; mais le duc de Wurtemberg l'ayant nommé élève de l'école militaire qu'il venait de fonder, Schiller fut forcé d'y entrer. Il étudia la jurisprudence, puis la médecine. Ni l'une ni l'autre de ces sciences ne le satisfaisant, il se livra à la lecture des auteurs célèbres de l'antiquité et des temps modernes : Homère, Virgile, Klopstock, surtout la Bible traduite par Luther, développèrent son génie, et bientôt Schiller, dépassant Lessing et Goëthe qu'il avait pris pour mo-

dèles, devint le premier auteur dramatique de l'Allemagne.

Le duc de Wurtemberg lui ayant défendu d'écrire, il se sauva en Franconie; plus tard il se rendit à Weimar, séjour de plusieurs hommes célèbres dont il fit ses amis. Sur les instances de Goëthe, le duc de Saxe Weimar, protecteur des arts, le nomma conseiller, puis professeur d'histoire à Iéna. Marié en 1789, il mourut le 9 mai 1805, à l'âge de quarante-six ans.

Ses tragédies les plus remarquables sont: *les Brigands*, joués en 1782, lorsqu'il n'avait que vingt ans, et qui produisirent une sensation extraordinaire en Allemagne; *Marie Stuart, Jeanne d'Arc, Don Carlos, Wallenstein* et *Guillaume Tell*, son dernier ouvrage, son chef-d'œuvre. Il écrivit aussi des ballades, des poésies détachées, et plusieurs ouvrages historiques, entre autres, *l'Histoire de la guerre de trente ans.*

Voici sur son compte l'opinion de Schlegel: « C'était, dit-il, dans toute l'acception du mot, un poëte vertueux, dont l'âme pure a, pendant toute sa vie, rendu constamment hommage à la vérité et à la beauté éternelle. »

MARIA STUART.

DRITTER AUFZUG.

Gegend in einem Park. Born mit Bäumen besetzt, hinten eine weite Aussicht.

ERSTER AUFTRITT.

(Maria tritt in schnellem Lauf hinter Bäumen hervor. Hanna Kennedy folgt langsam.)

KENNEDY.

Ihr eilet ja, als wenn ihr Flügel hättet,
So kann ich Euch nicht folgen, wartet doch!

MARIA.

Lass mich der neuen Freiheit geniessen,
Lass mich ein Kind seyn, sey es mit!
Und auf dem grünen Teppich der Wiesen
Prüfen den leichten, geflügelten Schritt
Bin ich dem finstern Gefängniss entfliegen,
Hält sie mich nicht mehr die traurige Gruft?
Lass mich in vollen, in durstigen Zügen
Trinken die freie, die himmlische Luft.

KENNEDY.

O meine theure Lady! Euer Kerker
Ist nur um ein klein Weniges erweitert.
Ihr seht nur nicht die Mauer, die uns einschliesst
Weil sie der Bäume dicht Gesträuch versteckt.

MARIA.

O Dank, Dank diesen freundlich grünen Bäumen
Die meines Kerkers Mauern mir verstecken!
Ich will mich frei und glücklich träumen,
Warum aus meinem süssen Wahn mich wecken?
Umfängt mich nicht der weite Himmelsschoos?
Die Blicke, frei und fessellos
Ergehen sich in ungemess'nen Räumen.
Dort, wo die grauen Nebelberge ragen,

MARIE STUART.

TROISIÈME ACTE.

La scène est dans un parc. Une source entourée d'arbres; au fond, une perspective étendue.

SCÈNE Ire.

(Marie sortant de derrière les arbres s'avance d'un pas précipité. Anne Kennedy la suit lentement.)

KENNEDY.

Vous vous hâtez comme si vous aviez des ailes, je ne puis vous suivre ainsi. Attendez donc!

MARIE.

Laisse-moi jouir de la liberté nouvelle, laisse-moi être enfant, sois-le aussi, et laisse-moi essayer mon pas léger, sur le vert tapis de la prairie. Suis-je échappée à la sombre prison? le triste tombeau ne me retient-il plus? Laisse-moi boire, à longs traits altérés, l'air libre, l'air céleste.

KENNEDY.

O ma chère lady! Votre prison n'est que d'un peu élargie. Vous ne voyez pas la muraille qui nous enferme, parce que le feuillage touffu des arbres la cache.

MARIE.

Oh! merci, merci à ces arbres verts et amis qui me cachent les murs de ma prison! Je veux rêver que je suis libre et heureuse! Pourquoi m'éveiller de mon doux délire? L'immense voûte du ciel ne m'environne-t-elle pas? Mes regards, libres et sans chaînes, se promènent dans des espaces immesurés; là où les montagnes nébuleuses s'élèvent, commence la limite de mon

Fängt meines Reiches Gränze an,
Und diese Wolken, die nach Mittag jagen,
Sie suchen Frankreich's fernen Ocean.
Eilende Wolken! Segler der Lüfte!
Wer mit euch wanderte, mit euch schiffte!
Grüsset mir freundlich mein Jugendland!
Ich bin gefangen, ich bin in Banden,
Ach, ich hab' keinen andern Gesandten!
Frei in Lüften ist eure Bahn,
Ihr seyd nicht dieser Königin unterthan.

royaume, et ces nuages qui courent vers le midi, ils cherchent l'Océan lointain de la France. Nuages qui vous hâtez! vaisseaux des airs! heureux qui voyagerait, qui voguerait avec vous! Saluez pour moi avec amitié le pays de ma jeunesse. Je suis captive, je suis dans les fers; ah! je n'ai pas d'autre messager que vous! Votre route est libre dans les airs, vous n'êtes pas soumis à cette reine.

KENNEDY.

Ach, theure Lady! Ihr seyd ausser Euch,
Die lang entbehrte Freiheit macht Euch schwär-[men.

KENNEDY.

Hélas! chère lady, vous êtes hors de vous, la liberté dont vous avez longtemps été sevrée vous fait extravaguer.

MARIA.

Dort legt ein Fischer den Nachen an!
Dieses elende Werkzeug könnte mich retten
Brächte mich schnell zu befreundeten Städten.
Spärlich nährt es den dürftigen Mann.
Beladen wollt' ich ihn reich mit Schätzen,
Einen Zug sollt' er thun wie er keinen gethan,
Das Glück sollt' er finden in seinen Netzen,
Nähm' er mich ein in den rettenden Kahn.

MARIE.

Là-bas, un pêcheur amarre sa nacelle! L'esquif de ce malheureux pourrait me sauver, et me conduirait vite vers des villes amies. Cette nacelle nourrit à peine cet indigent. Je voudrais la lui charger de trésors; il ferait un trajet comme il n'en a jamais fait, et trouverait le bonheur dans ses filets, s'il me prenait dans sa barque libératrice.

KENNEDY.

Verlohrne Wünsche! Sieht Ihr nicht dass uns
Von ferne dort die Spähertritte folgen?
Ein finster grausames Verbot scheucht jedes
Mitleidige Geschöpf aus unserm Wege.

KENNEDY.

Vœux perdus! Ne voyez-vous pas que les surveillants nous suivent de loin? Une défense sombre et cruelle écarte de notre chemin toute créature compatissante.

MARIA.

Nein, gute Hanna, glaub' mir, nicht umsonst
Ist meines Kerkers Thor geöffnet worden.
Die kleine Gunst ist mir des grössern Glücks
Verkünderin. Ich irre nicht. Es ist
Der Liebe thät'ge Hand, der ich sie danke.
Lord Lesters mächtigen Arm erkenn' ich drin.
Allmählig will man mein Gefängniss weiten,
Durch Kleineres zum Grössern mich gewöhnen,
Bis ich das Antlitz dessen endlich schaue,
Der mir die Bande löst auf immerdar.

MARIE.

Non, bonne Hanna, crois-moi, ce n'est pas en vain que la porte de ma prison a été ouverte. Cette petite faveur est l'annonce d'une plus grande. Je ne m'abuse pas. C'est à la tendresse active de lord Leicester que je la dois; j'y reconnais son bras puissant. On veut élargir peu à peu ma prison, m'accoutumer par un plus petit bonheur à un plus grand, jusqu'à ce qu'à la fin je puisse contempler la face de celui qui brisera mes liens pour jamais.

KENNEDY.

Ach, ich kann diesen Widerspruch nicht reimen!
Noch gestern kündigt man den Todt Euch an,
Und heute wird Euch plötzlich solche Freiheit.
Auch denen, hört' ich sagen, wird die Kette
Gelöst, auf die die ew'ge Freiheit wartet.

KENNEDY.

Hélas! je ne puis concilier cette contradiction! Hier encore on vous annonçait la mort, et aujourd'hui on vous accorde une telle liberté! J'ai entendu dire qu'on ôte aussi les chaînes ceux qu'attend la liberté éternelle.

MARIA.

Hörst du das Hiffthorn? Hörst du's klingen,
Mächtigen Rufes, durch Feld und Hain?
Ach, auf das muthige Ross mich zu schwingen,
An den fröhlichen Zug zu reih'n!
Noch mehr, o die bekannte Stimme,

MARIE.

Entends-tu le cor? L'entends-tu sonner un puissant appel, à travers les champs et les bois? Oh! m'élancer sur le coursier plein d'ardeur, m'associer à cette chasse joyeuse! Encore, encore! Oh! cette voix connue, pleine de souve-

Schmerzlich süsser Erinnerung voll.
Oft vernahm sie mein Ohr mit Freuden,
Auf des Hochlands bergigen Haiden,
Wenn die tobende Jagd erscholl.

SCHILLER.

nirs tristes et doux, souvent mon oreille l'a écoutée avec joie, sur les bruyères montueuses du Highland, quand la chasse effrénée retentissait au loin.

Mme JULIE DE HULSEN.

THÉRÈSE.

Il y a dix ans à peu près, dans une maison de modeste apparence, au fond d'une des rues les moins fréquentées de Paris, une jeune fille, d'une vingtaine d'années, veillait, seule et triste, près du lit où reposait un homme malade. Le visage pâle et amaigri de la pauvre enfant disait, rien qu'à le voir, qu'elle avait déjà bien souffert; et on se sentait pris au cœur d'une vive pitié à l'aspect de ce jeune front qui semblait courbé sous le poids d'une insurmontable douleur. C'est que cet homme, à qui depuis longtemps elle donne des soins, cet homme jeune encore, qui se meurt lentement, là, sous ses yeux, et malgré son désespoir, cet homme est son père. Elle est assise et se tient immobile; son regard est fixe, on pourrait croire qu'absorbée par la fatigue, elle ne songe plus à rien de ce qui l'entoure, si des larmes, roulant de temps à autre sur ses joues pâlies, ne prouvaient que trop évidemment l'éveil constant de sa pensée. Tout à coup le malade s'agite sur sa couche; il parle. « Insolvable! murmure-t-il tout bas avec amertume. — Toujours! toujours! dit la jeune fille. Cette funeste idée le poursuit sans relâche, et qu'il dorme ou qu'il veille, ce mot fatal est sur ses lèvres. — Insolvable! banqueroutier! » répète-t-il encore dans un transport fiévreux; puis il retombe accablé, et bientôt se réveillant, d'une voix faible, il appelle : « Thérèse! Thérèse! j'ai soif. » Elle se lève, essuie ses larmes, s'efforce de sourire, et présente une tasse au malade. « Tiens, bois, mon père, lui dit-elle; cette tisane est douce, elle te fera du bien. — Merci, mon enfant, » lui dit-il. Et fixant sur elle ses yeux brillants de fièvre. « Encore là, debout! tu ne t'es donc pas couchée? Thérèse, tu te rendras malade aussi, et tu n'auras personne, toi, pour te donner les soins que tu me prodigues depuis si longtemps. — Sois tranquille, je suis forte; ne pensons pas à moi, ne songeons qu'à te guérir, je serais si heureuse, hélas! si je t'entendais me dire, enfin : Je suis mieux! — Non, je ne me guérirai pas, je le sens, le chagrin m'a tué, ma vie s'éteint chaque jour. Je te fais de la peine, Thérèse; tu pleures, ma pauvre enfant! Mais, vois-tu, j'ai besoin de te parler ainsi pendant que je le puis encore; je ne veux pas que la mort m'enlève sans t'avoir bénie, sans t'avoir dit : Ma fille, tu es un ange, ta jeunesse est cruellement éprouvée; mais va, ne désespère point de l'avenir. Dieu est juste, ton amour et ton dévouement pour ton père seront récompensés quelque jour. » En achevant ces mots il l'attira, toute en pleurs, sur son lit et l'embrassa tendrement. Puis, revenant à sa pensée constante : « Insolvable! répéta-t-il avec un soupir; je ne lui laisserai rien, pas même un nom honoré. En passant à côté de ma fille, on aura le droit de l'humilier et de lui dire : Ton père est mort insolvable! Et

penser qu'une misérable somme de cinquante mille francs m'eût sauvé. Ah! sans cette maladie j'aurais travaillé, je l'aurais gagné cet argent, j'aurais tout payé; mais le chagrin m'a saisi, j'y succombe, je meurs! » Il laissa retomber sa tête avec désespoir; et Thérèse, le cœur plein d'angoisses, eut peine à retenir les sanglots qui gonflaient sa poitrine. Le mourant l'appela de nouveau. « Thérèse, lui dit-il, je te laisse bien pauvre, mon enfant, heureusement tu as un talent qui te suffira pour gagner de quoi vivre, et je n'ai pas, du moins, à m'inquiéter sur ton existence. Mais, ajouta-t-il plus bas, si jamais tu devenais riche... oui, si tu le pouvais... pour me consoler dans ma tombe... si tu en avais les moyens... Thérèse... et bien... ces cinquante mille francs... tu les payeras, n'est-ce pas? — Je vous le jure, mon père, je les payerai, dit-elle, si Dieu me fait jamais la grâce de pouvoir disposer de cette somme. — Merci, ma fille, merci! ta promesse me fait du bien et me donne la seule consolation que pouvaient recevoir mes derniers instants. »

Trois jours après, dans cette même chambre, agenouillée devant un cercueil, l'orpheline pleurait en silence, et répétait religieusement, au fond de son cœur, la promesse faite à son père mourant.

Étrangère à Paris, qu'elle n'habitait que depuis quelques mois, Thérèse s'y trouvait absolument seule. Son père, M. Durand, était de Grenoble et avait toujours habité cette ville, où il faisait un commerce de soieries assez considérable. Une baisse forte et imprévue sur les articles dont ses magasins étaient remplis, plusieurs pertes, presque en même temps éprouvées, lui avaient causé un moment de gêne. Ses créanciers prirent l'alarme, refusèrent d'attendre; et, après vingt ans d'une carrière commerciale, heureuse et irréprochable, l'honnête négociant avait éprouvé l'amer chagrin de se voir honteusement déclaré en faillite. Sa situation, cependant, était loin d'être aussi mauvaise qu'on l'avait cru d'abord; car la liquidation étant faite, il s'était trouvé que, pour un passif de quatre cent soixante-quinze mille francs, l'actif s'élevait encore à quatre cent vingt-cinq mille, ce qui ne laissait plus, en effet, que la différence que nous connaissons. Touché du malheur de cet homme estimable, on lui offrit de nouveaux crédits pour lui faciliter les moyens de se relever et de réparer sa disgrâce. Mais le coup qu'il avait reçu était au-dessus de ses forces. Quittant Grenoble, dont le séjour lui devenait insupportable, il était venu à Paris, avec sa fille, dans l'espoir de s'y créer quelque industrie; mais à peine arrivé dans cette ville, il y était tombé malade, et venait d'y mourir, ainsi que nous l'avons vu, dans les bras de son enfant. N'ayant que des parents très-éloignés, dont elle n'avait reçu jamais aucune marque d'intérêt, la désolée Thérèse était donc, à cette heure, seule au monde, et plusieurs jours s'écoulèrent pendant lesquels, abîmée dans sa douleur, elle ne sut faire autre chose que pleurer. Ainsi que son père le lui avait dit, elle ne pouvait redouter la misère. Ayant montré, tout enfant, de grandes dispositions naturelles pour le dessin, on lui avait donné de bons maîtres, et, à vingt ans, elle peignait d'une manière assez remarquable pour que ce talent pût suffire à assurer son existence. Le peu de ressources qu'elle possédait touchant à sa fin, pressée par la nécessité, elle sortit de l'amère torpeur où elle était plongée, rappela son courage, prit ses crayons, ses pinceaux, et voulut se mettre au travail. Sa toile était là, devant elle, et ses doigts errants s'y promenaient au hasard, tandis que sa volonté fatiguée cherchait encore à se décider sur le choix d'un sujet.... Mais sans qu'elle y songe, une esquisse est tracée; sa préoccupation secrète s'est révélée à son insu... elle a dessiné les traits de son père. « Eh quoi! s'écrie-t-elle, je pouvais chercher un sujet? Ah! en voilà un, cher, sa-

cré, le seul dont je puisse être inspirée aujourd'hui, et qui convienne à ma douleur. » A dater de ce moment elle travaille sans relâche, et la toile insensible s'anime sous son pinceau. C'est bien le pâle visage du malade; il est là, couché dans ce lit où nous l'avons vu naguère; la flamme de la vie qui l'abandonne s'est réfugiée tout entière dans cet œil éloquent qui semble dire à sa fille : Sois bénie ! et la remercier de sa promesse. Inspirée par sa douleur et son amour, Thérèse a surpassé de beaucoup tout ce qu'elle avait fait de mieux jusqu'alors, et ce portrait, peint de mémoire, sous l'empire d'un sombre et douloureux enthousiasme, est un véritable chef-d'œuvre. Quand il est fini et qu'elle le contemple, attendrie, la jeune artiste éprouve un mouvement secret d'involontaire fierté. Puis un vague et lointain espoir lui fait tressaillir le cœur. Si un jour, grâce à l'habileté de le pinceau, il lui était donné d'accomplir son vœu de son père ! Dès cette heure le chagrin de l'orpheline devint moins amer; et en face de ce portrait chéri elle ne se sentit plus si découragée que par le passé. S'étant mise à travailler avec ardeur, elle acheva en peu de temps plusieurs petites toiles qui ne lui semblaient pas sans quelque mérite, elle courut, pleine d'espérance, les porter chez un marchand de tableaux, à qui elle proposa de les acheter. Mais celui-ci lui en offrit un prix si médiocre, que sa dépense de couleurs payée, la pauvre enfant n'avait pas gagné plus que si elle eût passé son temps à faire des robes ou de la broderie. Il y avait loin de ce résultat à l'espoir dont elle s'était bercée, et, le cœur triste, elle rentra chez elle en soupirant.

Cependant, cet homme ayant pris son adresse, lui avait dit que, peut-être, il pourrait mieux payer une autre fois. En effet, peu de jours après, il vint et dit à Thérèse qu'une dame lui ayant commandé deux tableaux représentant une Vierge et un saint Joseph, il avait songé à elle pour cet ouvrage. « Si je suis satisfait, lui dit-il, je ne vous payerai pas ces deux petits tableaux moins de trois cents francs. » Elle accepta vite la proposition, et promit de se mettre à l'œuvre aussitôt. « Il faut commencer par la Vierge, avait dit encore le marchand, et dès qu'elle sera finie, vous l'enverrez chez moi, où je serai bien aise qu'on la voie. Vous la reprendrez plus tard pour la vernir. »

Aussitôt donc que le premier de ces deux tableaux fut achevé, Thérèse le fit emporter par une jeune femme qui faisait son ménage et ses commissions. Celle-ci, à son retour, lui raconta qu'en chemin elle venait de rencontrer un monsieur qui l'avait arrêtée pour examiner le tableau qu'elle portait. Il m'a demandé, dit-elle, qui avait peint cela, et a paru surpris que ce fût une jeune demoiselle. Il m'a fait encore plusieurs questions et m'a demandé votre adresse. Je la lui ai donnée, car je pense bien que c'est sûrement un monsieur qui veut faire faire son portrait. Du reste, il m'a remis ceci pour vous, et m'a chargée de vous annoncer sa visite. En disant ces mots, elle présenta à Thérèse une carte, où cette dernière lut avec étonnement : « Paul Varner. » Nom glorieux d'artiste, dont la réputation était depuis longtemps parvenue jusqu'à elle. Une grande joie remplit le cœur de la jeune fille ; puis bientôt elle se sentit intimidée et trembla à la pensée de recevoir cette visite illustre, dont l'espoir pourtant la rendait si heureuse.

A peine, le lendemain, l'heure où, sans indiscrétion, il est permis de se présenter chez une femme, venait-elle de sonner, que M. Varner entra, respectueux et bienveillant à la fois. Thérèse, tout émue, lui exprima combien elle était reconnaissante de l'honneur qu'il daignait lui faire, et témoigna le regret de ne point le mériter davantage. Le peintre sourit ; puis, s'approchant du chevalet, il examina le tableau commencé. Il ne se répandit pas en éloges, quelques mots approbateurs seulement lui

échappèrent ; mais une vive satisfaction se peignit sur son visage, qu'épiait en tremblant la jeune fille qui, timide et le cœur palpitant, se tenait à ses côtés. « Cette toile est-elle commandée ? lui demanda-t-il. — Oui, monsieur. — Et on vous la paye? — Cent cinquante francs. — C'est bien ; mais ne vous engagez plus à en faire une autre aux mêmes conditions, j'aurai peut-être mieux à vous proposer. » Elle s'inclina. Tout à coup, en se retournant, il aperçut, derrière Thérèse, le portrait de son père, ce portrait peint dans le premier moment de sa douleur. Une exclamation lui fut arrachée par l'expression saisissante de cette tête. « Que c'est beau ! s'écria-t-il involontairement; est-ce encore là de votre ouvrage, mademoiselle ? — Oui, monsieur, c'est le portrait de mon père. » Et ses yeux se voilèrent de larmes. « Je comprends, dit le peintre ému, en regardant les vêtements noirs de l'orpheline; et vous êtes seule maintenant ? ajouta-t-il d'un ton affectueux. — Toute seule, répondit Thérèse avec un soupir. — Me permettez-vous de revenir quelquefois dans votre solitude ? C'est en présence de votre père que je vous le demande ? » dit-il les yeux levés vers le tableau, et tendant à la jeune fille une main loyale où elle pose la sienne avec confiance, en lui répondant : « Votre visite, monsieur, a été ma seule joie depuis le malheur qui m'a frappée. — Au revoir! donc, mademoiselle, » dit l'artiste, qui porta respectueusement à ses lèvres la main de la jeune artiste, et disparut en s'inclinant.

Restée seule, Thérèse éprouva un sentiment de bien-être qu'elle n'avait pas ressenti depuis longtemps. Tout, dans la personne de sa nouvelle connaissance, lui inspirait de la sympathie et de la confiance. Agé d'une cinquantaine d'années, M. Varner était un homme honorable, dont le nom, glorieux par son talent, se trouvait environné de l'estime qu'on porte aux nobles caractères. Il avait les manières aimables, l'exquise politesse du monde élégant où ses relations l'appelaient à vivre; et l'orpheline, entraînée vers lui par l'admiration et la reconnaissance, se trouva heureuse de penser qu'il lui avait promis de revenir. En effet, quelques jours après il se présenta de nouveau : « Vous allez me trouver indiscret, mademoiselle, dit-il à Thérèse. Tout au début de notre connaissance, sans y avoir encore le moindre droit, je viens m'adresser à votre obligeance, et vous prier de vouloir bien me rendre un service. — Oh ! parlez, monsieur, dit Thérèse, et si je puis vous être agréable en quelque chose, ce sera avec bien du plaisir. — Voici, reprit M. Varner : j'ai fait, il y a quelque temps, le portrait d'une jeune dame; il était destiné à son mari. Sa mère en veut un pareil : elle est pressée de l'avoir. J'ai de grands tableaux qu'il m'est impossible de quitter maintenant. Il s'agirait de copier ce portrait. C'est bien peu digne, je le sais, d'un talent comme le vôtre, mais j'ai espéré, mademoiselle, que vous compteriez pour quelque chose le plaisir d'obliger un ami. » Ces mots furent dits avec tant de grâce que Thérèse, charmée, ne sut ce qui la rendait le plus heureuse, de la faveur inspirée qui lui était offerte par le grand artiste, ou de l'exquise délicatesse qu'il savait mettre à la lui faire accepter.

Le même jour, on apporta chez Thérèse le portrait, signé du nom de Varner, et une toile, de pareille grandeur, toute préparée à en recevoir la copie. Elle examina avec attention cette savante peinture, en étudia soigneusement les détails, et commença son esquisse. M. Varner lui rendit des visites assidues, et chaque visite était une leçon. Il avait dit n'avoir pas le temps, de copier ce portrait, mais il passait à en surveiller l'exécution plus d'heures qu'il ne lui en eût fallu sans doute pour le peindre lui-même. La jeune fille comprenait cela ; profondément reconnaissante d'un intérêt si précieux, si délicatement témoigné, elle crut n'y pouvoir mieux répondre qu'en faisant tous ses efforts pour le justifier, et le maître

eut à s'applaudir des progrès merveilleux de son élève. Le tableau achevé, il parut satisfait, le fit emporter, et, le lendemain, Thérèse reçut le billet suivant :

« Mademoiselle, il m'est impossible de » sortir aujourd'hui ; cependant je ne veux » pas remettre à demain le plaisir de vous » apprendre que votre ouvrage a été ap- » précié dignement. La personne qui m'avait » commandé ce portrait me charge de vous » exprimer sa satisfaction et de vous re- » mettre le prix dont elle était convenue » avec moi.

» Votre ami respectueux et dévoué,

» P. Varner. »

Sous le même pli se trouvaient quatre billets de banque de mille francs. A cette vue, Thérèse crut rêver : était-il bien possible que tout cet argent fût à elle, et gagné en si peu de temps ? Elle leva les yeux vers le portrait de son père avec une indicible expression de joie et d'espérance ; puis elle porta religieusement à ses lèvres les quelques lignes tracées par la main de son généreux protecteur.

Ce n'était là, pour Thérèse, que le premier pas dans une nouvelle et brillante carrière. Formée aux leçons d'un grand peintre, recommandée par lui, Mlle Durand eut bientôt une belle réputation, et les travaux lucratifs ne lui manquèrent pas. M. Varner était heureux de ses succès ; elle lui avait inspiré dès l'abord un vif intérêt par son talent, sa modestie et sa pauvreté, il voulut devenir en quelque sorte la Providence de cette pauvre enfant isolée, et chaque jour lui révélant en elle de nouvelles qualités l'y avait attaché davantage. Il désirait la voir entourée, non de luxe, mais de bien-être, de cette élégance qui sied aux femmes, et que semblait appeler surtout la distinction native de celle-ci. Aussi s'étonna-t-il lorsqu'au bout d'un certain temps il ne la vit rien changer autour d'elle ; garder son mauvais petit logement, se contenter des soins d'une femme de ménage, et ne pas même prendre une domestique pour la servir. Serait-elle avare ? se demandait avec effroi l'artiste dont le cœur généreux se révoltait à cette idée. Qu'eût-il pensé s'il l'eût vue chaque fois qu'elle recevait une nouvelle somme, la compter avec amour, en distraire à grand peine de quoi fournir à sa modique dépense, et l'emporter, radieuse, chez le notaire voisin, dépositaire de son trésor, qui grossissait rapidement de jour en jour !

Présentée par M. Varner chez plusieurs dames de sa connaissance, Thérèse y avait été bien accueillie et s'était liée d'amitié avec l'une d'elles. Cette jeune femme se nommait Jenny. Elle n'était point non plus née à Paris, mais à Lille, où M. Delcroix, médecin distingué, l'avait épousée par inclination, car, fille d'un ancien militaire, elle n'avait pas de fortune ; en revanche elle possédait tant d'aimables qualités que son heureux mari se félicitait chaque jour de son choix. Une douce intimité ne tarda point à s'établir entre elle et Thérèse, et bientôt elles devinrent inséparables. Cette liaison durait déjà depuis longtemps quand le frère de Jenny, qui venait d'être reçu avocat, fut envoyé par son père à Paris pour y passer les trois années de son stage. M. Delcroix ne voulut pas que son beau-frère demeurât ailleurs que chez lui, et Jenny en fut charmée.

Adolphe Germeuil, c'était le nom de ce jeune homme, ressemblait beaucoup à sa sœur, qui en avait souvent entretenu Thérèse, et se fit une fête de le lui présenter. Pleine de réserve et de convenance en toutes choses, Mlle Durand se montra affable avec le frère de son amie ; néanmoins son accueil, tout gracieux qu'il fut, se ressentit du sérieux et de la modestie qui lui étaient ordinaires. Adolphe, dont une éducation sévère et des études fortes avaient mûri de bonne heure la jeunesse et développé la raison, Adolphe, qui déplorait dans beaucoup de femmes, charmantes d'ailleurs, le manque de portée de leur esprit, et la fri-

volité de leurs occupations, Adolphe, disons-nous, conçut promptement de la sympathie pour cette jeune fille qui se montrait à lui intelligente, réfléchie, ayant le goût des choses élevées et des entretiens graves; mais cela si naturellement, d'une manière si modeste, que souvent on ne l'aurait pas distinguée de la plus simple des femmes. Cette sympathie se changea bientôt dans le cœur du jeune homme en un vif sentiment d'amitié qui, lui-même, ne tarda point à devenir quelque chose de plus tendre. Il en fut de même pour Thérèse: insensiblement, et sans s'en rendre compte, elle en vint à éprouver pour le frère de Jenny un attachement d'autant plus profond et durable qu'il était parfaitement mérité. Mme Delcroix devina vite ce qui se passait dans l'âme de ces deux personnes presque également chères à son cœur, et conçut l'espoir de voir leur bonheur assuré par une union qui ne lui semblait pas devoir rencontrer d'obstacle. Elle obtint facilement de son frère l'aveu de sa tendresse pour la jeune artiste, tendresse dont le secret était resté enfermé dans son sein, et qu'il craignait de ne point voir partager à celle qui en était l'objet. Jenny le rassura et ne tarda point à lui rapporter, de la part de Thérèse, une réponse toute satisfaisante. Celle-ci, en effet, heureuse de se savoir aimée, n'avait pas caché à Mme Delcroix qu'elle consentirait volontiers à devenir la femme de son frère; et, entre les deux jeunes gens, de mutuelles promesses furent bientôt échangées. Thérèse pouvait s'engager sans crainte; non-seulement elle était libre de disposer de sa destinée, mais, grâce à trois années de travail opiniâtre, de rigoureuse économie, elle touchait au but si ardemment désiré; le prix d'un tableau, bien avancé déjà, allait compléter la somme qui devait acquitter toutes les dettes de son père et libérer sa mémoire. Ce devoir rempli, il ne lui resterait rien, à la vérité; mais comme Adolphe ne songeait point à se marier avant la fin de son stage, Thérèse se disait à elle-même que, d'ici là, elle travaillerait pour lui apporter une dot. Restait à obtenir le consentement de M. Germeuil père, et cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. « Il ne faut pas lui en écrire, dit Jenny, il doit venir bientôt passer quelque temps avec nous, ménageons-lui cette agréable surprise. » M. Varner et M. Delcroix, mis dans la confidence de ce projet, l'approuvèrent, et Thérèse, entourée d'affection au sein d'une famille qui allait devenir la sienne, sentait son cœur s'épanouir, plein d'une joie douce et enivrante qu'il n'avait jamais éprouvé.

M. Germeuil père, qu'on attendait avec impatience, arriva enfin chez ses enfants, et pendant quelques jours il vit plusieurs fois la jeune artiste qui lui plut infiniment. Ce fut alors que Jenny lui fit part de l'attachement qu'Adolphe avait conçu pour Thérèse, et du projet d'alliance qu'ils avaient formé, étant bien sûrs, dit-elle, qu'il ne le désapprouverait point, et saurait gré à son fils de lui donner une bru aussi charmante. « D'après tout ce que tu m'as dit de cette demoiselle, répondit M. Germeuil, et ce que j'en connais moi-même, je n'ai, je crois, qu'à féliciter Adolphe de son choix. Mais dans un mariage, tu le sais, ma fille, les considérations ne s'arrêtent pas à la personne seulement, elles s'étendent à la famille. Vous ne m'avez point parlé encore de celle de Mlle Durand. — Je ne lui en connais pas, répondit Jenny. Elle est trop bien élevée, d'ailleurs, pour ne pas venir de bon lieu. Du reste, je pense qu'elle n'a plus de parents, car je ne lui ai jamais entendu parler d'eux. — Est-elle de Paris? — Non, elle est de Grenoble. Son père, avec qui elle était venue à Paris, y est mort presque en arrivant; elle s'est trouvée seule. Voilà tout ce que je sais; elle ne m'en a jamais dit davantage. — C'est peu, et ce silence me paraît extraordinaire. Vous avez agi inconsidérément, ton frère et toi. Avant de lui faire aucune ouverture, il fallait prendre des informations, et peut-être, ma fille, eût-

il été convenable de m'en parler d'abord. »

L'observation était juste; Jenny le sentit et ne répondit rien. « Ne lui dis pas que tu m'aies instruit de ce projet, reprit M. Germeuil; j'ai eu autrefois des relations avec un homme d'affaires de Grenoble; je vais lui écrire et lui demander de suite les renseignements que vous auriez dû prendre. »

Adolphe, à qui sa sœur fit part de cet entretien, pria son père de l'excuser s'il avait agi avec trop de légèreté, et attendit impatiemment la réponse de la personne que M. Germeuil avait consultée. Cette lettre ne se fit pas désirer longtemps : au bout de quelques jours, on écrivit que la famille Durand, jadis connue honorablement dans le commerce, n'existait plus à Grenoble : le dernier de ses membres, François Durand, marchand de soieries, ayant, accompagné de sa fille, quitté cette ville depuis quelques années, après une faillite considérable. Ancien militaire, comme nous l'avons dit, M. Germeuil avait une grande rigidité de principes et une délicatesse d'honneur excessive. Sur tout ce qui touchait à la probité, à la réputation (et ses enfants le savaient bien!) on était sûr de le trouver inflexible. Il montra à son fils la lettre qu'il venait de recevoir; quand celui-ci l'eut parcourue : « Eh bien, lui demanda-t-il, que penses-tu maintenant à ce sujet, et songes-tu encore à épouser la fille d'un banqueroutier? » La figure d'Adolphe était devenue triste. « Je regrette qu'il en soit ainsi, dit-il; cependant, mon père, je vous l'avoue, je ne puis considérer le malheur d'un honnête homme comme une faute, et sa fille, après tout, ne m'en paraît pas moins digne d'être aimée. — Je ne suis pas amoureux, moi, et ne pense pas de même. Si cette jeune fille eût été franche, qu'avant d'accepter ta promesse elle eût fait loyalement l'aveu de sa position, sans vaincre ma répugnance pour une alliance pareille, sa sincérité courageuse lui eût mérité du moins mon estime et tes regrets. Mais son silence est coupable; il est une indélicatesse grave, une lâcheté, une sorte de piége tendu à ta loyauté, à ta confiance. Elle t'aime, diras-tu, et craignait sans doute de te perdre par cette révélation... Mais où donc serait le mérite de la vertu, si on l'exerçait sans péril et sans peine? Écoute, mon fils: tu entres dans le monde avec un nom honoré, je puis le dire, nom que, par une vie exempte de reproche, tu rendras, je l'espère, plus honorable encore. Ne commence donc point ta carrière par une faute. Ne prends pas une femme indigne de toi. Choisis-la pauvre, si tu le veux, mais que la compagne de ta vie, la mère de tes enfants, soit d'une nature élevée et généreuse; qu'elle ait une âme délicate et un cœur bien placé. Si tu t'obstines néanmoins à faire ce mariage, je t'en laisserai le maître. Tu peux épouser Thérèse Durand, mais ce sera contre mon gré, en dépit de mes conseils, et en me causant un profond chagrin. — Jamais! mon père, jamais! s'écria Adolphe, qui, plein de tendresse et de respect pour son père, souffrait vivement de lui entendre prononcer ces paroles. — Tu y renonces? mon enfant, je t'en remercie! » dit M. Germeuil d'une voix pénétrée dont l'accent disait assez qu'il comprenait le sacrifice de son fils et lui en savait gré.

Mise au courant de ce qui se passait, Mme Delcroix en fut atterrée. « Comment rompre? dit-elle, ne cherchant point à cacher le regret qu'elle éprouvait. — Je m'en charge, dit M. Germeuil, et fiez-vous à moi pour le faire avec convenance. Mlle Durand est sans fortune, n'est-il pas vrai? — Je ne lui en connais pas d'autre que son talent qui la fait vivre. — Eh bien, je vais aller la trouver; je lui dirai que je viens d'apprendre votre projet, et que ma position ne me permet pas d'y souscrire. Je prétexterai des embarras pressants d'argent; j'ajouterai qu'il se présente, pour Adolphe, un mariage qui mettrait de suite à ma disposition la somme dont j'ai abso-

lument besoin, cinquante mille francs par exemple, et que j'ai compté sur sa délicatesse pour rendre à mon fils la parole qu'elle en a reçue. De cette façon, sa fierté ne pourra se trouver blessée, et je lui éviterai l'humiliation de savoir son secret révélé. » Il partit aussitôt : Adolphe et Jenny, que leur tendresse pour Thérèse rendait beaucoup plus indulgents, restèrent seuls, et profondément affligés tous les deux. M. Varner arriva dans ce moment. Comme on n'avait pas de secrets pour lui, Jenny lui raconta ce qui venait d'avoir lieu, et la démarche que son père faisait au même instant. D'abord, étonné et sérieux, le peintre sourit tout à coup avec malice et gaieté. « Sans doute Thérèse a eu tort, dit-il, et son silence est blâmable ; mais, aussi, le papa Germeuil est un peu sévère. Parbleu ! ce serait un bon tour si, avec ses inventions, il s'allait trouver pris dans ses propres filets. — Je ne comprends pas, fit Jenny. — Voilà. Votre père imagine de dire qu'il a besoin de cinquante mille francs. Ne pensez-vous pas, comme moi, qu'il serait bien penaud si Thérèse allait lui répondre : Cher papa, je les mets à votre disposition ? — Oui, mais vous supposez tout bonnement l'impossible. Pour répondre cela il faudrait que ma pauvre chère Thérèse les eût. — Eh bien, votre pauvre chère Thérèse est une petite sournoise, qui possède, à l'heure qu'il est, quarante-cinq beaux mille francs, amassés en moins de trois ans, à force de travail et d'économie. — Comment ! elle ne m'en a jamais parlé. — Ni à moi non plus (ce dont je lui en veux un peu) ; je l'ai appris dernièrement par son notaire, qui se trouve être aussi le mien, et me l'a dit sans croire qu'il commettait une indiscrétion. Ainsi, cher Adolphe, ne perdons pas courage : je vois d'ici l'affaire se compliquer d'une dot inattendue, et votre père fort embarrassé. »

Ignorant tout ce qui se passait, Thérèse, ce jour-là, était plus joyeuse encore que de coutume. Elle venait de livrer ce tableau dont nous avons parlé déjà, et en avait le prix là, en or, dans son secrétaire. Sa tâche longue et laborieuse était enfin terminée, et sa pieuse promesse allait être remplie. Bien qu'elle fût sans orgueil, la courageuse fille éprouvait cependant ce sentiment naturel de joie et de légitime fierté qu'inspire toujours l'accomplissement de quelque grand devoir. Puis l'avenir se montrait si riant devant elle ! Libre désormais de toute préoccupation secrète, elle pouvait se livrer tout entière à la pensée de son amour, et attendre, heureuse, le jour où il serait enfin béni devant les autels. Ce fut dans cette disposition que la surprit M. Germeuil. En le voyant, elle crut deviner quelle démarche il venait faire auprès d'elle ; son cœur battit plus fort, elle se sentit rougir. Qu'on juge de son saisissement et de sa douleur, quand, au lieu de lui demander sa main, elle comprit qu'il venait au contraire dégager la parole qu'elle avait reçue d'Adolphe. Elle resta quelque temps sans répondre. J'ai besoin de cinquante mille francs, avait dit M. Germeuil. Cinquante mille francs ! son bonheur est à ce prix, et Thérèse peut dire : les voilà ! Le fera-t-elle ? Un violent combat se livre dans son cœur : qui l'emportera de sa promesse ou de son désespoir, de son père ou de son fiancé ? Elle hésite, elle balance... mais le devoir triomphe de la tendresse. « Votre fils est libre, monsieur, dit-elle. Ah ! pour m'opposer à ce qu'il vous obéisse, je sais trop ce qu'on doit à son père, » ajouta, avec un soupir, sa voix étouffée par les larmes. M. Germeuil se sentit ému, il comprit qu'elle venait de remporter sur elle-même une douloureuse victoire, la remercia en termes affectueux, et sortit de cette entrevue plus troublé qu'il ne s'y attendait. Après son départ, Thérèse pleura abondamment, puis, regardant le portrait de son père comme pour puiser des forces dans cette vue, elle prit une plume et écrivit à son notaire de tenir prêt l'argent qu'il avait

entre les mains. Ensuite elle fit une seconde lettre pour Grenoble, dans laquelle elle prévenait les créanciers de son père qu'ils allaient être remboursés intégralement.

Ces deux lettres jetées à la poste, elle se sentit moins agitée. Il n'y avait plus à s'en dédire, toute faiblesse était devenue impossible.

Huit jours s'étaient écoulés, et aucun des amis de Thérèse, surpris et blessés de sa conduite dont ils n'avaint pas le secret, ne s'était senti encore le courage de la revoir. On s'occupa, chez Mme Delcroix, à faire des malles et des paquets, car M. Germeuil allait repartir, et il emmenait Adolphe, qu'il ne trouvait ni prudent ni convenable de laisser à Paris plus longtemps. L'heure du départ près de sonner, M. Varner venait dire adieu aux voyageurs, et, à ce dernier moment, on parlait encore de Thérèse. « Oui, dit le peintre, j'ai vu, chez mon notaire, le billet par lequel elle lui a redemandé ses fonds; il est daté du jour même où M. Germeuil était allé chez elle. — Comme j'avais foi en son cœur! comme elle m'a trompée! dit Jenny. Mais enfin, je me perds à chercher l'explication du mystère dont elle s'entoure; et pourquoi, puisqu'elle gagne autant d'argent, vit-elle d'une façon si parcimonieuse? Je voudrais pouvoir lui trouver une excuse. — C'est là un problème que je n'ai pas encore osé résoudre, répondit M. Varner, dans la crainte que le mot avarice ne s'en trouvât être la solution. — Ne nous hâtons point de condamner ceux que nous aimons, reprit Adolphe avec un soupir. — Aussi, je m'abstiens, dit le peintre, et pourtant..... — Comment! mon frère, reprit Jenny, étonnée, c'est toi qui la défends! — Et tu fais bien! et toi seul as raison! s'écria, d'une voix émue et les yeux mouillés de larmes, M. Germeuil, à qui le domestique venait d'apporter une lettre. Tiens, mon fils, lis, et, moi le premier, allons tous chez cet ange, lui demander pardon du chagrin que nous lui avons causé. » Alors, d'une voix que l'émotion et le bonheur rendaient tremblante, le jeune homme lut ce qui suit:

« Monsieur, vous m'avez demandé, il y » a quelques jours, des renseignements sur » une famille de Grenoble; je répondis de » suite en vous apprenant tout ce que j'en » savais à cette époque; mais il arrive un » événement dont je m'empresse de vous » instruire, puisque cette famille vous intéresse. C'est que tous les créanciers de » François Durand viennent d'être entièrement payés par sa fille Thérèse, artiste, » dit on, d'un talent fort distingué. Il paraît que cette jeune personne en avait » fait la promesse à son père mourant et » que, depuis, elle n'a travaillé que dans » ce but, se contentant pour elle-même » du plus strict nécessaire. Tant de courage et de probité dans une jeune fille » sont ici le sujet de l'admiration générale, » et vous partagerez, je pense, monsieur, » les sentiments qu'inspire la conduite » si honorable de Mlle Durand. Recevez, etc., etc. »

Ils pleuraient tous. « Les bonnes larmes! dit M. Varner, elles soulagent mon cœur d'un grand poids. »

On ne songea plus aux malles, aux paquets, au départ de la diligence. On courut chez Thérèse. Plus triste et désolée qu'elle ne l'avait jamais été, la pauvre fille, songeant à son amour immolé, éprouvait un affreux brisement de cœur et pleurait en silence. Le délaissement cruel de ses amis, cette solitude, cet abandon complet dans un moment où elle avait tant besoin d'amitié et de consolation, la rendaient si malheureuse qu'elle eût souhaité de mourir, et, pensant à son pauvre père, après tant de chagrins, tranquille au moins dans sa tombe: « Que ne suis-je à ses côtés! » murmurait tristement l'orpheline. Mais, tandis qu'elle désespère ainsi de l'avenir, des pas se font entendre, la porte s'ouvre... tous ceux qu'elle aime sont devant elle! M. Varner lui serre les mains avec effusion; Jenny

se précipite dans ses bras, et Adolphe, le front rayonnant, la contemple avec des yeux où ne se peignirent jamais tant de fierté, d'attendrissement et de bonheur. « Pardonnez-moi, mademoiselle, ma visite précédente, lui dit M. Germenil; j'espère que vous voudrez bien l'oublier, et que vous ne punirez point mon fils, qui vous aime, de ce que son père n'avait pas su deviner tant de délicatesse et de vertu. » Elle ne comprend pas bien, et regarde, étonnée. Jenny alors lui apprend en quelques mots qu'on sait tout, et lui explique comment le sacrifice même, qui semblait devoir la séparer à jamais de son fiancé, l'y réunit au contraire, et a levé le seul obstacle qui s'opposait à leur union. « A moins, ajoute-t-elle, que tu ne veuilles pas nous pardonner, chère Thérèse, d'avoir pu ainsi te méconnaître! » Un tendre baiser fut la réponse de l'orpheline: « J'ai bien souffert; mais ce moment efface tout, » dit-elle en tendant à M. Germenil une main qu'il serre avec tendresse, et je ne me souviens déjà plus que du bonheur que vous m'apportez. — Eh bien, il faut le rendre complet, dit gaiement M. Varner. Puisque tout le monde est d'accord, à quand la noce? — Ma foi, mon ami, le plus tôt sera le mieux, répond le père d'Adolphe; il me tarde déjà que cette chère fille me donne des petits-enfants qui lui ressemblent. — Moi, je serai la marraine du premier, dit Jenny, et je lui apprendrai à lire. — Et moi à dessiner, dit le peintre. — Et moi à faire l'exercice, dit M. Germenil. — Et vous, monsieur, que lui apprendrez-vous donc? » demanda doucement Thérèse à Adolphe, qui gardait le silence. » A vous aimer! » murmura tout bas le jeune homme à l'oreille de sa fiancée.

Mlle ANTOINETTE QUARRÉ.

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

> Vous qui prêtez l'oreille à mon histoire, apprenez combien est rapide le jour de la beauté, combien est inconstante la vie humaine.
>
> KNOX.

La duchesse de Bourgogne, illustre par sa naissance, célèbre par ses grâces, le serait devenue plus encore peut-être par ses vertus et ses lumières, si la vie et le trône ne lui avaient échappé à la fois. Fille de Victor-Amédée, duc de Savoie, elle appartenait à cette maison, fameuse pendant la Renaissance et surtout durant le dix-septième siècle, mais complétement déchue aujourd'hui de son ancienne splendeur. Il en est, semble-t-il, des familles et des nations comme de ces terres, riches autrefois d'une exhubérante fécondité, et qui ne produisent plus aujourd'hui que quelques pâles arbrisseaux, tristes offrandes d'un sol amaigri. Mais au siècle de Louis XIV, la maison ducale de Savoie, gardienne des monts, sentinelle des défilés alpestres, avait une importance considérable qu'elle devait moins encore à sa position territoriale, qu'au mérite et à la valeur des princes qu'elle avait enfantés. Après de longues guerres qui épuisèrent à la fois vainqueurs et vaincus, la paix fut conclue entre la France et la Savoie, par les soins et l'entremise du comte de Tessé et du vertueux Catinat, qui signèrent le traité à Notre-Dame de Lorette, où ils étaient allés sous

prétexte d'un pèlerinage de dévotion. La main d'Adélaïde de Savoie, promise au duc de Bourgogne, fils du dauphin et petit-fils du roi de France, fut le gage de la paix. Elle arriva en France à l'âge de onze ans, et fut mariée le 7 décembre 1696 à son très-jeune fiancé, qui achevait sa treizième année. La cérémonie finie, les habits de noces détachés, les deux époux reprirent le cours de leur éducation, un moment interrompue; le mari continua ses études sous la tutelle austère et douce de Beauvilliers et de Fénélon; la jeune femme, pleine d'émulation, s'efforçait de ne pas tromper les espérances que la cour, et, ce qui est plus grand, la nation, plaçaient sur sa tête. Les représentations de Saint-Cyr recommencèrent pour elle, et les voix argentines des pupilles de madame de Maintenon flattèrent l'oreille de la jeune princesse, des nobles mélodies d'*Athalie* et d'*Esther*. Le goût du théâtre était alors fort répandu, et la duchesse de Bourgogne joua les tragédies de Duché, valet de chambre du roi, après avoir reçu les leçons de Baron, fameux comédien de l'époque. Tous les acteurs de cette petite troupe, noble et titrée, appartenaient à la maison royale ou aux plus illustres familles de la cour. Au milieu de ces amusements et d'études plus graves, les années s'écoulaient, et l'aimable naturel de la jeune princesse se développait de plus en plus. Un esprit vif et gai, une humeur complaisante et douce, lui avaient acquis toute l'affection du roi et de madame de Maintenon, plus puissante qu'une reine de France, dont elle avait tous les honneurs, sans en posséder le titre. Une grande bonté, un constant désir de plaire à tous, même aux gens les plus médiocres et les plus obscurs, attiraient à la duchesse l'attachement de la cour, et ses grâces parfaites lui avaient assuré le cœur de son époux. Elle animait la vieillesse du roi, dont l'humeur sévère et grave, attristée encore par les désastres publics, par la misère universelle, jetait un sombre reflet sur cette cour, naguère si brillante et si pompeuse; elle seule avait le droit de tout lui dire. Plus enfant que son âge, elle l'amusait par ses saillies, le touchait par ses caresses, le rajeunissait par sa folâtre gaieté, et n'usait de son crédit que pour excuser, servir, obliger et faire du bien. Ame de toutes les fêtes, elle ravissait par sa vivacité de nymphe et son enjouement plein de naturel et de naïveté; mais après des nuits remplies par la danse et la musique, elle se plaisait à faire, avec quelques femmes sérieuses et réfléchies, de solides lectures dans ces livres que nous a légués le grand siècle, et qui, après avoir enchanté la solitude de madame de Sévigné, aux Rochers, venaient faire oublier à la duchesse de Bourgogne les bruyants plaisirs de son palais.

Attentive à plaire à son mari, pour qui elle ressentait la vénération respectueuse que commandait les qualités austères de cette belle âme, elle prenait à sa gloire le plus vif intérêt; mais quoique Française par le cœur, lorsque la paix fut rompue entre la Savoie et la France, elle montra, avec force et prudence tout à la fois, combien sa patrie et son père avaient encore d'empire sur elle. Elle devint mère de deux princes, et sa santé, qu'elle sacrifiait souvent à la volonté du roi, qui aimait à jouir de sa présence et de son entretien, reçut d'assez graves atteintes. Le 6 février 1712, elle se sentit accablée par la fièvre et par de violents maux de tête, et pendant quatre jours le mal alla en augmentant. Le duc de Bourgogne, devenu dauphin par la mort de son père, ne quittait pas la ruelle du lit où reposait sa femme, hier encore si gaie et si brillante, aujourd'hui atteinte au cœur par la main de la mort. Le danger augmentait d'heure en heure, et l'on dut enfin en révéler toute l'imminence à la jeune princesse. Elle reçut cette nouvelle avec une fermeté simple et dénuée d'ostentation, et se prépara, suivant sa conscience, à ce moment plus redoutable en-

core pour les grands de la terre que pour les humbles, à qui l'Évangile adresse ses plus consolantes promesses. Elle désigna elle-même son confesseur, et reçut le Saint-Viatique avec la ferveur d'une âme croyante. Sept médecins, des prêtres, la cour tout entière, le roi consterné, madame de Maintenon désespérée, entouraient ce lit où succombait la mère des enfants de France. Le dauphin, accablé de douleur et portant déjà dans ses veines le mal qui devait bientôt le tuer, s'était retiré. Les accidents se succédaient, et le 11 février 1712, Adélaïde de Savoie succomba, au milieu de la douleur universelle, sombre présage de ces coups réitérés qui devaient accabler l'arbre chancelant de la monarchie. Elle avait vingt-sept ans; sa figure, d'après Saint-Simon, était peu remarquable, mais elle avait les plus beaux yeux du monde, un sourire expressif, une grâce infinie et une *marche de déesse sur les nuées*. Elle laissa le souvenir d'une inaltérable bonté, et avait fait concevoir l'espérance de beaucoup de vertus qui se seraient accrues avec l'âge et développées sur le trône. Avec elle s'éclipsa le bonheur et la vie de la cour; le roi fut pénétré, en la perdant, de la plus véritable douleur qu'il eût ressentie de sa vie. Le dauphin, dans cette affreuse journée, montra à la fois sa force d'âme et l'excès de sa tendresse, que combattait une piété vive et le sentiment de ses devoirs. Mais le coup funeste était porté, le roi que Fénélon avait préparé à la France devait aller conquérir une autre couronne, et le jeudi matin, 18 février, il succomba à la même maladie, étrange et violente, qui venait de lui enlever sa femme. La nation entière fut émue; la désolation du château de Marly eut ses échos chez le peuple, et l'horrible mot de poison circula de toutes parts. Les mœurs du temps, quelques circonstances de l'autopsie, autorisaient ce soupçon; mais rien cependant ne vint le confirmer, et la cause de la mort de ces deux époux est un secret que la science n'a pu révéler et que l'histoire a gardé avec soin. Nul ne peut soulever ce voile épais, étendu sur certains événements mystérieux, énigmes du passé et qui trompent tous les efforts des œdipes de l'histoire. Voltaire, qui nie tout ce qui ne lui paraît pas vraisemblable et dans l'ordre naturel des choses, attribue la mort des deux époux à une rougeole pourprée qui régnait alors. Saint-Simon, plus près des événements, croit, avec horreur, au poison, mais sans savoir sur quelle tête faire peser ses soupçons. Le futur régent, Philippe d'Orléans, fut accusé avec autant de véhémence que d'injustice; le duc du Maine, la maison d'Autriche, mortelle ennemie de la France, furent tour à tour l'objet des défiances publiques. Un regret amer et douloureux, de funestes augures, les craintes qu'inspiraient une longue régence, suivirent au tombeau le duc de Bourgogne, et le deuil universel accompagna les funérailles de ce prince, nouveau Germanicus que la nation n'avait entrevu que pour le pleurer. Bientôt le duc de Bretagne, fils aîné du dauphin et de la dauphine, rejoignit son père et sa mère à Saint-Denis, et il ne resta du rameau royal, autrefois si splendide, qu'un enfant au berceau mourant de la même maladie qui venait de le rendre deux fois orphelin, et qui, sauvé par une espèce de miracle, fut depuis Louis XV, dont la jeunesse rappelait aux vieillards le charme et la grâce d'Adélaïde de Savoie.

Mme Éveline Ribbecourt.

HUMBERT AUX BLANCHES MAINS.

O flots ! que vous savez de lugubres histoires !
Flots profonds, redoutés des mères à genoux !
(*Oceano Nox.*) VICTOR HUGO.

Au vieux balcon où la pierre s'enroule
En festons gracieux,
Humbert, fuyant la turbulente foule
Au loin portait les yeux.

Le Dauphiné, son brillant apanage,
Devant lui s'étendait;
Le soir voilait l'horizon sans nuage,
La lune au ciel montait.

Sous le manoir, l'Isère, large et pleine,
Coulait nonchalamment,
Ruban de nacre égarant dans la plaine
Son cours doux et charmant.

Les pics des monts levaient leurs fronts austères,
Et l'adieu du soleil
Semblait parer les glaciers solitaires
D'un manteau de vermeil.

Humbert rêvait. — Une main enfantine
A lui vint s'attacher,
A ses pensées, une voix argentine
Soudain vint l'arracher.

Son doux enfant le prie et le caresse...
Il se grandit pour voir
Les prés, les eaux, la lune enchanteresse
Et les pompes du soir.

Humbert le prend, dans ses bras le balance...
Au comble du bonheur,
L'enfant s'écrie et trouble le silence
Par sa vive clameur.

Tout le séduit ; le verdoyant rivage
Émaillé de coteaux,
L'astre mirant sa ravissante image
Dans le sein bleu des eaux.

Ouvrant les bras pour étreindre l'espace,
Il salue, enivré,
L'onde qui fuit, l'hirondelle qui passe,
La nue au flanc doré.

Humbert, heureux de sa naïve joie,
Le baise, triomphant,
« Tout ce pays, dit-il, qui se déploie,
» Est ton bien, cher enfant. »

Sans le comprendre, il sourit à son père,
Puis, afin de se voir,
Las ! il se penche, imprudent ! vers l'Isère,
Ce perfide miroir !

Des bras d'Humbert le frêle enfant échappe...
Il tombe encor riant,
Au dur balcon son front heurte et se frappe,
Puis le gouffre béant.

Un seul instant, sa tête pâle et blonde
Se débattit sur l'eau,
Puis à jamais une vague profonde
Lui servit de berceau.

Un tournoiement, une flottante écume,
Et tout reprit son cours.
L'oiseau chanta, l'étoile dans la brume
Étincela toujours.

Humbert, blessé d'une éternelle peine,
Seul ne put oublier;
Le roi de France eut le riche domaine
Du noble chevalier.

Au fond d'un cloître il cacha sa misère ;
Mais souvent il croyait
Revoir les flots de la tranquille Isère
Et l'enfant qui riait !

Mme E. R.

REVUE DES THÉATRES.

Robert Bruce, opéra en trois actes, paroles de MM. Alphonse Royer et Gustave Vaez, musique de Rossini; divertissements de M. Mazilier, décorations de MM. Thierry, Séchan, Diéterle, Despléchen, Philastre et Cambon.

La scène est en Écosse, non loin de Stirling, en 1314.

Édouard V ou II, si l'on ne compte que depuis la conquête de Guillaume le Conquérant, avait succédé à son père, Édouard IV ou I, roi d'Angleterre. Au commencement de son règne, Édouard, à l'instigation de ses favoris, ayant maltraité cruellement les grands de son royaume, ceux-ci prirent les armes contre leur souverain. Les Écossais, profitant de ces discordes civiles, secouèrent le joug des Anglais, les vainquirent en plusieurs rencontres, et remirent sur le trône Robert Bruce, premier de ce nom, descendant de la race du roi David Ier. En 1327, Robert, roi d'Écosse, se voyant mourir, choisit, parmi ses courtisans, Guillaume de Douglas, seigneur écossais, pour le charger d'une action qu'il avait fort à cœur. Ce prince, ayant fait le vœu d'aller en Palestine combattre les infidèles, et n'ayant pu l'accomplir pendant sa vie, ordonna à Douglas d'y porter son cœur après sa mort, et de le présenter au saint sépulcre. Le roi étant mort, Douglas partit pour ce voyage, accompagné de quantité de noblesse du pays, et exécuta la volonté de son maître.

A présent, mesdemoiselles, que je vous ai fait connaître les principaux personnages de ce poëme, je vais vous le raconter.

Des rochers — un lac — une chaumière — au au fond, dans le lointain, le château de Douglas.

Le jour commence à poindre. Des soldats blessés et des montagnards, derniers débris de l'armée écossaise, sont groupés çà et là; ils regardent au loin avec inquiétude. Ils attendent Robert Bruce. Le roi paraît sur un sentier élevé.

« Enfin, nous voilà réunis ! » disent les Écossais s'élançant à sa rencontre. Bruce, qui a descendu le chemin pratiqué parmi les rochers, vient se mêler aux soldats. Ils se plaignent d'être sans toit, sans pain, sans patrie. Bruce remonte leur courage et leur promet que le lendemain leurs maux seront finis. En ce moment, Douglas paraît avec quelques guerriers. « Nous sommes prêts à combattre, dit-il au roi; guide-nous sous ta bannière; nous te suivrons. » (Bruce serre la main de Douglas et le montre comme un exemple à ses soldats, qui, ranimés, s'écrient à leur tour : « Guide-nous ! nous te suivrons. — Oui, répond le roi, la patrie me crie de la sauver... Je serai martyr ou vainqueur. — Je viens de faire parvenir une lettre à ma fille, ma chère Marie, dit Douglas; une barque nous conduira au château, et nous y goûterons quelques jours un repos nécessaire. » (On entend une fanfare dans le lointain). « C'est l'insolent Édouard, qui, enivré de sa victoire, se livre au plaisir de la chasse, dit Bruce. — Sire, répond Douglas, venez avec moi dans la cabane de Dickson, un de vos serviteurs fidèles; et vous, dit-il aux Écossais, allez gagner l'autre bord du lac, nous allons vous y rejoindre. — A bientôt, mes nobles compagnons ! » ajoute Bruce

(Les Écossais se dispersent parmi les rochers. Bruce et Douglas entrent dans la chaumière. Le bruit de la fanfare s'est rapproché de plus en plus.)

Arthur et Morton, deux jeunes chevaliers anglais suivis de chasseurs, arrivent à la recherche d'Édouard, et, bien qu'ils croient que Bruce, vaincu dans le dernier combat, est parti pour la France, ils ne sont pas encore rassurés, et craignent qu'Édouard ne rencontre quelque parti de mécontents. Morton et les chasseurs continuent leur recherche. Arthur, resté seul, chante ainsi son malheur :

Marie ! à ce doux nom, comme mon cœur palpite !
Le voilà donc le château qu'elle habite !
Ce lac dont les échos redisaient autrefois
Ces chants d'amour où se mêlait sa voix !
Quand je combats pour le roi d'Angleterre,
Comblé de ses faveurs, par lui fait chevalier,
Marie, hélas ! je ne suis pour ton père
Qu'un ennemi que tu dois oublier.
Esclave de l'honneur, mais à l'amour fidèle,
Fuyons ! fuyons ces lieux où tout me parle d'elle.

(Il s'éloigne tristement. — Une barque paraît sur le lac ; elle porte Marie et Nelly, la fille de Dickson. Elles abordent... Nelly, sur un signe de sa maîtresse, entre dans la cabane de son père.)

Marie, dans les mêmes dispositions que son fiancé Arthur, chante aussi son malheur :

Calme et pensive plage,
Beau lac, miroir des cieux,
Rocher, désert sauvage
Témoin de nos adieux ;
Tout ici me rapelle
Les jours de mon bonheur.
Rêve fidèle,
Bercez mon triste cœur !

En ce moment, Arthur paraît. Après la joie de le revoir, Marie éprouve la crainte qu'il ne soit rencontré par Douglas. Alfred se plaint. « Le bruit se répand, dit-il, que vous allez choisir un autre époux. — Mais vous, lui répond-elle, n'avez-vous pas sacrifié ma main à la faveur d'un roi ? — Non, reprend Arthur, j'obéis aux lois de l'honneur en combattant pour le roi d'Angleterre qui m'a créé chevalier. (Une cloche sonne au loin, et l'on entend un chœur de jeunes filles ; elles chantent la Saint-Valentin.)

Ce chant renouvelle les regrets des deux jeunes gens, car il leur rappelle que saint Valentin est, en Écosse, le patron des fiancés. Dans le moment où Marie insiste pour qu'Arthur s'éloigne... Douglas, ainsi que Bruce, sortent de la chaumière. Bruce est caché sous le plaid du montagnard Dickson. Douglas, en voyant Arthur, témoigne son étonnement. « Le hasard seul l'a conduit en ces lieux, mon père, répond Marie. — J'avais approuvé votre alliance ; tu l'aimais, lui dit Douglas ; mais j'ai fait choix pour toi d'un autre époux. — Cependant, reprend le jeune homme, si Robert était vaincu, la paix me rendrait l'espérance d'épouser Marie. — Si Robert était vaincu, Douglas aurait cessé de vivre, répond l'Écossais. Adieu ! Dis à ton maître que nous nous reverrons au combat. Ta barque est là, Dickson, ajoute-t-il en s'adressant à Bruce, partons ! » (Tous deux, ainsi que Marie, montent dans la barque, se dirigent vers le château, et Arthur s'éloigne en proie au désespoir. Nelly paraît avec son père sur le seuil de la cabane. Aussitôt on entend une joyeuse ritournelle ; ce sont les fiancés de la Saint-Valentin qui viennent chanter et danser.)

Édouard arrive suivi d'Arthur et de toute la chasse. Morton vient annoncer au roi d'Angleterre que Douglas était en ces lieux le matin même. « De l'or à qui me livre Douglas ! s'écrie Édouard. — Chez nous, le sang ne se vend pas, répond Dickson. — Eh bien, reprend le roi, que le traître soit pendu aux créneaux de sa tourelle ! Arthur ! va ! point de merci... ou ta mort me répond de la sienne ! »

Les Écossais avaient cessé leurs chants et leurs danses ; ils s'éloignent en priant Dieu d'avoir pitié de leur sort. Les Anglais

entraînent Arthur, décidé à se charger de sa mission dans l'espoir de sauver la vie à Douglas.

Une salle dans le château de Douglas. — Sur une table se trouvent un manteau et un casque surmonté d'une branche de chêne.

Marie est assise, plongée dans la tristesse. « Le roi sommeille, ma fille, lui dit Douglas, je te laisse le soin de veiller sur lui, et vais lui chercher des défenseurs. Tu pleures, ajoute-t-il avec intérêt; et c'est moi qui cause tes souffrances ; mais il le faut; puis-je donner ta main à celui qui peut-être aujourd'hui versera le sang de ton père? »

Au devoir, mon enfant, sois fidèle;
Que je puisse en partant te bénir.

Il l'embrasse et s'éloigne. Marie, restée seule, regrettait son bonheur perdu, lorsque Nelly accourt effrayée. » Les Anglais! dit-elle, ils cernent le château. — Et mon père? demande avec anxiété Marie. — Silence et courage, madame, il a déjà gagné l'autre rive. — Mais le roi! le roi! s'écrie Marie. — Il y a peine de mort pour ceux qui voudraient le sauver, madame, et personne n'oserait... — Venez! je l'oserai. — Il est trop tard, » dit Nelly l'arrêtant. (En ce moment des Anglais entrent, et sur les ordres d'Arthur, poursuivent leur marche dans la galerie). Conduisez-moi vers Douglas, dit-il à Marie, je viens pour le sauver. — Le sauver! répète Marie avec embarras, car elle vient de concevoir l'idée de faire passer le roi pour son père. — Refuserait-il mon appui? demande Arthur. — Peut-être... par fierté. — Je ne le verrai pas; partez seule avec lui; la barque qui m'a amené vous aura bientôt conduits à l'autre bord, pendant que je tromperai la haine de Morton. — Soyez béni! » lui dit Marie » Arthur s'éloigne pour éviter tout soupçon. Marie se précipite vers l'appartement du roi. Bruce sort, il a tout entendu. « Venez! lui dit-elle, le temps presse. » Elle lui donne le manteau qu'elle a pris sur la table. « O mon Dieu! dit le roi, jusqu'au jour du combat laisse-moi vivre encore! » (Il s'enveloppe du manteau et se dirige, ainsi que Marie, vers la porte du fond... Arthur paraît... pâle, tremblant d'émotion.)

« Quand j'exposais mes jours pour sauver votre père, il était déjà loin, dit-il à Marie; vous le saviez! Pourquoi me trompiez-vous? — Pour remplir un devoir. — — Je comprends... cet époux que l'on vous destine... c'est lui! » dit-il en montrant Bruce. Dans sa jalousie, Arthur l'appelle en duel. Marie s'empare d'un poignard suspendu au ceinturon du jeune homme, se place devant le roi comme pour lui faire un rempart de son corps, et s'écrie : « Arthur, si vous faites un pas, vous aurez voulu ma mort. — Vous l'aimez donc? dit-il avec désespoir. Eh bien, ajoute-t-il après un silence douloureux, puisqu'il remplace en votre cœur l'ami de votre enfance, que dois-je faire? — Le sauver! — Je le ferai: adieu! mais pour mourir de mon amour. — Je n'accepte pas un pareil dévouement, s'écrie Bruce... je suis le roi proscrit. —Pardon! dit Arthur à Marie, je vous outrageais! — Maintenant, reprend Bruce, disposez de ma vie. — Sire! la barque est prête, répond Arthur; partons! » Mais Morton, qui vient d'entrer, suivi de soldats anglais, a reconnu Bruce, il va l'arrêter. Arthur tire son épée pour le défendre... des trompettes résonnent au loin. « Écoutez, dit Marie, c'est Douglas! c'est mon père! » Morton sort précipitamment avec ses soldats, en menaçant Arthur de dénoncer sa trahison à Édouard. Douglas entre, suivi de plusieurs chefs de clans. En apprenant ce que vient de faire Arthur: « Ma fille est à toi, dit-il, reste avec nous! — Ce bonheur n'est pas fait pour moi, répond Arthur; l'honneur me rappelle auprès d'Édouard. — Pour m'avoir sauvé tu as tout à craindre de lui, dit le roi. — Regretté de vous, de Douglas, de Marie, je puis braver la mort. — Pars donc! puisqu'un serment t'enchaîne; mais, afin que le fer de l'un de

nous ne te rencontre pas dans les combats (il détache la branche de chêne du casque déposé sur la table et la remet à Arthur qui s'incline), place cette branche sur ton casque, et tu seras sacré pour nous. »

Le jeune Anglais fait de tristes adieux à Marie et s'éloigne. « Venez vous montrer, sire, dit Douglas à Robert, venez recevoir la foi des chefs prêts à mourir pour vous. »

Un site voisin du château de Douglas. — Les rochers en amphithéâtre sont couverts de soldats et de montagnards armés de haches, de piques et portant des bannières aux armes et aux couleurs des divers clans. — Un groupe de bardes guerriers, vêtus de blanc, cuirassés de mailles de fer, la hache pendue à la ceinture et le front ceint de chêne et de verveine, s'avance, tenant à la main des harpes d'or.

Bruce, Douglas et Marie entrent suivis de chevaliers écossais en costume de guerre; les bannières s'agitent; les seigneurs tirent leurs épées et jurent de mourir pour le roi d'Écosse.

Une gorge de montagnes, étroite et sombre, dominée par le château de Stirling, bâti sur un rocher à pic. — Il fait nuit.

Bruce, Douglas, Dickson, une troupe de zingari et de jongleurs arrivent au pied des remparts «Vous voyez cette route, dit Douglas à Bruce en lui montrant l'entrée d'un souterrain cachée par un rocher; elle vous conduira sans peine dans la place où Dickson vous introduira cette nuit au milieu de ces Bohémiens. — A quelle heure? demande Bruce. — A minuit. — Le signal sera? — Un chêne embrasé. » Dickson s'éloigne avec les Bohémiens. Des chevaliers, des montagnards arrivent, et plusieurs troupes de soldats écossais passent en silence au pied du roc sur lequel s'élève le château de Stirling. Bruce leur indique les différentes directions qu'ils doivent prendre, puis il s'éloigne avec Douglas à la tête des chevaliers et des montagnards.

Une salle construite pour une fête, dans la cour d'armes du château de Stirling; le roi Édouard et ses chevaliers s'avancent la coupe à la main, des pages leur versent à boire. Des dames de la cour sont assises et regardent la danse des Bohémiens, parmi lesquels Dickson s'est introduit. Le fond de la salle est fermé par une large draperie armoriée.

Morton s'avance. «Sire, dit-il au roi, partout les Écossais prennent les armes. — Pages! répond le roi, remplissez nos coupes! — Je m'étais rendu au château de Douglas, continue Morton, et je tenais Bruce en mon pouvoir lorsqu'un traître l'a fait se sauver. — Ce traître? demande Édouard. — C'est moi! reprend Arthur; il était sans défense... mais je viens vaincre ou mourir à mon poste. — Qu'on lui ôte son épée, s'écrie Édouard; puis la prenant il la brise et la jette à terre. Détruisez son blason!... Allez! que sous la hache il périsse. » Marie accourt suivie de Nelly. « Arrêtez, s'écrie-t-elle, je suis sa complice, je dois mourir avec lui. — Eh bien, dit le roi, qu'ils périssent tous deux. » (Les soldats entraînent Arthur et Marie. Des trompettes résonnent au dehors). « Les Écossais! s'écrie Marie; tremble à ton tour, Édouard! Robert est maître du château. — Aux armes! » crie le roi. Mais il est trop trop tard!

La draperie du fond s'ouvre et l'on aperçoit les remparts de la forteresse éclairés par un incendie. Les assiégeants montent aux créneaux. Morton apporte au roi une épée, les chevaliers cherchent leurs armes; les femmes se sauvent avec effroi. La porte de la muraille tombe sous la hache des assaillants, qui font irruption au milieu du tumulte. Bruce et Douglas entrent l'épée à la main, suivis par les bardes et les chevaliers écossais portant des bannières. Les murs se couvrent de montagnards avec des flambeaux. — Marie tombe dans les bras de son père.

« Victoire! crie Bruce. — Mort au tyran! » crient les soldats écossais montrant Édouard. Arthur, arrachant la branche de

chêne qui orne son casque, se jette entre les soldats et Édouard en disant : « Respectez ce rameau ! Édouard est libre ! et Bruce recouvre son trône ! » Un chœur général chante l'indépendance de l'Écosse.

La musique de ce poëme est prise dans différentes œuvres de Rossini qui ne sont pas représentés en France ; des danses gracieuses, des décors d'une grande fraîcheur et une riche mise en scène font le succès de ce nouvel opéra.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Économie Domestique.

BANDEAULINE.

Lorsque vous ferez des confitures de coins, prenez-en les pepins, faites-les sécher ; quand ils sont secs, renfermez-les dans une boîte ou dans un cornet de papier. Lorsque vous voulez faire de la bandeauline, prenez une cuillère à café, remplissez-la de ces pepins, jetez-les dans un verre, versez de l'eau dessus, assez pour que l'eau les dépasse de 5 centimètres, afin que vous puissiez y tremper une petite brosse et lisser vos bandeaux de cheveux.

Si vous ne faites pas de confitures de coins, achetez chez un herboriste pour 50 centimes de pepins ; ils produiront la valeur de deux flacons de bandeauline à 2 francs le flacon.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

ORLÉANS.

Pothier, célèbre jurisconsulte, qui a écrit des ouvrages de droit.

Les *ducs d'Orléans*.

Le *comte de Dunois*, qui a contribué puissamment à chasser les Anglais de France, sous Charles VII.

Saint Aignan, évêque d'Orléans, qui par ses prières obtint du ciel l'éloignement du farouche Attila, dont les soldats attaquaient déjà les murs de la ville.

Jeanne d'Arc, qui fit lever le siége d'Orléans aux Anglais.

Les blés de la Beauce. — *Les vignobles de l'Orléanais*. — La *Loire*.

CORRESPONDANCE.

Tu veux que je t'écrive comment nous passons nos soirées ? j'y consens de tout mon cœur ; car si l'on dit : *A raconter ses maux souvent on les soulage*, par la même raison, à raconter ses plaisirs on doit les augmenter... c'est logique.

Suppose un salon de moyenne grandeur, orné de portraits de famille ; les rideaux et le meuble sont de velours groseille, c'est l'étoffe qui fait le plus d'honneur et de profit ; un piano est en face de la cheminée ; de chaque côté de celle-ci, se trouve une

table de jeu, recouverte d'un tapis de fantaisie. Autour de l'une, les pères, les oncles, lisent les revues, les journaux du jour ; autour de l'autre, les frères, les cousins, repassent leurs devoirs, feuillètent des albums, dessinent ou essayent de deviner des rébus, des problèmes, des énigmes historiques. Autour d'une table ovale, recouverte d'un tapis de velours groseille, les dames et les demoiselles travaillent : Une mère fait le trousseau de son fils, jeune écolier qui va entrer au collége ; une tante taille la layette de son neveu, qui va venir au monde ; une grand'mère parfile de la soie pour faire un couvre-pied ; une petite fille tricote des langes; une demoiselle tricote des rideaux formés du point *feu d'artifice ;* une autre brode un bonnet; celle-là exécute en points de chaînette un chiffre, en coton rouge, au coin d'un mouchoir de batiste écrue qu'elle destine à son père ; celle-ci fait un tapis mosaïque, dessin qui ne demande pas d'attention... heureusement, car nos mères causent entre elles, à mi-voix, et nous les écoutons. « Que dites-vous de la misère de cette pauvre Irlande ? — Je dis que cette terre est déshéritée du ciel, car elle ne peut nourrir ses enfants... ce n'est plus une patrie, et les Irlandais feraient bien d'en aller chercher une ailleurs, en Algérie, par exemple. — Notre beau pays a toujours de quoi nourrir ses enfants, mais le pain est cher ! le vol et l'assassinat ont pris ce prétexte. Dans quelques parties de la France la populace est si ignorante en religion, en morale... — Avez-vous lu les miracles opérés par la vapeur de l'éther ? M. Labarre, médecin dentiste de l'hospice des orphelins, en moins d'une heure, a arraché une dent à chacun de huit de ces enfants, après les avoir endormis à l'aide de l'éther, et ils n'ont pas éprouvé la moindre souffrance. — Oui, mais une dame n'a pu être endormie ; il s'agissait d'une opération douloureuse qu'elle a supportée avec un grand courage. — Peut-être les femmes n'éprouvent-elles pas cette puissance de l'éther ! Un homme a été plus favorisé. Tandis qu'il subissait une amputation, il dormait, sa figure exprimait une douce joie ; à son réveil, l'opération étant terminée, on lui a demandé ce qu'il avait éprouvé. « J'étais bien heureux ! » a-t-il répondu. — Notre siècle verra de grandes choses ! cette découverte a été faite aux États-Unis, par un médecin nommé Jackson. — Attendons encore... l'expérience va amener sans doute des résultats certains... arracher une dent, couper un bras sans faire souffrir !... quel pas dans l'art de guérir... — Oui, et cette découverte est aussi précieuse au patient qu'au chirurgien ; savoir que l'on ne fait pas souffrir cela doit laisser la tête bien libre, la main doit être plus ferme. »

Neuf heures sonnent... on apporte un plateau, je fais le thé ; les demoiselles serrent leur ouvrage, puis elles servent les tasses, les brioches, les sandwichs aux dames et aux messieurs. L'une de nous chante, en s'accompagnant au piano, une romance nouvelle ; un de nos frères joue le quadrille à la mode. Le plateau enlevé, les pères et les oncles se mettent à faire un whist, les frères, les cousins se réunissent à nous ; assis autour de la grande table, nous jouons à différents jeux, entre autres, *à la conversation.*

Voici comment ce jeu s'exécute : la personne qui est à ma gauche me dit tout bas un substantif ou un nom propre ; aussitôt après, la personne qui est à ma droite me fait une question, n'importe laquelle. Je dois y répondre, et, dans ma réponse, il me faut placer le mot que l'on m'a dit tout bas.

Par exemple, on m'a dit le mot : *Pantoufle,* et l'on me fait cette question : *M'aimes-tu?*

Tu comprends mon embarras. Le cœur me bat, je pâlis, je rougis ; puis, d'une voix étranglée par la honte de parler haut, la peur de parler mal, je baisse les yeux pour qu'on ne puisse y lire le mot qui me

préoccupe, et je réponds au hasard et d'un accent très-peu naturel : « Comment, ma chère, m'adresses-tu une semblable question ? Si je t'aime ! mais tu n'en peux douter ; mon amitié pour toi est aussi visible que le soleil en plein midi (je sens que je m'embrouille). Ah ! je voudrais que tu sois ma sœur, je serais tout pour toi... une amie, une servante, je voudrais être *ta Cendrillon* (je sens que je suis sauvée) ! je tournerais à l'air de ton visage les belles boucles de tes cheveux (je sens que je deviens naturelle), je placerais avec goût les nœuds qui orneraient ta Berthe, je te broderais des mouchoirs; si tu allais au bal, je ne demanderais que le plaisir de te parer. Si j'avais une marraine, elle aurait beau me faire un carrosse avec une citrouille, des laquais avec les rats de la souricière, me toucher de sa baguette pour me donner toutes les grâces qui me manquent, je lui dirais : merci, marraine; j'aurais peur de perdre ma pantoufle, j'aurais peur de rencontrer le prince Mirliflor, qui plairait à ma sœur, et à qui je plairais. Laissez-moi souffler le feu, laissez-moi mériter le nom de Cendrillon que je me suis donné... » Mon mot est placé !

Si la personne qui m'a fait la question ne le devine pas, elle donne un gage ; c'est moi qui le donne, si le mot est deviné.

C'est ensuite à moi de dire un mot tout bas à ma voisine de droite, qui, à son tour, reçoit une question à laquelle elle doit répondre... Onze heures sonnent, on s'embrasse, on se serre la main... la journée est finie.

Mais si elle a fini par un plaisir, le lendemain elle recommence par un travail... c'est juste ! Travaillons donc, ma chère, puisque chacun a sa tâche ici-bas.

Voici notre planche II qu'il faut que je t'explique.

Le n° 1 et le n° 2 indiquent un col et une manchette qui se brodent au plumetis, sur belle mousseline, et peuvent, brodés sur jaconas, servir aussi pour une camisole du matin, ou pour un peignoir. Planche XII, année 1846, je t'ai envoyé ce dessin en plus grand pour le bas d'un jupon ou pour entourer un peignoir.

Le n° 3 est le dessin du bas d'une manche de mousseline qui se porte sous une manche large, ou sous une manche courte. Ce dessin se brode au plumetis.

Le n° 4 est un dessin de mouchoir qui se brode au plumetis, partie sur l'ourlet, partie sur le fond du mouchoir. Le surplus de l'ourlet se découpe ensuite. Ce dessin peut servir pour robe de baptême, pour peignoir.

Le n° 5 est un autre dessin de mouchoir qui se brode en points de feston ou en points de cordonnet, et le milieu de chaque dent se découpe ensuite à partir du second feston du bas. L'intérieur de ces deux premiers festons contrariés forme un mat tout autour. Ce dessin peut servir pour jupon, pour peignoir.

Le n° 6 est la moitié du dos et la pièce de dessous le bras de la figurine en robe de mariée ; ce dos se lace derrière.

Le n° 7 est la moitié du devant et sa pièce de poitrine. La flèche indique le droit fil de cette pièce, qui se trouvera taillée en biais.

Le n° 8 est la manche.

Le n° 9 est la moitié du devant de l'autre figurine. Pour le dos et la pièce de dessous le bras, ils sont les mêmes que ceux n° 6.

Le n° 10 est la manche.

Le n° 11 est le derrière d'une chemise d'homme ; il se fend du haut, au milieu, depuis le zéro jusqu'au chiffre 31.

Le n° 12 est une espèce d'ourlet qui se coud à points devant, en dedans, le long de l'ouverture du haut du n° 11, sur l'épaule droite, et se rabat en dessous. Les 4 centimètres et demi qui dépassent dans le haut de ce n° 12 s'introduisent entre le dessus et le dessous de la pièce d'épaule, et entre le dessus et le dessous du col.

Ce n° 12 se coud d'abord en dedans pour réunir les deux biais.

Le n° 13 est une espèce d'ourlet qui se coud à points arrière, en dessus, le long de l'ouverture du haut du n° 11, sur l'épaule gauche, et se rabat en dessous, à points de côté; cette espèce d'ourlet s'avance du bas, de 2 centimètres, sur le n° 11 ; ce qui rend cette ouverture solide. On rabat cet ourlet n° 13 sur l'ourlet n° 12, là on le consolide par deux brides dans le bas : l'une au commencement de l'ourlet, l'autre à la fin.

Le n° 14 est le devant de la chemise auquel on enlève un morceau indiqué par ces trois raies pleines.

Le n° 15 ce sont les deux morceaux qui composent la pièce de poitrine.

Le côté droit est le moins large, on y fait un ourlet large de 3 centimètres. Un centimètre après l'ourlet, on fait, en les cousant à points devant, autant de petits plis que l'on peut en faire (ce modèle en a 19), puis on coud aussi à points devant un pli large de 2 centimètres, et il doit rester un centimètre. C'est après ce centimètre que l'on coud, au côté droit de la chemise, ce côté de la pièce de poitrine.

Le côté gauche est le plus large : l'ourlet se fait large de 3 centimètres et demi, on l'orne de deux rangs de points arrière, on fait autant de petits plis qu'à l'autre côté. On y fait de même un pli large de 2 centimètres, et il doit rester un centimètre, après lequel on coud, au côté gauche de la chemise, ce côté de la pièce de poitrine. Cet ourlet se coud ensuite sur celui de droite, par des points passés grossièrement sous les deux tout petits ourlets, formés par les points arrière, des deux côtés du grand ourlet.

Le n° 16 est la bande de percale que l'on coud, à points arrière, en travers de la pièce de poitrine, pour retenir, sur cette pièce, les fronces du devant de la chemise qui ont 36 centimètres.

Une bande pareille est cousue sous la bande n° 16.

Le n° 17 est la patte où se trouvent 3 boutonnières. Elle se coud au milieu de la bande n° 16.

Le n° 18 est la moitié de la pièce d'épaule qui se taille double. Le biais se coud à points arrière sur la poitrine, le droit fil sur le dos.

Le n° 19 est le col qui se ferme derrière. La boutonnière se fait à gauche. Au milieu du devant, on met un bouton pour y boutonner le faux col.

Le n° 20 est la manche à laquelle on ajoute une pointe d'un seul côté.

Le n° 21 est le poignet.

Le n° 22 est la manchette.

Le n° 23 te représente le col monté à la pièce de poitrine.

Au col, aux manchettes, à la place où se font les boutonnières, où se cousent les boutons, on introduit, entre les deux étoffes, un morceau d'étoffe pareille, et on l'y retient par un rang de points arrière fait du haut en bas du col ou de la manchette.

Le n° 24 est un rébus.

J'ai à t'expliquer le dernier, tout en m'excusant de te l'avoir envoyé si peu *illustré*. Il se composait donc tout simplement ainsi :

La, en fin, *justifie*, en écriture ordinaire et *les*, en moyen. Ce qui veut dire :

La fin justifie les moyens.

Les soirées, les dîners priés, les bals, sont rares; on n'ose pas dépenser son argent en fleurs, en bougies, en gaze, en musique, en truffes, en punchs, en petits gâteaux... on le garde cet argent pour acheter du pain aux plus nécessiteux... Je n'ai pas le cœur de te parler toilette, regarde nos figurines et règle-toi sur elles, c'est tout ce que je puis te dire... Adieu; espérons! et prenons pour aujourd'hui cette devise anglaise : *A time happiest will come!* Un temps plus heureux viendra!

Ta toute dévouée,

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉPHÉMÉRIDES.

1er février 107 de J.-C. — *Martyre de saint Ignace d'Antioche.*

Ignace reçut de la bouche de saint Jean et de saint Pierre la doctrine du Sauveur; il fut élevé au siége épiscopal d'Antioche, et se montra le plus tendre et le plus zélé des pasteurs. Sous la persécution de Trajan (car le sang des martyrs, *cette semence des chrétiens*, n'a jamais cessé de couler pendant trois siècles, même sous le règne des plus vertueux empereurs), Ignace fut cité devant les juges et invité à sacrifier aux dieux de l'Empire. Trajan même, qui se trouvait alors à Antioche, l'interrogea : « J'adore, lui dit l'évêque, un seul Dieu qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, et Jésus-Christ, fils unique de Dieu, Dieu lui-même, au royaume duquel j'aspire. » Trajan lui dit : « Parles-tu de celui qui a été crucifié sous Ponce-Pilate? — Je parle, dit Ignace, de celui qui a crucifié mon péché, et soumet les démons à ceux qui le portent dans leur cœur. — Tu portes donc en toi le crucifié? — Oui, car il est écrit : *J'habiterai en eux.* » Alors Trajan fit prononcer cette sentence : « Nous ordonnons qu'Ignace, qui dit qu'il porte le crucifié, soit enchaîné et conduit à Rome par des soldats, pour y être dévoré par les bêtes, afin de servir aux plaisirs du peuple. » Le saint, plein de joie, rendit grâces au Seigneur, et, mis aussitôt dans les chaînes, il fut conduit à Rome. Sa marche était à la fois un martyre et un triomphe : ses gardiens l'accablaient de mauvais traitements; mais le peuple fidèle des lieux où il passait se pressait sur ses pas, baisait ses vêtements et environnait de témoignages d'amour celui qui allait mourir pour Jésus-Christ. Il écrivit aux chrétiens de Rome une lettre que leur portèrent des Éphésiens qui devaient arriver avant lui. Cette lettre, admirable de foi et de charité, les conjurait surtout de ne pas empêcher, par leurs prières puissantes auprès de Dieu, qu'il n'obtînt la gloire du martyre. « Je ne serai un vrai » disciple de Jésus-Christ, leur disait-il, » que quand le monde ne verra plus mon » corps. Priez, afin que je me change en » victime. Laissez-moi mourir, maintenant » que l'autel est prêt... Vienne contre moi » le feu, la croix, les lions, pourvu qu'en» fin je sois réuni à Jésus-Christ! » Ces vœux ardents furent exaucés. Arrivé à Rome, il fut aussitôt conduit à l'amphithéâtre; et son corps tomba sous la dent des bêtes, pendant que son âme se réunissait à son Dieu.

MOSAIQUE.

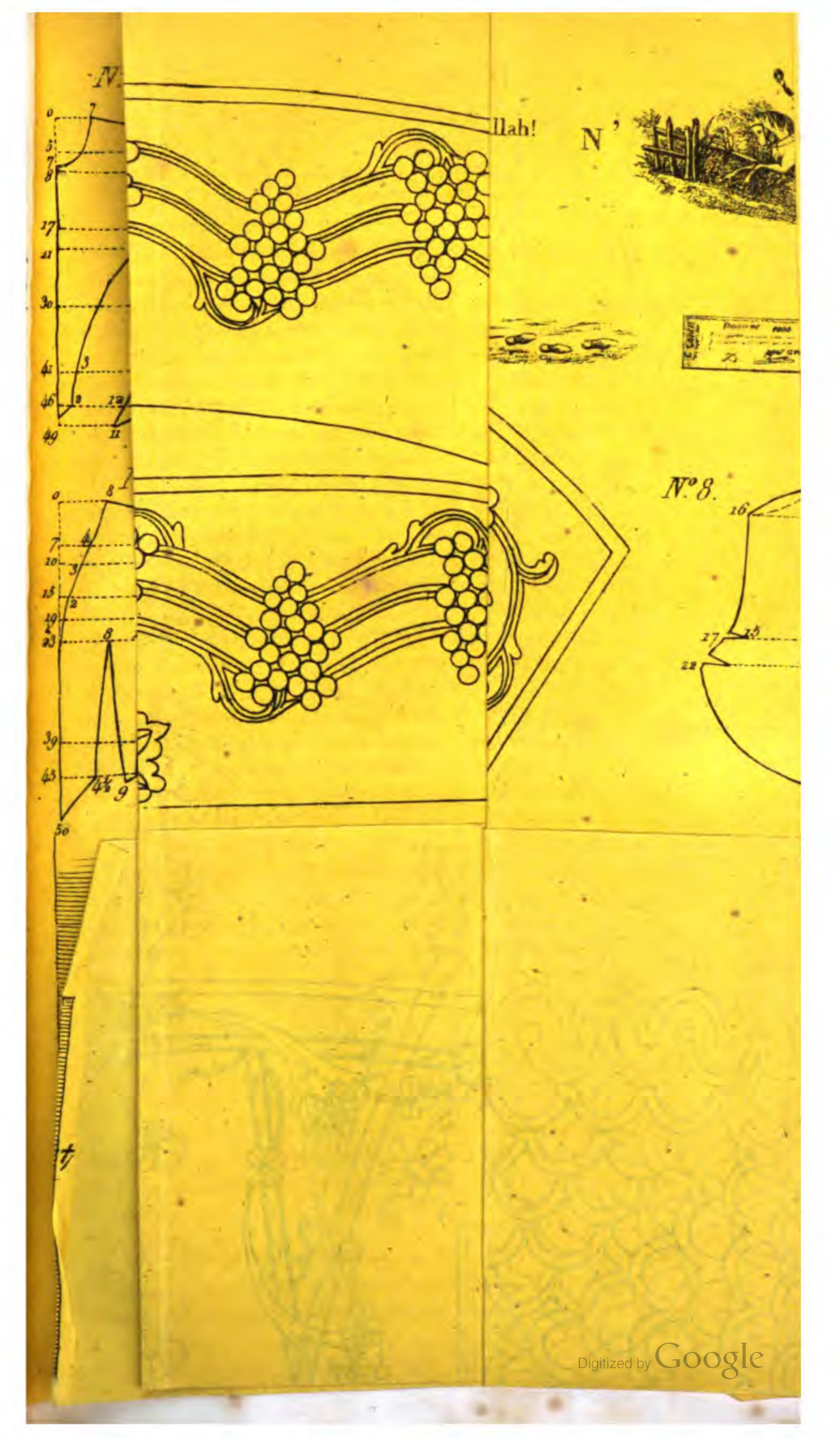
La mer est l'image des grandes âmes; quelque agitées qu'elles paraissent, leur fond est toujours tranquille.

Il y a des malheurs qui valent mieux que la plus grande fortune.

Le passé est escoulé, l'advenir est incertain, le présent n'est qu'un point; mais de ce terrible point dépendra un jour nostre éternité.

CHRISTINE, *reine de Suède.*

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



llah!
N'
Nº 8.
16
27
15
22
0
5
7
8
17
21
30
41
46
49
0
8
7
10
15
19
23
39
45
50
4½
9

1
sair
I
et d
il f
et s
des
jan
des
pen
des
cité
dieu
trou
« J'
qui
ce
fils
roy
« P
Por
de
sou
da
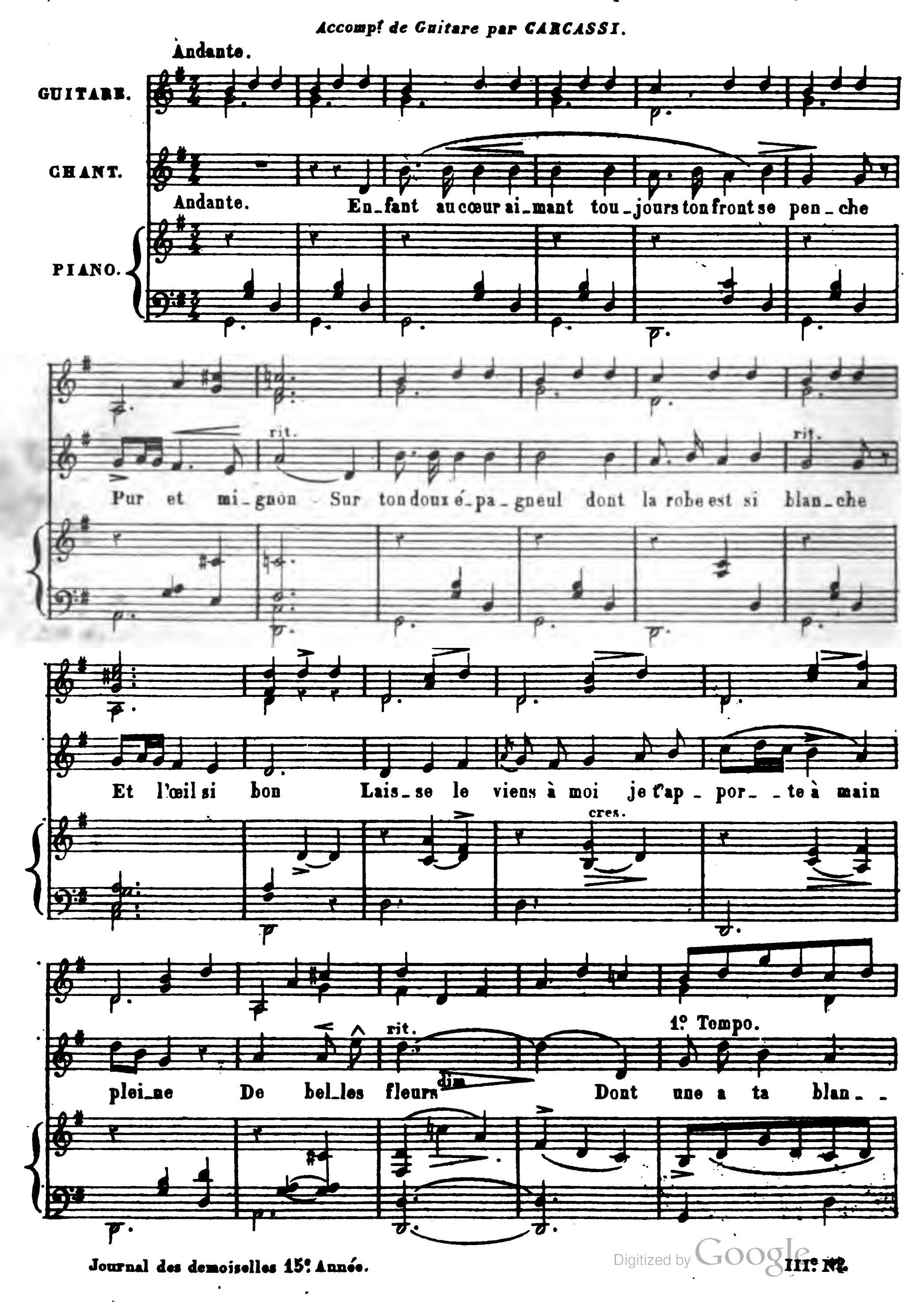
qu
for
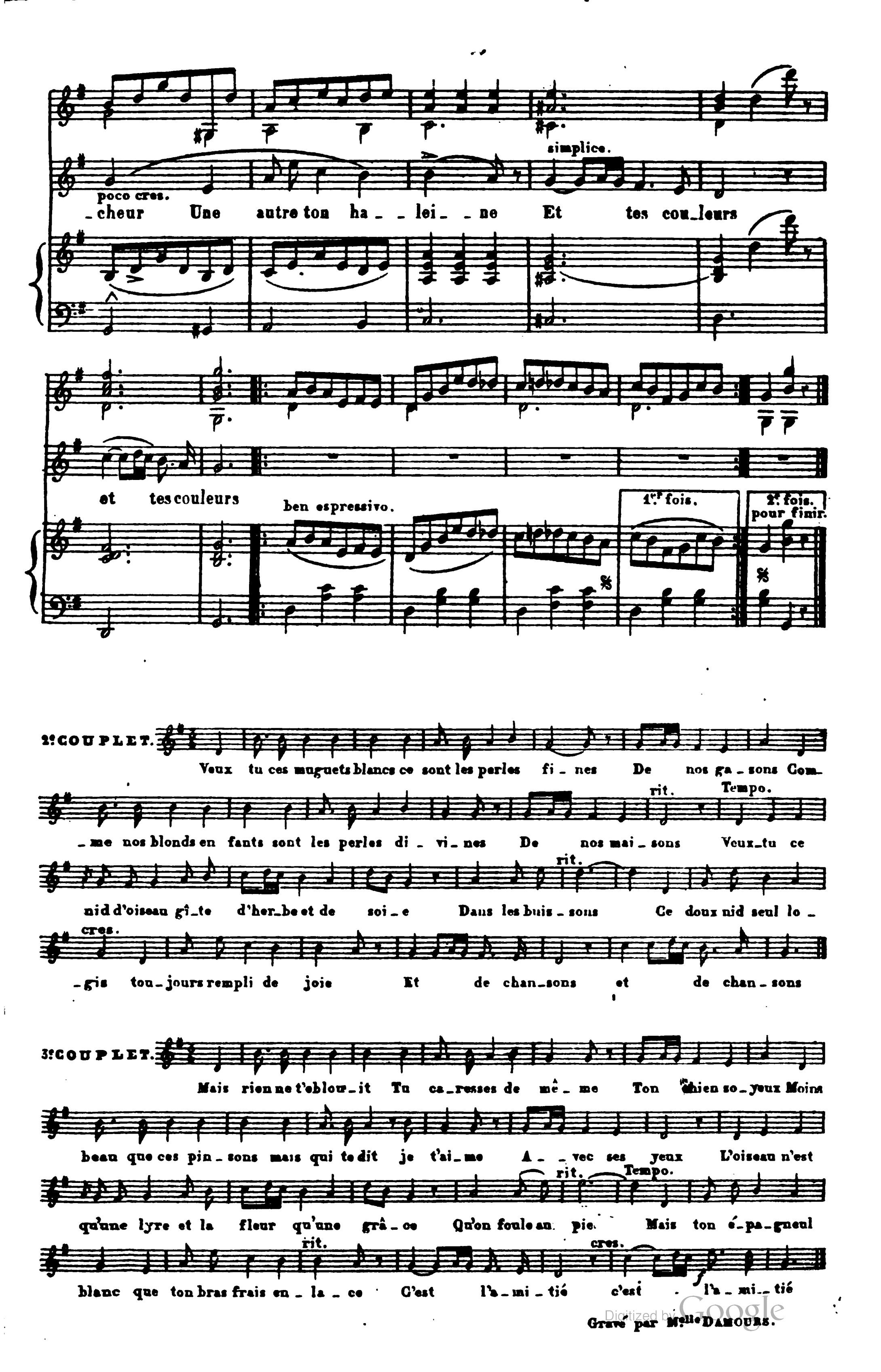
qu
—

L'ami de L'enfant.

MÉLODIE.

Paroles de Mme ANAÏS SÉGALAS. Musique D'ALFRED QUIDANT.




poco cres.
simplice.
-cheur Une autre ton ha_ _lei_ _ne Et tes cou_leurs
et tes couleurs
ben espressivo.
1.re fois.
2e fois. pour finir.
2e COUPLET.
Veux tu ces muguets blancs ce sont les perles fi_nes De nos ga_sons Com_
rit. Tempo.
-me nos blonds en fants sont les perles di_vi_nes De nos mai_sons Veux_tu ce
rit.
nid d'oiseau gî_te d'her_be et de soi_e Dans les buis_sons Ce doux nid seul lo_
cres.
-gis tou_jours rempli de joie Et de chan_sons et de chan_sons
3e COUPLET.
Mais rien ne t'éblou_it Tu ca_resses de mê_me Ton chien so_yeux Moins
beau que ces pin_sons mais qui te dit je t'ai_me A_vec ses yeux L'oiseau n'est
rit. Tempo.
qu'une lyre et la fleur qu'une grâ_ce Qu'on foule au pie. Mais ton é_pa_gneul
rit. cres.
blanc que ton bras frais en_la_ce C'est l'a_mi_tié c'est l'a_mi_tié
Gravé par Mlle DAMOURS.

HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES.

SEPTIÈME ARTICLE.

HENRI IV.

La cour de Henri IV adopta définitivement le chapeau de feutre, à bords retroussés, ombragé d'un bouquet de plumes. Elle propagea l'usage de séparer les chausses des bas, et de placer sur le genou une jarretière à rosette. Un *fringant* de ce règne devait avoir une fraise ou *rotonde* très-raide, montée sur du carton; une écharpe blanche, en sautoir, sur son pourpoint *tailladé*; une *cape* ou manteau court à *l'espagnole;* un haut-de-chausses à *crevés;* des bas-de-chausses collants, en taffetas de la Chine, rouge et blanc. Il devait encore, suivant le poëte satirique Régnier,

Dire cent et cent fois: «Il en faudroit mourir.»
Sa barbe pinçoter, cageoler la science,
Relever ses cheveux, dire: « En ma conscience.»
Faire la belle main, mordre un bout de ses gants,
Rire hors de propos, montrer ses belles dents,
Se carrer sur un pied, faire arser son épée,
Et s'adoucir les yeux ainsi qu'une poupée.

Berthelot, autre poëte contemporain, dans son *Inventaire d'un courtisan*, nous indique une partie des objets nécessaires à la toilette d'un *jeune frisé*.

La coquille d'un limaçon
Pour bien lisser une rotonde,
Une carte entière du monde,
Des gants neufs de peau de souris,
Une once de poudre d'iris,
Des préceptes pour la grimasse,
Une grosse trompe de chasse,
Un papier tout plein de ruban,
Et les deux manches d'un *gaban*,
Un compas pour l'astrologie,
Plusieurs figures de magie,
Un chapeau gris, quatre boutons,
La rogneure de deux testons (1),
Un fer pour friser la moustache,
Des gauffres, un peigne, un panache,
Dont il se pare quelquefois,
Allant à la maison des Roys.

Le *gaban*, dont il est question dans ce fragment, était un manteau de feutre à longs poils et à manches, dont on s'affublait pour se garantir de la pluie. A la campagne, et par le mauvais temps, les hommes se couvraient aussi d'une casaque à capuchon, appelée *paletot*, mot dérivé, suivant les uns, du latin *palliotum* (petit manteau), et suivant les autres, de *pallium* (manteau), et de *tot*, qui signifie en breton *chapeau*. Vous voyez, mesdemoiselles, que les nouvelles modes sont souvent bien vieilles.

Les dames, sous le *Béarnais*, continuèrent à porter des masques, à se parfumer d'ambre gris, de musc et d'eaux cordiales, à ressembler à des cloches par l'ampleur de leurs robes à *vertugade*. Quelquefois leur corsage, au lieu d'être boutonné par devant et de se terminer carrément, s'entr'ouvrait pour laisser voir une chemisette, et s'allongeait en pointe aiguë. Le faste des courtisans dépassa encore celui de leurs devanciers, malgré les édits de 1594, 1601 et novembre 1606, contre les *clinquants* et *dorures*. Henri IV était mis d'ordinaire assez simplement; il jouait à la paume, sans pourpoint, avec une chemise déchirée et de larges chausses grises, dites *à jambes de chien*. Il évitait la représentation, mais lorsqu'il y était contraint, il mettait un pourpoint de velours chamarré d'or, sans toutefois quitter son chapeau gris, orné d'un blanc *pennache*. Tel fut son costume lorsqu'il entra à Paris, le lundi 15 septembre 1594, en revenant du château de Saint-Germain. Gabrielle d'Es-

(1) Pièce de monnaie.

trées, dame de Liancourt, le précédait dans une litière découverte. « Elle étoit, disent les *mémoires* contemporains, chargée de tant de perles et de pierreries si reluisantes, qu'elles offusquoient la lueur des flambeaux, et avoit une robe de satin noir toute *houppée* de blanc. »

« Le samedi 12 novembre 1594, raconte Pierre de l'Étoile, on me fit voir un mouchoir qu'un brodeur de Paris venoit d'acheter pour madame de Liancourt, laquelle devoit porter le lendemain à un ballet, et en avoit arrêté le prix à *dix-neuf cents écus*, qu'elle lui devoit payer comptant. Le dimanche gras de l'année 1595 furent faits à Paris force ballets, mascarades et collations, et à la cour encore plus, où les plus belles dames, richement parées et magnifiquement atourées, et si fort chargées de perles et pierreries qu'elles ne se pouvoient remuer, se trouvèrent par le commandement de sa majesté. »

Au carnaval de 1596, les festins, les fêtes, les parures furent plus magnifiques encore. « Quant aux habillements, bagues et pierreries, la superfluité y étoit telle, qu'elle s'étendoit jusque au bout des souliers et patins des dames et damoiselles; et cependant processions de pauvres se voyoient dans les rues en telle abondance, qu'on n'y pouvoit passer, lesquels crioient à la faim, pendant que les maisons des riches regorgeoient de banquets et superfluités : choses abominables devant la face de Dieu. »

L'habillement que commanda le marquis de Bassompierre, à l'occasion du baptême des enfants du roi, le 14 septembre 1606, était de toile d'or violette, brodée de palmes entrelacées, et enrichie de cinquante livres de perles; il coûta avec l'épée *dix-neuf mille écus*, dont six cents pour la façon. Jean de Serres, auteur de *l'Inventaire de l'Histoire de France*, nous fournit de nouveaux détails sur le luxe déployé dans la même cérémonie : « Les princes et les seigneurs de la cour concertoient à qui devanceroit l'un l'autre en dépense. Dedans les gardes seules d'une superbe épée, que le duc d'Épernon fit monter, entrèrent *dix-huit cents diamants*, dont le plus riche étoit du prix de vingt écus, et le moindre de quatre à cinq, et revenoient ces gardes, au dire de l'orféyre qui les étoffa, à trente mille écus. Jamais ne fut rien de plus admirable à la veüe ny de plus incroyable à l'ouye, que la beauté, l'ornement et le lustre des princesses et dames de la cour : les yeux humains ne pouvoient soustenir la splendeur de l'or, ny la candeur de l'argent, ny le brillant des perles et pierreries, qui couvroient leurs habillements; et tout ce qui se peut recouvrer de précieux et de rare en étoffes, revêtoit les princes et seigneurs. La robbe de la reyne, étoffée de trente-deux mille perles et de trois mille diamants, la mettoient hors de pair et de prix. » Le peuple imitait cette somptuosité, et Henri Étienne nous apprend « qu'un petit compagnon dépensoit bien cent francs, ou à peu près, pour une seule paire de chausses. » Il n'était pas rare qu'une simple bourgeoise consacrât la même somme à la façon d'une robe.

Les barbes, triomphant des obstacles qu'on leur avait suscités, régnèrent sans partage avec Henri IV. On en vit de rondes, de carrées, de pointues, *à la ligue*, *en queue d'aronde* ou d'hirondelle, en feuilles d'artichaut, etc. Les *barbes en éventail* étaient consolidées avec un mastic de cire parfumée, et enfermées chaque soir dans une *bigotère*, bourse du genre des aumônières que les bigots portaient à la ceinture.

La mode des *barbes en satyre* fut due à un pauvre charbonnier, nommé François Trouillac, que Jean de Beaumanoir, marquis de Lavardin, découvrit en chassant dans la forêt du Mans, et qu'il envoya au roi. Ce Trouillac avait sur le front une corne recourbée, qu'il était obligé de couper comme nous coupons nos ongles.

Henri IV, après l'avoir montré à toute la cour, le donna à un valet d'écurie, qui en fit l'exhibition publique dans une maison de la pointe Saint-Eustache, au mois de septembre 1599. Les curieux affluèrent; on admira non-seulement l'appendice cornu du phénomène, mais encore sa barbe rousse, douce et floconneuse. Toutes les barbes se taillèrent sur le patron de celle du malheureux charbonnier, qui ne put jouir de ce triomphe involontaire, car trois mois après son arrivée, on l'enterrait dans le cimetière de Saint-Côme, rue de la Harpe, au coin de la rue des Cordeliers.

LOUIS XIII.

Le crime de Ravaillac fut fatal aux barbes; le successeur de la victime ayant neuf ans, les mentons des courtisans se mirent insensiblement à l'unisson de celui de l'enfant roi. Le dernier magistrat qui porta la barbe fut Richard Mithon, bailli et juge criminel du comté d'Eu, mort vers 1626. Toutefois l'on conserva avec soin les moustaches à l'*espagnole*, à la *royale*, à la *turque*, en *garde de poignard*. On y attachait un prix extraordinaire. « J'ai bonne opinion, dit un grave moraliste, d'un jeune gentilhomme curieux d'avoir une belle moustache. Le temps qu'il passe à l'ajuster et à la redresser n'est point du tout du temps perdu; plus il l'a regardée, plus son esprit doit être nourri et entretenu d'idées mâles et courageuses (1). » Lorsque François de Montmorency, comte de Bouteville, fut décapité, le 21 juin 1627, il porta la main à sa moustache, pour la défendre des ciseaux du bourreau, et son confesseur Cospéan, évêque de Nantes, s'écria en joignant les mains : « Quoi! mon fils, vous pensez encore au monde! »

Honoré d'Albert, seigneur de Cadenet, nommé maréchal de France en 1609, inventa les *cadenettes;* c'était une poignée de cheveux qu'on laissait longs sur la face gauche de la tête, après avoir coupé le reste très-court. De 1612 à 1619 régna, pour les hommes, la *coiffure à la comète;* les cheveux, séparés sur l'occiput, formaient par derrière une sorte de queue flottante, qu'on ramenait sur l'une ou l'autre épaule. Vers 1620, Louis XIII devint chauve: accident qu'il attribuait plaisamment aux harangues qu'on lui avait débitées. Il prit perruque, et les courtisans s'empressèrent de l'imiter. Les perruques se composèrent d'abord uniquement de deux touffes attachées aux deux côtés d'une calotte de taffetas; on crut avoir trouvé un grand perfectionnement quand on y ajouta une touffe postérieure.

Le costume, sous Louis XIII, s'éloigna insensiblement de celui du seizième siècle. Aux fraises succédèrent les *rabats*, les collets bordés de dentelle, et les cravates, qu'introduisirent en France, pendant l'année 1636, les cavaliers croates, au service du roi. « La cravate, suivant la définition d'Antoine Furetière, est une espèce de collet que portent les hommes, quand ils sont en habit de campagne ou en justaucorps; elle se noue autour du cou, et les deux bouts pendent fort bas dessous le menton. »

Le pourpoint à basques tendait à devenir l'habit moderne; il s'ouvrait pour laisser paraître la chemise, dont les plis descendaient sur la ceinture; les hauts-de-chausses étaient remplacés par une culotte flottante; au-dessus du genou s'attachait le *canon*, cercle d'étoffe frangé de dentelles. Le cardinal de Retz, dans ses *Mémoires*, raille le duc de Candale en disant : « Il n'avait de grand que ses canons. » On se chaussait de bottes *à entonnoir*, de souliers à talons hauts, enjolivés de rosettes. Les dames avaient renoncé aux *vertugadins;* elles superposaient deux robes, l'une courte et parfois retroussée, l'autre longue et traînante; le corsage était décolleté carrément; les manches, larges du haut, mais

(1) *Eléments d'éducation*, 1640.

sans matelassage, étaient collantes sur l'avant-bras. Les deux sexes prodiguaient les dentelles en voilettes, en manchettes, en tours de gorge, en garnitures. Les rubans, les volants, les *falbalas*, étaient semés à profusion sur les vêtements; le luxe allait toujours croissant, témoin ce passage du *Baron de Feneste*, roman du sieur d'Aubigné : « Les valets de pied de la cour eux-mêmes portent cheveux et perruques jusque sur les épaules, les manchettes jusqu'au coude, les chausses sur les talons, la gorge, le cordon de chapeau et les oreilles toutes bigarrées de rubans *incarnadins*. »

Louis XIII rendit deux nouvelles ordonnances, en 1633 et 1634. Cette dernière produisit une vive impression, qui se manifesta par des milliers de caricatures; l'une d'elles représente un marchand flamand qui s'arrache les cheveux, foule aux pieds des broderies, et s'écrie :

Que fait-on publier? Que venons-nous d'entendre?
Mettons bas la boutique, et de nos passements
Faisons des cordes pour nous pendre.

Une autre estampe est intitulée : *Pompe funèbre de la Mode, avec les larmes de Démocrite et les ris d'Héraclite.* La Mode, portée par quatre femmes, est suivie d'un long cortége de tailleurs, de barbiers, de brodeurs, de *faiseuses*, qui élèvent, en guise de bannières, des bâtons chargés de dentelles et d'ajustements. On aperçoit au fond un sarcophage, avec cette épitaphe :

Ci gist sous ce tombeau, pour l'avoir mérité,
La Mode qui causoit tant de folie en France.
La mort a fait mourir la superfluité,
Et va faire bientost revivre l'abondance.

L'effet des édits n'atteignit pas la cour; elle conserva ses habits dorés, ses dentelles, ses pierreries, ses manteaux *à ramages*, doublés de loup-cervier et d'hermine. Les bourgeois seuls durent se priver de galons, de plumes, de bottes, de manches à *tailladés*. Les leurs avaient cependant, à la partie supérieure, une ouverture longitudinale, qui laissait la chemise à découvert et pouvait se boutonner. Les bourgeoises, faute de dentelles, se contentèrent de *galants :* c'était sous ce nom qu'on désignait toute espèce de rubans. Dans *la Galerie du Palais*, comédie du grand Corneille, jouée en 1635, Oronte dit à Florice :

Si tu fais ce coup-là, que ton pouvoir est grand!
Viens, je te veux donner tout à l'heure un galant.

Dans la même pièce, un mercier dit à Cléante :

Ne vous vendrai-je rien, monsieur? des bas de soie?
Des gants en broderie ou quelque petite oie?

Ce nom, qui signifiait au seizième siècle abattis de volaille, servait, sous Louis XIII, à désigner les rubans, les plumes, le nœud d'épée, les gants, les bas, les souliers et la garniture de l'habit.

Scarron, dans son *épître burlesque* à madame de Hautefort, nous a laissé le portrait des *merveilleux et merveilleuses* de 1640, à la fin du règne de Louis XIII :

Parlerai-je des jouvenceaux,
Tous argentés par leurs manteaux,
Tous enchérissant sur la mode,
Commode soit ou non commode;
Ayant tous canon trop plissé,
Rond de bottes trop compassé,
Souliers trop longs, grègue trop large,
Chapeau à trop petite marge;
Trop de galons dessus les reins,
A la tête de trop longs crins.
Parlerai-je de ces fantasques
Qui portent dentelle à leurs masques,
En chamarrent les trous des yeux,
Croyant que le masque en est mieux?
Dirai-je : qu'en la canicule,
Qu'à la cave, même l'on brûle,
Elles portent panne et velours?
Mais ce n'est pas à tous les jours;
Qu'au lieu de mouches, les coquettes
Couvrent leur museau de paillettes,
Ont en bouche canelle et cloux,
Afin d'avoir le flairet doux,
Ou du fenouïl, que je ne mente,
Ou herbe forte comme mente.

ÉMILE DE LABÉDOLLIERRE.

REVUE LITTÉRAIRE.

Lutèce et Paris, histoire religieuse, civile, monumentale et morale du vieux et du nouveau Paris, à l'usage de la jeunesse, par Victor Herbin. Un joli volume richement illustré, prix 5 fr.; à la librairie classique et d'éducation, 37, rue Fontaine-Molière.

L'auteur, se renfermant dans des limites modestes, se borne à raconter la naissance de Lutèce et les successives et merveilleuses transformations de cette métropole du monde civilisé. Il montre d'abord la religion du Christ, mère secourable, veillant dès le berceau sur les destinées de la ville à peine éclose; puis, la société s'organisant, il enregistre les progrès de la civilisation chez le peuple qui grandit, et les lois que réclament ses besoins nouveaux. Les monuments, ces incorruptibles témoins du passé, ne sont pas oubliés, non plus que les poétiques ou dramatiques, mais toujours touchantes, traditions de la chronique populaire; enfin, il trace le tableau le plus exact possible des mœurs aux époques principales. A ce sujet nous vous citerons :

La Légende du comte Robert.

Sous le règne de Henri Ier, c'est-à-dire vers l'an 1061, vivait, chargé d'années et de gloire, et retiré dans son castel, dont les dépendances touchaient au monastère de Saint-Martin, le comte Robert, fait comte d'Hast par le roi pour lui avoir sauvé la vie dans une bataille, en tuant d'un coup de lance le barbare sous le fer duquel il allait succomber. Son fils Jehan, beau et vaillant chevalier, l'avait remplacé dans les combats, et depuis trois années son père priait pour son heureux retour.

Or, le comte Robert ne priait pas seul : Blanche, l'orpheline qu'Hermangilde, sa défunte femme, avait élevée, et qui était, moins quelques années, de l'âge de Jehan, Blanche, à qui le comte donnait le doux nom de fille, avait grandi avec le fils de son bienfaiteur, partageant ses jeux, ses espérances et ses joies; chaque soir elle venait s'agenouiller aux pieds du vieux comte, joignant ses prières à celles que la maison assemblée élevait vers le ciel pour le retour du fils bien-aimé que tous rappelaient de leurs vœux. Puis, quand les serviteurs, la prière finie, s'étaient retirés, quand le silence régnait dans la vaste et sombre demeure, le vieux comte et Blanche demeuraient de longues heures dans le doux ressouvenir du passé ou dans la communication de leurs craintes relatives à Jehan.

Un jour, d'éternelle mémoire, apporta dans Paris le bruit que les Normands venaient d'être vaincus et chassés, sans doute pour toujours; mais les guerriers de France n'avaient triomphé que par le courage du désespoir, payant de leur sang l'affranchissement de leur patrie; de ce nombre, racontaient les messagers de l'armée, était le fils du comte Robert.

Quand cette nouvelle pénétra dans le manoir du père de Jehan, elle y jeta la consternation. Personne, parmi tant de vaillants hommes d'armes, n'osait se présenter devant le comte pour lui annoncer la mort de son fils. Blanche, seule, prenait le courage de remplir cette terrible mission, lorsqu'une grande rumeur se fait entendre : les chaînes du pont-levis s'abaissent avec fracas pour livrer passage à un guerrier; les dalles résonnent sous des pas

précipités, les deux levriers qui accompagnaient Blanche relèvent la tête, s'élancent vers la porte, qui s'ouvre pour laisser entrer un jeune homme sans casque, la chevelure en désordre, mais le regard triomphant, radieux...

C'était Jehan, Jehan vainqueur après de rudes combats. Il venait de délivrer son pays, de venger sa mère, car dans une invasion des Normands, dame Hermangilde, enlevée par ces barbares, n'avait été rendue qu'à prix d'argent.

Après ce retour, quelques jours heureux s'étaient écoulés pour Jehan et pour Blanche, lorsqu'un matin ils furent appelés dans l'oratoire du comte Robert, et le trouvèrent en compagnie de son chapelain. L'air de solennité de cette réunion inattendue frappait les deux jeunes gens, lorsque le comte leur dit : « Approchez-vous, enfants, prenez place près de moi; ce que j'ai à vous dire est grave et intéresse le bonheur de votre vie. »

Puis le vieillard continua : « Vous vous aimez, enfants, et je remercie le Seigneur qui a inspiré à mon fils un amour pur et vrai pour la jeune colombe élevée par ma sainte femme qui est aux cieux et dont le vœu le plus cher était de voir Blanche devenir l'épouse de son fils. Par ses vertus modestes, son tendre dévouement, par tous les trésors que renferme son cœur, Blanche avait depuis longtemps mérité de porter le nom de fille que je lui avais donné : elle mérite de devenir l'épouse et la compagne de mon bien-aimé fils. Jehan, acceptes-tu Blanche pour épouse?

— O mon père! s'écria Jehan avec exaltation, mon père, pouvez-vous me le demander?

— Et vous, Blanche, acceptez-vous Jehan comme l'époux que vous destinait votre digne protectrice?

— Oui, mon père, répondit avec modestie la jeune vierge, et devant vous, devant notre sainte, qui du haut des cieux reçoit mon serment, je jure de me consacrer au bonheur de Jehan et au vôtre, mon père.

— Agenouillez-vous donc, enfants, car Dieu, par l'organe de son saint ministre, va bénir votre union. »

Et le chapelain, prononçant les sacramentelles paroles, unit les deux fiancés du berceau.

« Maintenant, reprit le comte Robert, que toi, Blanche, ma fille, tu as un appui, toi, Jehan, une compagne dans ce monde, apprenez la résolution que j'ai cru devoir prendre.

» J'ai fait un vœu qu'il est temps d'accomplir : quand, par suite des malheurs de mon pays, j'ai été séparé de dame Hermangilde, j'ai juré, en rentrant dans ma maison désolée et vide, de ne déposer l'épée que dès que moi ou l'un des miens aurait tiré vengeance de mon injure; mais qu'aussitôt que le ciel m'aurait accordé cette faveur, j'irais finir dans le silence du cloître le reste des jours qui me seraient accordés par le Seigneur, afin de me préparer à mourir en chrétien. Ce vœu, je l'accomplis aujourd'hui, enfants; je vous laisse jeunes, aimants, aimés et bénis; vivez longtemps, marchez dans les routes droites, n'oubliez pas votre mère, qui du haut du ciel vous protége, et le vieillard qui chaque jour sur terre priera pour vous.

— Mon père, s'écria douloureusement Jehan, faisant un pas pour arrêter le comte, nous quitter sitôt et pour ne plus nous revoir, peut-être!

— Je vais me réfugier dans le seul bonheur réel, dans le seul amour vrai : celui de Dieu. Puisses-tu, Jehan, ne venir frapper à la porte de cette retraite qu'alors que, comme moi, l'âge aura courbé ton corps et dépouillé ton front! Comte Jehan d'Hast, le frère Robert te fait son dernier adieu. »

Et lorsque Jehan et Blanche relevèrent la tête, sortant de l'état de stupeur où les avaient jetés ces paroles, le comte avait disparu; il traversait d'un pas rapide les galeries et les cours de son manoir, recevant

les humbles saluts de ses valets et hommes d'armes, qui ne se doutaient guère que leur maître vénéré quittait la demeure de ses ancêtres pour n'y jamais revenir.

Jehan et Blanche essayèrent de se consoler par leur mutuel amour et par la pratique des devoirs imposés à leur rang... Une chose pourtant manquait aux jeunes époux; mais, dans la crainte de se montrer ingrats envers le ciel, ils n'osaient la lui demander... Bientôt ils n'eurent plus rien à désirer : Blanche allait être mère ! Mais, hélas! au moment où il voyait combler tous ses vœux, Jehan n'était point père et déjà il avait cessé d'être époux...

Nous passerons rapidement sur les jours qui suivirent la mort de Blanche : ce ne serait plus d'ailleurs la vie de Jehan que nous raconterions, mais celle d'un autre lui-même, que la souffrance avait rendu insensible.

Une nuit, après avoir erré sous les murs de la cité, succombant à la fatigue, il se trompa de route, et après avoir franchi plusieurs clôtures, il tomba sur un tertre de gazon et s'y endormit...

C'était la tombe de sa bien-aimée... Jehan eut un songe. Pâle, comme à sa dernière heure, et triste, mais d'une tristesse tendre plutôt que sévère, Blanche lui apparut, et, d'une voix douce elle lui dit : » Jehan, mon Jehan d'autrefois, qu'es-tu devenu ? Tu te désespères pour une séparation de peu de durée. Tu as oublié qu'époux sur la terre, nous serons encore époux dans le ciel. Tu es vaillant de cœur, ami ; marche donc dans la vie comme tu marchais dans les combats. Tu es seul, dis-tu, tu n'as plus d'âme pour épancher ton âme ; ignores-tu donc que nous pouvons communiquer ensemble par la prière ? Rappelle-toi les jours d'autrefois, lorsque, séparés par les événements, nous vivions éloignés l'un de l'autre ; chaque jour nos âmes et nos pensées se confondaient pour monter vers Dieu. C'était à l'heure du soir. Pourquoi ne pas continuer ces pieux et consolants entretiens ? Reviens à moi, Jehan, mon Jehan bien-aimé ; reviens à moi en revenant à Dieu, et promets-moi que chaque jour, à l'heure où la lumière fait place à la nuit, tu viendras ici prier près de moi ; tu rappelleras ainsi un moment sur la terre mon âme pour l'unir à la tienne.

— O Blanche ! Blanche ! je te le jure ! » s'écria Jehan, arraché de son sommeil. Mais quand il ouvrit les yeux, le doux fantôme avait disparu ; le jour commençait à poindre. Il baisa pieusement le sol sacré, et se releva, décidé à accomplir la généreuse résolution qu'il venait de former.

Il passa sous les murs de son manoir en lui jetant à peine un regard, et vint frapper à la porte du monastère de Saint-Martin.

Le premier religieux qu'il rencontra sur son passage, ce fut son père, aux genoux duquel il se précipita en s'écriant : « Mon père, bénissez-moi ! »

Celui-ci, frappé à cette vue, allait interroger son fils, lorsque Jehan reprit : « Puisses-tu, m'avez-vous dit en me quittant, n'avoir à venir frapper aux portes de la retraite sainte qu'alors que, comme moi, l'âge aura courbé ton corps et dépouillé ton front !... Je suis jeune encore, mon père, et cependant me voici ! — Que viens-tu faire en ces lieux ? — Prier, me souvenir et pleurer. — Viens donc, mon fils, et que la paix du Seigneur soit avec toi ! »

Le même jour, Jehan était reçu à l'épreuve parmi les frères ; il ne pouvait prononcer ses vœux qu'au bout d'une année ; mais ce n'était là pour lui qu'une forme inutile ; bien résolu de tenir le serment fait à Blanche et à Dieu, dès son entrée au couvent il lui avait fait don de toutes ses richesses et de tous les biens et possessions de la seigneurie d'Hast.

Plusieurs mois s'étaient à peine écoulés que le vieux manoir était abattu pour faire place à de vastes enclos ; les fossés comblés se trouvaient convertis en riants jardins. Chaque soir, un jeune moine sortait silencieusement par la poterne et venait

s'agenouiller en face d'un tertre de gazon surmonté d'une croix. C'était le pauvre Jehan qui venait prier près de Blanche. Plusieurs fois il remarqua les traces d'un passage pratiqué violemment à travers ce champ sacré. Le pieux époux opposa à cette profanation d'insuffisants obstacles, car chaque fois qu'il revenait à sa pieuse station, il trouvait la fragile clôture foulée par des pieds de chevaux. Un soir, animé d'une sainte colère, il s'était décidé à veiller près de la tombe outragée, pour rappeler le profanateur aux sentiments de respect dû aux morts, lorsque, à l'aube naissante, il vit accourir, monté sur son destrier, un chevalier, précédé d'un page porteur d'une torche, et suivi de deux hommes d'armes. C'était un méchant seigneur du voisinage, détesté des hommes, et maudit de Dieu. Au moment où il se préparait à franchir, selon son habitude, la religieuse enceinte, Jehan se jeta au devant de lui, en criant : « Qui ose ainsi troubler le repos des morts et violer leur dernière demeure ?

— Moi ! répondit d'une voix colère le sire de Lutys, moi qui ne reconnais point de maître en ces lieux.

— Seigneur, dit Jehan, j'honore votre puissance ; mais une tombe chrétienne est ici sous la protection de Dieu, notre maître à tous ; je vous en prie, seigneur, respectez-la ; vous en détourner ne vous prendra pas tant de temps qu'il vous en a fallu pour entendre ces paroles ; songez que Dieu est le vengeur des tombeaux profanés ! »

Ce disant, Jehan s'agenouilla en face du sire de Lutys, décidé à se laisser fouler aux pieds de son cheval plutôt que de laisser consommer l'acte sacrilége.

« Arrière, moine ! dit le sire de Lutys en le frappant d'une longue verge, arrière !

— Seigneur, je vous pardonne, répondit le pieux Jehan ; mais, moi vivant, vous n'outragerez pas cette terre !

— Saisissez-le ! » cria le méchant seigneur à ses hommes d'armes. Jehan s'échappa de leurs étreintes, revint au devant du profanateur et saisissant d'une main vigoureuse la bride de son cheval : « Arrête ! sire de Lutys, lui cria-t-il d'une voix ferme ; puisque mes prières n'ont pu aller jusqu'à ton cœur, il me faudra employer d'autres moyens ; tu croyais avoir affaire à un pauvre religieux ! voilà pourquoi tu m'as frappé, lâche !... mais, écoute ! Je suis Jehan, comte d'Hast ; mes services et ceux de mon père sont inscrits au livre de notre histoire ; je te fais l'honneur de te provoquer ; au nom d'une tombe outragée, je t'appelle au combat. » Puis le voyant sourire avec un insultant dédain, Jehan arracha au sire de Lutys son gantelet de fer et lui en meurtrit le visage.

« C'est un combat sans grâce ni merci, fils de Robert ! rugit le mécréant. — Oui, monseigneur ! — Sans retard ! — Oui, monseigneur ! — Ici, dans une heure ! — Oui, monseigneur ! » Et le sire de Lutys se dirigea vers son manoir, de toute la rapidité de son cheval.

Quant à Jehan, il rentra au couvent, où il alla raconter à son père la rencontre qui venait d'avoir lieu, et le duel qui allait s'accomplir.

Les apprêts n'en furent pas longs : le vieux moine prit son livre de prières et un vase rempli de l'eau sainte avec laquelle on bénit les morts ; le jeune moine prit une bêche et la vaillante épée qu'il avait suspendue dans sa cellule ; tous deux s'acheminèrent en silence vers le cimetière.

Lorsque le sire de Lutys, accompagné de son écuyer, y entra l'épée à la main, il trouva un vieux moine qui priait, et s'adressant à Jehan : « Que faites-vous donc ? lui dit-il d'une voix hautaine.

— Je creuse au pied de la tombe que vous avez profanée, la fosse dans laquelle je vous coucherai tout à l'heure, quand, avec l'aide de Dieu, je vous aurais tué..

— C'est trop d'insulte ! cria le sire de Lutys, écumant de rage. Allons ! »

Jetant la bêche dont il se servait, Jehan

saisit sa longue épée et engagea le combat.

Le vieux moine priait toujours.

C'était vraiment un spectacle terrible, sans exemple, que ce combat qui montrait d'une part un chevalier bardé de fer, de l'autre un humble moine à la robe flottante, à la poitrine sans défense. Il fallait, pour que la bonne cause pût triompher, que la main de Dieu dirigeât les coups.

Un moment, la lutte sembla favorable au mécréant; une blessure, heureusement peu profonde, ensanglantait les blancs vêtements du moine et donna au sire de Lutys une aveugle confiance dont Jehan profita en portant à son adversaire un coup terrible qui l'étendit mourant à ses pieds.

Alors, le vieux moine sortit de son immobilité, et s'approcha du sire de Lutys. Celui-ci, à la vue de la mort qui s'avançait à grands pas, céda aux instances du vénérable prêtre, et mourut en confessant ses crimes et en les maudissant.

La double expiation était accomplie envers Blanche, envers Dieu et les hommes; l'absolution du prêtre était descendue sur le pécheur repentant; les deux religieux ensevelirent le mort aux pieds de celle qu'il avait insultée, puis ils rentrèrent au couvent en glorifiant le Seigneur.

Ici finit la Légende du comte Robert.

« Ce fut ainsi, dit l'auteur, que le duel se trouva organisé en France, et, loin de blâmer l'Église d'en avoir, par son autorité, consacré l'usage, il faut au contraire reconnaître là encore sa prévoyante sagesse; elle avait voulu, à ces époques d'honneur sauvage et de force brutale, en assujettissant à des formalités les combats particuliers, atténuer autant que possible leurs funestes effets. »

Mme J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY.



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

IL DI DELLE CENERI.

SONETTO.

Del sommo eterno Rè la fida sposa,
Deposta ogni letizia, e canti, e feste,
Umile oggì si mostra in brune veste,
E ver noi dice con voce pietosa :

Mirate, figli miei, come ogni cosa
Passa, quasi ombra, e più non si riveste,
Abbiate al ciel le voglie attente e preste,
Ove ogni vero ben ferma e riposa.

Ne v'inganni mortal gloria caduca,
Non regni, non tesor, pompa e bellezza,
O finti, brevi, fuggitivi onori.

A levarvi da terra omai v' induca,
Che in questa si risolve ogni grandezza,
Che in segno in fronte, e voi segnate i cori.

OLIMPIA MALIPIERO, da Venezia.

LE JOUR DES CENDRES.

SONNET.

La fidèle épouse du Roi éternel suspend sa joie, ses chants et ses fêtes ; aujourd'hui elle se montre humblement vêtue de sombres habits, et nous dit d'une voix pieuse :

Regardez, mes enfants, comme toute chose, pareille à une ombre fugitive, passe et ne se revoit plus; donc, dès ce moment et sans cesse, que vos vœux tendent vers le ciel, où réside et se fixe le vrai bien.

Ne vous laissez éblouir ni par le prestige d'une gloire périssable ni par la pompe et le faux éclat de fragiles honneurs.

Je vous exhorte à vous dégager désormais de la terre, où toute grandeur se résout en ce symbole que j'imprime sur vos fronts, et que vous devez imprimer dans vos cœurs.

Mme VAN TENAC.

DU MONDE, DE SES USAGES ET DE SES COUTUMES,

LETTRES D'UNE GRAND'MÈRE A SES PETITES-FILLES.

LA COMTESSE DE CRISMANTEL A Mlle LAURE D'ORVILLIERS.

Au château de Revel.

10e lettre.

Il y a longtemps, ma chère petite-fille, que je ne me suis occupée de vous. Il en est toujours ainsi de la plus raisonnable, dans les familles ; elle paraît toujours *sacrifiée*, et quand on examine les choses, il se trouve que c'est l'enfant pour laquelle la nature a tout fait, et qui permet à ses parents de porter leur sollicitude sur d'autres enfants nés avec des penchants moins modérés, une raison moins hâtive, et souvent aussi une santé moins robuste. Vous voyez, cher Laure, que je vous fais peu de compliments, et vous trouve surtout *heureusement née*, en vous comparant à ma *frivole Hélène* ou à mon *orgueilleuse et emportée Pulchérie*. Celles-ci, je l'avoue,

déploient depuis quelque temps des vertus militantes qui m'inspirent pour elles une sorte d'estime..... Enfin, j'aurai la joie de voir mes petites-filles devenues bonnes et heureuses, à la suite de plus ou moins de peine; et j'aurai de solides raisons de les aimer et de féliciter leurs parents des mérites que la nature aura départis à ces chères enfants, ou des mérites qu'elles auront acquis.

Maintenant que je me suis justifiée auprès de vous d'une négligence que je crois avoir bien motivée, je vais répondre à votre dernière lettre.

J'avais appris par les journaux la nomination de M. Lusseran à la place de receveur général; mais savez-vous, chère Laure, qu'il faut que vous m'ayez fait une haute réputation de sagesse pour que madame Lusseran, et son mari *même*, ainsi que vous le soulignez, veuillent avoir mon avis sur la manière dont ils doivent se *poser* et *agir* en arrivant à leur destination? Je n'entends finesse à rien; je ne tire aucune prétention d'avoir su vivre en province, quoique née et élevée à Paris, et n'ayant habité que mes terres. Je vais donc tout simplement vous dire ce qui me paraît sensé sur ce sujet, et ce que j'ai pu observer.

Je suis fâchée de commencer par blâmer les craintes de madame Lusseran, qui s'effraye beaucoup trop de vivre sous un climat magnifique, dans une ville qui contient vingt-huit mille âmes, dont les environs sont délicieux, et où la place seule de son mari, quand ils n'auraient pas de fortune, suffirait pour les faire jouir de bien plus que de l'aisance.

Assurez-la qu'il est impossible de ne pas se former une société extrêmement aimable dans une ville où se trouve un *évêché*, une *cour royale* et une *garnison*. On est sûr de rencontrer des gens instruits et bien élevés dans ces trois corps, et l'on jouit davantage de leur société dans une ville où les distances sont rapprochées, et où les individus ne disparaissent pas comme ceux d'une lanterne magique.

Mais ce clergé, ces magistrats, ces militaires sont souvent étrangers à la ville, et c'est avec les indigènes qu'il est important de s'accorder!.. Je n'en sais qu'un moyen, c'est de se montrer instruit de l'histoire de leur département, et surtout de ne jamais parler de Paris, si vous voulez qu'on vous pardonne d'en être. C'est un tort que ne manquent jamais de se donner les Parisiens, qui sont toujours sûrs que les comparaisons ne peuvent être qu'à l'avantage de leur ville.

Abstenez-vous donc de citer Paris, dont le nom réveille mille petites vanités froissées. Vous vous priverez ainsi de la satisfaction de blesser, dans leur vanité, les provinciaux; vous ne goûterez pas l'*exécrable* plaisir d'exciter leur envie; mais vous échapperez à leur inimitié.

On ne voit jamais arriver de fonctionnaire étranger, dans une ville, sans éprouver un peu de jalousie, et M. Lusseran n'a pas un parent, pas un ami dans tout le département... C'est donc de lui, de sa femme, de ses filles, de son jeune rhétoricien, et de son joli petit garçon de six ans, que tout va dépendre.

Le premier soin, en arrivant, doit être de louer une maison qui ne pourra loger que la famille, afin d'éviter les propos entre domestiques.

Avant de se meubler, monsieur et madame Lusseran examineront, sans paraître y donner attention, le mobilier de l'évêque, du préfet, du premier président, du procureur général, du commandant militaire du département. Ils doivent régler leur ameublement sur celui de ces personnes, et prendre grand soin de ne pas donner lieu à ce que l'on puisse dire qu'ils ont voulu l'emporter sur les autorités, notabilités, etc. de la ville; reproches toujours accompagnés de plaisanteries injurieuses quand il est question de gens de finance.

La simplicité est toujours convenable,

mais elle est nécessaire au repos dans les villes où le défaut de distractions ramène les discours sur le même sujet.

Établie dans sa maison, madame Lusseran, qui se sera fait donner les *listes* de la femme du dernier receveur général, ira visiter les dames de la ville, que son mari aura déjà vues. L'ordre de ces visites est connu en province, et M. Lusseran aura pris des informations à ce sujet; ce qui lui aura été facile, car tous ses employés s'empresseront non-seulement de le renseigner sur ces formes, mais encore sur le caractère, la réputation, la vie privée et publique de chaque habitant. M. Lusseran écoutera tout, le repétera à sa femme; tous deux n'en croiront que ce qu'ils voudront, mais en feront leur profit; ne s'épargnant ni révérences ni cartes cornées; faisant peu de questions, et parlant le plus possible de choses indifférentes; s'arrangeant de manière enfin à ce que l'on dise : *Ce sont des gens très-bien !...* Cet éloge n'est pas pompeux, mais fort souhaitable pour des débutants. Si l'on commençait par remarquer de l'esprit et du bon air, on imaginerait bien vite du penchant à la moquerie et du dédain. Les susceptibilités provinciales sont délicates, et (grâce aux mauvaises inclinations si communes chez les humains), ce qui les éveille d'abord, c'est une supériorité quelconque; et plus cette supériorité sera frivole, plus elle excitera d'irritation. C'est pourquoi je conseille à madame Lusseran d'observer, pour ses habits et pour les habits de ses filles, la même règle que pour ses meubles. Rien de remarquable, rien que l'on puisse citer. Il est probable que la tournure de la mère et des filles donnera à leur parure un degré d'élégance peu ordinaire à cent quatre-vingts lieues de Paris... Cependant je ne peux me résoudre à leur dire de jouer la mauvaise grâce. D'ailleurs, on aura bientôt reconnu le naturel d'un maintien fruit de l'habitude, et que ne provoque pas le désir de faire de l'effet : le naturel s'excuse.

Mais, me direz-vous, sous tous les autres rapports il faudra donc que la famille Lusseran dissimule, mente, même, pour rester inaperçue, quand son mérite personnel, sa fortune, sa position, assureraient sa domination dans la société ?

D'abord, il n'est pas sûr que tout ce qui distingue les Lusseran ne puisse se trouver dans plusieurs familles du pays; mais il est bien sûr que les contribuables voudront mettre les Lusseran en rivalité avec quelques notabilités de leur ville, et donneront l'avantage à ces dernières, quelle que soit leur infériorité. Enfin, vous m'avez demandé ce qu'il fallait faire pour satisfaire aux exigences des provinciaux et vivre paisiblement avec eux; je vous le dis. Si vous me répondez que mes prescriptions sont pénibles, ennuyeuses, je vous répondrai, moi, que vous avez raison, mais que je n'ai jamais vu arriver au bien sans se donner quelque peine, et qu'on ne saurait avoir regret à des sacrifices qui assurent la considération et le repos.

La modération raisonnée que j'ai conseillée dans l'ameublement et les habits, je la conseille encore dans les dîners, les soirées, les bals qui sont d'étiquette pour les fonctionnaires d'un département, toujours en proportion des émoluments de la place. Un receveur général doit avoir sa maison ouverte une fois par semaine, et donner un dîner le même jour. Ce dîner doit être bon, ainsi que les rafraîchissements que l'on fait servir; mais il serait nuisible que l'on puisse citer, ou des primeurs, ou des mets rares qui distingueraient ces repas, des repas donnés par les autres autorités. C'est au profit de la vanité seule que tournent les dépenses superflues, et, règle générale : ce qui caresse notre vanité blesse celle du prochain.

Je n'ai pas besoin de dire avec quel soin doivent être faites les listes d'après lesquelles on invite. Une négligence, un oubli se payent cher! On peut éviter cela. J'insiste pour que l'on fixe un jour de récep-

tion. C'est le moyen d'être libre pendant le reste de la semaine.

Il ne faut pas s'exagérer ce que l'on appelle *devoirs* en province. On établit une santé délicate, des éducations à conduire, à perfectionner, des habitudes casanières auxquelles on ne peut renoncer immédiatement. Si on joint à cela une extrême politesse, on aura bientôt accoutumé la *société* à ne recevoir que de rares visites.

Toutes ces précautions possibles ne parviendront peut-être pas à préserver M. et madame de Lusseran de recevoir une impertinence. Quand le premier mouvement de colère sera passé, qu'ils réfléchissent longtemps sur ce qu'il convient de faire; laisser passer la chose sans paraître l'avoir aperçue, est en général la manière la plus adroite de la terminer; et presque toujours, jouer en ce cas une ignorance absolue de l'intention et même du fait, si c'est possible, c'est se venger; ne pas sembler atteint d'un trait de ce genre, c'est le renvoyer à celui qui l'a lancé.

La femme la plus spirituelle du plus spirituel des siècles, madame de Sévigné, s'intéressait beaucoup à une mésintelligence qui divisait l'évêque de Marseille et le comte de Grignan, faisant les fonctions de gouverneur de la Provence. Madame de Grignan consultait sa mère, et ne se plaignait pas sans amertume de ce Forbin-Janson, que la mitre n'empêchait pas les Provençaux de nommer tout bas *Fourbin*, ancien nom de sa famille. La dame de la cour de Versailles, la châtelaine des Rochers, la *Sainte de Livry*, comme l'appelle Horace Walpole, répondait à sa fille: « Je vous avoue que je serai très-mal contente de Monseigneur de Marseille, s'il ne fait pas ce que nous souhaitons... Il m'écrit que nous sommes toujours amis : ce sont toujours les mêmes phrases. Il me semble que j'ai reçu plus de dix fois cette même lettre... Continuez l'amitié *sincère* qui est entre vous Ne levez point le masque, et ne vous chargez point d'une haine à soutenir; c'est un plus pesant fardeau que vous ne pensez. » Elle écrit autre part : « Vous verrez à vos États l'effet des protestations de Monseigneur de Marseille. Je les trouve bien sophistiquées. Les assurances que je lui donne de mon amitié sont à peu près dans le même style, lui disant que je ne doute point du tout que vous n'ayez toujours de nouveaux sujets de lui être obligé. » Enfin, elle termine une de ses lettres par ces mots : « En attendant, ne donnez pas aux Provençaux le plaisir de vous brouiller avec les archevêques et intendants; vous les feriez trop aises..... Ils ne veulent que des *pétoffes* (1) sans se soucier de dire vrai, ni de vous servir. Si cet avis est bon, profitez-en. J'ai cru voir à Lambesc que la joie des Provençaux était d'animer, de brouiller, et de se rendre nécessaires. Ah! fi! quittez ce style de province et de Provençaux. »

Cela est vrai dans toutes les villes, et j'espère que la famille Lusseran ne l'apprendra pas à ses dépens. Avec une véritable bienveillance, avec la connaissance des susceptibilités provinciales, et le soin de ne jamais citer Paris, il est presque impossible de ne pas réussir dans une grande ou petite ville, et c'est surtout à l'empressement des habitants qu'il faut savoir se dérober; l'oisiveté leur faisant rechercher sans discernement des plaisirs dont ils ne prévoient pas les suites. Telle est surtout la comédie de société, source de familiarité, de jalousie, d'envie, de dépit, de querelles, et qu'il faut éviter. C'est s'imposer une privation sans doute, mais on ne peut comparer une soirée de divertissements à des mois de tracasseries.

Il me semble n'avoir rien oublié de ce qui doit s'observer pour vivre en paix au milieu de gens que l'on ne connaît point, et dont on n'est pas connu. Ce que j'ai oublié en parlant de la bienveillance qu'il

(1) Balivernes, fadaises.

est toujours bon de témoigner et d'inspirer, c'est de recommander qu'on ne la confonde pas avec l'obligeance, charmante qualité dont les inconvénients sont insupportables avec les indiscrets, très-communs partout. Un ordre au concierge vous débarrasse à Paris des importuns ; accueillis une fois, en province, ils s'imposent, et l'on est réduit à se brouiller, extrémité fâcheuse. Sachez donc refuser poliment ces solliciteurs de recommandations, ces emprunteurs d'argent, de chevaux, de livres, de batterie de cuisine, qui, parce qu'ils ne possèdent rien, croient qu'il leur sied d'abuser de tout, et agissent avec le *sans façon* qui ne craint pas de représailles.

On ne fait jamais trop, on ne fait jamais assez d'aumônes ; mais les services entre égaux demandent du discernement. L'empressement même à faire le bien est presque toujours accompagné de quelque danger. Le prince de Talleyrand avait coutume de dire à ceux qu'il employait : *Surtout, pas de zèle*..... Il faut appliquer cette maxime à ses propres actions dans toutes les relations sociales.

Si mes avis vous semblent mériter quelque attention, n'oubliez pas qu'ils sont propres à un percepteur dans un chef-lieu de canton, comme à un receveur général de ville de premier ordre. Tout doit se faire avec des proportions, résultat des émoluments de la place. Ce sera alors M. le maire, M. le curé, le maréchal des logis de la gendarmerie, le médecin du lieu, le notaire, qui seront les types sur lesquels les nouveaux arrivés modèleront toutes leurs dépenses.

Il me semble m'être assez rappelé ma vie de province pour que cette lettre ne vous soit pas entièrement inutile. Vous en lirez à madame de Lusseran ce que vous croirez lui en convenir. Je laisse ce soin à votre sagesse, comme je laisse à votre tendresse pour vos parents le soin de leur parler de mes sentiments.

Adieu, chère Laure.

COMTESSE DE BRADI.

LE VOEU DE BÉATRIX DE PROVENCE.

Raymond Bérenger V, comte de Provence, eut quatre filles de son mariage avec Béatrix de Savoie. L'aînée, Marguerite, épousa notre roi saint Louis, neuvième du nom. Éléonore, la seconde, fut mariée à Henri III, roi d'Angleterre ; Saneia, la troisième, devint la femme de Richard, duc de Cornouailles, frère de Henri III, lequel Richard fut depuis couronné roi des Romains.

Restait à marier Béatrix, la quatrième. Cette princesse n'avait, à la mort de son père, qu'un très-médiocre apanage ; mais Blanche de Castille et le roi Louis IX, son fils, lui firent épouser Charles de France, comte d'Anjou, et malgré l'opposition de Marguerite et de ses sœurs, aidèrent les nouveaux époux à se mettre en possession des états de Provence. Charles d'Anjou tint sa cour à Aix, régnant paisiblement sans se mettre en peine du vif mécontentement de la reine Marguerite, qui, en qualité d'aînée, revendiquait hautement ses droits à l'héritage paternel. Aux grandes fêtes de l'année, le comte amenait sa femme à la cour de son frère, et sans tenir aucun compte de l'accueil froid et hautain de la reine de France, fort de l'appui du roi et de Blanche de Castille, il faisait prendre le pas à la comtesse,

immédiatement après les reines et avant les autres princesses du sang. Aussitôt la mort de la reine-mère, Marguerite ne se contraignit plus et ne se fit faute d'humilier souvent sa sœur, qui ne vint plus que rarement à Paris.

Les années se succédèrent, l'âge n'avait point éteint le ressentiment que les trois sœurs conservaient envers Béatrix et le comte d'Anjou; mais l'éloignement de ceux-ci de la cour de France les avait préservées d'en faire l'épreuve.

Pendant les troubles qui éclatèrent en Angleterre, à l'époque de la révolte du comte de la Marche, les reines Éléonore et Sancia se réfugièrent auprès de leur sœur Marguerite. La bataille dans laquelle Leicester fut tué rendit à Henri III toute sa tranquillité, et Louis IX ordonna qu'un *Te Deum* serait chanté à Notre-Dame de Paris, en réjouissance de cet heureux événement. Toute la famille royale devait y assister; il exigea que le comte et la comtesse d'Anjou y fissent acte de présence. Ils obéirent et se rendirent à Paris pour cette solennité. Le dimanche fixé pour la cérémonie, la reine Marguerite, entourée de ses pages et damoiselles, se rendit à la Sainte Chapelle. Le palais nommé aujourd'hui Palais de Justice était alors la demeure de nos rois; beaucoup plus vaste qu'il ne l'est de nos jours, il servait de résidence à la nombreuse famille du roi régnant.

Près du maître-autel, en face du trône du monarque, était une estrade couverte de velours bleu, parsemé de fleurs de lis d'or, sur laquelle trois autres trônes étaient préparés; celui du milieu, plus élevé que les deux autres, fut occupé par la reine de France; les reines Éléonore et Sancia se placèrent à ses côtés. Au bas de l'estrade et au milieu des princes et princesses de la maison de saint Louis, se trouvait assise, mais sans aucune distinction, Béatrix de Provence, comtesse d'Anjou.

Pendant que les reines, dévotement inclinées, assistaient avec recueillement au service divin, Charles d'Anjou, debout près de son frère, vit d'un œil irrité sa femme exclue de l'estrade où d'ordinaire on plaçait un quatrième siége un peu moins élevé. A peine l'office était-il terminé, qu'il s'approcha de Béatrix, lui saisit la main et l'emmena tout d'abord sans avoir égard à la présence des reines qu'il devança.

Rentré dans leurs appartements, il lui reprocha d'avoir consenti à l'humiliation publique que l'orgueil de ses sœurs lui avait ménagée. La comtesse lui objecta la crainte d'un scandale dans le lieu saint, et celle d'offenser le roi; mais elle demanda avec instance de quitter la cour le jour même, après avoir toutefois manifesté son mécontentement aux trois reines. Charles la pressa d'agir à l'instant et commanda ses équipages.

Au lieu de se faire précéder, ainsi qu'il était d'usage, la comtesse d'Anjou se présenta seule chez Marguerite. Les trois sœurs étaient en ce moment réunies; elles accueillirent l'entrée de leur cadette avec un visage froid et sévère; aucun siége ne lui fut offert : il était aisé de voir que les ordres étaient donnés à cet égard.

Béatrix se sentait vivement offensée, mais elle se contint. « Je viens, mes sœurs, leur dit-elle, recevoir vos adieux et vous offrir les miens; le comte, mon seigneur, retourne en ses états; là, personne n'oublie du moins qu'il est fils de France et qu'il règne... — Si Béatrix avait moins d'orgueil et plus de sens, lui dit la reine d'Angleterre, c'est elle qui n'oublierait pas que sa couronne de comtesse n'en fait qu'une vassale de reine, et qu'elle ne doit se présenter devant nous qu'en sollicitant notre bon plaisir. — Je suis comme vous fille de Raymond Bérenger, reprit la comtesse, et notre père ne vous a pas appris à tirer vanité de votre rang pour insulter celle de vos sœurs qui ne serait pas appelée à ce rang suprême : je suis votre égale par le sang; mais s'il faut une couronne royale pour effacer l'injurieuse distance que vous établissez entre

nous, il se peut que mon noble époux ait aussi la sienne, avec l'aide de Dieu et de sa bonne épée. — Ce ne sera pas du moins celle de France, répondit Marguerite en jetant un regard de fierté maternelle sur trois de ses fils qui entraient. Mais en attendant cette couronne, le comte d'Anjou s'essaye à gouverner sur la Provence, oubliant que mon seigneur le roi de France ne fait que tolérer, pour le moment, la tyrannie de sa domination sur mes états. »

La reine Sancia, qui paraissait souffrir de cette discussion, se leva pour l'abréger. « Mes sœurs, leur dit-elle, épargnons-nous des paroles amères; la comtesse en venant à Paris a dû obéir à la volonté du roi; ce n'est pas elle qu'il faut accuser d'avoir manqué à ce qu'elle nous doit, mais bien le comte Charles, fils de France, il est vrai, mais qui ne se souvient pas toujours qu'avant tout il doit se montrer chevalier. » Le roi entra et fit joyeux accueil à Béatrix ; mais, trop émue pour cacher ce qu'elle éprouvait, elle se retira en prenant congé du bon roi, qui se douta bien qu'il venait de se passer encore une de ces querelles que sa volonté royale n'avait jamais pu empêcher.

La comtesse connaissait trop bien le caractère irascible et violent de son mari pour oser lui répéter toutes ces offenses; il eût voulu en tirer une vengeance immédiate; elle montra donc plus de prudence en dévorant des mépris pour lesquels il n'était pas temps d'exiger une réparation. Le brusque départ du comte Charles et de Béatrix ne causa aucun étonnement, le caractère du comte avait habitué sa famille à ces éclats et ils n'excitaient plus l'attention.

De retour à Aix, la tristesse et la préoccupation de Béatrix frappèrent son mari; il en exigea l'explication. La comtesse lui avoua qu'irritée par les insultes de ses sœurs, elle leur avait manifesté l'espoir que lui aussi, Charles d'Anjou, pourrait un jour donner une couronne royale à la quatrième fille de Raymond Bérenger. Le comte devint rêveur et se retira sans communiquer ses pensées; alors Béatrix, qui craignait de se voir accusée d'une folle ambition, comprit que son mari n'en avait pas moins qu'elle. Exaltée par les nouvelles espérances qu'elle conçut dans cette circonstance, elle se jeta à genoux devant son prie-Dieu, fit vœu de ne plus reposer ses membres sur aucun lit, de ne toucher à aucune viande avant d'avoir obtenu ce royaume tant désiré, et de ne rompre ce vœu qu'au banquet de son couronnement.

La comtesse communiqua cet état de choses à l'évêque de Fréjus, son confesseur. Ce prélat était attaché aux intérêts de la cour de Rome, il en connaissait tous les projets; ayant référé de cette confidence à ses supérieurs, il en reçut l'ordre d'exhorter la comtesse à la patience et à la soumission aux décrets de la Providence, dont les vues étaient impénétrables.

Pendant deux années Béatrix, se refusa constamment à se reposer dans un lit, quel que fût son état de santé. Tous les jours on servait, comme de coutume, les viandes sur sa table : elle n'y touchait jamais, quoi que ses médecins pussent dire contre les dangers d'un régime aussi rigoureux, et persista dans la sévérité des habitudes qu'elle s'était imposées.

Un envoyé du souverain pontife arriva à la cour de Provence et eut avec le comte un entretien secret. Cette audience terminée, Charles passa chez sa femme, puis, ayant congédié tous ceux qui les entouraient : « Béatrix, lui dit-il, vous êtes appelée au trône de Naples et de Sicile. Notre Saint Père, dont l'usurpateur Mainfroy a encouru la colère, dispose en ma faveur de cette double couronne. Dans peu de jours je pars pour l'Italie, et bientôt ces reines qui n'ont vu qu'une vassale dans la comtesse d'Anjou, salueront avec respect le diadème que le chef de l'Église posera sur votre front. »

La princesse sembla pétrifiée de joie et de surprise. « Mon vœu est exaucé ! s'écria-t-elle, je suis reine enfin ! et l'égale de

mes orgueilleuses sœurs. Partez, mon seigneur ; quels que soient les dangers qui vous attendent, j'en réclame la moitié ; votre fidèle épouse vous suivra partout. Il est plus glorieux pour nous de conquérir une couronne que de la recevoir bénévolement, comme un bien que personne ne songe à nous contester. »

Charles d'Anjou arma ; mais ses forces eussent été insuffisantes pour chasser son rival de l'Italie, si le pape Clément IV n'eût prêché une croisade contre Mainfroy ; il absout même de leurs vœux ceux qui renonceraient à la guerre de Palestine pour cette guerre déclarée sainte. Le roi de France consentit à ce traité, soit que son respect pour le saint siége l'empêchât d'examiner les motifs de cette entreprise, soit qu'il craignît de mettre obstacle à la fortune de son frère, ou bien plutôt que Charles d'Anjou ne fût pas d'humeur à suivre ses conseils ; quoi qu'il en soit, il ne s'opposa pas à ce que cette croisade fût publiée par toute la France.

Le comte d'Anjou passa en Italie, il força plusieurs châteaux avec une rapidité de succès inconcevable, et gagna la bataille de Bénévent, où Mainfroy fut tué. Conradin, son légitime héritier, prit le titre de roi de Naples et de Sicile. Sa jeunesse (car il n'avait que seize ans), ses droits, ses malheurs, son courage, lui procurèrent un grand nombre de partisans ; mais malgré la supériorité de ses forces, trahi par la fortune, il fut vaincu à la journée de Tagliacozzo et fait prisonnier avec le jeune prince Frédéric d'Autriche, son ami, dernier et infortuné rejeton de l'illustre maison de Souabe.

Les deux jeunes princes furent enfermés dans le fort de Salerne, où la comtesse résidait, place de sûreté qui la mettait à l'abri des chances de la guerre. Cette princesse témoigna le désir que les prisonniers fussent traités avec les égards dus à leur rang et à leur infortune ; mais les ordres de son mari étaient si sévères à leur égard et si précis, qu'elle n'osa les enfreindre.

La chute de Conradin frappa ses peuples de terreur et de désespoir ; ils se soumirent, et Charles prit possession de ses nouveaux états. Il se rendit à Salerne, où il fut reçu et salué roi de Sicile et de Naples aux acclamations des chefs de son armée. Ces cris de triomphe et de joie retentissaient jusque sous les fenêtres des deux captifs. Béatrix, loin d'éprouver l'immense satisfaction qu'elle avait espérée, ressentit un chagrin réel en voyant insulter au malheur de Conradin et de Frédéric. Pour la première fois elle entrevit les terribles conséquences d'une conquête dont elle avait rêvé la gloire ; car l'un de ces captifs était l'héritier légitime de cette couronne si vivement désirée, et toutes ses pensées d'orgueil et d'ambition s'évanouirent devant le sentiment de justice excité par sa conscience. Connaissant le caractère implacable de Charles d'Anjou, elle trembla à l'idée du sort qu'il destinait, sans doute, à son infortuné rival.

Les rigueurs déployées envers Conradin et Frédéric s'augmentèrent par la présence du vainqueur. On ne leur laissa qu'un seul domestique, et ce ne fut qu'aux supplications de la comtesse que Jean Procida, leur médecin, obtint de continuer ses soins à Frédéric, qui était blessé. Elle fit secrètement parvenir à ce zélé serviteur les adoucissements les plus indispensables au malade, et le fit assurer qu'elle emploierait tous ses efforts pour améliorer le sort de ses maîtres ; bien résolue d'y parvenir en sacrifiant, s'il le fallait, sa tranquillité et même son bonheur.

Charles d'Anjou, d'une nature irascible et violente, n'était cependant pas un mauvais mari ; la douceur de sa femme désarmait constamment ses accès d'humeur colère, et Béatrix, sans trouver en lui l'affection qu'elle lui portait, en recevait au moins les égards qu'il croyait devoir à une compagne dont le caractère lui plaisait, et dont la conduite irréprochable lui

avait acquis l'estime générale. Il voyait parfaitement qu'elle avait trop présumé de ses forces en s'imposant les conditions d'un vœu que sa constitution délicate ne pouvait supporter. Les fatigues qu'il lui fallut subir avant d'obtenir quelque sécurité, les anxiétés d'un succès contre lequel luttait tout un peuple attaché au sang de ses anciens rois; toutes ces causes réunies avaient tellement altéré sa santé, que bientôt Béatrix fut contrainte à ne plus quitter son appartement. Charles ne se dissimulait donc point le danger qui la menaçait; plein de foi dans le vœu qu'elle avait formé, il croyait lui devoir l'heureux résultat de sa conquête, et semblait lui témoigner plus de déférence que jamais.

Un jour, il se rendit auprès de la comtesse; elle l'accueillit avec émotion, et le fit placer près du siége que jour et nuit elle avait adopté. Le feu de la fièvre animait son teint et ses regards; le comte lui prit la main. « Il faut, madame, lui dit-il avec intérêt, redoubler de soins pour votre santé: une solennité se prépare dans laquelle vous serez de moitié, ajouta-t-il en souriant, et la reine de Naples et de Sicile ne doit pas se montrer à ses peuples avec un aspect maladif. — Celui qui vous a fait roi, monseigneur, me permettra de partager votre gloire dans toute sa splendeur. Vous m'avez fait reine; mais pour que mon bonheur soit complet, il faut y ajouter une grâce... la seule que je solliciterai de vous... Abandonnez-moi le sort de vos captifs; il me semble que je serais tout à fait heureuse si je pouvais leur apprendre que leur vainqueur dédaigne les avantages qu'il tient de la victoire, et que s'ils abandonnaient pour toujours l'Italie, la liberté leur serait rendue à cette seule condition. » Le comte étendit la main vers la tour habitée par ses prisonniers. « Tant que l'un de ses enfants vivra, Béatrix, il ne peut y avoir de monarque légitime en Sicile; lui faire grâce serait une faute que je payerais tôt ou tard de mon trône et peut-être de ma tête; maintenant il me faut marcher droit au but, un seul pas rétrograde serait une chute. — Mais cet enfant ne peut être dangereux, noble comte; n'avez-vous pas la possession de son trône et de sa couronne, votre brave armée, et l'appui de notre Saint-Père? Oh, monseigneur! la mort de cet enfant serait une cruauté inutile et qui soulèverait contre vous la noblesse, le peuple et même vos propres partisans. — Conradin vivant serait le prétexte ou la cause de continuelles révoltes: je ne veux pas avoir à craindre un rival si redoutable, même dans les fers; plus il a de droits à l'intérêt par sa jeunesse et ses malheurs, plus il importe de le sacrifier à mon entière sécurité. » La comtesse écoutait son mari avec un effroi visible; palpitante d'horreur et de pitié, elle se jeta à ses pieds en pleurant, et le supplia, au nom de leur union, au nom de sa position, résultat de son vœu fatal, d'adopter une mesure moins cruelle. « Une prison perpétuelle vous répondra de ses entreprises; les misères de la captivité abrégeront ses jours, mais au moins vous n'aurez pas souillé votre gloire d'un crime inouï; à la face de toutes les nations, vous ne serez pas le meurtrier de l'infortuné Conradin. » Charles d'Anjou, vivement irrité de trouver dans sa femme une telle opposition à ses odieux projets, lui répondit avec emportement, et s'éloigna bientôt en lui signifiant de ne plus s'immiscer dans des résolutions dont son état de faiblesse et son défaut d'énergie ne pouvaient lui laisser comprendre toute l'importance et toute la gravité.

Humiliée, désespérée, Béatrix prévit que le sort de Conradin était inévitable, et cette certitude la rendit si misérable que sa raison semblait parfois l'abandonner. Charles quitta Salerne pour se rendre à Naples, où il fit transférer les prisonniers. La comtesse, malgré son excessive faiblesse, se fit porter en cette capitale, ne pouvant se résigner à croire que le comte d'Anjou

eût abjuré tout sentiment d'honneur et d'humanité envers ceux que le sort des armes avait abandonnés à sa merci.

Le médecin qui était attaché à Béatrix mourut; il devint fort difficile de remplacer un savant de ce mérite, parmi les Français alors en Sicile; la comtesse demanda Jean Procida, et comme son état devenait alarmant, malgré la répugnance du comte, cet homme fut mandé et accepta la mission de soigner la malade.

Bientôt la comtesse éprouva quelque mieux, son mari s'empressa d'ordonner les apprêts du couronnement. Et la cathédrale de Palerme fut disposée pour ce grand événement. Le jour de cette cérémonie, Béatrix fut revêtue des joyaux et insignes portés en cette occasion par les reines de Naples et de Sicile. Son extrême pâleur, l'altération de ses traits et leur immobilité trahissaient la gravité de sa maladie. Les époux furent sacrés aux acclamations des Français, Angevins, et Provençaux qui les entouraient; mais le peuple gardait le plus morne silence, protestant ainsi contre une usurpation que la tyrannie de Charles d'Anjou et de ses officiers faisait exécrer. Pour la première fois depuis vingt-huit mois la nouvelle reine, assise au banquet d'apparat, toucha de quelques mets que son vœu d'abstinence lui avait fait abandonner; mais son maintien et l'expression de ses yeux attestaient une vive souffrance. Aussitôt qu'elle put se retirer dans ses appartements, ses fidèles suivantes s'empressèrent de la mettre au lit. A peine eut-elle étendu ses membres fatigués, qu'une douleur subite au cerveau la fit s'élancer hors de sa couche en jetant un cri aigu. Son nouveau médecin, auquel elle avait donné toute sa confiance, accourut auprès d'elle; il lui tira du sang; mais en examinant les regards de la comtesse, il secoua tristement la tête. La raison de Béatrix avait disparu. Le bruit s'en répandit promptement, et le peuple attribua cette circonstance aux premiers effets de la vengeance divine. Il y eut quelques émeutes, et l'une d'elles aurait infailliblement renversé du trône Charles d'Anjou, si la précipitation avec laquelle le complot fut ourdi ne l'eût fait avorter. Cet événement perdit le malheureux Conradin.

Un soir que la comtesse sommeillait péniblement, après s'être obstinément refusé, bien que son vœu fût accompli, de s'étendre sur sa couche, Jean Procida entra précipitamment, et, malgré les prières de ses femmes, il lui saisit la main et l'éveilla. « Comtesse d'Anjou, entendez-moi! s'écria-t-il. En ce moment et dans ce palais même, on va prononcer un arrêt de mort, un arrêt inique, inhumain. Levez-vous et me suivez; le ciel ne permettra pas un crime aussi abominable; il vous rendra la force et l'intelligence pour arracher à votre cruel époux son innocente victime. Levez-vous et entendez moi, vous dis-je! Si Conradin monte à l'échafaud, son noble sang retombera sur vous et votre race. »

Béatrix à cette voix tonnante s'était dressée, droite, immobile; ses yeux fixés avec âpreté sur ceux du Sicilien, exprimèrent un éclair de cette intelligence qu'il évoquait avec une énergie si puissante; elle lui prit la main, l'entraîna rapidement vers la salle de conseil, et s'élança au pied du trône d'où son barbare époux venait de prononcer une sentence de mort.

A la vue de sa femme et de l'exaltation qu'il remarquait en elle, il descendit de l'estrade, la saisit dans ses bras, lui adressa quelques paroles à voix basse, et chercha à la ramener vers les appartements intérieurs. Mais elle, sentant que les minutes de sa force factice étaient comptées, et que ce moment devait décider du sort de Conradin, se dégagea doucement, et se retournant vers les membres du conseil : « Nobles, seigneurs, s'écria-t-elle, si vous aimez Charles de France, sauvez-le du déshonneur qu'un grand crime imprimerait sur son front.

Grâce pour un enfant, pour le malheureux Conradin ! Que votre roi, en devenant possesseur d'une couronne conquise par ses armes, légitimée par la volonté de notre Saint-Père, ne soit pas livré à l'exécration des peuples par le meurtre d'un captif. »

Elle dit, et tendant ses mains tremblantes vers son mari, elle l'implora avec les expressions de la douleur la plus déchirante. Charles, furieux d'une démarche qui paraissait influer sur les dispositions du conseil, saisit le bras de sa femme : « Reine Béatrix, votre place n'est point ici, au milieu d'une cour martiale ; sortez, et priez Dieu pour l'âme de votre protégé. »

Chancelante, éperdue, Béatrix fut remise aux mains de ses femmes, cherchant des yeux Jean Procida, qui s'approchait, muet, consterné ; elle s'attacha à son bras. Sa pâleur livide et la singulière agitation de tous ses membres révélèrent au médecin la fatale vérité; la comtesse, dont la démarche était saccadée, s'arrêta un moment, et lui dit avec un son de voix étrange : « Il est condamné... ainsi le veut le roi de Sicile ; mais la reine de Sicile ne lui survivra pas. »

Ce fut le 29 octobre 1268 que Conradin, héritier légitime des deux monarchies de Naples et de Sicile, et son ami Frédéric d'Autriche, furent décapités sur la place du Marché de Naples ; ils montèrent les fatals degrés avec intrépidité. Le jeune prince d'Autriche mourut le premier; avant de poser la tête sur le billot, il pria dévotement et s'agenouilla en disant *ma mère !*... Sa tête tomba. Conradin s'avança ; il tira son gant, et le jetant au milieu du peuple qui entourait l'échafaud. « Ma couronne à qui me vengera : » Un homme enveloppé d'un manteau se dégagea de la foule, et s'élança sur ce gage sacré ; on facilita sa retraite, et il ne put être saisi ni reconnu par les sbires du tyran.

La nuit suivante, la reine s'était obstinément placée près d'une fenêtre ; elle voyait machinalement éclater la foudre qui semblait frapper à coups redoublés les tours du palais et l'ébranler jusque dans ses fondations ; les efforts de la tempête ne lui arrachaient aucune marque de frayeur; elle ne paraissait pas même s'apercevoir du bouleversement de l'atmosphère. Un homme souleva la lourde portière, et s'avança lentement au milieu des femmes de la reine, tremblantes, éplorées ; il s'arrêta devant Béatrix et la regarda quelques minutes avec une expression de douloureuse pitié. Elle leva la tête et tressaillit en le voyant, car elle le reconnut. « Procida, lui dit-elle, mon sommeil est long..... et pourtant, je voudrais bien me réveiller, car mes rêves sont affreux... oui, maintenant, je n'ai plus que d'horribles songes... Dites-moi?... ce noble enfant.... il vit ?.... n'est-ce pas ?.... il ne court aucun danger.... » — Procida laissa échapper un gémissement, et tirant un gant de son sein, il le porta à ses lèvres en pleurant. Béatrix regarda ce mouvement, et jeta un cri d'effroi. « Oh ! mon rêve ! mon rêve !.... Conradin est mort !... il est mort !... » et elle s'évanouit. Procida s'éloigna et quitta la Sicile peu de moments après.

La reine revint à elle, chercha à réunir ses idées, se leva, et malgré les supplications de ses femmes, se dirigea vers l'appartement du roi.

Charles d'Anjou était délivré d'un rival dangereux, mais quelle que fût la conscience de sa force, ce crime lui laissait une agitation et un trouble qui devaient résister au sommeil comme à sa volonté. Une seule lampe éclairait la vaste pièce où s'élevait la couche royale, sur laquelle Charles d'Anjou s'était jeté tout habillé, écoutant avec une terreur involontaire les roulements affreux de la foudre. Un léger bruit lui fit lever la tête, il aperçut une forme blanche qui s'avançait lentement à quelques pas de son lit ; elle s'arrêta, et lui dit :

« Charles de France, te voilà roi ! Une couronne royale en échange d'une couronne de comte ! Oh ! c'était tenter Dieu

que de la désirer si ardemment... Béatrix l'orgueilleuse... Béatrix l'insensée, acheta ce dangereux honneur au prix de sa santé, de son repos, de sa vie... Elle va payer sa dette... mais toi, prince cruel, qui montas au trône sur le corps de deux nobles victimes, tu n'auras de la royauté que les dégoûts, les terreurs et les angoisses..... Ce gant... ce gage de mort... il a été relevé... Conradin trouvera tout un peuple pour le venger.... Écoute!.... Entends-tu les cloches?.... c'est l'heure des vêpres Siciliennes!... »

En ce moment l'horloge du palais se mit à sonner *trois heures*. Béatrix étendit le bras comme pour forcer le roi à écouter; tandis que le dernier coup vibrait encore, elle disparut avant que, glacé d'effroi, Charles songeât à faire un mouvement pour s'assurer s'il n'était pas sous l'empire de quelque vision.

Une demi-heure après, tout le château était en mouvement... la reine Béatrix venait d'expirer.

Mme LAURE PRUS.

Vous le savez, mesdemoiselles, chaque ville s'est empressée de donner des bals, des concerts pour les pauvres inondés; Paris a commencé depuis longtemps, et vient de finir par une fête composée d'un concert et d'un opéra; le poëme est de M. le comte de Sussy et la musique de M. de Flotow. M. Émile Deschamps, dont le nom se trouve toujours mêlé à ce qui se fait de beau et de bien, a lu cette pièce de vers :

PROLOGUE.

S'il est, au bout du monde, incendie ou famine,
Ou déluge, un fléau tombé sur les humains,
Ta prompte sympathie, ô France! n'examine
Ni races ni climats pour ouvrir tes deux mains;
Et, n'importe qui souffre ou ce qui périclite,
Ton aumône cosmopolite
Au-devant du malheur court par tous les chemins. —
Si la tempête, au nord comme au sud familière,
Tonne sur un proscrit... Dieu peut te l'envoyer,
France; tu fus toujours la grande hospitalière :
Ton chêne tend ses bras au lierre;
L'exil, moins orphelin, se chauffe à ton foyer!

Eh bien! toi que jamais la plainte n'importune,
Redouble de pitié! — Ce n'est plus aujourd'hui
L'étranger fugitif, la lointaine infortune,
Qui réclament ton saint appui;
Le mal te frappe au cœur : ce sont tes enfants mêmes,
Souffrant dans tes cités, souffrant dans tes hameaux,
C'est ta chair, c'est ton sang qui crie : « Ah! si tu m'aimes,
Vois l'abondance de mes maux! »

Et, de Nevers à Tours, de paroisse en paroisse,
Avec les flots hurlants monte ce cri d'angoisse :
Le grand fleuve de Loire a perdu la raison,
Comme a dit un poëte ; et, sur ses bords qu'il froisse,
Déracine et meurtrit grange, temple, maison...
Car, tous les éléments ont une antique haine
Pour les créations de la puissance humaine! —
Donc, ces pays, si beaux hier,
Si riches, les voilà, provinces condamnées,
Sans moissons dans l'été, sans abris dans l'hiver,
Et sans fleurs au printemps... et pour combien d'années!...
Non, il n'en sera point ainsi;
Paris ne le veut pas! — ses largesses prodigues
Débordent, à leur tour, rompant toutes les digues,
Car Paris, c'est la tête... et c'est le cœur aussi!
Loire, console-toi de tes propres ravages,
L'ingénieuse charité
Vient réconcilier le fleuve et ses rivages;
Et ce prix, tu l'avais d'avance mérité.
O Fleuve! n'es-tu pas cette immortelle Loire
Qui, sauvant nos drapeaux troués par le canon,
Et faisant de tes flots un rempart à la gloire,
Nous gardas notre armée et lui donnas ton nom!

Ah! du lit mouvant de tes sables,
Écoute sur tes bords pleuvoir avec douceur
Tous ces secours intarissables,
Tributs de la Seine, ta sœur!
Et puis, te soulevant à demi hors de l'onde,
Tourne de son côté ta belle tête blonde;
Vois ce cirque de fleurs, de diamants et d'or,
Où brillent, plus que tout, des balcons jusqu'aux cintres,
Tant de beautés, amour et désespoir des peintres!...
Cette magnificence est une aumône encor!
Noble et contagieuse aumône
Qui descend des marches du trône,
Et dont un jeune prince électrise l'essor;
Seules fêtes qu'aux jours où la grande famille
Dans ses fils devait tant souffrir,
Veuille accepter de nous l'infante de Castille :
Des bienfaits à répandre, et des pleurs à tarir!

. . . .

Mon cœur tremble, agité d'une émotion sourde :
J'ai pris légèrement une tâche trop lourde...
Après tout, si ma voix n'est pas à la hauteur,
Comme la charité vous avez la clémence,
Mesdames, pardonnez aux fautes de l'auteur...
Je finis. — Maintenant, que le plaisir commence!

Émile Deschamps.

REVUE DES THÉATRES.

Le Vieux de la Montagne, tragédie en cinq actes, par M. Latour (de Saint-Ybars).

La scène se passe dans une forteresse du Liban, pendant la première croisade de saint Louis.

PREMIER ACTE.

Le théâtre représente une grande salle. — Au fond, trois vastes portes placées derrière une colonnade mauresque, dont les entrecolonnements sont garnis de tentures. A droite et à gauche, une porte. Sur le devant de la scène, des divans et des tables couvertes d'armes.

Hassan, émir des Assassins, surnommé le Vieux de la Montagne, reçoit les ambassadeurs grecs, maures et latins, qui viennent lui rendre hommage. Il les renvoie après avoir accepté leurs présents. Hassan règne par la terreur. Il s'est formé une garde de jeunes gens auxquels de temps en temps il fait, et sans qu'ils le sachent, boire une liqueur composée d'une plante appelée haschich, qui les jette dans une sorte d'ivresse pendant laquelle leur imagination les fait assister aux joies du paradis de Mahomet. Ces jeunes gens n'ont plus que la volonté d'Hassan. Il leur dit : « Va tuer ce roi! Va tuer ce chef! » ils y vont. Mais cette puissance qui le fait sur terre ressembler au dieu du mal, ne le rend point heureux, comme bien vous le pensez! Hassan a une fille, le seul être qui ne tremble pas devant lui, le seul être qu'il aime. Fatime a été captive des Francs. Ils l'ont rendue à son père; mais depuis son retour elle est triste, rien ne lui plaît, ni les fleurs ni les riches étoffes. Hassan, jugeant des autres d'après lui, croit que les Francs ont versé du poison à Fatime. Il attend des médecins qui vont en décider. Benitza, son confident, lui annonce qu'un moine demande à lui parler.

« Je sais ce qu'il me veut,

répond Hassan.

Je sais ce qu'il apporte.
Il vient ici m'offrir ses présents, ses deniers,
Me payer la rançon de quelques prisonniers.
Je le verrai plus tard. Parle-moi de Fatime.
Ma faiblesse t'étonne; un homme tel que moi
Vit pour le seul plaisir d'inspirer de l'effroi.
On le pense, on me fuit, et le pouvoir suprême
Me rend d'autant plus cher l'unique bien que j'aime.
C'est parce que j'ai pu, comme je voulais,
Aller punir les grands au fond de leurs palais,
C'est parce qu'on maudit l'homme puissant qui lève
Sur les fronts couronnés, son bras armé du glaive,
Qu'il m'est doux d'écouter cette voix d'un enfant,
Qui seule me bénit, et seule me défend.
Ici même, entre nous, ma parole et mon geste,
Vous font trembler; chacun me craint et me déteste;
Je suis seul pour marcher dans mon rude chemin,
Et la main d'un ami se glace dans ma main;
J'ignore quels projets me cache votre zèle,
Et tout en m'abordant, vous pâlissez... Mais elle!
Mais ma fille! ah! du moins elle ne me craint pas.
Elle vient en riant se jeter dans mes bras,
Benitza, le poignard est une arme maudite;
Il nous rend odieux à tous, et je médite
De renoncer enfin à cette loi de sang,
Qui m'a fait malheureux encor plus que puissant. »

Le soudan, croyant que Dieu le punit dans sa fille, se promet de ne plus combattre ses ennemis que dans une guerre ouverte; il aura des soldats et non des assassins. Benitza lui annonce la visite d'Ismaël, chef arabe auquel, pour le séduire, il a fait boire de l'haschich.

Les trois portes du fond s'ouvrent, et l'on voit les jardins intérieurs de la forteresse. Ismaël est endormi sur un divan; des femmes l'entourent

et chantent en lui jetant des fleurs. Ismaël se réveille; vient vers Hassan, et les trois portes se referment.

L'Arabe croit sortir du paradis : « Qui m'a donné ce bonheur? » demande-t-il. Hassan répond :

«..... C'est moi. Je suis prince et prophète,
Je règne sur les rois, je suis l'ombre de Dieu,
Et je t'ai révélé le bonheur du saint lieu.
....
Écoute : si les tiens, fidèles alliés,
Veulent aller en guerre avec mes cavaliers,
Tu reverras l'Eden.

—Mes Arabes et moi. nous te servirons tous, répond Ismaël, mais pour une autre récompense... J'aime ta fille.

Je la vis ce jour même où les Francs,
Après t'avoir surpris, l'entraînaient dans leurs [rangs.
Quand je les rencontrai vers les champs de Solime,
Ils venaient d'arracher le voile de Fatime.
Ils la voyaient!... Soudain, avec mes cavaliers
Je poursuivis ces Francs nommés les Templiers.
Un d'eux, sur son cheval, l'emportait avec joie;
Je m'élançai souvent pour lui ravir sa proie.
Ce fut en vain... le Franc poursuivait son chemin,
Et nos meilleurs soldats moururent de sa main.
Cet amer souvenir à ta fille m'enchaîne.
Elle a tout mon amour, le Franc toute ma haine.
Accepte-moi pour gendre, et de mon dévouement
Tu seras satisfait.

— Sers-moi, va combattre le sultan de Damas, et dans deux ans je te donne ma fille ou l'un de mes châteaux. — Mais, reprend Ismaël, j'exige que les Templiers que tu tiens en ton pouvoir soient mis à mort; l'un d'eux a tué mon père. — Tu seras satisfait. »

Benitza revient. « Les médecins ont déclaré que Fatime avait reçu du poison, » dit-il à son maître. Celui-ci, dans sa douleur, veut se venger, et ordonne à Benitza d'aller lui chercher trois assassins. Ils paraissent chacun à une des portes du fond; ils sont vêtus de manteaux blancs. Un premier s'avance. Hassan prend un poignard sur une table, le lui remet et dit : « Frappe le roi des Francs; si tu meurs, ton âme ira retrouver le paradis que je t'ai fait connaître. » Un second s'avance. Hassan lui donne un poignard : « Va tuer le chef des Templiers. » Un troisième s'avance. Hassan lui présente un poignard: « Que le sire de Sabran, qui a eu ma fille comme prisonnière, meure de ta main. » Les trois assassins se retirent. Il ordonne à Benitza de conduire les Francs au supplice. Fatime paraît. Ismaël se tient à l'écart. Elle est entourée de ses femmes, et se laisse tomber dans les bras de son père, qui cherche à la ranimer en lui parlant du soleil, de l'ombre, des fleurs, de l'air pur.

« Regarde et ris vers moi,

lui dit-il,

que ma douleur te touche.
Fais briller à mes yeux les perles de ta bouche.

Que désires-tu? — Rien! — As-tu vu quelque émir qui t'ait fait souhaiter d'être épouse? — Non. » Il fait approcher Ismaël; Fatime aussitôt laisse tomber son voile. « C'est un allié fidèle, dit Hassan; il a reçu de moi la tunique de toile et l'anneau. Tu peux lever ton voile. — Fatime, ajoute Ismaël, ton père te dira mon secret. —Il m'a demandé de l'unir à toi, ma fille, reprend Hassan. J'ai promis. Mais tu venais solliciter quelque grâce? — Je viens vous implorer pour les chrétiens.

Ne me refusez pas cette faveur dernière.
Ils furent généreux envers leur prisonnière,
Et sans regret, du moins, vous me verrez mourir,
Si ma reconnaissance a pu les secourir.
— Ah! parle-moi plutôt de vengeance et de haine,
Lorsque tu sens brûler le poison dans tes veines,»

lui dit Hassan.

(Fatime se tourne et voit passer dans le fond les chrétiens que l'on conduit au supplice.)

Un moine entre précipitamment; il offre la rançon des Francs. Hassan refuse. Le moine implore Fatime pour Paul de Sabran. Elle s'approche de son père et lui

dit bas : « Je veux qu'il vive... je l'aime ! » En ce moment, Sabran, brisant ses chaînes, s'écrie : « Montjoie et saint Denis !

La palme du martyre est promise à ma foi,
Et je ne marche pas à la mort malgré moi !

— Il va m'apercevoir, » se dit en tremblant Fatime. En effet, Sabran prononce son nom. « Il ne m'a point oubliée ! » se dit-elle avec joie, et comme revenant à la vie. Hassan, qui s'aperçoit de cet heureux changement, donne l'ordre de retarder le supplice.

DEUXIÈME ACTE.

Une prison. Au fond, une porte grillée donnant sur le rempart ; dans le lointain, le Liban. A droite, un escalier conduisant au donjon du château.

Sabran a été reconduit dans sa prison. Le jeune Templier aime Fatime ; mais il cachera ce secret et mourra fidèle à son pays, à son Dieu. Le moine descend dans la prison. Frère Yves a été élevé chez le sire de Sabran. « Le comte votre père, dit-il au jeune chevalier, a pris la croix, m'a amené avec lui, et m'a chargé de payer votre rançon. Je dois la faveur de vous voir à Fatime.

.... Par la croix du Sauveur,
Je ne connus jamais plus noble dâmoiselle.
A votre délivrance elle applique son zèle,
Et vos respects lui sont un si doux souvenir
Que, par elle, d'Hassan on peut tout obtenir. »

L'espoir de revoir bientôt son père rend à Sabran le désir de vivre... Fatime s'avance suivie de ses femmes. Elles portent les armes du Templier et les déposent sur un banc.

« Maître, seigneur, émir, car je ne sais comment,

lui dit-elle,

Après tant de bienfaits, te nommer autrement,
Si je descends si tard dans ta prison, pardonne,
J'ignorais le malheur où ton Dieu t'abandonne.
Mais, ayant tout appris, je viens te secourir,
Et ce n'est point ici que Sabran doit mourir.
Comme l'Arabe, au fond du désert qu'il traverse,
Se souvient du rocher et de l'eau qu'il lui verse ;
Comme il bénit le soir les fraîcheurs de la nuit,
Et l'arbre qui lui donne et son ombre et son fruit,
Ainsi je me souviens que ta noble bannière
Fut un asile sûr pour moi, ta prisonnière.

— J'étais résigné à mourir, madame, mais pour me récompenser d'avoir fait mon devoir, vous me donnez la liberté. Je l'accepte. — Mon père, reprend Fatime, te demande à former une alliance avec les Francs contre Ismaël dont il s'est fait un ennemi en ouvrant ta prison. Ce chef des Bédouins dit qu'entre toi et lui il a à venger la mort de son père. Il me veut pour épouse... Je ne l'aime pas.

— Je le trouve insolent d'oser vous regarder! »

s'écrie Sabran, emporté par la jalousie. Hassan paraît, suivi de ses gardes et de Benitza. Sur un signe de son père, Fatime sort avec ses femmes.

« Tu es libre, dit Hassan au jeune Templier. Ma générosité te surprend ?

— Je trouve naturel que l'on soit noble et grand.

répond Sabran.

Votre but est, je crois,
D'abandonner bientôt le Croissant pour la Croix.
Nous combattrons pour vous, recevez l'assurance
D'un traité favorable avec le roi de France.
— Ismaël devenait mon gendre, mon appui ;
Retrouverai-je en vous ce que je perds en lui ?
— Vous le retrouverez, votre fille est si belle,
Que nos plus hauts barons se sont émus pour elle.
Je pourrais en nomme de très-puissants...
— Chrétien,
Je ne veux écouter d'autre nom que le tien...
Ma fille t'aime.

— Je ne peux l'aimer. — Mais on peut te relever de tes vœux. — Je ne puis trahir ma foi. — Le chef des Templiers, le roi de France et toi, vous deviez mourir... l'amour de ma fille m'a décidé à donner avis aux trois assassins de ne point accomplir mes ordres. Que décides-tu ? — Pour donner à Fatime un seul jour de bonheur, je sacrifierais ma vie, mais je ne puis trahir mes serments. Je suis prêt à mourir. » (Sabran retourne dans sa prison.)

Blessé dans son orgueil de père, Hassan renouvelle son pacte avec Ismaël. Celui-ci s'éloigne satisfait. Fatime, qui a vu cette joie, s'en inquiète; elle accourt, apprend le refus de Sabran et la vengeance qu'Hassan veut en tirer. « Je ne demande pas que l'on me venge, dit tristement Fatime; il obéit à son Dieu. — Non, répond Hassan, le moine avoue que le fils de son maître aime une femme. — Elle est bien heureuse!... Mais grâce pour lui, mon père, ou vous allez me voir expirer à vos yeux. — J'accorde une heure au Franc. — Laissez-moi lui parler! — Je vais attendre dans mon appartement; les assassins armés veilleront à ma porte... l'heure écoulée, qu'il consente à être ton époux, ou qu'il meure! »

ACTE TROISIÈME.

Même décor qu'au premier acte.

Benitza accompagne Fatime; il la prévient que le moine va venir recevoir les dernières volontés du captif, et s'éloigne après avoir donné l'ordre aux soldats d'introduire Sabran. « Je n'ai qu'un instant pour te soustraire à la mort, lui dit Fatime. — Et c'est vous qui voulez me sauver! répond-il avec émotion.

— De qui me défendit je dois sauver les jours.
Si je n'espère plus, je me souviens toujours,
Et quelque sentiment qu'elle puisse éprouver,
Fatime, en te sauvant, ne veut que te sauver.

Pour cela, feins de m'aimer un jour: alors tu deviens libre, et tu en profiteras pour fuir de ces lieux. — Mais le courroux d'Ismaël, de votre père, retombera sur vous. — Tu vivras; peu m'importe le reste! le bonheur de te sauver me suffit.

Mon cœur est dévoué beaucoup plus que jaloux,
Et vos femmes, d'ailleurs, sont plus belles que nous.

Va rejoindre celle que tu aimes. — C'est une calomnie! s'écrie Sabran; la preuve, c'est que je veux mourir ici. » Fatime se désespère; les assassins de son père vont venir poignarder Sabran. Elle se jette à genoux: « Prophète des chrétiens, dit-elle, sauve-le, et je deviens chrétienne. O Christ! je suis à toi. — Fatime! est-ce bien vrai? » lui demande Sabran attendri par cette prière. Mais apercevant Benitza et le moine qui viennent d'entrer, il reprend avec calme: « Madame,

...Souvenez-vous de cet adieu suprême.
Si vous servez mon Dieu, servez-le pour lui-même.

(Benitza reconduit Fatime jusqu'à la porte de sa chambre; la tapisserie, qu'elle relève pour passer, retombe lentement derrière elle.)

Sabran, seul avec le moine, se met à genoux pour se confesser avant de mourir. Lorsqu'il en est arrivé à l'aveu de son amour pour Fatime, il s'arrête honteux. Fatime, qui de sa chambre n'entend plus la voix de Sabran, s'avance inquiète, soulève la tapisserie et apprend que c'est elle qu'il aime. La confession finie, Benitza et les assassins s'avancent... Fatime se jette au-devant d'eux: « Sortez! leur dit-elle avec énergie; allez dire à votre maître qu'avec mon poignard je défendrai le chrétien comme une lionne qui défend ses petits. Allez! » (Benitza et les assassins se rendent chez Hassan.) Resté seul avec Fatime, Sabran, vaincu par tant de dévouement, s'écrie: « Je ne suit plus Templier, Fatime, je suis à toi! Il était à ses genoux; Hassan entre avec ses assassins. Dans sa joie, le père de Fatime s'écrie: « Tu m'as rendu ma fille! compte sur ma reconnaissance. » Puis, se tournant vers ses gardes: « Qu'on étale les trésors de mon palais; suspendez aux lambris des guirlandes de fleurs, étendez les plus riches tapis. » Benitza accourt. « Pardonne, maître, lui dit-il, si je viens mêler des alarmes à tes joyeux transports... L'émir Ismaël arrive, j'ai vu briller des armes.

— Qu'il vienne! (s'écrie Sabran) et sur mon âme,
De lui vous n'aurez rien à redouter, madame.

Pour rejeter au loin ses Bédouins nombreux,
Avec quelques soldats envoyez-moi contre eux,
Et nous les chasserons jusques à la frontière,
Comme le vent du nord emporte la poussière.»

QUATRIÈME ACTE.

Même décor.

Ismaël paraît; il a vaincu le sultan de Damas, et vient chercher sa récompense, la main de Fatime. Hassan lui offre le plus beau de ses châteaux. « Je comprends, répond Ismaël; ta fille me préfère un chrétien... » Les deux rivaux s'insultent. Sabran, lorsqu'il fut armé Templier, avait juré de combattre trois ennemis à la fois. Il provoque Ismaël et deux des siens... L'Arabe fait taire sa haine; Hassan s'en inquiète... mais Fatime sort de sa chambre en habits de fiancée, et, la prenant par la main, il partait, ainsi que Sabran, pour aller à l'autel... Les trois assassins entrent par les portes du fond et s'arrêtent. Ismaël se réjouit. Tout s'explique. L'envoyé d'Hassan qui portait le contre-ordre a été arrêté par Ismaël. Le roi de France n'a dû sa vie qu'à sa captivité. Le comte de Sabran a été tué par derrière comme il priait à genoux le ciel de lui rendre son fils... Il n'y a plus de mariage possible entre Fatime et Sabran, qui, dans son désespoir, s'écrie :

«Frappez!... je suis chrétien, Français et Tem- [plier;
Avec les assassins je ne puis m'allier.

— Songe, lui dit Hassan, qu'Ismaël seul est coupable; je viens de le faire charger de chaînes.—J'ai tes serments,» lui dit la pauvre Fatime... Mais Sabran redemande ses chaînes; il insulte Hassan; celui-ci va le faire mourir; mais voyant Fatime prête à se poignarder elle-même, il consent à ce qu'elle fasse sauver le chrétien.

CINQUIÈME ACTE.

Il fait nuit. — La lune éclaire le Liban.

Fatime s'informe à Benitza si tout est préparé pour la fuite de Sabran. Le Templier entre. « Est-il vrai, madame, que les chrétiens, mes compagnons de captivité, seront libres, sans rançon? Vous me sauvez la vie, et la vertu qui me fait agir ressemble à de l'ingratitude. — Tu ne m'as point trahie, lui répond Fatime; entre nous deux s'élève ton père assassiné; sois fidèle à tes serments; pars!

Et le tombeau demain te gardera ma foi.»

Il s'éloigne, s'arrête et revient. « Comme témoignage de ma reconnaissance, lui dit Sabran, recevez tout ce que je possède : la croix que me donna ma mère, une sainte personne; et puisse cette croix convertir votre cœur. — Le dieu de la douleur est le mien, dit-elle prenant la croix.— Adieu, Fatime! — Adieu! répond-elle. »

En ce moment le moine accourt. « Ismaël, leur dit-il, a été délivré par les siens; il assiége le château pour s'emparer de Fatime. » Les Templiers paraissent sur la terrasse; quelques-uns ont des torches. Sabran s'écrie :

« Une épée! une épée!

(S'adressant aux Templiers.)

Et vous, mes gentilshommes,
Dague au poing, tête haute, et montrons qui nous [sommes!

(A Fatime.)

Je veux de tout mon sang vous payer ma rançon.

(Au moine qui lui présente des armes.)

Ami, je combattrai sans casque et sans cuirasse.
Dieu me livre Ismaël, je comprends cette grâce.
Vous comblez de mes vœux la plus chère moitié:
Merci, mon Dieu, merci, vous avez eu pitié!

(Il sort avec le moine et les Templiers. Hassan paraît en même temps à la porte de la tour; il est entouré de ses assassins.)

« Mon père! lui dit Fatime,

Quand il combat par nous, vous n'avez rien à [craindre!
Et malheur à l'émir, si le Franc peut l'atteindre!

— Enfant! répond son père, l'amour t'aveugle! Entre dans cette tour, et si je suis vaincu, tandis que les soldats d'Ismaël briseront cette porte, tu pourras choisir entre l'esclavage et la mort. — J'ai choisi, répond Fatime entrant dans la tour. — Maintenant,

dit Hassan à ses gardes, mourons pour sa défense. » On entend au dehors :

« Dieu le veut ! Dieu le veut !

Hassan s'écrie :

— Au poing le cimetère !
Dieu le veut ! les chrétiens poussent le cri de [guerre !
Allons à l'ennemi !

— L'Arabe est en fuite ! leur dit Benitza accourant, les chrétiens sont vainqueurs. » (Sabran blessé entre soutenu par le moine ; quelques Templiers l'entourent.)

« Fatime, dit-il, loin de vous je ne pouvais pas [vivre;
De ce tourment cruel le Seigneur me délivre.
J'ai répandu mon sang pour vous et pour mon [Dieu,
Et ce m'est un bonheur de mourir en ce lieu. »

En ce moment, Fatime s'écrie derrière la porte : « Mon père, il est vainqueur ! —Entourez-le chrétien, dit Hassan ; si ma fille le voit, elle est morte ! » (Les Templiers et quelques soldats se rangent autour du banc où Sabran est déposé. Le moine est à genoux devant lui. La porte de la tour s'ouvre ; Fatime en sort avec ses femmes.)

« J'ai tout vu, dit-elle à son père, la lune brillait sur le Liban. Ismaëel est mort ; l'Arabe a fui sans plier sa tente. Maintenant il faut que le chrétien s'éloigne, comblé de nos bienfaits ; il faut que je lui parle ; je peux tout espérer encore. Mon père, et vous tous, allons au-devant du chrétien ! (Elle va pour sortir ; voyant que personne ne la suit, elle s'arrête, et regardant autour d'elle avec effroi :) « Vous gardez le silence ? ajoute-t-elle ; pourquoi ces pleurs ? — Fatime !... murmure Sabran. — Il est là ! s'écrie-t-elle.—Je meurs ! mais je vous vois. » (Il expire.) « Voici ta croix, lui dit Fatime. Je suis chrétienne et je vais te revoir ! » (Elle tombe morte.)

De beaux vers, de l'intérêt, et le talent des acteurs, font du *Vieux de la Montagne* un très-beau et très-intéressant spectacle.

Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

CORRESPONDANCE.

Que les temps sont durs, ma chère amie, et qu'il est difficile de savoir ce que l'on doit faire pour le mieux ! Si l'on dépense tous ses revenus en fêtes, en dîners, en toilettes, c'est bien... cet argent, semblable à la séve, coulera dans toutes les branches de l'arbre de l'industrie, et ira porter la vie à ses plus petites feuilles... Mais je crois qu'il faut y être obligé par une haute position ; car, comment peut-on s'amuser quand on sait qu'il y a des gens qui ont froid, qui ont faim ? Il est vrai que, le lendemain, l'argent dépensé en fêtes, en dîners, en toilettes, aura réchauffé bien des mansardes et nourri bien des affamés... *Heureux du jour, dansez, mes fils auront du pain*, dit une chanson... Mais c'est triste ! Aussi, dans une position ordinaire, je crois qu'il vaut mieux faire travailler le plus que l'on peut, sans nuire à sa fortune. Ainsi, par exemple, à la campagne, on dit aux pauvres gens : Curez cette pièce d'eau — faites ici un fossé—la terre que vous enlevez, portez-la plus loin pour en élever une montagne. A la ville, on dit à celui-ci : Je voudrais six paires de bottines—à celle-là : Faites-moi des draps, des chemises..... On embellit ainsi sa propriété, on monte pour longtemps sa garde-robe... Quitte a faire des économies lorsque viendra une année plus heureuse ! Payer à l'homme son salaire, cela lui con-

serve sa dignité ; lui faire l'aumône, cela l'humilie... Mais il y a des familles qui ne peuvent ni faire travailler ni faire l'aumône ; celles-là ne peuvent que s'imposer des privations... Mon Dieu ! qu'il est dans la vie des situations, des époques difficiles! Heureusement que les riches connaissent les besoins des pauvres. Nous ne sommes plus au temps où une grande dame à qui l'on disait : Le peuple n'a pas de pain, répondit : Qu'il mange de la brioche ! On m'a raconté un trait de madame la duchesse d'Orléans, qui m'a bien touchée. Son Altesse Royale était à Saint-Cloud ; elle donne l'ordre à un domestique d'aller lui acheter la viande et les légumes qui composent le pot au feu du pauvre, et de le faire cuire dans une des pièces dépendantes de son appartement. A l'heure du déjeuner des jeunes princes, ses fils, elle leur fait servir une soupe, ils en mangent et se regardent étonnés ; cela ne leur paraissait pas bon du tout. Madame la duchesse leur dit : « Je vous ai fait servir, mes enfants, ce qui est le meilleur repas du pauvre ; il serait bien heureux s'il en avait autant tous les jours ; mais à peine s'il peut s'en procurer un pareil le dimanche... — Que l'on nous serve le bœuf, dit le comte de Paris, et à présent que nous savons comment vit le pauvre, ajoute-t-il, nous donnerons encore davantage, afin qu'il soit plus heureux. » Voilà comment, mère intelligente, la bonne duchesse élève ses enfants, qui seront appelés un jour à régner sur notre France chérie. La preuve que notre patrie est protégée de Dieu, c'est que le nombre de ses enfants augmente tous les jours. En 1700, la population du royaume était de 19,669,000 habitants, et en 1846 elle était de 35,400,486. Depuis 1831 jusqu'en 1846, elle s'est accrue de 2,939,552 habitants. Heureusement que nous avons l'Algérie, pour lui verser le trop plein de notre population, car la superficie de la France n'est pas grande, et, si cela continue, il n'y aura bientôt plus de place pour ses enfants !...

Mais redescendons de ces hautes questions de morale et d'économie politique que j'ai entendu discuter à nos mères durant nos douces soirées de travail, et revenons *à nos moutons*, c'est-à-dire à nos travaux de jeunes filles.

Le n° 1 est la pièce de devant d'une robe de petite fille. Ces brandebourgs se brodent en ganse de coton blanc, sur percale rayée bleu et blanc, sur nankin, ou sur percale blanche. Pour le devant de la jupe, tu continues ces brandebourgs en commençant par celui du bas du corsage, et lorsque tu as fini ces cinq rangs, tu en ajoutes d'autres que tu augmentes chaque fois. Le dernier dessin doit se continuer tout autour sur l'ourlet, haut de 10 centimètres.

Le n° 2 est le côté gauche du revers qui se ferme sur le dos, par cinq brides et cinq boutons. Ce revers se coud à partir du bas du n° 1 jusqu'au milieu du dos.

Le n° 3 est ce devant dans les proportions ordinaires de nos patrons.

Le n° 4 est un des revers.

Le n° 5 est un des côtés du dos.

Le n° 6 est la pièce de côté qui se joint au dos et à la pièce de devant.

Le n° 7 est la manche. Au-dessus d'un ourlet de 4 centimètres, tu feras le même dessin.

Le n° 8 est la moitié de la ceinture, sur laquelle tu feras encore le même dessin.

Il est bien entendu que ce dessin te servira pour toi-même, tu n'auras qu'à rallonger ces brandebourgs.

Le n° 9 te représente un *tricot losange* qui peut servir pour pelote, petits rideaux, couverture de lit, de coussins, ainsi que pour préserver les bras et le dos des fauteuils. Il n'y a que le choix de la laine, du coton, du fil et des aiguilles, qui décident de sa destination. Tu couds tout autour la dentelle Van-Dick, n° 9, planche VIII, 14ᵉ année de notre journal.

Pour une pelote. Prends deux aiguilles de fer, à tricoter des bas. Ces aiguilles

doivent avoir 12 millimètres de circonférence, et du fil d'Écosse.

Monte ce tricot comme une jarretière. Il te faut 80 mailles : chaque losange emploie 4 mailles.

Ce tricot s'exécute un tour à l'endroit et l'autre à l'envers.

1er tour; il se tricote à l'endroit. Tricote deux mailles simples; sans quitter le fil, ramène-le devant toi, entre les deux aiguilles, tricote deux mailles ensemble; recommence à tricoter deux mailles simples; sans quitter le fil, ramène-le devant toi entre les deux aiguilles, tricote deux mailles ensemble, et continue ainsi jusqu'à la fin de l'aiguille, où il doit te rester deux mailles que tu tricotes ensemble.

2e tour; il se tricote à l'envers. Tricote deux mailles simples; place le fil sur l'aiguille de droite, et ramène-le devant toi entre les deux aiguilles, tricote deux mailles ensemble; recommence à tricoter deux mailles simples, à placer le fil sur l'aiguille de droite, et à le ramener devant toi entre les deux aiguilles, tricote deux mailles ensemble, et continue ainsi jusqu'à la fin de l'aiguille, où il doit te rester deux mailles que tu tricotes ensemble.

Lorsque tu as tricoté ainsi 8 tours, 4 à l'endroit, 4 à l'envers, tu te retrouves à l'endroit. Alors, tu commences le 9e tour, qui se trouvera être le 1er du second losange.

1er tour, il se tricote à l'endroit. Tricote quatre mailles simples; sans quitter le fil ramène-le devant toi entre les deux aiguilles, tricote une maille double, et continue comme au premier losange; à la fin de l'aiguille, après les deux mailles tricotées ensemble, il doit te rester deux mailles que tu tricotes simples.

2e tour, il se tricote à l'envers. Tricote quatre mailles simples, et continue comme le rang précédent; à la fin de l'aiguille, après les deux mailles tricotées ensemble, il doit te rester deux mailles que tu tricotes simples.

Lorsque tu as tricoté 8 tours et fini ce second losange, tu te trouves à l'endroit, et recommences un troisième losange de même que tu as commencé le premier, c'est-à-dire en commençant par tricoter deux mailles simples.

Si tu veux faire ce dessin à colonnes, tu continues en commençant chaque losange par deux mailles simples.

Tu peux prendre des aiguilles fines, du fil fin, ne monter ta jarretière que sur vingt mailles; alors tu auras un joli entre-deux pour coudre au bas d'un jupon qui serait trop court; à l'autre côté de cet entre-deux tu ajouterais ensuite un ourlet haut de 8 centimètres. Cet entre-deux peut servir aussi pour orner le bas des pantalons.

TAPIS ÉCONOMIQUE.

Achète deux aiguilles en fer de 8 millimètres de circonférence, du fil que vient de filer une pauvre paysanne, et qui n'est point encore retors. Tu le pelotonnes sur trois pelotes, que tu pelotonnes ensuite sur une seule pelote, ce qui te fera du fil en trois brins.

Quelqu'un de ta famille a-t-il usé un vêtement de drap? tu coupes ce drap en brins longs de 4 centimètres, larges de 5 millimètres. Tu les places dans une boîte.

Tu prends ton fil en trois brins, tu montes 29 points comme si tu montais une jarretière, et, dans le cours du travail que je vais t'indiquer, tu continueras à tricoter chaque tour à l'endroit, comme pour une jarretière.

1er tour. Prends la première maille, ne la tricote pas, tricote les autres comme à l'ordinaire.

2e tour. Prends la 1re maille, ne la tricote pas; de ta main droite prends un brin de drap, place-le entre les deux aiguilles, à cheval sur le tricot, où tu retiens ce brin de drap sous le pouce et l'index de ta main gauche, tricote une maille; avec l'index de ta main gauche va chercher la moitié du brin de drap qui pend derrière ton tricot, ramène-la à côté de celle qui pend devant toi, tricote une maille; prends

un second brin de drap, place-le de même entre les deux aiguilles, à cheval sur le tricot, où tu le retiens sous le pouce et l'index de ta main gauche, tricote une maille; avec l'index de ta main gauche va chercher la moitié du brin de drap qui pend derrière ton tricot, ramène-la à côté de celle qui pend devant toi, tricote une maille, prends un troisième brin de drap, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'aiguille.

Tricote un tour sans placer de brin de drap, ce sera l'envers.

Cette bande de tricot sera large à peu près de 10 centimètres. Si tu peux en faire une noire, une bleue, une vigogne, une verte, une noire, et les coudre dans cet ordre par un surjet à l'envers, tu auras un tapis rayé.

Si tu veux mêler également toutes ces couleurs, tu auras un tapis jaspé.

Ces tapis se doublent ensuite d'une toile verte. On en fait des tapis de voiture, des descentes de lit et des tapis de cheminée pour la campagne.

TAPIS PRAIRIE.

Si tu as beaucoup de bouts de laine verte, coupe-les sur 4 centimètres de long, places-en deux brins ensemble, et puis tricote-les de même que le tapis précédent.

Si tu as des bouts de laine de toutes les couleurs, tu peux faire un tapis jaspé.

N° 10. J'allais oublier notre coq; c'eût été dommage. Imagine-toi ce sultan de nos basses-cours orné de plumes éclatantes, relevant une de ses pattes avec cet air impertinent que tu lui connais, et prêt à crier son coquerico! en se promenant sur une verte prairie.

Ce coq peut servir pour tabouret, coussin, fond de chaise ou écran de cheminée.

Le n° 11, ce sont les signes qui représentent les couleurs.

Le n° 12 est un rébus. Je vais t'expliquer le dernier.

4 multiplié par 5 — Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète (verset du Coran) — un N et son apostrophe — une haie — des pas — un aval — et un E.

Ce qui signifie : *vin versé n'est pas avalé.*

Que vais-je te dire en fait de modes? Toujours la même chose! Des petits chapeaux garnis simplement, des robes à jupes longues, à corsage et à manches amazone; des écharpes, des mantelets de velours, des visites bien longues, de longues pèlerines en hermine fausse ou vraie, force manchons pareils, toujours des bottines.

Les petites filles ont des pantalons blancs, des jupes courtes, des redowas de velours et des chapeaux de velours, très-évasés sur les joues et retenus par des brides ornées chacune d'une rosette qui couvre chaque oreille... Au bal, en soirée, les dames, les demoiselles, portent du taffetas rose, bleu, blanc, jaune ou lilas; corsage à pointe; berthe, ouverte sur les deux épaules et arrêtée par un nœud formé de deux boucles à bouts pendants; manches courtes; cheveux relevés derrière par un riche peigne en or; de chaque côté de la tête, une grappe de fleurs naturelles, retenue par un mince bandeau de feuilles couchées l'une sur l'autre... On ne voit à la ville que des toilettes d'hiver, mais les étoffes de printemps se montrent à travers les glaces qui ferment les magasins; ce sont toujours les mêmes étoffes : toile de Tussor grise ou couleur nankin carreaux écossais en soie ou en laine.

Tu vois, ma chère, que je rabâche..... aussi je m'arrête, en attendant le mois prochain, où j'aurai, je l'espère, quelque chose de neuf à te dire... Cependant, il faut pourtant que je te dise quelque chose de bien connu, de bien vrai, de bien vieux; quelque chose que tu sais depuis longtemps... il faut que je te dise que je t'aime et te suis toute dévouée.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉPHÉMÉRIDES.

24 *mars* 1199. *Mort de Richard Cœur-de-Lion.*

Richard se trouvait presque toujours dans ses possessions de la Normandie et de l'Anjou, à cause de la mésintelligence qui régnait entre lui et Philippe-Auguste. Or, on vint lui apprendre qu'un de ses vassaux, le comte Adhémar de Limoges, avait trouvé un trésor d'une valeur extraordinaire; il ne s'agissait de rien moins, dans les récits populaires, que *d'un empereur, assis à table avec sa femme, ses fils et ses filles,* le tout de grandeur naturelle et en or massif. Le comte, sur la requête de son suzerain, lui envoya une somme d'argent; mais Richard, agissant en lion, voulut avoir le tout; et se promettant d'obtenir par la force ce qu'on ne lui cédait pas de plein gré, il vint mettre le siége devant le fort de Chalucel, où le trésor était gardé. La veille de l'Annonciation, en s'approchant de la place pour voir par où elle était abordable, il fut atteint d'une flèche à l'épaule; plein de colère, il commanda l'assaut, qui eut plein succès. Le château fut pris, la garnison pendue, à l'exception du soldat qui avait blessé Richard. Il se nommait Gourdon. Amené devant le roi, celui-ci lui dit : « Coquin, comment as-tu osé attenter à ma vie? Que t'avais-je fait? — Tu as tué mon père, tu as tué mes deux frères, et tu voulais me faire pendre! lui répondit le soldat. Sire roi, venge-toi, si tu le veux, mais en mourant je m'applaudirais encore de t'avoir tué. » A ce discours hardi, Richard soupira, sembla faire un retour sur lui-même, et remettant cent shillings à cet homme, il donna ordre de le laisser en liberté. Puis, sentant son heure approcher, le roi d'Angleterre se confessa, avec de grandes marques de repentir, à son aumônier, Milo, abbé de Cîteaux, et mourut à l'âge de quarante-trois ans, sans laisser de postérité. Comme il avait encouru, pour des usurpations sur l'Église, l'excommunication fulminée par Innocent III, son corps resta longtemps sans sépulture; mais Godefroy Winesauf, ancien chancelier de Richard, composa un poëme en l'honneur du pape, et pour prix de ses vers, il reçut enfin l'autorisation de porter les restes de son maître au lieu du repos.

MOSAIQUE.

Le jour de Pâques, chez les peuples qui suivent le rite grec, lorsque deux amis se rencontrent, l'un des deux salue l'autre en lui disant : *Christ est ressuscité!*

Quand le talent d'écrire parmi les femmes se trouve réuni au génie dans les hommes, c'est ce qui établit la supériorité d'un peuple. CHATEAUBRIAND.

C'est une belle passion que celle des bons livres lorsqu'on les fait passer dans sa mémoire et dans son cœur.

CLÉMENT XIV.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

Journal des Demoiselles.
15e année. Planche III.

N° 11.

Rouge cramoisi.

Vert chou.

Vert gris.

Vert gris foncé.

C

da
l'
ré
G
v
a
o
d
r
f
r
q
s
e
t
c
s
s
c
c
f
r
c
l

HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES.

HUITIÈME ARTICLE.

RÈGNE DE LOUIS XIV.

Le grand siècle de Louis XIV (1643-1715) vit des transformations nombreuses, des modes étranges, un faste inouï, qui résista à vingt-cinq ordonnances successives ; car, de même qu'aux époques antérieures, la défense et l'exemple émanaient du pouvoir royal. D'après les *Mémoires* de Dangeau, « Louis XIV était vêtu de couleur plus ou moins foncée, avec une légère broderie ou un simple bouton d'or ; toujours une veste de drap ou de satin, rouge, bleue ou verte, fort brodée. Il ne porta jamais de bagues, ni de pierreries qu'à ses boucles de souliers et de jarretières. Son chapeau était toujours bordé de point d'Espagne, avec un plumet blanc. Il était le seul de la maison royale et des princes qui portât l'ordre du Saint-Esprit dessous l'habit, excepté les jours de mariage et de grande fête, où il portait l'ordre par-dessus, avec des pierreries pour *huit ou neuf millions*. Quand il ramena Marie-Thérèse à Paris, le 26 août 1660, il avait un habit en broderie d'argent. L'or, les perles, les pierreries chargeaient si fort la robe de la reine, qu'on en pouvait à peine remarquer l'étoffe. A la réception de l'ambassadeur de Perse à Versailles, le mardi, 19 février 1715, le roi prit un habit d'étoffe or et moire, brodé de *douze millions cinq cent mille livres* de diamants, et si pesant, qu'il fut obligé de le quitter dans l'après-dîner. Le duc d'Orléans avait un habit de velours bleu brodé de diamants et de perles. » La même année, par édit du lundi, 22 avril, Louis XIV défendit aux officiers de mettre des galons d'or à leurs uniformes.

On portait encore, au commencement du grand siècle, des *canons*, des nœuds d'épaule, des *galants* ou rubans, et tous les enjolivements compris sous le nom de *petite oie*. Scarron fait dire à son héros Jodelet, dans une comédie jouée en 1645 :

Un plisseur de *canons*, un de ces fainéants
Qui passent tout un jour à nouer des *galants*.

Le Gros-René, du *Dépit amoureux*, pièce jouée à Paris au mois de décembre 1658, dit à Marinette :

Ton beau galant de neige avec ta nonpareille ;
Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.

Dans les *Précieuses ridicules*, qui sont de l'année suivante, Mascarille demande à Cathos : « Que vous semble de ma petite oie ? La trouvez-vous congruante à l'habit ? Le ruban en est-il bien choisi ? » Madelon, sœur de Cathos, s'écrie : « Furieusement bien ! c'est *perdrigeon* tout pur. » Perdrigeon serait, à en croire les commentateurs de Molière, une couleur empruntée à une prune de ce nom, violette ou blanche ; mais la vérité est que ce Perdrigeon, qu'on a voulu faire passer pour une prune, était un homme, un riche et célèbre marchand de *petites oies*. Dans une fable de Lenoble, *le Singe qui s'habille en cavalier*, maître Bertrand pare son épée

D'une dragonne d'or par Perdrigeon vendue.

Les barbes en pointe, qu'on enfermait la nuit dans des sacs, disparurent insensiblement. On en voyait encore quelques-unes en 1648. « Aux funérailles de Voiture, dit le poëte Sarrazin, trente petits Cupidons tenaient, l'un la *bigotère*, l'autre le miroir, l'autre les pincettes, et enfin les

autres le peigne d'écaille de tortue, les boîtes de poudre, les pommades, les essences, les huiles, les savonnettes, et le reste des armes qui avaient servi aux conquêtes du grand Voiture. » La manie des barbes fut remplacée par celle des perruques : il y en eut *à la française, en bichon, à calotte, à la moutonne, à l'espagnole, à deux faces, à la brigadière.* — Le nommé Binette inventa la *grande perruque in-folio*, et il aurait volontiers, disait-il, dépouillé les têtes de tous les Français pour couvrir dignement celle de leur monarque. Le cavalier Bernin, faisant le buste de Louis XIV, disposa sur le front du roi les boucles qui en cachaient une partie, en disant : « Votre Majesté peut se montrer à tout le monde. » Cet incident mit à la mode les *frisures à la Bernin.* Le barbier de Louis XIV partageait avec les plus hauts personnages de la cour l'honneur d'assister au *petit-lever*, et il présentait au roi cinq ou six perruques, entre lesquelles Sa Majesté faisait un choix. Pour suffire à la consommation, on dut créer, par édits de 1656 et 1673, quarante charges de perruquiers suivant la cour, et organiser à Paris une communauté de deux cents perruquiers. Il y eut des perruques du prix de mille écus. On avait commencé, dès le règne de Henri IV, à répandre sur les cheveux une poudre parfumée, qu'on appelait *griserie*. Sous Louis XIV, on sema dessus un mélange de mousse de chêne et de farine de fèves, qualifié, on ne sait pourquoi, de *poudre de Chypre.* Boursault, dans ses *Portraits critiques*, parle « d'une perruque toute blanche de poudre, et terminée succinctement par un nœud accourci. » Dancourt, dans sa comédie de *l'Eté des Coquettes*, jouée le 12 juillet 1690, met en scène un abbé poudré. Angélique lui dit : « Éloignez-vous de moi, monsieur l'abbé, vous avez des odeurs. — Ce n'est que de la poudre de Chypre, madame. »

Les perruques trouvèrent d'ardents contradicteurs parmi les théologiens; ils argumentèrent en citant le chapitre XI de la *première Epître aux Corinthiens.* Claude de Saumaise soutint la cause des perruques dans un ouvrage de sept cent cinquante pages in-octavo. Les cheveux postiches furent longtemps interdits aux ecclésiastiques. En 1685, un chanoine de Beauvais, qu'on empêchait de célébrer l'office parce qu'il portait une perruque, la déposa entre les mains de deux notaires, qui rédigèrent sur-le-champ une protestation motivée. En 1689, plusieurs oratoriens furent renvoyés de leur ordre pour crime de perruque.

L'état du costume masculin, en 1661, est précisé par ces vers de l'*Ecole des Maris* :

Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matières,
De vos jeunes muguets m'inspirer les manières,
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux,
Et de ces blonds cheveux, de qui la vaste enflure
Des visages humains offusque la figure?
De ces petits pourpoints sous les bras se perdant,
Et de ces grands collets sur l'estomac pendants?
De ces manches qu'à table on voit tâter les sauces,
Et de ces cotillons appelés hauts-de-chausses,
De ces souliers mignons de rubans revêtus,
Qui vous font ressembler à des pigeons pattus,
Et de ces grands canons, où comme en des entraves
On met tous les matins les deux jambes esclaves?

L'habit qu'on nommait *justaucorps*, lorsqu'il était étroit, avait des parements aux manches et des pattes sur le côté; il était de drap d'Elbeuf, de Lodève ou des Andelys, enrichi de galons, de tresses de soie et d'or, ou d'une bande d'or *à la Bourgogne.* Les bourgeois le portaient généralement noir, avec un manteau noir sans manches, et des souliers noirs à bouts arrondis. Les courtisans rehaussaient leurs chaussures par des talons rouges. L'ancien pourpoint, qu'on plaçait sous l'habit, prit le nom de *veste.* La culotte est définie par Furetière, dans son grand *Dictionnaire français*, « une espèce de hauts-de-chausses court et serré, où l'on attache quelquefois des bas, des canons, des *ringraves.* » Ce

dernier ajustement était un énorme haut-de-chausses attaché sur le genou avec des rubans, et introduit en France par le *Rheingraff* (1), gouverneur de Maestricht. « J'ai chez moi un garçon, qui, pour monter une *ringrave*, est le plus grand génie du monde, » dit le tailleur du *Bourgeois gentilhomme*, comédie jouée à Chambord, le 14 octobre 1670. La *Désolation des joueuses*, autre pièce donnée au théâtre par Dancourt, en 1687, nous révèle que les chevaliers d'industrie cachaient sous leurs *ringraves* des cartes apprêtées. Les *brandebourgs* furent aussi une importation germanique, due à l'électeur de Brandebourg, qui vint en Alsace, en 1674. La grosse casaque descendait jusqu'à mi-jambes; elle avait des manches beaucoup plus longues que les bras, et des garnitures de boutons en olives, unis par des cordonnets.

Le costume des femmes, au commencement du règne de Louis XIV, est riche, élégant et gracieux. Les cheveux diaprés de bouquets tombent en *tire-bouchons*, qui accompagnent heureusement la figure. Il n'y a point trop de *crevés* et de *bouffantes* aux manches, qui sont généralement courtes et laissent l'avant-bras nu. La couleur de la robe ouverte contraste harmonieusement avec celle de la jupe. Mais la toilette féminine ne tarde pas à s'alourdir : les coiffures s'élèvent; les étoffes deviennent pesantes et chamarrées; les robes à queue s'allongent; on ajoute aux souliers des talons hauts de trois pouces; les revers de la robe de dessus sont retenus des deux côtés par de gros nœuds de rubans.

La huitième édition du *Traité de la civilité*, publiée à Paris, en 1695, nous apprend que le masque n'était pas encore délaissé. « A l'égard des dames, il est bon de savoir qu'outre la révérence qu'elles font pour saluer, il y a le masque, les coiffes et la robe, avec quoi elles peuvent témoigner leur respect; car c'est incivilité aux dames d'entrer dans la chambre d'une personne à qui elles doivent du respect, la robe troussée, le masque au visage, et les coiffes sur la tête, si ce n'est une coiffe claire. C'est incivilité aussi d'avoir son masque sur le visage en un endroit où se trouve une personne d'éminente qualité, et où on en peut être aperçu, si ce n'est que l'on fût en carrosse avec elle. C'en est une autre d'avoir le masque au visage en saluant quelqu'un, si ce n'était de loin; encore l'ôte-t-on pour les personnes royales. »

Plusieurs modes célèbres datent du règne de Louis XIV. Ce fut vers 1656 que l'on commença à peindre les éventails avec soin, à les monter sur de légères baguettes de bois, de nacre, d'or, d'ivoire ou d'acier.

Quelques dames demandèrent à Christine de Suède, qui se trouvait alors à la cour, si elles devaient adopter la mode d'avoir des éventails été comme hiver, et la reine, femme d'une rude franchise, toujours disposée à sacrifier les convenances aux bons mots, répliqua grossièrement : « Je ne crois pas; vous êtes assez éventées comme cela. »

En épousant Monsieur, frère unique de Louis XIV, Charlotte-Élisabeth, fille de l'électeur palatin, apporta en France la mode des *palatines* (1671). Les *mouches* de taffetas noir se propagèrent vers le même temps. Le portrait de Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière, fiancée au Dauphin, en 1680, la représente avec trois *mouches*, l'une au front.

Les manches *amadis*, serrées et boutonnées jusqu'au poignet, se montrèrent pour la première fois, en 1684, dans l'opéra d'*Amadis des Gaules*, dont le cavalier Bernin avait dessiné les costumes. Les fichus parurent en 1692, sous la dénomination de *steenkerkes*. Une armée

(1) Titre allemand, qui signifie *comte du Rhin*.

française, commandée par le duc de Luxembourg, campait à Steenkerke, en Belgique, lorsqu'elle fut surprise par les troupes anglo-hollandaises du roi Guillaume. Les officiers français, en s'habillant à la hâte pour repousser l'ennemi, passèrent négligemment leurs cravates, et, de retour à Paris après la victoire, ils continuèrent à les porter *à la steenkerke*. Les dames appelèrent *steenkerkes*, des pointes de soie garnies de dentelles, de franges d'or, et de filets d'or ou d'argent.

Les *fontanges* régnèrent de 1680 à 1701. Pendant une partie de chasse, la duchesse de Fontanges s'apercevant que le vent avait dérangé ses cheveux, les rattacha avec sa jarretière, en plaçant le nœud par devant. Les femmes accueillirent cette nouvelle coiffure, présent du hasard, et vingt ans après, on les voyait encore, comme l'a dit Boileau,

Sous leur fontange altière asservir leurs maris.

Seulement, le ruban primitif avait singulièrement foisonné. Les *fontanges*, d'après la définition qu'en donne l'historien Saint-Simon « étaient un bâtiment de fil d'archal, de rubans, de cheveux et de toutes sortes d'affiquets, de deux pieds de haut, qui mettent le visage des femmes au milieu du corps. Pour peu qu'elles remuassent, le bâtiment tremblait et menaçait ruine. » Des morceaux de toile roulés *en tuyaux* d'orgue étaient, comme les colonnes de cet édifice, d'ordre composite, dont l'ensemble s'appelait *une commode*, et dont chaque pièce essentielle avait un nom particulier. Dans la comédie de *Attendez-moi sous l'orme*, jouée le 17 mars 1694, le valet Pasquin apporte à Agathe un livre intitulé *Les Éléments de la toilette*, ou *Le Système harmonique de la coiffure d'une femme*. Il y lit la table des principales pièces qui entrent dans la composition d'*une commode :* la *duchesse*, le *solitaire*, la *fontange*, le *chou*, le *tête-à-tête*, la *culbute*, le *mousquetaire*, le *croissant*, le *firmament*, le *dixième ciel*, la *palissade* et la *souris*. « La *souris*, ajoute Pasquin, est un petit nœud de nonpareille, qui se place dans le *bois;* notez qu'on appelle *petit bois* un paquet de cheveux hérissés, qui garnissent le pied de la *futaie bouclée*. »

Louis XIV se prononça contre les *fontanges*. Suivant les *Mémoires* de Dangeau, « le roi, à qui déplaisaient les grandes coiffures que l'on avait depuis quelques années, le témoigna le 23 septembre 1699. Les princesses et toutes les dames de la cour les changèrent, et la reine d'Angleterre voulut donner l'exemple aux dames plus âgées, en abaissant fort sa coiffure. » La comtesse de Shaftesbury, femme d'Antoine Ashley Cooper de Shaftesbury, ambassadeur du roi Guillaume, se dévoua à la transformation des têtes, et elle réussit. « Les pyramides, dit Saint-Simon, tombèrent avec une rapidité surprenante, et, le même jour, de l'extrémité du haut, les femmes se jetèrent dans l'extrémité du bas. » Nous avons pour témoignage de cette révolution soudaine, les vers que l'abbé de Chaulieu écrivait en 1701 :

Paris cède à la mode et change ses parures;
Le peuple imitateur, ce singe de la cour,
A commencé depuis ce jour
D'humilier enfin l'orgueil de ses coiffures.

Mainte courte beauté s'en plaint, gronde, tempête,
Et pour se rallonger consultant les destins,
Apprend d'eux qu'on retrouve, en haussant ses [patins,
La taille que l'on perd en abaissant sa tête.

L'*Andrienne*, du poëte latin Térence, traduite par Baron, ayant été représentée le vendredi 6 novembre 1703, l'actrice qui remplissait le principal rôle se montra vêtue d'une robe longue, ouverte et abattue. La mode accepta ce déshabillé, et les *andriennes* furent substituées aux robes retroussées.

ÉMILE DE LA BEDOLLIERRE.

REVUE LITTÉRAIRE.

Le *Génie de la langue française*, ou Dictionnaire du langage choisi, 1 vol. grand in-8°, de 880 pages; prix 15 fr.; à la librairie de Mme Émélie Desrez, rue Fontaine-Molière, 37.

Cet ouvrage est incontestablement un des plus utiles et des plus complets qui aient paru depuis longtemps sur la langue française. Le savant et spirituel Charles Nodier, de si regrettable mémoire, n'eût pas manqué, s'il eût été publié de son vivant, de saluer son apparition avec son enthousiasme de philologue et d'homme de goût. Car ce livre réalise une de ses pensées chéries et qu'il regrettait de ne pouvoir mettre à exécution : de déposer dans un livre, conçu avec méthode et d'une forme élémentaire, tous les trésors de notre langage; d'y encadrer toutes les locutions choisies, toutes les formules élégantes, toutes les phrases poétiques mises en usage par nos grands écrivains. C'est un dictionnaire non de mots, mais de style. Il est le complément naturel et indispensable des vocabulaires et lexiques qui ne donnent qu'une aride nomenclature de mots avec leur définition et leurs acceptions diverses. Dans le *Génie de la langue française*, on trouve leur place dans une phrase, dans une période; les différentes tournures avec lesquelles ils peuvent se combiner; les concordances auxquelles ils peuvent s'adapter harmonieusement.

En entreprenant ce vaste travail, qui lui a coûté plusieurs années de veilles et de recherches, M. Goyer Linguet a eu un but éminemment philosophique. Il a eu principalement en vue d'ouvrir en quelque sorte le sanctuaire de notre langue au profane, de lui révéler ses inépuisables beautés, de familiariser les classes peu lettrées avec le langage noble, élevé, qu'elles admirent dans la lecture de nos chefs-d'œuvre et dans la bouche des gens du monde.

Le langage influe plus qu'on ne pense sur les mœurs; l'homme qui s'énonce bien et qui écrit purement sa langue sera toujours plus apprécié dans la société que celui qui n'emploie que des termes bas et vulgaires; le premier préviendra toujours en sa faveur ; il est rare que le second ait le sentiment de sa dignité personnelle. Sans tomber dans les écarts du purisme et de la pédanterie, il est de rigueur aujourd'hui que l'on sache exprimer oralement et par écrit ses pensées d'une manière correcte et élégante, si on tient à bien faire juger de soi-même.

Cet ouvrage, qui renferme dans un volume la matière de plusieurs, est comme le résumé poétique de notre littérature ancienne et moderne. Écrivains, savants, artistes, industriels, gens du monde et du peuple, chacun dans sa spécialité, dans sa condition, y trouvera des formes variées et précieuses du bien dire. Il pourra se convaincre combien est faux ce jugement de quelques médiocrités qui se plaignent de l'indigence de notre langue, tandis qu'aucune n'est plus variée, n'est plus claire, n'est plus propre à s'assimiler la substance des autres. Quand Froissard écrivait ses naïves pérégrinations, les paroles lui manquaient-elles? Montaigne, dans la solitude de sa bibliothèque, se lamentait-il de la disette de la langue? N'y avait-il pas assez de nuances pour Labruyère?

Trêve donc à cette accusation banale d'indigence proférée contre l'idiome dont nous devrions être fiers. Les langues font

des acquisitions et font des pertes. De grands génies paraissent, et on dit que l'idiome dont ils se sont servis est immuable. Ils meurent, une nouvelle moisson de paroles inconnues et de tournures inusitées fleurit et verdoie sur leur tombe. S'il ne fallait accepter qu'une seule époque, Sénèque et Tacite seraient des écrivains barbares.

Grâce à Dieu, nous n'en sommes point arrivés là. Jamais époque n'a été plus féconde que la nôtre en écrivains qui soutiennent dignement les glorieuses traditions de leurs devanciers des dix-septième et dix-huitième siècles. Le *Génie de la langue française* en fournit la preuve éclatante. Il réunit les uns et les autres dans le même Panthéon, et leur tresse à chacun une couronne en reproduisant leurs pensées élégamment formulées. ***

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

THE PRISONER.

Chained within a dreary wall,
Sitteth *she* a prisoner lone;
Struggling in her weary thrall,
Mingling curse and moan!
Ever and anon the stars
Glance within her living tomb,
And the moonlight through the bars,
Darts athwart the gloom.

Now a voice of music steals
On the silence of her cell;
And again the wind reveals
Treasures of the dell;
Yet, within a dreary wall,
Sitteth *she* a prisoner lone;
Struggling in her weary thrall,
Mingling curse and moan.

Through the dull, dull night, her eye
Looketh on the far off-stars,
But between it and the sky
Are the prison-bars:
And by day, the sun-beams throw
Splendors through they darkened panes,
But though they may come and go,
She must wear her chains.

So within a dreary wall,
Sitteh *she* the prisoner SOUL;
Struggling in her weary thrall,
Panting for her gaol:
Struggling yet too weak to rise:
Panting yet afraid to go:
Lured by Love towards the skies,
Chained by Lust below.

ANDROS,
A contemporary american poet.

LA PRISONNIÈRE.

Enchaînée dans d'horribles murs *elle* est là, seule, et prisonnière; luttant contre son terrible esclavage, mêlant ensemble le gémissement et la malédiction, et pourtant, de temps à autre, les astres éclairent sa tombe vivante, et à travers les barreaux de sa prison, le clair de lune dissipe la sombre obscurité.

Parfois, une voix, un son musical, interrompt le silence de sa prison, et la brise lui apporte les parfums, trésors de la vallée. Cependant dans d'horribles murs *elle* est là, seule, et prisonnière, luttant contre son terrible esclavage, mêlant ensemble le gémissement et la malédiction.

Son œil plongeant au loin cherche dans la sombre nuit le mystère des astres rayonnants, Mais entre son œil et le ciel s'interposent les barreaux de la prison, et si dans le jour les rayons du soleil versent à travers l'étroite fenêtre une splendide lumière, ces rayons ont beau se jouer dans l'espace, *elle* doit, sans relâche, porter sa chaîne.

C'est ainsi qu'enfermée dans de sombres murs, souffre et s'agite l'AME prisonnière; elle lutte dans son dur esclavage, elle désire et redoute à la fois s'envoler vers le ciel. L'amour de Dieu l'appelle, mais des affections terrestres l'attachent à ce monde sublunaire.

Mme PAULINE ROLAND.



LA FIANCÉE DE CONRAD.

Enfant unique du baron de Rosembach, la jeune Berthe, à l'âge de seize ans, avait une si merveilleuse beauté, que le bruit s'en était répandu au loin, et que partout dans les contrées que baigne le Rhin s'étendait, de château en château, la réputation de cette fille charmante. De tous côtés les jeunes seigneurs tournaient leurs pensées vers les bois touffus de Rosembach; et chacun d'eux eût voulu respirer le parfum de la rose qui s'épanouissait sous leur ombrage. Mais, confiée encore à la garde d'une gouvernante fidèle, et entourée de femmes qui lui donnaient leurs soins, la belle fille habitait, au manoir de son père, une tour qui lui était particulièrement réservée; nul n'avait le droit d'y pénétrer, excepté les domestiques de la maison; et le père, gardien vigilant de son trésor, n'avait qu'en de rares circonstances permis que les grâces de sa fille bien-aimée parussent aux yeux des étrangers. Plusieurs fois déjà, bien que le seigneur de Rosembach ne fût pas riche (il ne possédait que trois villages, deux châteaux et soixante hommes d'armes), plusieurs fois, dis-je, la main de Berthe avait été demandée, et plus d'un prince puissant l'eût volontiers fait asseoir sur son trône. Mais, à ces demandes, le père avait répondu par des refus constants; car sa fille, disait-il, était trop jeune encore. La vérité est qu'il craignait, par-dessus toute chose, de ne plus voir son enfant, et qu'il ne pouvait se résoudre à en séparer sa vieillesse. C'est pourquoi tandis que de nobles chevaliers s'enflammaient au récit de ses charmes, vivait, dérobée à tous les regards, dans la solitude et le mystère, la damoiselle de Rosembach. Une jeune fille de son âge, Gisèle, sa sœur de lait et sa compagne dès le berceau, empêchait d'ailleurs, par sa douce présence, que l'ennui vînt habiter les hautes murailles de la tourelle où Berthe faisait sa demeure. Elles se livraient ensemble aux mêmes travaux, aux mêmes jeux, passant tour à tour les heures de la journée à cultiver les fleurs qu'elles aimaient, à nourrir des oiseaux qu'elles se plaisaient à apprivoiser, à tirer de suaves accords de la cithare mélodieuse, ou à coudre les blanches robes de lin dont se parait innocemment la simplicité de leur jeunesse. Quelquefois on les eût vues, pareilles à deux colombes charmantes, enlacer leurs bras caressants et gravir, d'une course légère, les frais sentiers de la montagne; tandis que de loin le baron suivait leurs pas, et souriant, fier, charmé, ne pouvait, ravi de tant de grâces, en détacher ses regards.

Le but de ces promenades était ordinairement la grotte d'un vieil ermite du voisinage dont la réputation de piété était grande, et qui, disait-on, avait plus d'une fois, par ses oraisons ferventes, obtenu du ciel des miracles. Les deux jeunes filles, pleines de respect, ne manquaient jamais de lui porter quelque offrande; elles baisaient religieusement les bords jaunis du vieux livre où le saint faisait sa prière, et lui demandaient à genoux de les bénir. C'est ainsi que s'écoulaient, dans la paix la plus profonde, les jours fortunés de ces enfants dont, seule, la tendre amitié remplissait le cœur. Nourries du même lait, bercées sur le même sein, élevées et grandies sous le même toit, s'aimant d'une

tendresse égale, rien ne distinguait la fille obscure de la fille noble, et tout, jusqu'aux caresses du vieux baron, était commun entre Berthe et Gisèle. Leurs vêtements, toujours semblables, n'avaient qu'une seule différence, c'est que, ainsi que toutes les nobles damoiselles, Berthe portait sur sa robe de lin les armoiries de sa famille. Mais souvent, par un tendre caprice, elle voulait changer de robe avec son amie, et se plaisait à admirer sur la poitrine de Gisèle l'écusson glorieux de la maison de Rosembach. Hélas! cette noble maison n'avait point d'héritier de sa gloire, et des bons chevaliers qui l'avaient tant illustrée jadis, il ne restait plus, à cette heure, qu'un vieillard et une jeune fille.

Mais la renommée de cette enfant si belle était allée jusqu'à la cour de l'empereur; et, fruit bien-aimé d'une secrète union, Conrad, fils de l'auguste souverain, sentit naître dans son âme un violent désir de contempler cette jeune merveille.

Comment faire cependant pour arriver jusqu'à elle? et de quelle manière échapper à la surveillance austère du baron? Conrad prit avec lui Raoul son écuyer, et tous deux montés sur des chevaux agiles, traversèrent, en peu de temps, les pays qui les séparaient de Rosembach. Une bande redoutable de brigands audacieux infestait les bois d'alentour. Son chef se nommait Robert; il était de race illustre; mais au lieu de se distinguer par de hauts faits, comme c'eût été son devoir, il exerçait, à main armée, la rapine et le brigandage. D'un château, bâti au sommet des rochers, où il faisait sa demeure, il planait au loin sur la campagne et descendait, hardiment accompagné de ses hommes, pour dévaliser les passants et rançonner les voyageurs. Sans doute une expédition lointaine l'avait entraîné dans d'autres lieux quand passèrent, sans défiance, sous ses tours funestes le fils de l'empereur et son compagnon. Arrivés au but de leur voyage, les deux jeunes hommes s'arrêtèrent, et se demandèrent mutuellement de quelle manière il serait convenable qu'ils se présentassent au château.

«Si nous n'usons point d'artifice, dit Conrad, l'hospitalité généreuse du seigneur de Rosembach nous sera donnée dans son manoir; mais la tour que sa fille habite restera close devant nous. Cherchons plutôt quelque déguisement, et tâchons de pénétrer, comme des gens de peu d'importance, au lieu qui fait l'objet de notre désir.» En disant ces mots, ils se trouvaient sur le bord du Rhin; Conrad vit un pêcheur qui retirait du fleuve ses filets tout chargés de poissons excellents. Une idée lui vint à l'esprit, et, s'approchant de cet homme, il offrit de lui acheter toute sa pêche. L'ayant payé en belle monnaie d'or, il promit de lui en donner encore autant s'il voulait leur prêter à tous deux des habits de pêcheur et garder leurs chevaux jusqu'au soir. Le pêcheur y consentit avec joie. Il les conduisit à sa cabane, où ils se revêtirent de leur déguisement, puis le prince et son écuyer se dirigèrent vers le château de Rosembach, dont les tours, brunies par les ans, leur apparaissaient sur le sommet boisé de la montagne.

Ce ne fut point monté sur un coursier superbe, couvert de riches vêtements, et entouré d'une suite brillante, que le noble fils de l'empereur se présenta aux portes du manoir: le son retentissant du cor n'annonça point sa visite; et le prince, accompagné de son brave écuyer, entra, sous l'apparence d'un obscur pêcheur, dans les murs qu'habitait la belle jeune fille, objet constant de ses pensées. Raoul, prenant la parole, demanda le chef de la cuisine, et lui offrit le poisson qu'il avait apporté dans un filet. Celui-ci, ayant fait un choix des plus belles pièces, en demanda le prix. Raoul les lui fit très-cher, et pendant qu'ils débattaient ensemble, Conrad cherchait partout des yeux s'il n'apercevrait pas celle que, de si loin, il était venu admirer.

La Fiancée de Conrad



J.al des Demoiselles 15e Année — S.t Aulaire d'après A. Devéria — Imp. Lemercier à Paris

Oubliant son rôle de pêcheur, Conrad salua Berthe avec courtoisie

Certes, il fut servi à souhait l'amoureux chevalier, car voici que s'avancent deux filles gracieuses portant de légères corbeilles remplies de menues graines qu'elles répandent, peu à peu, autour d'elles, en appelant de leur plus douce voix. Aussitôt se rassemble de toutes parts une troupe nombreuse de pigeons familiers; ils viennent en voltigeant s'abattre aux pieds des jeunes filles, béquettent le sol à l'entour de leurs pas, les suivent en roucoulant, et semblent vouloir témoigner un sentiment de plaisir par le joyeux battement de leurs ailes. A la vue des deux pêcheurs étrangers, elles s'approchent, curieuses comme des enfants que la moindre chose attire; elles regardent les poissons; et Conrad, enfin satisfait, peut les examiner à loisir. Mais, par un jeu étrange du hasard, ce jour-là justement, étant seules et libres dans leur demeure, elles s'étaient amusées à porter la robe l'une de l'autre; et, de cet échange enfantin, il devait naître une grande erreur dans l'esprit des jeunes hommes. En effet, sur le sein de Gisèle l'œil du prince a reconnu les armes de la maison de Rosembach, et la grâce de celle qui les porte ne dément point les vives louanges données de toute part à la beauté de la jeune baronne. Mais combien plus ravissante encore est la beauté de sa compagne! Conrad en est ébloui; il ne peut détacher d'elle ses regards, et doute que les charmes d'une simple mortelle soient si parfaits.

Ce qu'il admire le plus ce n'est point sa taille élancée, pleine de noblesse et de légèreté; la blancheur éclatante de son teint, nuancé de couleurs délicates; l'incomparable douceur de ses yeux, la grâce piquante de son sourire, ou la richesse de sa magnifique chevelure, qui, pareille à un voile brillant, retombe, autour de son cou flexible, en boucles dorées et soyeuses: non, il n'a point, dans sa pensée, distingué l'un de l'autre tous ces attraits; mais à l'aspect de celle qui les possède tous, il sent son cœur plein de ravissement.

Le chef de la cuisine discutait toujours avec Raoul sur le prix du poisson, et l'écuyer affectait de ne point vouloir céder, afin de rester plus longtemps. Alors les jeunes filles, grondant le serviteur, « Pourquoi, lui disent-elles, marchander ainsi ces braves gens? Il faut les payer sans avarice, et, pour la peine qu'ils ont prise de venir jusqu'ici, nous allons leur donner à boire un coup de ce léger vin blanc, recueilli sur les bords du fleuve.

Tandis qu'elles allaient à l'office chercher le vin : « Quelle est donc, demanda Conrad, la charmante personne qui accompagne votre jeune maîtresse? — C'est, répondit le serviteur, qui ne se doutait pas de la méprise, c'est Gisèle, la sœur de lait de notre damoiselle, qui, bien qu'elle ne soit qu'une pauvre fille, en a fait jusqu'à présent sa compagne et son amie. » A cet instant elles rentrèrent portant deux larges coupes de bois ciselé où brillait la douce liqueur du raisin. Tremblant qu'elle n'offrît sa coupe à Raoul, Conrad s'approcha de Berthe, et prit des mains de la jeune fille, pour le vider d'un trait, le vase qu'elle avait rempli jusqu'aux bords. Oubliant son rôle de pêcheur, il la remercia par un salut plein de courtoisie, dont elle fut surprise; et ses yeux, où se peignait l'admiration qu'il éprouvait, lui dirent mille choses que sa bouche n'osait exprimer. Troublée, jusqu'au fond du cœur, par ce regard, l'enfant timide abaissa ses paupières; elle rougit, et, sur sa joue vermeille, on eût dit que le printemps en fleur avait effeuillé toutes ses roses. Oh! combien cette rougeur modeste la fit paraître encore plus aimable! et de quels transports le cœur du prince, qui la contemplait, se sentit agité à cette vue! Cependant, n'ayant pas de prétexte pour rester davantage, il fallut s'arracher de ces lieux; mais il emporta, plus cher que tous ses autres souvenirs, celui de la jeune beauté qu'il avait vue cachée dans le manoir solitaire de Rosem-

bach. Et ce fut ainsi que, prise pour l'humble fille de sa nourrice, Berthe, soustraite à tous les regards par la jalouse tendresse de son père, fut aimée du chevalier Conrad, le noble fils de l'empereur.

Le jeune guerrier cheminait silencieux et pensif. « Eh quoi! seigneur, lui dit Raoul, n'êtes-vous point satisfait, et regrettez-vous la peine de notre voyage? Pour moi, je ne pense point que de plus charmantes filles se puissent rencontrer nulle part; et si, comme vous, j'étais un grand prince, je ne voudrais épouser d'autre femme que la gracieuse damoiselle de Rosembach.

— O Raoul! Raoul! combien plus belle encore est sa compagne! s'écria Conrad. Pourquoi suis-je venu? Pourquoi l'ai-je vue? car je ne pourrai jamais la prendre pour épouse. Que dirait ma noble mère si je lui donnais une enfant sans nom pour sa fille? O Raoul! je voudrais être un simple écuyer, comme toi, pour échanger l'anneau nuptial avec Gisèle. »

D'un autre côté, les jeunes filles s'entretenaient de ces deux pêcheurs, si différents de tous ceux qu'elles avaient vus jusqu'alors. « As-tu remarqué, disait Berthe à sa sœur de lait, comme ils avaient bonne mine? Quelque chose de fier se faisait remarquer dans leur maintien; et l'un d'eux surtout avait des manières pleines de courtoisie et de noblesse. — Il est vrai, lui répondait Gisèle, et parmi les chevaliers que nous avons vus quelquefois dans les festins, quand ton père nous a permis d'y paraître, il y en avait de beaux, sans doute; mais que ces jeunes pêcheurs le seraient davantage si, comme eux, ils se montraient revêtus d'armes brillantes et d'habits magnifiques! »

De retour dans son palais, Conrad s'efforça d'éloigner l'image qui remplissait sa pensée; mais il ne put y réussir, et une sombre mélancolie ne tarda point à s'emparer de son esprit. La noble Emmelinde, sa tendre mère, ne tarda point à s'en alarmer; mais en vain le pressa-t-elle de questions, le secret de sa tristesse demeura renfermé dans son cœur; la dame affligée pensa que, peut-être, l'éclat des fêtes et la vue de belles femmes bien parées réjouiraient l'âme du jeune guerrier, elle en rassembla donc un grand nombre, et des plus charmantes, ainsi que beaucoup de chevaliers; et voulut présider, elle-même, les jeux auxquels elle les avait conviés. Mais ni le bruit des armes, ni la joie des festins, ni la vue des femmes séduisantes qui lui prodiguaient leurs sourires, ne rendirent la gaieté au visage languissant de Conrad. Le mal secret dont sa jeunesse était consumée prit tout à coup un caractère plus redoutable; une fièvre ardente se déclara, et, sans force, étendu, dans l'insomnie, sur une couche brûlante, ce jeune homme, naguère si vigoureux et si fier, se vit aux portes du tombeau. Ah! ce fut alors qu'Emmelinde connut tout ce que peut ressentir d'angoisses le cœur d'une mère. Vainement et entourée des médecins les plus habiles, elle ne quittait point la chambre de son fils, et lui présentait elle-même ses breuvages. Hélas! la maladie, comme si elle se fût jouée de tant d'efforts, ne faisait qu'empirer tous les jours. Dans cette extrémité, Raoul, l'ayant prise à part, lui confia leur voyage à Rosembach; l'amour soudain que le prince avait ressenti pour Gisèle; et comment, depuis cette époque, il n'avait point cessé d'être mélancolique et rêveur. Aussitôt Emmelinde, appelant ses femmes, commanda qu'on lui apportât de beaux vêtements sur lesquels, après s'en être revêtue, elle étendit, en signe de douleur, un long voile; puis se rendant aux appartements de l'empereur, elle voulut lui parler sur-le-champ. A peine en sa présence elle se mit à genoux; mais il la releva promptement, car elle lui était fort chère, et, la faisant asseoir, il lui demanda avec tendresse des nouvelles de son fils, et le motif de sa visite pressante. « Cher sei-

gneur, lui dit-elle, tout en larmes, je viens implorer de votre amour une grâce sans laquelle, peut-être, notre fils bien-aimé va mourir. — Parlez, madame, répondit aussitôt l'empereur, et si cela dépend de ma volonté, que votre désir s'accomplisse. » Alors la noble mère lui raconta l'amour de Conrad pour une fille obscure, et le supplia de permettre que cette Gisèle devînt la femme de son fils. « Je lui réservais quelque haute alliance, dit l'empereur; mais puisque ses jours sont en danger, ne balançons point. Je vais donner des ordres pour qu'on aille porter à cette jeune fille la nouvelle d'une fortune inespérée; et qu'on l'amène promptement à ma cour. Vous, madame, allez rendre l'espérance à votre cher Conrad, et le gronder doucement de n'avoir pas eu plus de confiance dans notre tendresse. » Emmelinde, remplie de joie, voulait baiser les mains de son illustre époux; il l'arrêta, et la pressant sur son cœur : « C'est là, lui dit-il, qu'est toujours votre place. »

L'empereur appela un de ses officiers, le comte d'Halsbourg : « Prenez, lui dit-il, une escorte convenable et partez sur-le-champ pour le château bien connu du seigneur de Rosembach. Vous direz au baron que mon fils Conrad s'est épris d'amour pour Gisèle, la sœur de lait de sa fille, et que je consens à leur mariage. Alors, faisant venir en votre présence cette jeune personne, qui sera bien surprise, vous lui remettrez, au nom du prince, l'anneau que voici, gage de ses fiançailles; et, sans vous arrêter davantage, vous reviendrez en diligence, amenant avec honneur la future épousée. Si le baron et sa fille, qu'on dit si belle, veulent assister aux fêtes des noces, invitez-les de notre part, et donnez-leur l'assurance qu'ils seront ici les bienvenus. Je vais, d'ailleurs, faire préparer de riches cadeaux que je leur destine; emportez-les avec soin, et, dès que vous serez arrivé, empressez-vous de les leur offrir. »

Tandis que le puissant souverain se hâtait ainsi d'accomplir sa promesse, la noble Emmelinde, penchée sur la couche de son enfant chéri, lui disait des paroles qui semblaient le ranimer et le rattacher à la vie. Pour la première fois, depuis bien longtemps, le regard du jeune homme brilla d'une douce joie, et le cœur de sa tendre mère en fut inondé d'allégresse. Bientôt le front du malade devint calme, sa respiration plus libre, et le sommeil réparateur visita sa paupière. Emmelinde était ravie, et les médecins, orgueilleux d'une cure si admirable, se félicitaient en songeant à la grosse récompense qui ne manquerait pas de leur être donnée.

Exécuteur fidèle des ordres qu'il avait reçus, le seigneur d'Halsbourg, après plusieurs jours de marche, était arrivé, sans mauvaise rencontre, sous les murs de Rosembach. Accompagné d'une vingtaine d'hommes d'armes, et suivi de plusieurs serviteurs, il avait paru, sans doute, à Robert, une proie trop difficile à saisir, car ce chef audacieux n'avait hasardé aucune tentative contre lui. Le baron s'étonna en voyant approcher si nombreuse compagnie, et se demanda s'il y aurait de la prudence à ouvrir cordialement ses portes. Mais le comte s'étant avancé le premier et l'ayant salué au nom de l'empereur, il s'empressa de recevoir toute la troupe avec courtoisie et bonne grâce. Le seigneur d'Halsbourg se hâta de lui apprendre le sujet de son message, et de lui offrir les riches présents du monarque. A ces nouvelles, le vieux seigneur crut faire un rêve; il ne pouvait comprendre où le prince avait pu voir Gisèle; et ce qu'il comprenait encore moins, c'était qu'il l'eût préférée à Berthe. Bien que son orgueil paternel en fût un peu blessé, il éprouva un secret contentement que le choix de Conrad ne fût pas tombé sur sa fille; car il lui aurait été impossible, cette fois, de refuser, et il eût bien fallu obéir à l'empereur.

Ayant d'abord fait servir des rafraîchis-

sements à ses hôtes, il envoya chercher les jeunes filles. Elles vinrent, en rougissant, embarrassées de paraître aux regards d'un si grand nombre de guerriers; et quand elles se montrèrent, appuyées au bras l'une de l'autre, un cri d'admiration les salua, ce qui les rendit encore plus rouges et plus confuses. « Avancez, Gisèle, dit le baron; une étonnante fortune vous arrive. Le vaillant prince Conrad, fils de l'empereur, vous a donné sa tendresse; et le noble seigneur que voici vient vous chercher pour un mariage qui remplirait de joie les filles du sang le plus glorieux. »

Interdite, ne pouvant croire qu'un tel discours lui fût sérieusement adressé, l'humble enfant resta muette, les yeux timidement abaissés vers la terre, tandis que Berthe, étonnée et radieuse, la regardait avec joie. Le baron la prit par la main et la présenta au seigneur d'Halsbourg, qui restait incertain, ne pouvant croire que ce fût à une autre qu'à la plus belle que dût s'adresser son message. « C'est bien là Gisèle, la sœur de lait de votre fille? demanda-t-il au vieillard. —C'est elle-même,» dit celui-ci. Alors le brave officier du grand empereur mit au doigt de la jeune fille l'anneau des fiançailles, et lui dit qu'ils partiraient ensemble le lendemain pour aller trouver son époux. Puis le seigneur et la damoiselle de Rosembach furent invités aux fêtes de la noce, suivant l'ordre qu'en avait donné l'empereur. Le baron aurait bien voulu se dispenser d'accepter, mais les instances des deux amies furent si vives qu'il lui devint impossible de prétexter aucune excuse. Seulement, et cela était vrai, il dit qu'ayant des mesures à prendre pour le temps que durerait son absence, il ne pourrait partir que dans quelques jours. « Laisserez-vous ma sœur Berthe venir avec nous à l'avance, monseigneur? » demanda Gisèle. Mais le baron, qui n'aurait confié la garde de sa chère enfant à qui que ce fût au monde, répondit: « Non, je la conduirai moi-même. »

Restées seules, les jeunes filles s'embrassèrent tendrement, car elles étaient bien joyeuses toutes les deux. Berthe, au lieu de porter envie à l'élévation de Gisèle, en paraissait plus satisfaite que si c'eût été pour elle-même; et la fiancée de Conrad disait à sa sœur: « En vérité, j'aurais été bien heureuse, déjà, d'épouser son écuyer, et je voudrais que ce fût toi que le prince eût choisie; » car elles avaient appris, du comte d'Halsbourg, comment les deux jeunes hommes s'étaient déguisés pour arriver jusqu'à elles; seulement elles ne savaient pas encore lequel était Conrad, et Berthe désirait secrètement que ce ne fût point celui dont le regard l'avait tant fait rougir. Le baron les conduisit près de l'ermite, à qui Gisèle voulait dire adieu et lui demander sa bénédiction. Le saint la lui donna, et, les mains élevées sur la tête de cette jeune fille, il lui dit d'un air inspiré: « Gardez-vous de l'orgueil, mon enfant, *toute chair n'est que de l'herbe; et toute sa gloire est comme la fleur des champs.* Quoi de plus incertain que la vie de l'homme? O mon Dieu! aujourd'hui dans la prospérité, demain dans l'infortune, il ne doit mettre son espoir qu'en vous seul, et son bonheur que dans la vertu. —Priez pour moi, mon père, lui répondit Gisèle; quel que soit le destin qui m'attende, je n'oublierai point vos paroles. » Le lendemain il fallut se quitter; mais la séparation ne fut pas douloureuse, on devait se rejoindre bientôt. Pendant tout le voyage Gisèle fut traitée, par le seigneur d'Halsbourg et ses compagnons, avec beaucoup de respect; et partout, ainsi que l'empereur l'avait ordonné, on lui rendit honneur. Ce n'était plus la pauvre fille admise par grâce dans l'intimité d'une noble damoiselle, mais l'heureuse fiancée d'un prince illustre. Ils entrèrent enfin dans la ville où l'empereur tenait sa cour. Gisèle en arrivant fut conduite en la présence du glorieux souverain, qui la reçut favorablement, la nomma sa chère fille, et commanda qu'on fît chercher la noble Em-

melinde. Celle-ci s'empressa d'arriver; elle baisa sur les deux joues la fiancée de son fils; puis l'ayant emmenée pour la parer de riches vêtements, elle la laissa aux mains de ses femmes et alla prévenir le jeune prince. Il était pâle et faible encore, mais une vive joie colora son teint de rougeur en apprenant que la bien-aimée de son âme était proche; il voulut se lever pour courir au-devant d'elle. Sa mère le retint, et, le faisant rasseoir sur les coussins où il se tenait à demi couché : « Restez, lui dit-elle, vos pas sont chancelants; je vais amener ici votre femme. » Il obéit; mais avec quelle impatience, au moindre bruit, battait son cœur, et comme il lui tardait de voir apparaître enfin sa fiancée!

Gisèle, de son côté, n'était guère moins émue. Tandis que la mère de Conrad la prend par la main pour la conduire à son futur époux, elle tremble, et se demande quel est celui des jeunes hommes qu'elle va revoir, car elle sent bien que pour l'un d'eux elle éprouve une secrète préférence. Elles ont traversé plusieurs vastes salles, une porte s'ouvre enfin, un homme empressé s'élance à leur rencontre; les deux fiancés sont face à face... Un faible soupir s'exhale du sein de la jeune fille; elle baisse les yeux. Conrad a pâli subitement; ses bras entr'ouverts se referment; il se détourne, et, sans lui adresser une parole, retombe accablé sur sa couche. « Qu'avez-vous, ô cher fils? s'écrie Emmelinde, et d'où vient ce fâcheux accueil à votre fiancée? — Cette femme m'est étrangère! dit-il; et vous, ma mère, pourquoi m'avoir trompé? Ce n'est pas Berthe, vous le savez bien, mais c'est Gisèle que j'aime. — N'est-ce donc pas Gisèle que voici? reprend à son tour la noble dame. Conrad, mon fils, levez les yeux, et si nous sommes le jouet d'une imposture, il sera facile de nous venger. » Il regarde encore l'enfant étonnée et tremblante. « Celle-ci est la damoiselle de Rosembach, dit-il, je la reconnais bien; mais qu'on appelle Raoul; il l'a vue ainsi que moi et me rendra témoignage. » Mandé aussitôt, l'écuyer appuya les paroles de son maître. Gisèle, tout en larmes des reproches que lui adressait Emmelinde, jeta sur Raoul un regard qui semblait dire : Et vous aussi, vous êtes sans pitié pour ma peine? Alors l'écuyer de Conrad, cherchant un moyen de la défendre, dit que sans doute son père, jaloux d'une si glorieuse alliance, l'avait contrainte à venir, sous un nom emprunté, épouser le fils de l'empereur, à la place de sa compagne. « Cela n'est point vrai! s'écria-t-elle; je suis Gisèle! je n'ai jamais porté d'autre nom. D'ailleurs le baron de Rosembach et sa fille doivent être en route pour venir; à leur prochaine arrivée on verra bien que je n'ai pas menti. — Comment se fait-il, pourtant, reprit l'écuyer, que vous ne soyez plus celle que vous étiez le jour où nous sommes allés, déguisés en pêcheurs, porter du poisson au château de votre père? Il me semble encore être à ce moment où vous m'avez gracieusement offert à boire; vous portiez sur votre robe les armes de votre noble famille, tandis que votre compagne n'en portait pas; c'est à cette marque que nous vous avons distinguée l'une de l'autre, et vous ne sauriez nier cette circonstance devant moi. — Ah! je comprends, maintenant, dit Gisèle; mais la venue de Berthe avec son père va réparer toute l'erreur. » Puis elle expliqua comment un échange de vêtements, entre elle et sa sœur de lait, avait dû, naturellement, donner lieu à cette méprise. « Que le prince, ajouta-t-elle, épouse Berthe s'il l'aime, je n'en serai pas jalouse; je le désire même au fond du cœur. — Tu vois que ta ruse n'a pas réussi, et tu veux en changer à cette heure, dit Emmelinde; mais n'espère pas t'être jouée de nous impunément; on va te renfermer dans une étroite prison, et tu n'en sortiras, je l'assure, que justifiée ou punie. » Alors la

dame irritée fit dépouiller de ses beaux habits et conduire dans une tour sombre, où il n'y avait qu'un peu de paille, du pain et de l'eau, la dolente jeune fille qui s'était vue, précédemment, amenée avec tant d'allégresse. Puis, retournant vers l'empereur, elle se plaignit amèrement de l'offense qui leur était faite; traita de mensonges tous les discours de Gisèle; raconta, en pleurant, le chagrin qu'éprouvait son fils; et parvint à enflammer de courroux le cœur de l'auguste monarque. «Calmez-vous, chère Emmelinde, lui dit-il; la femme que votre fils désire lui sera donnée; et, dussent le déloyal seigneur de Rosembach et sa fille artificieuse y laisser leur vie, cette affaire, je le jure, sera terminée à votre satisfaction.»

Gisèle espérait chaque jour être rendue à la liberté par l'arrivée du noble baron et de sa fille charmante; mais le temps s'écoula dans une attente vaine; les voyageurs n'arrivèrent point. L'empereur, irrité de plus en plus, envoya de nouveau le seigneur d'Halsbourg à Rosembach, avec une troupe nombreuse de guerriers. «Emparez-vous du vieillard et de la jeune fille,» avait dit le souverain; et ses vaillants officiers s'étaient mis en route, empressés d'obéir. Au bout de trois semaines on vit revenir l'un d'eux; il apportait des nouvelles. «Les ordres de votre majesté souveraine, dit-il à l'empereur, n'ont pu être remplis. En arrivant à Rosembach nous avons trouvé le château au pouvoir d'hommes farouches qui, retranchés derrière ses murailles épaisses, ont refusé de nous en ouvrir les portes. Il a fallu en faire le siége; plusieurs des nôtres y ont péri, et, bien que ses rudes défenseurs fussent en petit nombre, ce n'est que sur le corps du dernier d'entre eux que nous avons pu pénétrer dans son enceinte. Le brave comte d'Halsbourg y commande à l'heure présente; et c'est lui qui m'a envoyé rendre compte à votre majesté de cet événement, et lui dire que, du baron et de la jeune fille, on n'a découvert nulle trace, ni pu obtenir aucunes nouvelles.

— Il connaît que sa tromperie a mérité un châtiment, dit Emmelinde, qui était présente, et pour l'éviter, il a eu recours à la fuite. Mais quel sera le désespoir de mon fils en apprenant que celle qu'il aime plus que sa vie a disparu? O malheureuse mère! mon Conrad mourra, j'en suis certaine, et la déloyauté de ce vieillard aura causé ma douleur; mais j'ai votre parole auguste, seigneur, et, à défaut du sien, le sang de sa fille payera du moins mes larmes. — Je vous l'abandonne, dit l'empereur; elle est votre prisonnière, disposez de son destin.»

Rendue barbare par l'excès de son amour maternel, Emmelinde, qui brûle de se venger, ordonne aussitôt le trépas de l'innocente Gisèle, qu'a déjà pâlie un long séjour dans la prison. C'est en vain que, suppliant qu'on la laisse vivre encore, elle éclate en gémissements et en sanglots; deux heures seulement lui sont données pour se préparer à mourir.

Au désespoir de ne pouvoir la sauver, Raoul, qui l'aime, sent son cœur déchiré de mille angoisses; il lui est impossible de se tenir en place; il étouffe dans les appartements, et sort pour aller, comme une âme en peine, errer aux alentours du palais.

Appuyé sur un bâton noueux, couvert de vêtements en lambeaux, un homme de haute taille, âgé, pâle, maigre, et ne marchant qu'avec peine, demande à parler à l'empereur; mais les gardes le repoussent durement, et lui disent d'aller plus loin porter le spectacle de sa misère. En voyant Raoul il l'implore. «Jeune homme, lui dit-il, par grâce! faites-moi pénétrer dans ce palais; il faut que je parvienne jusqu'à l'empereur. Je suis le baron de Rosembach.» A ce nom l'écuyer pousse un cri de surprise; il s'empresse d'offrir son bras au vieillard, le conduit dans une des salles intérieures, fait avertir le souverain; et court prévenir Emmelinde, afin d'éviter peut-être un ir-

réparable malheur. Celle-ci revient auprès de son époux, et l'infortuné seigneur de Resembach paraît en leur présence. Il met un genou en terre devant le monarque; puis, d'une voix suppliante: « Que Votre Majesté me pardonne, dit-il, de me présenter devant elle dans un semblable état; je suis le plus malheureux des hommes, des brigands m'ont tout ravi, et mon trésor le plus précieux, ma fille bien-aimée est entre leurs mains.

— Expliquez-vous, répond l'empereur.

— Hélas! le récit de ma détresse ne sera pas long. Quelques jours après le départ de Gisèle, je suis parti avec ma Berthe chérie pour venir, selon l'invitation honorable de Votre Majesté, assister aux noces de son vaillant fils. Plusieurs serviteurs nous accompagnaient, et dans la crainte du farouche Robert, ce chef de brigands, qui fait trembler nos contrées, nous avions pris le chemin le plus éloigné de son repaire dangereux. Mais à quoi servent les précautions de la prudence? Au milieu d'une forêt, nous avons rencontré ces hardis malfaiteurs; ils nous ont attaqués. Tous mes braves serviteurs sont tombés sous leurs coups; moi-même, couvert de blessures, ils m'ont laissé pour mort sur la place, et ma fille, évanouie de douleur, est devenue leur proie. J'aurais sans doute achevé d'expirer dans ce lieu funeste, si, conduit par le Ciel, un pauvre bûcheron n'était venu à passer. Cet homme charitable m'a emporté dans sa cabane, il m'a donné des soins, et je lui dois la vie. Je l'envoyai à mon château prévenir mes hommes que j'y avais laissés; aucun d'eux ne s'y trouvait plus: ils ont été tués, sans doute; les affreux bandits s'étaient emparés de ma demeure. Dès que j'ai pu marcher, je me suis mis en route pour venir aux pieds de Votre Majesté lui raconter mon infortune. Oh! je l'espère, vous en aurez pitié. Vous ne laisserez point ma Berthe, la dernière d'un nom jadis glorieux, au pouvoir de ces barbares. Vous avez de nombreux soldats, vous me rendrez mon enfant, vous délivrerez ma fille si belle, ma tendre colombe tombée, pleine d'effroi, aux serres d'un cruel vautour!

— Je le jure! s'écria l'empereur.

—Il faut se hâter, » dit Emmelinde, car tous deux ne doutaient plus. L'aspect du noble vieillard, ses larmes, ses blessures, sa douleur profonde attestaient la vérité de son discours.

Oh! que promptement s'ouvrirent les portes du cachot de Gisèle! et que la noble dame lui témoigna de regrets de l'avoir si cruellement traitée! Mais l'enfant, se rappelant les paroles de l'ermite, rendait grâce au Seigneur, et disait à Emmelinde: « Oublions ce qui est passé; il ne faut plus songer qu'à retrouver la véritable fiancée de votre fils, ma Berthe, ma sœur chérie. »

En apprenant le destin de celle qu'il aime, Conrad se lève plein d'énergie: « Jamais, dit-il, son bras n'a soulevé le glaive avec plus de légèreté, et sa mâle jeunesse ne s'est sentie plus vigoureuse et plus forte. Vainement sa mère, tremblante, essaye de le retenir. Suivi de son fidèle Raoul, et accompagné du baron, qui, malgré sa faiblesse, veut prendre place au premier rang, il part à la tête de cavaliers nombreux pour aller délivrer sa fiancée. La route se fait rapidement, et bientôt ils se trouvent sous les hautes murailles de Robert. Les bandits s'étonnent de voir tant de guerriers entourer la montagne; eux qui ont si longtemps inspiré la terreur, c'est à leur tour de trembler. Conrad s'avance fièrement; il somme Robert de rendre à l'instant sa prisonnière, de faire désarmer ses hommes, et d'ouvrir aux envoyés du souverain les portes de sa demeure. Le chef refuse: « Ce que tu demandes, dit-il, est impossible; menaces ni rançon ne sauraient l'obtenir. — Eh bien, tu vas être châtié de tes crimes, détestable brigand! dit le prince d'une voix tonnante. A moi, mes braves! et ne faisons point de quartier. »

L'attaque commence. Un arbre est abattu ; balancé entre les bras d'hommes robustes, il frappe à coups redoublés les vieilles tours ; des pierres ébranlées s'en détachent, d'autres les suivent ; une brèche est ouverte, les assaillants s'y précipitent. Alors s'engage un combat furieux, où plusieurs des bons guerriers de Conrad perdirent la vie. Mais le nombre finit par l'emporter, et les brigands furent vaincus. Robert lui-même, leur chef terrible, percé par l'épée victorieuse de Conrad, a mordu la poussière, et son corps gigantesque, lancé du sommet des murs, va, couvert encore de ses armes pesantes, rouler jusque dans la vallée : « Victoire ! victoire ! Que les bords du fleuve et les chemins de la montagne soient librement parcourus désormais ; tous les voleurs et les assassins qui les infestaient ont péri. Grâce au vaillant fils de l'empereur, il n'en reste pas un, pas un seul. »

C'est ainsi que retentissent, pleins de joie, les chants des guerriers ; tandis que le jeune prince et le noble seigneur parcourent en tous sens le château dévasté, appelant Berthe à grands cris. Personne ne répond à leur voix. Ils tremblent, et, s'interrogeant du regard, n'osent échanger leur pensée. Cependant, d'un accent désespéré, ils font retentir encore ce nom si cher, et, comme des entrailles de la terre, un faible gémissement semble monter jusqu'à eux. Ils courent, ils descendent... au fond d'un affreux souterrain languissait, enchaînée, la jeune fille. Oh ! comment dire, en la retrouvant, la joie immense et profonde de son père ? Il la presse contre son sein, mais sans pouvoir parler ; ses forces défaillent ; il est obligé de chercher un appui ; ses joues vénérables sont inondées de larmes. Non moins ému, Conrad, silencieux, les contemple, et, plein d'impatience, il attend, le jeune guerrier, n'osant se présenter lui-même. « Viens, mon fils, » lui dit le vieillard d'une voix tremblante encore d'émotion, et lui tendant la main. Conrad la saisit, tombe à genoux. Le baron prend la main de sa fille, et, l'unissant à celle du prince : « Je te la donne, lui dit-il, puisque tu l'as sauvée. »

Ce moment délicieux fut suivi par d'autres, bien doux encore, quand, délivrée de la chaîne pesante qui la retenait captive, la jeune fille, assise entre son fiancé et son père, leur fit, heureuse et souriante à présent, le récit de ses malheurs. Berthe leur dit comment Robert, ce chef redouté, s'était épris d'elle, et voulait la forcer à devenir sa femme; mais que, pleine d'horreur, elle l'avait refusé, menaçant de se tuer s'il usait de violence envers elle. C'est alors qu'on l'avait mise dans un cachot, espérant triompher ainsi de sa résistance : « Mais j'étais décidée à y mourir, dit-elle, plutôt que de consentir à une telle lâcheté. »

Après s'être bien reposés des fatigues de la route et de celles du combat, hommes et chevaux se mirent en marche pour le retour. Quelques-uns seulement furent laissés par Conrad afin de garder le château; deux autres, envoyés à Rosembach, eurent mission de faire connaître au comte d'Halsbourg ce qui s'était passé. Tout le reste accompagna joyeusement le prince et servit de cortége aux fiancés. Qu'il était fier, le noble Conrad, en ramenant sa bien-aimée ! Mais aussi qu'elle était belle, la jeune fille du seigneur de Rosembach ! et quels tendres regards ses yeux, pleins de reconnaissance, levaient tour à tour sur son père et sur son époux !

L'empereur, en la voyant, demeura muet d'admiration, et jamais, dit-on, aucune femme n'en fut accueillie avec tant d'honneur. La fière Emmelinde elle-même, malgré sa joie, en éprouva une secrète jalousie ; mais quand la douce enfant, agenouillée devant elle, en fille soumise, lui demanda de la bénir et de l'aimer comme une tendre mère, ses bras s'ouvrirent, et, charmée, la noble dame la serra vivement sur son cœur.

Deux jours après, au milieu des pompes les plus splendides, un double mariage fut

célébré en présence de la cour brillante de l'empereur, et aux applaudissements de la foule. Ils éclatèrent surtout quand, avec son mâle visage sillonné de rides et de blessures, et son front vénérable couvert de cheveux blanchis par les années, le baron de Rosembach s'avança radieux, conduisant deux fiancées à l'autel. L'une, merveille incomparable de beauté, qui charmait tous les regards, était sa fille, Berthe, qu'attendait, envié par tous les jeunes hommes, le fils de l'empereur, son illustre époux. L'autre, modeste et remplie d'une grâce touchante, était Gisèle, qui venait échanger avec Raoul le doux serment de s'aimer toujours. La riche Emmelinde voulut doter ce jeune couple d'une somme considérable; et Conrad lui donna le château de Robert, afin que là où s'étaient réfugiés d'affreux scélérats, vînt s'abriter la paix d'un amour chaste, et qu'un jour il en sortît, comme d'un nid fécond, une vaillante race de guerriers fidèles.

Mlle ANTOINETTE QUARRÉ.

LE CERISIER.

Lorsque j'étais enfant, qu'un petit coin de terre
Me servait d'horizon;
Lorsque je m'enivrais de l'air, de la lumière,
De la brise, des fleurs, de l'onde, du gazon;

Lorsque j'aimais, rieuse, à plonger dans le sable
Mes petits pieds tout nus;
A suivre un papillon rapide, insaisissable,
A chanter, des oiseaux, les refrains bien connus;

J'avais, dans mon jardin, un vieux pan de muraille
Que le temps ébréchait,
Y laissant chaque jour une nouvelle entaille,
Et sur ce mur poudreux un cerisier montait.

Dans la niche qu'y fit une pierre crevée
Habitait un moineau,
Soignant avec amour sa gentille couvée,
Pour qui le cerisier formait un vert rideau.

Quand les fruits étaient mûrs, toujours d'intelligence,
Et l'enfant et l'oiseau,
A ses rameaux chargés venaient sans défiance
Dérober à l'envi le plus brillant joyau;

Et ce plumage brun, et cette blonde tête
Au soleil rayonnaient!...

La joie était si vraie, et si pure la fête,
Qu'en voyant ce bonheur les anges souriaient...

Oh! que ce souvenir semble rempli de grâce!
Qu'il me revient touchant!
Non, jamais ici-bas rien n'efface la trace
Que conserve l'esprit de nos plaisirs d'enfant.

Eh! quel être n'a point empreint dans sa mémoire
Un nid d'oiseaux, un cerisier,
De ces temps où le cœur ne sait qu'aimer et croire,
Comme la voix ne sait que bénir et prier!

Mlle Louisa Stappaerts.

(*Les Pâquerettes, impressions de nature.*)

REVUE DES THÉATRES.

Le Fantôme, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Bayard et Sauvage.

La scène se passe en 1799, dans un vieux château près du Rhin.

Une chambre ornée de meubles gothiques. — Au fond, un portrait en pied caché par un rideau; au bas, un sofa. — A droite, une fenêtre; à gauche, une cheminée à grand manteau. — Deux portes en face l'une de l'autre.

Les deux frères Grunhausen ont suivi des chemins différents. L'aîné s'est mis à la tête d'une manufacture considérable, il a un fils, Henry, et une nièce nommée Lucie, orpheline sans fortune.

Le plus jeune, ayant acheté des titres de noblesse, a pris le nom de Neuvilviller. Il a une fille, Charlotte, et les deux frères ont formé le projet de marier ensemble leurs enfants.

La révolution française est arrivée. M. de Neuvilviller a émigré en Allemagne, il y est tombé malade, et sa fille, accompagnée de sa vieille gouvernante, émigrait à son tour pour le soigner; mais il était mort lorsqu'elle-même a péri en passant le Rhin, ce qui fait que ses biens, à elle, ceux de sa mère, n'ont pas été confisqués, et comme la part qui lui appartenait dans la manufacture de son oncle, elle l'a donnée à Lucie par testament, l'orpheline va épouser le lendemain son cousin Henry.

Le vieux château dans lequel se passe la scène appartenait à M. de Neuvilviller; son frère l'habite avec sa famille et craint à chaque instant que la nation ne vienne s'en emparer.

Une nuit, deux personnes s'introduisirent dans ce château; M. Grunhausen, son fils et les domestiques ne s'en aperçurent pas; mais le surlendemain l'oncle reprochait à Lucie d'avoir fait disparaître des plats qu'il avait remarqués la veille sur sa table.

Un étranger arrive à cheval. Lucie semblait attendre cette visite. Il se nomme

César Roland, c'est un gros jeune homme rieur, qui ne manque pas d'intelligence. En apprenant qu'il est dans le château de Neuvilviller, ce nom lui rappelle un douloureux souvenir. « J'étais, dit-il à Lucie, avec quelques amis à faire, après dîner, une promenade en bateau, sur le Rhin, lorsque j'entends les cris de deux femmes qui appelaient au secours. Je me lève, je regarde, je vois une barque s'enfoncer... alors je me précipite dans les flots (je nage comme un poisson), et j'ai bientôt rejoint les deux pauvres femmes emportées par le courant. J'en attrape une dont la tête surnageait encore; celle-là était une jeune et belle fille pâle... Elle m'échappe, je plonge, je la reprends dans mes bras, et j'allais la sauver... quand je sens comme une anguille qui se roulait autour de mes jambes... c'était l'autre femme. J'avais beau lui crier : Laissez-moi ! je vais revenir vous chercher... elle me tenait toujours... si bien que me voilà au fond... Mais une minute après je remonte sur l'eau, tenant avec mes dents la robe de la jeune fille pâle que je n'avais pas lâchée, et tirant d'une main l'autre femme, que j'avais prise par le bras... J'entendais comme confusément des cris de joie qui m'appelaient au rivage, quand, au moment d'aborder, les forces m'abandonnent.. et je perds connaissance.

» En revenant à moi, je me trouvai dans une maison de pêcheur, bien couché, bien soigné par une vieille femme, celle qui m'avait entortillé les jambes... La jeune fille... le Rhin l'avait engloutie... La douleur de n'avoir pu la sauver, les suites de mon séjour au fond de l'eau me donnèrent la fièvre; dans mon délire je croyais toujours voir la belle jeune fille m'appeler, me sourire... Alors, j'étendais la main et ne rencontrais que celle de la vieille femme qui m'offrait de la tisane. Une fois, cependant, je m'étais assoupi, lorsqu'en m'éveillant je vis, à la clarté de la lune, la jeune fille aussi pâle que quand j'avais essayé de sauver ses jours; je poussai un cri et ne retrouvai encore que la vieille femme, qui me gronda de lui avoir arraché du doigt une bague... et cette bague, dans mon rêve, je l'avais sentie passer à mon doigt par la jeune fille pâle ! — C'était du délire, dit Lucie. — Depuis ce temps je ne pense qu'à elle, à son fantôme, et pour me distraire, je vais me marier. — C'est mal ! dit Lucie fort mécontente, et vous aimez votre future ? — Je ne la connais pas... c'est un mariage de convenance. »

M. Grunhausen arrive, Roland explique ainsi le sujet de sa visite. « Je me trouvais sans argent, les fonds que j'attendais n'étant point arrivés, lorsqu'hier un de mes amis m'offre une traite de 3,000 francs payable chez vous. — Elle est de mon frère, répond le manufacturier; il est mort, ses biens sont sous le séquestre, je ne peux vous payer. — Voilà une traite qui s'est moquée de moi, reprend Roland fort désappointé et se disposant à partir. Henry vient lui annoncer que son cheval a disparu. — Je vois ce que c'est, reprend Lucie, il fait un temps affreux... il se sera cabré de peur, la bride s'est cassée... et... mais le couvert de monsieur est mis, se hâte-t-elle d'ajouter, s'il veut souper avec mon oncle... » Roland refuse, la perte de ce cheval l'inquiète, car il n'est pas à lui. Henry lui offre d'aller le chercher ensemble. En attendant le retour de son fils, M. Grunhausen et Lucie vont se mettre à table.

La porte de gauche s'ouvre lentement, une jeune fille pâle ayant une robe et une écharpe de fine mousseline blanche, entre et fait quelques pas avec anxiété. « Partir... déjà .. lui ! » dit-elle. Elle écoute, s'avance vers la fenêtre, l'ouvre et regarde au dehors, sans trop s'avancer... Roland, qui a oublié son manteau, revient le prendre... La jeune fille se retourne, étouffe un cri et se dirige vers la porte par laquelle elle est entrée. Roland se demande s'il est bien éveillé, car il l'a reconnue, c'est mademoiselle de Neuvilviller, il s'élance vers

elle... « Roland! dit-elle l'arrêtant du geste. — C'est vous que j'ai voulu sauver? — Oui! — Un autre a été plus heureux que moi? — Non! — Alors c'est donc le ciel, car vous n'êtes pas morte.—Je suis... morte. — Je n'ai pas peur des revenants, reprend-il gaiement. — Si tu dis que tu m'as vue... tu ne me reverras de ta vie. — Je suis muet! Mais avant mon départ.... — Tu ne pars pas. — Vous voulez?... — Reste! — Je resterai. » Il va s'approcher d'elle, elle le retient encore du geste, lui ordonne d'aller fermer la fenêtre, et quand il revient... elle a disparu sous le manteau de la cheminée.

Henry rentre chercher Roland, celui-ci est à moitié fou... « Je l'ai sauvée, elle existe, se dit-il, mais il y a quelque mystère. Vous allez vous marier demain, dit-il à Henry, vous devez avoir ici quelque demoiselle de noce? — Il n'y a que ma cousine Lucie et sa vieille gouvernante. — Il n'y a jamais eu dans ce château d'autre jeune fille? — Si, ma cousine Charlotte de Neuvilviller. — Qu'est-elle devenue? — Elle est morte. — Où? — Noyée dans le Rhin. — Et vous dites qu'elle était jeune, jolie? — Vous pouvez en juger, voici son portrait. » Il tire un rideau, Roland s'approche.. « C'est elle! se dit-il. Et vous croyez qu'elle est morte? — Hélas! oui, nous avons hérité d'elle; mais nous n'avions pas besoin de ses biens pour l'aimer. Je ne l'oublierai jamais! » Roland ne sait plus que penser; il a la fièvre.

M. Grunhausen, qui sort de table, est étonné de voir encore Roland. » On vient de retrouver votre cheval dans la grange, lui dit-il; bon voyage! — Mais, mon oncle, reprend Lucie, ce jeune homme venait chez vous pour toucher une somme considérable, on peut l'avoir su... s'il lui arrivait malheur! »

Il est convenu que Roland passera la nuit dans cette chambre, et chacun se retire. « Je tremble, dit-il, quand il est resté seul, mais ce n'est pas de peur, car mon bon ange est près d'ici. » Il va regarder le portrait. « Ah mon Dieu! se dit-il, ses yeux remuent... elle sourit... elle sort du cadre... elle descend! La voilà! Madem... mada..., prononce-t-il en balbutiant. — Tu as été discret... me voici! » lui dit-elle. Roland se pince pour s'assurer s'il dort. Elle s'assied et lui fait signe de s'asseoir; il ne demande pas mieux, car il ne peut se tenir sur ses jambes. « Tu voulais partir et tu es resté? lui dit-elle. — J'espérais vous revoir. — C'est bien! car tu es attendu pour te marier. — Mon père a pu disposer de ma main, mais mon cœur est à celle que j'ai voulu sauver. — Quel est cet anneau que tu as au doigt? — Il me vient de vous. — Oui, quand j'ai été remontée au ciel. — Au ciel! répète-t-il en frissonnant. — Tu disais alors que tu n'aimerais que moi! — Vous avez entendu?... — De là haut, on entend tout. — Alors, vous devez savoir combien je vous ai pleurée, regrettée. — Oui, aussi par reconnaissance, j'ai veillé sur toi; je sais que le père de ta future est ruiné et trompe ton père; je t'ai fait remettre un billet payable ici, afin que tu y viennes, et pour te retenir j'ai enlevé ton cheval. A présent que je t'ai prévenu, tu peux partir. — Mais, si je reste? — Alors nous nous reverrons à la noce de mon cousin. — Vous y serez? — Oui. » En ce moment on entend du bruit, la jeune fille se jette dans un fauteuil, et pendant que pour la cacher il la couvre de son manteau... elle disparaît encore par le manteau de la cheminée.

C'est le jour du mariage, tout le monde au château s'est levé de bonne heure. Roland est dans un tel état d'exaspération que M. Grunhausen le croit fou. Henry apporte à son père une lettre qui vient du district, elle est adressée à mademoiselle Charlotte de Neuvilviller. « C'est une erreur, dit M. Grunhausen, puisque ma nièce est morte. Cette lettre est, sans doute, la réponse à celle que j'écrivais; nous allons

voir si la nation renonce à l'héritage de mon frère, si vous serez payé, » dit-il à Roland. « On annonce à ma nièce, ajoute-t-il après avoir lu la lettre, qu'elle peut rester en France, qu'elle est rayée de la liste des émigrés. — Pauvre fille! dit Henry. — Ah! s'écrie Roland, je comprends!... on s'est moqué de moi,... mais je me vengerai! »

En effet, il feint de vouloir se tirer un coup de pistolet pour rejoindre au ciel l'ange qu'il a perdu, alors Charlotte se montre à lui, non comme un fantôme, mais comme une jeune fille reconnaissante envers celui qui lui a sauvé la vie.

Mademoiselle de Neuvilviller avait mieux aimé se cacher, que d'être arrêtée et mise en prison. Pendant ce temps elle faisait agir auprès des autorités et leur prouvait qu'elle n'avait pas émigré. Lucie était sa confidente, elle l'aidait d'autant mieux à passer pour morte, qu'elle décidait ainsi son oncle à lui donner Henry en mariage, et rendait à Charlotte la liberté d'épouser l'homme qui avait failli mourir pour elle.

Au moment où Henry et Lucie, ainsi que les témoins, ont signé le contrat, Charlotte paraît à la place de son portrait. « Tout le monde a-t-il signé? demande M. Grunhausen. — Excepté moi, dit-elle descendant de son cadre. Moi, mon oncle, qui approuve ce mariage et donne pour présent de noce à Lucie, ce que je lui donnais par testament... Quant à ma main, elle est à celui qui m'a sauvé la vie. — A huitaine, monsieur le notaire, lui dit Roland. Ah! mon ange, reprend-il en s'adressant à Charlotte, tout brave que je suis, vous pouvez vous vanter de m'avoir fait une peur!... C'est la première fois que cela vous arrive... et, pour moi, ce sera la dernière!

Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

MÉLANGES.

L'ASIE. — LE PUNJAUB.

Nous avons promis, mesdemoiselles, de vous donner parfois des articles sérieux, et la géographie doit avoir son tour. Que ce mot ne vous effraye pas; nous espérons bien ne pas retomber dans les détails de vos livres classiques, et avoir toujours quelques nouveautés à vous dire.

Aujourd'hui une dame anglaise, récemment arrivée de Bombay, nous offre sur l'Inde, et particulièrement sur la contrée si peu connue où les Anglais font la guerre, des renseignements que vous accueillerez avec la curiosité qu'ils méritent, et avec l'amour des lectures sérieuses que nous connaissons à tant de jeunes filles.

Nous vous dirons d'abord l'étymologie du nom de *Punjaub*, formé de deux mots persans, peut-être syriaques; mais rassurez-vous, les voici : *punj*, cinq, et *aub*, eau, rivière; la contrée est, en effet, traversée par cinq rivières : l'*Indus* qui la borne à l'ouest, et quatre de ses affluents, dont le dernier, le *Sutledge*, la borne à l'est. La longueur de ce pays est de 600 milles, de l'est à l'ouest, la largeur de 350, du nord au sud. Les montagnes hindoues et la chaîne de l'Himalaya, sont ses frontières naturelles au nord et au nord-est.

Vous pouvez déjà conjecturer, qu'un pays traversé par ces cinq grands cours d'eau, tous navigables, peut très-fa-

cilement développer son commerce intérieur, car vous connaissez cette pittoresque expression : *Les rivières sont des routes qui marchent*. L'agriculture aussi trouve à multiplier les irrigations par ces mille cours d'eau secondaires, que des travaux peu pénibles répandent sur un terrain dont le niveau est assez régulier, et qui va s'abaissant graduellement, depuis les montagnes jusqu'au confluent de l'Indus et du Sutledge.

Cette nature du sol a d'ailleurs son inconvénient : les rivières changent souvent leur cours, et quelques-unes d'entre elles passent maintenant à plusieurs milles des grandes cités dont elles baignaient jadis les murs : nous voyons même chose se reproduire dans les changements, moins grands, il est vrai, de notre Loire.

La religion, qui était jadis celle des brahmes et celle des mahométans, est, par le zèle d'un faquir nommé Nanach-Shah, devenue une croyance en un Dieu suprême, non révélé.

Le gouvernement, très-puissant sous le conquérant Runjeet-Singh, n'a pu, depuis la mort de Héera-Singh, son successeur, avoir aucune stabilité. La reine régente a déployé une excessive prodigalité; les ministres se sont succédé confusément, et l'armée les a souvent renversés dans de sanglantes révolutions.

Cette armée est étrangement composée. Commandée par des officiers pour la plupart Européens, parmi lesquels nous pouvons nous faire honneur des généraux Allard, Court et Ventura, elle obéit à des ordres donnés ici en français, là en anglais, et suit, selon ses divers chefs, différentes tactiques.

Les costumes son très-curieux et forment une macédoine assez étrange au premier coup d'œil. L'uniforme est rouge et bleu; mais les uns portent des shakos, les autres des turbans et des bonnets variés; les officiers portent des costumes français ou anglais, ou quelquefois de fantaisie; leur coiffure n'est pas moins variée que celle des soldats; le casque, le shako, le châle en turban, sont également adoptés. Ici des bottes à tiges de couleur, là des souliers; les pantalons d'une dizaine d'officiers réunissent toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

Les généraux passent les revues montés sur des éléphants, et l'indiscipline de ces troupes est telle que souvent ils sont accueillis à coups de pierres, couverts de boue, ou au moins poursuivis par des railleries et des insultes.

Les Sikhs sont de vaillants soldats : l'Angleterre, qu'ils avaient provoquée en traversant le Sutledge, en a fait une cruelle expérience à la bataille de Moodkee, où, sans compter le général Sale, deux cents de ses officiers et plusieurs milliers de ses soldats ont payé de leur vie une victoire sans résultat; aussi des renforts étaient nécessaires; sir Charles Napier, très-redouté dans l'Inde, où il est appelé *le frère du Diable*, a amené 20,000 hommes de Bombay et de Bengale. Une nouvelle bataille ayant été livrée à Aliwal, les Anglais ont, pendant deux heures, foudroyé de leur artillerie la masse de fuyards qui traversait le Sutledge.

Les Sikhs se sont soumis; ils reconnaissent la protection de l'Angleterre, qui bientôt ne tardera pas, sans doute, à s'emparer de ce pays, et à étendre ainsi ses possessions jusqu'à l'Indus, qui sera sa frontière occidentale.

Runjeet-Singh, par son talent et ses efforts, avait fait du Punjaub un état indépendant et puissant; mais depuis sa mort, en 1839, aucun prince capable n'est monté sur le trône : son fils a dû laisser le pouvoir au petit-fils de No-Nihil, celui-ci, en assistant aux funérailles de son père, s'est brisé la tête en passant, monté sur un éléphant, sous une porte trop basse... On sait ce que signifient dans l'Inde ces morts imprévues... Maintenant le *maharajah*, ou monarque, est un enfant de dix

ans, Douliss-Singh, dont la mère n'a été soutenue jusqu'ici que par l'influence britannique, lui-même ne pourra conserver son pouvoir qu'avec l'appui des Anglais, et, un jour ou l'autre, enfermé dans une ville, comme maint prince mogol, il y languira, prisonnier de ses protecteurs, et n'étant plus monarque que de nom.

Mais voici bien de la politique, et nous ne songeons pas à vous dire que le Sutledge n'est pas autre chose que l'Hyphase des anciens, ce fleuve aux bords duquel Alexandre le Grand fut contraint de s'arrêter quand son armée refusa de le suivre plus loin, et où sa vanité fit élever douze autels de cent pieds de haut, en même temps que, pour intimider les peuples qu'il renonçait à attaquer, il faisait laisser çà et là, dans sa retraite, des mangeoires et des mors de chevaux gigantesques.

Ce fleuve, qu'Alexandre se préparait à passer sur mille vaisseaux, le Sikh le traverse sur une peau de bœuf en ramant avec une palette.

N'oublions pas non plus de vous dire quelques mots des principales villes.

Lahore est la capitale; vos géographies la marquent toutes comme étant au bord de l'Indus; elle est en réalité près du Ravée, l'un de ses affluents. Elle ne compte pas moins de cent mille habitants, Mahométans, Hindous et Sikhs. Les maisons y sont en briques, et, chose remarquable, ont jusqu'à cinq étages de hauteur. Les rues sont fort étroites, et de plus, rétrécies par l'étalage des boutiques, étalage qui empiète beaucoup sur la voie publique. Le seul monument remarquable est la mosquée de Wazir-Khan. La ville n'est pas en état de résister à un siége.

Nous vous citerons encore Vuzeerhabad, où le général européen Avitabile a employé une partie de son immense fortune en constructions fort remarquables; Mooltan, qui a des ruines nombreuses, souvenirs de la domination musulmane, et fait un grand commerce; et les forteresses d'Umritzur et de Govindgur.

Terminons donc par une ville que vous connaissez parfaitement de nom; vous devinez Cachemire ou Kashmere, dont les précieux tissus vont bientôt nous être apportés par les Anglais, qui certes ne manqueront pas de tirer profit de l'industrie de ce pays. En effet, toute militaire que puisse vous paraître son organisation, d'après les détails qui ont précédé, il faut que vous sachiez aussi combien est grande la production industrielle du pays.

La seule ville de Mooltan, dont nous parlions tout à l'heure, et qui compte 60,000 habitants, n'est peuplée que de tisserands et de teinturiers. Cachemire, vous le savez, a le monopole des châles, et le revenu que donne cette branche de commerce est énorme.

Runjeet-Singh avait à Amritsir un dépôt de cachemires estimé à plus de un milliard 250 millions de francs; le produit annuel de l'exploitation s'élevait au chiffre incroyable de 450 millions, somme qui semble fabuleuse comme les merveilles des contes orientaux, mais qui s'explique lorsqu'on remarque que par Hérat, Caboul et Bokhara au nord, par l'Indus et le golfe Persique au sud, l'industrie des cinq à six millions d'habitants du Scind et du Punjaub approvisionne de châles, de velours, de satins et de tapis, la Perse, la Turquie et même la Russie, sans compter le reste de l'Europe.

ADOLPHE DELAHAYE.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Un royaume d'Espagne fut ma patrie; princesse royale, j'y vivais, lorsque la France m'appela et me donna pour époux le fils d'un grand roi. Bientôt je montai sur le trône; mon époux, qui avait failli être roi d'Angleterre, devint roi de France. Hélas! lui qui avait par sa bravoure mérité un surnom glorieux et terrible, mourut bientôt, atteint par une maladie contagieuse. Il reconnut des vertus en moi, humble servante du Seigneur, et me laissa tutrice de mon fils et régente du royaume. Les pauvres prisonniers bénirent mon nom, et plus d'un trouvère, noble seigneur, chanta mes louanges. Nommée régente encore, du vivant de mon fils, je mourus pendant son absence. La France me compte parmi ses reines les meilleures; l'Église m'a mise au rang des saintes.

A. D.

SALON DE 1847.

Premier article.

L'exposition dans les salons et galeries du Louvre se compose cette année de seize cent quarante-quatre tableaux à l'huile, trois cent soixante-six miniatures et aquarelles, cent soixante-huit morceaux de sculpture et cent quarante-trois gravures, lithographics et dessins d'architecture; en tout deux mille trois cent vingt et un ouvrages. Cinq mille à peu près ont été présentés au jury; il en a donc été refusé deux mille six cent soixante-dix-neuf, c'est beaucoup; aussi que de clameurs n'avons-nous pas entendu retentir dans les galeries du Louvre le jour de l'ouverture! Mais il ne nous appartient pas d'examiner le plus ou moins de fondement des plaintes des *exclus*, nous ne devons nous occuper que des *admis*. Commençons-en l'examen par M. Alexandre Hesse. Son *Triomphe de Pisani* est dans le salon carré, à la place dite d'honneur.

Pisani commandait la flotte vénitienne, en 1379; il perdit la bataille de Pola contre les Génois. Le sénat, pour le punir de sa défaite et aussi pour satisfaire le ressentiment du peuple, le fit mettre en prison; mais bientôt après la république ayant éprouvé de nouveaux désastres, et l'ennemi étant venu bloquer Venise, les dispositions du peuple changèrent à l'égard de leur ancien chef. On courut à sa prison, on le délivra, les hommes le portèrent en triomphe, les femmes se jetèrent à ses pieds et implorèrent son secours. Tous s'écriaient «Vive Pisani!» mais ce digne patriote leur répond : *De vrais Vénitiens ne doivent crier que : Vive Saint-Marc!*

Cette scène est peinte avec beaucoup de talent. Il y a de la vie, du mouvement, de l'air, de l'espace dans le tableau de M. Alexandre Hesse; le coloris rappelle Paul Véronèse, mais il est à regretter que les tons en soient un peu trop crus et conséquemment désharmonieux.

M. RODOLPHE LEHMANN. — *La Vierge et l'enfant Jésus. — Sixte-Quint bénissant les marais Pontins.*

La Vierge est représentée remplissant le plus doux des devoirs de la maternité. Sa pose est remplie de grâce. Le regard dont elle semble envelopper son divin fils est d'une tendresse ineffable et pour ainsi dire respectueuse. Ce tableau est empreint d'un sentiment religieux très-profond, qualité qu'on rencontre bien rarement dans les productions des artistes de notre époque. Ce sentiment religieux se retrouve à un degré éminent dans le *Sixte-Quint bénissant les marais Pontins.*

Le pape, debout, entouré de toute la pompe pontificale, occupe et domine le centre de la composition ; il va consacrer par une bénédiction solennelle les grands travaux de dessèchement qu'il a fait exécuter dans ces contrées désolées. Sur le devant du tableau sont agenouillés, dans des attitudes aussi gracieuses que variées, une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants, accourus pour assister à cette cérémonie. Toutes les figures sont animées d'une foi fervente ; parmi elles on remarque une mère qui, avec un mouvement d'indicible confiance, élève son enfant vers le saint-père; puis, pour faire contraste à cette scène pieusement naïve, voici des brigands qui, attirés par l'espoir d'une absolution, déposent leurs armes et rendent les objets qu'ils ont volés. Ce tableau, bien composé, bien exécuté, fait grand honneur à M. Rodolphe Lehmann.

M. PAPETY. — *Le passé, le présent et l'avenir. — Le Récit de Télémaque.*

L'exécution du tableau allégorique de M. Papety est bonne ; les trois figures qu'il renferme sont bien dessinées, bien peintes et largement drapées ; celles du passé et du présent sont très-belles; mais ce sujet ne semble pas rendu avec beaucoup d'originalité; il y a bien longtemps que l'on a personnifié *le passé* par un vieillard; *le présent*, par un homme arrivé au milieu de la vie; et *l'avenir*, par un adolescent. M. Papety aurait dû sortir de cette route si battue. Il a été infiniment plus heureux dans la composition de son *Récit de Télémaque.* C'est une réunion de têtes charmantes groupées de la manière la plus gracieuse, dans un ravissant paysage.

M. CLAUDIUS JACQUAND. — *Henriette de France. — Charles-Quint au couvent de Saint-Just. — Le dernier bijou.*

Par les ordres de Cromwell, Charles Ier a été arrêté dans le château d'Holdenby. Henriette de France, sa femme, vient supplier Joyce, chargé de la garde du roi, de lui permettre de le voir avant qu'il ne quitte le château. L'infortunée reine est accompagnée de la princesse Élisabeth sa fille et du jeune duc d'York. Joyce, assis, la pipe à la main, refuse avec brutalité la grâce qu'on lui demande. Le sujet de ce tableau est très-dramatique, et la manière dont M. Jacquand l'a traité ajoute encore à l'intérêt qu'on porte à cette famille si cruellement éprouvée. Vous aurez le plaisir d'admirer cette composition, mesdemoiselles; M. Jacquand ayant permis que votre journal vous en donnât la représentation.

Charles-Quint au couvent de Saint-Just. — Après avoir abdiqué la couronne et s'être soumis à la règle monastique, ce célèbre empereur ne dut pas effacer facilement de son esprit le souvenir de sa vie passée, et si, bien souvent, il ne remplit qu'avec distraction ses nouveaux devoirs, cela ne doit pas surprendre. M. Jacquand nous le montre réprimandé par le moine chargé du soin de lui lire son office. Choqué de l'inattention de *Charles-Quint* à la pieuse lecture qu'il lui fait : «Choisissez, lui dit-il, soyez moine ou empereur! »

Rien n'a été négligé par M. Jacquand dans ce joli tableau ; les détails sont habilement exécutés, et l'expression des têtes est d'une vérité parfaite.

Le dernier bijou. — Des trois compositions de M. Jacquand, celle-ci n'est pas la moins dramatique. Dans une chambre richement ornée, une jeune femme vient d'entrer tenant dans ses bras un enfant. Bien que simplement vêtue, on voit qu'elle a dû avoir sa place dans les rangs élevés de la société. Elle est debout devant un vieillard assis, un usurier sans doute. Il tient une bague qu'il examine avec une sorte de convoitise. Ce dernier bijou de la pauvre mère, il pense qu'il pourra l'avoir à vil prix !

Les détails de cette scène sont d'une vérité saisissante, et l'on ne s'en éloigne qu'à regret, quoique l'émotion qu'elle inspire soit douloureuse.

M. Horace Vernet. — *Judith.* — *Portrait équestre du Roi et de ses fils.*

Judith vient de trancher la tête d'Holopherne ; elle la tient par les cheveux et l'a déjà placée dans une sorte de sac que porte sa suivante. Celle-ci semble vouloir entraîner sa maîtresse hors de la tente d'Holopherne.

Ce tableau offre un très-grand mérite d'exécution, mais le sujet ne me semble pas rendu avec vérité. La Judith de M. Horace Vernet est atterrée de l'action qu'elle vient de commettre. Rien de semblable cependant n'est indiqué dans l'histoire sainte. Elle nous montre au contraire Judith traversant d'un pas assuré le camp d'Holopherne, triomphante et heureuse d'avoir délivré son pays, et quand, arrivée aux portes de Béthulie, elle présente à ses concitoyens la tête de leur ennemi, elle le fait sans faiblesse.

Il n'y a que des éloges à donner au portrait équestre du roi Louis-Philippe et à ceux des princes ses fils. Ce tableau est composé avec infiniment d'art. Toutes les têtes sont très-ressemblantes, les poses sont aussi variées que naturelles, et les chevaux, parfaitement peints, semblent sortir de la toile. On retrouve dans ce tableau toutes les qualités éminentes de M. Horace Vernet.

M. Robert-Fleury. — *Galilée.* — *Réception de Christophe Colomb par la cour d'Espagne en 1493, à Barcelone.*

Galilée fut obligé en 1632 de demander pardon en présence du saint office, d'avoir cherché à établir dans ses écrits l'immobilité du soleil et le mouvement de la terre autour de cet astre. Ce grand homme vient d'abjurer cette vérité à genoux, les mains sur l'Évangile. M. Robert-Fleury nous le montre à l'instant où, à peine relevé, il est agité par le remords d'avoir fait un faux serment, et, frappant alors la terre avec son pied, il s'écrie : Cependant elle se meut !

Toutes les parties de ce tableau sont parfaitement bien traitées. La manière dont il est éclairé est surtout fort remarquable. La tête de Galilée est belle et expressive, celles des membres du saint office, pleines d'énergie, ne laissent rien à désirer, ni comme exécution ni comme sentiment.

M. Robert-Fleury, dans *Christophe Colomb*, montre combien son talent est flexible. Ce ne sont plus les teintes vigoureuses mais sombres du *Galilée*; ici la scène est éclairée par le beau soleil de l'Espagne. Ferdinand et Isabelle sont debout; Christophe Colomb, un genou en terre, leur présente les Indiens qu'il vient de ramener du nouveau monde. Ceux-ci s'empressent de faire voir les perroquets, les aras aux couleurs éclatantes qui, non moins que les hommes et les femmes à la peau cuivrée, excitent l'étonnement des Espagnols.

Le *Christophe Colomb* est évidemment destiné à servir de pendant au *Galilée*. Bien heureux sera celui qui possédera ces deux beaux tableaux.

Mme Edmée de Syva.

NÉCROLOGIE.

Madame Adélaïde-Esther-Charles d'Abillon de Savignac vient de mourir, mesdemoiselles; elle vous avait consacré son esprit si vif et si pénétrant, sa haute et profonde intelligence. Depuis quinze années ses articles de critique littéraire, ses comptes-rendus des expositions de peinture, ont dirigé votre goût, réglé votre jugement. Ses contes, ses nouvelles vous ont montré tour à tour les temps anciens et les temps modernes. Dans ces récits vous avez dû remarquer combien madame Alida de Savignac était observateur de mœurs et historien habile, avec quel charme, quelle puissance elle savait appliquer aux choses et aux événements de ce monde les préceptes de notre belle et sainte religion.

Jamais une infortune ne l'avait implorée en vain. Aussi, bien qu'elle eût une fortune viagère assez considérable, elle est morte pauvre... Sa succession ne laissera pas de quoi payer le droit de réunir dans la même tombe la fille à côté de la mère qu'elle a tant aimée, tant vénérée... C'est triste! Madame Alida de Savignac était la dernière de sa famille.

Nous allons recueillir les contes et les nouvelles que madame Alida de Savignac a publiés dans le *Journal des Demoiselles*. Ils formeront deux volumes. Une souscription va être ouverte, et le produit en sera consacré à réunir dans la terre les restes mortels de la mère et de la fille, dont les âmes sont maintenant réunies dans le ciel.

Mme J. J. Fouqueau de Pussy.

CORRESPONDANCE.

Le jour venait de paraître; le ciel était gris, de ce gris terne qui ressemble au désespoir; je ne voyais que ruine et que désolation. Les eaux renversaient des murs, entraient dans des maisons, et en chassaient les habitants; ceux-ci, réveillés en sursaut, montaient les uns sur les toits, les autres au faîte des arbres; un berceau qui passait, par les vagues entraîné, portait un tout petit enfant vers le cimetière. Déjà les tombes soulevées laissaient les os de leurs morts errer et se rencontrer en se choquant les uns les autres. Pour secourir ces malheureuses populations contre la mort et la famine, de généreux citoyens risquaient leur vie. Deux gendarmes arrivaient dans une barque, le mur d'un jardin les a arrêtés... ils s'y sont placés à cheval; en ce moment, pour la passer par dessus ce mur, ils enlèvent la barque, dans laquelle, je présume, ils vont reprendre place pour continuer leur navigation dangereuse; à travers ces arbres, ces pans de murs restés debout, ils arriveront à temps pour sauver ces pauvres gens que je vois accrochés à leur cheminée, et prendront dans leurs bras ce petit enfant qui joue avec les vagues. Il me semble que j'ai les pieds dans l'eau, que j'ai froid au cœur...

— Eh! mais, vas-tu me dire, où étais-tu? qu'est-ce que tu faisais là?

— Je te répondrai : Ma chère, j'étais douillettement assise dans une stalle recouverte en velours grenat, garnie de clous dorés ; j'assistais à l'inondation de la Loire vue du faubourg Saint-Marceau, à Orléans, et j'admirais ce beau tableau de M. Bouton qu'il vient d'exposer dans son nouveau Diorama.

Me voici maintenant au coin de mon feu, car le printemps qui arrive si vite en France se trouve en retard cette année ; cela n'empêche pas que Paris ne sente la violette, la jacinthe, le lilas et la rose, en même temps que l'on gèle, le nez sous son voile, les mains dans son manchon. Mais le vent du nord a beau faire, le soleil se réchauffe, et nous donne l'espérance d'un temps plus doux. Déjà la récolte des blés se prépare d'une manière rassurante pour l'avenir ; nous aurons eu la disette... et non la famine. Ce n'est pas comme cette pauvre Irlande qui n'a pas même la force d'enterrer ses morts que dévorent les chiens affamés ; pauvres gens qui errent par bandes la nuit dans les rues, criant : « Du pain ! j'ai faim ! » Puis quand ils sentent que leur dernière heure s'approche, ils se couchent au coin d'une borne, et les mains jointes, ils meurent en disant : « Voilà le Seigneur qui vient me visiter ! »

As-tu déjà réfléchi aux morts qui peuvent n'être qu'apparentes ? Il est un usage chez nous qui me paraît bien imprudent. C'est, lorsque nous perdons une personne qui nous est proche, de confier à des étrangers le soin de la veiller pendant les derniers moments que ses restes ont encore à passer sur la terre. Tandis que ces étrangers boivent et mangent pour se tenir éveillés, ils ne s'occupent pas de la personne morte, le drap rejeté par dessus sa tête elle peut faire quelque mouvement, donner quelque signe de vie qui, aidé de soins et de prompts secours, l'auraient rendue peut-être à l'existence... et puis les enterrements sont trop précipités, quand on sait qu'il y a des léthargies qui durent jusqu'à huit jours. Sois forte, ma chère, si Dieu t'envoie ce malheur irréparable, veille jusqu'au dernier moment auprès de l'être vénéré que bientôt tu ne reverras plus jamais... Un savant Belge vient de découvrir un moyen de distinguer la mort réelle de la mort apparente. C'est de faire une brûlure sur une des parties du corps; s'il y a vie, il se formera une ampoule, même sans qu'il y ait aucune sensibilité ; s'il y a mort, il ne se formera pas d'ampoule.

Mais quittons ces idées lugubres, et pour nous en distraire, occupons-nous de nos travaux accoutumés.

Planche IV. Le n° 1 est un col en lacet; une pièce de lacet coûte 50 cent. ; il y a, dit-on, de quoi faire un col et deux manchettes.

Tu commences par calquer ce dessin sur un morceau de papier jaune ; sur ce papier, par un bâtis (un *bâtis*, c'est un point allongé qui unit une chose à une autre), tu couds le lacet qui forme le tour du cou. Tu le coupes (le lacet par le cou), puis tu places le bout du lacet au milieu du col, à l'une des deux pointes qui se regardent, et tu suis ce dessin avec le lacet en le cousant par un bâtis.

Lorsque tu as ramené ton lacet à la pointe d'où tu es partie, tu le coupes et couds proprement le lacet qui finit sur le lacet qui a commencé.

Ensuite tu prends une aiguille enfilée de fil d'Ecosse, tu y formes un nœud et le passes sous le lacet, puis, en dessus, tu imites ces points qui, sur le lacet, figurent ces espèces de dents ; pour les exécuter tu fais un seul point de feston à chacune des dents.

Ensuite, pour rattacher le lacet du tour du cou, au premier dessin, qui se trouve au-dessus, tu places ton aiguille au milieu du col, sous ce premier dessin; là tu fais un point de feston, tu reviens faire un point de feston au lacet du tour du cou ; avec ton aiguille tu tournes trois fois autour de ce fil et tu vas faire un point de

feston sous la première pointe du milieu de ce col; avec ton aiguille tu tournes cinq fois autour de ce fil et tu reviens faire un point de feston au lacet du tour du cou... Tu continues de même en imitant tous ces fils qui rattachent ensemble le tour du cou au premier dessin, et le premier dessin au dernier.

Lorsque tu as fini, avec ton aiguille enfilée de fil d'Écosse, tu fais un point de feston au milieu du haut d'un des ovales qui forment le dessin du bas, tu arrêtes ce fil par un point de feston, au bas de cet ovale: tu coules (à droite, je suppose) ton fil au milieu du lacet, tu arrêtes ce fil avec un point de feston, puis tu fais un second point de feston sur le fil du milieu (à la place où tu vois un petit rond); tu fais un troisième point de feston sur le lacet, tu coules à gauche ton fil au milieu du lacet, tu arrêtes ce fil avec un point de feston, puis tu fais un second point de feston sur le fil du milieu (à la place où se trouve de même un petit rond), et tu retournes à droite où tu arrêtes le fil par un point de feston.

Alors, avec ton aiguille, tu tournes autour de ce fil pour revenir au milieu; là, passant ton aiguille tantôt dessus, tantôt dessous et en tournant ainsi trois fois, tu formes ce 1er petit rond; tu tournes autour du fil afin de revenir former de même ce 2me petit rond; puis en tournant autour d'un autre fil tu coules ton aiguille au milieu du lacet pour aller former le 3me petit rond, tous les autres ronds se font de même.

Le n° 2 est la manchette pareille au col.

Le n° 3 est un dessin de voilette qui se brode au point de cordonnet, en application de mousseline, sur tulle de Bruxelles. On peut mettre du tulle gros réseau pour former la bordure.

Le n° 4 est un dessin de mouchoir qui se brode au plumetis, au-dessus d'un ourlet haut de 2 centimètres et demi. L'ourlet se découpe ensuite pour suivre les ondulations du dessin. Ce dessin peut se broder en coton blanc, rouge, jaune ou bleu.

Le n° 5 est un dessin d'entre-deux pour bas de manches de dessous.

Le n° 6 est une couronne de duc et pair.

Le n° 7 une couronne de pair.

Le n° 8 une couronne de duc.

Le n° 9 une couronne de marquis.

Le n° 10 une couronne de comte.

Le n° 11 une couronne de vicomte.

Le n° 12 une couronne de baron.

Le n° 13 une couronne de magistrat.

Le n° 14 une couronne de chevalier.

Le n° 15 est le devant d'une pèlerine; les boutons se mettent sur les deux épaules.

Le n° 16 est le devant.

Cette pèlerine se taille en étoffe pareille aux robes; elle se coud sur l'épaule droite, et se ferme par des brides sur l'épaule gauche.

En mousseline brodée à pois; en tulle de soie noire, ou en tulle de coton blanc, le devant et le derrière se réunissent sur les deux épaules avec un passe-poil au milieu et se coupe au milieu du devant. Ces pèlerines se garnissent, du bas, par deux rangs de dentelle cousue presque à plat, l'une au bas de la pèlerine, l'autre sur la pèlerine et retombant sur le haut de la dentelle. Ces pèlerines se garnissent d'un passe-poil tout autour. Le haut de ces pèlerines est monté sur un petit col au haut duquel on coud une dentelle à peine froncée. On passe un ruban sous cette dentelle et on le noue sous le menton.

Le n° 17 est le dos d'une pèlerine de petite fille.

Le n° 18 est le devant.

Cette pèlerine se fait en jaconas blanc ou en étoffe pareille à la robe. Elle se boutonne sur l'épaule gauche et ne se garnit pas du tout.

Le n° 19 est un rébus.

Et je vais te faire souvenir du dernier. C'était: Loing, rivière — des yeux près d'un dix de cœur.

C'était notre devise: *Loin des yeux près du cœur.*

Il me semble qu'il y a bien longtemps que nous n'avons composé de toilettes ensemble. J'ai fait mes observations et je te les soumets.

Les étoffes à la mode sont : le taffetas écossais et rayé; les toiles de Tussor nankin, et grises.

Les mousselines de laine à petits carreaux rose et blanc, bleu et blanc, ou à raies chocolat et blanches; sur les raies chocolat ce sont de petites palmes turques.

Les percales blanches à petits dessins de couleur, les percales de couleur à petits dessins blancs.

Les organdis sont à carreaux roses sur fond rose, bleus sur fond bleu, blancs sur fond blanc. Il y en a aussi de rayés perpendiculairement, d'autres horizontalement; à ceux-ci, les raies, larges du bas, diminuent progressivement jusqu'à la ceinture.

Les chapeaux sont petits, et semblables, quant aux ornements, à ceux de l'année dernière; seulement on y voit des fleurs.

On portera des mantelets et des visites de soie couleurs changeantes, garnis de bandes pareilles, festonnées à l'emporte-pièce; des mantelets, des visites et des fichus en dentelle noire, garnis de dentelles pareilles (j'oublie que ceci ne nous regarde pas); des mantelets, des visites de mousseline brodée à la pièce, garnis de bandes pareilles festonnées à feston plein.

Maintenant je vais, de tout cela, te composer quelques toilettes simples et élégantes.

Pour faire des emplettes le matin : Robe de mousseline de laine à carreaux bleus et blancs; mantelet de taffetas noir, capote de paille d'Italie, ornée d'un ruban blanc et d'un simple nœud placé du côté gauche; voile de tulle blanc, ombrelle verte, bottines noires à hauts talons, gants de peau de Suède.

Pour aller à la messe, un dimanche : Robe de gros de Naples à carreaux bleu foncé sur bleu Joinville; visite d'organdy garnie de bandes pareilles festonnées à feston plein; capote de crêpe blanc, bottines bleu Joinville, gants paille; livre d'heures recouvert en velours bleu.

Pour aller en soirée : Robe d'organdy blanc, bleu ou rose; corsage à pointe, manches à la jardinière, pèlerine sur le patron de la planche V; souliers de satin noir, gants blancs. Pour coiffure : Devant, cheveux en bandeaux arrondis sur le front et passant au-dessus des oreilles. Derrière, séparés en deux pour former deux grosses tresses qui se croisent à leur naissance, et reviennent se croiser sur le front, un peu plus haut que la naissance des cheveux. Le bout de la tresse, qui se trouvera en dessus, on le cache en dessous, en le passant au travers de la tresse dont le bout se trouve passer en dessous; puis on arrête, avec des épingles noires, les deux bouts de ces tresses.

On a acheté 1 mètre 20 centimètres de ruban de gros de Naples noir, large de 8 centimètres; 1 mètre 20 centimètres de ruban de gros de Naples bleu ou rose, de pareille largeur; on coupe ces 120 centimètres en deux; on prend 60 centimètres de ce ruban noir et 60 centimètres de ce ruban rose ou bleu; on les réunit chacun par un bout; là on en forme quatre boucles, deux noires, deux bleues ou roses; avec les 60 centimètres de ruban noir et les 60 centimètres de ruban bleu ou rose qui restent, on fait un nœud pareil; on attache chacun de ces nœuds sur la tresse de cheveux, à la hauteur des yeux; puis on prend un des deux rubans noirs, un des deux rubans roses, on les tourne ensemble sous son menton, comme si on voulait les nouer, et on laisse pendre l'autre ruban noir et l'autre ruban rose. Cette coiffure convient aussi à une jeune femme, alors chaque nœud peut être arrêté par une riche épingle; bottines bleues ou roses, gants blancs.

Au bas de la manche à la jardinière, on noue autour du poignet un même assemblage de rubans, mais ils doivent être plus étroits.

Si la robe est d'organdy blanc, les rubans seront roses et verts, ou bleus et nankin.

Pour rester chez soi : Robe de jaconas blanc à petits bouquets de couleur, pèlerine pareille, manches à la jardinière, tablier de gros de Naples noir. Il est aussi de très-bon goût d'avoir, pour sortir, un mantelet en jaconas pareil à sa robe. La garniture du mantelet est haute de 8 centimètres, ourlée et plissée à la vieille, c'est-à-dire à deux têtes, et cousue tout autour du mantelet.

Je t'enverrai une gravure de modes de demoiselles, le 15 mai prochain. Tu auras en même temps des patrons... En attendant, réfléchis à ce que tu dois, à ce que tu peux porter selon la position de tes parents, ou plutôt selon la position que ta dot te permet d'espérer... Il y a une chose qui me paraît tout arranger... c'est la simplicité : riche ou pauvre, la simplicité est toujours le signe de la distinction... Crois-moi, n'achète jamais de vêtements qui soient d'un goût extraordinaire, d'étoffes qui marquent dans la mode. Point de bijoux, de bracelets précieux... Un nœud bien placé, une étoffe bien choisie, un simple ruban croisé sur son chapeau prouve que l'on a du goût, de l'esprit, et que l'on saurait faire honneur à son mari sans toucher à sa bourse.

Voilà, ma chère amie, ce à quoi nous devons penser sans cesse, si nous avons une dot, et surtout, si nous n'en avons pas !

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉPHÉMÉRIDES.

19 AVRIL 1824, MORT DE LORD BYRON.

Lord Byron naquit à Londres, le 22 janvier 1788. Il descendait d'une des plus illustres et des plus anciennes familles de l'Angleterre ; mais sa fortune ne répondait pas à la splendeur de son nom. Il fit ses études au collége de Harrow, où il eut pour camarade et pour ami intime, Robert Peel, si célèbre aujourd'hui.

Une imagination ardente, des passions vives, la haine de toute dépendance, rendirent la carrière de Byron aussi aventureuse que triste. Les meilleures années de sa vie se passèrent en voyages, loin de son pays, où il aurait pu remplir un rôle brillant, loin de son pays, qu'il appelait lui-même la plus noble des patries, mais dont les mœurs austères et rigoristes déplaisaient à cet esprit ennemi de tout frein. Ses productions, nombreuses et célèbres, expriment parfois de la manière la plus touchante les plus purs sentiments. L'amour de la patrie respire dans les *Deux Foscari*, dans *Marino Faliero;* le dévouement à une cause sacrée, dans le Salemeniès de *Sardanapale*. Ses poëmes, en exceptant *Childe-Harold*, ne nous paraissent pas mériter la réputation dont ils jouissent. La vie domestique de lord Byron ne fut pas heureuse, mais l'on n'a jamais connu les motifs qui provoquèrent la rupture de son mariage. Il a laissé une fille, Adda, à laquelle il adressa des vers touchants et pleins de mélancolie. En 1823, la cause des Grecs, si attrayante et si poétique par les souvenirs qu'elle excitait, attira tous les vœux de lord Byron, et, cédant bientôt à cet enthousiasme chevaleresque que ses aïeux lui avaient transmis avec leur sang, il s'embarqua pour la Morée, et servit l'insurrection des Hellènes, de son bras

et de sa fortune. Plus heureux peut-être qu'en aucun moment de sa vie, il combattit à la tête des Souliotes, et faisait ses préparatifs pour défendre Missolonghi, lorsque le 15 février 1824, il ressentit les premières atteintes de la maladie à laquelle il succomba. Il regarda la mort avec courage, et rendit le dernier soupir le 19 avril, entre les bras d'un fidèle serviteur. Le 22, ses restes furent ensevelis dans un caveau où reposait déjà Marco Botzaris. Les Grecs, qu'il était venu défendre, suivirent en masse le cercueil du soldat-poëte, sur lequel on avait posé un casque, une épée et une couronne de lauriers.

Byron venait d'atteindre sa trente-sixième année. Il avait fait, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, des vers dont nous citerons quelques strophes :

« Il est temps que ce cœur cesse de » battre, puisqu'il a cessé de faire battre » d'autres cœurs : cependant, quoique je » ne puisse plus être aimé, aimons encore !

» Le feu qui brûle mon sein ressemble » à la flamme solitaire d'un volcan, aucune » torche ne s'allume à sa lueur — c'est un » bûcher funèbre !

» Mais ce n'est pas *ici* que de pareilles » pensées devraient agiter mon âme...

» Regarde autour de toi ! voilà l'épée, la » bannière, le champ de bataille, la gloire » et la Grèce ! Le Spartiate, porté sur son » bouclier, n'était pas plus libre.

» Réveille-toi ! (ce n'est pas toi, ô Grèce ! » tu es éveillée !) mais réveille-toi, mon » âme ! pense à quelle noble source remonte » le sang qui coule dans mes veines, et frap- » pons des coups dignes de notre origine.

» Foulons aux pieds ces passions renais- » santes de mon âge viril... La contrée où la » mort peut être honorable... la voilà ! Au » combat, Byron, et dis adieu à la vie ! »

MOSAIQUE.

LE DHURNA,

COUTUME INDIENNE.

Quand un homme est trompé, opprimé ou frustré par son débiteur, et qu'il n'a dans ses mains aucun moyen de faire reconnaître ses droits, il va se mettre à genoux devant la porte de cet homme, prononce à voix basse une formule d'anathème, et, dans cette posture, il se laisse mourir de faim, jusqu'à ce que justice lui soit rendue.

Cette cérémonie se nomme LE DHURNA. Pendant la formule d'anathème, le coupable s'enfuit au fond de sa maison ; là, par toutes sortes d'évocations, par le jeûne, par des ablutions, par des actes de repentir, il tâche d'éloigner de lui la funeste influence du Dhurna, et le plus souvent il reconnaît les droits de son créancier et répare le mal qu'il a fait.

Superstition touchante fondée pour protéger le faible contre le fort.

Quand les gens de qualité font les cochers ou les cuisiniers, sans nécessité, ils méritent de l'estre.

Quand on ne dit que ce qu'il faut, on parle peu et on parle bien.

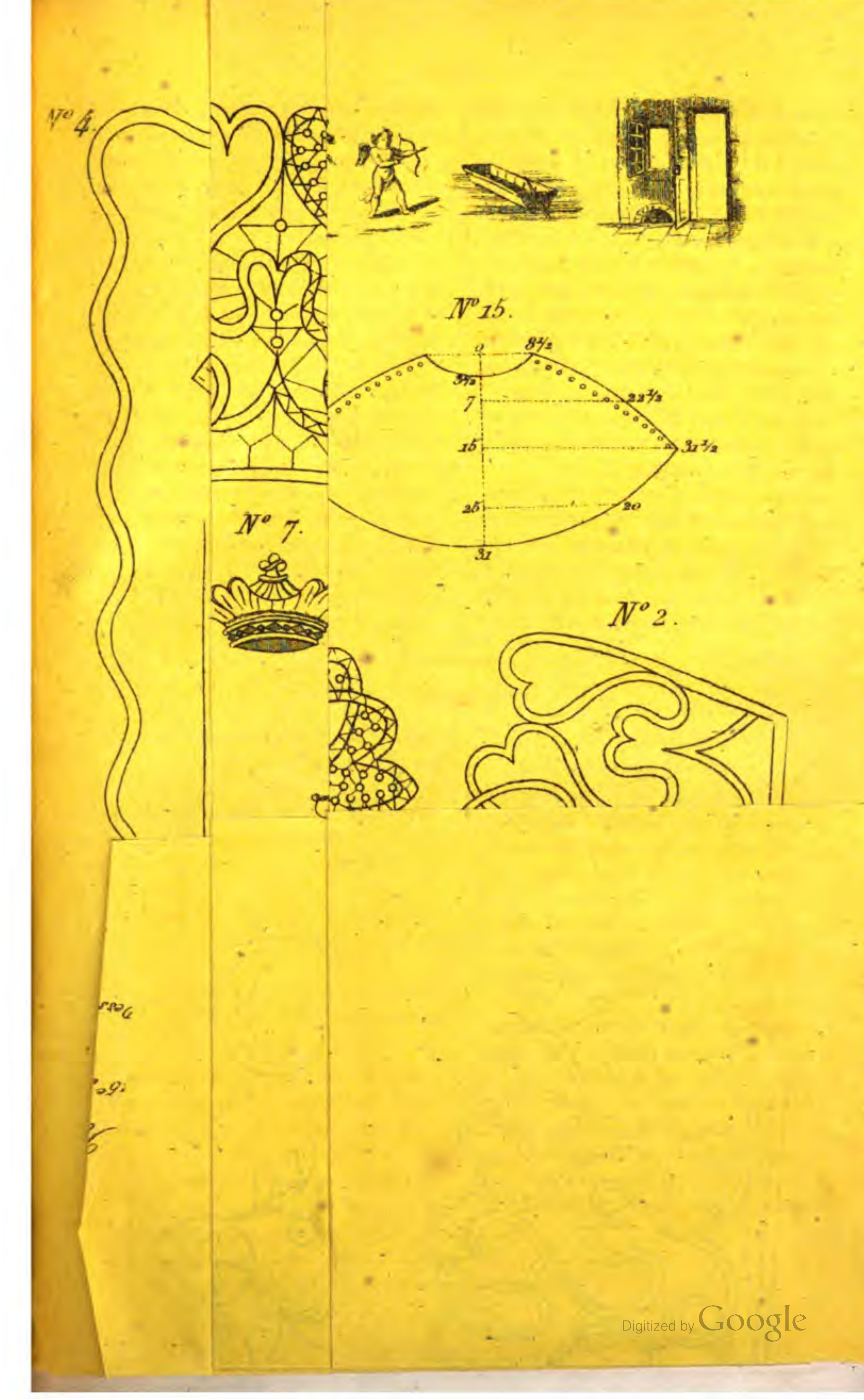
Les fanfarons sont rarement braves, et les braves sont rarement fanfarons.

La nature fait rarement naistre des héros et la fortune ne déclare pas tous ceux qu'elle a fait naistre tels.

Le mérite extraordinaire est un crime qui ne se pardonne pas.

CHRISTINE, reine de Suède.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



Nº 4.
Nº 15.
0
8½
3½
7
22½
15
31½
25
20
31
Nº 7.
Nº 2.



Dessiné par L. Levert. *Gravé par Damou*

Journal des Demoiselles.

15.e année. N.o

SUPERSTITIONS NAPOLITAINES.

Peu de voyageurs se vantent d'avoir observé les mœurs du peuple des contrées qu'ils ont parcourues; en en parlant, ils craindraient presque de donner à penser qu'ils ont été réduits, par l'infériorité de leur rang, à se contenter d'une compagnie vulgaire. Cependant les habitudes, les usages de ceux qu'on appelle les gens comme il faut, diffèrent peu d'un bout de l'Europe à l'autre. Il n'en est pas ainsi pour les classes mitoyennes, et celui qui veut bien fréquenter l'humble bourgeois, ou pénétrer dans les réduits obscurs de l'indigence, est le seul qui parvienne à s'instruire des usages particuliers à un pays et des coutumes nationales. Voilà pourquoi de tant d'ouvrages sur l'Italie, aucun (du moins à notre connaissance) ne renferme sur les superstitions du peuple de Naples les détails qu'on va lire. Ils sont extraits d'une correspondance particulière.

Les Napolitains croient que chaque maison est sous la puissance d'une espèce de fée qu'ils appellent Nibriane. Les gens que la Nibriane prend en aversion n'ont rien de mieux à faire que d'aller se loger ailleurs. S'ils s'obstinaient à rester malgré elle, ils auraient tout à craindre pour leur santé ou pour leurs affaires. Ils doivent même s'éloigner sans se plaindre, car les Nibrianes se soutiennent entre elles; on ne saurait médire de l'une, sans s'exposer à sa vengeance ou à celle de ses sœurs. On les offense en disant du mal de la maison dont elles sont le génie. Ainsi gardez-vous d'avouer que vous quittez un appartement parce qu'il est froid, humide, etc., etc.; mais criez très-haut : la maison est belle et propre, c'est ma santé, ce sont mes affaires qui m'obligent à la quitter. La Nibriane vous entendra, et cette excuse obtiendra grâce pour vous. Lorsque la Nibriane aime ses hôtes, elle se présente quelquefois à eux sous le costume d'une femme d'Ischia : les cheveux enveloppés d'un mouchoir de mousseline brodée, noué sur le front et tombant par derrière à la manière des rézilles espagnoles; ses oreilles sont ornées de deux pendants en filigrane d'or. Le corset, fait d'une étoffe de soie brochée en or, est garni au collet d'une dentelle d'or et d'une frange qui retombe sur les épaules. Le bas du corsage et le bout des manches sont garnis de la même manière. Les dentelles d'or qui couvrent les trois coutures du dos se terminent par des glands. Un large galon d'or leur sert de ceinture. La jupe, de la même mousseline que la coiffure, est mise sur un jupon rose ou bleu, et terminée par une frange et une dentelle d'or. Enfin, les coins de ses bas et l'étoffe de ses mules sont encore brochés en or. Lorsque la Nibriane visite ses amis sous ce riche costume, elle leur découvre ordinairement des trésors cachés et les comble de toutes sortes de biens. Mais au contraire les mauvaises Nibrianes ruinent ceux dont elles sont ennemies.

Les coutumes superstitieuses entourent le Napolitain dès sa naissance et le suivent jusque dans son cercueil. Ainsi, il faut se garder de toucher au berceau pendant que l'enfant en est dehors. Si vous le remuez, la mère vous crie : « Prenez donc garde, vous allez rendre mon fils malade! »

Si tandis qu'il dort un enterrement vient à passer, il faut éveiller l'enfant et le

lever soudain, autrement ce serait d'un mauvais augure et il mourrait.

Voulez-vous ne jamais souffrir du mal de dents? Embrassez un enfant avant qu'il soit baptisé. Ce soin ne vous a-t-il pas réussi? Prenez un lézard par la queue et tenez-le suspendu entre le pouce et l'index jusqu'à ce qu'il meure; c'est un secret infaillible. A Naples cependant les belles dents sont une rareté; mais ce n'est pas faute de remèdes.

La première fois que l'on coupe les ongles d'un enfant, on lui met une pièce d'or dans la main, afin d'attirer sur lui les faveurs de Plutus. Ceci se pratique chez les riches comme chez les pauvres.

Les Napolitaines, qui ont recours au poison (à l'opium) pour endormir leurs enfants, sont persuadées néanmoins que pour les engager à se taire lorsqu'ils crient, il suffit de leur dire: « Tais-toi, joie de papa! joie de maman! joie de ton oncle! » ou de tout autre parent, et il doit s'apaiser aussitôt qu'on prononce le nom d'un des siens. S'il continue à pleurer, c'est qu'il n'entend pas à cause des cris qu'il jette. Le secret n'en est pas moins excellent.

Si l'enfant pleure durant son sommeil, c'est qu'un ange lui dit que sa mère va mourir; s'il rit, c'est qu'il joue avec les anges.

Voulez-vous faire dire quelque chose à vos parents ou à vos amis défunts, cherchez un enfant au-dessous de trois ans qui soit prêt à quitter ce monde, confiez-lui à l'oreille votre secret, votre commission est faite.

Les vampires habitent encore le royaume de Naples, sous le nom de *fattochiaro;* ils sucent pendant la nuit le sang de tous les enfants rachitiques que vous rencontrez.

Un Napolitain ne souffre pas qu'on l'appelle par un autre nom que le sien. Les prêtres seuls ayant le droit de donner des noms, tout autre homme qui se l'arroge le fait dans le dessein de vous nuire. Pour détruire l'effet de ce malheur, il suffit de prononcer le nom du jour où il vous arrive. Si la personne qui vous a qualifié du nom d'un autre ne l'a pas fait à dessein de vous nuire, elle doit le déclarer en disant: Monsieur, je ne vous veux point de mal.

Il existe dans le royaume de Naples des hommes qui s'appellent *ingiarmatori* ou *ceravolo*, et prétendent avoir la puissance d'empêcher que la morsure des serpents ait des suites funestes. Il faut observer qu'à l'exception de la vipère, tous les autres serpents ne mordent pas, ou leur morsure n'est pas dangereuse. Les *ingiarmatori* peuvent communiquer leur vertu en observant les cérémonies suivantes: ils portent toujours avec eux une boîte sur laquelle est collée l'image de saint Paul, et cette boîte est remplie de serpents. Ils y ajoutent aussi des vipères, mais après avoir eu soin de leur couper préalablement les deux dents incisives par où le poison coule et s'introduit dans la morsure. Lorsque les *ingiarmatori* veulent faire une nouvelle dupe ou bien enrôler un nouveau fourbe, ils lui mettent des serpents dans la main, les font glisser sur ses bras, lui en forment un collier, lui frottent le dessus des doigts avec les dents de ces reptiles, en disant certaines paroles; enfin, ils lui font poser la main sur la boîte aux serpents. L'homme qui a subi toutes ces incantations non-seulement ne craint plus la morsure d'aucun reptile, mais il peut à son tour *ingiarmare.*

Plusieurs autres animaux sont aussi l'objet de superstitions bizarres.

Une poule chante-t-elle à la manière du coq? ruine, désastre imminent, si l'on ne tue sur-le-champ la prophétesse de malheur.

Il faut aussi avoir grand soin de tuer les coqs avant qu'ils aient atteint l'âge de sept ans, car alors ils pondent un œuf d'où sort un basilic *qui est le mâle de la vipère.* Aussitôt que le coq a pondu son œuf, il le regarde fixement. Le basilic en sort avec la rapidité d'un trait, et comme il a vu le

coq le premier, celui-ci meurt. Le basilic tue ensuite tous les êtres qu'il voit avant d'en être vu; mais c'est au contraire le basilic qui est tué, si c'est l'homme qui l'a regardé le premier. Cette superstition règne dans quelques parties de la France, et les enfants ne manquent pas de crier : « Basilic, je te vois! » dans tous les lieux où ils craignent de rencontrer ces terribles ennemis.

Les Napolitains ont bien d'autres absurdes croyances, mais elles sont connues, et nous n'avons voulu parler que de celles qui ont échappé aux observations des voyageurs dans ce pays, qui semble avoir hérité des superstitions de toutes les nations qui l'ont conquis tour à tour. Cependant, au risque de répéter à nos lectrices une chose qu'elles savaient déjà, nous allons encore citer un usage assez plaisant.

Une personne vous aborde et vous dit : « Comme vous vous portez bien! comme vous avez bonne mine aujourd'hui! »

Vite, repliez dans votre main droite le pouce, le médius et l'annulaire, tendez bien l'index et l'auriculaire, portez-les sur votre cœur et frottez-le avec le bout de ces doigts... vous voilà sauvé! Autrement, si cette personne n'était pas bien votre amie, si elle n'avait pas de bonnes intentions, vous seriez devenu, en peu de temps, maigre, sec, et peut-être mort. On doit toujours prendre cette précaution crainte de surprise; tout ce que l'on peut faire, pour ne pas choquer les gens, c'est de passer adroitement la main sous son habit, et de frotter ses deux doigts sur son cœur d'une manière inaperçue.

Mlle E. SURVILLY.

REVUE LITTÉRAIRE.

Dictionnaire des racines et dérivés de la langue française, dans lequel on trouve tous les mots distribués par familles, d'après la similitude de consonnance et de signification; par F. Charrassin et F. François. 1 vol. in-8°, chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin, n° 12. Prix : 15 fr.

Nous voudrions faire connaître et apprécier, comme il mérite de l'être, par nos jeunes lectrices, un livre, fruit de longs labeurs, de recherches patientes et dont l'utilité, pour faciliter l'étude et l'enseignement de notre langue, est incontestable. Il y aurait beaucoup à dire sur les principes et la méthode de ce dictionnaire, dans lequel la science philologique apparaît pleine d'intérêt, facile, presque amusante, d'aride et fatigante qu'elle n'est que trop souvent. Par malheur l'espace nous manque, et obligés d'être concis, peut-être nous sera-t-il difficile d'être aussi clairs que nous le voudrions.

Mais avant tout, mettons sous les yeux de nos jeunes lectrices un spécimen abrégé de cet ingénieux ouvrage. Ce spécimen rendra plus intelligibles les explications que nous voulons leur donner.

SPECIMEN DU TEXTE.

SOUDAIN, *adj*. . . Subit, prompt; imprévu, inopiné, inattendu.
SOUDER, *ver*. . . . Joindre des pièces de métal au moyen d'étain fondu.
SOUFFLE, *s. m*.. . Air, vent qu'on pousse avec la bouche; haleine; respiration.

SOUDAIN.	Soudain, *adv.*	(Sou, *dessous*; D, *harm.*; AIN, *rad. d'*AGIR.)
SOUDAINETÉ	Soudain-et-é, *s. f.*	Qualité de ce qui est soudain, subit; promptitude.
SOUDAINEMENT	Soudain-e-ment, *adv.*	Subitement; immédiatement; promptement; sur-le-champ.
SOUDER.	Soud-er.	(SOLIDE. C.-G.) Faire tenir ensemble; ne faire qu'une pièce.
SOUDÉ	Soud-é, *adj.*	Cimenté, assemblé par un mélange de métaux et de minéraux.
SOUDOIR	Soud-oir, *s. m.*	Outil des ciriers pour souder.
SOUDURE	Soud-ur-e, *s. f.*	Composition, mélange de métaux en fusion pour souder.
DESSOUDER	De-s-soud-er, *ver.*	Défaire, ôter, briser, fondre la soudure.
RESSOUDER	Re-s-soud-er, *ver.*	Souder de nouveau; refaire une soudure.
SUTURE	Sut-ur-e, *s. f.*	*Sav.* Jointure des os du crâne.
SUTURAL	Sut-ur-al, *adj.*	*Sav.* Qui naît, qui dépend d'une suture; relatif à la suture.
SOUFFLE.	Sou-f-fl-e	(Sous, *prép.*; FLE, *son qui imite le bruit du souffle.*)
SOUFFLER	Sou-f-fl-er, *ver.*	Faire du vent avec la bouche; respirer; agiter l'air.
SOUFFLÉ	Sou-f-fl-é, *adj.*	Escamoté, enlevé, subtilisé, soustrait habilement. Inspiré.
SOUFFLERIE	Sou-f-fl-er-ie, *s. f.*	Ensemble des soufflets de l'orgue, lieu où ils sont établis.
SOUFFLET	Sou-f-fl-et, *s. m.*	Instrument à souffler, à faire du vent, ce qui imite un soufflet.
SOUFFLAGE	Sou-f-fl-age, *s. m.*	Art et action de souffler le verre.
SOUFFLEUR	Sou-f-fl-eur, *s. m.*	Qui souffle beaucoup.
SOUFFLEUR	Sou-f-fl-eur, *s. m.*	Personne qui rappelle les mots oubliés à celui qui récite.
SOUFFLEUR	Sou-f-fl-eur, *s. m.*	Qui cherche la pierre philosophale.
SOUFFLURE	Sou-f-fl-ure, *s. f.*	Cavité, défaut d'une pièce de verre ou de métal fondu.
ESSOUFFLER	E-s-sou-f-fl-er, *ver.*	Mettre hors d'haleine par des efforts; époumoner.
ESSOUFFLÉ	E-s-sou-f-fl-é, *adj.*	Epoumoné; haletant; mis hors d'haleine.
ESSOUFFLEMENT	E-s-sou-f-fl-e-ment, *s. m.*	Etat, situation de celui qui est essoufflé.
SOUFFLET	Sou-f-fl-et, *s. m.*	Coup du plat ou du revers de la main sur la joue.
SOUFFLETER	Sou-f-fl-et-er, *ver.*	Donner un soufflet, des soufflets; outrager.
SOUFFLETÉ	Sou-f-fl-et-é, *adj.*	Qui a reçu des soufflets; qui a été outragé, insulté.
SOUFFLETEUR	Sou-f-fl-et-eur, *s. m.*	Celui qui soufflette, qui a l'habitude de souffleter.
SOUFFLETADE	Sou-f-fl-et-ade, *s. f.*	Suite, série de soufflets appliqués coup sur coup.

Qu'il soit utile de bien connaître sa langue maternelle et de savoir la parler avec abondance et précision, personne ne le conteste; ce qui fait question, c'est le meilleur moyen de surmonter les difficultés de cette connaissance indispensable à acquérir. Or, posséder une langue, c'est connaître tous les mots qui la composent. Il s'agit donc ici d'abord d'un acte de mémoire à faire. Ce n'est pas assez, sans doute: qui prétend bien parler, doit aussi mettre son imagination et son esprit en jeu dans le choix et l'emploi des expressions; mais encore faut-il, et c'est la première condition, avoir par avance chargé son souvenir des trente à quarante mille mots qui forment le bagage ordinaire de chaque langue. Pareille tâche est lourde; comment s'y prend-on pour la mener à bout?

Dans l'enfance on apprend la langue du pays natal, seulement à l'entendre parler; la lecture vient ensuite, et, à l'aide du dictionnaire, la provision de mots suffisante au courant de la conversation s'achève avec le temps. Cependant ce n'est pas là une étude par principes, ce n'est encore qu'une routine qui suffit à peine à ce premier âge, où l'on voit un long avenir devant soi, et qui, dans tous les cas, a le grave inconvénient de ne jamais mener qu'à une science imparfaite.

Le procédé de substituer au hasard et à l'arbitraire de la routine un classement raisonnable, basé sur les rapports naturels des mots, qui établissent entre eux un lien de véritable parenté, ne remédierait-il pas à cet inconvénient? C'est ce qu'ont pensé les auteurs du *Dictionnaire des racines*. Ils ont recherché soigneusement tous les mots qui correspondent à la même idée, résonnant de même façon à l'oreille, formant entre eux de véritables familles. Des trente à quarante mille mots qui forment notre langue, ils ont formé trois ou quatre mille classes générales, formées chacune de mots ayant entre eux de fortes similitudes de signification, de consonnance et de composition intime.

On peut facilement comprendre comment, par cet arrangement tout rationnel, il arrive qu'au moment de l'étude, le tra-

vail de la mémoire est abrégé, et qu'au lieu d'un effort par chaque mot isolé, on n'a plus désormais à faire qu'un effort par famille.

Prenons un exemple, celui de la sensation douloureuse produite par le manque d'aliments. Le mot FAIM, qui en exprime le mieux l'idée générale, a été mis en tête du groupe naturel; au-dessous de lui se rangent tous les dérivés qui se rapportent à la même idée, tels que FAMINE, AFFAMER, etc. Ayant, au moyen de cette classification, tous les mots offerts ensemble aux regards, on les grave facilement dans sa mémoire, et la connaissance de la valeur du premier met bien vite sur la trace de la signification de tous les autres. Le lecteur inexpérimenté qui entreprend alors l'étude d'une langue, se trouve dans la condition d'un voyageur à l'étranger qui, grâce aux liens de famille établis entre les anciens habitants du pays, sait bien plus vite les connaître et les désigner chacun par leur nom, que s'il avait affaire à une multitude sans relation.

Nous vous engageons beaucoup, mesdemoiselles, à entreprendre un voyage à travers le livre que nous vous signalons. La lecture attentive des *dérivés* vous donnera une connaissance exacte de notre belle langue, la gravera en son entier dans votre souvenir, et si, une fois chaque année, vous répétez ce travail, vous en éprouverez certainement les meilleurs effets, ceux qu'obtiennent de l'exercice constant des gammes, les musiciens les plus habiles.

Mme PAULINE ROLAND.

—

Lutèce et Paris, histoire religieuse, civile, monumentale et morale du vieux et du nouveau Paris, à l'usage de la jeunesse; par Victor Herbin, 1 joli volume. Prix: 5 francs, à la librairie classique et d'éducation de Mlle Émilie Desrez, rue Fontaine-Molière, 37.

Deuxième et dernier article.

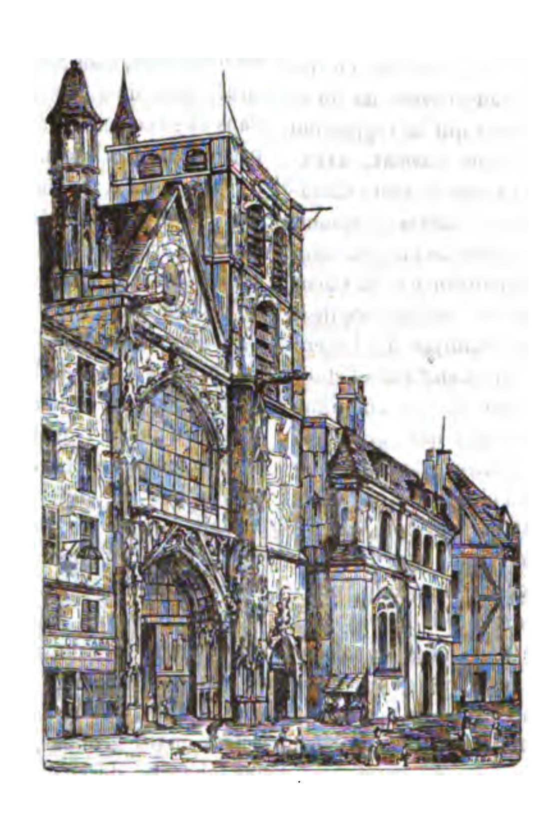
Nous vous avons donné une idée, mesdemoiselles, des légendes insérées dans cet intéressant volume; à la description des mœurs se joint celle des monuments. Parmi nos vieilles églises, je ne choisirai pas Notre-Dame, Saint-Séverin, Saint-Étienne du Mont, et tant d'autres qui vous sont bien connues, mais Saint-Merri, parce que, située dans un quartier éloigné du centre, dans une rue détournée, beaucoup de vous peuvent ne pas la connaître.

Vers la fin du sixième siècle, dit l'auteur, Méry, en latin *Medericus*, était venu d'Autun occuper, avec un pieux compagnon nommé Frodulphe, une petite cellule qu'il s'était bâtie sur l'emplacement actuel de l'église Saint-Merri, c'est-à-dire entre les numéros 2 et 4 de la rue Saint-Martin. A cette époque, ce lieu était loin d'être le centre du quartier le plus populeux; la cellule du pieux anachorète n'était entourée que de bois, de cultures et de marais.

Mais lorsque les deux pieux solitaires eurent élevé, en l'honneur de saint Pierre, une chapelle à côté de leur cellule, et que la bonne odeur de leurs vertus se fut répandue dans les campagnes des alentours, ce lieu non-seulement cessa d'être désert, mais des maisons se montrèrent bientôt, isolées ou par groupes, car à cette époque une chapelle devenait la première construction autour de laquelle se pressaient toutes les habitations nouvelles.

Saint Méry mourut en l'an 700, et fut enterré dans la chapelle qu'il avait bâtie. Bientôt son tombeau fut vénéré; on parla des miracles qui s'y opéraient, et, enrichie déjà par de nombreuses et successives dotations, l'église fut reconstruite vers l'an 1000, aux frais d'un nommé Eudes Fauconnier, dont on retrouva la sépulture quand on reconstruisit l'église actuelle. Sa pierre tumulaire portait cette inscription: *Hic iacet vir bonæ memoriæ Odo Falconarius, fundator hujus ecclesiæ.* Le corps d'Eudes était encore entier, et autour de ses jambes on retrouva les bottines de cuir doré, parure ordinaire des Francs. L'église

Saint-Merri, qui avait été un des lieux d'asile les plus respectés, fut convertie par la révolution en *Temple du commerce*. Rendue au culte, elle fut embellie et ornée de tableaux de nos peintres célèbres. Saint-Merri conserve les reliques du saint dont elle porte le nom.



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

EPITAFIO.

Solo murió de constante
La que está bajo esta losa;
Acércate, caminante,
Pues, no murió tal amante
De enfermedad contagiosa.

***

ÉPITAPHE.

Celle qui dort sous cette pierre
N'est morte que de constance;
Approche-toi, passant,
Car cette amante ne mourut point
D'une maladie contagieuse.

Mlle Eulalie Fouignet.

LES SYMPATHIES.

Louise et Zoé étaient pensionnaires dans l'un des plus beaux pensionnats de Paris, et, comme toutes celles d'entre vous qui ont l'inestimable avantage de vivre heureuses et paisibles dans la retraite, Louise et Zoé avaient grande hâte d'en sortir; d'autant plus que pour l'une comme pour l'autre il n'y avait qu'une porte pour quitter le couvent, le mariage.

Zoé était orpheline presque depuis sa naissance; Louise avait encore son père, mais un père occupé de grandes opérations commerciales, toujours en course, en voyage, travaillant pour lui amasser une riche dot et ne se donnant pas le temps de la voir, car il ne s'arrêtait jamais et ne pouvait la prendre avec lui dans son ménage ambulant.

Ce mariage inévitable, ce mariage qui, selon toutes les probabilités, ne devait pas se faire attendre, était devenu le sujet habituel des conversations de Louise et de Zoé. Dès que l'heure de la récréation était sonnée, elles se prenaient sous le bras et s'enfonçaient sous les longues allées du jardin, afin de s'entretenir à l'écart. Les jours où le mauvais temps ne leur permettait pas la promenade, on les voyait assises au même métier, tête contre tête, les mains inactives sur leur éternelle tapisserie, chuchoter bien bas, bien bas, pour n'être pas entendues de leurs compagnes, des petites surtout, ces fines mouches qui vont parlant, quêtant, écoutant, commentant, redisant les propos des *grandes* pour s'en moquer ou s'en ébahir, souvent tous les deux, mais l'un après l'autre.

Ce que voulaient surtout ces demoiselles, c'était de ne point trouver dans le mariage d'opposition à leurs goûts. Zoé était dépensière, elle demandait un mari magnifique; Louise était romanesque; cette disposition, encore enveloppée dans les limbes de son innocence, ne se prononçait pas bien clairement; c'était elle cependant qui commençait par poser son programme, qu'elle cherchait tout en le faisant. « D'abord, quoi que puisse dire mon père, il faut qu'*Il* me plaise. — *Il*, c'était le prétendu. — Il sera grand et n'aura pas d'habit vert, je déteste cette couleur; il aimera la musique et ne se plaira qu'avec moi, de même que moi avec lui. Sais-tu, Zoé, je ne serais pas fâchée qu'il fût un peu jaloux; il me semble que quand on aime bien, on doit toujours craindre de n'être pas payé de retour. Quel état lui souhaiterai-je?... Non, pas d'état; si j'avais un mari comme mon père, toujours occupé de ce qui se passe à New-York, Alexandrie ou Constantinople, et jamais de moi, cela ne me conviendrait pas. Une fois ma maîtresse, je trouverai bon de ne rien faire; mon mari doit être comme moi en toutes choses. »

Pendant que Louise débitait sa tirade, Zoé, au lieu de l'écouter, bâtissait de son côté son château en Espagne, et quand sa compagne s'arrêtait pour respirer, vite elle prenait la parole.

« D'abord *Il* sera bien de tournure, élégant, vêtu à la mode, cela va sans dire; quant à la figure, il n'y a, dit-on, que les femmes sottes et frivoles qui s'en occupent. Je veux seulement qu'il soit riche et me donne tout ce dont j'aurai envie. Un de nos plus grands plaisirs, par exemple, sera d'acheter les choses qui nous paraîtront jolies dans les boutiques des marchands. Nous aurons un égal empressement à tout voir, tout connaître : théâtres, bals, monu-

ments, pays étrangers; nous ne resterons pas une minute en place, et nous serons les plus heureuses gens du monde. »

Puis les deux têtes se rapprochaient encore, puis les cheveux blonds de Louise se mêlaient aux cheveux noirs de Zoé. C'était le moment où les jeunes filles discutaient les signes précurseurs de leur prochain mariage.

Louise commentait les lettres de son père, Zoé les paroles de son tuteur, et toutes deux cherchaient, d'après ces indices, à déterminer quel jour serait faite la présentation.

Aucun moyen satisfaisant de résoudre cette question ne se présentant, on consultait les augures; chaque samedi une pièce de cinq francs était jetée en l'air. « Pile! pour dimanche prochain. » La pièce répondait Face, et ce dimanche se passait comme les autres, sans amener les prétendants.

Enfin le temps, qui marche sans cesse, amena ce jour tant attendu. Ce fut Zoé qui vit la première se réaliser les présages favorables qu'elle obtenait depuis quelque temps; elle avait dix-huit ans accomplis, et son tuteur pensait d'autant plus sérieusement à la marier, que le château de Montrouge exigeait des réparations; on parlait aussi du remboursement des rentes sur l'état; il y avait dans ces deux circonstances de grands partis à prendre, une responsabilité à assumer qui effrayait un homme loyal, mais timide en affaires, et lui faisait désirer de se décharger un peu plus vite de sa tutelle. Le premier parti qu'il offrit à sa pupille était un magistrat. Zoé ne voulut pas seulement le voir; il y avait, disait-elle, dans la magistrature, une gravité qui ne sympathisait pas avec ses goûts. Au magistrat, le tuteur fit succéder un médecin. « Ah! fi donc! être pourchassé dans tous ses plaisirs par les malades. On va monter en voiture pour aller au bal. — Non pas, — Monsieur! vite, à l'aide, on meurt d'apoplexie à l'autre bout de la ville. — Au moment de se mettre à table, c'est un enfant qui a des convulsions. — Au théâtre, il faut quitter au plus beau morceau pour un membre cassé. Rien de plus lugubre que les conditions par lesquelles on acquiert dans cet honorable état la fortune et la gloire. »

Le tuteur congédia à regret ces deux prétendants. C'étaient des hommes de bien qui eussent été bons ménagers de la fortune de leur femme. N'importe, il céda aux répugnances de Zoé. Le temps est passé où les tuteurs contraignaient leurs pupilles!

Enfin, après avoir échoué dans deux nouvelles tentatives, il présenta, de guerre lasse, un parti, le moins bon de tous, qui fut accepté.

Hector Dulaurens, l'heureux mortel qui avait trouvé grâce aux yeux de Zoé, était un jeune homme de bonne famille. A vingt-six ans il avait déjà essayé de l'état militaire, du barreau et des beaux-arts; renonçant à ces carrières l'une après l'autre, parce qu'il fallait trop de temps et de peines pour s'y faire une place; il était impatient de jouir de la vie, au lieu d'user sa jeunesse dans l'obscurité; c'était dans ce but qu'il traitait d'une charge d'agent de change et cherchait à se marier.

Hector Dulaurens plut promptement à Zoé, il avait de l'entrain, de la gaieté, une confiance en sa bonne fortune que rien ne déroutait; mais il avait surtout un besoin d'activité et de plaisirs qui réalisait tous les rêves de la jeune fille. Hector, c'était Zoé, moins l'innocence d'une pensionnaire, et plus la barbe au menton. Le mariage fut décidé, et le jour de la cérémonie fut fixé à trois semaines après la première entrevue.

Pendant que Zoé trouvait un mari dont les goûts sympathisaient si parfaitement avec les siens, Louise se débattait contre la volonté de son père, qui avait arrangé son mariage avec un de ses amis à lui. M. de Pellevé, ainsi se nommait le prétendu de Louise, était un homme d'esprit

et de cœur ; son instruction était profonde et ses manières de la plus parfaite distinction. Malheureusement il avait près de quarante ans, le mariage était pour lui, comme pour beaucoup d'hommes, une fin honorable ; de plus il se piquait de stoïcisme, et disait hautement qu'être amoureux lui avait toujours semblé une folie, souvent une faute, plus souvent encore un malheur.

Louise se croyait bien plus sage que Zoé, parce qu'elle ne rêvait ni le monde ni ses plaisirs; mais elle avait aussi son petit coin de folie ; nous l'avons déjà dit, elle était romanesque. Une union indissoluble avec un homme aussi raisonnable que M. de Pellevé lui semblait un suicide ; elle le dit franchement à son père, qui demeura consterné ; son ami avait sa parole; d'ailleurs il avait arrangé ce mariage de longue date, le moment était venu de le conclure ; il projetait un voyage dans l'Inde, et ne pouvait l'entreprendre sans avoir assuré le sort de Louise. Un si long trajet offre tant de chances au malheur... et voilà que tous ses plans se trouvaient renversés par la folle obstination d'une jeune fille.

Ce fut M. de Pellevé qui le consola. « Mademoiselle Louise me refuse, lui dit-il, parce que nos âges et nos goûts ne sympathisent pas; je ne saurais la blâmer, et nous aurions dû faire cette réflexion avant elle; mais ne vous désolez point ainsi, mon cher ami, j'ai un autre parti à vous offrir pour votre fille. Vous connaissez mon neveu, il me remplacera très-avantageusement. Georges n'a que vingt-deux ans, sa fortune vaut la mienne, il veut se marier à une femme qu'il aime et à laquelle il soit sûr de plaire. Mademoiselle Louise a tout ce qu'il faut pour le charmer, et j'espère qu'il trouvera grâce devant ses yeux.

— Essayez, mon ami, répondit le négociant désespéré; pourvu que Louise soit mariée, peu m'importe à présent qui elle épousera ; c'est une extravagante qui n'a pas su apprécier son bonheur. »

Le neveu de M. de Pellevé, Georges d'Erneville, parut en effet beaucoup plus aimable que son oncle à la sentimentale Louise. Loin de blâmer l'amour, il s'en faisait un devoir, une vertu; au bout de huit jours il était éperdument épris de sa future, et le mariage fut décidé à la satisfaction générale.

Ce qui avait aidé M. de Pellevé à prendre si philosophiquement son parti du refus de Louise, c'est qu'il avait vu au couvent, dans l'intimité de Louise et de Zoé, une troisième jeune personne.

Marguerite Bernard était fille d'un avocat distingué, mais sans fortune. Sachant qu'elle n'avait pas de dot et se trouvant peu d'attraits, jamais la pauvre enfant n'avait pensé au mariage pour elle-même ; mais quand Louise ou Zoé la prenaient comme confidente de leurs préoccupations, elle s'étonnait de tout le souci que se donnaient ses compagnes pour trouver chez autrui des penchants semblables aux leurs. « Si j'aimais, leur disait-elle, que m'importerait qu'on désirât autre chose que ce que je désirerais moi-même? Il est si facile de renoncer à ses goûts pour faire plaisir même à un indifférent, que ce doit être une véritable jouissance quand on aime ; c'est ainsi du moins que j'entends le bonheur. Toutes les fois que vous le ferez consister dans une satisfaction personnelle, je cesserai de vous comprendre. »

Tel était le caractère de Marguerite, et c'était le naïf désintéressement que M. de Pellevé avait lu sur sa figure candide, qui lui avait fait non-seulement supporter, mais applaudir aux répugnances de Louise; car, sitôt que sa parole fut dégagée, il demanda la main de Marguerite à M. Bernard, qui la lui accorda avec empressement.

Cette merveilleuse aventure surprit tout le couvent : seules, Zoé et Louise ne la considérèrent pas comme un bienfait de la Providence ; elles s'attendrirent même sincèrement sur le sort de leur compagne. « Pauvre Marguerite, disait Louise, épouser

un homme de cet âge ! un égoïste qui cherche dans une femme une ménagère et une garde-malade ; car il ne se lasse pas de dire qu'aimer d'amour est une folie, une faute ou un malheur. » Louise n'avait pas pardonné cette sentence portée contre le sentiment.

« Il va l'emmener dans un désert, reprenait Zoé ; il lui offrira pour distraction la vue des laitues de son jardin. Il est riche, et l'on dit qu'il ne lui donnera pas de corbeille ! En vérité, ma chère, le sort des femmes est bien à plaindre, et on les sacrifie d'une étrange façon. »

Les trois mariages furent célébrés à peu de jours de distance.

Au sortir de l'église, M. et Mme d'Erneville montèrent en voiture avec le père de Louise; celui-ci avait des affaires à terminer à Milan, à Rome, à Florence, et devait finir par Naples, où il avait dessein de s'embarquer. Sa fille et son gendre profitèrent de cette circonstance pour passer quelque temps de plus avec lui et visiter l'Italie. Ce voyage, qui dura six mois, fut un véritable enchantement pour Louise ; elle aimait éperdument son mari ; sa passion pour lui était aussi exigeante, aussi déraisonnable, aussi impérieuse que possible ; mais comme elle était consacrée par les lois, loin de réprimer ce que ses emportements avaient de condamnable, elle les croyait méritoires ; et sa tendresse trouvant chez Georges une tendresse aussi vive, elle pensait que sa vie tout entière s'écoulerait ainsi, croyant, la pauvre enfant, que le contrat qui suffisait pour justifier aux yeux du monde un amour insensé pouvait faire de même qu'il fût sans orages, sans douleurs, et rendre éternel un sentiment passager de sa nature.

Ces illusions durèrent tant que son mari les partagea ; mais dès que M. et Mme d'Erneville furent de retour à Paris, ils virent chanceler le fragile édifice de leur félicité. Georges, qui avait très-bien supporté le tête-à-tête à l'aide des distractions du voyage, retrouvant la même solitude unie au désœuvrement, commença à s'ennuyer. Louise au lieu de chercher ce qui pouvait l'amuser le blâma, disant que puisqu'il l'aimait sa présence devait lui tenir lieu de tout. Georges, de son côté, prétendait que la femme qui aime doit se prêter à ce qui plaît à son mari. — Que fallait-il à *Bérénice* pour être satisfaite ? passer quelques heures à voir *Titus*, et le reste à l'attendre.

Louise n'entendait pas ainsi le bonheur conjugal ; de là des discussions continuelles. « Vous me délaissez, vous ne m'aimez plus, disait la femme.

— Vous voulez m'immoler à vos caprices, vous ne m'aimez pas, répondait le mari.

— Quand vous m'aimiez, vous n'étiez bien qu'auprès de moi, disait Louise en pleurant.

— Si vous m'aviez jamais aimé, ripostait Georges, vous auriez été la première à m'arracher à une inertie fatale. Vous le voyez bien, j'ai besoin de mouvement, de distraction ; qui vous empêche de m'accompagner ? Nous aimant comme nous nous aimons, nous serons bien partout où nous serons ensemble ! ».

Louise voulut essayer de la vie du monde ; mais elle s'en lassa bientôt : ce n'était point pour elle passer la soirée avec Georges que d'être spectatrice des choses qui l'empêchaient de s'occuper uniquement d'elle.

Georges, de son côté, était mécontent de la sauvagerie de Louise ; par amour-propre il aurait voulu qu'elle fût trouvée charmante, et quand dans un cercle sa figure et sa toilette n'avaient aucun soin, il la querellait en rentrant. « Si vous m'aimiez comme vous le dites, vous chercheriez à me plaire ; mais toutes les femmes sont trompeuses, on ne peut croire à leurs paroles.

— C'est vous qui ne m'aimez pas, répondait-elle en pleurant ; sans cela vous me trouveriez toujours bien. Voyez-vous que je blâme votre tenue et vos manières ? n'êtes-vous pas pour moi le plus charmant !... mais les hommes sont si ingrats ! »

Cette négation du verbe aimer conjuguée tous les jours n'était pas divertissante : Georges le disait, et cette dureté ne remédiait à rien, parce qu'il était incapable lui-même d'arranger une vie plus digne et plus utile que celle qu'il menait ; il était trop semblable à Louise pour s'en faire craindre et la diriger.

Pendant que les époux se querellaient ainsi, la maison restait à l'abandon. Louise et son mari ne savaient s'occuper que d'eux-mêmes. Les soins très-prosaïques qu'exigent la gestion d'une fortune et la tenue d'un ménage leur étaient également impossibles, avec cette différence que madame d'Erneville ne prenait aucun souci de l'emploi que Georges faisait de sa dot, tandis que lui, au contraire, était blessé dans son amour-propre, et éprouvait des privations journalières par suite du laisser-aller de son ménage.

Louise avait retrouvé Zoé à Paris, où celle-ci menait un grand train. Hector Dulaurens avait encore plus que sa femme la passion du luxe et de la dépense. Un parfait accord régnait entre eux à cet égard, et leur maison passait à bon droit pour l'une des plus agréables de Paris. Madame Dulaurens avait le goût et l'imagination d'une véritable artiste. Les dépenses qu'elle faisait étaient non-seulement considérables, ce qui éblouit toujours le vulgaire, mais elles portaient le cachet d'une grâce toute particulière. Personne ne savait mieux que Zoé reconnaître, choisir, placer dans son jour une œuvre d'art ; et pour être juste, il faut dire que l'art et la poésie se trouvaient dans tout chez elle le plus simplement, le plus naturellement du monde : c'était ce qui rendait sa toilette, sa table, ses équipages, ses ameublements, des modèles pour les gens du monde, qui les imitaient sans pouvoir jamais les égaler.

L'argent eût été pour Zoé un nom vide de sens, un métal grossier qui n'aurait pas eu à ses yeux plus de prix que le fer, si l'on n'avait pu le convertir en tableaux, sculptures, bijoux, étoffes précieuses propres à charmer les yeux ; si ce n'était pas avec de l'argent, toujours de l'argent que l'on forme ces concerts où l'élite des talents européens vient enchanter les oreilles, que l'on flatte le goût de ses convives par les mets les plus délicats, que l'on fait venir en toutes saisons et des deux hémisphères ces fleurs rares, délices de l'odorat. Ainsi employé, l'argent était pour Zoé la première puissance du monde, elle en était insatiable ; l'or pleuvait dans ses mains, et toujours elle en demandait davantage, sans s'inquiéter de ce qu'il adviendrait de cette manière de vivre. L'avenir se résumait pour elle en travaux à achever, en acquisitions à faire. Pour contenter ces goûts auxquels il sympathisait, Hector Dulaurens ne reculait devant aucune opération de bourse. Secondé par la fortune, il gagnait de l'argent, sans compter, avec la même frénésie que sa femme le dépensait.

Si dangereuse que fût cette existence d'acrobate qui danse sur une corde tendue au-dessus d'un gouffre, ce que l'on en voyait dans le monde éblouissait. Georges d'Erneville ne put comparer sans envie sa mesquine fortune à celle d'Hector. Quelle figure faisait-il à Paris avec ses vingt-cinq mille livres de rente mal administrés ? qu'avait-il ? un simple appartement, une table plus que modeste, une vilaine voiture à un seul cheval ; ce n'était pas vivre que végéter ainsi. L'agent de change, auquel il se plaignait un jour de son ennui, lui répondit franchement qu'il ne concevait pas comment à vingt-cinq ans on pouvait supporter ce désœuvrement et cette médiocrité.

L'amitié qui unissait Louise et Zoé avait établi entre leurs maris une intimité qui permettait ce langage : « En me mariant à une femme charmante que j'aimais, je croyais n'avoir plus rien à désirer ; cette illusion perdue me laisse dans un embarras extrême.

— L'amour s'use bien vite, dit Hector,

surtout quand il fait à lui seul tous les frais de l'existence.

— Croyez-moi, mon cher ami, occupez-vous.

— Mais que faire?

— Gagnez de l'argent; pour l'homme qui n'est politique, artiste ni savant, il n'y a que cette occupation de gagner de l'argent et d'en gagner beaucoup. Voulez-vous un moyen ? Mon associé, qui a été déjà celui de mon prédécesseur, se retire, réalisant deux ou trois millions... c'est un homme sans ambition ; j'ai traité avec lui, et d'aujourd'hui la totalité de la charge m'appartient. Je renonce à cet avantage en votre faveur. Donnez-moi deux cent cinquante mille francs, et nous faisons des affaires de compte à demi. »

Georges, transporté d'aise, ne réfléchit pas à ce que la générosité d'Hector avait d'étrange; il ne se demanda pas si par hasard le Crésus qui ne parlait que de ses brillantes affaires n'avait pas aussi parfois des défaites à réparer. Il ne vit dans cet arrangement que l'émotion de la grande bataille qui se livre chaque jour à la Bourse, et la rechercha avec l'ardeur d'un courage de vingt-cinq ans. Louise, qui aurait pu l'éclairer, n'eut qu'une objection à faire; c'est qu'il ne devait point chercher des biens ailleurs que dans leur mutuel amour. Georges haussa les épaules en répondant que c'était pour l'amour d'elle qu'il voulait être riche. Après quoi, sans discuter davantage, il vendit une terre dont le prix fut versé dans les mains d'Hector Dulaurens.

Louise ne devait pas tarder à ressentir un violent chagrin de cette association. La maison de Dulaurens et celle de d'Erneville ne faisaient plus qu'une. Dans cette intimité Louise était chaque jour plus délaissée, et la jalousie vint ajouter à ses tourments ; elle était jalouse de Zoé, non qu'elle crût son amie capable de manquer à ses devoirs, mais parce qu'elle savait plaire et amusait Georges; il en était de même de tout ce qui semblait agréable à cet objet de son fol amour.

Prenait-il plaisir à une conversation? soudain elle devenait dénigrante et impolie pour la personne avec laquelle Georges avait causé; jouait-il avec intérêt, elle trouvait un prétexte pour lui faire quitter sa partie ; s'il écoutait avec ravissement un morceau de musique, Louise avait mal à la tête, et voulait se retirer. La pauvre femme se rendait insupportable, elle le voyait, s'en désolait... et pourtant elle ne pouvait prendre sur elle de surmonter son indignation à la pensée que Georges ne l'aimant plus, aimait autre chose... n'importe ce qu'elle était.

Quand il fut bien établi dans la société que madame d'Erneville était la femme la plus maussade de France et de Navarre, chacun plaignit Georges, et l'encouragea indirectement à secouer cette tyrannie. Il reçut des invitations de ses amis, les accepta toutes, et ne passa plus une seule soirée chez lui. Peu à peu, afin de jouir librement des plaisirs qu'on lui offrait, il évita de se trouver dans les maisons où allait sa femme. De ce moment, la pauvre Louise ne sortit plus de chez elle, et ferma sa porte à ses meilleures amies, ou pour mieux dire elle ne voulut plus d'amies. Ses craintes et ses soupçons ne connurent plus de bornes; elle appréciait bien le caractère de Georges; pour lui, comme pour elle, aimer était le seul intérêt de la vie. Cet empire accordé à une passion devenue malheureuse faisait son tourment à elle; mais à lui, il n'en serait pas ainsi, la nature, l'éducation persuadant aux hommes que l'infidélité leur est permise, le détachaient d'elle, et bientôt allaient lui donner une rivale. Avec de telles pensées, le caractère de Louise s'aigrissait de plus en plus.

Une nuit, Georges ne rentra qu'à trois heures du matin; la douleur de sa femme, exaspérée par cette longue attente, ne pouvait plus se contenir; elle éclata non plus en récriminations plaintives, mais en reproches véhéments. M. d'Erneville était un honnête homme; si les craintes de

Louise n'étaient pas tout à fait chimériques, au moins avait-il encore la volonté de résister à de nouveaux penchants... Il convint de ses torts, promit de ne plus y retomber, sollicita et obtint son pardon.

Ce n'était là qu'une trêve; quand Georges aurait abandonné un à un ses plaisirs, renoncé à ses amis, qu'il se serait infligé de lui-même toutes les tortures de l'ennui, il n'aurait pu contenter Louise; car rien ne pouvait faire qu'il l'aimât comme il l'avait aimée dans les premiers mois de leur mariage.

Voyant l'inutilité de ses efforts et le peu de gré que sa femme lui en savait, il reprit peu à peu le genre de vie auquel il avait cru facile de renoncer. Cependant Louise remarqua au bout de quelque temps qu'il ne le suivait pas avec la même liberté d'esprit; le voyant triste, préoccupé, et attribuant ce trouble à une nouvelle passion, elle essaya une seconde scène par laquelle elle eût voulu le contraindre à l'accompagner à la campagne chez M. de Pellevé; mais cette fois Georges résista: soit que sa conscience ne lui reprochât rien, soit que des intérêts majeurs le retinssent à Paris, rien ne put le faire céder. Elle crut le vaincre en partant sans lui... il la laissa aller avec une indifférence qui acheva de briser le cœur de la malheureuse femme.

Louise avait choisi pour retraite la maison de l'oncle de son mari, parce qu'elle croyait Marguerite à plaindre plus encore qu'elle ne l'était elle-même; la vue des femmes heureuses lui était insupportable. A sa grande surprise, elle trouva son ancienne compagne calme et souriante comme elle l'avait toujours vue.

Madame de Pellevé n'était plus pourtant la jeune fille naïve que Louise avait quittée au couvent, la double dignité d'épouse et de mère lui donnait de l'aplomb. Dix-huit mois passés dans l'étroite intimité d'un homme distingué avaient singulièrement formé son jugement et élevé son âme; à une instruction superficielle, comme la reçoivent les jeunes filles, avait succédé celle qui est vraiment la nourriture de l'esprit: la lecture des bons ouvrages, les exemples de vertu de tous les temps avaient affermi sa piété en l'éclairant, et fortifié les généreux penchants de son cœur. Elle s'était appliquée surtout à connaître quels étaient les devoirs et les droits immuables des femmes comme épouses et comme mères; elle avait reconnu que les plus précieux de leurs droits étaient ceux qu'elles obtenaient à l'estime et à la confiance. Méprisant un empire dû seulement à la beauté, elle se promettait bien dans l'occasion de dire avec Porcia à Brutus:

« Quelle preuve digne de vous et de moi puis-je vous donner de ma tendresse et de ma reconnaissance, si vous ne me croyez capable ni de supporter avec vous un événement qui demande du courage, ni de recevoir une confidence qui exige de la fidélité? »

Marguerite, tempérant la fermeté stoïque des anciens par la douceur chrétienne, plaçait, après l'honneur, la satisfaction de son mari. Les plus doux de ses devoirs étaient ceux où elle s'oubliait elle-même; chaque sacrifice était une jouissance proportionnée à sa grandeur. S'étant formée ainsi dans la solitude, Marguerite se croyait une femme très-ordinaire, et telle qu'elles devaient être toutes dans leur propre intérêt. Ce fut donc avec une surprise douloureuse qu'elle entendit les premières confidences de Louise; quand, dans des récits sans cesse répétés (les malheureux sont rediseurs), elle voyait une femme, sa semblable, son amie, sa Louise, négligée, abandonnée, comme une courtisane importune, elle s'indignait, détestait Georges et les mœurs du monde qui tolère chez les hommes de tels procédés; mais quand Louise, se mettant en scène à son tour, se complaisait à lui rapporter un à un les traits de cette tyrannique tendresse qui ressemblait si fort à de la haine... la bonne Marguerite passait alors du côté du neveu

de son mari, et n'avait plus que blâme et reproche pour l'égoïste tendresse de son amie d'enfance.

Lorsque M. de Pellevé assistait à ces entretiens des deux amies, il y puisait d'autres sujets de méditations. Glissant légèrement sur les torts de Georges, il interrogeait Louise sur les relations établies entre son mari et Dulaurens. Cette persistance de son oncle parut à Louise un trait de lumière; elle s'écria avec désespoir : « Ce sont eux qui ont éloigné Georges de moi! Je ne voulais pas le croire; j'épaississais moi-même le bandeau qui couvrait mes yeux, plutôt que d'accuser Zoé et son mari. Merci, merci, mon oncle, de m'avoir éclairée; je sais maintenant qui je dois haïr et...

— Doucement, ma chère nièce, dit M. de Pellevé en l'interrompant; vous ressemblez un peu à cet évêque qui voyait des cathédrales dans la lune. Ce n'est pas à la fidélité conjugale de leurs amis que les hommes du caractère de Dulaurens portent atteinte, c'est à leur fortune. Vous dites que Georges a fait la folie de vendre sa terre pour en remettre le prix à cet agent de change?

—Oui, mon oncle, et c'est de ce jour que datent mes plus cruels chagrins.

— Eh bien, ma pauvre Louise, Dieu veuille que la perte de sa fortune ne fasse pas promptement repentir Georges de cette confiance?

— Ah! si je retrouvais son cœur, que m'importeraient les autres biens! »

Louise exprimait là un sentiment généreux quoique extravagant; Marguerite la serra dans ses bras, et toutes deux confondirent leurs larmes.

Peu de jours après cet entretien, les prévisions de M. de Pellevé se trouvèrent justifiées. On lui écrivait de Paris qu'il n'était question à la Bourse que de la faillite de l'agent de change Dulaurens; il manquait de plus d'un million et allait être exclu de la compagnie.

« Partons! partons! dit M. de Pellevé à sa nièce et à sa femme. Le silence de Georges dans une circonstance aussi importante m'inquiète; il voudra arranger seul ses affaires et ne fera que des sottises.

—Courage! disait de son côté Marguerite à Louise; cet événement, qui semble déplorable, peut au contraire être l'aurore de tes beaux jours; viens consoler Georges, le soutenir par tes conseils, gagner sa confiance, son estime, et prendre ainsi la véritable place qu'une femme doit occuper dans sa maison.

— Il est trop tard, répondait Louise en se laissant entraîner, je ne saurais lui plaire à présent, et la noble affection que tu me dépeins si bien n'est pas faite pour le cœur léger de Georges. » Elle aurait pu ajouter : « Et ne pourrait me contenter! »

Louise ne disait que trop vrai : la désaffection de Georges en était arrivée à ce point que, loin d'attendre ou d'appeler sa femme dans son malheur, il n'avait songé qu'à la fuir. Se voyant presque entièrement ruiné, il eut peur de se trouver pauvre vis-à-vis de cette Louise si insupportable dans son égoïste tendresse. Pour apaiser les cris de sa conscience qui lui reprochait de l'abandonner, il se persuada que son premier, son unique devoir envers madame d'Erneville, était de refaire la fortune dont il venait de la dépouiller. Rassemblant à la hâte les débris de son avoir, il en fit deux parts : l'une pour assurer, en son absence, l'existence de Louise, l'autre pour se procurer une cargaison qu'il comptait vendre à l'île Bourbon. Son intention était, disait-il, de rejoindre son beau-père et de trafiquer dans l'Inde jusqu'à ce qu'il eût recouvré l'opulence qu'un revers de Bourse lui avait fait perdre.

Il annonçait ces projets dans une lettre adressée à madame d'Erneville, et que celle-ci trouva à Paris. Au moment où elle la lisait, son mari, transporté à Rouen par le chemin de fer, s'était déjà embarqué au Havre. Les projets de M. d'Erneville pou-

vaient paraître sensés à des indifférents; mais le bruit courait dans sa société que les beaux yeux d'une jeune créole, dont le départ se trouvait coïncider avec celui de M. d'Erneville, étaient pour beaucoup dans la détermination de ce dernier. Louise le crut; ses plus tristes pressentiments se trouvaient ainsi réalisés. C'était trop, ses forces se trouvaient à bout, sa santé ne put y résister. Atteinte d'une fièvre cérébrale, rien ne put la sauver, ni le zèle des plus habiles médecins, ni les soins assidus de Marguerite, et même de Zoé, qui oubliait ses propres chagrins pour secourir son amie. Elle succomba en peu de jours, appelant dans son délire l'ingrat qui fuyait pour ne pas l'entendre.

Après cette cruelle catastrophe, M. et madame de Pellevé quittèrent Paris, où rien ne les retenait plus.

Zoé, aussi affligée que Marguerite de la mort de Louise, eut cependant moins de loisir pour s'abandonner à sa douleur; elle avait à ranimer le courage d'Hector, qui, tombé du faîte de l'opulence dans un état voisin de la pauvreté, était étourdi du coup. Le prix de sa charge et tous les biens de sa femme avaient satisfait ses créanciers. Pour lui comme pour François Ier, tout était perdu fors l'honneur.

Zoé, énergique, intelligente, dévouée, lui montra le travail fécondant pour eux le champ de l'avenir. Ils avaient de la jeunesse, de l'activité, le besoin et la volonté de faire fortune, ils devaient réussir... Malheureusement leur goût sympathique pour la dépense leur fit chercher des ressources, non du côté le plus sûr, mais le plus rapide. Ils poursuivirent des entreprises qui devaient les enrichir promptement, et trompant leur espoir, les laissèrent dans de nouveaux embarras. Bien unis et d'une ardeur égale, ils tournaient dans le cercle sans issue de la spéculation, cercle horrible que Dante eût ajouté à son enfer, s'il eût vécu de nos jours; damnation à laquelle les damnés se plaisent, feu qui les dévore, mais dont ils ne peuvent se passer, et qu'ils redemanderaient si on voulait les en arracher.

Dans cette lutte, où quelques triomphes excitent de loin en loin le courage désespéré des combattants, le sort des Dulaurens est encore un problème : seront-ils la proie de la misère sans cesse grimaçante à leur porte, ou parviendront-ils à relever leur fortune?...

On se le demande.

M. de Pellevé et Marguerite s'interrogeaient souvent à ce sujet; puis, pensant à la pauvre Louise, ils déploraient, sans pouvoir le comprendre, le malheur d'unions si bien assorties en apparence.

Un jour qu'ils étaient plus absorbés encore que de coutume dans ces pensées, ils furent interrompus par maître Pierre, le jardinier. « Monsieur, dit celui-ci en s'adressant à son maître, a eu la bonté de nous proposer le meunier François pour mari à notre fille?

— Oui, Pierre, cela vous convient-il?

— Non, monsieur, je refuse... Le gars et la donzelle sont trop volontaires tous les deux : *fin contre fin ne vaut rien pour doublure*, voyez-vous.

— Le bonhomme a raison, dit M. de Pellevé quand maître Pierre fut parti; voilà le secret du malheur de nos pauvres jeunes gens. Jamais je ne me consolerai d'avoir marié Louise à mon neveu; avec un mari d'un caractère moins semblable au sien, et qui, s'il n'eût pas entièrement satisfait son cœur, l'eût au moins forcée au respect par une conduite sensée, elle vivrait encore, et avec le temps, elle aurait retrouvé le bonheur. Donnez à Zoé ou à Hector un peu d'économie pour contrebalancer la prodigalité de l'autre, et le rétablissement de leur fortune sera possible; tandis que tels qu'ils sont, on peut prédire à coup sûr que, riches ou pauvres, ils dépenseront toujours au-delà de leur avoir.

Ne poussons donc pas trop loin la recherche des sympathies, et rappelons-nous bien : que le contentement en ce monde est toujours acheté par un sacrifice. »

Feu Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

LE VIEUX ROI ET LA JEUNE FILLE.

J'étais depuis deux mois à Londres (les deux mois les plus brumeux de la brumeuse Angleterre). Enfin, vers la mi-février, à travers un voile de nuées grisâtres, j'aperçus, comme une pâle copie de notre soleil de France, le soleil de la Grande-Bretagne. J'avais besoin, pour respirer à l'aise, de sortir de l'atmosphère pesante qui oppressait ma poitrine, et je résolus d'aller guérir *a very bad cold* (un méchant rhume) à Richemond, que j'avais si souvent entendu citer comme un des plus beaux lieux des environs de Londres. Quittant avec plaisir mon hôtel noir et enfumé, je montai *in a ligth and comfortable mail coach* (dans une légère et bonne diligence), et arrivai en quelques heures à la destination que je m'étais fixée.

La vue qui s'offre au touriste du haut de la terrasse de Richemond est une des plus riantes et des plus gracieuses. Quelques voyageurs l'ont comparée à celle de Saint-Germain ; à mon gré, ces deux paysages anglais et français se ressemblent peu. Des hauteurs de Saint-Germain, on découvre les environs d'une vaste et riche capitale, plus de cent villages qui tranchent en blanc et en gris sur la verdure des champs et sur la *bariolure* de la petite culture si variée aux abords de Paris ; puis des châteaux avec leurs parcs et des églises avec leurs clochers, leurs croix et leurs coqs dorés, mais tous ces objets divers se voient distinctement et comme en relief au-dessous de vous. De la terrasse de Richemond, c'est tout une autre scène qui se déroule devant vos regards. On croirait dominer une immense forêt ; le pays est si bocager que toutes les habitations ont l'air d'être enfoncées dans ces épais et *moelleux* ombrages ; seulement, de distance en distance s'étendent de belles pelouses ressemblant à ces clairières qui entrecoupent les bois, là, où les cerfs, les biches et les faons viennent bondir et jouer sous les rayons du soleil.

Du haut de Saint-Germain, l'œil suit tous les méandres, tous les caprices de la Seine ; de la colline de Richemond, on voit aussi le cours de la Tamise : ce n'est point encore l'orgueilleuse reine des fleuves ; ici elle est simple et modeste comme la villageoise qui n'a pas encore vu la ville des rois. Toute poésie à part, la Tamise est peu de chose à Richemond : on ne dirait pas en la voyant si humble que quelques milles plus loin elle va devenir si puissante par ses ondes et ses richesses. Cette jolie et gracieuse naïade se fait reine tout à coup.

Après avoir déjeuné à l'hôtel de l'Étoile (*Star hotel*), j'allai visitai la maison du célèbre Pope. Les princes d'Orléans l'habitaient alors. Cette jolie villa devait être selon le cœur du poëte d'Angleterre ; elle est merveilleusement et tranquillement assise sur la pente très-adoucie d'un coteau formant pelouse devant le château, et qui baigne les ondes couleur d'aigue-marine de la Tamise. Un énorme bouquet de chênes séculaires est comme la toile de fond sur laquelle se dessine en clair l'élégante habitation.

Je consacrai ma soirée à explorer le parc de Kew et son jardin botanique. Cette très-modeste résidence appartient à la couronne ; c'était la retraite favorite de la reine Charlotte, femme de Georges III. Le petit pavillon qu'habitait le couple royal semblerait trop *bourgeois* à un enrichi de nos jours.

La reine Charlotte s'en arrangeait à merveille, elle y était plus heureuse qu'à Windsor. Cette reine, d'un esprit peu agréable, mais solide, possédait de grandes qualités; elle était le modèle des épouses de la Grande-Bretagne. Les Anglais de mon âge se souviennent encore des soins assidus et pleins d'égards qu'elle n'a cessé de prodiguer à son malheureux et royal époux pendant sa longue et cruelle maladie, *alors que le Seigneur le visitait*, comme disait son peuple respectueux, qui s'est toujours abstenu de nommer la maladie dont le souverain était affligé.

A Kew, Charlotte et Georges III vivaient très-retirés; souvent on les voyait assis tous les deux sous les nobles ombrages des cèdres; là, ils oubliaient les soucis du trône, les ennuis de la cour, les fatigues de la représentation, et s'occupaient avec délices de botanique, que tous les deux aimaient passionnément. Un jour, une jolie enfant, avec de beaux cheveux noirs bouclés et jouant autour de son cou, vint à passer près du banc où ils se reposaient de leur promenade. La reine appela la petite fille, qu'elle trouva charmante. C'était l'enfant d'un émigré français.

La petite fille avait rempli son tablier de fleurs champêtres, qu'elle venait de cueillir sur les pelouses.

La reine lui parla d'abord en anglais. L'enfant ne le comprenant pas (sa famille ne faisait que d'arriver en Angleterre), elle lui dit en français :

« Vous avez là de bien jolis bouquets; pour qui sont-ils ?

—Pour maman, qui aime bien les fleurs, mais qui ne peut plus venir voir les belles plantes qu'il y a ici... parce qu'elle est malade.

—Y a-t-il longtemps qu'elle souffre?

— Oh ! oui, bien longtemps! bien longtemps!... depuis qu'elle a appris la mort de papa, que les méchants ont tué.

— Quels méchants ?

—Les révolutionnaires, qui ont tué le roi.

— Pauvre enfant ! dit le roi Georges en passant sa main vénérable dans la belle chevelure de jais de la petite Française; que Dieu te conserve ta mère !

— Je le demande au bon Dieu tous les jours... et cependant il ne la guérit pas... Je voulais rester auprès d'elle aujourd'hui; mais elle a ordonné à ma bonne de m'amener ici. »

Alors Charlotte se leva et pria l'enfant de la conduire à sa bonne. La vieille gouvernante était loin de croire que c'était une reine qui venait ainsi vers elle, si simplement mise, et tenant la petite par la main.

«D'où venez-vous, mademoiselle Louise? demanda-t-elle d'une voix sévère; je vous avais recommandé de ne pas vous éloigner.

— Ne la grondez pas, dit la reine, elle était, la pauvre petite, à me parler de sa mère, et je viens vous demander, madame, de me conduire près d'elle.

—Ma maîtresse est bien mal ! »

En disant ces mots, la vieille femme se passa la main sur les yeux et essuya ses pleurs. Charlotte ajouta :

« Je pourrai peut-être diminuer ses souffrances... et être assez heureuse pour lui rendre quelque service... Allons, retournons chez vous. » Et la reine reprit la main de l'enfant.

Bientôt elles arrivèrent à la maison qu'habitait l'émigrée, dans le village de Kew.

« Maman ! maman ! voilà une bien bonne dame qui vient vous voir... Elle m'a promis de me donner tous les jours de belles fleurs pour vous. »

A cette voix, la malade, qui était assise près de la fenêtre, sur laquelle se trouvaient quelques pots de réséda, et qui, la tête appuyée sur sa main, regardait le soleil couchant, essaya de se lever... mais la reine l'en empêcha avec bonté, et prit une chaise auprès d'elle, en lui disant :

« Vous souffrez beaucoup, madame ?

— Je n'ai plus la force de souffrir beau-

coup... mais j'ai souffert beaucoup, répondit la veuve émigrée.

— Votre charmante enfant me l'a dit, et je viens vous proposer de changer de logement; celui-ci est humide et malsain. Ici vous n'avez pas assez de soleil. J'ai une habitation tout près... dans le voisinage. Votre jolie petite fille y aura plus d'espace pour courir et pour jouer... Permettez, madame, que je vous envoie chercher demain.

— Oh! j'ai peu de temps! ce n'est guère la peine... je vous remercie, madame.

— Éloignez des pensées si sombres... Pensez à votre enfant, et veuillez accepter mon offre; je vous la fais de bon cœur. Je viendrai vous prendre moi-même. Mon mari et moi aimons beaucoup les émigrés français.

— Oh! tant mieux! tant mieux! répétait la petite Louise. Je suis bien contente d'aller dans une grande maison... avec un beau jardin... Maman, vous serez bien mieux qu'ici. » Et en disant ces mots, elle baisait les mains de la dame étrangère.

Le lendemain matin, une voiture vint chercher la pauvre malade. Ce ne fut qu'en arrivant au pavillon de Kew que la noble dame française sut quelle était sa bienfaitrice.

« Qui aurait jamais dit que c'était une reine! répétait sans cesse, dans sa joie, la vieille gouvernante; une dame en robe d'indienne et un chapeau de paille! »

Les soins les plus empressés, les mieux entendus, les prévenances les plus délicates, étaient prodigués à la mère de Louise, mais ne lui rendaient pas la santé: le chagrin avait été trop avant dans son cœur. Quant à la petite fille, elle ne pouvait croire qu'un grand jardin avec beaucoup de fleurs, un bon logement avec de bons meubles, ne guérissent pas sa mère. Elle était si contente, la charmante enfant, de jouer dans la volière de la reine, et de donner à manger à ses oiseaux!

Un jour le vieux roi Georges, qui venait de retomber dans un de ses sombres accès de folie, entendit la jeune Française chanter. Il fut frappé de la douceur de sa voix; il l'appela, et, la prenant sur ses genoux, il lui dit:

« Louise, chantez-moi ce que vous chantiez tout à l'heure.

— Oh! c'est bien triste, répondit l'enfant.

— C'est égal, j'aime cet air; et je serais bien aise de l'entendre encore. »

Alors Louise obéit et commença cette touchante complainte sur la mort de Louis XVI:

O mon peuple! que vous ai-je donc fait?
J'aimais la vertu, la justice;
Votre bonheur fut mon unique objet;
Et vous me traînez au supplice!...

Pendant que la fille de l'émigré faisait entendre ce refrain douloureux, le vieux monarque, les yeux fixés sur elle, et plongé dans une sombre rêverie, avait laissé couler des larmes silencieuses. Le soir, quand il fut seul chez lui, pendant qu'il n'y avait pas encore de lumière dans sa chambre, il se mit au piano et répéta l'air du *Pauvre Jacques*, sur lequel la complainte royaliste a été composée.

Depuis ce jour, il faisait souvent venir la petite orpheline avec sa robe de deuil (car la mère de Louise venait de succomber à sa maladie de poitrine), et il lui disait:

« Enfant, chantez l'air de Louis XVI, l'air qui me fait pleurer. »

Quand Louise commençait à chanter, le vieillard s'asseyait à son piano-orgue, et l'accompagnait doucement et avec des accords si tristes qu'ils ressemblaient à de mélodieuses plaintes!

Ah! c'était vraiment chose touchante à voir et à entendre, que cette petite orpheline chantant, d'une voix émue, les malheurs d'un roi martyr à un autre roi accablé sous la main de Dieu.

La reine Charlotte s'attacha de plus en plus à Louise de Glandeuil... Elle avait

soigné la mère jusqu'à son dernier moment; elle adopta l'enfant, l'éleva avec bonté, et, plus tard, l'ayant richement dotée, elle la maria avec un gentilhomme anglais...

Louise vit encore; ses beaux cheveux noirs sont devenus blancs... et dans l'aisance et la paix que Dieu lui a données sur la terre étrangère, elle conserve religieusement le souvenir de sa pauvre mère et de ses nobles bienfaiteurs. Elle a beau vieillir, *la mémoire du cœur* ne s'éteint pas en elle, et quand, il y a trois ans, je suis retourné en Angleterre, j'ai vu chez mistriss Radnor, née Glandeuil, un portrait de Georges III, peint dans ses plus vieux jours. Le monarque, aveugle, semble courbé sous le faix des ans et de son mal; une longue barbe blanche s'épanche sur sa poitrine; sa vénérable chevelure, partagée sur le front, tombe, de gauche et de droite, sur ses épaules; la tête du vieillard semble avoir été inclinée par le poids de sa couronne; cependant, il y a encore comme un sourire errant et vague sur ses lèvres. C'est peut-être un ressouvenir de la gloire de son règne, qui lui vient au milieu des égarements de son esprit, comme un éclair au milieu des ténèbres, ou comme un rayon de soleil sur un tombeau!

Vicomte WALSH.

AGNÈS LA NOIRE,

COMTESSE DE MARCH, AU CHATEAU DE DUNBAR (1).

BALLADE.

C'était une fière gaillarde,
Qui toujours faisait bonne garde;
Que l'on vint tôt, que l'on vint tard,
Agnès était sur le rempart.

UN MÉNESTREL.

(Walter Scott, *Histoire d'Écosse.*)

Ils dorment mes soldats, qu'ils saisissent leurs armes;
Amis, enfants, réveillez-vous!
La trompette a sonné le signal des alarmes,
Soyez dignes de mon époux.

De ses créneaux vengez l'outrage;
Un jour, un seul jour de courage,
Et, loin de Dunbar triomphant,
Salisbury, pâle de honte,
Fuira, quand votre noble comte
Apprendra ce fait éclatant.

Ils courent aux remparts; mais leur troupe fidèle
Résistera-t-elle? O mon Dieu!
Sur la mer point de voile, et la vague étincelle
Sur l'abîme profond et bleu.

(1) Le comte de March était en campagne avec le régent d'Écosse. Le château fut secouru du côté de la mer par Ramsay de Dalwolsey.

Tendez l'arc aux flèches rapides;
Avec vous mes mains intrépides
Ébranlent le roc détaché.
Enfants! si le château succombe,
La mer nous servira de tombe;
Aux yeux de Dieu nul n'est caché.

Ciel! sur les flots amers où mon espoir s'élance,
Cherchant la vie et le bonheur,
Un point qui s'agrandit rapidement s'avance,
Et Dieu protége mon honneur.

Soldats! une voile, une voile,
Qui brille au loin comme une étoile...
Saluez ce blanc pavillon.
Déjà l'ennemi, plein de rage,
Sentant défaillir son courage,
S'enfuit ainsi qu'un tourbillon.

Ils abordent; bientôt un long cri de victoire
Bénit les vengeurs valeureux,
Et des bords écossais le nom d'Agnès la Noire
Inspire le luth généreux.

(*Les Violettes*, poésies.) Mme VICTORINE ROSTANG.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE.

Blanche de Castille fut mariée à Louis VIII, le Lion, fils de Philippe-Auguste. Sans la mort de Jean Sans-terre, Louis le Lion, déjà maître de Londres, devenait roi d'Angleterre. Il mourut atteint par une maladie contagieuse, au retour de la croisade contre les Albigeois. La reine Blanche avait été nommée par lui régente; elle gouverna avec beaucoup de fermeté et de sagesse, elle éleva parfaitement son fils, qui fut plus tard saint Louis. Elle délivra une foule de prisonniers, fut chantée par Thibaut, comte de Champagne, et devint une seconde fois régente, quand son fils partit pour la croisade. Elle mourut en 1252. L'Église l'a canonisée sous le nom de sainte Blanche.

A. D.

MÉLANGES.

LA BASTILLE.

A l'époque où le fameux prévôt des marchands, Étienne Marcel, fortifia la vieille clôture de Paris par de nouveaux murs et de doubles fossés, pour mettre la capitale à l'abri des incursions dévastatrices des *compagnies* de bandits qui désolaient alors toute la France, il y avait à l'extrémité orientale de la ville une porte ou *portail* flanqué de deux tours, qu'on appelait le *bastillon* ou la *bastide* Saint-Antoine. Ce fut près de cette porte, probablement rebâtie sous la prévôté de Marcel, que ce chef populaire fut assassiné par les partisans du dauphin, duc de Normandie, qui régna ensuite sous le nom de Charles V. La Bastille, que le peuple regarda toujours avec effroi, devait s'élever, pour ainsi dire, dans le sang d'un martyr de la liberté.

Sous le règne de Charles V, vers 1369, le prévôt des marchands, Hugues Aubriot, un des successeurs de Marcel, commença, vis-à-vis du *bastillon* de Saint-Antoine, une seconde citadelle plus considérable, destinée à tenir en bride les habitants de Paris, et à protéger le commerce de la ville, qui s'était bien agrandie depuis la primitive enceinte de Philippe-Auguste.

Cette construction ne fut, dit-on, achevée qu'au commencement du règne de Charles VI. Mais, suivant quelques historiens cependant, Aubriot eut la gloire de finir son ouvrage et d'inaugurer cette forteresse, qui prit, dès ce temps-là, le nom de *château royal de la Bastille*. Aubriot fut le premier prisonnier d'État qui ait gémi à la Bastille.

Enguerrand de Marigny fit usage du gibet de Montfaucon qu'il avait remis à neuf, comme une fatale précaution; Aubriot descendit dans un cachot qu'il avait fondé, victime de la haine du clergé et de l'Université, qu'il avait attaqués dans leurs priviléges abusifs. Condamné à la prison perpétuelle, au pain et à l'eau, il n'en sortit qu'à l'insurrection des *Maillotins*, qui s'emparèrent de la Bastille en 1382.

Le cachot de Hugues Aubriot ne resta pas longtemps vide : il reçut bientôt le surintendant des finances, Montagu[1], qui eut la tête tranchée aux Halles, sous la tyrannie des oncles de Charles VI, en expiation de la faveur et de la fortune que le feu roi Charles V avait accordées à ce loyal serviteur.

La Bastille joua un grand rôle dans les guerres intestines des Bourguignons et des Armagnacs, chaque parti attachant une égale importance à la possession de cette forteresse, qui était la clef de la ville. Elle fut longtemps occupée par les Anglais, pendant les calamités des règnes de Charles VI et de Charles VII; et la capitulation de sa garnison anglaise, en 1436, consomma la délivrance de Paris, lorsque la bourgeoisie, réunie aux troupes du brave connétable de Richemont, eut expulsé les étrangers qui avaient envahi le royaume des lis.

La physionomie extérieure de la Bastille fut telle au quatorzième siècle qu'elle subsista jusqu'en 1789. Ce n'était pas, comme le Louvre, comme le Palais, comme la plupart des châteaux du moyen âge, un carré ou un parallélogramme de remparts, renfermant un assemblage confus d'édifices, et hérissé çà et là, surtout aux angles, de tourelles de toutes grandeurs, aux toits coniques, aux flèches aiguës, aux girouettes blasonnées; c'était une masse oblongue et irrégulière d'épaisses murailles, flanquées de huit tours peu saillantes et se confon-

dant presque avec les murs intermédiaires, qu'elles ne dépassaient pas même de hauteur : monument noir et sinistre, dont la vue et l'histoire furent aussi sombres l'une que l'autre.

Quant à l'aspect intérieur, il changea seulement au seizième siècle, quand des bâtiments nouveaux et de nouvelles distributions du local rendirent la Bastille plus propre à servir de prison d'État.

Bien des prisonniers célèbres s'y succédèrent aux quinzième et seizième siècles : le duc de Nemours et le connétable de Saint-Pol, décapités sous Louis XI ; l'amiral Chabot et le chancelier Poyet, condamnés à perdre leurs biens sous François Ier; le conseiller Dubourg et d'autres martyrs de la réforme, brûlés vifs sous Henri II ; durant la Ligue, les membres royalistes du parlement arrêtés par les Seize et Bussy-Leclerc, qui, de procureur qu'il était, s'érigea en gouverneur de la Bastille ; puis, les troubles de la grande guerre de religion apaisés sous Henri IV, le traître maréchal de Biron, qui conspirait contre son maître; enfin, sous Louis XIII, la favorite de la reine Marie de Médicis, Léonora Galigaï, maréchale d'Ancre, qui fit aussi le voyage de la Grève, dans lequel la Bastille servait d'étape.

Pendant les chansons de la Fronde, la Bastille redevint momentanément, sans aucune transformation, une place militaire : elle fut soumise par les Parisiens insurgés, après quelques jours d'un siége si peu meurtrier, que les dames apportaient leurs chaises dans le jardin de l'Arsenal, pour se donner le spectacle de cette guerre à l'eau de rose en écoutant des madrigaux.

Trois ans plus tard, en 1652, un événement plus sérieux se passa sous les murs de la Bastille : savoir, la furieuse bataille du faubourg Saint-Antoine, que livra l'armée des princes, commandée par Condé, à l'armée de la régente et de Mazarin, commandée par Turenne. La duchesse de Montpensier, dite la *grande Demoiselle*, décida cette sanglante ournée en faisant diriger le canon de la Bastille contre l'armée de Turenne, qui fut forcée de battre en retraite.

La Bastille prit bientôt la destination exclusive de prison d'État : le cardinal de Richelieu n'avait pas laissé rouiller les portes des cachots; ce ne fut toutefois qu'à partir de la seconde période du siècle de Louis XIV que ce château royal devint un épouvantable gouffre où s'engloutissait, pour des années, une multitude de malheureux, de tout rang et de tout état, opprimés par l'effet des caprices du monarque, des ministres, des confesseurs et des favorites.

La politique des gouvernements féodaux n'avait guère envoyé à la Bastille que des prisonniers d'une position élevée; mais sous la monarchie absolue de Louis XIV et de Louis XV il n'y eut point de citoyen si obscur qui pût se flatter d'échapper à ces *oubliettes*, incessamment béantes sous ses pas. L'action des tribunaux réguliers et des autorités municipales était complétement nulle, en présence de la Bastille, qui ne relevait que du roi. Des *lettres de cachet*, données non-seulement par le roi et les ministres, mais encore par le lieutenant général de police, officier investi des attributions les plus arbitraires, enlevaient bien des innocents à leurs familles, pour leur faire subir, sans aucune forme de procès, une captivité illimitée.

A la mort de Louis XIV, on trouva dans les différentes prisons d'État trente mille captifs, dont les dix-neuf vingtièmes n'avaient commis d'autre crime que d'avoir exprimé, sur quelques matières religieuses, des opinions plus ou moins contraires à l'opinion orthodoxe du roi. Le simple soupçon d'*hérésie* pouvait motiver une lettre de cachet.

Douze ans auparavant, était mort à la Bastille un inconnu désigné sous le nom d'*homme au masque de fer*, la plus mystérieuse et peut-être la plus déplorable de

toutes les victimes du despotisme royal. On a souvent présumé que cet homme était un frère naturel ou même jumeau de Louis XIV : il est plus probable que ce fut le surintendant Nicolas Fouquet, qu'on faisait passer pour mort, par un raffinement de prudence et de vengeance à la fois, après l'avoir détenu au secret durant seize ans, à Pignerol, depuis son éclatante disgrâce.

Les lettres de cachet ne tombèrent plus avec autant de profusion sous Louis XV; mais elles furent exploitées par des passions plus basses et plus odieuses encore que l'intolérance religieuse : le ministre La Vrillière, les lieutenants généraux de police Sartines et Lenoir les mettaient à la discrétion de tout grand personnage qui avait quelque lâche ressentiment à satisfaire : de misérables agents de police écrouaient souvent, de leur autorité privée, un homme à la Bastille, sauf à faire ensuite *antidater* la lettre de cachet à prix d'argent.

Les deux captifs les plus fameux de ces derniers temps furent Latude et le prévôt de Beaumont : leur histoire peut donner une idée de toutes les autres.

Latude fut traîné pendant trente-cinq ans de cachot en cachot pour avoir déplu à madame de Pompadour : il eut les fers aux pieds et aux mains pendant cinq années entières ! Le prévôt de Beaumont resta pendant vingt-deux ans prisonnier, pour avoir entrepris de dénoncer au parlement de Rouen les spéculations sur les grains, connues sous le nom de *pacte de famine*, lorsque les accapareurs, favorisés par le pouvoir, entretenaient une cherté permanente dans les marchés, et que Louis XV, intéressé pour dix millions au succès de ces manœuvres cruelles, en partageait le bénéfice avec ces infâmes spéculateurs. Louis XVI, trop honnête pour participer au mal, mais trop faible pour l'empêcher, ne répara point toutes les iniquités de son prédécesseur, et si Latude fut délivré en 1784, de Beaumont ne dut sa liberté qu'à la chute de la Bastille.

C'est dans l'*Histoire de la Révolution* qu'il faut lire en détail les grands événements du 14 juillet 1789 : ce jour fut le dernier de la Bastille; et le peuple, après avoir emporté de vive force ce lugubre simulacre de la tyrannie, le démolit d'une main victorieuse, et inscrivit sur les ruines, en signe de victoire : *Ici l'on danse !* Des modèles en relief de la Bastille, faits avec les pierres dispersées de cette prison, furent envoyés dans tous les chefs-lieux de départements, en mémoire de l'ère nouvelle qui commençait. On vient d'ériger, sur l'emplacement de la Bastille, une colonne de bronze destinée à évoquer à la fois les souvenirs de 1789 et de 1830.

Le nom seul de la Bastille est encore un épouvantail pour le peuple de Paris, qui craint toujours de la voir se relever, et qui en découvre le fantôme menaçant dans le moindre abus de l'autorité royale : cette horreur universelle, qui s'est attachée à ce vieux château, détruit de fond en comble, se perpétuera de génération en génération, quoiqu'il ne reste pas vestige de cette redoutable *pension du roi*, comme on l'avait surnommé. Dans mille ans, on éprouvera encore un serrement de cœur en passant sur cette place immortalisée par tant d'infortunes et par tant de gloire : Voilà le triomphe du peuple, voici son Capitole !

P. L. Jacob, Bibliophile.

REVUE DES THÉATRES.

La Loge de l'Opéra, drame en trois actes et en prose, par Mme Anaïs Ségalas.

Charles-Édouard, prétendant au trône d'Angleterre, s'était réfugié en France. Lord Wigton, qui, ainsi que son jeune frère William, faisait partie de la cour du prince, devint amoureux d'une demoiselle française, et l'épousa. Lorsque Charles-Édouard, en 1747, conçut la folle entreprise d'aller détrôner Georges II, avec sept officiers pour toute armée, lord Wigton et son jeune frère étaient du nombre; lady Wigton pour suivre son mari avait été se renfermer dans un de ses châteaux, situé au milieu des montagnes de l'Écosse. Georges II fit arrêter une partie de l'armée du prétendant; celui-ci parvint à se sauver et à cacher sa retraite, mais lord Wigton fut condamné à mort. A cette nouvelle, son père accourut au palais de Georges II, et demanda la grâce de son fils. Le roi venait de la lui accorder... lorsqu'un homme traverse la foule des courtisans, s'avance, et dit en s'adressant au roi : « Sire, consentez à m'entendre avant de prononcer la grâce de lord Wigton. » Cet homme resta longtemps enfermé avec Georges II; enfin le roi reparut, déchira la grâce qu'il venait de signer, et rentra dans ses appartements. Le malheureux père, revenu de sa stupeur, chercha autour de lui l'homme qui venait d'obtenir la mort de son enfant... il avait disparu... personne ne le connaissait, il se montrait à la cour pour la première fois... mais en s'éloignant il avait laissé tomber ses tablettes, que l'on s'était hâté de ramasser. Sur la première feuille se trouvaient quelques vers et une signature, sans doute la sienne : c'était le nom d'un gentilhomme français.

Le lendemain, lord Wigton fut décapité. Son père mourut bientôt. William obtint enfin sa liberté, et muni des tablettes que son père lui avait léguées, il revint en France pour venger son frère assassiné.

Lord Wigton avait connu, pendant son séjour en Écosse, un jeune Français, le marquis Henri de Savannes. Ce fut lui qu'il chargea d'aller porter à lady Wigton les dernières volontés de son mari. Se trouvant étrangère dans un pays arrosé du sang de son époux, la veuve, désolée, se décida à revenir en France, où les soins, les respects du marquis parvinrent à obtenir sa main.

Mariés depuis un mois, et comme en secret, au fond d'une de leurs terres, le marquis et la marquise sont de retour à Paris. Un soir, ils vont au bal de l'Opéra. William y cherche le baron Paul d'Hervilliers, celui à qui appartiennent les fatales tablettes; il le rencontre dans une loge et l'insulte. Un duel doit avoir lieu le lendemain, c'est convenu. « Mais avant, demande Paul, pourquoi nous battons-nous ? — Ces vers sont de vous ? demande William les lui montrant. — Oui, je les ai écrits sur l'amitié... — C'est bien ! je vengerai en vous tuant la mort de mon frère. — Arrêtez ! dit un domino noir, ces tablettes sont à moi, je les ai perdues au palais de Georges II. — Qui êtes-vous ? » s'écrie William voulant lui arracher son masque. Le domino se nomme... Jugez de l'étonnement, de la douleur et de la rage de William : le meurtrier de son frère était son meilleur ami, le marquis de Savannes, celui qui a épousé sa veuve ! « Je comptais garder un silence éternel sur cette affaire, dit avec calme le marquis; attendez encore pour me mépriser... demain, je vous donnerai la preuve que je ne suis pas coupable. »

De retour chez lui, Henri de Savannes cherche dans son secrétaire... Il est volé!...

Un portefeuille qui contenait des valeurs et une lettre de lord Wigton a disparu... il lui faut subir le désespoir de sa femme, qui se trouve liée au meurtrier de son mari ; et les insultes de William... Enfin, Paul d'Hervilliers, à force de démarches auprès de la police, parvient à découvrir le voleur, et rapporte le portefeuille. Henri s'en empare, en tire une lettre, et la donne à Julie. « Lord Wigton, dit-il, m'écrivit cette lettre pour me justifier aux yeux de sa famille. Lorsque Charles-Édouard prit la fuite, après avoir voulu détrôner Georges II, lord Wigton, comme tous les officiers du prétendant, fut condamné à mort. Georges II lui accorda sa grâce, mais vous ignorez à quelle condition... Lord Wigton seul était instruit de la retraite où Charles-Édouard se cachait : on exigea qu'il la fît connaître ; il refusa... Dans un moment de désespoir, son père accourut auprès du roi, et lui promit qu'il déciderait son fils à livrer le prince. Mais lord Wigton ayant connu cette promesse de son père, écrivit au roi qu'il préférait la mort au déshonneur. Il me remit cette lettre en me disant : —Courez chez le roi, suppliez-le de lire ce papier avant de se prononcer sur la grâce qu'on implore de lui... — Je remis au roi cette lettre fatale ; mais, sur mon âme, j'en ignorais le contenu... Le lendemain, je croyais trouver mon ami libre... il marchait au supplice... J'appris alors la noble cause de sa mort... mais par respect pour la mémoire de son père j'aurais gardé ce secret... Julie et William m'accusaient... Il m'a fallu me justifier... »

De l'intérêt dans les situations, de l'esprit dans le dialogue, des sentiments vrais, bien exprimés, ont valu à ce drame un succès mérité. J. J. Fouqueau de Pussy.

SALON DE 1847.

Deuxième article.

M. Eugène Devéria. — ***Mort de Jeanne Seymour, le lendemain de la naissance d'Edouard VI.***

Depuis bien longtemps on s'affligeait de l'absence des tableaux de M. Devéria au Louvre ; en voici un enfin qu'il a envoyé de Pau, où il réside maintenant. La *Mort de Jeanne Seymour* en est le sujet.

Entourée de ses femmes et de ses serviteurs, Jeanne est couchée sur un lit de parade. Sentant sa fin approcher, elle s'est fait apporter son fils ; elle jette sur lui un regard où rayonne encore l'amour maternel, et sur ses lèvres décolorées on voit errer un dernier sourire.

Cette nouvelle composition de M. Devéria est saisissante de vérité. Les traits charmants de Jeanne Seymour sont empreints d'une admirable langueur, et parmi les femmes qui se pressent à l'entour d'elle il y a de bien gracieuses figures, peintes d'une manière remarquable. Quelles riches étoffes aux couleurs étincelantes ! Comme les rouges et les bleus vifs se rencontrent sans que l'harmonie ait à en souffrir !

Toutes les qualités qui rendirent les débuts de M. Devéria si brillants se retrouvent dans sa *Jeanne Seymour*. C'est un digne pendant de la *Naissance de Henri IV*, ce premier chef-d'œuvre de M. Devéria, qui ne peut être comparé qu'aux plus belles productions des grands maîtres de l'école vénitienne.

M. Baron. — *André del Sarte peignant dans le cloître de l'Annonciade, à Florence, la fresque de la Madone del sacco.*

Sur un échafaudage qui atteint à la voûte, André del Sarte est debout, le pinceau à la

main. Déjà il a esquissé cette Madone qui va devenir si belle. Sa femme lui sert de modèle; elle est assise dans la pose de la Vierge. Plusieurs élèves sont occupés à broyer des couleurs.

Il y a de l'esprit et de l'originalité dans cette jolie composition de M. Baron. Un jeune garcon, placé sur une échelle, s'y fait remarquer par son mouvement plein de naturel. Le coloris mérite des éloges; quoique assez vif, il est très-harmonieux.

M. AUBANEL. — *La Mort de saint Paul ermite.*

Saint Paul, modèle de la vie érémitique, était parvenu à une grande vieillesse, lorsque saint Antoine fut conduit dans sa retraite par une révélation. Sans s'être jamais vus, les deux solitaires se reconnurent et se saluèrent chacun par leur nom; ils passèrent la journée à s'entretenir des choses du ciel. Le lendemain, Paul pria Antoine de lui aller chercher le manteau de saint Athanase; mais lorsque Antoine revint, il trouva Paul sans mouvement et sans vie.

Dans le tableau de M. Aubanel, saint Paul est agenouillé; il a près de lui une tête de mort et un crucifix. A l'entrée de la grotte, qui sert de cellule à l'ermite, on voit paraître saint Antoine. Ces deux figures, de grandeur naturelle, sont très-bien dessinées; elles prouvent que M. Aubanel a fait de consciencieuses études.

M. LESSON. — *La Bienfaisance.*

Étendue sur un mauvais grabat, une pauvre femme du peuple, à la figure amaigrie, serre sa petite fille contre son sein. Son petit garçon est debout, le regard fixé sur une dame qui, après avoir déposé sa bourse sur le lit, s'éloigne précipitamment, afin sans doute d'échapper aux remercîments de la malheureuse famille qu'elle vient de secourir.

Cette scène si attendrissante est rendue avec une grande vérité. Le cœur se serre à l'aspect de cette affreuse misère, et l'on craint que cette bourse ne soit impuissante à la soulager. Les figures sont très-bien peintes; la touche de M. Lesson a de la simplicité et de la vigueur.

M. VETTER. — *Molière chez le barbier, trouvant le type du Bourgeois gentilhomme.*

Lorsqu'il habitait Pézénas, Molière avait l'habitude de se rendre le samedi, jour de marché, chez un barbier nommé Gely, dont la boutique était le rendez-vous des campagnards et des oisifs de la ville. Parmi ceux-ci, on remarquait un bourgeois nouvellement enrichi, dont la tournure grotesque était rendue plus ridicule encore par ses prétentions aux belles manières et à la noblesse.

M. Vetter nous fait assister à l'une des rencontres de notre grand comique avec ce bourgeois, qu'il nous montre se pavanant d'autant plus qu'il se voit remarqué par Molière. Le pauvre homme! il croit exciter l'admiration, et ne se doute guère de quelle sorte sera l'immortalité que va lui donner le génie!

Il y a du talent dans la manière dont M. Vetter a composé son tableau; il a su éviter de tomber dans la charge, et en cela il a donné une preuve de bon goût dont on doit le féliciter. Ses figures sont dessinées et peintes avec soin; mais, dorénavant, je crois qu'il fera bien de se tenir en garde contre la sécheresse, car il me semble y avoir une grande propension.

M. MARCEL VERDIER. — *Les Femmes et le Secret.*

Les fables sont très en vogue cette année parmi les peintres. En voici une de la Fontaine, *les Femmes et le Secret*, que M. Verdier a mise en action d'une manière charmante. Ses femmes sont gracieusement ajustées, leur physionomie est expressive. M. Verdier n'a négligé aucun détail; les accessoires sont peints avec un talent qui rappelle les maîtres de l'école hollandaise.

M. Bellangé. — *Le Champ de bataille de Wagram.*

Le lendemain 7 juillet 1809, l'empereur, selon sa coutume, parcourut à cheval le champ de bataille pour voir si on avait fait exactement enlever les blessés. On était au moment de la récolte, les blés étaient très-hauts et on ne voyait pas les hommes couchés par terre. Plusieurs de ces malheureux blessés avaient mis leur mouchoir au bout de leur fusil et l'élevaient en l'air pour que l'on vînt à eux; l'empereur alla lui-même à chaque endroit où il aperçut de ces signaux. Il parlait aux blessés, les encourageait, et ne voulut point se porter en avant que le dernier ne fût enlevé.

Dans un emplacement labouré par les boulets, il trouva un jeune maréchal des logis de carabiniers qui vivait encore quoiqu'il eût la tête traversée d'un biscaïen; mais la chaleur et la poussière avaient coagulé le sang presque aussitôt, de sorte que le cerveau n'avait reçu aucune impression de l'air. L'empereur descendit de cheval, lui tâta le pouls, et, avec son mouchoir, il lui débouchait les narines, qui étaient pleines de terre. Lui ayant mis un peu d'eau-de-vie sur les lèvres, le blessé ouvrit les yeux et parut d'abord insensible à l'acte d'humanité dont il était l'objet, mais les ayant ouverts de nouveau, il les fixa sur l'empereur qu'il reconnut; alors ils se remplirent de larmes, et il aurait sangloté s'il en avait eu la force. Le malheureux ne pouvait survivre à sa blessure, à ce que dirent les chirurgiens qu'on appela pour le panser.

Mme Edmée de Syva.

CORRESPONDANCE.

Il paraît que le ciel a décidé qu'il n'y aurait plus de printemps sur notre terre... c'est une saison de perdue, et c'est dommage, pour nos poëtes surtout, qui auront une corde de moins à leur lyre... Où donc est-il allé ce printemps chaque année tant et si vainement désiré? Pour moi, c'est un mythe; j'en ai souvent entendu parler, mais je ne l'ai jamais vu... Heureusement que nos jardiniers lui ont dérobé son secret et que nous avons de même des lilas, des violettes et des roses; mais ces fleurs sont pâles, et puis quand on approche son odorat d'un bouquet, on voudrait en même temps y rafraîchir ses joues... Eh bien, les joues et les fleurs sont gelées! peut-être le ciel et la terre sont-ils malades? Les hommes le sont aussi par contre-coup. Que de vieillards sont morts qui ont été illustres! que de jeunes gens qui l'eussent été!... Les enfants et les mères portent le deuil, et je ne sais pas quel est le plus désespéré; car l'enfant ne peut retrouver une mère, et une mère, eût-elle d'autres enfants, ne peut se consoler de celui qu'elle a perdu. C'est triste!... Mais, bien que j'estime la tristesse comme un sentiment qui nous donne de la dignité, je ne peux cependant continuer sur le même sujet; j'ai là nos deux figurines qui semblent me dire: Présente-nous donc aux jeunes filles qui vont nous prendre pour modèles. Ainsi vais-je faire, en commençant, comme toujours, par l'explication de notre planche.

Le n° 1 est le côté gauche de la pièce de poitrine d'une chemise d'homme. Les entre-deux des plis se brodent en points de cordonnet; les nœuds de ruban qui se trouvent sur l'ourlet du milieu se brodent aussi en points de cordonnet, mais les ouvertures du milieu se font en points de boutonnière, puisque ce sont les ouvertures par les-

quelles passent les boutons. Ce pointillé se brode en nœuds ou en points de sable.

Tu peux ne broder que les nœuds de ruban, cela fera une chemise assez riche.

Quant aux entre-deux qui se trouvent entre les plis, tu feras bien de t'en servir pour bonnets de nuit, pour poignets de camisolle, pour monter ces bouts de manches de mousseline que l'on place sous les manches longues.

Bien entendu que, pour ce devant de chemise, on ne brode pas les deux lignes qui encadrent ces entre-deux. Ces lignes indiquent où les plis doivent arriver.

Le n° 2 est un coin de mouchoir qui se brode au plumetis. L'ourlet est indiqué par ces ombres. On le découpe ensuite sous cette guirlande de pois.

Ce dessin peut servir pour un manteau de baptême, pour une robe d'enfant.

Le n° 3 est un dessin de coin d'oreiller. On garnit ensuite cet oreiller avec une bande de percale festonnée; dans chaque feston, selon sa grandeur, on brode ou la grande ou la petite fleur de la corne de ce dessin feston.

Le n° 4 est un ouvrage d'art et de fantaisie qui te fera beaucoup d'honneur. Il représente une couronne de roses et de myosotis.

Le n° 5 représente des poires et des pêches, des fraises et des raisins.

Ces cartes servent à désigner la place des convives, dans un dîner prié. Au milieu de la guirlande de roses, on écrit le nom d'une dame; au milieu de la couronne de fruits, on écrit le nom d'un homme.

Tu achètes des cartes de visite ordinaires (en carton de Bristol). Tu calques dessus, ou dessines avec un crayon, une de ces couronnes. Pour les roses, tu te sers de carmin mêlé d'un peu de blanc; les retouches, tu les fais en carmin pur. Pour les myosotis, tu emploies du cobalt. Pour les feuilles, tu prends de la cendre verte, et les retouches, tu les fais en indigo.

Pour les poires, les abricots et les pêches, tu te sers de jaune pâle mêlé de blanc; les retouches, tu les fais en minium et emploies du carmin aux places où les fruits doivent être colorés. Pour les fraises, tu emploies du minium retouché en carmin. Les raisins et les prunes se font en cobalt et en bleu foncé, mêlé de blanc pour la première teinte. Pour les filets, tu les couvres d'or en coquille.

Tu comprends que personne ne *perd la carte*, et la conserve comme souvenir d'un agréable dîner.

Ces cartes peuvent aussi servir de cartes de visite.

Le n° 6 est la moitié du dos d'un mantelet *Montpensier*.

Le n° 7 est l'un des devants de ce mantelet.

Le n° 8 est la hauteur de la garniture. On coud cette garniture au bas des devants; puis, à partir de l'étoile qui se trouve au n° 7, en suivant le bas du n° 6 jusqu'à l'autre devant, que je n'ai pas jugé nécessaire de te donner.

Ce mantelet se taille en taffetas noir — gris glacé de noir — vert glacé de rose — jaune glacé de blanc — enfin de la couleur et de l'étoffe de la robe avec laquelle on porte ce mantelet.

Les garnitures en taffetas doivent avoir de long 3 mètres, en y comprenant un demi-mètre pour chacun des devants du mantelet.

Pour nous, ces garnitures se font en étoffe garnie d'un effilé ou d'une petite dentelle.

Pour les dames, elles mettent une grande dentelle noire au lieu de garnitures de taffetas.

A la couture sur l'épaule, on place un passe-poil — tout autour on fait un petit ourlet auquel on coud la garniture et sur lequel on coud une petite passementerie. Pour arrêter le mantelet sur la poitrine, on met de chaque côté, à partir du haut, trois boutons de moyenne grosseur, recouverts en étoffe pareille, et, au côté droit, on fait trois brides.

Si tu trouves la garniture trop haute, libre à toi de la faire plus basse.

Ce mantelet se taille aussi en organdy; les garnitures, aussi en organdy, sont ornées de larges dents en feston plein.

Si tu veux un mantelet *Marie-Antoinette*, tu n'as qu'à tirer une ligne sur ce patron, n° 7, à partir du nombre 82, et suivre en mourant jusqu'à ce que tu aies rejoint la ligne de droite, en abattant la pointe où se trouve le nombre 25. Alors tu orneras ce mantelet d'une garniture haute de 15 centimètres, découpée à l'emporte-pièce et froncée du haut, pour former une tête haute de 3 centimètres. Tu coudras cette garniture tout autour du mantelet, et, les points qui l'auront cousue, tu les couvriras par une petite passementerie. Bien entendu que la garniture des deux devants aura deux têtes, et sera cousue sur le mantelet, une des deux têtes dépassant en dehors. Cette garniture sera froncée autour du cou. Au bas du patron n° 6 il faudra ajouter un ou deux rangs de garniture qui commenceront à l'étoile et finiront de même, au côté opposé.

Ce mantelet *Marie-Antoinette* se fait, pour jeune femme, en taffetas blanc ou rose; pour grand'maman, en mousseline doublée de blanc ou de rose; ce dernier sera garni de dentelle blanche, cousue comme les garnitures de taffetas.

La dentelle noire est tellement à la mode qu'on en garnit des mantelets de taffetas glacé et qu'on en place sur les chapeaux de paille jaune.

Mais nos figurines s'impatientent... A leur tour.

Le n° 9 est la moitié du dos de la robe de taffetas rayé de la jeune fille qui reçoit la visite d'une de ses amies.

Le n° 10 est la moitié du devant. Ce corsage est monté du haut sur une bande d'étoffe en droit fil.

Le n° 11 est la moitié du *jockey*, c'est-à-dire de l'espèce de manche qui recouvre l'épaule.

Ce jockey et la bande d'étoffe sur laquelle est monté le haut du corsage, doivent être recouverts d'une passementerie.

Le n° 12 est la manche de mousseline nommée : *A la jardinière.*

Le n° 13 est le poignet formé d'un entre-deux brodé; cette manche tient à un canezou de mousseline que tu peux tailler sur le même modèle que ce corsage, mais en le faisant plus haut. Ce canezou est monté du haut sur un entre-deux de mousseline, que l'on fronce de 3 centimètres de plus que le tour du cou, et au haut duquel entre-deux est cousue une dentelle ou une double ruche de tulle de coton.

Le n° 14 est un des côtés du dos et l'une des pièces de côté du corsage de la jolie visiteuse. Ce dos a une couture dans le milieu. Lorsque tu les tailleras, place sur l'étoffe ces deux patrons tels que tu les vois sur ce papier.

Le n° 15 est l'un des devants.

Le n° 16 est l'un des deux revers. Tu auras soin de faire à l'envers les boutonnières du haut.

Le n° 17 est la doublure de ce revers. Tu auras soin de faire à l'endroit les boutonnières indiquées par des étoiles.

Ces revers se cousent en dedans, à la doublure du corsage, et le doivent dépasser à partir de l'étoile placée, l'une dans le haut, et l'autre dans le bas.

Le n° 18 est le collet. L'étoile t'indique que ce biais doit se coudre au corsage.

Le n° 19 est la manche.

Le n° 20 est le revers. L'étoile de ce revers doit se retrouver sur l'étoile de cette manche.

Cette robe se fait en toile de Tussor, en toile des Indes, en nankin, en piqué, en gros-de-Naples gris ou bleu Joinville. Cette façon est fort distinguée.

Le n° 21 est la passe d'un bonnet.

Le n° 22 est le fond.

A présent, j'ai là-dessus mille choses à te dire. Partons du bonnet le plus simple.

Si tu veux un bonnet de nuit, taille ce bonnet en jaconas; fais un ourlet au bas

du fond, fais un petit ourlet tout autour de cette passe; fronce ce fond, couds-le à cette passe; taille des bandes de jaconas, hautes de 6 centimètres, festonne-les en crêtes de coq, à double feston, de manière que tu puisses les découper ensuite au milieu et que ces crêtes forment des jours. Couds à plat une de ces bandes sur le bord extérieur de la passe, fronce-la au bas de l'œil en augmentant les fronces jusqu'après le tournant de cette passe et en les diminuant lorsque tu approches du fond. Comme tu as froncé cette bande sans la rouler, tu tailles, dans la longueur de l'étoffe, une petite bande haute de un centimètre, tu la replies en dedans des deux côtés, et tu la couds, à points arrière, des deux côtés, sur la passe et sur la garniture, de manière à cacher les points qui l'ont froncée. Le dessous du bonnet se trouve ainsi très-propre, et le dessus est enrichi de deux rangs de points arrière. Fais de même pour une seconde bande, pour une troisième, laquelle sera cousue sur le fond. Comme il faut que ces garnitures tombent chacune avant la petite bande cousue à points arrière, elles doivent être inégales, c'est-à-dire plus basses sur le front, plus longues au tournant de cette passe. Tu introduis deux bandes de jaconas dans l'ourlet du bonnet pour le serrer derrière; tu couds une bande de jaconas aux deux coins arrondis de la passe, pour la nouer sous le menton. Les bandes qui garnissent ce bonnet étant égayées par ces festons à jour, on ne dira plus : *Triste comme un bonnet de nuit.*

Si tu veux un bonnet du matin, taille ce bonnet en tulle de coton; autour de la passe et du fond, couds, à plat, une petite dentelle à gros réseaux, haute de 2 centimètres et demi, et à peine froncée au tournant de la passe (il faut 2 mètres 10 centimètres de dentelle); au-dessus de cette dentelle, couds-en une seconde, qui, après avoir garni la passe, remonte sur le fond pour cacher les points qui le réunissent à la passe. Introduis dans l'ourlet du fond un ruban de gros-de-Naples, large de 2 centimètres; avec un mètre quarante centimètres de ruban pareil, large de 5 centimètres et demi, tu fais deux agrafes de ruban que tu couds chacune de chaque côté de la passe, et deux brides de 40 centimètres chacune, que tu couds sous le tournant de la passe.

Si ta mère veut un bonnet pour mettre sous son chapeau, tu prends du tulle de soie et de la blonde de soie.

Si elle veut un bonnet plus habillé, achète, à la pièce, un morceau de taffetas bleu, rose ou lilas, tu en coupes des bandes hautes de 6 centimètres, que tu découpes des deux côtés à petites dents de loup; tu plisses ces bandes sur elles-mêmes, à plis doubles, et tu les arrêtes en les cousant avec une soie pareille, en laissant entre chaque pli l'espace d'un autre pli. Tu achètes de la blonde de soie à gros réseaux, haute de 6 centimètres, et la plisses, à plis doubles, sur la bande de taffetas, dans les espaces laissés vides. Cette ruche se coud ensuite sur le bord extérieur de la passe et sur le fond, à l'endroit où il se réunit à la passe. Derrière ce bonnet, et comme bavolet, tu places au bas du fond une bande de taffetas haute de 7 centimètres, découpée à petites dents de loup. Cette bande se coud en y laissant du haut une petite tête et en formant au bas de cette tête un faux-ourlet dans lequel tu passes un ruban de gros-de-Naples qui noue derrière. Il n'y a plus à ajouter que deux brides de gros-de-Naples pareil.

Le nº 23 est un rébus. Tu m'as écrit que tu *croyais* avoir deviné celui de la planche IV; moi, *j'en suis sûre :*

Le Vésuve — un P — un I — une sœur de charité — un A — des mais — un amour — une toue — et des jours. Quelle est la Française qui n'a pas chanté du cœur ou de la voix : *Mon pays sera mes amours, toujours !*

Veux-tu maintenant que nous composions quelques jolis ensembles de toilette, car enfin l'été viendra!... Voici ce que je

trouverais convenable, en supposant qu'il fasse un beau soleil jaune, un beau ciel bleu.

Pour aller à l'église, un dimanche : Une robe de taffetas gris glacé de noir sur les patrons planche V, nos 14, 15, 16, 17, 18, 19; un mantelet *Montpensier* en organdy, garni de volants festonnés à grandes crêtes de coq; des bottines en satin de laine d'un gris pareil à la robe; un chapeau de crêpe blanc, orné d'un ruban de gros-de-Naples blanc, ayant des raies de satin pareil; ce ruban croisé simplement sur la passe et venant nouer sous le menton en arrondissant la forme autour de la figure; les cheveux en bandeaux; pas d'ornement sous ce chapeau; derrière, un bavolet et un nœud de ruban; des gants paille; des poches à la robe pour y mettre la bourse et le mouchoir; une ombrelle grise ou blanche, et à la main, un Paroissien recouvert d'un velours noir, orné d'initiales et d'un fermoir en or.

Pour aller à la campagne : Robe de mousseline de laine à carreaux écossais sur les patrons de la planche II, nos 6, 9, 10; mantelet *Marie-Antoinette* en mousseline brodée, garni d'une bande de mousseline pareille, festonnée; gants de peau de Suède; bottines de coutil gris; chapeau de paille, orné d'un ruban écossais; voile vert; ombrelle verte. Un sac suspendu au bras.

Pour aller dîner en ville : Robe de taffetas glacé vert et rose, corsage sur les patrons planche V, nos 9, 10, 11; châle carré en filet de soie noire, garni d'un long effilé pareil; chapeau de paille à jour, orné d'une branche d'acacia et d'un ruban de gros-de-Naples rose; gants paille; bottines vertes pareilles à la robe; un mouchoir brodé, garni d'un ourlet; les dentelles ne conviennent qu'aux dames.

Pour aller en soirée : Robe d'organdy, la jupe ornée de 3 plis, hauts de 15 centimètres, corsage sur les patrons de la planche V, nos 9, 10, 11; cette petite manche rallongée de deux dentelles; pèlerine d'organdy sur les patrons de la planche IV, nos 15 et 16. Cette pèlerine garnie de deux rangs de dentelle cousue à plat. Pour l'arrêter sur la poitrine, des rosettes de ruban rose ou bleu; dans les cheveux, des rosettes de ruban rose ou bleu comme celles de la figurine planche II; gants blancs; bottines de satin noir.

Pour rester chez soi : Robe de coutil à raies roses ou bleues sur les patrons planche II, nos 9, 10, 11; pèlerine sur les patrons planche IV; tablier de gros-de-Naples, rosettes de ruban noir placées comme celles de la figurine planche II.

Pour sortir le matin : Robe de jaconas, corsage sur les mêmes patrons que le précédent; châle carré, sept quarts, en mousseline de laine blanche; capote de gros-de-Naples à coulisses; voile blanc.

Si tu étais dame, je te dirais : Ajoute des dentelles à tes mantelets, des volants à tes robes. Si tu étais petite fille, je te dirais : Porte des chapeaux de paille tout ouverts, retenus par des brides ornées de deux rosettes sur les joues; des jupes courtes et amples; pour corsage, une visite de taffetas vert, puce ou gros bleu; des pantalons courts jusqu'aux genoux; les jambes couvertes de bas blanc, et des bottines écrues.

A propos, tu m'as demandé comment relever les patrons de nos planches; voici comment :

Tu prends un grand morceau de papier blanc; si tu veux le grandir, tu y ajoutes un autre morceau de papier que tu colles avec des pains à cacheter; — tu prends un mètre — un crayon, et tu te mets sur une table.

Tu veux relever le patron du devant du mantelet, je suppose : tu regardes où se trouve le zéro; tu places le commencement de ton mètre sur ton papier, et tu écris zéro; — tu tires une ligne le long de ton mètre jusqu'à ce que tu sois au chiffre 9, et tu écris 9; — tu tires une ligne jusqu'à ce que tu sois au chiffre 30, et tu écris 30; tu tires une ligne jusqu'à ce que tu sois au chiffre 40, et tu écris 40 : — tu tires une ligne jusqu'à ce que tu sois au chiffre 82,

et tu écris 82. Voici la longueur du devant du mantelet :

Tu retournes ton mètre et places le commencement au-dessus du chiffre 82 ; — tu tires une ligne jusqu'à ce que tu sois au chiffre 25 ; tu écris 25 ;—tu remontes ton mètre et en places le commencement au chiffre 40; —tu tires une ligne jusqu'à ce que tu sois au chiffre 25; tu écris 25; —tu remontes ton mètre, et places le commencement au chiffre 30 ; — tu tires une ligne jusqu'à ce que tu sois au chiffre 40, tu écris 40 ; — tu remontes ton mètre et places le commencement au chiffre 9 ;—tu tires une ligne jusqu'à ce que tu sois au chiffre 25, tu écris 25 ; — tu remontes ton mètre jusqu'au zéro, et tires une ligne jusqu'à ce que tu sois au chiffre 8, tu écris 8 ; puis avec ton crayon tu tires cette courbe en partant du chiffre 8, passant au chiffre 25, jusqu'au chiffre 40 ; — de là tu descends en tirant une ligne qui rentre jusqu'au chiffre 25 ; — puis tu tires une ligne droite jusqu'au troisième chiffre 25 ; — tu arrondis ensuite le tour du cou en tirant une ligne du chiffre 9 au chiffre 8. —Voici la largeur du devant du mantelet. Tu découpes ensuite toutes les lignes pleines.

Le zéro indique toujours la hauteur du patron.

Mon Dieu ! ma chère amie, que je suis aujourd'hui une femme *ennuyeuse !* je ne veux pas ajouter *et ennuyée*, puisque je te suis utile... mais... je le pourrais... Voyons, c'est fini, ne nous quittons pas tristes...

En fait de choses gaies, je te raconterai ceci : « Une dame provençale, passionnée pour l'huile, ce produit de son beau pays, disait l'autre jour : « Jamais le gaz ne remplacera l'huile ! » Et comme on se récriait : « Non, ajouta-t-elle, on ne pourra jamais mettre du gaz dans la salade ! »

Adieu !

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉPHÉMÉRIDES.

Le 22 mai 1660, mourut dans un couvent de Bar-le-Duc, et à la veille de prendre le voile, Barbe d'Ernecourt, comtesse de Saint-Balmont. Cette femme extraordinaire, qui écrivait de la même plume des exercices religieux, des tragédies et les comptes de sa maison, modèle de gaieté et d'esprit dans un cercle, partout modèle de piété et de bienfaisance, devint soldat pour protéger les campagnes contre les ravages de la guerre. « A un château, elle monta à l'escalade, et se trouvant abandonnée des siens, elle ne laissa pas d'entrer dedans, le pistolet à la main, et se jetant dans une chambre où il y avait dix-sept hommes, elle seule les désarma. » Les guerres de l'empire n'ont rien vu de plus merveilleux.

MOSAIQUE.

Il y a bien peu d'herbes rampantes qui, à force de se traîner, n'arrivent à trouver un soutien. *Maxime turque.*

—

On doit pardonner aux auteurs du mal, mais on ne doit pas pardonner au mal lui-même.

DUPIN.

Aux fleurs les zéphyrs ; aux hivers les tempêtes ; au cœur de l'homme la douleur !

CHATEAUBRIAND.

—

Les grandes richesses sont comme les parfums : ceux qui les portent ne les sentent pas.

CHRISTINE, reine de Suède.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

Journal des Demoiselles.

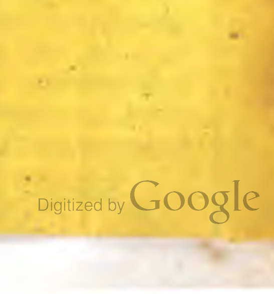
15e année. Planche V.

N° 23.

N° 1.

N° 7.

Patrons, r. Lou


Digitized by Google

BOTANIQUE.

LE THÉ.

Le thé est une petite feuille desséchée, roulée, d'un goût un peu amer, légèrement astringent, agréable, d'une odeur douce qui approche de celle du foin nouveau et de la violette.

L'arbrisseau qui porte le thé s'appelle *chaa;* il est touffu comme un rosier; sa feuille ressemble à celle du cerisier, et sa fleur à celle de l'églantier, commun dans nos haies. A la fleur succède le fruit : c'est une, deux ou trois coques; chaque coque renferme une gousse, la gousse une noisette, la noisette un pépin, le pépin contient de l'huile et rancit fort aisément; aussi, sur dix qui sont semés, à peine s'il y en a deux qui germent. On ne fait aucun usage de la fleur ni de la graine.

La culture de cette plante est facile, car elle n'occupe que des terrains qui ne peuvent servir à d'autres plantes. On en borde les champs de blé ou de riz, et les endroits les plus stériles sont ceux qui lui conviennent le mieux. Elle peut croître jusqu'à dix ou douze pieds de haut; en général, on ne la laisse s'élever qu'à quatre ou cinq pieds; mais il faut qu'elle ait trois ans avant que ses feuilles puissent être cueillies. Après un égal espace de temps, les feuilles deviennent dures et coriaces; alors on coupe la plante jusqu'à la racine, et de nouveaux jets s'élèvent qui, à leur tour, portent de jeunes feuilles.

Le thé, pour être cultivé avec avantage, doit être planté sur le penchant des montagnes, du côté qui regarde le soleil, ou dans de chaudes vallées, voisines des rivières. Cependant le thé croît aussi sur les rochers et dans les terres fortes. Les Chinois le sèment partout, ne souffrant pas qu'un seul petit coin de terre puisse rester inculte.

Le thé le plus estimé au Japon croît sur une montagne près d'Udsi, petite ville non loin de Méaco, où l'on prétend que le climat est très-favorable à cette plante. C'est là que le thé qui sert à l'empereur et à la famille impériale doit être recueilli. Un fossé large et profond environne le plant; les arbrisseaux en sont disposés en allées, que l'on ne manque pas un seul jour de balayer. On porte l'attention jusqu'à empêcher qu'aucune odeur ne tombe sur les feuilles, et, lorsque la saison de les cueillir est arrivée, ceux qui sont chargés de ce soin s'abstiennent de manger les poissons ou les viandes qui répandent de l'odeur, dans la crainte que leur haleine ne corrompe les feuilles. Outre cela, il faut qu'ils se lavent deux ou trois fois par jour dans un bain chaud, et malgré toutes ces précautions, il n'est pas permis de toucher les feuilles avec les mains; il faut avoir des gants.

Les feuilles ainsi cueillies et préparées de la manière que nous allons indiquer, sont envoyées à la cour, sous bonne et sûre garde, avec une suite nombreuse, par le pourvoyeur de la cour impériale, qui a l'inspection de cette montagne. Il y entretient des commis pour y veiller à la culture de l'arbrisseau, à la récolte et à la préparation des feuilles, et pour empêcher que les bêtes et les hommes ne passent le fossé qui entoure la montagne, on a soin de le border d'une forte haie.

Les feuilles se cueillent dans trois sai-

sons : la première, au commencement de mars, quand elles sont très-petites et n'ont pas une semaine ; c'est ce qu'on appelle *thé impérial* ou *fleur de thé ;* il est réservé à l'empereur de la Chine et aux grands, qui peuvent seuls le payer, le produit en étant si petit, que le prix en augmente en proportion. On emploie pour cueillir ces feuilles des ouvriers à la journée qui n'ont pas d'autre métier. Ce travail est fort long, car chaque feuille doit être détachée une à une, dans la crainte de l'endommager.

La seconde récolte se fait au mois d'avril : à cette époque, quelques feuilles sont dans toute leur croissance et d'autres sont encore jeunes; cependant on les cueille toutes, et, après les avoir triées, les plus petites sont vendues comme appartenant à la première récolte.

La troisième récolte se fait au mois de juin : alors les feuilles sont très-nombreuses et ont atteint leur entière grandeur. Ce thé est conséquemment d'une moindre saveur et d'un moindre prix.

Ces récoltes se font ainsi sur les terres où les plants sont régulièrement cultivés ; mais ces plants croissent en abondance et souvent sont d'une qualité supérieure sur les montagnes et sur les rochers où il est impossible d'aller les cueillir ; mais ils ne sont pas perdus pour cela : les Chinois ne perdent jamais rien !

Ces lieux étant inaccessibles aux hommes, sont habités par de nombreuses troupes de singes ; les singes, animaux imitateurs, sont aussi très-irascibles ; leur colère est aisément excitée ; alors ils cherchent à se venger par tous les moyens qui sont en leur pouvoir. Pour obtenir ces feuilles de thé, les Chinois se réunissent, s'approchent le plus près qu'ils peuvent des singes et les irritent en leur jetant des pierres ; alors les singes sifflent de colère, grimpent sur les arbrisseaux, en brisent les branches, et pour se venger les jettent à leurs ennemis, qui, après le combat, les ramassent soigneusement, et en cueillent les feuilles.

Ceux qui cultivent le thé sur un grand espace ont des appareils pour le sécher ; les autres vont à des séchoirs publics. Ce sont des bâtiments pourvus de petits fourneaux, couverts d'espèces de plats de fer. Quand ces plats sont chauffés à un degré convenable, on jette dessus quelques livres de feuilles que l'on remue sans cesse ; quand ces feuilles sont échauffées au point que l'ouvrier ne peut plus y tenir le doigt, il les répand sur un autre plat et les roule avec la paume de la main. Cette seconde opération est fort douloureuse : il sort de ces feuilles rôties un jus de couleur jaune, tirant sur le vert, qui brûle les mains, et, malgré cette souffrance, il faut que l'ouvrier continue son travail, car, si les feuilles n'étaient pas chaudes, elles ne resteraient pas frisées ; il est même obligé de les remettre plusieurs fois sur le feu et de recommencer ce procédé. Quand les feuilles sont parfaitement sèches, on les jette sur une natte posée à terre, on sépare celles qui ne sont pas bien frisées, celles qui sont trop rôties, et, ce choix fait, on dépose le thé dans des magasins, où on le garde pendant une année avant de le vendre, parce qu'alors il est reconnu plus sain.

Le thé nous arrive en paquets, renfermés dans des caisses de bois doublées de feuilles de plomb, afin que l'air ne puisse, en pénétrant jusqu'au thé, lui enlever sa précieuse saveur. C'est à Canton, seul port de la Chine où il nous soit permis de trafiquer, que les marchands nous le vendent et d'où il est transporté sur nos vaisseaux.

Les Chinois ne prennent pas le thé comme un spécifique, mais toute la journée, à chaque repas et sans être altérés ; ils le boivent en infusion, très-fort, sans sucre, sans lait. Je crois que nous sommes beaucoup plus sages en y ajoutant le sucre et le lait, qui le rendent nourrissant et amortissent la violence de l'effet qu'il pourrait produire sur les nerfs. On dit d'ailleurs, pour expliquer ce fréquent usage des Chinois, que les eaux de la Chine sont malsaines et que leur

mauvaise influence est détruite par le thé. Quant aux Japonais, ils le réduisent en poudre, qu'ils servent dans une coupe, l'eau chaude à part. Chaque convive met de l'eau chaude dans sa tasse, prend de cette poudre sur un couteau, la délaie dans l'eau, et en ajoute jusqu'à ce que cette boisson lui paraisse d'un goût agréable.

Ceux qui ont écrit sur le thé sont partagés dans leur opinion : les uns l'accusent d'être une espèce de poison lent, tandis que les autres lui attribuent toutes les vertus. Peut-être les différents effets que produit le thé ne viennent-ils que des différentes constitutions. Le thé redonne du ton et des forces, surtout après une extrême fatigue. Il semble avoir un très-grand pouvoir sur les nerfs. Pour cette raison, les personnes nerveuses et d'une santé délicate doivent au moins en prendre modérément si elles ne peuvent résister à ce dangereux plaisir.

On raconte qu'un Anglais ayant reçu en présent une livre de thé et ne sachant pas la manière de l'employer, la fit bouillir dans du lait, et que la famille avala les feuilles et le lait à un seul repas, en déclarant « que c'était, en vérité, très-bon ! »

Le thé fut introduit en Europe par les Hollandais, en l'an 1610 ; quatre ans après, on le prenait dans les cafés anglais comme une chose rare et de luxe. A présent, il est une des nécessités de la vie de ce peuple.

Depuis 1830, il est devenu en France d'un usage presque général. Après vous avoir donné une idée de la manière dont il se cultive, se cueille et se prépare, nous allons vous indiquer les caractères distinctifs de chaque sorte.

Quelques naturalistes reconnaissent deux sortes de thé : le *thea bahea*, dont la corolle a six pétales, et le *thea viridis*, dont la corolle en a neuf ; dans le commerce, on n'en connaît aussi que deux grandes sortes, qui sont : le *thé vert* et le *thé noir*. Ces deux espèces, dont on forme les autres, sont divisées en beaucoup de qualités plus ou moins différentes, mais qui présentent à l'œil de l'observateur une suite assez exacte, depuis la première nuance jusqu'à la dernière.

Classification des thés d'après leurs nuances.

THÉS VERTS.	THÉS NOIRS.
Impérial.	Sonsay.
Putizan.	Ankay.
Poudre à canon.	Pouchong.
Perlé.	Padre-souchong.
Tchulan.	Souchong.
Hyson-cowslip.	Souchong-pecco.
Hyson.	Pecco.
Hyson-skin.	Congo.
Uxim.	Camphan.
Twankay.	Bohé.

Ces thés sont rangés en partant du plus pâle jusqu'au plus foncé.

Classification des thés d'après leurs qualités.

THÉS VERTS.	THÉS NOIRS.
Tchulan.	Pecco.
Impérial.	Padre-souchong.
Putizan.	Souchong-pecco.
Poudre à canon.	Pouchong.
Hyson-cowslip.	Souchong.
Perlé.	Sonsay.
Hyson.	Ankay.
Twankay.	Congo.
Hyson-skin.	Camphan.
Uxim.	Bohé.

Ces thés sont rangés en partant du meilleur jusqu'au moins bon.

Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

REVUE LITTÉRAIRE.

Benjamin Franklin, par Charles Farine, avocat à la cour royale de Paris. Un joli volume orné de gravures et d'un portrait de Franklin. Chez Mme Bougy, à la librairie classique et d'éducation, rue Fontaine-Molière, 37.

Josiah Franklin était originaire d'Ecton, dans le comté de Northampton ; il professait la religion réformée. Obligé de quitter l'Angleterre, où cette religion n'était que tolérée, il arriva à Boston en 1682, Benjamin, le dernier de ses fils, y naquit, en 1706.

Dès son enfance, Benjamin montra tant de désir d'apprendre que son père eut l'idée de le destiner à l'Église et d'en faire, comme il le disait, le chapelain de la famille (il avait dix-sept enfants); mais sa fortune ne lui permit pas de le laisser plus d'un an à l'école.

Josiah était fabricant de savon et de chandelles ; Benjamin ne pouvait s'accoutumer à couper des mèches, à remplir des moules de suif; son imagination active le poussait vers la mer : il apprit de bonne heure à nager, à conduire une barque, et ses petits camarades reconnaissant la supériorité de son jugement, le nommaient leur pilote.

Le soir, toute la famille se réunissait ; le père chantait en s'accompagnant de son violon, puis venait le souper, il faisait alors tomber la conversation sur un sujet qui pût développer l'esprit de ses enfants ; il exerçait ainsi leur jugement, et dirigeait leurs idées vers les choses justes et sages, qui, plus tard, devaient leur servir de règles de conduite.

Dans sa bibliothèque, outre les livres de religion, se trouvaient la *Vie des hommes illustres*, de Plutarque, un *Essai sur la manière de faire le bien*, et un *Essai sur les projets d'utilité générale*, par Daniel de Foë. Ces livres, que Benjamin savait par cœur, lui inspirèrent le goût des applications utiles qu'il développa durant toute sa vie.

Cet amour pour les livres détermina son père à faire de lui un imprimeur. A douze ans il le plaça chez son fils aîné, qui avait déjà entrepris cette profession. Les commis-libraires qu'il eut occasion de connaître lui prêtaient les livres de leurs magasins. et pour qu'on ne s'aperçût pas de leur disparition, il passait la nuit à les lire et les rendait le matin sans en avoir coupé les feuilles. Ayant trouvé un volume dépareillé d'une revue intitulée *le Spectateur*, d'Adisson ; il l'acheta, le lut avec avidité, et dans son admiration pour le style de l'auteur, il trouva moyen de l'imiter.

Pour cela, il faisait, sur quelques articles, des notes abrégées, les laissait reposer plusieurs jours afin d'en effacer le souvenir de sa mémoire ; puis relisait ces notes et essayait de recomposer ces articles à sa manière, en cherchant les expressions les plus convenables. Ensuite il comparait l'original avec son travail, et corrigeait les fautes qu'il croyait y remarquer.

D'autres fois il mêlait toutes les notes qu'il avait prises sur des feuilles volantes, laissait écouler un assez long espace de temps, les reprenait et cherchait à les remettre en ordre; apprenant ainsi à mettre de la suite dans le classement de ses pensées.

L'apprentissage de Benjamin était dur; son frère, jaloux de son intelligence,

le traitait fort mal... Il résolut de le quitter, vendit ses livres et s'embarqua. Après bien des événements, dans lesquels il sauva la vie d'un homme qui se noyait, il débarquait à Philadelphie, ne possédant que quatre schellings (cinq francs de notre monnaie), et mourant de faim, de fatigue. Un petit garçon qu'il rencontra mordant dans son pain, lui donna l'idée d'en faire autant; il acheta pour trois sols trois petits pains chez un boulanger; ne sachant où les mettre, il en plaça un sous chaque bras et mordait à même le troisième, lorsqu'il passa devant une jeune fille, debout sur le seuil de sa porte. La jeune fille le regarda d'un air étonné, et ne put s'empêcher de sourire de la singulière tournure de ce jeune homme. Benjamin, un peu honteux, retourna au bateau qu'il venait de quitter, but un verre d'eau, donna deux de ses pains à une pauvre mère de plusieurs enfants qui, pour continuer son voyage, était demeurée dans le bateau, puis il rentra dans la ville, suivit la foule jusque dans une église de la congrégation des quakers, s'assit sur un banc adossé au mur, et s'endormit.

A dix-sept ans, sans recommandation, sans ami, sans argent, vêtu d'habits souillés de boue, portant toute sa garde-robe dans ses poches... telle fut l'entrée de Franklin dans cette ville, dont il était destiné à devenir le législateur, et d'où cinquante ans plus tard il devait partir, chargé des destinées de sa patrie et l'heureux époux de la jeune fille qu'il avait vue sur le seuil de sa porte!

Après bien des épreuves, dans lesquelles son courage et son intelligence triomphèrent, Franklin se trouvait imprimeur à Philadelphie, et honoré de l'estime de ses concitoyens. Il était père, il était heureux. Madame Franklin avait des goûts de travail et d'économie qui s'alliaient avec ceux de son mari; elle pliait et brochait les ouvrages imprimés dans la maison, et présidait aux soins de la boutique, dont elle surveillait la propreté.

Franklin avait résolu d'arriver à la perfection morale. Pour y réussir, il fit un tableau de toutes les vertus qu'il croyait nécessaires, et les plaça ainsi :

I. — *Tempérance.* — Ne mangez pas jusqu'à vous abrutir, ne buvez pas jusqu'à vous échauffer la tête.

II. — *Silence.* — Ne parlez que de ce qui peut être utile à vous ou aux autres, évitez les conversations oiseuses.

III. — *Ordre.* — Que chaque chose ait sa place fixe ; assignez à chacune de vos affaires une partie de votre temps.

IV. — *Résolution.* — Formez la résolution d'exécuter ce que vous voulez faire, et exécutez ce que vous aurez résolu.

V. — *Économie.* — Ne faites que des dépenses utiles pour vous ou pour les autres, c'est-à-dire ne prodiguez rien.

VI. — *Industrie.* — Ne perdez pas le temps, occupez-vous toujours de quelque objet utile, ne faites rien qui ne soit nécessaire.

VII. — *Sincérité.* — N'employez aucun détour, que l'innocence et la justice président à vos discours et dictent vos pensées.

VIII. — *Justice.* — Ne faites tort à personne et rendez aux autres les services qu'ils ont droit d'attendre de vous.

IX. — *Modération.* — Évitez les extrêmes, n'ayez pas pour les injures le ressentiment qu'elles méritent.

X. — *Propreté.* — Ne souffrez aucune malpropreté sur vous, sur vos vêtements, ni dans votre demeure.

XI. — *Tranquillité.* — Ne vous laissez pas émouvoir par des bagatelles ou des accidents ordinaires et inévitables.

XII. — *Chasteté.* — Soyez chaste de corps et d'esprit, pour ne pas risquer de compromettre votre santé, votre paix, votre réputation ou celle des autres.

XIII. — *Humilité.* — Imitez Jésus.

Il imagina un petit tableau composé d'autant de colonnes qu'il y a de jours dans la semaine, et d'autant de cases transver-

sales qu'il avait compté de vertus. Chaque matin il se disait : Que ferai-je de bien aujourd'hui ? Et chaque soir : Qu'ai-je fait de bien ? Alors il s'examinait scrupuleusement et marquait d'une croix à l'encre rouge la vertu à laquelle il avait manqué dans la case correspondante au jour de la semaine. Il avait résolu de donner successivement une semaine d'attention sérieuse à chacune de ces vertus, laissant les autres courir leurs chances, et marquait chaque soir les fautes de la journée, de sorte que si dans la première semaine il pouvait maintenir sa première colonne sans aucune marque, il se croyait assez fortifié dans la pratique de la première vertu pour se hasarder à passer à la seconde, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir recommencé plusieurs fois, il eut le bonheur de trouver son tableau sans aucune marque, après un examen journalier pendant treize semaines. Mais bien qu'il ne soit jamais arrivé à la perfection qu'il était si ambitieux d'atteindre, ses efforts contribuèrent pourtant à le rendre plus heureux en le rendant meilleur.

Cette perfection qu'il désira pour lui-même, Franklin la désira aussi pour les autres. En 1732, il publia un almanach sous le nom de *Richard Saunders*, et le continua pendant vingt-cinq années. Nous en avons en français un abrégé sous le titre de *la Science du bonhomme Richard*. Franklin voulait que le peuple eût une instruction simple, mais vraie, mais utile. C'est à lui que Philadelphie doit son Université, la fondation d'un hôpital, d'une société mutuelle contre l'incendie, il créa des bibliothèques publiques, et forma la garde nationale de son pays.

Voici comment il parvint à découvrir les paratonnerres : un docteur nommé Spence, venu d'Écosse, avait ouvert un cours de physique ; il fit plusieurs expériences sur l'électricité, devant une assemblée nombreuse, qui resta émerveillée, non que Spence fût habile, mais il enseignait une science nouvelle.

Quand il partit, Franklin acheta tout l'appareil du docteur ; les instruments qui lui manquaient, il les fabriqua lui-même, et son génie suppléait à toutes leurs imperfections. Il avait cru reconnaître entre les effets du tonnerre et ceux de l'électricité une analogie qui le frappa.

Pour s'en assurer, un jour qu'une tempête se préparait, Franklin sortit, suivi de son fils. A l'aide de deux bâtons posés en croix, sur lesquels il attacha un mouchoir de soie, il fit une espèce de cerf-volant et le laissa s'élever dans les airs ; la corde qui le retenait était hérissée de petits brins de filasse qui voltigeaient au gré du vent ; l'autre extrémité de cette corde, terminée par de la soie, il la noua à un pieu enfoncé en terre et y attacha une clef, de laquelle il approchait de temps en temps son doigt, mais sans aucun résultat, lorsque survint une petite pluie qui mouilla la corde et lui donna un faible degré de conductibilité. Franklin approcha encore son doigt de la clef, et cette fois une faible étincelle en sortit... Ce phénomène avait lieu selon qu'il l'avait espéré ; mais on frémit, quand on pense au résultat que cette découverte pouvait produire si la corde eût été plus mouillée, si le nuage eût été plus chargé d'électricité ; alors, l'explosion eût été terrible, et Franklin serait mort avec sa découverte.

De ce jour le paratonnerre était trouvé ! La France fut la première à en faire usage, et si les édifices qui portent à leur faîte ces longues flèches de fer, d'où pend une chaîne qui descend se perdre dans l'eau ou dans la terre humide, ont encore à redouter les explosions de la foudre, c'est qu'entre les forces de la nature et celles de l'homme la lutte ne saurait être égale.

Ici commence la vie politique de Franklin ; mais il nous faut remonter à la fondation des États-Unis.

En 1682 Guillaume Penn avait obtenu de l'Angleterre la concession d'une province américaine, à laquelle il donna le nom de *Pensylvanie*. Ce Guillaume Penn y éta-

blit une colonie et donna des terres à ceux qui voulurent s'y fixer, à la charge d'une redevance annuelle. Ses héritiers envoyaient en Amérique un gouverneur pour veiller à leurs intérêts. L'assemblée des États-Unis votait-elle une dépense, le gouverneur s'y opposait, à moins que *les propriétaires*, on appelait ainsi les héritiers de Guillaume Penn, ne fussent dégrevés de l'impôt. Cet état de choses durait depuis longues années, et, dans l'intérêt public, l'Assemblée avait été forcée de céder, lorsque, après trois ans de débats, voyant que *les propriétaires* persistaient dans leur refus de participer aux charges de l'état, elle prit la résolution de s'adresser à la mère-patrie : elle nomma Franklin son commissaire, chargé de porter au roi une pétition tendant à demander que la prétention du dernier descendant de Penn fût abolie. Cette prétention était fondée sur ce que, aux termes de la charte de propriété, les héritiers devaient être exemptés de toute taxe; et les colons, au contraire, demandaient que les impôts fussent répartis également.

En 1757 Franklin arriva à Londres, chargé des intérêts de sa patrie; il éclaira les lords du Conseil, et *les propriétaires* consentirent, en 1762, à la répartition des impôts, sur la parole que Franklin leur donna qu'elle serait équitablement répartie. Mais à peine de retour dans sa patrie, *les propriétaires* voulurent reconquérir leur ancien droit, et ils réussirent.

En 1764 l'Angleterre, en guerre avec la France, accablait son peuple d'impôts. Pour payer sa dette, le ministère fit passer un bill qui assujettissait les colonies à un droit du timbre; mais les Américains étant régis par les lois anglaises, nulle taxe ne pouvait être levée sur eux sans qu'ils l'eussent consentie... Chaque province des États-Unis protesta, car il ne s'agissait pas pour eux de conquérir leur liberté, mais de la conserver. Il fut donc résolu que chacun s'abstiendrait de tout acte judiciaire qui pût donner lieu à l'impôt du timbre. En 1766 Franklin retourna en Angleterre, dans l'espoir de briser les fers de sa patrie avant qu'on ait pu les river; n'y pouvant réussir, il revint auprès de ses concitoyens, pour les aider à conserver leurs droits, leurs libertés. Après une lutte longue et terrible, le 4 juillet 1776, l'indépendance de l'Amérique fut proclamée, et Franklin fut un des principaux acteurs de ce drame qui sépara à jamais de la métropole les treize colonies anglaises.

Franklin avait soixante-onze ans lorsque les États-Unis l'envoyèrent en France comme ambassadeur auprès de Louis XVI, afin de lui demander de reconnaître leur indépendance et de former avec eux un traité d'alliance et de commerce; ce qu'il obtint le 6 décembre 1777.

Louis XVI reçut Franklin avec bienveillance; Paris lui donna des fêtes magnifiques. Dans l'une de ces fêtes, la plus belle de trois cents jeunes femmes fut désignée pour aller déposer sur les cheveux blancs du philosophe américain une couronne de lauriers et deux baisers sur ses joues vénérables.

Son retour dans sa patrie devint pour lui un triomphe : porté sur les bras de ses concitoyens qu'il avait rendus libres, il s'avançait au milieu des mères, qui bénissaient sa mère, des vieillards, qui l montraient à leurs petits-enfants, au bruit du canon et des cloches... C'est ainsi qu'il fut déposé sur le seuil de sa maison.

Franklin mourut le 17 avril 1790, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il pouvait devenir comme philosophe un Newton, comme législateur un Lycurgue; mais il fut plus grand qu'aucun d'eux, en réunissant leurs talents dans une philosophie pratique auprès de laquelle on voit se flétrir toutes les palmes de la science et d'une sagesse purement spéculative. C'est en se rendant utile, c'est en faisant servir ses connaissances aux besoins de sa patrie et du temps où il vivait, qu'il est devenu véritablement grand.

***

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

DAS VEILCHEN.

Ein Veilchen auf der Wiese stand,
Gebückt in sich und unbekannt;
Es war ein herzig's Veilchen.
Da kam eine junge Schäferinn,
Mit leichtem Schritt und munterm Sinn,
Daher, daher,
Die Wiese her, und sang.

Ach! denkt das Veilchen, wär' ich nur
Die schönste Blume der Natur,
Ach, nur ein kleines Veilchen,
Bis mich das Liebchen abgepflückt,
Und an dem Busen matt gedrückt!
Ach nur, ach nur,
Ein Viertelstündchen lang!

Ach! aber ach! das Mädchen kam
Und nicht in Acht das Veilchen nahm,
Ertrat das arme Veilchen.
Es sang und starb und freut sich noch:
Und sterb' ich denn, so sterb' ich doch
Durch sie, durch sie,
Zu ihren Füssen doch.

***

LA VIOLETTE.

Une violette fleurissait dans la prairie, penchée sur elle-même, et c'était une charmante violette, modeste et cachée pour tous. Par la prairie passait une jeune bergère au pas léger, à l'esprit alerte; et elle courait, elle courait par la prairie en chantant.

Hélas! pensa la violette, que ne suis-je la plus belle fleur de la nature! mais, Dieu! je ne suis qu'une pauvre petite violette! Ah! si j'étais la plus belle des fleurs; un quart-d'heure, rien qu'un quart d'heure, assez pour que l'aimable bergère me cueille et me presse doucement sur son sein.

Hélas! hélas! la jeune fille passa; elle ne vit pas la violette, et du pied écrasa la pauvre fleur. En tombant la violette chanta et se réjouit encore de son sort, disant: Je meurs à elle, je meurs pour elle, par elle et à ses pieds.

Mme PAULINE ROLAND.

LES CIGANOS.

MOEURS PORTUGAISES.

La province de l'Alemtejo, l'une des plus grandes du Portugal, en est certainement la moins peuplée : les villes, les villages y sont très-éloignés les uns des autres et renferment un petit nombre d'habitants; les plantations d'orangers, d'oliviers et de vignes, ne dépassent guère le rayon d'une lieue autour de ces centres de population.

On trouve dans le pays une classe d'hommes qu'on appelle Lavradores, dont les familles vivent isolées au milieu des champs et ont conservé une simplicité tout à fait patriarcale; elles cultivent une étendue de terrain plus ou moins grande, et cette culture consiste en blé, en avoine, en huile, principales productions de la province. Ces habitations, connues sous le nom de *montes*, sont presque toujours bâties sur le sommet d'une colline. Un monte se compose d'une maison principale qui ne se distingue de celles qui l'entourent que par un peu plus de largeur et d'élévation; toutes ne sont cependant que des rez-de-chaussée spacieux, commodes et souvent voûtés, pour y conserver plus de fraîcheur. Quatre ou cinq maisons plus petites sont habitées

par les domestiques et leur famille; un four commun, des écuries, des hangars, des celliers, composent le reste des constructions. En dehors de l'enceinte, quelques meules de paille, élevées en pyramide et sur lesquelles les cigognes bâtissent leur nid avec la confiance de n'être pas troublées, complètent l'aspect pittoresque de ce tableau rustique. Vu à quelque distance, un monte rappelle assez bien ce qu'on nomme en France un hameau; mais le premier a toujours quelque chose de plus vivant, qu'il doit à l'éclatante blancheur des murs de ses maisons et à la teinte rosée de leurs toits. Au bas de la colline et à peu de distance du groupe des habitations, on trouve un puits ou une fontaine naturelle, auprès desquels est placé un verger, renfermant les arbres fruitiers que le climat permet d'y cultiver avec succès, et offre à ces familles, qui n'ont avec les villes que des rapports difficiles, ce qui peut être utile à leur nourriture, ordinairement saine et abondante.

Certes, les habitants de l'Alemtejo sont pauvres sous le rapport du numéraire, mais leurs terres et leurs troupeaux suffisent amplement à leurs besoins. La partie de ces terres qui reste en friche rapporte du gibier et du bois de chauffage en abondance; le reste du pays est couvert de forêts du chêne qui porte le gland doux et sert à engraisser merveilleusement ces nombreux troupeaux de porcs, une des plus grandes richesses du lavrador portugais.

Non loin de la Guadiana, fleuve qui traverse une partie de l'Alemtejo et va se jeter dans l'Océan en séparant deux provinces, l'une espagnole, l'autre portugaise, l'Andalousie et l'Algarve, et à trois lieues de la frontière, se trouve une de ces propriétés, connue dans le pays sous le nom de *Monte dos Loendros* (des lauriers roses), probablement à cause de la grande quantité de cet arbuste dont sont ornés les bords du ruisseau qui coule au bas de la colline.

Le propriétaire de ce monte, le senhor Baldio, était un homme avancé en âge, et sa digne femme, la senhora dona Anna, n'avait que quelques années de moins que lui. Le reste de la famille se composait de deux jeunes filles, Izabel et Marianna, et d'un petit garçon de neuf ans, nommé Jozé, bel enfant que tout le monde dans le monte aimait, mais qu'Izabel, l'aînée des jeunes filles, chérissait surtout avec une aveugle tendresse; c'était le fils de son frère, qui avait été tué dans la guerre de l'indépendance; sa femme n'ayant pas survécu à cette perte, Izabel tenait lieu de mère à l'orphelin.

Un jeune homme de vingt-quatre ans, Antonio da Silva, parent éloigné du senhor Baldio, avait été admis depuis quelques années dans la famille pour surveiller les travaux de la propriété, charge qui semblait déjà trop pesante à son vénérable chef. Cette place était pour le jeune homme, aussi fier que pauvre, un moyen d'employer son activité et de gagner sa vie avec honneur. Antonio, quoique peu instruit, était cependant, sous ce rapport, de beaucoup au-dessus de tout ce qui l'entourait; il avait d'ailleurs un cœur noble, désintéressé, et bien que son âme ne fût pas exempte de cette teinte de mélancolie commune à tous ses compatriotes, son caractère n'était pas moins ferme, hardi; mais il savait se contenir assez pour rester maître de lui et paraître prudent. Doué d'une grande force physique, il avait en même temps une adresse naturelle qui répandait une sorte de grâce sur chacun de ses mouvements. La taille d'Antonio était un peu au-dessus de la moyenne, ses yeux, vifs et noirs, annonçaient l'intelligence, et la régularité de ses traits ainsi que son teint, d'une pâleur mate, ne démentaient pas son origine mauresque.

A la fin d'un jour du mois de juin, le soleil n'avait pas encore complétement disparu derrière les montagnes, que déjà la lune se montrait à l'horizon; sa lumière douce et faible ajoutait un charme de plus

à cette soirée déjà si belle, et pour en bien jouir, la famille s'était réunie sur une petite terrasse, à la porte de la maison. Les jeunes filles arrosaient les plantes grimpantes semées au pied des murs, le petit Jozé dansait et gambadait autour de ses tantes; les deux vieillards, assis à peu de distance l'un de l'autre, laissaient errer sur leurs lèvres ridées un sourire de béatitude qu'y faisaient naître les jeux de leur enfant chéri; ils l'encourageaient du regard, sans pourtant cesser de rouler entre leurs doigts les grains de leur chapelet bénit.

Un beau chien d'arrêt se précipita tout à coup sur la terrasse : après avoir caressé chacun des membres de la famille et particulièrement l'enfant, qui accueillit Danubio comme un vieil ami, le chien vint se coucher sur le sol, la langue pendante et le flanc agité par la course rapide qu'il venait de faire. On devinait qu'il avait devancé son maître, dont on entendait déjà les pas pressés. Antonio, auquel il appartenait, ne tarda pas en effet à paraître : il salua toute la famille avec une familiarité respectueuse; son salut lui fut rendu avec bienveillance. Le petit Jozé s'empara de la carnassière de son ami, c'est ainsi qu'il appelait Antonio, et s'offrit avec empressement pour la reporter, ainsi que le fusil de chasse, à la place où on les déposait habituellement. Antonio remit le tout à l'enfant avec une confiance qui aurait fait frémir une mère française, car le fusil était chargé; mais en Portugal les garçons apprennent dès le plus bas âge à se servir des armes à feu; cependant le regard d'Antonio ne quitta l'enfant que lorsque le fusil fut hors de ses mains; alors il vint s'asseoir sur un banc de pierre, et après avoir essuyé son front humide, il dit en fronçant légèrement ses sourcils noirs :

« Je crois que nous sommes menacés d'une visite de Ciganos; je les ai vus se diriger de ce côté il y a quelques instants.

— Jésus! menacés est bien le mot, dit dona Anna; pour moi, j'aime mieux voir voler une orfraie ou s'abattre une troupe de corbeaux, qui sont pourtant des oiseaux de bien mauvais augure, que de savoir les Ciganos maudits rôdant autour du monte. Dieu me pardonne si je pèche en parlant ainsi, mais je voudrais que toutes ces tribus errantes fussent exterminées jusqu'à la dernière; oui, oui, ajouta-t-elle d'une voix que l'émotion rendait tremblante, lorsqu'ils parurent ici il y a huit ans, que se passa-t-il? chacun se souvient que leur approche commença par faire fuir de leurs nids les pauvres cigognes, que pas un de nous ne se fût avisé de troubler, et quelques jours après nous apprîmes que notre fils unique, le père de cette innocente créature (elle montrait Jozé), avait péri à la bataille d'Arceiceira. »

Dona Anna se mit à pleurer avec amertume; ses filles jetèrent sur elle un long regard plein d'affection et de tristesse; mais elle ne put l'apercevoir, tant ses yeux étaient obscurcis par les larmes. L'enfant avait relevé la tête en entendant parler de son père; il interrompit ses jeux et vint doucement se glisser derrière son aïeule.

La commotion gagna le senhor Baldio : il quitta sa chaise et fit le tour de la terrasse d'un pas plus ferme qu'à l'ordinaire; sa grande taille s'était redressée; on comprenait qu'il voulait réunir toute son énergie pour lutter contre le souvenir qu'évoquait sa vieille compagne; mais le vieillard ne put vaincre longtemps sa souffrance : ses jambes fléchirent, il chancela; Antonio fit un mouvement vers lui; mais cette faiblesse ne fut que momentanée ; Baldio se replaça sur son siége, dona Anna rapprocha sa chaise de celle de son mari et voulut essayer de le distraire; mais l'imagination de la bonne dame n'était ni bien brillante ni bien fertile : elle allait en revenir naturellement aux Ciganos, lorsqu'elle se trouva interrompue par la femme du jardinier, qui vint annoncer avec l'expression du déplaisir que les Ciganos étaient arrêtés auprès de la fontaine, et que leur chef de-

mandait à parler au maître du monte.

« Combien sont-ils? demanda celui-ci.

— Quatre hommes, jeunes et vieux, senhor.

— Combien ont-ils de femmes avec eux? demanda Marianna.

— Il y en a plusieurs, ainsi que des enfants, menina, mais je ne les ai pas comptés.

— Eh bien, commère, dit Baldio, allez avertir leur chef que je veux bien le recevoir! »

Il ne se fit pas attendre. C'était un homme de cinquante-cinq ans environ, mais plein de vigueur et de force. Sa chemise, qui était fastueusement garnie d'une mauvaise dentelle de fil, restait ouverte sur sa poitrine, les manches en étaient retroussées jusqu'au coude, de sorte que, même à la faible clarté qui régnait alors, on pouvait remarquer la couleur fortement olivâtre de sa peau; son pantalon, d'un velours de coton jadis noir et qui dans quelques endroits montrait la corde, s'arrêtait un peu au bas du genou, et un caleçon de toile blanche descendait assez pour cacher une partie des jambes; une large ceinture rouge serrait sa taille; enfin, un vieux chapeau pointu complétait sa toilette. Il se découvrit en arrivant sur la terrasse, et s'adressant au maître de la maison dans un langage mêlé d'espagnol et de portugais :

« Senhor, lui dit-il, je viens de Paymogo et je vais vendre des bestiaux à la foire d'Evora; comme ma famille est fatiguée, je compte, si vous le permettez, me reposer un jour ou deux près de votre fontaine.

— Je vous accorde ce qu'il n'est pas dans nos mœurs de refuser à vos pareils, répondit le vénérable Baldio avec une expression dont la bonté naturelle tempérait un peu la sévérité, c'est-à-dire l'eau, le bois, la paille et les pâturages pour vos bestiaux; mais qu'aucun de vous ne passe de ce côté du ruisseau, surtout la nuit : mes jeunes gens auront l'ordre de tirer dessus; avertissez aussi vos enfants de ne toucher à rien de ce qui m'appartient, car le châtiment suivrait de près; je vous recommande aussi d'avoir soin de ne vous faire suivre, lorsque vous quitterez mes terres, par aucun animal appartenant au monte, ni chien, ni âne, ni quoi que ce soit. Vous entendez? »

Le Cigano était trop habitué à ce langage pour s'en étonner ou s'en offenser. Ce qui envers tout autre homme eût été une insulte, il le reçut comme une formule connue et acceptée.

« Soyez sans défiance, senhor, dit-il. Vous voyez ma face, mais vous ne voyez pas mon cœur, qui est honnête; si vous me connaissiez mieux, je suis sûr que vous vous diriez : J'ai vu plus d'un seigneur en habit de cour, mais je n'en ai pas rencontré un seul dont la conscience fût aussi chatouilleuse que celle de ce brave Gabito : tel est mon nom, senhor, et il est aussi connu que celui de Barabbas dans la Passion. Depuis les Pyrénées jusqu'ici, si vous preniez des renseignements sur moi, on vous dirait que Gabito n'a jamais eu à se reprocher aucune de ces distractions que vous me conseillez d'éviter. Ainsi donc, dormez sans crainte, vous et les vôtres; je vous souhaite à tous une bonne nuit et vous remercie de votre hospitalité. Demain, si vous y consentez, je vous montrerai un singe savant qui fera les délices de ce bel enfant, » il indiquait le petit Jozé, dont les grands yeux l'examinaient curieusement.

« C'est bien, reprit le vieillard, retirez-vous, et n'oubliez pas mes recommandations. » Le senhor Baldio prononça ces mots d'un ton peu caressant, et ne répondit que par une inclination de tête au dernier salut du Cigano.

Quand il eut disparu, le vieillard se tourna vers Antonio et lui dit avec confiance : « Mon garçon, fais donner de la poudre à nos domestiques s'ils en manquent, et ne fermons qu'un œil à la fois pendant cette nuit. »

Antonio assura son parent que rien ne serait négligé pour la sûreté du monte, puis il se leva et se rapprocha d'un groupe

de domestiques qui, assis par terre autour d'un vase grossier rempli de soupe au lait, y plongeaient tour à tour une cuiller de bois d'un travail si joli qu'il donnait une sorte de valeur à ces petits meubles, dont la matière première en avait si peu. Ils firent un mouvement pour se lever à son approche; mais Antonio, d'un signe, leur dit de ne pas se déranger, et ils obéirent; le plus âgé offrit alors au jeune homme de partager leur souper, politesse indispensable qu'Antonio n'accepta pas; mais il s'assit à côté d'eux, sur le timon d'une charrette qui venait de ramener des champs le blé coupé dans la journée, et transmit à ces bonnes gens les ordres qu'il avait reçus relativement aux Ciganos.

A dix heures et demie la famille passa dans la salle à manger : la table était servie avec plus d'abondance que de recherche : un magnifique gigot de daim exhalait un fumet qu'un habitué du café de Paris n'eût certainement pas dédaigné; plusieurs plats de légumes, des fromages de brebis et de chèvres, des pyramides d'oranges et d'excellentes figues, donnaient une sorte d'élégance à ce couvert rustique par la manière pleine de goût dont ils étaient arrangés.

Quand il eut mangé quelques bouchées, le senhor Baldio proposa un toast en l'honneur du chasseur qui ne laissait jamais la table de ses amis dépourvue d'un bon morceau de gibier. Antonio aimait passionnément la chasse, et ce sujet était un de ceux qui avaient le pouvoir de le faire parler, car il se mêlait rarement aux conversations générales.

« Ce daim, dit-il modestement, m'a pourtant coûté bien peu de peine : j'étais hier assis sur la rive de la Guadiana, fumant ma cigarette, quand je l'ai vu traverser la rivière à la nage, un peu en amont du point où j'étais placé. Je n'ai pas bougé, car je calculai tout de suite qu'il allait être entraîné vers moi par le courant, et...

— Jésus Maria ! est-ce que tu aurais tiré sur cette pauvre bête quand elle était encore dans l'eau? s'écria le senhor Baldio en interrompant le jeune homme.

— Non, mon oncle; avec les animaux comme avec les hommes, j'aime à jouer franc jeu; je ne voudrais pas me priver d'ailleurs de voir bondir un cerf ou un daim ; aucun spectacle n'a le pouvoir de me charmer au même degré. Aussi ai-je laissé ce noble animal sauter sur la rive et s'y secouer tout à son aise; c'est seulement alors que j'ai armé mon fusil, et quand la bête a pris l'alarme et s'est élancée en faisant un bond, j'ai lâché mon coup, qui l'a atteint.

— Tu as bien fait, Antonio, reprit le vieillard d'un air de satisfaction; ce serait une mauvaise action que de tirer sur un animal quand il lutte encore contre un élément plus fort que lui. J'ai chassé pendant plus de quarante ans, eh bien, tu peux me croire, mon garçon, je n'ai jamais tiré une pièce de gibier d'une façon déshonorante; quoique je n'aie jamais été de ta force, j'avais cependant une jolie réputation parmi les chasseurs des alentours.

Ils continuèrent à parler de la chasse le reste du souper, tandis que dona Anna, ses filles et le petit Jozé n'élevèrent la voix que pour demander les choses dont ils avaient besoin, car parmi ces gens aux mœurs simples et un peu austères, parler à table serait pour les femmes et pour les enfants manquer au décorum et au savoir-vivre.

Quand le souper fut fini, tout le monde se leva et se tint debout; le senhor Baldio prononça les grâces, que les jeunes gens répétèrent à voix basse, puis ils vinrent demander au vénérable couple sa bénédiction, après quoi, chacun se retira dans sa chambre.

Le lendemain, après le déjeuner, la famille vint se ranger sur la terrasse pour recevoir la visite que les Ciganos devaient leur faire. On les voyait déjà gravir la colline. Jozé s'échappa pour aller au-devant d'eux, et revint tenant en laisse le petit singe. Cet

animal était vraiment comique, et portait de fort bonne grâce un costume de fantaisie dont l'imagination d'une vieille Cigana avait fait tous les frais. Dès que la troupe fut arrivée au sommet, elle s'annonça par une musique infernale, composée de tambours de basque, de castagnettes et de guitares. Les serviteurs du monte, leurs femmes et leurs enfants, entourèrent les Ciganos; mais comme au fond personne n'était charmé de leur présence, le senhor Baldio ne tarda pas à les congédier, après avoir recommandé à Izabel de leur faire donner des vivres. Elle se disposait à obéir, quand une vieille Cigana, pour exciter sa générosité personnelle, vint lui proposer de lui dire la *buena dicha* (la bonne aventure). Izabel y consentit en souriant.

Antonio, qui s'était assis à l'écart avec un sombre découragement, releva la tête en entendant la voix d'Izabel. Il la regarda, et ce regard, que la Cigana surprit au passage, la mit à l'instant sur le chemin de la vérité. Elle dit lentement :

« Vous ne serez pas heureuse en ménage, senhorita. » Un geste de dédain d'Antonio l'arrêta court; mais elle reprit bientôt d'un ton plus assuré : « Je veux dire seulement que vous ne serez pas bien haut placée, car vous épouserez un jeune homme de la campagne qui vous aime depuis longtemps et que vous aimez aussi; le mariage se fera bientôt, dans quelques jours, peut-être...

— Assez, assez, dit Izabel; je vois bien que vous n'êtes pas sorcière, » et s'éloignant, elle entra dans la maison, dont elle ressortit quelques instants après, tenant à la main un panier qui contenait du pain, des fromages et des fruits; elle remit le tout à la Cigana, et la troupe s'éloigna fort satisfaite.

Après ce départ, Antonio monta à cheval pour aller surveiller au loin les travaux de la moisson, le vieillard se rendit sur l'aire afin de hâter les serviteurs par sa présence; pendant ce temps, dona Anna tricotait gravement une paire de bas de fil, et les jeunes filles, assises dans l'embrasure d'une fenêtre, étaient occupées de quelques ouvrages d'aiguille.

« Ma chère Izabel, dit tout à coup Marianna en posant son ouvrage sur ses genoux, je sens qu'il faut que je te dise aujourd'hui ce que je pense, ou que j'étouffe.

— Le premier parti vaudra toujours mieux, répondit en souriant Izabel.

— Eh bien donc, je désapprouve ta manière d'agir avec Antonio. Tu l'as laissé partir triste, découragé, et cependant tu sais très-bien qu'il t'aime.

— Il m'aime, dis-tu, et qui a pu te le faire croire?

— Izabel, reprit Marianna, ne jouons pas la comédie entre sœurs.

— Eh bien, oui, dit résolument Izabel, il m'aime, et j'avoue que je l'aime aussi; je crois même que je ne t'apprendrais rien en te disant que notre père et notre mère verraient ce mariage avec plaisir; mais je m'y refuse, moi, et je n'épouserai jamais Antonio.

— Ma pauvre sœur, dit Marianna en examinant Izabel avec inquiétude, je te croyais fière, et je te blâmais; maintenant tu me sembles un peu folle, et je te plains.

— Ma sœur, dit Izabel avec émotion, tu es jeune et un peu étourdie, notre père et notre mère sont bien vieux; ils peuvent mourir bientôt, et si je me mariais avec Antonio, Jozé serait malheureux, car il ne trouverait dans mon mari qu'un oncle froid et sévère. Je veux donc rester libre, puisque les deux affections qui partagent mon cœur ne peuvent s'enchaîner et se confondre.

— Et tout cela, dit Marianna, parce qu'Antonio trouve avec raison que tu gâtes ton neveu; mais allons, allons, ajouta-t-elle en embrassant sa sœur, le mal n'est pas sans remède : un jour ou l'autre vous vous entendrez mieux. »

Une heure sonnait à l'antique horloge qui depuis tant d'années réglait la vie des habitants du monte; aussi le senhor Baldio,

ponctuel comme le sont les vieillards, passa-t-il dans la salle à manger avec sa famille dès que le timbre eut résonné à son oreille comme la voix bien connue d'un ami. On envoya chercher Antonio et Jozé; ce dernier, qui n'avait pas quitté les Ciganos depuis le déjeuner, fut ramené par un domestique; mais le premier n'était pas dans le monte; il fallut donc se mettre à table sans lui. Le dîner commença tristement. Le senhor Baldio en fit la remarque. « Nous sommes déjà si habitués à la société d'Antonio, dit-il, que lorsqu'il manque ici je sens que mon appétit s'en va, et je ne puis regarder sa place vide sans tristesse. Ne partages-tu pas cette impression? ajouta-t-il en s'adressant à sa femme.

— Bien certainement, répondit-elle; ce brave garçon est si obligeant pour nous tous, il prend nos intérêts si fort à cœur, qu'on peut dire qu'il est devenu notre Providence; aussi chacun de nous le considère comme un frère et comme un fils bien-aimé. N'a-t-il pas remplacé l'aîné de nos enfants? » En parlant ainsi, les yeux de dona Anna se fixaient sur Izabel, qui rougit. La bonne mère fit un petit signe d'intelligence à son mari, qui y répondit par un sourire.

Le reste du dîner se passa dans le silence : on abrégea même ce repas par une sorte de consentement tacite, et après la prière les membres de la famille se retirèrent chacun chez soi pour faire la sieste.

La tribu s'était établie à peu de distance du filet d'eau qui s'échappait de la fontaine du monte; l'herbe était piétinée dans un espase de plusieurs centaines de pas; on y voyait çà et là, entassées l'une sur l'autre, les selles et les brides des montures des Ciganos; les couvertures qui servaient à les envelopper eux-mêmes pendant la nuit, étaient réunies à côté de plusieurs petites caisses et de quelques bissacs qui composaient le fond de ce mobilier nomade; des ustensiles de cuisine étaient placés sans ordre autour du foyer, dont les cendres fumaient encore.

Cinq ou six femmes, pour trouver un peu d'ombre, s'étaient accroupies sous les branches touffues d'un noyer : deux étaient vieilles et laides, de cette laideur étrange qui inspire à la fois le dégoût et la terreur; leurs vêtements délabrés annonçaient des habitudes d'insouciance et de désordre, et contrastaient avec un singulier étalage de boucles d'oreilles, de chaînes et de clinquants de toute espèce, qui fait d'une Cigana un véritable amalgame de luxe et d'indigence, de saleté et de prétention.

Parmi les autres femmes, plus jeunes et mieux tenues, une seule eût pu passer pour jolie. Monona, la femme du fils aîné de Gabito, avait de grands yeux dont le regard était perçant et fixe; ses cheveux noirs et légèrement crêpus étaient tressés avec des rubans d'un rouge vif; Monona souriait souvent, et ses lèvres laissaient voir en s'entr'ouvrant deux rangées de dents éblouissantes; sa taille était fine et cambrée. Cette vie errante et libre ayant développé son agilité, Monona eût pu défier une gazelle à la course. Son corset de velours noir, brodé de paillettes et lacé par un ruban de couleur tranchante, son jupon court, de drap brun, garni de larges bandes de la même étoffe que son corset, ses bas blancs et ses souliers de peau de daim, composaient un ensemble qui eût été fort agréable, si le manque de douceur et de modestie n'en avait détruit tout le charme. Une petite fille qu'elle tenait par la main et un garçon plus jeune qui barbottait dans le ruisseau, formaient toute la famille de la jeune Cigana.

Les bestiaux erraient au hasard et broutaient l'herbe avec avidité; ces animaux étaient maigres, chétifs; plusieurs d'entre eux, boiteux ou blessés, semblaient même incapables de faire une bien longue marche, et prouvaient que si Gabito s'occupait réellement du commerce des bestiaux, qui, pour le grand nombre de ses pareils, n'est

qu'un prétexte dont ils colorent leur vagabondage, il le faisait du moins avec bien peu de succès. Assis sur une pierre, à l'écart, son fils aîné se tenait debout devant lui; tous deux fumaient leur cigarette.

« Pépe, dit le vieux Cigano en s'adressant à son fils, si nous allons à la foire d'Evora avec une pareille pacotille, il y a gros à parier que nous ne gagnerons pas grand'chose; la marchandise est un peu avariée, ajouta-t-il en ricanant et en jetant un regard de côté sur une douzaine d'ânes, de chevaux et de mulets, qui composaient son troupeau.

— Je pense comme vous, mon père, répondit Pépe; cette foire est la meilleure de la province, nous n'y ferons pas brillante figure.

— C'est vrai, répondit Gabito d'un air de mauvaise humeur, et si, malgré les menaces du propriétaire de ce monte, nous pouvions entraîner quelques-uns des beaux poulains qui gambadent là-bas dans la prairie...

— Cela ferait mieux notre affaire, interrompit Pépe; mais ce n'est pas possible, ces gens-là sont sur leurs gardes et nous surveillent. Cependant, ajouta Pépe avec une sorte d'hésitation, une idée m'est venue, père, et je vais vous la dire, car je sais que vous avez de l'expérience... Ce serait de faire descendre l'enfant, à l'insu de la famille; nous l'emmènerions avec nous, et lorsque nous aurions dépassé la frontière, nous pourrions nous moquer du diable en personne. Soyez sûr que le senhor Baldio payerait une somme assez ronde pour revoir son petit-fils au monte dos Loendros. Que dites-vous de ce projet, père?

— Je dis qu'il est bon, répondit le Cigano; mais comment faire venir ici l'enfant dans la soirée?

— Rien de plus facile. Je chargerai Monona de lui promettre le singe s'il veut venir le chercher lui-même, sans en rien dire à ses tantes.

— Fort bien. Allons, dit Gabito, je consens à tenter la fortune de ce côté, puisqu'elle ne veut pas venir d'un autre. Aussitôt la nuit arrivée, je ferai partir les femmes et les enfants, qui iront nous attendre au delà de la Guadiana, au gué des vieux moulins; un seul de nous sera chargé de les escorter, les trois autres resteront ici avec ta femme et nos meilleures montures; dès que l'enfant sera descendu, on ne perdra pas une minute, et on s'éloignera au grand galop. »

A la nuit tombante, la famille se trouvait encore une fois réunie sur la terrasse, que la lune éclairait complétement; les deux sœurs s'y promenaient ensemble, et l'enfant gâté, qui était un peu de mauvaise humeur parce qu'on l'avait forcé de quitter le camp des Ciganos, où il avait passé une grande partie de l'après-dîner, marchait d'un air boudeur à quelques pas en arrière.

« Je t'en prie, disait Marianna à sa sœur, quand Antonio reviendra, adresse-lui quelques paroles consolantes; il n'a pas reparu depuis ce matin parce que vous vous êtes quittés un peu fâchés.

— C'est lui qui a eu tort, répondit Izabel, il grondait Jozé parce qu'il voulait reconduire le singe jusqu'à la fontaine; mais mon inquiétude est si vive que je n'aurai peut-être pas la force de lui cacher combien il m'a fait souffrir!... Rester dehors tout un jour et par cette chaleur!... c'est pour en mourir...

— Je ne suis pas non plus trop rassurée sur son compte, ajouta Marianna; la présence de ces Ciganos me tourmente.

— Heureusement qu'Antonio est bien armé, dit Izabel. Cependant, je voudrais qu'il fût de retour, et si ma volonté pouvait hâter ses pas, il serait bientôt ici, je t'assure... Mais veux-tu que nous descendions le sentier pour aller un peu au-devant de lui?...

— Certainement, répondit Marianna, et le temps passera plus vite. »

Un groupe de trois jeunes filles du monte, qui chantaient près de leur porte, apercevant leurs maîtresses, se levèrent et vinrent les embrasser avec tendresse; puis, comme des oiseaux sous la feuillée, elles se mirent à jaser gaiement toutes ensemble, sans trop se soucier de bien s'entendre; enfin, enlaçant familièrement leurs bras, elles formèrent une ligne plus gracieuse que formidable. Jozé, fatigué de bouder, vint se rallier à la bande joyeuse, et l'on descendit la colline en courant. Parvenues au bas, les jeunes filles s'arrêtèrent. Marianna fit à ses compagnes un signe qui leur recommandait le silence, toutes retinrent leur haleine, et l'on distingua dans l'éloignement les pas d'un cheval qui marchait l'amble.

« C'est lui! » dit Izabel.

Elles attendirent qu'il fût plus près d'elles, et toutes ensemble crièrent au cavalier :

« Mettez pied à terre, ou vous êtes mort! »

Antonio, car c'était bien lui, obéit avec docilité.

« Ce que vous faites là n'est pas bien brave! Pour me condamner à mourir, ajouta-t-il avec tristesse, il ne fallait que la volonté de l'une de vous. » En parlant ainsi, ses yeux s'arrêtèrent sur Izabel, dont la pâleur le frappa; il se sentit ému, et lorsqu'en retournant vers le monte, la jeune fille, s'approchant de lui, l'entretint de choses indifférentes, à la vérité, mais d'une voix affectueuse, Antonio perdit jusqu'au souvenir de la petite querelle survenue entre eux dans la matinée au sujet de l'enfant. Mais Izabel, tout en se repentant de l'avoir affligé, n'en gardait pas moins ses préventions; cependant elle ne put résister au désir de l'interroger sur l'emploi de sa journée.

« Pourquoi n'êtes-vous pas revenu dîner aujourd'hui, Antonio? lui dit-elle avec douceur; vous savez bien que votre absence nous attriste tous.

— Je ne veux pas vous mentir, répondit-il, le chagrin que m'a causé le ton dédaigneux avec lequel vous m'avez parlé ce matin m'avait rendu la solitude nécessaire. Izabel, reprit-il avec gravité, vous avez refusé ma main, vous m'avez défendu jusqu'à l'espoir, je ne vous ai point importunée de mes prières, pourquoi donc vous montrer injuste?

— Vous avez raison, Antonio, répondit Izabel; je sens que je devrais au contraire vous remercier de cette délicatesse qui vous empêche d'user de l'influence que vous avez sur mon père; mais si vous saviez combien je suis peu d'accord avec moi-même, continua-t-elle sans pouvoir retenir ses larmes, certainement vous cesseriez de m'en vouloir.

— Vous en vouloir! à vous, Izabel? s'écria le jeune homme; ah! jamais! jamais! » ajouta-t-il en détournant la tête pour qu'elle ne vît pas qu'il pleurait.

De retour sur la terrasse, chacun s'assit à sa place favorite. Marianna avait été chercher la guitare d'Antonio, et tous commencèrent à chanter en chœur de vieux refrains du pays, dont le sens échappe sans cesse, mais qui n'en ont pas moins de charmes pour les oreilles qui y sont habituées.

Tous les habitants du monte s'étaient rapprochés de la terrasse afin de mieux entendre, et comme le lendemain se trouvait être un dimanche, jour qui suspendait leurs travaux champêtres, ils se sentaient disposés à prolonger cette veille. Les chansons se succédèrent pendant quelque temps, puis la danse vint s'y joindre; car la musique, le chant et la danse sont des délassements auxquels les Portugais, comme leurs voisins les Espagnols, se livrent avec une sorte de passion. Antonio et les deux sœurs ne se mêlèrent pas aux danses des serviteurs du monte; tous trois s'assirent sur le parapet de la terrasse et chantèrent en chœur avec eux. Le senhor Baldio et sa digne compagne ne restèrent pas non plus étrangers à cette gaieté, ils l'encoura-

geaient, au contraire, en faisant distribuer quelques bouteilles de vin. Le vieillard fumait sa cigarette, et dona Anna causait médecine avec une vieille femme de son âge, qui l'écoutait comme un oracle.

Onze heures sonnaient, un domestique était venu deux fois annoncer que le souper avait été placé sur la table, personne ne songeait à terminer cette belle soirée; une troisième sommation vint rappeler au senhor Baldio que toute chose doit avoir une fin dans ce monde; il se leva, et le reste de la famille le suivit. Izabel, seulement, resta un peu en arrière pour appeler son neveu, qu'elle avait vu se mêler aux danseurs; comme il ne répondait pas, elle chargea un domestique de le ramener; puis il lui vint à la pensée que Jozé, fatigué par l'exercice plus qu'ordinaire auquel il s'était livré, avait été se coucher, comme cela lui arrivait quelquefois quand il ne voulait pas souper; elle se rendit à la chambre de l'enfant, qui ouvrait dans celle où elle couchait, écarta les rideaux du lit... il était vide!... Troublée, sans trop savoir pourquoi, elle revint sur la terrasse, appela Jozé de toutes ses forces; ne le voyant pas accourir à sa voix, elle se sentit saisie par un pressentiment funeste, et se précipitant hors de la terrasse.

« Mon neveu!... mon neveu!... Où est Jozé? demandait-elle à tous ceux qu'elle rencontrait. N'était-il pas avec vous? »

Les uns assuraient qu'il n'avait pas dansé avec eux, d'autres qu'ils l'avaient vu remonter sur la terrasse, un troisième prétendit même ne pas l'avoir aperçu de toute la soirée.

Pendant ces réponses contradictoires, Izabel aperçut l'homme qu'elle avait envoyé chercher le petit Jozé, qui revenait en courant.

« Vous ne l'avez donc pas rencontré, Francisco? s'écria-t-elle en faisant quelques pas au-devant de lui.

— J'ai fait le tour du monte, je suis descendu jusqu'à la fontaine, je n'ai rien trouvé, menina, et les Ciganos ont levé leur camp ce soir... »

Dans la salle à manger, personne ne soupçonnait encore ce qui retenait Izabel, on attendait patiemment qu'elle reparût avec son neveu; seul, Antonio, debout, les yeux attachés sur une fenêtre ouverte, semblait chercher au-dehors l'explication de l'absence prolongée de celle qu'il aimait... Quand Izabel, pâle, éperdue, se précipita dans la chambre, son regard, devenu fixe de terreur, s'arrêta sur le jeune homme, et répétant à son insu les mots qui l'avaient si douloureusement frappée, elle dit: « Les Ciganos sont partis, et Jozé est perdu pour nous... »

La vérité se présenta aux yeux de tous: il ne fut pas prononcé une seule parole inutile; le senhor Baldio se leva et sortit pour faire armer et partir les domestiques; mais quelqu'un l'avait déjà devancé: Antonio, son fusil à la main, venait de s'élancer vers l'écurie. Il prépara son cheval et se trouva en selle en une minute; alors, sifflant son chien, qui accourut, il était hors du monte avant que personne ne fût prêt à en sortir.

Parvenu à l'endroit qu'avait occupé le camp des Ciganos, Antonio rappela de nouveau son chien près de lui. « Danubio... mon brave... lui dit-il, d'un ton bas et concentré, voyons... cherche... où sont les Ciganos? »

Le fidèle animal regarda son maître d'un œil fixe; il resta quelques instants immobile et incertain; puis, tout à coup, comme s'il eût enfin compris ce qu'on attendait de son intelligence, il tourna deux ou trois fois autour du camp, s'arrêta court en relevant la tête, huma l'air, saisit la piste, et entra sans hésiter dans un sentier où le jeune homme le suivit avec confiance. Comme le chien courait, Antonio fut obligé de mettre son cheval au galop, allure qu'il garda pendant dix minutes à peu près, c'est-à-dire jusqu'au moment où il vit Danubio s'arrêter, flairer le sol, et s'é-

lancer enfin résolument dans un bois. Là, le chien prit une direction presque perpendiculaire à celle qu'ils avaient suivie.

Bientôt les inégalités du terrain et les broussailles forcèrent Antonio de modérer sa marche jusqu'à ce qu'il eût traversé un ruisseau qu'il savait être un affluent de la Guadiana. Des pas d'hommes et de chevaux qu'il remarqua près du bord lui donnèrent la certitude qu'il était sur la trace des Ciganos; il continua donc à suivre son chien, qui longeait toujours ce filet d'eau, et, devinant l'endroit qu'avait dû choisir la tribu pour passer la rivière, qui n'est pas guéable sur tous les points, il se décida à prendre le chemin le plus court pour y arriver, malgré l'opiniâtreté que mettait Danubio à vouloir suivre la piste pas à pas. En arrivant au gué des Vieux Moulins, Antonio ayant reconnu les marques d'un passage récent, gagna aussitôt l'autre rive. Dès qu'ils y furent parvenus, Danubio fit un bond joyeux et marcha avec une assurance qui prouva au jeune chasseur, habitué à comprendre ce langage, que l'animal avait retrouvé la piste; aussi, maître et chien gravirent-ils en bon accord un rude sentier qui serpentait à travers la montagne. Malgré l'impatience qu'éprouvait Antonio de rencontrer ses ennemis le plus tôt possible, il marcha constamment à pied jusqu'au plateau. Au moment de l'atteindre, son cœur battit avec anxiété; il commença à s'avouer l'imprudence qu'il avait commise en se mettant seul à la poursuite de quatre hommes armés; il comprenait la difficulté qu'il y aurait à délivrer l'enfant, même dans le cas où le hasard le ferait surprendre la tribu pendant la nuit; mais il se trouvait trop avancé pour reculer. Antonio n'était pas homme à tourner le dos au danger quand il lui restait quelques chances, et pour rien au monde il n'eût voulu retourner vers Izabel sans avoir au moins tenté l'entreprise. Il continua donc d'avancer avec précaution jusqu'à ce que le sentier devînt assez large pour qu'il pût remonter à cheval; alors il galopa, tant que le terrain le lui permit, en suivant toujours le fidèle Danubio, qui, depuis le passage de la Guadiana, avait recommencé à lui servir de guide.

De longues heures s'étaient écoulées dans cette chasse nocturne, cependant Antonio n'éprouvait nulle fatigue, tant il se sentait dominé par les inquiétudes de son esprit. En arrivant au col d'une nouvelle chaîne de montagnes, le jeune homme s'arrêta pour examiner la vallée qu'il allait parcourir: la lune en éclairait quelques parties, d'autres restaient dans l'obscurité à cause des ondulations que cette vallée décrivait; mais l'œil exercé d'Antonio eut bientôt découvert une légère tache blanchâtre qui se dessinait confusément à l'horizon sur un point plus sombre. Cette indication, quelque vague qu'elle eût pu paraître à un homme moins accoutumé aux différents aspects que présente la campagne à toutes les heures de la nuit et du jour, fut suffisante pour Antonio; il descendit de cheval, et imposant silence à son chien, qui grondait en regardant du même côté, il prit la couverture de sa selle, la déchira par bandes, en entoura soigneusement les pieds de son cheval, et le tenant par la bride, il continua d'avancer avec précaution en se dirigeant vers le lieu où il soupçonnait les Ciganos.

Antonio ne s'était pas trompé; la tribu avait établi son camp au fond de la vallée; il s'y trouvait abrité par un bloc de rochers au pied duquel brûlait leur feu de nuit: la tache qu'avait remarquée le jeune chasseur n'était en effet que la fumée qui s'en échappait; cette imprudence avait suffi pour les trahir. Un homme assis près du foyer était seul chargé de veiller à la sûreté de ses compagnons, qui dormaient étendus sur le sol, enveloppés dans des couvertures depuis la tête jusqu'aux pieds.

Antonio parvint enfin sur une espèce de plate-forme qui surmontait le roc dont

nous avons parlé; avant de s'y aventurer, il attacha son cheval à un arbre. Cette opération était à peine terminée, qu'il entendit les aboiements de deux chiens commis à la garde du camp, et qui, sans doute, venaient de s'éveiller. Le jeune chasseur fit quelques pas en avant afin de mieux voir ce qui allait se passer; il s'appuya contre le tronc d'un chêne, et saisissant d'une main la gueule de son chien, de l'autre tenant son fusil, il examina l'attitude de la sentinelle.

C'était Pépé, le fils de Gabito, qui, confiant dans sa force et dans sa vigueur, dédaigna sans doute de donner l'alerte pour un danger qui lui semblait encore incertain; car il se contenta de prendre sa carabine placée près de lui; alors s'approchant du plus jeune de ses camarades, il le fit lever et armer en quelques secondes. Ils échangèrent quelques mots à voix basse, puis commencèrent à tourner le rocher pour monter sur la plate-forme du côté qu'indiquaient les chiens.

Antonio n'avait pas bougé de sa place, le seul mouvement qu'il eût hasardé avait été d'armer son fusil; son cœur frappait dans sa poitrine non pas avec l'accélération que produit la fatigue ou l'émotion de la surprise, mais avec des mouvements lents et profonds qui, dans la situation périlleuse où Antonio se trouvait, auraient pu ressembler à la peur, s'il n'avait continué à se maintenir dans toute l'intégrité de sa présence d'esprit.

Les deux Ciganos étaient arrivés sur le plateau, ils se trouvaient à deux pas d'Antonio, qu'ils ne pouvaient voir, tandis que celui-ci les distinguait parfaitement. Il rassembla toutes ses facultés, son âme passa dans son regard... une détonation partit d'un des canons du fusil d'Antonio, et fut immédiatement suivie d'une autre, produite par le fusil de l'un des Ciganos, qui, voyant tomber son camarade, avait tiré sur l'adversaire, que la lueur de l'explosion venait de lui montrer; mais n'ayant pas eu le temps de viser, il tira un peu au hasard, et Antonio ne fut pas même atteint.

Le jeune chasseur conservait tout son calme; voulant à la fois épargner le sang d'un homme et se réserver le coup qui lui restait encore, il se précipita sur son ennemi; tous deux luttèrent corps à corps, et malgré les efforts courageux que le Cigano lui opposait, il parvint à le terrasser; alors, détachant sa ceinture, il lui lia fortement les bras derrière le dos et l'attacha à un arbre.

Le camp avait enfin pris l'alarme; les Ciganos, encore à moitié endormis, se débarrassaient de leur couverture, et ne comprenant pas bien ce qui se passait au-dessus d'eux, ils se regardaient d'un air hébété.

Antonio, debout sur ce roc qui les dominait d'environ vingt pieds, leur cria: « Je tirerai sur le premier d'entre vous qui fera un mouvement. » Puis il ajouta: « Si vous tenez à la vie du jeune homme qui est en mon pouvoir, rendez-moi l'enfant que vous avez volé ce soir au monte dos Loendros.

— N'acceptez pas cet échange! leur cria à son tour d'une voix pleine de rage, le Cigano prisonnier. Celui qui vous parle a tué mon frère, et il est seul ici...

— Faites comme vous voudrez, ajouta Antonio, mais décidez-vous vite; car je suis tenté de vous envoyer ce garçon par le chemin le plus court, c'est-à-dire en le poussant avec le pied jusque dans votre feu. »

La terreur s'était emparée des Ciganos; cette surprise inattendue paralysait leur courage. La femme de Gabito, qui apprenait ainsi qu'elle avait à déplorer la mort de son fils aîné, leva ses mains suppliantes vers le jeune chasseur.

« Non, non, ne tirez pas, dit le chef des Ciganos; le diable s'est déclaré contre ma tribu, et le pauvre Pépé n'a pas mieux réussi que moi à y faire entrer la fortune.

— Que l'une de vos femmes amène alors l'enfant jusqu'ici, reprit Antonio, et que pas un de vous ne bouge de sa place jusqu'à ce que je sois en selle. »

Pendant cette scène étrange, le petit Jozé s'était débarrassé de sa couverture, et échappant à Monona, qui d'abord avait voulu le retenir, mais qui resta glacée en apprenant la mort de son mari, le pauvre enfant s'était mis à genoux; il reconnaissait la voix d'Antonio et n'osait le rejoindre; ses beaux yeux noirs interrogeaient le visage des Ciganos pour y lire ce qu'il avait à craindre ou à espérer.

« Enfant de malheur! lui dit la vieille Cigana, le prenant par la main, viens et retourne vers les tiens; mieux eût valu cent fois que tu n'eusses jamais mis le pied dans notre camp. »

Jozé et sa conductrice arrivèrent sur la plate-forme; Jozé s'élança d'un bond vers Antonio, entoura son cou de ses deux bras et couvrit ses joues de baisers et de larmes. Antonio ne perdit pas une minute; sautant lestement en selle, il plaça l'enfant devant lui, et laissant la Cigana libre de délier les liens qui retenaient son fils, il partit rapidement, bien qu'avec sécurité, car il avait eu la précaution de briser les deux fusils des Ciganos. Mais il connaissait trop bien les hommes auxquels il avait affaire pour se fier à l'avance qu'il prenait sur eux; cependant, s'étant assuré qu'il n'était pas poursuivi, il ralentit sa course, contraint par les accidents du terrain qu'il parcourait. Danubio le précédait joyeusement.

Cette expédition avait duré environ six heures; le soleil était déjà sur l'horizon lorsque Antonio se trouva de nouveau en vue du monte; il était si heureux qu'il ne sentait pas les souffrances de son corps.

Le petit Jozé, fatigué de ses larmes et de la joie qui les avait taries, bercé d'ailleurs par la douce allure du cheval, s'était abandonné à un profond sommeil; sa jolie tête brune, qui d'abord se balançait à droite et à gauche, avait fini par trouver un appui sur le sein d'Antonio. Celui-ci le contemplait avec une amertume qui n'était pas sans douceur: « Oui, disait-il, dors, dors en paix, enfant, car je veille sur toi; tu m'as déjà coûté mon bonheur! il y a quelques instants, tu as manqué de me coûter la vie... mais je t'aime! je t'aime plus peut-être qu'elle ne t'aime elle-même, celle qui me repousse à cause de toi... seulement, je veux que tu sois un homme, un homme capable de rendre un jour à un autre le service que je t'ai rendu ce soir. »

Le senhor Baldio, accablé de fatigue et de douleur, était rentré depuis longtemps avec les domestiques qui l'avaient accompagné dans la direction d'Evora; il venait de donner l'ordre à d'autres serviteurs de se diriger sur des points différents; mais il se sentait découragé.

« Antonio! Antonio! disait le vieillard en marchant à grands pas dans la salle, pourquoi céder ainsi à une impétuosité aveugle? Si deux hommes seulement t'avaient accompagné, je conserverais l'espérance de revoir mes deux enfants, car Antonio et Jozé sont également nécessaires à mon bonheur! »

Dona Anna ne s'était pas couchée, ses deux filles se tenaient assises près d'elle; Marianna pleurait; Izabel, glacée par le désespoir, semblait étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle. Pour s'arracher à ce spectacle qui lui déchirait le cœur, le senhor Baldio ouvrit une fenêtre et examina la campagne; tout à coup, une exclamation d'étonnement et de joie lui échappa: « Izabel! Marianna! accourez vite! N'est-ce pas un cavalier que j'aperçois là-bas à droite de la fontaine?... »

La pauvre Izabel, que ce cri avait arrachée à sa torpeur, s'était élancée la première; un seul regard lui suffit pour reconnaître le cheval et le cavalier.

« C'est lui! mon père, c'est Antonio qui revient!

— Oh! que ne puis-je le voir aussi dis-

Salon de 184?.



Dessiné par A. de Taverne d'après le Tableau de Jacquand. Gravé par Nargeot

HENRIETTE DE FRANCE.

tinctement que toi! reprit le vieillard en embrassant sa fille.

— Oui, c'est Antonio, dit à son tour Marianna; mais il tient quelque chose devant lui... c'est un enfant!... c'est Jozé!...

— Je n'en doute pas moi, ajouta dona Anna; ne vous avais-je pas prédit, disait-elle les larmes aux yeux, que si mon petit-fils pouvait être sauvé, il ne le serait que par Antonio? »

Ils se précipitèrent tous hors du monte, et quelques minutes après le jeune chasseur remettait à Izabel le petit Jozé, qui venait de se réveiller et pleurait de bonheur dans les bras de sa tante.

Lorsque Antonio eut raconté comment il était parvenu à sauver l'enfant des mains des Ciganos, toute la famille reprit un peu de calme, et le senhor Baldio, serrant la main d'Antonio dans les siennes, lui dit :

« Mon affection pour toi ne peut s'accroître, mon garçon, parce qu'elle était déjà celle d'un père envers son fils; je voudrais pouvoir t'offrir quelque chose qui fût digne de ce que tu as fait pour nous aujourd'hui, mais je n'ai rien... que ma reconnaissance.

— Mon père, reprit Izabel en s'avançant vers lui, voilà ma main, elle est à vous. Quand je l'ai refusée à Antonio, une injuste prévention m'aveuglait. Parce qu'il ne cédait pas comme moi aux caprices de cet enfant, j'ai cru qu'il n'aurait pas pour lui le dévouement et la tendresse d'un père; maintenant, ajouta-t-elle en se tournant vers le jeune homme, je ne sais pas encore, Antonio, si vous caresserez mon neveu et supporterez avec patience les petits défauts inséparables de son âge, mais je suis sûre du moins que personne ne pourra mieux que vous le protéger et le sauver. »

J. A. Conceiro.

HENRIETTE MARIE DE FRANCE,

REINE D'ANGLETERRE.

Cette princesse, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, naquit à Paris en 1609. A seize ans elle épousa Charles Stuart, si célèbre par les événements qui lui firent perdre la couronne et la vie. Louis XIII, frère aîné d'Henriette, n'avait consenti à ce mariage qu'à condition que le pape accorderait une dispense pour la différence de religion. Douée de tous les charmes extérieurs et d'un esprit séduisant, Henriette se montrait ordinairement douce et agréable, mais ferme et courageuse dans l'occasion. Comme il avait été stipulé qu'elle jouirait d'une liberté complète relativement à l'exercice du culte catholique, elle avait emmené avec elle son confesseur et douze prêtres de la congrégation de l'Oratoire. Mais bientôt Charles Ier fut obligé d'éloigner ces ecclésiastiques, que l'imprudente prédilection de la reine avait signalés à l'animadversion publique. Vers ce temps, la peste vint ravager la ville de Londres; Henriette répandit ses bienfaits indistinctement sur les protestants comme sur les catholiques; cette conduite, aussi sage que charitable, ne désarma cependant pas les ennemis que lui avaient attirés ses trop éclatantes manifestations religieuses.

Bientôt elle eut à soutenir une bien pénible épreuve ; elle vit l'Angleterre prêter l'appui de ses armes à la cause des protestants de France, rebelles à leur souverain ; mais dans une descente qu'ils tentèrent à l'île de Rhé, les Anglais ayant été défaits, cette guerre se trouva promptement terminée par l'entremise des Vénitiens.

Depuis quelques années, l'Angleterre jouissait d'une apparente tranquillité; Henriette essaya d'en profiter pour propager la foi catholique; mais les discordes civiles et religieuses ne tardèrent guère à renaître. Des révoltes eurent lieu en Écosse et dans la Grande-Bretagne. Le roi eut à combattre ses propres sujets. On accusa la reine d'avoir abusé de la tendresse de son mari pour le faire changer de croyance et pour détruire celle de l'état. L'audace et la puissance des rebelles augmentant chaque jour, Charles I[er] fut obligé de quitter Londres et de se séparer de sa femme. Sous prétexte de conduire en Hollande sa fille aînée, mariée depuis peu à Guillaume, prince d'Orange, Henriette alla y chercher des secours d'armes et d'argent. Comme elle revenait, une affreuse tempête l'ayant assaillie, elle se tenait sur le tillac pour encourager l'équipage. Henriette perdit deux vaisseaux et se vit rejetée sur les côtes de Hollande. Ce ne fut qu'au bout de quinze jours qu'elle put tenter de nouveau les hasards de la mer et débarquer à Burlington.

Le parlement avait donné ordre à l'amiral Batten d'intercepter ce convoi ; n'ayant pu l'atteindre, l'amiral fit canonner la place de Burlington. La reine logeait sur le quai ; des boulets tombèrent sur sa maison, jusque dans la chambre où elle était couchée, et ce ne fut que par une prompte fuite qu'elle put échapper à la mort.

Pendant quelque temps elle séjourna à York et y réunit grand nombre de partisans de la cause royale, avec lesquels elle put aller rejoindre le roi, dont elle partagea la vie périlleuse et active jusqu'à ce qu'étant sur le point d'accoucher et ne pouvant suivre les hasards de la guerre civile, il lui fallut le quitter; ils se dirent un tendre adieu... qui fut le dernier!... ils ne devaient plus se revoir en ce monde.

Henriette s'était réfugiée à Exeter, et s'y trouvait si dénuée de ressources, qu'Anne d'Autriche, sa belle-sœur, dut lui envoyer jusqu'aux objets les plus indispensables pour faire ses couches. Elle y avait joint vingt mille pistoles, mais la reine d'Angleterre les fit aussitôt passer à Charles I[er]. Le 16 juin 1644, elle donna le jour à une fille que l'on nomma Henriette, et qui fut depuis duchesse d'Orléans. La reine avait à peine eu le temps de se rétablir, que, se voyant menacée par l'armée du comte d'Essex, elle entreprit de quitter l'Angleterre ; il lui fallut de nouveau affronter une mer orageuse, et ses ennemis la poursuivirent à coups de canon jusque sur les côtes de France.

Rendue dans sa patrie, Henriette s'occupa uniquement de la déplorable position du roi, à laquelle elle intéressa tous les princes de l'Europe; mais les envois successifs qu'elle lui fit de vaisseaux, d'hommes et d'argent, n'eurent aucun résultat favorable pour le malheureux Charles.

Henriette habitait le Louvre; et cette reine, dont la fortune se trouvait épuisée par les sacrifices énormes qu'elle avait faits pour son mari, se vit réduite à demander au parlement l'argent nécessaire à son existence.

Elle était dans cette triste situation, lorsqu'en 1649 elle reçut la nouvelle du jugement et de l'exécution de Charles I[er]. Après ce coup terrible, l'infortunée veuve se retira à Chaillot, où un couvent de la Visitation fut fondé sous son nom. Mais les troubles civils continuaient à désoler la France ; le roi et la famille royale, retirés à Saint-Germain, ressentaient eux-mêmes les effets de la détresse générale ; la reine

d'Angleterre était plus que jamais exposée aux douloureuses atteintes de l'indigence. Forcée de revenir au Louvre, le cardinal de Retz allant un jour l'y visiter, la trouva dans la chambre de sa fille. « Vous voyez, lui dit-elle, je viens tenir compagnie à Henriette ; la pauvre enfant n'a pu se lever aujourd'hui, faute de feu. « La postérité aura peine à croire, dit le cardinal, que la petite-fille de Henri IV ait manqué d'un fagot pour se lever, au mois de janvier, dans le Louvre!

Plus tard la reine d'Angleterre revint à Chaillot se réunir à ses religieuses, et donna de grands exemples de charité, s'imposant de secrètes mortifications, quoique sa santé fût affaiblie par des souffrances continuelles.

La France ayant été contrainte de conclure un traité avec Cromwell, qui gouvernait l'Angleterre sous le titre de Protecteur, Henriette, pour décharger la France des secours qu'elle en recevait, pria le cardinal Mazarin d'écrire à Cromwell, au nom du roi de France, afin d'en obtenir le payement de son douaire. Mais l'usurpateur répondit qu'il n'accorderait rien à Henriette, parce qu'elle n'avait pas été reconnue reine d'Angleterre. La fille de Henri IV dut encore supporter cet odieux outrage.

Lorsqu'après la mort de Cromwell, arrivée en 1658, Charles II remonta sur le trône de son malheureux père, la reine se rendit en Angleterre et reçut de vifs témoignages d'affection de ce même peuple qui, douze ans avant, avait demandé la tête de sa souveraine. Mais rien ne pouvait effacer de son souvenir la mort tragique de son mari, et d'ailleurs elle ressentait un violent chagrin de trouver ses enfants peu disposés à embrasser la religion catholique. Elle prit la détermination de revenir en France. Lors du mariage de Charles II avec l'infante de Portugal, elle fit encore un voyage en Angleterre, puis elle revint définitivement s'établir dans sa retraite de Chaillot. Elle y vécut paisiblement pendant quatre années, allant seulement passer l'automne dans une maison de campagne, à Colombe. Elle y mourut presque subitement, le 10 septembre 1669, âgée de soixante ans. Le cœur de Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre, resta au couvent de la Visitation, et Louis XIV fit transporter le corps à Saint-Denis.

Mme Edmée de Syva.

L'OPTIQUE.

Deux hommes regardaient par les trous d'une optique,
Dont chaque verre était varié de couleur ;
Ce qui, suivant la place, offrait au spectateur
Des effets différents d'un paysage unique :
Là, c'était le grand jour, et là c'était la nuit;
L'aurore ou le couchant. Un de nos hommes dit :
« Bel effet du matin ! — Voisin, vous voulez rire,
Répond l'autre, à ce mot; c'est un effet du soir.
— C'est un matin, parbleu ! je vois le soleil luire.
— Morbleu ! non, c'est la nuit; même il ferait bien noir
Sans la lune, là-bas, qui sa clarté projette. »
Quelqu'un dit : « Qu'entre vous, messieurs, la paix soit faite ;
De même, tous les deux, comment voulez-vous voir ?
Vous ne regardez point par la même lunette. »

(*Simples Fables.*) Marquis de Varennes.

REVUE DES THÉATRES.

Ozaï, ballet-pantomime en deux actes, par M. Coralli, musique de M. Gide, décors de M. Cicéri.

La scène se passe dans une des îles de l'Océanie, à l'époque de l'expédition de M. de Bougainville.

Un navire français qui venait visiter cette île s'est perdu sur ses côtes; un officier, le jeune Surville, neveu de M. de Bougainville, le seul qui soit échappé au naufrage, a été recueilli par une jeune fille nommée Ozaï. Comme c'est le premier étranger qui paraît dans cette île, craignant pour lui les dangers auxquels il aurait pu être exposé de la part des naturels, Ozaï l'a fait se cacher dans une grotte située au bord de la mer. Elle l'aime, et c'est là qu'elle vient tous les jours le voir, lui apporter sa nourriture. Surville, reconnaissant, aime Ozaï; mais avant son départ de France il aimait mademoiselle de Bougainville et il espérait l'épouser à son retour; mais il se croit condamné à passer sa vie dans cette île, et il doit bientôt s'unir à la jeune insulaire.

La partie de l'île où Surville a été jeté par la tempête. — D'un côté, une grotte dont l'entrée est presque cachée par des lianes entrelacées; — de l'autre, des massifs d'arbres, des rochers d'où s'élancent des cascades. — Au fond, la mer réfléchissant les rayons d'un brillant soleil.

Des jeunes filles se baignent, d'autres sont étendues sur la prairie, celles-ci se balancent dans des hamacs formés de lianes, suspendus aux arbres; celles-là lissent et parfument leurs cheveux. Des jeunes gens jouent de la flûte. Un groupe de jeunes filles qui dansent, tantôt s'appliquent des ailes artificielles et imitent le mouvement des oiseaux prêts à prendre leur vol, tantôt s'exercent avec des bambous. Douze d'entre elles, tenant chacune à la main une banderolle de diverses couleurs, tournent autour d'un mât, au sommet duquel les banderolles sont fixées. Pendant ces jeux, des insulaires, montés sur leurs pirogues, se livrent à la pêche; ensuite ils se rassemblent pour le repas, après lequel ils se dispersent, cherchant à se protéger contre les ardeurs du soleil par le moyen d'ombrelles formées des larges feuilles enlevées aux arbres voisins.

Restée seule, Ozaï s'approche de la grotte, frappe dans ses mains, et Surville paraît : elle lui apporte ses provisions du jour. Bien qu'il soit heureux de la revoir, il est triste; elle s'en inquiète; il lui montre la mer qui le sépare de sa patrie. Vaincu par les larmes de la jeune fille, se regardant d'ailleurs comme exilé, sans espoir de revoir mademoiselle de Bougainville, il se décide à faire d'Ozaï sa compagne, et pour consacrer ce serment, il lui passe au cou une relique et lui donne l'anneau qu'il porte à son doigt.

En ce moment, quelques habitants passent au bord de la mer. Ozaï, effrayée, dit à Surville de rentrer dans la grotte, puis elle va rejoindre ses compagnes.

Un vaisseau paraît, une chaloupe s'en détache et vient toucher le rivage. M. de Bougainville en descend, suivi de plusieurs officiers. Il prend possession de l'île au nom de son souverain, en plantant le drapeau de la France, sur un des rochers qui bordent la mer; puis il ordonne à ses marins d'explorer cette nouvelle terre, afin de voir s'ils ne découvriraient pas quelques

débris du navire sur lequel se trouvait son neveu et qui a dû échouer près de ces îles. En attendant le retour de ses officiers, M. de Bougainville s'assied sur un banc de mousse et s'endort.

Ozaï revient auprès de Surville. A la vue de cet inconnu, elle reste saisie de surprise, s'approche de lui en tremblant, admire la poignée de son épée, prend son fusil, et cherchant à en deviner l'usage, elle lâche la détente et tombe évanouie. M. de Bougainville s'éveille, se croyant entouré d'ennemis, et ne voit qu'une jeune fille étendue à ses pieds. Au bruit de l'explosion, les officiers sont accourus; ils font revenir à elle la pauvre enfant, M. de Bougainville la rassure. Les matelots débarquent; il leur ordonne de l'égayer par leurs danses. Pendant ce temps, les insulaires arrivent en grand nombre; les soldats de l'équipage leur offrent des pièces d'étoffes, des colliers, des verroteries. Ozaï veut imiter la danse des matelots: elle danse avec vivacité et comme emportée par une gaieté folle; en effet, pour la faire revenir on lui a fait boire un peu d'eau-de-vie, et la jeune insulaire finit par tomber de fatigue sur un tertre, où elle s'endort. Un coup de canon, parti du vaisseau, annonce la retraite. Les habitants s'éloignent avec leurs présents, et les gens de l'équipage allaient retourner à bord; M. de Bougainville, qui a décidé de donner à sa femme la gentille Ozaï, la fait transporter dans la chaloupe, y monte, suivi de ses officiers, et quitte le rivage.

Surville, n'entendant plus de bruit, sort de la grotte, il aperçoit le drapeau qui flotte sur le rocher... O bonheur! un vaisseau français est dans ces parages! et la chaloupe s'éloigne!... Que faire? le serment qui le retient auprès d'Ozaï, le désir de revoir sa patrie, se combattent dans son cœur... Enfin sa résolution est prise... l'amour du pays l'emporte... il reviendra chercher Ozaï pour la ramener en France... Aussitôt il s'élance à la mer, dans l'espoir de rejoindre le canot à la nage.

La chambre du capitaine dans le vaisseau monté par M. de Bougainville.

On amène Ozaï endormie; elle est déposée sur un sofa et laissée seule. La jeune fille fait un mouvement brusque, tombe, se relève, regarde autour d'elle avec étonnement, fait le tour de la chambre, se voit dans une glace et s'arrête effrayée; puis elle touche à tout: un cordon de sonnette s'offre sous sa main, elle le tire... Un petit nègre se présente... autre sujet d'effroi. Elle finissait par s'amuser du mousse qu'elle avait vêtu des habits de M. de Bougainville, lorsque celui-ci arrive, et pour éviter sa colère le mousse n'a que le temps de se sauver.

M. de Bougainville demande à Ozaï si elle est contente d'avoir quitté son île. Ozaï répond qu'elle s'étonne et s'amuse de tout ce qu'elle voit, mais qu'elle regrette sa patrie et surtout un jeune naufragé qu'elle a recueilli et qu'elle aime. Le capitaine lui promettait de la ramener un jour dans sa patrie; le mousse vient annoncer que l'on a hissé un homme à bord. On l'amène, pâle, épuisé... c'est Surville! Alors la joie d'Ozaï est extrême en retrouvant celui qu'elle croyait perdu pour elle.

Un élégant cabinet de toilette dans l'hôtel de M. de Bougainville, à Paris.

Madame et mademoiselle de Bougainville ont terminé la toilette d'Ozaï; mais la pauvre petite est bien gênée dans sa parure. Ces dames reçoivent des visites: un élégant conseiller au parlement offre un flaçon de sel anglais à la jeune insulaire; à peine l'a-t-elle respiré, qu'elle le rejette au loin; un épais financier ouvre une riche tabatière et prend une prise de tabac. Ozaï, qui suit des yeux tous ses mouvements, porte aussitôt la main à la tabatière et fait comme lui... la voilà qui éternue d'une manière fort désagréable. M. de Bougainville amène Surville, il vient d'être élevé au grade de lieutenant de vaisseau. Tout le monde le félicite; Ozaï, qui ne comprend

pas la cause de ces compliments, ne voit que ses épaulettes, avec lesquelles elle joue... Mais malgré la tendresse de la jeune fille, malgré sa beauté, Surville est inquiet, mal à son aise. Un domestique vient avertir que la voiture de ces dames les attend pour la promenade du matin. Le jeune homme présente son bras à mademoiselle de Bougainville, mais au moment où elle l'accepte, Ozaï, passant entre eux deux, s'en empare... Décidément, Surville est bien embarrassé : il a promis à la jeune fille de l'épouser; cependant c'est sa cousine qu'il aime, qu'il a toujours aimée...

Les jardins de l'hôtel de Bougainville, illuminés pour une fête. — Au fond, une draperie fermée; sur le côté, un pavillon en treillage.

Les personnes invitées sont revêtues de costumes de tous les pays. Surville et mademoiselle de Bougainville dansent un pas où figurent les quatre parties du monde; des musiciens jouent les airs nationaux de chacun de ces pays. Ozaï est triste : elle est jalouse de la grâce de mademoiselle de Bougainville et de l'empressement que Surville lui témoigne... Une scène inattendue vient la distraire : les draperies du fond s'ouvrent et laissent voir le tableau d'un des sites de l'île dans laquelle Surville a fait naufrage. Ozaï y est représentée au milieu de ses compagnes. Cette surprise, ménagée par Surville, attire les applaudissements de toute la compagnie; M. de Bougainville est le seul qui marque du mécontentement : il voit avec déplaisir l'affection de son neveu pour la belle insulaire, et craint que cet amour ne nuise au projet qu'il a formé de l'unir à sa fille; aussi, lorsque toute la société s'est retirée, il retient Surville pour l'entretenir à ce sujet. Ozaï se cache afin de les écouter, car elle s'est aperçue de l'embarras que son fiancé éprouve avec elle, et du mécontentement du capitaine... elle veut en connaître la cause. Surville avoue à son oncle qu'il est très-malheureux; il aime plus que jamais sa cousine; mais il a promis d'épouser Ozaï, et tiendra son serment. M. de Bougainville n'essaye pas de le faire changer de résolution; cependant il ne renonce qu'avec douleur à l'espérance qu'il avait conçue depuis longtemps de le nommer son fils.

La pauvre Ozaï, qui a tout entendu, vient tomber à leurs pieds; M. de Bougainville appelle ses gens et on l'emporte évanouie.

Le cabinet du roi à Versailles.

Le roi reçoit plusieurs officiers, leur remet des brevets, des commissions; M. de Bougainville et Surville se présentent. Le roi charge M. de Bougainville de visiter une seconde fois les îles de l'Océanie, et lui donne la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Louis; puis il congédie tout le monde et rentre dans ses appartements.

Le port de Marseille. — La rade est remplie de vaisseaux.

On fait des préparatifs pour un embarquement. Des gardes de la marine forment la haie; M. de Bougainville arrive, entouré de sa famille et de ses amis, auxquels il fait ses adieux... Mais où est donc Ozaï? On s'inquiète de ne pas la voir... Elle paraît, vêtue de son costume d'insulaire, s'approche de Surville, lui rend l'anneau et la relique qu'elle en a reçus, lui dit qu'elle le dégage de ses serments et retourne dans sa patrie, où elle va mourir de douleur. Surville, éperdu, fait un mouvement vers Ozaï... elle l'arrête, prend la main de mademoiselle de Bougainville, la met dans celle de Surville, et va tomber aux genoux du commandeur, en lui demandant de l'emmener; M. de Bougainville la relève avec bonté. Elle fait à Surville un signe d'adieu, s'élance avant qu'on ait pu la retenir, atteint la chaloupe qui doit rejoindre le vaisseau, et s'y précipite; M. de Bougainville la suit, et tout le monde reste immobile sous le coup de l'émotion produite par cette scène.

Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

SALON DE 1847.

Troisième et dernier article.

M. ÉDOUARD HAMMAN. — *Le Réveil de Montaigne, enfant.*

Le jeune Montaigne est représenté couché et endormi. Son père épie avec intérêt l'instant de son réveil, qu'on devine devoir être bientôt amené par les sons d'un instrument dont joue doucement un musicien placé debout près du lit où repose le futur philosophe.

Il y a beaucoup de naturel et de vérité dans cette jolie composition, dont le sujet est tiré de ce passage des *Essais de Montaigne.* « ..... parce qu'aucuns tiennent » que cela trouble la cervelle tendre des » enfants, de les esveiller le matin en sur» sault, et de les arracher du sommeil (au» quel ils sont plongez beaucoup plus que » nous ne sommes) tout à coup et par vio» lence. Mon père me faisait esveiller par » le son de quelque instrument et ne feus » jamais sans homme qui m'en servist. »

M. HENRI-FRÉDÉRIC SCHOPIN. — *Fondation de l'hôtel des Invalides.*

Louis XIV, entouré de toute sa cour et prêt à partir pour la conquête de la Hollande, approuve sur l'emplacement même où doit être érigé l'hôtel destiné à servir de refuge aux militaires invalides, les plans de cet édifice dressés par les architectes Mansart et Bruand. Le projet de règlement de cette noble et grande institution est présenté par Colbert. Le roi le signe.

L'ensemble de ce tableau est satisfaisant. La couleur ne manque pas d'éclat, et le dessin et le modelé laissent moins à désirer que dans les autres toiles exposées cette année par M. Schopin.

M. JULES DUVAL LECAMUS. — *Saint Germain, évêque d'Auxerre, et sainte Geneviève.*

En 429, saint Germain, évêque d'Auxerre, se rendant en Angleterre, passa par Nanterre et s'y arrêta pour se reposer et prier. Les habitants du village accoururent demander au saint sa bénédiction pour eux et leurs enfants. Ce fut dans cette occasion que saint Germain distingua la petite Geneviève, et que sa destinée lui ayant été révélée, il consacra à Dieu la bergère et prédit au peuple sa sainteté future.

Ce sujet religieux a été bien compris et bien rendu par M. Jules Duval Lecamus. Sa composition est simple et habilement exécutée.

M. Maindron, que sa statue de Velléda, placée au jardin du Luxembourg, et d'autres œuvres non moins remarquables ont depuis longtemps rangé parmi les meilleurs sculpteurs, a, lui aussi, été inspiré par la sainte patronne de Paris. Il l'a représentée aux genoux d'Attila et arrêtant, avec ses prières, le guerrier prêt à faire saccager Paris par ses hordes barbares. Dans ce groupe colossal, M. Maindron a prouvé qu'il possède des qualités bien précieuses, la force et la grâce. Son Attila est terrible, sa Geneviève admirable de sainte confiance en la protection divine.

M. FRANÇOIS BIARD. — *Quatre heures au Salon.*

Les gardiens du Musée, exacts à se débarrasser d'un public qui, à leur gré, est beaucoup trop ami des arts, font retentir les galeries du cri fatal : « Allons, messieurs, on ferme ! » Leur bouche démesurément ouverte, leurs gestes forcenés contrastent d'une manière originale avec l'inertie de la majeure partie du public, qui n'en tient compte, et s'est arrêtée devant un tableau signé Biard, représentant

un monsieur dansant avec un tambour de basque et pliant un genou devant une dame. Le personnage de ce tableau, le vieux Chevalier de ***, élève de Vestris, que sa supériorité dans l'art de la danse rend, *très-célèbre* à Paris, est au milieu de cette foule, et semble fort heureux de se voir en peinture et d'être reconnu. Ces trois *rapins* débraillés, mécontents de ne pas voir leurs œuvres au Salon, et cette dame, effrayée du cri des gardiens, sont très-amusants, tandis que ce sourd, son cornet sous le bras, continue de lire son journal. M. Biard est un artiste spirituel et observateur, qui sait peindre à la fois l'histoire, le paysage, et les scènes les plus comiques de la vie.

M. AMÉDÉE DE TAVERNE. — *L'Araba.*

Des dames turques se rendent en chariot à la promenade des *eaux douces*, sur les bords du Bosphore; des esclaves noirs les escortent et voudraient les défendre contre les regards curieux de jeunes officiers français. Cette jolie toile a un aspect oriental qui charme tout d'abord; le coloris en est vif, brillant, harmonieux. M. de Taverne marche avec succès sur les traces des maîtres de l'école vénitienne.

M. OCTAVE PENGUILLY L'HARIDON. — *Un Mendiant.*

Sortant d'un cabaret dont l'apparence n'a rien de rassurant, voici un mendiant à figure sinistre. Il est chargé d'une besace et s'appuie sur des béquilles; un chien noir et maigre marche devant lui. Cette petite toile, d'un aspect saisissant, est remarquable par la finesse merveilleuse de son exécution.

M. CHARLES LECOINTE. — *Le Berger et la Mer.*

C'est à une fable de la Fontaine que M. Lecointe a emprunté le sujet dont il a animé son joli paysage.

La mer promet monts et merveilles;
Fiez-vous-y : les vents et les voleurs viendront.

Il y a beaucoup de talent dans l'exécution de cette toile; la couleur en est vive, mais un peu trop uniforme.

Mlle ADÈLE GRASSET. — *Silvio Pellico dans sa prison, à Venise.*

Pendant son séjour dans les prisons de Venise, Silvio Pellico était visité par la fille du geôlier. Il lui lisait la Bible, et se trouvait heureux d'éclairer l'intelligence de cette jeune fille. Un jour, elle baisa le passage de la Bible qu'il venait de lui expliquer. C'est le sujet du tableau de Mlle Grasset; elle l'a traité d'une manière à la fois touchante et gracieuse; il y a du naturel et de la simplicité dans la pose de la jeune fille.

Mme CLARA NARGEOT. — *Les Œufs de Pâques.*

Les petites figures de ce tableau sont faites finement et avec esprit. C'est une composition qui donne une idée très-avantageuse du talent de cette dame.

Mlle Rosa Bonheur a exposé des animaux peints avec une vigueur de pinceau très-rare; Mlle Henriette de Longchamps a des fruits bien groupés

Mme de Mirbel tient toujours d'une main ferme le sceptre de la miniature : ses portraits d'*Ibrahim Pacha* et du général *Pajol* sont des chefs-d'œuvre.

M. Auguste Moynier a fait un joli dessin, très-ressemblant, de M. E. M***. Mlle Zodalie Ducluseau a peint le portrait de Mlle A*** au pastel. C'est une œuvre charmante, dont le moindre mérite est une ressemblance parfaite; le dessin en est pur et le coloris doucement harmonieux.

Mme EDMÉE DE SYVA.

—

CORRESPONDANCE.

—

J'ai lu dans l'histoire de nos ancêtres, les Gaulois et les Franks, que toute famille devenait responsable pour chacun de ses membres. Comme d'après la loi salique les crimes étaient punis d'une amende proportionnée à leur nature, quand un honnête homme avait le malheur d'être parent d'un voleur, d'un assassin dont il lui fallait payer les crimes, il s'ensuivait que cet honnête homme courait le risque d'être ruiné. Aussi cette même loi lui permettait-elle d'aller chez un magistrat et d'y faire un acte par lequel il n'entendait plus être de la famille d'un voleur et d'un assassin.

Tu le vois, ma chère, nous sommes toujours les descendants de ces Gaulois et de ces Franks; car, bien que maintenant, devant la loi, les fautes soient personnelles, devant la société la famille est encore responsable des fautes de ses enfants. Comment pourrait-il en être autrement? Si ce parent a été un grand poëte, un homme utile, un guerrier fameux, un artiste célèbre, sa famille prendra une part de la gloire, des honneurs et de la considération qu'il aura mérités; par la même raison s'il s'est rendu coupable d'un de ces crimes sans expiation, sans remède... d'une bassesse enfin, sa famille en portera la peine... C'est triste!... mais ne nous plaignons pas de cette solidarité que la société et nos mœurs nous imposent; elle force les enfants d'un même père à s'aider, à se secourir mutuellement; si, malgré cela, le déshonneur venait s'abattre un jour sur la famille, elle ne l'aurait pas mérité, et en la voyant porter le deuil de celui de ses fils qui serait mort civilement, moralement... la société plaindrait cette famille et ne pourrait l'accuser.

Tenons-nous donc bien, en nous soutenant par la main les uns les autres; marchons avec honneur dans le sentier si difficile de la vie, afin que notre nom soit sans tache, que le front de notre mère n'ait jamais à rougir; car: *Vertu passe richesse*, et c'est la meilleure dot que nous puissions jamais offrir à notre époux.

Ces réflexions te paraîtront bien graves, ma chère, elles me sont suggérées par les conversations que l'on me permet d'entendre et dont je fais mon profit. Ainsi j'apprends sur Rome des choses bien touchantes. Le Saint-Père, dans sa bonté, s'occupe du sort des Juifs. Pour *la jeune Palestine*, Pie IX est le Messie; pour les *conservateurs*, ce n'est qu'un grand prophète... mais pour son peuple, c'est un père adoré. On raconte que deux hommes buvaient dans un cabaret de Rome; ils se querellent, sortent pour se battre, et déjà les couteaux étaient tirés... lorsque vient à passer un moine. « Ah! leur dit-il, cela fera bien de la peine à notre Saint-Père! » A ces simples paroles, les deux hommes jettent au loin leurs couteaux et renoncent à leur vengeance, *pour ne pas faire de la peine au Saint-Père!*

Douze religieux d'un couvent passaient par Rome. Ne pouvant se présenter tous devant Pie IX, six se détachent de leurs frères, viennent s'agenouiller devant le pape, reçoivent sa bénédiction et s'éloignent. Mais, prêts à sortir du palais, un remords les fait revenir sur leurs pas. « Saint-Père, lui disent-ils en s'agenouillant de nouveau, nous sommes douze, la bénédiction que Votre Sainteté nous a donnée était pour nous, maintenant donnez-nous-la pour nos frères, qui sont à la porte à nous attendre. » N'est-ce pas que cette douce et pieuse foi est bien touchante?

Le beau temps nous a ramené l'espé-

rance. Puisse le ciel et la terre s'entendre pour nous accorder une bonne récolte en blé, en vin, en fruits, en légumes, afin que nous partagions avec les peuples qui seront moins heureux que nous… Déjà, dit-on, la récolte des pommes de terre a manqué en Irlande… mais, mon Dieu! cette contrée a donc décidé la mort de ses habitants!

La mort!… elle frappe riche ou pauvre! Madame la comtesse de Castellanne, née Greffulh, vient, en peu de jours, d'être enlevée à sa famille, à ses amis, à ses pauvres. L'intelligence de Mme de Castellanne était vive, flexible; son esprit aimable, distingué; son âme généreuse et accessible à toutes les infortunes; sa vie une suite de bonnes œuvres.

Quand je pense que madame de Castellanne, bien que souffrante, se faisait réveiller de bonne heure afin de travailler pour les pauvres, cela me donne du courage, et je vais t'expliquer notre planche.

Le n° 1 est un dessin de col; il se brode au plumetis, sur belle mousseline. Ce qui est couvert d'un pointillé se fait au point de sable, c'est-à-dire se couvre de petits pois formés de trois points. — Les ronds grands ou petits qui ont un point au milieu se font comme des œillets.

Le n° 2 est une manchette.

Le n° 3 est un feston pour les bandes de mousseline qui entourent les mantelets — les canezous — les pèlerines.

Le n° 4 est un semé pour canezou et pour pèlerine.

Le n° 5 est un dessin d'entre-deux qui se brode au plumetis et au point de sable.

Le n° 6 est un dessin de tapisserie jaspée qui emploie les plus petites aiguillées de laine, et dont la suite du dessin est laissée à ta fantaisie. Comme on travaille un peu au hasard, on peut impunément se tromper, cela fait même quelquefois très-bien. Des bandes de velours groseille, ou des bandes de drap bleu, peuvent être cousues des deux côtés de cette bande et servir pour un grand fauteuil, une descente de lit ou un devant de cheminée.

Le n° 7 ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin. Bien entendu que tu peux en ôter ou en ajouter.

Le n° 8 est le dessin d'un tricot à colonnes torses et à colonnes à jour. Prends trois aiguilles de fer ou de bois, leur grosseur sera décidée par l'usage que tu voudras faire de ce tricot.

Pour exécuter cet échantillon, monte 24 mailles comme si tu montais une jarretière.

1er TOUR. *A l'endroit.* Tricote deux mailles simples — jette ton coton sur l'aiguille de droite comme si tu voulais tricoter à l'envers, et prends deux mailles que tu tricotes ensemble (c'est la 1re colonne à jour), tricote 8 mailles simples (c'est la colonne torse), jette ton coton sur ton aiguille de droite, comme si tu voulais tricoter à l'envers, et prends deux mailles que tu tricotes ensemble (c'est la 2e colonne à jour); tricote 8 mailles simples (c'est la 2e colonne torse); jette ton coton comme si tu voulais tricoter à l'envers, et prends les deux dernières mailles que tu tricotes ensemble (c'est la 3e colonne à jour).

2e TOUR. *A l'envers.* Tricote les deux premières mailles — tourne ton coton autour de ton aiguille de droite, ramène-le devant toi, et prends deux mailles que tu tricotes ensemble — tricote 8 mailles simples (la bride de la colonne à jour doit être la 8e maille) — tourne ton coton autour de ton aiguille de droite, ramène-le devant toi et prends deux mailles que tu tricotes ensemble — tricote 8 mailles simples (la bride de la colonne à jour doit être la 8e maille) — tourne ton coton autour de ton aiguille de droite, ramène-le devant toi et prends deux mailles que tu tricotes ensemble.

3e TOUR. *A l'endroit.*
4e TOUR. *A l'envers.*
5e TOUR. *A l'endroit.*
6e TOUR. *A l'envers.*

7ᵉ TOUR. *A l'endroit.* Tricote deux mailles simples — jette ton coton sur ton aiguille de droite, prends deux mailles que tu tricotes ensemble — va chercher la troisième aiguille de fer ou de bois, enfile dessus les trois premières mailles qui sont sur ton aiguille de gauche, laisse retomber devant toi cette troisième aiguille, — avec ton aiguille de droite, tricote, simples, les trois premières mailles qui sont sur ton aiguille de gauche — relève avec ta main gauche la troisième aiguille, les trois mailles que tu y as enfilées tricote-les, simples, avec ton aiguille de droite. (Débarrasse-toi de cette troisième aiguille.) — Tricote simples les deux mailles qui te restent pour compléter la 1ʳᵉ colonne torse — jette ton coton sur ton aiguille de droite et prends deux mailles que tu tricotes ensemble — reprends la troisième aiguille, enfile dessus les trois premières mailles qui sont sur ton aiguille de gauche, laisse retomber devant toi cette troisième aiguille, — avec ton aiguille de droite tricote, simples, les trois premières mailles qui sont sur ton aiguille de gauche — relève avec ta main gauche la troisième aiguille, les trois mailles que tu y as enfilées, tricote-les, simples, avec ton aiguille de droite. (Débarrasse-toi de cette troisième aiguille.)—Tricote, simples, les deux mailles qui te restent pour compléter la 2ᵉ colonne torse — jette ton coton sur ton aiguille de droite et prends les deux dernières mailles que tu tricotes ensemble.

A présent, recommence à partir du 2ᵉ TOUR, *à l'envers*, et ainsi de suite.

Avec ce dessin, des aiguilles à tricoter, des bas et du fil d'Écosse, tu peux couvrir des pelotes de satin que tu garnis ensuite d'une dentelle, aussi en tricot, planche VII, année 1846. Cette bande, exécutée en fil d'Écosse très-fin, avec des aiguilles fines, ferait un joli entre-deux.

Et, à propos, je te dirai que les maîtresses de maison placent sur les meubles de salon des pelotes qu'elles piquent d'épingles de toutes les sortes, de toutes les couleurs, afin que les dames qu'elles reçoiven puissent relever une tresse de cheveux qui s'échappe, fermer une robe qui s'entr'ouvre, reformer les plis d'un bonnet qui sied mal, rattacher une épaulière qui tombe..... toutes petites choses qui nous troublent et nous rendent insupportable une soirée où nous nous serions bien amusées ! Mais aussi comment peut-on avoir de l'esprit et être aimable, quand on se sent ridicule !...

Avec des aiguilles plus longues, plus grosses et du coton retors, tu fais des couvertures pour le dossier et pour les bras d'un fauteuil — des couvertures pour des coussins de percaline de couleur.

Avec des aiguilles de bois et de la laine de Saxe, tu tricote des couvrepieds et des couvertures de berceau d'enfant. Tu peux faire ces objets ainsi : une bande pareille à ce dessin nº 8, tricotée en laine blanche — une en laine jaune — une en laine rouge — une en laine bleue — une en laine noire — une en laine verte, puis recommencer, et réunir ces bandes l'une à côté de l'autre, dans l'ordre où je les place, en les cousant à l'envers avec une aiguillée de laine.

Ce tricot, exécuté en laine noire, avec de grosses aiguilles de bois, et posé sur un coussin de percaline rose, ou jaune, serait très-joli.

Le nº 9 est une dentelle au crochet. Chaque feston est de neuf mailles. Tu peux la faire plus basse ou plus haute, elle sert à garnir des taies d'oreiller, des draps de lit.

Pour un col, tu prends du fil d'Écosse très-fin, tu fais onze ou treize mailles par chaque feston ; tu couds cette dentelle au petit collet d'un corps de fichu, en la fronçant de quatre centimètres. Sous ce col tu passes un ruban de gros de Naples rouge ou vert, que tu noues sous ton menton, comme une cravate, et arrêtes par une broche.

Le nº 10 est un des côtés du devant d'un katzaweck pour ta petite sœur, eût-elle sept ou neuf ans.

Le nº 11 est un des côtés du dos.

Le n° 12 est la manche. Les entailles indiquent les plis qui forment le coude.

Ces katzawecks se font en taffetas pareil à la jupe, ils se garnissent d'une passementerie cousue au-dessus de l'ourlet et s'agrafent sur la poitrine. Ils se font aussi en percale blanche, pareille à la jupe, et se garnissent d'une petite dentelle blanche. J'en ai vu en taffetas noir, garni d'une dentelle pareille ; en nankin garni d'une passementerie de coton blanc. Rien de joli, de leste, de gracieux comme une petite fille ainsi vêtue : bottines grises — bas blancs — caleçon court — jupe de taffetas écossais descendant aux genoux et ornée d'un large ourlet — katzaweck en taffetas vert — cheveux tressés avec des rubans verts et tombant sur la jupe — chapeau de paille noué sous le menton avec des brides de ruban vert, et, de chaque côté des joues, une grosse rosette de ruban pareil, cousue sur les brides.

Le n° 13 est un des côtés du devant d'une veste de spahis.

Le n° 14 est un des côtés du dos.

Le n° 15 la manche.

Cette veste se taille en nankin, en mérinos ou en petit drap noir ou *bleu Joinville*, elle se garnit tout autour et autour du bas des manches d'un ruban de passementerie cousu à plat ; elle se ferme par des brandebourgs sur la poitrine; les manches ont aussi une rangée de boutons de chaque côté, bien qu'elles ne se ferment pas, et laissent dépasser la chemise.

Le n° 16 est un pantalon. Pour les pièces de détails, comme elles sont toujours les mêmes, je ne te les envoie pas.

Des bottines grises, un pantalon de nankin — une veste de mérinos gris — une fine chemise — une cravate de foulard écossais — une casquette de paille et une canne à la main, complettent ce costume, qui peut convenir à un petit garçon de sept à neuf ans.

Et maintenant, à nous deux !... Eh bien, non, je n'ai rien de nouveau à te dire, sinon que : les mantelets forment la pointe derrière ; sur les robes de jaconas à fleurs et fond blanc, on porte nouées, sur le côté gauche, de longues ceintures de ruban aux couleurs de la robe ; et les *fanchons* de taffetas, garnies de dentelle noire, ou d'une ruche découpée, qui couvrent le fond des chapeaux de paille, courent les rues... je ne te les conseille pas... Mais je m'aperçois que la place me manque... c'est un vrai chagrin pour moi, ma chère, et je dirai comme le rébus de notre dernière planche:

Chacun porte sa croix !

Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉPHÉMÉRIDES.

Le 5 juin 1310, *loi somptuaire rendue par Philippe le Bel, roi de France.*

Par cette loi, Philippe le Bel défendit à tous les comtes, barons, ainsi qu'à leurs femmes, de porter des robes d'étoffe dont l'aune coûtât plus de vingt-cinq sols.

MOSAIQUE.

Hasarder sa vie n'est rien ; mais hasarder sa gloire est le dernier effort de l'intrépidité.

CHRISTINE, reine de Suède.

Il est un sixième sens où les cinq autres viennent se confondre, c'est le sens des beaux-arts.

CHATEAUBRIANT.

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.


0
5
7½
12
16
26
36
48

DES CONSTITUTIONS MODERNES.

DEUXIÈME ARTICLE.

CONSTITUTION ANGLAISE.

Il n'est pas de pays dont l'histoire, dont la vie tout entière, politique ou civile, nous doive plus intéresser et soit plus intimement liée à la nôtre, que celle de l'Angleterre. De longues et fréquentes guerres, des traités qui semblent destinés à les finir par une alliance fraternelle et durable, rapprochent à chaque instant, dans l'histoire européenne, le nom de ces deux nations, placées à l'avant-garde de la civilisation et choisies, par la Providence, pour la répandre sur le monde entier. De plus, la constitution anglaise a été, on peut le dire, mère de la nôtre : c'est donc elle qui doit nous occuper immédiatement après notre constitution nationale.

Les institutions et les lois qui ont successivement régi la Grande-Bretagne, offrent une suite, une filiation non interrompue. Là, point de ces crises dans lesquelles on voit un système entièrement neuf remplacer un autre système, et quelque radicale que semble une révolution en Angleterre, les changements que les plus grands événements ont jusqu'ici apportés dans la constitution, ont toujours eu leur source logique et naturelle dans l'ancienne législation.

La division territoriale actuelle de l'Angleterre remonte certainement aux anciens rois saxons, peut-être même aux Bretons, que ceux-ci dépossédèrent. On sait, à n'en pouvoir douter, que lorsque l'Heptarchie (les sept royaumes) fut réunie sous un chef unique, en 827, le pays était déjà divisé en comtés (*shires*), ayant chacun leur *alderman*, ou comte particulier.

Le jury, une des plus belles institutions judiciaires de l'Angleterre, remonte au moins à Alfred, c'est-à-dire au neuvième siècle.

On croit retrouver le parlement dans l'antique assemblée du *wittenagemot*, que la conquête normande ne détruisit qu'imparfaitement.

Elle eût bien voulu tout détruire pourtant, cette conquête, dont le chef, Guillaume, duc de Normandie, eut un moment l'idée de faire disparaître jusqu'à la langue des vaincus. Mais tous ses efforts furent inutiles, et toujours les Anglais réclamèrent comme leur droit *les bonnes lois du roi Edouard*. C'est, on peut le dire, sur ces lois qu'est basée aujourd'hui encore la constitution anglaise, dont nous allons essayer de vous donner une idée, mesdemoiselles.

Cette constitution repose presque en son entier sur la *grande charte*, qu'en 1215 les barons révoltés arrachèrent au misérable Jean Sans-terre.

La révolution de 1649, qui fit tomber la tête de Charles Ier, ne changea que momentanément le gouvernement, en substituant la république à la monarchie. Dès 1660 le fils du monarque décapité, Charles II, remonta sur le trône avec des priviléges égaux à ceux qu'avaient possédés ses ancêtres, et quand son frère Jacques II, qui lui succéda, violant toutes les lois, blessant les sentiments les plus chers du peuple qu'il était appelé à gouverner, se fit enfin chasser, Guillaume III, qui prit sa place, ramena, par la *déclaration des droits*,

l'Angleterre à sa constitution ancienne et naturelle.

Le gouvernement de l'Angleterre est monarchique, constitutionnel et représentatif; trois pouvoirs le composent : le roi, chef de l'église établie, aussi bien que du gouvernement politique et civil; la chambre haute, ou chambre des lords, dans laquelle siégent héréditairement les aînés des grandes familles aristocratiques et les grands dignitaires de l'église; la chambre basse, ou chambre des communes, dont les membres sont élus à peu près comme sont élus nos députés.

La couronne d'Angleterre est héréditaire, non de mâle en mâle, mais aussi pour les femmes. Voici l'ordre de succession suivi plutôt que fixé par aucune loi positive et bien arrêtée :

Sont appelés à hériter du trône : le fils aîné du monarque, ou à défaut de ce fils l'héritier qui le représente; les filles, selon l'ordre de primogéniture, lorsqu'il n'y a pas de fils. Si le roi mourant laisse des filles et des fils, les derniers sont toujours préférés, quel que soit l'ordre de leur naissance. A défaut d'héritier direct, la couronne passe au collatéral le plus proche, sans distinction de sexe. La majorité des rois commence à l'âge de dix-huit ans; la régence est réglée et départie par le testament du feu roi ou par acte du parlement.

Lorsqu'une reine d'Angleterre se marie, son époux, quel que soit son rang, n'est que le premier gentilhomme de son royaume; jamais il ne porte le titre de roi, il n'en a ni les fonctions ni les priviléges. Une seule exception à cette loi générale se présente dans l'histoire d'Angleterre : celle de Guillaume III; mais Guillaume III arriva à la royauté par une révolution qui semblait avoir tout mis en question.

Tous les Anglais ne sont pas égaux devant la loi : les pairs, les membres du haut clergé, ne relèvent pas des mêmes tribunaux que le reste de la population. L'Angleterre est, on le dit souvent, le pays par excellence de la liberté politique; mais ce n'est nullement le pays de l'égalité : sous ce rapport, la France marche bien avant elle.

Il y a en Angleterre trois classes de citoyens : 1° les *lords* ou noblesse titrée (*nobility*); 2° les chevaliers ou petite noblesse (*gentry*); 3° les bourgeois (*commonalty*). Le clergé ne forme point une classe à part : il se confond, suivant les différents degrés hiérarchiques, dans les trois autres classes. Le privilége de la naissance, la seigneurie (*lordship*), ne se communique qu'à l'aîné de la famille. Ces aînés, membres héréditaires de la chambre haute, sont en réalité la seule noblesse de l'Angleterre. Les titres de noblesse en usage dans la Grande-Bretagne sont ceux de duc, marquis, comte, vicomte, baron; généralement, les titres les plus élevés comprennent d'autres titres inférieurs : les ducs et marquis sont qualifiés princes en style de chancellerie. L'aîné de chacune des familles de la haute noblesse a le titre de lord ou seigneur; il est pair du royaume et baron du parlement (*baron of parliament*). Le maire de Londres a le titre de *lord*, mais seulement tant qu'il est dans l'exercice de ses fonctions de maire. Les archevêques et les évêques jouissent personnellement du rang et des droits de la haute noblesse : ils siégent comme pairs dans la chambre haute.

Les membres de la petite noblesse (*gentry*) prennent les titres de maître (*master*), écuyer (*esquire*), chevalier (*knight*); ils mettent avant leur prénom le mot *sir*, qui correspond non-seulement à notre monsieur, mais encore, et dans ce cas, à notre ancien *messire*.

Les terres des seigneurs de la haute noblesse (*nobility*) ne participent que peu ou point aux charges de l'impôt; il en est de même des terres ecclésiastiques, et la plupart des priviléges féodaux et cléricaux qu'a abolis la révolution française, sont encore aujourd'hui en pleine vigueur dans la Grande-Bretagne.

La liberté individuelle est garantie par la loi dite d'*habeas corpus*, aux termes de laquelle toute personne qui fournira caution ne pourra être détenue préventivement plus de trois jours; deux cas font exception : celui de félonie et celui de haute-trahison. La personne qui se porte caution pour quelque accusé, s'oblige à représenter dans un délai fixé, qui varie de trois jours à dix, cet accusé, aussitôt qu'elle en sera légalement requise.

La religion d'État est pour l'Angleterre l'anglicanisme; pour l'Écosse, le presbytérianisme; mais dans l'une comme dans l'autre de ces parties de la Grande-Bretagne, se montrent une multitude de sectes diverses, dont rien chez nous ne peut donner l'idée. Le catholicisme règne en Irlande; mais les catholiques y sont soumis à une loi d'exception qui nous semble à nous, Français, de la plus monstrueuse injustice. On sait les efforts qu'il a fallu au catholique O'Connell pour parvenir à la chambre des communes sans être obligés de renier sa foi.

La personne du souverain est inviolable et sacrée. Les ministres, qui ont le titre de *secrétaires d'état*, portent seuls la responsabilité des actes qui émanent du gouvernement; cependant l'autorité suprême appartient au monarque; les résolutions même du parlement ne sont que des suppliques, qu'il peut dans tous les cas rejeter par ces simples paroles : *le roi avisera*. A la couronne aussi est attribué le pouvoir exécutif; c'est le souverain, roi ou reine, qui commande les forces de terre et de mer, lui qui déclare la guerre ou fait la paix, qui nomme aux charges publiques dans toutes les branches de l'administration, comme à toutes les dignités de l'Église, dont il est le chef spirituel et temporel; lui enfin qui, s'il ne fait les règlements et ordonnances législatives, doit au moins, pour qu'elles aient force de loi, les avoir sanctionnées et signées.

Comme chez nous, la proposition d'une loi peut également émaner du souverain, de la chambre des lords ou de la chambre des communes. Le droit de pétition est en usage en Angleterre comme en France; mais il a bien plus d'extension chez nos voisins que chez nous. Les pétitions qu'on adresse au parlement sont parfois tellement volumineuses, par le nombre de signatures dont elles sont couvertes, qu'elles forment d'énormes volumes. Souvent elles sont portées au parlement par des troupes de peuple, hommes, femmes, enfants, bannière en tête. Ces manifestations ne prennent que rarement le caractère d'une émeute, tant elles sont dans les mœurs du peuple anglais.

La chambre des lords est, comme nous l'avons dit, composée de pairs laïques héréditaires, et de hauts dignitaires de l'église anglicane. Le monarque peut, à volonté, augmenter le nombre de ses membres. Une fois nommé, un pair lègue à son fils son siége dans le parlement. Les pairies ecclésiastiques font exception à cette règle; elles ne sont pas plus héréditaires que les siéges qu'elles représentent.

La chambre basse ou chambre des communes, qui est en réalité le plus important des trois pouvoirs qui forment le gouvernement de la Grande-Bretagne, est composé de mandataires envoyés par les villes et par les bourgs.

Depuis l'acte de réforme de 1831, le nombre de ses membres est fixé à cinq cent quatre-vingt-seize. Les membres de la chambre des communes sont choisis dans des élections populaires, auxquelles peut prendre part tout Anglais, ayant atteint sa majorité, et payant une légère contribution.

Rien ne limite la capacité d'éligibilité, ni l'âge, ni la fortune. Pour pouvoir être élu, il n'est même pas nécessaire d'être électeur. La chambre basse a vu plus d'une fois des membres âgés de moins de vingt ans. Pitt fut dans ce cas. Trop souvent l'élection est achetée ouvertement, à beaux

deniers comptants, soit par un riche candidat, soit par le gouvernement lui-même.

Comme chez nous, au souverain appartient le droit de proroger ou de dissoudre le parlement.

Depuis la révolution de 1689, le gouvernement de l'Angleterre a tour à tour été aux mains de l'un des deux grands partis politiques qui divisent le pays, des *whigs* ou des *torys*. Les whigs veulent le progrès indéfini de la liberté politique et religieuse; les torys prétendent arrêter la constitution à la *déclaration des droits* qui signala l'avènement du roi Guillaume III, en 1689. Mais, qu'il soit whig ou tory, tout ministère doit avoir la majorité dans les chambres. Si elle ne lui est pas acquise dans toute question essentielle, il se retire immédiatement. Telle est non-seulement la loi, mais encore la coutume invariablement suivie en Angleterre.

Le ministère ou cabinet se compose de quatre secrétaireries d'état; celle de l'intérieur, celle des affaires étrangères, celle de la guerre et des colonies, enfin la chancellerie de l'échiquier, qui est le ministère des finances.

A côté du ministère se trouve le conseil privé (*privy councel*), dont les membres se montent aujourd'hui à près de deux cents.

L'organisation judiciaire de la Grande-Bretagne est loin d'être aussi parfaite, aussi simple que la nôtre. Elle n'est pas une comme chez nous, et nos voisins n'ont aucun recueil de lois qui se puisse comparer à notre code. L'Angleterre proprement dite, l'Écosse, l'Irlande, le pays de Galles, sont soumis à des lois d'origine diverses, ou bien à des lois d'exception, fruit d'une conquête dont on semble vouloir éterniser les traces. Heureusement le jury est là pour corriger les défauts de la législation.

Les Anglais connaissent trois espèces de iurys, qui ont chacune des attributions et des règles différentes : le grand jury, le petit jury, et le jury spécial.

Le grand jury, appelé aussi jury d'accusation, jury du roi, jury d'enquête, juge simplement de la validité de la prévention.

Le petit jury, jury de jugement, qu'on nomme aussi jury de la partie, par opposition au jury du roi, connaît de la validité de l'accusation. Appliqué aux seules causes criminelles, il répond à notre jury français.

Quant au jury spécial, il peut, dans tous les cas, être requis par tout accusé ou criminel, mais alors la procédure se fait aux frais de cet accusé.

Le jury juge sans appel, non comme chez nous, à la simple majorité, mais à l'unanimité. L'accusé a le droit d'exercer de nombreuses récusations.

Les cours de comté correspondent à nos tribunaux civils; le tribunal du shériff à nos justices de paix; mais ces juridictions diverses sont loin d'être aussi nettement déterminées que chez nous. Tout, excepté le jury, est confusion dans la législation judiciaire de l'Angleterre.

La Grande-Bretagne se divise administrativement en Angleterre propre, qui comprend quarante comtés, et en principauté de Galles, qui en contient douze.

L'Irlande, qui forme un gouvernement à part, ayant un vice-roi, est divisée en quatre provinces, subdivisées en trente-deux comtés.

L'autorité supérieure est partagée, dans chaque comté, entre le shériff et le lord lieutenant ou chef de la milice. Le fonctionnaire qui vient immédiatement après le shériff se nomme *coroner*. Si l'administration civile appartient au shériff, le *coroner* a pour mission de s'enquérir des faits qui peuvent donner lieu à une action publique. Les coroners, dont il y a trois ou quatre par comté, sont élus à vie par le peuple. Leurs fonctions correspondent à peu près à nos juges d'instruction. Le juge de paix vient après le *coroner*. Aux termes

de la constitution, le roi est le premier juge de paix du royaume; mais la justice de paix anglaise ne ressemble nullement au tribunal auquel en France nous donnons ce nom.

Le dernier degré des fonctions judiciaires est celui de *constable;* c'est un emploi de police assez semblable à celui de nos commissaires, quoique moins important.

Les cours de judicature ordinaires, en dehors des assises où siége le jury, sont : la *cour des plaids communs*, pour le jugement des causes où les sujets plaident entre eux; la *cour du banc du roi*, à laquelle sont déférés les cas qualifiés félonie, les atteintes à la paix publique; enfin la *cour de l'échiquier*, pour les droits et redevances appartenant au roi. Chacune de ces cours est composée d'un grand juge (*chief-justice*) et de trois conseillers.

On appelle des jugements de la cour des plaids communs à la cour du banc du roi, et des jugements de celle-ci à la cour de l'échiquier. Dans tous les cas, on a un dernier recours à la chambre des lords.

Au-dessus de tous ces tribunaux s'élève la cour de la chancellerie, de laquelle ressortent exclusivement les causes qui intéressent personnellement le roi et le domaine royal, et beaucoup d'autres causes qu'il serait trop long d'énumérer ici. La cour de l'échiquier ne juge pas d'après des textes de lois rigoureux ou bien arrêtés, mais d'après l'arbitrage du juge.

La difficulté de faire juger à Londres, où réside le roi, duquel, aux termes de la loi, émane toute justice, a donné lieu à la création de tribunaux ambulatoires, dont les membres, au nombre de douze, vont tour à tour dans chaque comté, deux fois par an, tenir des assises, dans lesquelles ils sont assistés par des jurés, pris dans le pays.

Voilà, mesdemoiselles, le résumé fidèle, sinon parfaitement clair et lucide, de la constitution politique de l'Angleterre et de son organisation judiciaire. La première est simple, facile à expliquer, bien définie, sans aucune possibilité d'équivoque. Il n'en est pas de même de la seconde, et rien chez nous ne peut donner l'idée de la confusion, des contradictions de ce qu'on nomme le corps des lois. A cause de ces défauts les procès peuvent être éternisés; on en a vu plusieurs durer ainsi plus d'un siècle. Par bonheur, dans les cas importants, le jury siégeant et jugeant sans appel, met son sentiment à la place des textes morts.

Cette constitution, cette organisation que nous venons de vous exposer, ne vous semblent-elles pas, mesdemoiselles, inférieures à la constitution française? Pour nous, nous n'oserions dire que le patriotisme ne nous égare pas quelque peu; mais il nous semble qu'il en est de même de toutes les constitutions dont nous nous promettons de vous faire encore connaître quelques-unes dans nos prochains numéros.

Mme PAULINE ROLAND.



REVUE LITTÉRAIRE.

Histoire des mœurs et de la vie privée des Français; usages, coutumes, institutions, physionomie de chaque époque, etc., etc., depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours; par Émile de la Bédollièrre, t. Ier. Chez Victor Lecou, libraire-éditeur, rue du Boulbi, 10.

Premier article.

Comme rien de ce que fait M. Émile de la Bédollièrre ne m'est indifférent, j'ai lu son livre dans l'espoir que, bien qu'il soit trop savant, trop sérieux pour vous, mesdemoiselles, il devait renfermer cependant quelques passages qui puissent vous intéresser... Je ne m'étais point trompée.

M. Émile de la Bédollièrre, en parlant des superstitions de nos ancêtres, prouve qu'elles nous viennent des Romains et que le moyen âge fut un progrès sur la civilisation romaine.

« Il était d'usage, dit-il, en Grèce et en Italie, d'ouvrir un volume au hasard et de tirer un pronostic des premières lignes de la page. On consultait les *sorts* d'Homère, les *sorts* de Virgile, les *sorts* de Claudien; dans les Gaules, ces livres furent remplacés par des livres saints. Ce mode de divination était en vogue au quatrième et au cinquième siècle, même dans le clergé et pour les affaires les plus sérieuses. Vers l'an 340, l'évêque d'Orléans, Euverte, se sentant vieux, proposa au peuple de donner sa démission en faveur d'Aignan (à cette époque c'était le peuple qui nommait ses évêques); comme les fidèles hésitaient, Aignan s'imposa un jeûne de trois jours, puis étant entré dans l'église, il déposa sur l'autel le livre des Psaumes, les Épîtres de saint Paul, le Nouveau Testament et des billets portant chacun le nom d'un candidat. Un jeune enfant prit au hasard un de ces billets... il portait le nom d'Aignan. On ouvrit le livre des Psaumes à ce passage: » Heureux celui que vous avez choisi et pris, il demeurera dans votre temple. » On ouvrit les Epîtres de saint Paul à ce passage: « Personne ne peut mettre un autre fondement que celui qui a été posé. » On ouvrit le Nouveau Testament à ce passage: « C'est sur cette pierre que je bâtirai mon église. » Et tous ces témoignages réunis décidèrent la nomination d'Aignan. »

L'auteur cite encore ce fait: « Consortia, fille de saint Eucher, évêque de Lyon, était recherchée en mariage par un jeune homme de riche famille. Elle lui demanda sept jours de réflexion, qu'elle passa dans le jeûne et dans la prière. Au bout de ce délai, le prétendant revint, accompagné d'une des plus respectables dames de la ville, et renouvela ses instances. « Je ne puis ni vous accepter ni vous refuser, répondit Consortia, tout est entre les mains de Dieu: rendons-nous à l'église; faisons dire une messe; posons le livre des Evangiles sur l'autel; prions ensemble, puis ouvrons ce livre et apprenons la volonté céleste. » Le jeune homme y consentit: la jeune fille désirait se vouer à la vie religieuse, cette épreuve lui fut favorable, car les premières lignes de la page ouverte contenaient: « Quiconque aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. »

Mais plus tard les évêques, les conciles essayaient de détruire ces superstitions. En 506, le concile d'Orléans mit au rang des crimes la divination par les *sorts des saints*, et excommuniait tout clerc ou laïque convaincu d'avoir enseigné cet art ou de l'avoir pratiqué.

Pour saper les derniers vestiges du vieux monde, les directeurs de l'Eglise gallicane,

Remi de Reims, Germain de Paris, Grégoire de Tours, Médard et Eloi de Noyon et tant d'autres, non moins recommandables, prodiguèrent les homélies, les sermons, les instructions pieuses. Dans un de ses sermons saint Eloi disait : « Surtout, je vous » en conjure, je vous supplie de ne suivre » rien les usages sacriléges des païens. Ne » consultez en aucun cas les sorciers, les » devins, les enchanteurs, les magiciens, » sous peine de perdre immédiatement le » fruit du baptême. Ne tenez compte ni des » éternuements, ni des augures, ni du chant » des oiseaux ; mais avant d'entreprendre » un voyage ou un travail, signez-vous au » nom du Christ, récitez avec foi et dévo- » tion le Symbole et l'Oraison dominicale, » et l'ennemi du genre humain ne pourra » vous nuire. Qu'aucun chrétien ne remar- » que le jour où il sort de sa maison, car » Dieu a fait également tous les jours ; que » personne, en commençant un travail, ne » fasse attention ni au jour, ni à la lune ; » gardez-vous bien aux kalendes de janvier » de prendre des déguisements honteux et » ridicules, de vous couvrir de peaux, de » vous travestir en veau ou en cerf, de pro- » longer vos banquets pendant la nuit et de » donner des étrennes. Ne vous placez point » autour d'un feu pour faire des évocations, » car c'est une œuvre diabolique. Que per- » sonne, à la fête de saint Jean, ou de tout » autre saint, ne se livre à des danses dia- » boliques. N'invoquez ni Neptune, ni Plu- » ton, ni Diane, ni Minerve, ni les génies » et autres inepties semblables. Ne célébrez » ni au mois de mai, ni en aucun temps, le » jour de Jupiter, le jour où vous achevez » la charpente ou bien les murs d'une mai- » son ; enfin tout autre jour que le dimanche. » Que nul chrétien n'allume des cierges, ne » fasse des vœux aux temples, aux pierres, » aux fontaines, aux grottes, aux carrefours ; » qu'on n'attache point d'amulettes au cou » d'un homme ou d'un animal, quand même » elle serait fabriquée par des clercs et con- » tiendrait des passages de l'Ecriture, car » ces choses prétendues saintes sont un » poison du diable et non un remède de » Jésus-Christ. Il est défendu à tous de » faire des lustrations, d'enchanter des » herbes, de faire passer des bestiaux par » la fente d'un arbre creux ou par un trou » creusé dans la terre, car c'est les consa- » crer au diable. Qu'aucune femme ne sus- » pende de l'ambre à son cou ; qu'aucune, » pour faire de la toile, de la teinture ou tout » autre ouvrage, n'invoque Minerve et autres » fausses divinités ; mais, en tout travail, » souhaitez la grâce de Jésus-Christ, et con- » fiez-vous de tout votre cœur en la vertu » de son nom. Ne vous épouvantez pas » quand la lune s'éclipse, car elle s'éclipse » à certaines époques par l'ordre de Dieu. » Ne craignez pas d'entreprendre quelque » chose à la nouvelle lune, car Dieu a » fait la lune pour marquer le temps, pour » tempérer l'obscurité de la nuit, et non » pour contrarier vos travaux ou pour trou- » bler l'esprit humain, quoique les sots » s'imaginent que la lune contribue aux » souffrances de ceux qui sont possédés des » démons. »

Le christianisme eut fort à faire pour rendre plus humbles les orgueilleux et riches Gaulois, pour rendre miséricordieux les féroces et implacables Franks. Si je vous citais les supplices et les atroces tortures que les lois imposaient du cinquième au huitième siècle, vous en auriez la pâleur au front et le dégoût au cœur. Bientôt les évêques, au lieu de baser la répression des crimes sur les tortures et de punir la chair des égarements du libre arbitre, n'admirent que des châtiments spirituels : la pénitence et l'excommunication.

C'était le dimanche, au son de toutes les cloches, en présence de tous les fidèles, au milieu de douze prêtres munis de torches ardentes, que, revêtu de son grand costume, l'évêque lançait l'anathème.

« D'après l'autorité des lois canoniques » et l'exemple des saints Pères, disait-il d'une » voix haute et solennelle, au nom du Père

» et du Fils, et par la vertu du Saint-Esprit, » nous séparons les coupables du giron de » l'Église, comme persécuteurs, ravisseurs » et homicides, et nous les condamnons par » l'anathème d'une malédiction perpétuelle. » Qu'ils soient maudits à la ville, maudits » à la campagne! que leurs biens soient » maudits et que leurs corps soient maudits! que les fruits de leurs entrailles et » les fruits de leurs terres soient maudits! » que sur eux tombent toutes les malédictions que le Seigneur a lancées par la » bouche de Moïse contre le peuple violateur de sa loi! qu'ils soient anathèmes, » *maranatha*, c'est-à-dire qu'ils périssent » à la seconde venue de Jésus-Christ! que » nul chrétien ne leur dise : Salut! que nul » prêtre ne célèbre pour eux la messe et » ne leur donne la sainte communion. » Qu'ils soient ensevelis dans la sépulture » de l'âne, et qu'ils soient comme un fumier sur la face de la terre! et, à moins » qu'ils ne viennent à résipiscence et ne » donnent satisfaction par amende et pénitence à l'Église de Dieu qu'ils ont lésée, » que leur lumière s'éteigne comme vont » s'éteindre les flambeaux que nous tenons » dans nos mains! »

Les prêtres jetaient leurs torches par terre et les éteignaient en les foulant aux pieds. De ce moment, l'excommunié marchait solitaire au milieu de la multitude, il était retranché de la société des hommes, méconnu de ses plus chers amis, et marqué comme Caïn du signe de la réprobation. On déclarait sa succession ouverte; on le fuyait, les portes se fermaient à son approche; on brisait la coupe que ses lèvres avaient touchée, la table où il avait pris ses repas, le siége sur lequel il s'était assis. Le maudit entendait les vents lui répéter son arrêt, le soleil lui paraissait toujours sombre, il tremblait au bruit de la foudre comme si elle devait le frapper, ses jours s'écoulaient lents et mornes, il redoutait la nuit comme l'avant-courrière de la nuit éternelle, et croyait voir, prêts à le saisir, les mauvais anges planer au-dessus de sa tête.

Quelle punition qu'une vie passée ainsi! mais au moins elle donnait au coupable le temps de se repentir et de se faire pardonner de Dieu et des hommes! Ces mœurs, ces lois, sont changées; il n'y a que les superstitions que nous ayons conservées; celle de la divination par les *sorts des saints* est toujours en faveur dans nos campagnes; le vendredi, le jour de la nouvelle lune sont des jours néfastes; le vol d'un corbeau, la salière renversée sont des signes de malheur; nous allumons encore le feu de la Saint-Jean et surtout nous avons conservé les étrennes!

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

THE LITTLE ORPHAN BOY.

Stay, lady, stay for mercy's sake.
And hear a little orphan's tale!
Ah! sure my looks must pity wake
'Tis want that makes my cheek so pale!
Yet I was once a mother's pride,
And my brave father's hope and joy;
But in the Nile's proud fight he died.
And I am now an orphan boy.

Poor foolish child! how pleased was I,
When news of Nelson's victory came,
Along the crowded streets to fly,
And see the lighted windows flame!
To force me home my mother sought:
She could not bear to see my joy;
For with my father's life 'twas bought
And made me a poor orphan boy.

The people's shouts were long and loud.
My mother shuddering, closed her ears:
Rejoice! rejoice! shrill cried the crowd;
My mother answered with her tears.
Why are you crying thus, said I,
While others laugh and shout with joy?
She kiss'd me, and with such a sigh!
She call'd me her poor orphan boy.

What is an orphan boy? I cried,
As in her face I look'd and smiled;
My mother through her tears replied:
You'll know too soon, ill-fated child!
And now, they've toll'd my mother's knell,
And I'm no more a parent's joy;
O lady!... I have learnt too well,
What 'tis to be an orphan boy.

Oh! were I by your bounty fed —
Nay, gentle lady, do not chide:
Trust me, I mean to earn my bread:
The sailor's orphan boy has pride.
Lady, you weep... Ah! this to me?
You 'll give me clothing, food, employ?
Look down, dear parents! look and see
Your happy, happy orphan boy!

OPIE.

LE PETIT ORPHELIN.

O madame! écoutez, je vous prie, le récit d'un pauvre orphelin. Mon regard doit inspirer la pitié, la misère a pâli mes joues; cependant j'étais autrefois l'orgueil d'une mère, l'espérance et la joie d'un père brave; mais il mourut à la glorieuse bataille du Nil, et je suis maintenant orphelin.

Combien j'étais insensé de me réjouir, quand on proclama la victoire de Nelson! J'allais avec ardeur dans les rues, où l'on se pressait pour voir les fenêtres illuminées. Ma mère tâchait en vain de me retenir. Elle ne pouvait supporter ma joie, car cette victoire, achetée au prix de la vie de mon père, m'avait rendu orphelin.

Aux longues acclamations du peuple, ma mère se bouchait les oreilles en frémissant. A ce mot: *Vivat! vivat!* répété par la foule, ma mère ne répondait que par des sanglots. Pourquoir pleurer ainsi, lui disais-je, tandis que chacun laisse éclater sa joie? Elle m'embrassa en soupirant, et m'appela son pauvre orphelin.

Qu'est-ce qu'un orphelin? m'écriai-je, en la regardant avec un sourire. Au travers de ses larmes elle me répondit: Tu le sauras trop tôt, malheureux enfant! Et maintenant que la cloche funèbre a sonné pour ma mère, je ne suis plus la joie de personne. O madame! je n'ai que trop appris ce que c'est que d'être orphelin!

Que ne suis-je protégé par vous! Aimable dame, ne me repoussez pas; car, voyez-vous, je veux gagner mon pain; l'orphelin du marin est fier. Eh quoi, madame, vous pleurez... Ah! c'en est trop! Vous voulez pourvoir à mes nombreux besoins? Vous voulez m'employer près de vous? Du haut du ciel, chers parents, regardez, et voyez votre heureux orphelin!

Mlle DENISE MINETTE.

EUDOXIE.

ÉPISODE DES GUERRES DE L'EMPIRE.

Thécla et Eudoxie, d'une honnête famille de la Saxe, étaient restées orphelines dès leur bas âge. Madame Offenheim, leur tante maternelle, les avait recueillies dans son domaine, près de Dresde, ou plutôt, dans le domaine de son mari, vieillard plus que septuagénaire, qui eût été son père, et qui, ayant conçu pour elle une tendre affection l'avait demandée en mariage, parce qu'elle n'avait pas de fortune, et afin de pouvoir, tout naturellement, lui laisser un sort convenable.

Thécla et Eudoxie installées, aimées et choyées dans le castel de M. Offenheim, par leur tante qui leur fut d'abord une mère pour les soins dus au premier âge, et bientôt une institutrice pour l'éducation que réclame la jeunesse, les chères petites, grâce à tant de sollicitude et d'amitié, n'avaient pas eu le temps de se savoir orphelines.

Depuis plus de dix ans, le petit château d'Offenheim était devenu, par l'amabilité de la châtelaine, le rendez-vous des personnes les plus distinguées et les plus agréables du voisinage; de manière que Thécla et Eudoxie, indépendamment d'une instruction et d'une éducation des plus soignées, étaient redevables à leur tante de tous les meilleurs plaisirs. Jamais jeunes demoiselles n'avaient été plus heureuses et plus contentes de leur bonheur... lorsqu'un soir madame Offenheim les fit appeler auprès de son lit, où on la croyait retenue par une légère indisposition.

« Mes enfants, leur dit-elle, ce n'est point une indisposition, ce n'est pas une maladie, c'est la mort!... Demain vous serez orphelines une seconde fois... Un anévrisme déjà ancien va tarir dans quelques heures les sources de ma vie... je le sens... j'avais caché la gravité de mon état à mon mari... Pourquoi assombrir encore les ombres de sa vieillesse?... Je ne vous en avais rien dit, mes chères petites. Pourquoi pâlir d'avance les roses de votre printemps?... Quoique j'espère en la miséricorde de Dieu, je regrette cette vie où je vous laisse. Je la regretterai moins, si vous me promettez de ne pas abandonner votre vieil oncle, que les infirmités commencent à accabler, et que la solitude achèverait de briser. Cependant, grâce à ses libéralités, je puis vous laisser à chacune vingt mille ducats de dot; mais si vous vous mariez, avant que Dieu ait rappelé votre oncle, promettez-moi d'imposer l'obligation de vivre avec lui, comme première condition de votre mariage. Ce ne sera pas trop de vous deux pour remplir le vide de mon absence... il m'aime tant!... L'affection se mesure à l'étoffe du cœur qui aime, et non au mérite de l'objet aimé... Adieu!... adieu!... promettez, et laissez-moi seule avec le prêtre qui entre. »

Et les deux jeunes filles jurèrent ce qui leur était demandé, en inondant de larmes la main qui se levait encore pour les bénir.

La nuit même cette sainte femme mourut. La contrée entière fut en deuil; tout le monde pleura, excepté M. Offenheim: il avait un trop violent désespoir.

Cette mort fit une révolution complète dans le château d'Offenheim, qui devint aussi triste et aussi désert qu'il avait été prospère et animé. Le vieux châtelain, immobile de douleur, fut frappé d'une paralysie du bras droit; et il n'avait plus d'autre consolation que la vue et les soins de Thécla et d'Eudoxie.

Rien ne se ressemblait moins que les deux sœurs entre elles. Thécla, les yeux et les cheveux noirs, la taille haute et élancée, avait le caractère altier, l'humeur vive et coquette, l'imagination plus ardente que le cœur. Eudoxie avait pour ainsi dire l'âme blonde comme les cheveux; ses yeux bleus étaient doux et voilés comme son cœur, un tendre nuage de mélancolie semblait envelopper son front et son esprit; ses devoirs étaient ses premiers plaisirs. Tout excitait les vœux de Thécla; un rien contentait ceux d'Eudoxie. Sans doute, Eudoxie soupirait un peu de l'austérité de sa vie auprès de M. Offenheim, mais il lui avait été légué par sa tante, et elle ne comprenait pas pour elle-même un autre bonheur que de le rendre moins malheureux. Thécla, au contraire, supportait avec impatience un pareil assujettissement, et ses rêves ne tendaient qu'aux moyens possibles de s'en affranchir. C'était presque toujours Eudoxie qui soutenait les pas du vieillard, qui lui faisait de saintes et intéressantes lectures, et qui lui chantait les airs qu'il préférait, les vieux airs de sa jeunesse. Elle était admirable de soins, de gaieté, de courage, et M. Offenheim avait retrouvé des larmes pour pleurer sa jeune épouse; c'était une grande joie pour Eudoxie. Thécla au contraire avait presque toujours quelque bonne raison pour n'être pas près de M. Offenheim; il s'en apercevait bien, mais il ne s'en plaignait jamais; il était trop bon, et aussi trop content de son Antigone-Eudoxie, qui inventait d'ailleurs mille excuses afin d'expliquer l'absence de sa grande sœur.

Quelques mois à peine écoulés, un riche mariage se présenta pour Eudoxie; mais il fallait quitter le château d'Offenheim, et ce mariage fut manqué. Au premier moment Thécla en avait conçu beaucoup de jalousie. Belle et brillante comme elle était, voir sa cadette recherchée ainsi avant elle, son orgueil en souffrit cruellement: depuis ce jour elle ne cessa d'écrire à Dresde aux connaissances qu'elle y avait contractées pendant les dernières années où l'on recevait tant de monde à Offenheim. Enfin, un matin arriva un courrier qui lui apportait la nouvelle qu'elle était nommée lectrice et demoiselle d'honneur de la reine. Vite, elle porta la lettre à sa sœur, qui lui dit seulement: « Et la promesse au lit de mort de notre tante?» Thécla, sans se déconcerter, répondit: « J'ai promis que je ne me marierais qu'à la condition de rester auprès de M. Offenheim... mais ce n'est pas pour me marier que je le quitte... Ainsi...

— C'est juste! répliqua Eudoxie en rougissant pour sa sœur de cette interprétation; mais, ajouta-t-elle, tu vas donc me laisser seule, chargée d'une si grande responsabilité...

— Ah! mon Dieu, interrompit Thécla, je tomberais bientôt malade d'ennui, et je serais pour toi-même une charge plus qu'une aide. Les caractères et les tempéraments varient comme les figures. Tu te plais à cette vie d'abnégation auprès de ce bon vieillard; je t'admire et je voudrais t'imiter; mais je n'en ai ni la force ni le courage... Une langueur mortelle m'a saisie... l'air de la cour me ranimera.

— Adieu donc, Thécla, reprit Eudoxie, adieu, et sois heureuse! »

Huit jours après, une grande dame vint chercher Thécla; M. Offenheim, qu'Eudoxie avait préparé, embrassa la fugitive en lui demandant de souvent lui écrire. Puis, quand les chevaux partirent au galop, se retournant vers Eudoxie: « Ma fille, lui dit-il, te voilà seule chargée du pauvre vieillard!... Dieu te récompensera!

— Il me récompense déjà, répliqua Eudoxie, puisque vous m'appelez votre fille. »

Sur ces entrefaites, l'armée française qui marchait de victoire en victoire, et qui marchait très-vite, s'empara de la Saxe, mais à titre d'alliée. L'empereur Napoléon respecta la couronne du vieux roi,

seulement, le pays fut occupé par nos troupes, précaution utile aux projets de Napoléon sur l'Autriche et sur la Prusse. Les généraux, officiers et soldats furent répartis chez les habitants. Un général de la garde se présenta, lui et sa suite, avec un billet de logement au château d'Offenheim. Il fallut bien le recevoir, et, qui plus est, le recevoir bien. Le général souffrait encore d'une blessure récente; c'était d'ailleurs un homme jeune encore, d'une grande distinction, et aussi doux dans la vie ordinaire qu'il était terrible dans les combats. M. Offenheim l'admit à sa table, et le Français fut témoin des vertus angéliques d'Eudoxie, dont la grâce l'avait d'abord frappé. Au bout d'un mois de séjour, il fit à l'oncle l'aveu d'un sentiment qu'il cachait le mieux possible aux yeux de la nièce, et offrit son nom et sa main. Il était dans la plus belle passe de fortune et d'ambition, favori de l'empereur et tenant à une excellente famille de l'Alsace... quasi Allemand par conséquent, ce qui touchait beaucoup M. Offenheim. Le vieillard rajeunissait à cette espérance; l'idée de pouvoir confier avant de mourir sa chère Eudoxie à un époux si éminent par sa position et qui paraissait si digne d'elle par le cœur, répandait sur la figure du vieillard et dans son humeur une teinte de joie inaccoutumée, dont Eudoxie jouissait sans se l'expliquer. Les informations sur le général furent faciles à prendre. Quand M. Offenheim fut tout à fait en règle de ce côté, il appela Eudoxie et lui révéla le grand secret. « Si tu ne te sens pas d'éloignement pour le général, mon enfant, c'est une chose faite.

— Ah! monsieur... mon bon oncle... mon père!... » C'est tout ce que put d'abord articuler Eudoxie.

Puis elle ajouta après un moment de silence : « Mais... tant de gloire et de bonheur ne vaut pas la douceur de rester près de vous; je ne puis rompre cette habitude de mon cœur... il m'est impossible de vous quitter, même pour une félicité dont je sens tout le prix.

— Mon enfant, reprit le vieillard, ta piété filiale et ingénieuse a instruit ce qui m'entoure de tous les soins que ma pauvre existence demande. Tu as de bonnes élèves ici, je t'assure, je m'en contenterai fort bien. Et d'ailleurs, si je voulais ce mariage; si je te l'ordonnais...

— Je vous désobéirais, mon père! répliqua Eudoxie. Oui... et ne vous fâchez pas. Quand ma bonne tante fut près de mourir, elle nous fit jurer à ma sœur et à moi, en nous léguant nos dots, de ne nous marier qu'à la condition de ne pas vous quitter... Ce serment, qui était d'avance écrit dans mon cœur, fut bien vite sur mes lèvres. Vous ne voudriez pas me rendre parjure et malheureuse.

— Eh bien, reprit encore M. Offenheim, tu te marieras et tu ne me quitteras pas. Je te suivrai en France, dans ton ménage... Qu'as-tu à dire maintenant? » Et aussitôt il ouvrit ses bras à Eudoxie, stupéfaite de joie et de surprise.

« Comment! s'écria-t-elle, vous me serrez dans vos deux bras! est-ce que je rêve?

— Non, tu ne rêves pas, mon enfant, le chagrin m'avait paralysé, le bonheur me ressuscite... Général! cria-t-il, venez, venez, et embrassez l'oncle de votre femme! »

Eudoxie était rouge et pâle tour à tour de pudeur, d'orgueil et de joie. Son cœur avait parlé comme celui du général, mais sa bouche serait restée muette jusqu'à la mort.

Le contrat de mariage fut signé le même jour que la paix.

Eudoxie écrivit à Thécla une lettre où tout son cœur s'épanchait. Thécla répondit par un mot assez spirituel; et, après plusieurs mariages manqués, elle se fit chanoinesse pour être au moins appelée *Madame*.

Le bonheur d'Eudoxie dure encore, et s'est accru d'année en année, à travers bien des révolutions. Cela prouve que la vertu a sa récompense sur la terre... quelquefois!

Émile Deschamps.

ORIGINE DU NOM DES RUES DE PARIS.

CINQUIÈME ARTICLE.

LA RUE DE LA HUCHETTE.

Au onzième et jusqu'au milieu du douzième siècle, la rue de la Huchette s'appelait rue de Laas, parce qu'elle se trouvait sur le territoire d'un petit pays de ce nom, lequel payait redevance non point au roi, mais au seigneur abbé de Saint-Germain, qui le vendit aux religieux de Sainte-Geneviève. Ce ne fut que vers la fin du treizième siècle qu'elle porta le titre définitif de rue de la Huchette, car après avoir cessé de s'appeler rue de Laas, elle avait pris le nom de rue des Rôtisseurs, parce qu'on y voyait sans cesse, comme dans la rue aux Ours (rue aux Ouës, pour aux Oies), des broches exposer aux regards de merveilleuses volailles, dont le délicieux parfum allait au loin délecter l'odorat des gourmands du vieux Paris.

Un chroniqueur raconte que le frère Bonaventure Calatagirone, général des cordeliers à Rome, et un des négociateurs de la paix de Vervins, avait été si frappé de la rôtisserie de cette rue et de celle de la rue aux Ouës, que, quand il fut de retour en Italie, il ne parlait d'autre beauté de Paris: *Veramente*, disait-il, *queste rotisserie sono cose stupenda* (1).

Cette rue avait emprunté son nom nouveau à l'enseigne d'un petit cabaret représentant une huche dorée et qu'on appelait l'*Hôtel de la Huchette.* Le récit suivant nous apprendra comment et pourquoi le modeste cabaret ou *hôtellerie du muid d'étain* avait quitté son premier titre pour s'intituler pompeusement *Hôtel de la Huchette*, et avait remplacé son muid vermoulu par une superbe huche toute reluisante de dorure.

Dans une des plus pauvres maisons de la rue des Rôtisseurs, une vieille femme était venue demeurer avec son fils encore très-jeune. Nul ne savait d'où venait cette femme, ce qu'elle avait fait dans d'autres temps, et les plus rusées commères du voisinage purent apprendre seulement qu'elle avait été riche autrefois, mais que la mort de son mari l'avait laissée sans ressources, elle et son enfant. Une des commères, qui se piquait de plus d'habileté que les autres, crut deviner à certains traits du visage et à quelques autres indices qu'elle était juive ou au moins fille de Juif, mais que, comme à cette époque on ne pouvait pas toujours sans danger revendiquer son titre d'enfant d'Israël, la nouvelle venue avait pris soin d'envelopper ses réponses d'une si prudente réserve qu'on fut forcé de se borner à des conjectures que le temps finit même par faire abandonner.

D'ailleurs l'hôtesse du *Muid d'étain* trouva le moyen de faire cesser tout commentaire fâcheux sur son compte; si elle n'était pas une voisine causeuse, elle était serviable, parfois même généreuse, payant exactement sa taxe et sa dîme aux gens du roi, aux sergents de l'abbaye, à ceux de la paroisse, donnant à toutes les quêtes, et comme elle n'avait jamais manqué chaque hiver, à la Noël, d'offrir au curé de Saint-Julien le P[illegible]uvre, sa paroisse, la plus belle o[illegible]e [illegible]serie, ce dernier n'avait ja-

(1) Vraiment ces rôtisseries sont choses étonnantes.

mais hésité à déclarer l'hôtesse chrétienne très-orthodoxe, et paroissienne très-estimable. A l'aide de cette conduite qui la mettait en de bons termes avec tous, la tavernière put en dix années, non-seulement élever son fils, mais encore réaliser quelques économies qui devaient servir à l'établir dans une autre profession, si celle d'hôtelier ne convenait point à ses goûts.

Mais à vingt ans Claude était un beau grand garçon trop bien habitué à cette vie d'intérieur et d'action facile pour en chercher une autre ; puis il avait jeté les yeux sur une jeune fille du voisinage dont il voulait faire sa femme, et il s'émerveillait d'avance en pensant à l'effet que produirait la jolie Berthe, assise dans le comptoir de chêne de l'hôtellerie. Aussi à la première avance de sa mère, Claude lui confia son secret, ses espérances, ses projets, et la bonne femme se prit à pleurer de joie à la vue de son rêve le plus cher accompli, car elle se sentait vieille et cassée, et tremblait toujours de laisser en mourant son pauvre Claude seul sur la terre.

Elle s'empressa donc dès le lendemain du jour où cette bienheureuse confidence lui avait été faite, de se vêtir de ses plus beaux habits et d'aller trouver le père de Berthe, honnête peaussier de la rue de l'Iraigne, pour lui demander son agrément au mariage de Claude avec sa fille.

Le brave marchand de peaux n'avait pas eu le temps, en débitant ses produits, d'apprendre la diplomatie. Aussi ne chercha-t-il à mettre ni finesse ni détours dans sa réponse; il s'empressa même de témoigner à la mère de Claude la joie que lui causait sa proposition, ajoutant même d'un petit air satisfait de lui-même, qu'il espérait bien qu'un jour, grâce à cette association, le *Muid d'étain* deviendrait le *Muid d'argent*. Ce qui prouve que le bourgeois de Paris a de tout temps cultivé le jeu de mots, fût-ce même au douzième siècle, et rue de l'Iraigne, qu'on appelait aussi rue de la Triperie, à cause de l'industrie spéciale qui s'y exerçait.

Quelques jours après, la rue des Rôtisseurs était tout en émoi, on célébrait les noces de Claude et de Berthe, et la tavernière du *Muid d'étain* avait voulu que tous ses voisins fussent de la fête. On parla longtemps dans le quartier du dîner qui fut donné ce jour-là en pleine rue, avec vin coulant comme de source, et du merveilleux spectacle des rôtis qui tournaient en plein air et auxquels chaque passant venait couper sa tranche, qu'il pouvait arroser d'une belle pintée de vin de Suresnes. La chronique rapporte que le soir le guet fut gris, ce qui onc ne s'était vu auparavant, ce qui onc ne se vit plus depuis. Aussi nul n'osa troubler une fête à laquelle tous et chacun prenaient part, et en cotant les bénédictions données aux jeunes époux à une par bouchée et par gobelet de vin, on trouvera qu'ils en avaient reçu pour une éternité de bonheur.

Peu de temps après la mère de Claude, qui en confirmation de ses pressentiments semblait n'avoir attendu que le mariage de son fils pour quitter la terre, tomba dangereusement malade. Les physiciens appelés déclarèrent qu'il n'y avait pas de remède, et en effet le mal fit des progrès si rapides, que bientôt elle fut à l'extrémité. Au moment de mourir, prévoyant qu'après sa mort les jeunes gens ne manqueraient pas de réformer l'intérieur qui avait vieilli avec elle, l'hôtesse appela près d'elle son cher fils, et lui fit jurer d'excepter des meubles mis à la réforme, la vieille huche vermoulue qui se trouvait au fond de la grande salle du cabaret.

Puis, répondant d'avance à toute question sur cette recommandation qui pouvait paraître étrange : « Tu t'étonnes, mon cher Claudot, lui dit-elle, que ce soit à cette vieille huche que je tienne de préférence à notre beau bahut, ou au coffret qui vient de ton pauvre père et qui est tout orné d'orfévreries; c'est que vois-

tu, mon garçon aimé, j'ai caché dans le fond de cette huche une précieuse relique qui sera ton salut en un jour adverse. Si, après que je t'aurai quitté, mon pauvre fils, le malheur venait te trouver, pousse le clou de cuivre qui se trouve par devers la muraille, derrière la huche, le fond s'ouvrira, et tu y trouveras la consolation que ta vieille mère y a cachée. Il faut me jurer, mon Claude, non-seulement que tu conserveras toujours cette huche, mais que tu ne chercheras à voir la relique qu'elle renferme, qu'au jour où le malheur t'accablerait et où tu ne serais pas assez fort pour le combattre. Si Dieu, comme je l'en prie, te protége, si jamais tu n'as besoin de recourir à mon secret, tu transmettras avec les mêmes recommandations le vieux coffre à tes enfants, qui béniront peut-être un jour un pareil héritage. »

Claude fit à sa mère les promesses et les serments qu'elle lui demandait, et peu après il était seul maître au *Muid d'étain*. La bonne et digne hôtelière était morte en priant Dieu pour ses enfants.

Après que Claude et Berthe eurent pieusement payé le tribut de regrets si justement dû à la bonne mère qu'ils avaient perdue, nos jeunes époux se disposèrent à procéder dans l'intérieur de l'hôtellerie du *Muid d'étain*, à une complète régénération. Les vieux lambris enfumés firent place à des parois de couleur réjouissante, les tables boiteuses, les buffets écornés disparurent, et à leur endroit brillèrent de tout l'éclat de leur jeunesse de fiers dressoirs et de magnifiques bahuts en chêne merveilleusement ouvragé, avec des escabeaux enrichis de velours et de franges attachées avec des clous de cuivre doré. Il n'est pas jusqu'aux hanaps, pintes et gobelets de toutes dimensions, qui subirent, eux aussi, des transformations superbes, mais que les envieux appelaient ruineuses.

Cependant, soit que la présence de la brave hôtelière défunte exerçât autrefois un charme, dont l'effet depuis avait disparu avec la cause, soit que les rajeunissements et embellissements du modeste cabaret eussent, comme cela arrive quelquefois, effarouché les habitués du lieu, toujours est-il constant, et la chronique n'est pas sur ce point plus explicite, que l'hôtellerie du *Muid d'étain* vit bientôt ses salles dégarnies et ses broches tourner en présence de rares spectateurs. Et pourtant il faut le dire à l'honneur des jeunes taverniers, le vin n'était pas plus trempé que devant, les mesures n'étaient pas plus frauduleuses, et c'était la même graisse qui, en remplacement du jus de volaille, mis prudemment de côté, arrosait les appétissants rôtis offerts aux regards des amateurs.

Un fait reconnu et passé à l'état d'axiôme, c'est qu'un malheur n'arrive jamais seul. En effet, au moment où les hôtes du *Muid d'étain* constataient avec douleur un notable décroissement dans leur vogue, si justement consacrée, un envieux, un méchant, comme tous les siècles en produisent, un rival enfin, pour appeler les gens et les choses par leur nom, venait élever autel contre autel et ouvrir juste en face de la respectable hôtellerie, un cabaret concurrent qui lui enleva en peu de jours le reste de ses fidèles.

Claude et Berthe étaient jeunes, par conséquent confiants ; ils ne virent cependant pas sans douleur la lutte qu'il fallait accepter, mais ils l'acceptèrent sans hésiter. Soudain le vin monta en qualité et descendit en prix, l'hôtelière se surpassa en patience, en doux sourires, en gracieuses avances, les rôtis eux-mêmes subirent une diminution notable dans leurs prix. Nos braves jeunes gens attendaient de ce système, qui momentanément diminuait singulièrement leurs ressources, une réaction de vogue qui ne s'opéra point. Hélas! leur concurrent maudit avait réduit, lui aussi, le prix de ses produits, et, si bon marché que l'on trouvât à la taverne du *Muid d'étain*, on trouvait encore meilleur mar-

ché en face, et, sans se rendre compte de cette diabolique rivalité, c'était en face que courait la foule ingrate.

Comme on peut le penser, ce ne fut pas sans perte ni grave dommage que le jeune ménage soutint cette lutte, véritable combat à mort ; bientôt les économies de la mère, la dot de Berthe et les secours du père peaussier ne suffirent plus à combler les vides effrayants causés par ces tristes nécessités. Un jour devait arriver où les chers enfants n'auraient plus rien à donner, à jeter au dehors, pour continuer cette guerre funeste.

Ce jour arriva, et en moins de temps que nous n'en avons mis à raconter ces phases de transition dans la vie des hôtes du *Muid d'étain* : les hommes de la prévôté, ceux de l'abbé de Sainte-Geneviève, seigneur suzerain, ceux enfin du roi, s'abattirent tout d'un vol sur la pauvre maison, comme des corbeaux attirés par l'odeur d'un cadavre.

Un brave et très-louable usage, qui s'est très-méritoirement maintenu depuis l'époque la plus ancienne jusqu'à nous, c'est, quand un pauvre diable n'a pas de quoi payer une faible somme, de lui demander une somme trois fois plus élevée et de lui appliquer cette si charitable maxime :

Aut ære aut cute.

Payez de votre argent ou de votre personne.

Dès lors donc, si un malheureux débiteur ne pouvait parvenir à fournir en temps donné, c'est-à-dire à peu près sur-le-champ satisfaction à ses créanciers, dame justice intervenait avec tout son monde, monde fort dur et fort exigeant ; on pressurait le pauvret, on le dénudait, on lui enlevait jusqu'à la croix de sa vieille mère, jusqu'au bénitier orné du buis, bénit à sa naissance, et conservé à la tête du berceau de son enfant ; puis, ce qui arrivait toujours, quand la vente de son modeste ménage ne suffisait pas pour satisfaire et le créancier rapace et la justice plus rapace encore, on le conduisait en prison, ou bien on le condamnait à travailler tout le reste de sa vie, lui et ses enfants, pour le compte de son seigneur, qui alors envoyait promener dame justice et créanciers.

Ainsi en arriva-t-il au pauvre Claude, qui vit un jour, qui l'eût cru autrefois ! l'hôtellerie du *Muid d'étain* envahie par les gens de trois justices !

Après les *formalités* d'usage, il fut décidé que le mobilier de l'hôtellerie du *Muid d'étain*, les ustensiles à l'usage de son industrie, les marchandises qui s'y trouvaient encore, son emplacement et jusqu'à son enseigne, enseigne jusque-là si vénérable et si respectée, seraient vendus publiquement le matin du saint jour d'un dimanche de décembre, qui était le vingtième dudit mois. — Or, par une fatalité, ou plutôt par un providentiel effet d'une divine justice, c'était le jour anniversaire de la mort de la tant regrettée et tant regrettable hôtelière, la mère de Claude.

Les délais accordés par la loi expirèrent bientôt, et le jour fatal arriva.

Une foule immense assiégeait dès le matin la porte de l'hôtellerie. Au premier rang se faisait remarquer par son ardeur et ses joyeuses et insultantes manifestations, le tavernier d'en face, le rival insolent et inhumain qui voyait enfin son triomphe, longtemps disputé, assuré à toujours.

Quant à Claude, il avait eu le courage de boire jusqu'à la lie la coupe de la honte et des odieux affronts ; mais dès la veille il avait renvoyé Berthe chez son père, et il passa seul la nuit dans cette maison, où s'étaient écoulés pour lui d'heureux jours.

Cependant, l'heure fatale et dernière vint à sonner, et Claude eut encore le courage d'assister au supplice qu'on allait lui infliger. Il assista, pâle et muet, à l'envahissement de sa demeure ; il vit emporter les vieux meubles, compagnons de son enfance, les meubles nouveaux, témoins de son bonheur, et il ne poussa pas une

plainte. On enleva devant lui la couche de Berthe, on arracha du mur le grand Christ devant lequel tous deux priaient chaque soir, et il ne dit pas un mot, ne fit pas un geste qui témoignât de sa résistance à la force qui l'écrasait.

Bientôt l'hôtellerie fut vidée, bientôt, faute d'escabeau pour s'asseoir dans sa maison, Claude fut réduit à s'appuyer contre le mur, à moins de s'étendre sur le sol ; et pour se soustraire aux idées de désespoir qui l'assiégeaient, il avait besoin de penser à sa Berthe bien-aimée, à qui, au moins, il épargnait ce spectacle de désolation.

A ce moment, un de ces hommes sans nom qui se font les aides des gens qu'on appelle gens de justice, avisa dans un coin un vieux meuble oublié et couvert d'une housse en serge noire. Soudain des mains sordides et imprimant là où elles se posent un honteux stigmate, s'emparèrent du meuble signalé et allaient le traîner à la rue avec les autres, lorsque Claude s'écria :

« Arrêtez ! au nom de Dieu, arrêtez ! ce meuble n'a aucun prix, il est vieux, rongé par les vers, miné par le temps, laissez-le-moi, laissez-le moi ! »

Un sergent était survenu et avait ordonné l'enlèvement du meuble, auquel donnaient du prix les prières de Claude. Mais celui-ci reprit d'une voix lamentable :

« Écoutez ! messeigneurs, prenez tout, prenez-moi, moi-même, conduisez-moi en prison, j'y consens, j'y vais marcher avec joie, mais laissez-moi ce meuble ; ce n'est rien, c'est moins que rien, une vieille huche vermoulue, vous le voyez ? tenez, personne n'en voudra !... Mais, mon Dieu, mon Dieu, elle vient de ma mère, de ma mère, à qui j'ai promis à son lit de mort de la garder toujours. Au nom de votre mère, car tous vous avez des mères aussi, laissez-moi ce meuble, laissez-moi ce meuble, ne me faites pas parjurer. »

Un moment cette douleur si vraie, si véhémente, ces prières si ardentes touchèrent les archers et les sergents, déjà Claude, qui s'était jeté à genoux, voyait leur dureté céder à ses supplications, lorsque l'un des créanciers, dont cet extrême désir de conserver le meuble avait excité la cupidité, déclara qu'il le désirait et demanda impérieusement, suivant son droit, qu'il fût mis en vente.

Claude à l'arrivée de ce nouvel acteur dans la scène cruelle qui se jouait, comprit que toute tentative afin de l'adoucir et de le désarmer serait inutile, il se releva aussitôt pour se réfugier dans son désespoir comme dans son dernier asile.

Le pauvre Claude, qui tenait tant à respecter la volonté dernière de sa mère, venait d'oublier qu'à l'heure de sa mort elle lui avait promis une suprême consolation cachée au fond de ce meuble si méprisable, consolation à laquelle il pourrait recourir en toute confiance le jour « où le malheur l'accable» rait, et où il ne serait pas assez fort pour » lui résister. »

Claude n'y pensa point : tout à la douleur de sa ruine, tout à son désespoir, il oubliait les conseils de sa digne mère.

Ce fut ce même désespoir qui l'inspira ; trop faible seul pour lutter contre tous, il voulut au moins les empêcher d'accomplir l'acte qu'il regardait comme une sacrilége profanation, et saisissant un lourd levier de fer :

« Puisque vous tenez tant à ce meuble, que le souvenir d'une sainte devrait protéger, s'écria-t-il, au moins vous ne l'aurez qu'en pièces. »

Et frappant à coups redoublés sur la huche, il n'en fit en quelques instants qu'un monceau de débris. Mais, ô prodige ! du milieu de ces débris jaillissent des éclats lumineux, un ruisseau d'or s'échappe des flancs du vieux coffre, une fortune, une fortune tout entière y était renfermée ; six cents écus d'or brillent aux regards émerveillés de la foule stupéfaite (1).

(1) Historique.

Et Claude ?

Oh ! le pauvre Claude ! sa première pensée avait été un cri de reconnaissance vers sa mère ; à genoux, il la pria de lui pardonner l'oubli dans lequel il avait tenu sa recommandation ; mais sa piété filiale, le religieux respect qu'il avait gardé pour le meuble consacré par le souvenir maternel devait lui mériter son pardon.

Est-il besoin de dire qu'à la vue de cet or bien inattendu, les gens de justice non-seulement suspendirent les effets de la rigoureuse condamnation, et réintégrèrent avec force révérences et obséquieux saluts les meubles qui avaient été traînés dans la rue, mais qu'ils accordèrent à Claude, qui n'en avait plus besoin, tout le temps possible pour terminer ses comptes ?

Le bruit de cette merveilleuse fortune se répandit dans Paris, et de tous les quartiers on accourait visiter le couple heureux, qui vit une vogue nouvelle s'attacher à son industrie, un moment si gravement compromise.

Aussi, en reconnaissance du miracle opéré en leur faveur et en mémoire de leur digne mère, qui les avait sauvés, ils changèrent l'enseigne de leur maison, elle cessa dès lors de s'appeler *Hôtellerie du Muid d'étain*, pour prendre le titre de *Hôtel de la Huchette*, l'hôtel donna son nom à la rue, laquelle l'a conservé et le porte encore aujourd'hui.

VICTOR HERBIN.

SILVIO PELLICO.

Silvio Pellico est né, vers 1789, à Saluces, où son père occupait un modeste emploi, qu'il quitta pour venir habiter Turin. Silvio était bien jeune alors ; cependant l'énergie de son âme se manifestait d'une manière d'autant plus remarquable qu'elle formait contraste avec une douce mélancolie, résultat d'une enfance maladive. A dix ans il avait déjà composé une tragédie et divers essais empreints d'un sentiment poétique du plus heureux augure.

En effet, Silvio Pellico devint un des poëtes les plus distingués de l'Italie. Sa tragédie de *Françoise de Rimini*, qui parut en 1819, est considérée comme un chef-d'œuvre. Elle eut beaucoup de succès à Naples et à Milan. C'est dans cette dernière ville que Silvio fit la connaissance du comte Porro Lambertenghi, chez lequel il entra en qualité d'instituteur de ses enfants. Les intelligences les plus élevées de l'Europe se donnaient rendez-vous dans la maison du comte Porro, et Silvio s'y trouva en rapport avec madame de Staël, lord Byron, Dawis, Schlegel, Brougham et plusieurs Italiens de distinction, entre autres avec Maroncelli et le comte Confalonieri.

Silvio avait toujours aimé les enfants ; il s'acquitta de ses fonctions près de ceux du comte Porro avec une tendre et patiente persévérance, mais l'amour de la patrie dominait son âme ; il rêvait la renaissance de l'Italie, et selon lui cette renaissance devait être amenée, non par la politique, mais par l'action lente d'une saine littérature. C'est cette conviction qui lui fit communiquer au comte Porro le projet d'une publication dont le but devait être d'opérer la régénération de l'Italie. Le comte accueillit avec enthousiasme cette idée, il offrit l'aide de sa fortune, et *le Conciliateur* fut fondé.

Les Autrichiens étaient maîtres de l'Italie, la censure qu'ils avaient établie ne tarda guère à entraver la nouvelle publica-

Salon de 1847.



Dessiné par A. de Taverne d'après le Tableau de Mlle Grasset — *Gravé par Nargeot*

SILVIO-PELLICO DANS SA PRISON, A VENISE.

tion ; elle avait à peine une année d'existence lorsque les mutilations devinrent si multipliées que *le Conciliateur* dut renoncer à paraître.

Une révolution avait eu lieu à Naples. La Lombardie en était ébranlée. Pour arrêter le mouvement, l'Autriche fit publier des proclamations pour empêcher les sociétés secrètes. Les proclamations n'atteignirent point ce but, tant les effets suivirent de près les menaces. De nombreuses arrestations eurent lieu, notamment parmi les membres du *Conciliateur*. Le comte Porro échappa par la fuite aux condamnations qui l'auraient frappé. Silvio Pellico fut arrêté le 13 octobre 1820, et conduit dans les prisons de Sainte-Marguerite. Lorsque le geôlier eut verrouillé la porte de la chambre où il l'avait introduit, Silvio, demeuré seul, fondit en larmes au souvenir de sa famille ; mais bientôt la fatigue de cette cruelle journée l'emporta sur la douleur, et il s'endormit.

« Le réveil qui suit une première nuit de prison est horrible », écrit-il dans son beau livre intitulé *Mes Prisons*. « Est-ce possible? me disais-je, moi, ici ! Il est donc bien vrai qu'hier on m'arrêta, que j'ai subi ce long interrogatoire qui se continuera demain et jusques à quand ?... Dieu le sait !

» Le repos, le silence absolu, le court sommeil qui avait réparé les forces de mon esprit, semblaient avoir centuplé en moi la puissance de souffrir. Le désespoir de tous les miens, surtout de mon père et de ma mère à la nouvelle de mon arrestation, se retraçait à ma pensée avec une incroyable énergie. Qui leur donnera la force, me disais-je, de supporter un pareil coup?

» Une voix intérieure semblait me répondre : Celui que tous les affligés aiment et invoquent ; celui qui donnait à une mère la force de suivre son fils au Golgotha et de se tenir sous sa croix !

» Ce fut le premier moment où la religion triompha de mon cœur, et c'est à l'amour filial que je dois ce bienfait. »

Dès les premiers jours de son emprisonnement, Silvio se fit un ami d'un enfant de cinq à six ans, sourd-muet, qui venait jouer sous sa fenêtre. Cet enfant était d'un charmant naturel, et sa gaieté, sa gentillesse réjouissaient le pauvre prisonnier. Cette distraction lui fut vite enlevée. Silvio dut céder sa chambre à une nouvelle victime, et dans le corps de logis où on le plaça, il ne pouvait plus même apercevoir le petit muet qui lui avait témoigné de l'affection.

Le nouveau logement de Silvio était sale et obscur. A la fenêtre, au lieu de vitres il y avait du papier. Un mur très-mince le séparait de la pièce contiguë, qui était occupée par des femmes. Ces malheureuses étourdissaient Silvio par leurs querelles et le plus souvent par leurs chansons. Cependant parmi toutes ces voix il en était une plus suave que les autres, et celle-là lui faisait du bien au cœur, il s'attendrissait lorsque cette voix s'élevait en chantant les litanies, et il aimait à se persuader que l'infortunée, qu'il n'entendait jamais exprimer de vulgaires pensées, devait être plus malheureuse que coupable !

Dans les circonstances où se trouvait l'Italie, Silvio était convaincu que l'Autriche voudrait frapper les esprits par un exemple, et il s'attendait à être condamné à mort ou tout le moins à une longue captivité. Dans les deux entrevues qu'il eut avec son père, il dissimula ses appréhensions par piété filiale, et cependant, il avait des remords de cette tromperie. « N'eût-il pas été plus digne de mon père et de moi que je lui disse : Il est probable que nous ne nous verrons plus en ce monde ? Séparons-nous en hommes, sans murmure et sans palinte ; que j'entende prononcer sur ma tête la bénédiction paternelle !... Mais je regardais les yeux de ce vieillard vénérable, ses cheveux blancs, et je ne croyais pas que l'infortuné pût trouver en lui la force d'entendre de telles choses. Et si, pour ne pas avoir voulu le tromper, je l'avais vu s'abandonner au

désespoir, s'évanouir et peut-être tomber mort dans mes bras! »

« Ma sérénité factice lui fit pleinement illusion, nous nous séparâmes sans larmes; mais revenu dans ma prison, je fus en proie aux plus cruelles angoisses... Me résigner à toute l'horreur d'une longue prison, me résigner au gibet, c'était dans la mesure de mes forces; mais me résigner à l'immense douleur que devaient en ressentir mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs, oh! c'était à quoi toutes mes forces ne pouvaient suffire. Alors je me prosternai à terre, et avec une ferveur que je ne m'étais jamais sentie, je priai Dieu..... O bienfait de la prière! je restai plusieurs heures l'âme élevée à Dieu, et ma confiance croissait à mesure que je méditais sur la grandeur de l'âme humaine quand elle échappe à l'égoïsme et s'interdit toute autre volonté que celle de la souveraine sagesse. »

Dans la nuit du 18 au 19 février 1821, Silvio Pellico fut transféré de Milan à Venise, où une commission spéciale devait le juger. On le renferma sous les *Plombs*, cette célèbre prison d'état qui a pris son nom du métal dont elle est couverte.

Silvio se trouva là plongé dans une solitude plus grande encore qu'à Milan. En l'absence de toute créature humaine, il s'occupa des fourmis qui se promenaient sur sa fenêtre; il se mit à les nourrir, si bien qu'elles amenèrent une foule de leurs compagnes. Une araignée devint aussi l'objet de ses soins; il lui donnait pour pâture des cousins et des moucherons, cela la rendit familière au point qu'elle venait prendre sa proie sur les doigts de son pourvoyeur.

Mais les fourmis et les araignées n'étaient malheureusement pas les seuls insectes qui fissent visite à Silvio. Placé en plein midi sous un toit de plomb, avec une fenêtre donnant sur un toit également couvert en plomb, dont la reverbération était atroce, le malheureux prisonnier suffoquait, accablé par une chaleur de fournaise; et à cet affreux supplice venait se joindre celui, non moins douloureux, des piqûres d'une multitude innombrable de cousins qui allaient et venaient sans cesse en faisant un bourdonnement infernal. C'était par trop de tourments à la fois. Silvio demanda son changement de prison; on le lui refusa. Le désespoir qu'il en ressentit fut si grand, que des idées de suicide traversèrent sa tête; parfois il craignit de devenir fou, mais il eut recours à la prière, et le calme lui revenant, il put s'examiner avec sévérité. « Je ne trouvai alors, dit-il, dans les années de ma courte vie, qu'un petit nombre d'actes dignes d'approbation; le reste n'était que passions folles, idôlâtries, fausse vertu..... Eh bien! concluais-je, souffre donc, homme indigne! Si les hommes et les insectes te tuent uniquement par colère et sans aucun droit, sache reconnaître en eux les instruments de la justice divine, et tais-toi! »

Cette sublime résignation était déjà un adoucissement aux maux de Pellico : une plus douce consolation lui fut encore donnée. Jusque-là, c'était la femme du geôlier qui, chaque matin, avait apporté le café au prisonnier, elle se fit remplacer par sa fille. Zanzé était une aimable et bonne créature à qui Silvio inspira l'amitié fraternelle la plus tendre; il devint le confident de ses peines et de ses joies; elle l'entretenait aussi des perfections de son fiancé et du bonheur qu'elle attendait de leur prochaine union. L'ingénuité de Zanzé donnait à ses récits une grâce charmante, et Silvio était heureux de trouver dans le cœur de cette jeune fille un grand amour de Dieu et de la vertu.

« Lorsque nous avons parlé religion ensemble, lui disait-elle, je prie plus volontiers et avec une foi plus vive. » Quelquefois, coupant court à une causerie frivole, elle prenait la Bible, l'ouvrait, en baisait un verset au hasard; puis le montrant à son ami, elle lui disait : « Je voudrais que

toutes les fois que vous relirez ce verset, il vous revînt à la mémoire que j'y ai déposé un baiser de reconnaissance. »

Silvio était destiné à subir souvent la douleur des séparations. Un soir, Zanzé se plaignit à lui de violents maux de tête, elle le quitta en lui promettant de revenir le lendemain; il ne l'a plus revue. Zanzé était dangereusement malade, et lorsque vint sa convalescence, ses parents l'envoyèrent à la campagne.

Le 11 février 1822, Silvio fut transféré dans la prison de Saint-Michel, plus rapprochée du lieu où l'on devait lui signifier son arrêt. Le président de la commission lui dit qu'il était *condamné à mort*, mais que l'empereur avait commué la peine *en quinze années de carcere duro* dans la forteresse du Spielberg.

« Que la volonté de Dieu soit faite! » répondit Silvio.

Le président, touché de la modération du condamné, l'engagea avec douceur à la conserver, et lui fit espérer que peut-être, au bout de quelques années, sa grâce en serait le prix. Il devait s'en écouler beaucoup et de bien dures avant que cette espérance se réalisât! Et cependant jamais l'angélique résignation de Silvio ne se démentit, si cruelles qu'aient été les tortures qu'on lui a fait subir.

Sitôt après le prononcé de cet arrêt, le président apprit à Silvio qu'il allait être réuni à son ami Maroncelli, condamné comme lui à aller au Spielberg, mais pour vingt années.

Le départ pour le Spielberg eut lieu dans la nuit du 25 mars, après qu'on eut attaché aux condamnés une chaîne, de la main droite au pied gauche, pour les empêcher de fuir, et Silvio s'écrie : « Il est toujours cruel d'être forcé de quitter sa patrie; mais la quitter enchaîné pour aller habiter des climats horribles, pour aller languir des années... c'est chose si déchirante qu'il n'est pas de termes pour le dire. »

La forteresse du Spielberg est la plus rigoureuse maison de force de l'Autriche. Lorsque Silvio et Maroncelli y arrivèrent, on les sépara après leur avoir fait traverser un corridor souterrain, puis on les enferma dans des chambres ténébreuses et très-éloignées l'une de l'autre.

Depuis bien longtemps la santé de Silvio était délabrée; il toussait beaucoup et souffrait de la poitrine. Le voyage avait aggravé cet état déjà si alarmant; une fièvre ardente le consumait; on ne le soumit pas moins à l'affreux régime auquel il était condamné. Il lui fallut se coucher sur des planches nues, porter une chaîne au pied, et vivre d'une nourriture si mauvaise, si nauséabonde, que la plupart des condamnés, dans l'impossibilité où ils étaient de l'avaler, tombaient dans le dépérissement, puis mouraient littéralement de faim.

Le *carcere duro* oblige aussi au travail. Silvio commença par faire de la charpie, puis on lui fit fendre du bois, et en dernier lieu tricoter des bas, il devait en faire deux paires par semaine.

Mais là ne se bornait pas le supplice des condamnés. Une solitude complète et un silence absolu venaient encore l'aggraver. Cette règle était intolérable pour Silvio; il essaya d'écrire avec son sang, puis avec la suie qu'il détachait d'un vieux tuyau de poêle. Le papier lui manquait, il écrivit tout un poëme avec un clou sur la muraille de son cachot.

On avait accordé aux prisonniers une heure de promenade par jour. Chacun d'eux y allait séparément entre deux gardes, ayant le fusil sur l'épaule. Silvio étant logé à l'extrémité d'un corridor, passait devant les prisons de tous les condamnés politiques d'Italie, mais il lui était défendu de s'arrêter et même de saluer personne.

Le geôlier du Spielberg, Schiller, était un ancien militaire qui, sous une rude écorce, cachait un cœur excellent. Incapable de manquer à son devoir, il maintenait les règlements d'une manière inflexible. Cependant il était devenu cher à

Silvio, par la bonté qu'il mit à le soigner lorsqu'il avait été dangereusement malade.

Un matin, le surintendant de la prison vint tout joyeux annoncer à Silvio qu'il allait enfin être réuni à Maroncelli.

La joie manqua étouffer Silvio, il demanda en grâce qu'on ne retardât pas davantage à lui amener Maroncelli, et peu d'instants après ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. La maladie, les souffrances de toutes sortes avaient bien changé Silvio, mais Maroncelli n'était pas reconnaissable. Son visage si beau, si éclatant de santé avait été flétri par la faim, par le mauvais air de sa ténébreuse prison.

Il y avait déjà plus de sept ans qu'ils étaient renfermés au Spielberg, lorsqu'une tumeur survint au genou de Moroncelli. Ce mal devint si grave, que l'amputation fut jugée inévitable ; mais dans l'état de faiblesse où se trouvait le malade il était à craindre qu'il ne pût supporter l'opération ; le médecin hésitait : ce fut Maroncelli qui le décida.

Silvio resta près de son ami pendant qu'on l'amputait. Maroncelli ne poussa pas un cri. Quand tout fut terminé, il dit au chirurgien : « Je n'ai aucun moyen de reconnaître le service que vous venez de me rendre. » Puis remarquant une rose sur la fenêtre, il pria Silvio de la lui apporter, et l'offrit au chirurgien, comme marque de sa reconnaissance. Celui-ci prit la rose et pleura.

Trois années s'écoulèrent encore sans que Silvio vît arriver aucun allégement à sa position. Enfin, le 1er août 1830, le directeur de la prison vint lui annoncer que l'empereur lui avait fait grâce, ainsi qu'à Maroncelli, et que la liberté allait leur être rendue. Quelques heures plus tard les graciés se mettaient en route pour l'Italie accompagnés par un commissaire impérial.

Les mots seraient impuissants à exprimer la joie que le retour de Silvio causa à sa famille et ce qu'il éprouva lui-même en embrassant son père, sa mère et ses frères. « Je suis maintenant, disait-il, de tous les mortels le plus digne d'envie ! »

Nous devons à Silvio Pellico *Les devoirs des hommes* et *Mes prisons*. En tête de ce dernier ouvrage, Silvio Pellico a écrit cette espèce de profession de foi qui complète l'idée que vous devez, mesdemoiselles, vous former du caractère et du but de l'auteur.

« Ai-je écrit ces mémoires par vanité et pour parler de moi ? Je désire vivement que cela ne soit pas ; et autant qu'on peut se constituer soi-même son juge, je crois avoir écrit dans des vues plus élevées.

» J'ai voulu contribuer à relever le courage de quelque infortuné, par le récit des maux que j'ai soufferts et des consolations que l'homme peut trouver (je l'ai éprouvé) dans les plus grands malheurs.

» J'ai voulu attester qu'au milieu de mes longs tourments, nulle part je n'ai vu l'humanité aussi injuste, aussi peu digne d'indulgence, aussi pauvre de belles âmes qu'on a coutume de la représenter ;

» Inviter les cœurs nobles à se défendre de haïr, mais au contraire à aimer les hommes, à n'avoir de haine irréconciliable que pour le vil mensonge, la pusillanimité, la perfidie, pour toute dégradation morale.

» J'ai voulu, enfin, redire une vérité déjà bien connue, mais trop souvent oubliée, savoir : que la religion et la philosophie commandent l'une et l'autre avec l'énergie dans la volonté, le calme dans le jugement, et que, sans ces conditions réunies, il n'y a ni justice, ni dignité, ni principes certains. »

Les malheurs de Silvio lui avaient conquis toutes les sympathies ; la manière dont il les a racontés a mis le comble à sa gloire ; il n'était qu'un martyr, il est devenu un saint. Pas une parole de malédiction, pas une plainte ne s'est échappée de sa bouche, dans le long récit des cruelles persécutions qu'il a endurées : une telle modération élève Silvio au-dessus de l'humanité.

Mme Edmée de Syva.

LA PREMIÈRE COMMUNION.

Si vous assistez le pauvre avec effusion de cœur, si vous remplissez de consolation l'âme affligée, votre lumière se lèvera dans les ténèbres, et les ténèbres deviendront comme le midi.

Isaie, 67.

L'Église a délaissé les habits du veuvage ;
Au milieu des jours pénitents
Un jour heureux se lève, et sa brillante image
Éblouit les yeux des enfants.

Ce jour leur appartient ! Belle, mystérieuse,
L'aurore les éveille et murmure tout bas :
« Le grand jour est venu ! de ta couche rêveuse
» Sors, mon enfant, et viens au temple sur mes pas.

« Lève les yeux ; regarde : au sein des tabernacles
» Sont déjà déposés les doux pains de froment,
» Attendus par l'amour, prédits par les oracles,
» Où Dieu se rend visible à tout cœur bien aimant. »

Et l'enfant se réveille, et sa jeune paupière,
Pleine encor des lueurs d'un songe radieux,
Croit voir dans le soleil parcourant la carrière
Une hostie enflammée errante dans les cieux.

Les vêtements de lin parent son corps pudique ;
Jeune fille, un long voile aux ondoyants détours
Pour la première fois, de ton front angélique
Jaloux, va dérober les séduisants contours.

Tu n'es plus une enfant, tu n'iras plus, rieuse,
Oubliant pour tes jeux la sévère leçon,
Courir dans la prairie, à l'ombre de l'yeuse,
A tous les vents des bois fredonner ta chanson.

Tu verras désormais la pudeur, chaste femme,
Accompagner tes pas, veiller à ton côté,
Dans l'ombre dérober les grâces de ton âme,
Comme ce frais tissu dérobe ta beauté.

Tu vas naître à la vie, à sa joie, à sa peine,
O belle enfant, admise au radieux festin;
La coupe de tes jours est encor toute pleine,
Douce, amère, il faut bien y goûter à la fin.

Le temps en est venu. Pense au Dieu qui t'ordonne
D'obéir à ses lois pour qu'il t'aime toujours,
Sois douce aux malheureux, et que la sainte aumône
Ouvre la scène de tes jours.

Toi qui fus élevée au sein de l'opulence,
Toi dont l'Inde lointaine a tissu les habits,
Lève ce front charmant qu'une sainte espérance
Colore en ce moment des flammes du rubis;

Vois dans ce noir grenier une enfant de ton âge
Que pâlit aujourd'hui la faim, la pauvreté,
Qui n'a plus en son cœur d'espoir, ni de courage,
Dont les haillons béants montrent la nudité.

Elle était belle aussi, l'orgueil de sa famille,
Et digne, comme toi, du banquet solennel,
La misère l'en chasse, hélas! la pauvre fille
Ne saurait, presque nue, approcher de l'autel.

Regarde : elle est en pleurs..... Ses larmes t'appartiennent,
Tu peux les arrêter par un seul doux accent:
Que du cœur paternel tes caresses obtiennent
Une part de ses dons pour ta sœur d'un moment.

Donne les vêtements, le voile tutélaire,
Et le cierge bénit, emblème de la foi,
Et ce livre divin, sacré dépositaire
Des grands enseignements de notre antique loi.

Verse l'or de tes jeux pour calmer la misère,
Marque par des bienfaits la trace de tes pas,
Amasse des trésors pour toute ta carrière,
Que la rouille et les vers ne te ravissent pas.

Mme EVELINE RIBBECOURT.

REVUE DES THÉATRES.

Il n'y a plus de spectacle possible par une telle chaleur, mesdemoiselles; comment avoir le courage d'aller s'enfermer au fond d'une grande boîte formée de petits compartiments dans lesquels on ne peut pas plus remuer qu'une paire de ciseaux dans une boîte à ouvrage? Aussi je vais vous prier de me suivre hors Paris, en plein air, à l'Hippodrome.

Y aller, c'est déjà un plaisir. On laisse le boulevard et ses promeneurs habitués, la rue de la Paix et ses riches magasins, la place Vendôme et sa colonne, portant Napoléon qui a porté les destinées du monde; la rue de Castiglione, bordée de ses élégantes galeries; la rue de Rivoli, formée d'un côté par l'hôtel des Finances, l'hôtel de la Marine, le garde-meuble, qui renferme les diamants de la couronne, et de l'autre par la terrasse du jardin des Tuileries. Voici la place de la Concorde, son pavé en mosaïque, ses colossales statues représentant douze des plus grandes villes de France, ses candélabres de bronze doré ayant la forme d'un vaisseau, son obélisque de Louqsor, dont le granit est si rose au soleil; ses chevaux de marbre se révoltant contre un esclave, et ses deux gracieuses fontaines, dont les eaux jaillissent en cascades, en gerbes, en blancs panaches, lancées par des tritons et des naïades. Ici, l'église de la Madeleine, ses portes de bronze et son admirable fronton; là, le palais de nos rois à travers ses grands marronniers, et la Chambre des Députés de la France, ces trois pouvoirs qui nous gouvernent: *Dieu*, *le roi*, *la loi*. Enfin, les Champs-Élysées, que l'on suit au milieu de brillants équipages entraînant au bois de Boulogne de jolies femmes en fraîche robe de taffetas rose, sous une ombrelle de taffetas bleu, et des cavaliers galopant aux portières. On marche sur l'asphalte, on roule sur une route sans poussière; les fontaines et leurs statues, les cafés élégants, les jeux de toute sorte, les hauts peupliers de l'Élysée-Bourbon, des hôtels princiers, vous suivent jusqu'à l'arc de triomphe de l'Étoile, ce monumental trophée élevé à la gloire de l'armée républicaine et impériale. Quelle capitale peut se vanter de tant de merveilles réunies presque sur un même point!

Nous voici à l'Hippodrome; entrons. Des gradins formant stalles entourent une immense arène où l'on est bien assis, à l'abri de la pluie et du soleil; les décorations de la porte d'entrée des spectateurs, et de la porte des acteurs, ainsi que les tribunes de nos princes, donnent l'idée de ce que pouvaient être ces lices où combattaient les Abencerrages et les Zégris. Des musiciens exécutent des symphonies guerrières. Il est trois heures, dix mille personnes ont pris place.

Quatre amazones (vêtues comme M. Léon Coignet nous représente Rebecca à cheval, enlevée par le chevalier de Bois-Gilbert, dans le roman d'Ivanhoe) luttent ensemble de vitesse. On s'intéresse au corsage bleu, rose, vert ou jaune... celle qui remporte le prix reçoit un énorme bouquet, au bruit des fanfares.

Lorsque l'arène est vide, voici d'énormes singes en costume de marmitons, le bonnet de coton sur l'oreille, le couteau à la ceinture, qui, à cheval sur de petits chevaux, exécutent une course désespérée. Celui-là jette des cris de colère, celui-ci se retourne pour voir si ses camarades le suivent, cet autre s'est couché tout de son long, la tête appuyée sur le cou de son cheval, et semble résigné à son sort; tandis que le plus brave,

cramponné aux crins de sa monture, paraît ne s'occuper que d'arriver au but... Rien de drôle comme les mouvements d'yeux et de babouines de ces pauvres singes, qui expriment plus d'effroi que de plaisir en entendant les coups de fouet qui pressent la course de leurs petits chevaux.

Après cet intermède, trois amazones et leurs écuyers viennent exécuter un *steeple-chase;* des valets placent deux barrières peintes en vert (sans doute pour imiter des haies). Les amazones portent des jupes de velours noir, un corsage de satin jaune, cerise, bleu; leurs cheveux sont roulés en dessous, de manière à imiter des cheveux courts; elles sont coiffées de casquettes de velours noir, à forme haute, et ornées derrière d'un nœud de ruban de velours noir, dont les bouts retombent sur l'épaule. Les coureurs amènent leurs chevaux devant l'obstacle, puis la course commence... les haies sont hardiment sautées, et c'est une des amazones qui remporte le prix.

Arrivent les *Ecoliers d'Inspruck* sur des chevaux aussi jeunes, aussi vifs que leurs maîtres. Ces messieurs ont une courte redingote de velours noir, ornée sur la poitrine de brandebourgs en or; un pantalon de peau blanche, une espèce de casquette à haute forme, terminée du haut comme un schapska polonais, ornée d'une aigrette de héron; ils portent, attaché sur l'épaule gauche, un nœud de ruban de satin dont les quatre bouts retombent avec grâce ou voltigent au gré du vent; ces nœuds sont verts ou rouges. Les écoliers se partagent en deux camps et jouent une admirable partie de barres. Un nœud vert vient proposer un défi à l'escadron des nœuds rouges, le défi est accepté. Alors c'est une course, ce sont des détours, des retraites, des ruses charmantes, auxquels les chevaux semblent participer de leur mieux; mais enfin le nœud rouge frappe de son gant enfariné l'épaule de son ennemi et le fait prisonnier; le jeu recommence, le nombre des prisonniers augmente, ils sont délivrés... Ce qu'il y a d'amusant dans cette partie de barres, c'est qu'elle est vraie; on prend fait et cause pour tel ou tel nœud, et l'on joue la partie de barres avec les écoliers d'Inspruck.

Voici des *Femmes de Rome* conduisant des chars. Sur leurs cheveux tressés sur les joues et relevés derrière, elles portent le bonnet phrygien; sur leur robe de laine blanche, elles portent un lourd manteau de laine rouge, bleue ou jaune, des rangs de perles entourent leur cou; leurs bras sont nus. Chaque char est traîné par deux chevaux dont la tête est ornée de panaches. Au milieu de ce char à quatre roues et non suspendu, ces femmes, tenant les rênes d'une main, de l'autre excitent leurs coursiers. La poussière vole, les chars roulent, se croisent, se dépassent, et, au risque d'être renversée, brisée, une de ces femmes arrive la première au but et reçoit une couronne de lauriers qu'elle passe à son bras.

Les *Sauteurs de Versailles* entrent. Il paraît qu'il y avait sous Louis XV et sous Louis XVI des chevaux qui *sautaient pour le roi;* je doute qu'ils aient été de la force de ceux de l'Hippodrome. Imaginez-vous des chevaux la queue coupée longue de quarante centimètres et entourée d'un ruban comme les cheveux des hommes l'étaient avant la révolution (ce qui s'appelait aussi une queue), et, sur ce cheval, qui fait des sauts et des bonds si hauts qu'il a l'air de voler dans les airs comme Pégase, une jeune femme en amazone de velours noir, en perruque poudrée, le petit chapeau sur l'oreille, conserve des traits aussi calmes et ne bouge pas plus que si elle était tranquillement assise dans un fauteuil... Je ne vous parlerai pas des autres chevaux, des autres cavaliers, c'est tout aussi admirable.

Voici des espèces de valets de trèfle ou de carreau qui viennent apporter des tribunes. Nous allons voir *le Camp du drap d'or*, tournois et chevauchées donnés à Ardres pour l'entrevue de François I[er] et de Henri VIII.

En effet, ce héraut d'armes qui a l'air de porter des ordres, est aux armes de France, c'est Montjoie; celui-ci, aux armes d'Angleterre, c'est Bretagne. François Ier arrive. De son côté est la reine, le connétable de Bourbon, le roi de Navarre, les ducs d'Alençon, de Vendôme, de Lorraine, les comtes de Laval, de Lautrec, d'Orval, de la Trémoille, les maréchaux de Chabannes, de Chatillon, le grand maître de l'artillerie, les princes de la Roche-sur-Yon, de Tallement et des dames de la cour de François Ier et de Henri VIII.

En même temps, et à la droite de François Ier arrive Henri VIII, la reine, les ducs de Stafford, d'York, le marquis d'Orsay, les comtes de Northumberland, Talbot de Salsbery, d'Essex, de Lancastre, de Norfolk, et puis le sénéchal de France, des chevaliers, visière baissée, couverts de fer eux et leurs chevaux, des hallebardiers, des pages, des écuyers et des valets.

Lorsque les rois et leur cour ont pris place dans les tribunes, et que les pages ont emmené leurs chevaux, le tournoi commence.

D'abord les chevaliers courent des lances; les lances brisées, ils se frappent avec la masse d'armes; quelques-uns tombent, d'autres sont blessés, on les emporte hors du camp; plusieurs se fâchent, et se servent du poignard; on les sépare. Le tournoi fini, la reine de France honore les vainqueurs en leur passant au cou une écharpe, les chevaux sont ramenés par les pages, et les deux cours défilent dans le même ordre.

Ces femmes au pittoresque costume tout brillant d'or et d'argent, ces hommes si élégamment, si richement vêtus, ces pages gracieux, ces chevaux caparaçonnés, ces guerriers qui avec leurs coursiers ne forment qu'une masse de fer, présentent un grand et imposant spectacle qu'il m'est difficile de faire passer sous vos yeux, mesdemoiselles, et c'est à mon grand regret.

Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

NÉCROLOGIE.

Madame la comtesse de Bradi, née de Geylan, vient de mourir. Bien qu'elle ne fût plus jeune, son intelligence l'était toujours. Ce qui distinguait madame de Bradi, c'était une grande beauté, une dignité naturelle et des manières parfaites. Sa gaieté aimable, sa religion sincère, lui firent supporter avec courage des malheurs de famille ainsi que la perte de sa fortune, et son cœur noble et généreux la faisait chérir de tous ceux dont elle était entourée.

Madame la comtesse de Bradi a écrit : les *Lettres sur la Corse*, une *Réfutation des opinions de M. de Montlosier*, des *Nouvelles*, *le Savoir vivre en France*, *le Secrétaire au dix-neuvième siècle*, et l'*Histoire des plantes célèbres*. Vous, mesdemoiselles, qui avez lu avec tant d'intérêt les *Nouvelles* que depuis quinze ans madame de Bradi a données à votre journal, ainsi que les *Lettres d'une grand' mère à ses petites filles*, vous la regretterez, j'en suis sûre, et garderez à sa mémoire un sentiment de pieuse et vive reconnaissance.

Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

CORRESPONDANCE.

As-tu jamais pensé que tu pouvais un jour perdre par la mort les personnes qui te sont proches? As-tu pu de sang-froid te dire ce que tu ferais, afin d'honorer leurs restes et de conserver leur mémoire sur la terre? Moi, j'y ai pensé bien souvent, depuis que j'ai entendu parler des morts apparentes, des différentes manières d'embaumements, ainsi que des scandaleuses exhumations que les familles permettent pour prouver au public la supériorité de telle ou telle méthode, et je me suis dit : A la mort d'un parent, mon premier devoir serait, au lieu de laisser ce soin à des mercenaires, de rester près de lui pendant le court espace qu'il aurait encore à passer en ce monde, de veiller sur lui, de faire exécuter devant moi toutes les épreuves qui peuvent constater l'absence de la vie; puis, lorsque les symptômes ne permettraient pas de douter qu'il n'y a plus d'espoir, c'est encore moi qui assisterais aux dernières cérémonies, afin qu'elles fussent dignes de celui qui s'en est allé pour toujours. J'aurais du courage, du calme, je ne pleurerais que quand il n'aurait plus besoin de moi. Je voudrais que ses restes fussent déposés dans un cercueil de sapin, afin qu'ils devinssent plus tôt de la terre. C'est propre de la terre, cela sent bon; sur un cercueil, il pousse de l'herbe bien verte, des petites fleurs bien fraîches... Une pierre, une croix, diraient son nom, s'il était célèbre; mais s'il n'était connu que de sa famille, une simple épitaphe ferait reconnaître sa tombe à ceux qui ne l'auraient point oublié; et je crois que du haut du ciel son âme serait satisfaite. Dix ans après, je ferais exhumer ses ossements et les déposerais religieusement dans un cercueil de plomb... dernier devoir que les vivants puissent rendre à ceux qui les ont aimés. Bien entendu que l'espace où ces ossements reposeraient aurait été acheté par moi, et serait assez considérable pour contenir d'autres tombes, afin que ceux qui auraient été proches dans cette courte vie soient proches encore durant l'éternité.

Je te demande pardon, chère petite, de t'avoir entretenue d'un si grave sujet, mais il m'est impossible de te dire autre chose que ce qui me préoccupe au moment où je t'écris... C'est comme cela que je comprends l'amitié : être avec son amie, c'est penser tout haut.

Afin de te distraire, je viens à nos travaux accoutumés, et te dirai d'abord :

Le n° 1 est un dessin pour bonnet d'homme. Il se brode en soutache de coton blanc, si le bonnet est en nankin. Le bonnet est-il en casimir noir, achète une pièce de soutache vert foncé, une autre vert pâle — ou bien une bleu foncé, une autre bleu pâle.

Pour broder ce bonnet, tu prends une feuille de papier végétal, tu la poses sur ce dessin, tu le calques sur la feuille de papier, avec un crayon mine de plomb; puis tu couds de chaque côté ce papier sur le morceau de casimir que tu veux broder, et tu suis le crayon en cousant dessus l'une des soutaches; quand tu as fini, tu enlèves le papier végétal, et, à côté de cette première soutache, tu couds la seconde.

Le n° 2 est le fond de ce bonnet.

Le n° 3 est un alphabet de lettres anglaises.

Le n° 4 est un encadrement de mouchoir. Au bas, où est cette ligne, on fait un point à jour, et l'on y coud une dentelle. Le rond, entouré de trois cercles qui

se trouve à la corne, se fait comme un pois; les trois ronds qui sont au-dessus, entourés de deux cercles, se font comme des œillets.

Le n° 5 est une couronne de tilleul (prononce tillieul); cet arbre vient naturellement en Europe et en Amérique, dans les vallées, le long des coteaux et sur les montagnes. Il se multiplie de graines, de rejetons, de boutons et de branches. On peut aussi le greffer. A vingt ans il est dans toute sa force, et ne vit que quarante-cinq ans. C'est sur le tilleul que l'on a fait la célèbre épreuve que l'on pouvait de la tête d'un arbre en faire les racines, et des racines en faire la tête. On boit l'infusion de ses fleurs, on file sa seconde écorce dont on fait des cordes, des câbles, de la toile, et nos chapeaux appelés de *paille blanche*. Les Grecs en faisaient du papier, rejoint par lames comme celui du papyrus. J'en ai vu de fabriqué en France, qui était aussi blanc, aussi brillant que du satin. Le bois du tilleul se coupe aisément. Il est blanc, léger, tendre, liant, de longue durée. Les charrons, les menuisiers, les carossiers, les tourneurs, les ébénistes, les graveurs et surtout les sculpteurs, le préfèrent à tous les autres bois. Il a le mérite de n'être sujet ni à la vermoulure, ni à se fendre, ni à se gercer; on en fait des flèches; son charbon est le meilleur pour la poudre à canon; et ses feuilles, ramassées, servent de nourriture aux bestiaux. Cet arbre fleurit en mai et en juin; son fruit mûrit en septembre, et tombe de lui-même, il est doux au goût. Enfin, tout est beau, tout est bon, tout est utile dans le tilleul; son ombrage touffu nous rafraîchit en été : son bois nous réchauffe en hiver; il est l'ornement de nos promenades, de nos jardins et de nos bosquets, par son port noble et gracieux, par le vert de son feuillage et par son agréable odeur.

Cet arbre est l'emblème de l'amour conjugal, car Beaucis, tu t'en souviens, fut changée en tilleul; et, d'après toutes les vertus d'un tel arbre, cette couronne doit se broder sur le chiffre d'une mère.

Le n° 6 est une couronne de pâquerettes. « Les pleurs de Malvina sur son enfant mort ont été féconds, dit Ossian, ils ont fait naître dans les champs des fleurs au disque d'or, entouré de larmes d'argent. »

Cette couronne peut donc être brodée sur le chiffre d'une gentille petite sœur.

Le n° 7 est une couronne de guimauve. Ses fleurs, ses tiges, ses feuilles, sa racine, tout dans cette plante est salutaire et bon; de ces différents sucs on compose des sirops, des pastilles, des pâtes aussi excellentes au goût que favorables à la santé, et le pauvre affamé peut trouver dans la racine de cette plante un aliment sain et substantiel.

La guimauve est l'emblème de la bienfaisance. Cette couronne serait bien placée sur le chiffre d'une protectrice.

Le n° 8 est une couronne de fraises. Cette plante offre à la fois ses fleurs et ses fruits, elle flatte à la fois le goût et l'odorat.

La fraise est l'emblème de la bonté aimable. Voilà une couronne que l'on aimerait à broder sur le chiffre d'une jeune tante.

Le n° 9 est une couronne de roses. Tu sais qu'en l'année 532, saint Médard, évêque de Noyon, institua à Salency, lieu de sa naissance, la fête de la rosière. Toutes les filles du village devaient décerner à celle d'entre elles qu'elles avaient jugée la plus sage une couronne de roses. Ce fut la sœur de saint Médard qui l'obtint, et la reçut du fondateur lui-même.

Je viens te décerner cette couronne, que tu peux à ton tour placer sur le chiffre d'une amie.

Le n° 10 est une couronne de mûrier. Le mûrier blanc est originaire d'Asie; il croît de lui-même, et, à la Chine, le ver à soie s'engendre naturellement sur ses branches. Peu à peu cet arbre a traversé les grandes Indes pour s'établir dans la

Perse; de là, il a passé aux îles de l'archipel, où on a filé la soie dès le troisième siècle. Des moines apportèrent en Grèce, dans le sixième siècle, des œufs de vers à soie, et des graines de l'arbre qui le nourrit. En 1540, on commença seulement à élever des mûriers en Italie; déjà dès le quinzième siècle, sous Charles VII, le mûrier était venu en France, et maintenant les bienfaits du mûrier et du ver à soie y sont aussi répandus que ceux du lin et des toisons.

Le mûrier blanc est l'emblème de la sagesse, car il ne mûrit qu'en automne, alors qu'il n'a plus à craindre les vents du printemps, le soleil de l'été... Une couronne de mûrier serait donc bien placée sur le chiffre d'une grand'maman.

Le n° 11 est une couronne de myosotis, mot grec qui signifie, je crois, *oreille de souris*, ce qui est peu sentimental; mais les Grecs ne l'étaient pas du tout. Cette petite fleur s'appelle en allemand *ne m'oubliez pas!* et en français *yeux de la Vierge.*

Tu peux placer cette couronne sur le chiffre d'une amie qui va te quitter.

Le n° 12 est un modèle de crochet pour couverture de lit et de coussin, ou pour préserver les bras et le dossier des fauteuils. Tu vois qu'il y a deux rangs de crochet dans le bas, et quatre au milieu; le graveur a laissé là un blanc qui ne signifie rien.

Le n° 13 est la moitié du dos d'un corsage de costume de bain, ce dos se taille double. Ces trois plis du bas du dos se cousent à l'envers, à points arrière.

Le n° 14 est un des côtés du devant.

Le n° 15 est la pièce d'épaule à laquelle on fronce le dos.

Le n° 16 est une des pièces à laquelle on fronce un des devants.

Le n° 15 et le n° 16 se réunissent ensuite sur l'épaule.

Le n° 17 est une des manches.

Le n° 18 est la moitié de la ceinture, à laquelle on monte le dos, et on fronce les devants.

Le n° 19 est un des côtés du pantalon qui se coud au bas de la ceinture.

On fait ce costume en flanelle noire, et on l'embellit d'un galon de laine rouge, cousu à plat sur l'ourlet du bas du pantalon, sur celui des manches, autour du cou, et sur la poitrine.

Tu peux ajouter, au bas de la ceinture, une bande de flanelle noire haute de 40 centimètres, froncée du haut, tu auras l'air plus femme avec cette espèce de petite jupe.

Le n° 20 est un rébus que, par exemple, je n'ai pas placé d'une façon qui lui fasse beaucoup d'honneur... mais il me pardonnera, je n'ai pu mieux faire.

A présent, ma chérie, à nous deux! parlons modes et toilettes.

Voici l'été qui commence; je n'aime pas cette saison, elle ôte tout désir de se parer; il le faut cependant pour certaines circonstances, pour une noce, c'est de rigueur. Si donc j'étais engagée d'une noce, à la campagne, voici ce que j'emporterais.

Pour aller à l'église. Une robe de taffetas gris, corsage à pointe, manches Amadis. Mantelet de taffetas gris, ayant du bas trois garnitures d'étoffe pareille, découpée à l'emporte-pièce; du devant, une garniture pareille rabattue sur le mantelet. Chapeau de paille à jour; sur le côté gauche, une grosse rose blanche entourée de son feuillage, le tout formant comme une rosette; ruban de gros-de-Naples blanc. Collet manchettes de dentelle. Bottines grises.

Pour le bal. Une robe de taffetas rose, à pointe et décolletée; manches courtes garnies d'un double bouillon de tulle de soie blanche; Berthe de taffetas blanc, garnie du bas d'une double ruche pareille. Gants blancs courts. Souliers roses. Un éventail et un riche mouchoir à la main. Deux touffes d'œillets naturels de plusieurs couleurs, placées chacune de chaque côté de la tête. Tu sais qu'à une noce on ne

doit jamais se mettre en blanc, afin de bien faire ressortir la mariée.

Le lendemain au déjeuner. Une robe de toile de l'Inde, couleur écru, corsage froncé sur les épaules; pèlerine d'étoffe pareille. Collet de mousseline recouvert de deux bouillons. Manchettes pareilles. Bottines couleur écru. Gants de peau de Suède.

Pour aller à la promenade dans le bois voisin. Une ombrelle verte. Un chapeau de paille cousue, orné de rubans de taffetas paille. Un voile de gaze verte.

Pour le dîner. Une robe de barége blanc à raies bleues, corsage à la vierge; manches courtes ou à la jardinière; la jupe ornée de deux hauts volants festonnés en coton bleu et de manière que chaque dent contienne l'espace qui est entre chaque raie. Ceinture de ruban de taffetas bleu à longs bouts pendants par devant. Deux nœuds de ruban de taffetas bleu, aussi à longs bouts pendants, posés chacun de chaque côté de la tête, et retombant jusque sur la poitrine. Deux rubans pareils de couleur, mais plus étroits, noués chacun autour du poignet, du côté du petit doigt, où ils forment chacun deux boucles et deux bouts qui pendent... c'est très-gracieux. Bottines grises. Gants gris.

Pour le petit bal du soir. Une robe de mousseline froncée sur les épaules, garnie, au devant du corsage, par une dentelle haute de 2 centimètres; manches courtes ou à la jardinière; jupe ornée de trois grands plis. Ceinture formée d'un large ruban vert, à longs bouts pendants sur le côté gauche. Guirlande de fleurs des champs, naturelles; ou bien, ceinture de taffetas blanc nouée de même, et couronne de bluets.

Les jeunes femmes n'ont qu'à ajouter à leur robe de taffetas bleu ou blanc des volants de dentelle noire ou blanche, à porter un mantelet de taffetas bleu ou rose garni de dentelle noire ou blanche, à mettre des plumes à leur chapeau, de curieux bracelets à leurs bras; à placer sur le derrière de leur tête de gracieux petits bonnets retenus par de riches épingles et à porter un gros bouquet à leur main.

Les grand'mamans ne sont pas forcées de faire de si nombreuses toilettes : une riche étoffe damassée, un mantelet de taffetas vert ou lilas garni de dentelle noire; une redingote de soie rose recouverte de mousseline, le mantelet pareil; le tout garni de dentelle blanche ; un chapeau orné de plumes; un bonnet orné de marabouts; des bracelets, des diamants... il me semble qu'il n'y a pas une jeune personne qui ne se plaise à parer ainsi sa grand'mère et à la trouver bien belle!

Pour les petits messieurs : pantalon blanc, veste bleue, chapeau gris, canne à la main, gants de fil d'Écosse, souliers napolitains, cravate noire... la toilette de ces messieurs n'est pas difficile.

Quant aux petites filles, c'est différent! A la manière dont on les habille, je doute qu'elles puissent revenir sans peine à notre simplicité... Il le faudra pourtant bien! A présent, pour aller à la noce, voilà comment elles seraient belles : Jupe de taffetas rose ou bleu; katzawek d'étoffe pareille, garni sur l'ourlet d'une passementerie rose ou bleue; pantalon court; bas blancs; bottines couleur écru; gants de soie pareille; chapeau de paille, entr'ouvert; pour le retenir sous le menton: brides de taffetas rose ou bleu, ornées sur chaque joue d'une rosette de ruban de taffetas rose ou bleu; une couronne de fleurs autour du fond du chapeau. Ou bien: Jupe et katzawek de percale blanche, le katzawek garni d'une petite dentelle cousue à plat. Ou bien : jupe de taffetas écossais et canezou de mousseline blanche ; pantalon court : il n'y a qu'à l'âge de sept ans que les petites filles portent le pantalon tombant jusqu'à la cheville. Les cheveux tressés et retombant sur les épaules sont aussi de cet âge; plus jeune, les cheveux sont frisés ou séparés sur le milieu de la tête, puis on en forme deux tresses nouées avec un ruban et

tournées de chaque côté, de manière à former un rond sur l'oreille; le nœud de ruban ressort du milieu de cette espèce de pompon et forme une propre et gracieuse coiffure qui ne gêne pas le chapeau. J'espère que ta petite sœur ne se plaindra plus que je ne m'occupe pas d'elle.

Voilà une bien longue lettre, ma mignonne, la tienne était si courte!

As-tu deviné le rébus de la planche VI? *Tout chemin mène à Rome!*

Adieu! *je t'aime bien.*

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉPHÉMÉRIDES.

LE 10 JUILLET 1584, MORT DE GUILLAUME, PRINCE D'ORANGE, PREMIER STADHOUDER DES PROVINCES-UNIES.

Ce grand fondateur de la liberté des Pays-Bas, qui, mû par le seul sentiment de la justice, avait défendu ces provinces opprimées au prix de son temps, de son repos, de ses honneurs, sans recevoir d'autre salaire que le titre incertain et révocable de *stadhouder* (ou protecteur), fut frappé par la main de Balthasar Gérard, assassin soldé par le roi d'Espagne, Philippe II, et qui, à force d'intrigues et d'hypocrisie, était parvenu à posséder la confiance du prince d'Orange.

Guillaume se levait de table et sortait de la salle à manger, lorsque Gérard, caché derrière un pilier, lui déchargea à bout portant un coup de mousqueton dans la poitrine; le prince chancela et s'écria : « Mon Dieu, ayez pitié de moi et de ce pauvre peuple! » Il expira presque aussitôt, sous les yeux de sa femme, Louise de Coligny, fille de l'amiral, qui avait déjà vu, dans ces jours malheureux, massacrer sous ses yeux son père et son premier mari, le jeune Téligny. Un deuil immense suivit cette mort : le peuple batave, créé en quelque sorte par le génie de ce prince, le pleura comme autrefois Israël pleura Judas Machabée. Enseveli à Delft, on éleva à sa mémoire un monument qui existe encore, et où l'on relit ce nom de *Père de la patrie* que la voix du peuple lui avait décerné.

Guillaume, que ses contemporains avaient surnommé *le Taciturne*, avait cinquante-et-un ans au moment de sa mort. Suivant l'usage du temps, il avait une devise qui peint bien son caractère et sa destinée, et qu'on retrouve sur plusieurs médailles frappées en son honneur. Le *corps* de cette devise était un alcyon bâtissant son nid, et l'*âme* : — Calme au milieu des flots en fureur.

Balthazar Gérard, arrêté au moment du meurtre, mourut dans des supplices affreux, pareils à ceux que subit plus tard le coupable Ravaillac. Philippe II, bravant toute pudeur, accorda à la famille de ce misérable des titres de noblesse, les seigneuries de Livremont, d'Hortal et de Dampmartin, situées en Franche-Comté, et une somme de 4,000 florins. Mais à la conquête de la Franche-Comté par les Français, cette famille fut privée de ces sanguinaires honneurs; elle fut dégradée de noblesse et ses biens furent confisqués.

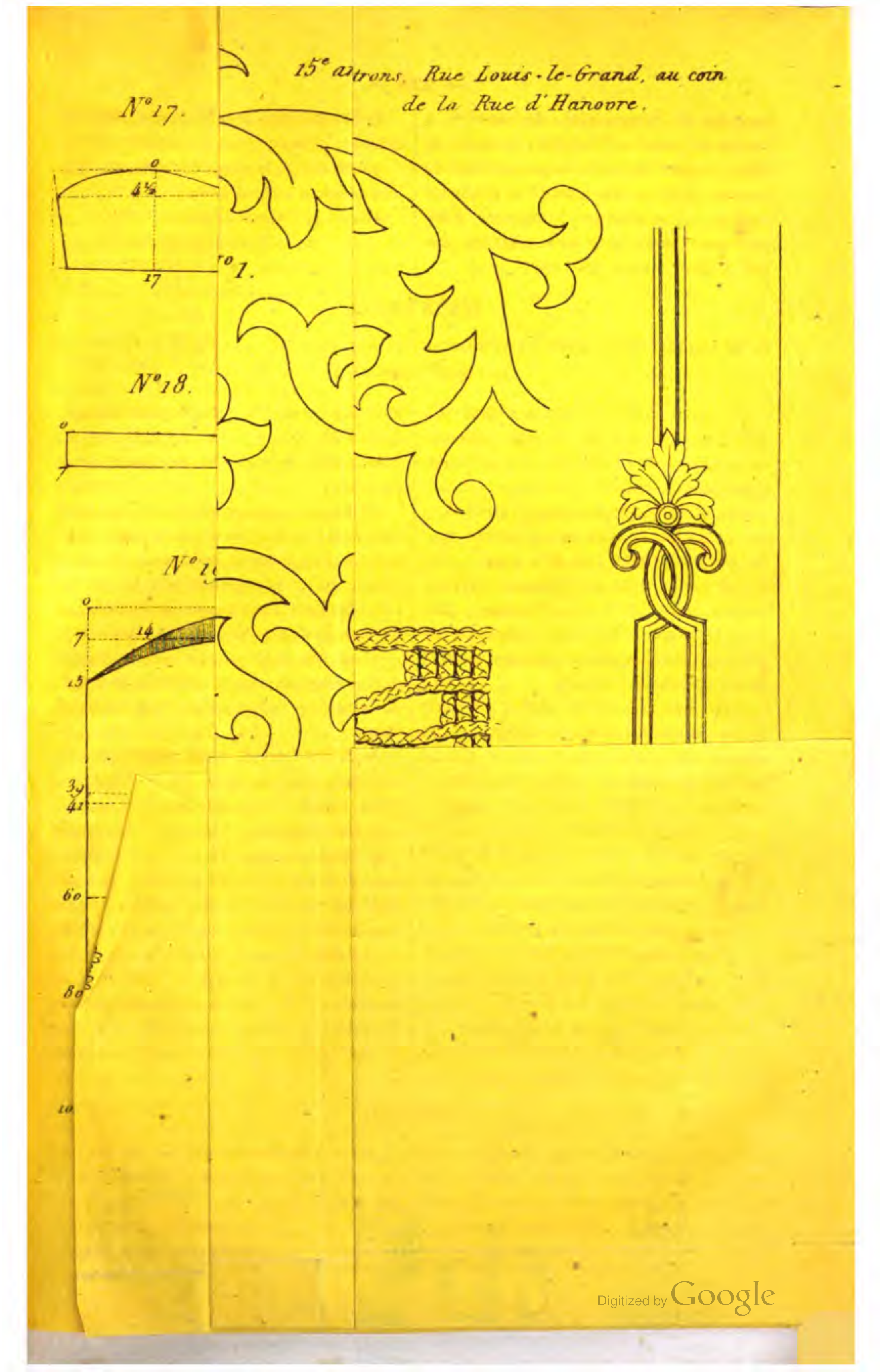
MOSAIQUE.

Négliger l'éducation des filles, c'est préparer la honte de sa propre famille et le malheur des maisons dans lesquelles elles doivent entrer. *Maxime chinoise.*

Vivre dans la mémoire des hommes est la seule chose qui puisse consoler de la briéveté de la vie.

Le baron D'HOLBACH.

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



15e a trons. Rue Louis-le-Grand, au coin
de la Rue d'Hanovre.
N° 17.
0
4½
17
N° 18.
0
7
N° 1
0
7
14
15
39
41
60
80
10

HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES.

NEUVIÈME ARTICLE.

RÈGNE DE LOUIS XV.

Les essais tentés à la fin du siècle de Louis XIV pour la rénovation des vêtements préparaient les grandes métamorphoses qui s'opérèrent sous son petit-fils et successeur Louis XV. Les volumineuses perruques furent abandonnées pour d'autres, qui s'appelèrent à la *régence*, à *trois marteaux*, à la *circonstance*. Les faces en furent relevées ou crêpées en *ailes de pigeon*, et les cheveux, cessant de flotter sur les épaules, furent emprisonnés dans une bourse, mis en queue ou noués dans un *cadogan*. La poudre devint d'un emploi général. L'habit était arrondi par des baleines, brodé, garni de poches en long et en travers, ainsi que de boutons de soie, de poil de chèvre, ou en métal; il se dessinait carrément autour de la taille. La veste entr'ouverte livrait passage à des jabots de dentelle ou de mousseline brodée. Les cravates firent place à des cols de mousseline plissée, et l'on créa à la cour une charge de *porte-cravate*, dont le titulaire avait pour seule fonction de mettre et d'ôter le col de Sa Majesté.

Les *vertugadins* du seizième siècle ressuscitèrent sous le nom de *paniers*. Un certain Panier, maître des requêtes, se noya dans une traversée de la Martinique en France; son nom se popularisa, et les dames se plaisaient à dire : « Comment trouvez-vous mon *maître des requêtes?* » Les petits paniers du matin s'appelaient des *considérations*. On portait, avec les paniers, des corps de baleines, des robes à ramages, des manches courtes garnies d'*engageantes* à triples rangs festonnés; des queues traînantes, et des talons élevés. Le négligé le plus simple était un *casaquin* ou *pet-en-l'air*, dont les basques tombaient sur le panier. Quelquefois les femmes, retroussant leurs robes, en engageaient les extrémités dans les ouvertures des poches. Les bourgeoises, quand elles ne se servaient pas de sacs ou *ridicules*, ajustaient sur leurs paniers des poches en crin nommées *poupottes*.

C'est principalement dans les annales dramatiques qu'il faut chercher les vestiges des modes oubliées. Une pièce de Fuzelier, intitulée *la Mode*, donnée au Théâtre-Italien, le dimanche 21 mai 1719, fait mention de *paniers*, d'habits de papier, de boutons tantôt très-gros, tantôt si petits, qu'on ne peut les boutonner qu'avec un microscope. La *Tête Noire*, farce de Lesage, représentée à la foire Saint-Laurent, le 31 juillet 1721, contient la nomenclature de tous les ajustements nouveaux. Arlequin, se déguisant en femme, se met sur un *placet* (1), prend un peigne et dit :

« Commençons par nous faire un *tignon* (2) *en queue de barbet*... Mais non, je n'y pense pas; je suivrais la mode, ce n'est pas le moyen de déplaire à des yeux français; enluminons nos joues. »

Après s'être mis du rouge sur une joue et du blanc sur l'autre, il ajoute : « Il me semble que cela n'est pas mal; mettons à présent notre coiffure. » Il prend une petite coiffure à la mode, l'examine, la retourne de tous les côtés en disant : « Quel diable d'*escoffion!* quel colifichet! »

(1) Siége sans dos ni bras.

(2) Chignon.

Il se la met sur la tête, et après s'être regardé au miroir : « Morbleu ! que fais-je? je me coiffe en *oreilles de chien!* S'agit-il donc ici de faire des conquêtes? Voyons s'il n'y a pas là d'autre coiffure. »

Il en trouve une autre qui est à l'ancienne mode, fort élevée. « Bon ! voici des *tuyaux d'orgue!*... Quel drôle d'air cela me donne ! je ressemble à une coquesigrue. Ma foi, le tout bien considéré, je reviendrai à la première. »

Il revient à sa toilette et examine tout ce qu'il y a dessus. « Qu'est-ce que c'est que tout ceci ? Une *crevée*, un *solitaire*, une *folette*, des *maris*, une *bagnolette*... Parbleu ! mettons-nous à la mode. Allons, ma jupe à présent ! La voici. Diable ! c'est une *criarde;* mais n'est-ce point plutôt un *gaillard?* Non, ma foi, c'est un vrai *panier*. Malepeste ! quel contour ! je suis aussi large par le bas que Georges d'Amboise (1). »

Les *Paniers* sont le titre et l'objet d'un divertissement de Legrand, joué à Chantilly devant Louis XV, le 5 novembre 1722. Valère et son valet Merlin, cachés sous les paniers qu'apporte la veuve Fricfrac, s'introduisent chez madame de Préfané. L'avocat Sottinot emploie la même ruse, de complicité avec une autre fournisseuse, madame Vertugadin. Isabelle se glisse sous un panier, et s'enfuit avec Valère, pendant que Merlin et Sottinot sortent de leur cage d'osier pour se prendre aux cheveux. L'acte finit par un vaudeville.

La vieille Aminte au teint usé
A fait recrépir son visage;
A l'aide d'un *tignon* frisé,
Elle croit nous cacher son âge.
Cette folle, avec son *panier*,
A l'air du colosse de Rhode,
Et dit, pour se justifier:
Il faut suivre la mode.

Reproduisons encore, comme éclaircissant les questions qui nous occupent, les réflexions que fait Guillaume, fermier de madame de Préfané : « Morgué ! les femmes de Paris sont bien changeantes ! il y a trois ans que je n'y étais venu, et je n'y ai quasiment rien reconnu. Je ne parle pas des visages, car ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on en change comme on veut ; mais, morgué ! celles qui étaient blondes sont devenues brunes ; celles qui avaient de grands cheveux n'ont plus que des *queues de barbet ;* celles qui avaient des clochers sur la tête sont raccourcies d'un pied et demi ; et celles qui étaient menues comme des fuseaux sont à présent rondes comme des tours. »

A cela la servante Dorinette réplique avec raison : « Que veux-tu ? il faut suivre la mode. »

Marie Leczinska, mariée à Louis XV, le 5 septembre 1725, mit en vogue les *hongrelines*, les robes à la *polonaise*, à la *hongroise*, garnies de *brandebourgs*. En 1729 apparurent les mantilles de velours, de satin, d'hermine ou de toute autre fourrure, dont on nouait sur la taille les deux pointes terminées par des glands de passementerie.

On tendait, sous Louis XV, à s'éloigner de la nature. En même temps que l'usage des *paniers*, se répandit celui des *mouches*, dont chacune avait son nom : au coin de l'œil, la *passionnée ;* au milieu de la joue, la *galante ;* sur le nez, l'*effrontée;* sur les lèvres, la *coquette;* au coin de la bouche, l'*assassine*. Les dames avaient des *boîtes à mouches*, dont le couvercle était intérieurement doublé d'un miroir. Madame de Pompadour en donnant au maréchal d'Estrées des détails sur la campagne de 1757, marquait avec des mouches les différents postes qu'elle lui conseillait de défendre ou d'attaquer.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

(1) Grosse cloche de la cathédrale de Rouen.

REVUE LITTÉRAIRE.

Traitement d'urgence des maladies des enfants, avant l'arrivée du médecin (croup, convulsions, étouffements, etc.); par le docteur Vanier du Havre, directeur en chef de la clinique des hôpitaux des enfants, professeur de médecine des enfants à l'école pratique de Paris, etc., etc. Méthode facile, destinée aux mères de famille, aux instituteurs, curés de campagne, religieuses de village, dames de charité, etc. Prix 2 fr., à la librairie de Mme Bougy, rue Fontaine-Molière, 37.

Vous êtes marraines, vous êtes tantes, vous avez de petits frères, de petites sœurs, mesdemoiselles, et votre tendresse intelligente leur est souvent utile. Mais, bien que par un doux sourire ils vous indiquent leur bien-être, vous ne savez pas comment apprécier leurs souffrances, ce qui fait qu'au moindre cri vous vous effrayez; car vous savez que le croup, les convulsions, la fièvre cérébrale arrivent subitement, et les petits anges ne peuvent encore vous dire : « J'ai la tête lourde — je ne peux respirer — j'ai mal à l'estomac. » Voici un livre qui vous enseigne à lire leurs maladies sur leur figure, sur toute leur personne; car, dit l'auteur, « les signes annoncent les maladies, comme la fumée annonce le feu.

» Un ensemble de signes correspond à une maladie.

» Il faut donc, pour reconnaître une maladie : 1° examiner les organes; pour cela, on suivra le programme d'examen contenu dans ce livre, et on notera les signes observés chez l'enfant.

» 2° Au moyen de ces signes on cherchera dans le tableau des signes mis en regard des maladies, celles qui seront indiquées par des signes observés chez l'enfant, et on notera ces maladies.

» 3° On lira la description de ces maladies, et l'on reconnaîtra ainsi celle qui aura le plus de rapports avec l'ensemble des signes observés chez l'enfant.

» Dans la description d'une même maladie, on trouvera quelquefois deux signes opposés l'un à l'autre, par exemple, *convulsion* et *paralysie :* cela ne voudra pas dire que ces signes existent l'un et l'autre en même temps, mais qu'ils peuvent exister l'un ou l'autre, ou bien encore se succéder, c'est-à-dire que tantôt c'est l'un des deux qu'on observe, tantôt c'est l'autre.

» Il faudra se rappeler, toutes les fois que l'on croira reconnaître une maladie par un ensemble de symptômes, que quelques-uns des signes ordinaires de cette maladie peuvent manquer, de même qu'elle peut s'accompagner de tel ou tel symptôme qu'elle n'offre pas ordinairement.

» Le *traitement* de chaque maladie est divisé d'abord en *externe*, et ensuite en *interne*. Dans les cas douteux on pourra toujours s'en tenir au traitement externe. »

Après avoir laissé parler l'auteur, je vais vous donner une idée des remarques que vous pouvez faire. Par exemple, vous vous apercevez que votre petit frère a *les yeux animés*, il fait des dents; *les yeux brillants*, il a la fièvre; *les yeux ternes*, il a des vers; *les yeux hagards*, c'est la première période des convulsions; *les yeux fixes, agités en tous sens*, ce sont des convulsions internes ou une fièvre cérébrale; *les paupières entr'ouvertes pendant le sommeil, la pupille relargie,* il a des vers. A ces remarques vous ajoutez celles faites sur les autres parties de sa

personne, vous les réunissez et vous connaissez la cause des souffrances de votre pauvre petit.

Le croup, cette horrible maladie, l'effroi des mères, a plusieurs degrés. Voici les signes du 1er degré : « Abattement, rhume de cerveau, gorge non rouge (l'irritation existe dans le larynx, où l'on ne peut en découvrir la trace) ; cou gonflé, douleur au cou déterminée par le toucher, toux, toux sèche, toux rauque, fièvre.

» Il faut, dit M. Vanier, se hâter de prévenir le développement du croup par les moyens suivants : bains de pieds, cataplasmes très-chauds et même sinapisés, sur les mollets, sangsues sur les côtés du cou. Frictions sur le cou avec l'onguent napolitain, ou enduire toute la partie antérieure du cou d'une couche épaisse comme une pièce de deux liards, faire vomir en titillant la luette avec les barbes d'une plume. Si le mal prend de l'intensité, on aura recours au traitement du croup du 2e *degré*, puis à celui du *croup foudroyant*, et en même temps que l'on agira ainsi, on devra appeler au plus vite le médecin. »

Vous voyez, mesdemoiselles, que le style de M. Vanier est clair, précis, dégagé de tous les termes de science qui pouvaient vous effrayer, et que, dans ces premiers remèdes, il n'y en a aucun que vous ne puissiez appliquer vous-mêmes.

Par exemple, votre frère s'est brûlé ? « Que la brûlure soit légère et superficielle, ou étendue et un peu profonde, le meilleur remède est d'envelopper le plus tôt possible la partie brûlée dans de la ouate de coton non glacé, ce que l'on continue jusqu'à la cicatrisation. Mais si la brûlure est très-profonde, et surtout si des vêtements recouvrent la partie brûlée, il faut, après avoir enlevé ces vêtements très-doucement pour ne pas déchirer les chairs, plonger la partie brûlée dans l'eau froide pure ; si cependant la brûlure a été produite par un alcali, on lavera la plaie avec de l'eau vinaigrée, et au contraire avec de l'eau alcalisée (1), si la brûlure a été produite par un acide ; puis faire des frictions douces avec le liniment oléo-calcaire (2), appliquer ensuite un linge percé de trous rapprochés et imbibé d'huile, et recouvrir le tout avec de la ouate de coton. Le médecin sera appelé ensuite auprès du petit malade pour aviser aux accidents généraux que la brûlure peut déterminer.

» Un enfant a-t-il avalé un bouton, un haricot, une bille, un noyau de fruit, une pièce de monnaie, un os, une arête de poisson, une épingle ou tout autre objet, soit rond, soit de forme irrégulière, cet enfant présente les symptômes de l'asphyxie, ne prenez aucun instrument, et, sans craindre de blesser l'enfant, cherchez du bout de votre index le corps étranger pour le ramener s'il est possible ; sinon titillez la luette en agitant votre doigt au fond de la bouche, de manière à faire vomir l'enfant ; s'il vomit sans rien rendre, introduisez de nouveau votre doigt dans sa bouche pour enfoncer le corps étranger. Dans la crainte que le doigt ne soit mordu, ou qu'il ne soit trop gros, on pourra se servir d'un poireau pour repousser le corps étranger ou pour le ramener, si ce corps est une épingle, une arête de poisson. Les barbes d'une plume pourraient aussi servir à titiller la luette. En pareille circonstance il faut s'armer de courage ; car aucune des manœuvres employées pour ramener ou enfoncer le corps étranger ne peut occasionner de mal à l'enfant. Pendant que vous ferez ces tentatives, envoyez chercher le médecin.

» Mais si un haricot, un noyau de cerise, au lieu de s'arrêter dans le gosier, a pénétré dans le larynx, ce que l'on reconnaîtra à un bruit de soupape venant de l'intérieur du cou, il faut placer l'enfant la

(1) M. Vanier indique comment composer cette eau.

(2) La composition de ce liniment est aussi indiquée.

tête en bas, les pieds en haut, tout en exerçant, de légères percussions entre les deux épaules; et le médecin doit être appelé le plus tôt possible pour le cas où une opération deviendrait nécessaire.

» Si l'enfant a reçu dans l'œil un corps étranger, prenez un crin de cheval, tournez-le en anneau, introduisez-le sous la paupière en la soulevant de votre main gauche, et ramenez le corps étranger, qui se prendra dans l'anneau. Si vous ne réussissez pas, après plusieurs reprises, prenez une petite seringue et injectez de l'eau entre la paupière et l'œil. Si vous ne réussissez pas encore, vous devrez recourir au médecin.

» Si c'est dans l'oreille que l'enfant s'est introduit un corps étranger, il faudra essayer de l'ôter avec un cure-oreilles; en écartant un peu de la tête le pavillon de l'oreille et en approchant une lumière, on peut facilement en voir le fond. Mais avant toute tentative, injectez dans l'oreille, au moyen d'une petite seringue, de l'eau ou de l'huile. Si vous ne réussissez pas à attirer ainsi le corps étranger, employez la succion sur le trou de l'oreille, soit avec la bouche, soit avec un tuyau d'un calibre plus grand que le corps étranger. Si vous ne réussissez pas, il faut en appeler tout de suite au médecin. »

Je vous recommande ce livre utile, mesdemoiselles; il vous apprendra tout ce qu'il vous est nécessaire de savoir pour soigner ces pauvres petits êtres; vous saurez reconnaître leurs maladies, y appliquer les traitements convenables, et composer vous-même quelques-uns des médicaments que ces maladies réclament. Par exemple, vous habitez la campagne, le médecin a ordonné tout de suite un looch, et vous êtes à trois lieues d'un pharmacien. Vous pouvez ainsi remplacer ce looch : Mettez dans un vase 8 grammes d'huile d'amandes douces, 30 grammes de sirop de gomme ou de sucre en poudre, mélangez le tout avec un pilon et ajoutez 120 grammes d'eau.

L'auteur, afin de se faire bien comprendre, n'a employé que le langage qui nous est connu; et c'est avec plaisir que je lui en témoigne ici toute ma reconnaissance. Quant à vous, mesdemoiselles, grâce à M. le docteur Vanier, du Havre, vous deviendrez un jour les plus habiles *sœurs de charité.*

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

SONETTO.

Solitaria vagando, ad un gradito
Rustico albergo mi portò il cammino,
Ove l'ombra d'un alto annoso pino
Ad arrestare il piè porgeva invito.

Quivi mi assido, e lo sguardo rapito
Dalle bell' opre del Fattor divino,
Un prato scorro e un bel fonte vicino,
E di colli una scena intorno un lito.

Quindi dal cielo in me raggio discende,
Onde il pensier si leva e chiare vede
Quel che, fra sè ristretto, non comprende :

Che se in questa prigion tanto concede
Il buon padre ad un reo che ognor l'offende,
Quale agli amici in ciel darà mercede!

GIOVANNA CARRERIA, da Venezia.

SONNET.

J'errais solitaire, le sentier me conduisit vers un logis agréable et rustique, où l'ombre élevée d'un vieux pin invitait au repos.

Je m'assis en cet endroit, le regard charmé de la magnificence des œuvres du Créateur : une belle fontaine courait au bas d'une prairie voisine, et un amphithéâtre de collines encadrait ses bords.

Là un rayon céleste descendit en moi; ma pensée s'éleva, et je vis clairement ce que l'on ne peut bien concevoir quand elle est comprimée.

— C'est que si, en cette prison terrestre, le bon père accorde tant au méchant qui l'offense sans cesse, quelle récompense ne réserve-t-il pas au juste dans le séjour éternel!

Mme VAN TENAC.



ADRIENNE OU LA FILLE D'UN POËTE.

Au mois d'avril de l'année 1845, à deux heures du matin, une berline s'arrêta devant un joli petit hôtel de la rue Saint-Louis. La portière s'ouvrit; une charmante jeune fille de seize ans à peu près s'élança gaiement du marchepied en envoyant un bonsoir affectueux à une dame restée au fond de la voiture. « Bonsoir, Adrienne, » répondit celle-ci, riant encore d'un bon mot de la jeune espiègle, « bonsoir, ma chère nièce, à demain! » Une gouvernante d'un âge respectable descendit lentement après la jeune fille; puis toutes deux entrèrent dans l'hôtel, dont la porte se referma sur elles, tandis que la berline continuait sa route vers un quartier tout opposé.

Adrienne, qui avait eu le malheur de perdre sa mère à l'âge de douze ans, était la fille unique d'un homme de lettres que nous ne désignerons que sous le nom de Rougeville. C'était un poëte dans toute l'acception du mot. Oubliant le monde au milieu duquel il vivait, emporté sur les ailes de son génie vers les régions les plus élevées, on eût dit qu'il ne tenait point à la terre, tant il dédaignait les soins matériels et vulgaires de l'existence. Le moindre devoir de société, le moindre contact avec les choses du dehors l'importunait, le gênait; non pas qu'il fût égoïste, bien au contraire : on l'avait vu aider généreusement ses amis, et donner sans hésitation à des familles indigentes les sommes qui se trouvaient sous sa main; on citait de lui plusieurs traits de bienfaisance pendant des années calamiteuses ou des hivers rigoureux; mais il aimait à s'isoler, à se replier sur lui-même, à se livrer sans distraction aux contemplations sublimes de son génie. Le bonheur, pour lui, c'était la conception de ses œuvres; peu soucieux d'ailleurs de l'effet qu'elles devaient produire, il méprisait ce charlatanisme dont la plupart de ses confrères faisaient un emploi si habile. Aussi M. de Rougeville, goûté par quelques esprits supérieurs, n'était-il pas encore ce qu'on appelle un poëte populaire. A cette époque, il pouvait avoir quarante-un ou quarante-deux ans. Son front était chauve, et ses cheveux, qu'il laissait croître derrière sa tête, commençaient à s'argenter. Ses yeux d'aigle étaient animés par le feu du génie. Ce qu'ils exprimaient était l'aspiration de l'âme vers l'infini, vers l'idéal, à moins qu'il ne fixât ses regards sur sa fille, et alors ils respiraient la tendresse la plus profonde; car c'était par là seulement qu'il redevenait homme; la vue de sa chère Adrienne, qui ressemblait tant à l'ange de bonté qu'il avait perdu, le ramenait pour quelques instants sur la terre. Dans ces moments délicieux, nul père au monde n'était meilleur que lui. Il voulait que sa chère enfant fût bien heureuse, qu'elle ne se refusât aucun plaisir; et s'il ne pouvait par lui-même, étranger comme il était aux habitudes du monde, prévenir toutes ses fantaisies, il entendait du moins qu'elles fussent satisfaites. Aussi, fournissait-il, sans y regarder, à toutes ses dépenses, à toute son innocente coquetterie de jeune fille, et jamais il n'était plus content que lorsqu'elle venait lui dire : « Mon bon père, je me suis bien amusée hier au bal, on a prodigué les compliments à votre fille; elle était la mieux mise, et elle vous a fait honneur. »

Alors le poëte quittait sa plume pour embrasser son enfant, il la contemplait

avec joie, admirait le développement de sa beauté, et attendait qu'elle fût sortie pour reprendre ses hautes méditations.

Le jour où commence ce récit, Adrienne était encore allée au bal avec sa tante, madame Daubray, femme d'un magistrat, qui demeurait aux environs du palais de Justice. Rentrée dans sa chambre, la jeune fille souhaita le bonsoir à sa gouvernante, qui était pressée d'aller prendre du repos.

Avant de quitter sa robe de bal, Adrienne, préoccupée de l'image de la fête, se mit à repasser dans son esprit tous les quadrilles où elle avait figuré; la musique si vive lui tintait encore dans les oreilles; elle voyait les robes de gaze tournoyer sur le parquet, les coiffures de fleurs onduler dans la foule, et les danseurs assiéger sa main aux premiers accords d'une délicieuse musique. D'autres souvenirs aussi parlaient à son cœur doucement ému; elle se rappelait l'accent d'admiration sincère qu'on avait mis à louer son père; elle se sentait fière et heureuse d'être la fille d'un homme dont on parlait avec cet enthousiasme, et puis, aux éloges qu'avaient faits de lui quelques personnages distingués, s'était mêlée une voix bien chère, celle d'Édouard de Bussières, son ami d'enfance qu'elle avait revu à ce bal, après une absence d'un an; car Édouard, jeune homme plein de mérite, nommé à vingt-six ans receveur particulier des finances, à Caen, venait d'obtenir un congé d'un mois, dont il avait profité pour renouer ses anciennes relations de famille avec M. de Rougeville et madame Daubray. C'était un jeune homme franc, plein de cœur, à la physionomie ouverte et dont toutes les manières inspiraient la confiance. Adrienne pensait avec une secrète joie qu'il avait dansé aussi plusieurs fois avec elle, et qu'il lui avait donné une préférence marquée sur les autres jeunes personnes, et même sur Cécilia, son amie, si jolie pourtant; elle se rappelait que madame Daubray, sa tante, paraissait remarquer avec plaisir les empressements du jeune Édouard, et qu'elle lui avait ménagé une place entre elles deux pendant les morceaux de musique. Ainsi, certain projet dont elle avait entendu parler vaguement dans son enfance, pourrait bien se réaliser; Édouard pourrait devenir son mari!... Ce mot lui rappela une petite bague qu'autrefois, avant de la quitter, son ami d'enfance lui avait donnée. Cette bague était enfermée avec quelques autres bijoux dans un petit coffre dont elle portait la clef. En passant devant la croisée pour aller ouvrir l'armoire où elle serrait ce coffre, elle fut surprise de voir de la lumière dans l'appartement vis-à-vis du sien. Cette lumière partait du cabinet de travail de son père, dont les volets n'étaient pas fermés. La pensée qui la préoccupait alors l'empêcha de donner beaucoup d'attention à cette circonstance; elle alla droit à l'armoire, y prit le coffre qu'elle ouvrit, et remua tout pour trouver la bague. Pendant cette recherche, un papier lui tomba sous la main. C'était une lettre dans laquelle était enveloppée une mèche de cheveux noirs. Adrienne se sentit émue jusqu'au fond de l'âme. Cette lettre était de sa mère, morte depuis quatre ans; ces cheveux étaient ceux de sa mère! A l'aspect de ces caractères chéris, qu'elle lisait autrefois, et qu'au milieu de ses plaisirs elle avait un peu oubliés, un vif remords saisit la jeune fille. Elle se jeta à genoux, baisa ces précieuses reliques et récita sa prière du soir, où le nom de sa mère était toujours rappelé.

Adrienne, à vrai dire, n'était encore qu'une enfant, et une enfant un peu gâtée. Son père, trop absorbé dans ses poétiques rêveries pour s'occuper beaucoup d'elle, l'avait confiée à une gouvernante, dont le système était de prolonger autant que possible l'enfance morale des jeunes personnes; c'était autant de temps de gagné, disait-elle, sur les idées sérieuses qui ne viennent que trop tôt désenchanter la vie. La bonne femme avait-elle raison?

peut-être bien. Quoi qu'il en soit, grâce à cette méthode d'éducation, Adrienne était restée étourdie, rieuse, ne songeant guère qu'aux divertissements de la veille ou à ceux du lendemain, et portant dans ses études même une facilité qui en faisait des plaisirs.

Quand la jeune fille se releva du prie-dieu, tenant toujours à la main cet écrit déjà altéré par le temps, et ces cheveux, seul gage qui lui restât de la tendresse d'une mère chérie, elle revit tout à coup devant elle, comme par un mirage magique, la scène qui s'était passée, il y avait quatre ans déjà, au chevet de cette pauvre mère expirante. Elle se représenta son père, muet de douleur, cachant son front dans ses mains, tandis qu'elle-même agenouillée, pleurant sur le visage de sa mère, recevait d'elle, au milieu de paroles entrecoupées, cette lettre où étaient tracés les derniers vœux de la mourante. Adrienne sanglota au souvenir de cette figure angélique qui lui souriait du bord de la tombe et qui fixait sur elle des regards pleins d'amour, les derniers... Puis elle se souvint que des recommandations pressantes étaient contenues dans cette lettre pour le temps où elle aurait atteint l'âge de raison, et elle se mit à la relire avec un respect religieux qui donnait à son attendrissement je ne sais quelle solennité. L'écrit tracé par une main défaillante était ainsi conçu :

« Ma chère enfant, mon Adrienne, ma » fille bien-aimée, tu liras plus d'une fois » ces paroles avant d'en comprendre le » sens. Puisse la raison devancer ton âge » pour te mettre en état de remplir la tâ- » che que je lègue à ta piété filiale! Je » meurs trop tôt pour achever moi-même » mon ouvrage; c'est à toi de le continuer; » après le chagrin de te quitter, ma fille, » après le chagrin de quitter ton père, le » plus vif que j'éprouve est celui de vous » laisser seuls ensemble, toi si jeune, lui » privé d'appui et de protection. Car il faut » te l'apprendre, ma fille, ton père, qui est » un homme de génie et un excellent hom- » me, ton père, qui m'a rendue si heureuse » par son amour et par l'orgueil que je » mettais en lui, est au fond aussi inhabile » qu'un enfant à toutes les affaires de ce » monde. Il fallait que je fusse là, toujours » là, pour veiller sur sa santé, sur sa maison, » sur sa fortune. Je vais bien lui manquer, » ma fille, et je crains tout pour son avenir. » Un seul espoir me reste, c'est que tu me » remplaceras près de lui, c'est que tu sen- » tiras bientôt toute l'importance, toute la » sainteté de la tâche que je te confie. Ton » cœur m'est connu. Je sais que tu n'épar- » gneras ni les soins ni le dévouement dès » que tu en seras venue à partager mes ap- » préhensions; mais les comprendras-tu » seulement? Adieu, ma fille bien-aimée, » adieu : je remets entre tes mains le bon- » heur et l'avenir de ton père, cet avenir » qui est aussi le tien; c'est le dernier vœu, » c'est la suprême volonté de ta mère, qui » meurt en te bénissant. »

O ma mère, s'écria la jeune fille, le visage baigné de larmes, ô ma mère, ne t'ai-je donc pas obéi? aurais-je manqué aux devoirs que tu m'imposes? Oh! qui m'éclairera sur la conduite que je devais tenir? qui m'apprendra, ma mère, si je suis digne de toi?

C'est qu'en effet, comme sa mère l'avait bien prévu, Adrienne n'avait pas compris les recommandations contenues dans ce touchant écrit; elle avait cru jusque-là qu'il lui suffisait d'aimer son père de toute son âme, de s'informer de sa santé, et de s'endormir en priant pour lui. Jamais il ne lui serait venu à la pensée de glisser un regard indiscret sur les actions paternelles, ni de se mêler de soins au-dessus de son âge. Elle aurait craint de sortir par là de la réserve et du respect qui convenaient à sa situation. Mais ces dernières paroles de sa mère, qu'elle avait lues souvent sans se rendre compte de leur portée, la frappèrent cette fois d'une impression toute nouvelle; elles éveillèrent dans son âme troublée des doutes

pénibles, presque du remords. A seize ans, on commence à jeter sur le monde des regards intelligents ; et ces mêmes expressions qui, dans un âge plus tendre, avaient glissé sur l'esprit de la jeune fille, prenaient tout à coup un sens jusqu'alors méconnu.

Elle réfléchit quelques minutes, il s'opéra en elle une sorte de bouleversement ; et mille circonstances, négligées auparavant, revinrent en foule, comme autant de révélations. Sous l'empire de ces impressions, elle courut à la fenêtre par où elle avait aperçu de la lumière dans le cabinet de son père ; cette lumière brillait toujours, la pendule sonnait alors trois heures ; M. de Rougeville avait donc prolongé son travail jusqu'à cette heure si avancée de la nuit ? N'y avait-il pas là danger pour sa santé ? N'était-ce pas une des prévisions qu'Adrienne avait trouvées avec effroi dans la lettre ? Elle hésita un instant, puis, surmontant avec effort sa timidité naturelle, elle jeta sur ses épaules la pelisse qu'elle venait de quitter, prit à la main un flambeau, et traversa sur la pointe du pied, pour ne pas éveiller sa gouvernante, les pièces qui séparaient son appartement du cabinet de travail de son père. En entrant dans le petit salon qui précédait ce cabinet, et où depuis bien longtemps elle n'avait pas mis les pieds, elle fut frappée du désordre qui y régnait. Évidemment personne ne prenait soin de ces meubles, de ces glaces, de ces tapis, auxquels la poussière amassée donnait une apparence de vétusté. Les fauteuils mal rangés, la pendule arrêtée, des cadres détachés du mur, témoignaient de la négligence du service, et ce fut en trébuchant sur des livres qui gisaient à terre, que la jeune fille s'avança vers la porte entr'ouverte du cabinet. Cependant elle n'avait pas été entendue, et quand elle se hasarda à passer sa jolie tête inquiète dans la pièce voisine, elle vit son père, immobile, assis devant la table, la tête appuyée sur sa main et les yeux levés vers le plafond avec l'expression d'une inspiration véritable. Une glace placée en face de lui réfléchissait son noble visage ; Adrienne remarqua la pâleur empreinte sur ses traits. Jamais elle n'avait pensé à l'effet que pouvaient produire les veilles et les insomnies ; en ce moment, pour la première fois, avertie par les paroles de sa mère, elle comprit quel ravage un travail incessant avait opéré sur cette organisation nerveuse. Ces yeux creux, ces rides précoces, ce front chauve, que de symptômes de fatigue et d'épuisement ! Adrienne frémit, son cœur, traversé par une souffrance aiguë, se fit de bien vifs reproches, car tout dénotait autour d'elle l'abandon et l'insouciance. Le même désordre qu'elle avait vu dans la pièce précédente s'étalait encore dans ce cabinet ; partout des encombrements de livres, de papiers et d'objets d'art, salis, gâtés, foulés aux pieds. Quant aux vêtements du poëte, ils étaient plus que négligés, ainsi que sa barbe et ses cheveux. Adrienne ne put retenir une exclamation. A ce bruit M. de Rougeville leva la tête et aperçut sa fille. Il lui tendit les bras en souriant ; elle s'y précipita et présenta son front aux baisers de son père. Tiré si brusquement de sa méditation, le poëte était comme un homme qui se réveille au milieu d'un songe, ne sachant encore où finit le rêve et où commence la réalité. Il regarda autour de lui, puis s'adressant à sa fille :

« Je pensais à toi, lui dit-il ; ces vers que je compose célèbrent les grâces touchantes et les vertus d'une jeune fille, d'un ange ! Quel plus charmant modèle aurais-je pu choisir ? »

Adrienne toute confuse baissa les yeux pendant que son père la contemplait avec amour ; il vit alors qu'elle était élégamment parée :

« Une toilette de bal ? reprit-il ; tu vas au bal ! et avant de partir, tu as voulu m'embrasser.

— Mon père...

— C'est bien ; je te pardonne, mon enfant, de m'avoir dérangé ; je veux même que dorénavant tu viennes ici tous les soirs me montrer tes toilettes. »

La jeune fille demeurait interdite. Comment ? son père croyait qu'elle partait pour le bal au moment même où elle rentrait ! Le travail avait le don de lui faire à ce point illusion sur les heures ? Il confondait le matin et le soir ! Sans répondre un mot, Adrienne tira de sa ceinture une jolie petite montre que sa tante lui avait donnée, et fit voir à son père les aiguilles qui marquaient trois heures et demie.

Celui-ci regarda avec stupeur :

« Trois heures et demie ! s'écria-t-il ; c'est impossible ! je viens à peine de commencer ce nouveau chant de mon poëme.

— Voyez, mon père, ajouta la jeune fille en montrant les bougies presque usées.

— Il serait vrai ! reprit le poëte, et pourtant ces vers coulaient de source ! ils s'échappaient de mon cerveau, si pressés, si abondants, que le temps semblait suffire à peine pour les fixer sur ces pages... Ah ! pourquoi es-tu venue arrêter mes inspirations ? et au fait que me veux-tu ? à une pareille heure, Adrienne, comment es-tu là, devant moi ? »

Adrienne sentit que le moment de s'expliquer était arrivé ; elle trembla d'abord, mais pour rappeler son courage, elle murmura les mots « ma mère ! » et répondit avec une fermeté respectueuse :

« Mon père, j'ai vu briller de la lumière dans ce cabinet ; j'ai compris que le travail vous avait fait tout oublier ; craignant qu'une veille si prolongée ne vous rendît malade, je suis venue vous prier de l'interrompre et d'aller vous reposer. »

Étonné de ce langage tout nouveau, M. de Rougeville releva vivement la tête.

« Pardon, mon père, reprit la jeune fille ; ce que j'ose vous dire ici, ma mère vous le dirait elle-même, j'en suis sûre, si elle existait encore...

— Ta mère ! ah ! quel doux et triste souvenir tu me rappelles !

— Oui, mon père, elle vous dirait, comme moi, comme votre médecin, que cette manière de vivre a de graves dangers ; qu'il faut veiller à votre santé, si précieuse pour tous ceux qui vous aiment, pour votre fille surtout... qu'il n'est rien de plus nuisible que ce dérangement d'habitudes, que cet oubli... Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle frappée d'une idée subite, excusez mes questions, mon père... A quelle heure vous êtes-vous mis au travail ?

— A quelle heure ?... Mais je ne sais...

— Quand je suis partie pour aller dîner chez ma tante, vous étiez déjà renfermé ici.

— En effet... c'est possible.

— Et vous n'avez pas bougé depuis ?

— Non.

— Mais, mon Dieu, quand donc avez-vous dîné ?... »

M. de Rougeville chercha quelques instants dans sa tête ; puis il répondit avec enjouement :

« Ma foi, pour aujourd'hui, je crois que je l'ai oublié.

— O ciel ! s'écria la jeune fille, et moi qui vous avais quitté joyeuse, tranquille, moi qui m'amusais, sans me douter que, livré à des valets négligents...

— Ne les accuse pas, interrompit M. de Rougeville, ils sont habitués à mes manières ; ils savent qu'ils seraient grondés s'ils se permettaient de me déranger ; il n'y a que toi que je ne gronde pas... Eh bien, ne vas-tu pas te fâcher contre ton père, et faudra-t-il que je te demande pardon ? Allons, embrasse-moi.

— Oui, dit Adrienne en embrassant son père, oui, je vous aime, je vous honore, je vous obéirai en tout, mon bon père, excepté en ce qui vous regarde ; car pour cela vous me permettrez de redevenir un peu la maîtresse...

— Toi !

— J'ai les pouvoirs de ma mère. »

M. de Rougeville baissa la tête, attendri

par ces derniers mots. Adrienne profita de ce moment pour souffler les bougies qui brûlaient sur la table; puis reprenant le flambeau qu'elle avait apporté, elle offrit le bras à son père, qui se leva machinalement et s'achemina avec elle vers la porte du cabinet, qu'elle ferma en sortant et dont elle retira la clef. Puis elle le conduisit, sans mot dire, jusqu'à l'office, où elle le fit asseoir, et lui servit une collation, à laquelle il fit grand honneur. Comme elle s'aperçut qu'il retombait dans ses méditations habituelles, elle prit la parole et lui fit le tableau des plaisirs du bal qu'elle venait de quitter. Sa gaieté aimable, son charmant babil triomphèrent de l'exaltation du poëte, qui, ramené ensuite par elle, et tout en causant, jusqu'à sa chambre à coucher, puisa dans ces distractions toutes nouvelles, et dans le bonheur que venait de lui donner sa fille, le calme et le doux repos dont il avait tant besoin.

Adrienne, en le quittant sentit son cœur déjà allégé d'un grand poids. L'aube du jour commençait à poindre lorsqu'elle rentra dans son appartement. Trop agitée encore pour trouver le sommeil sur sa couche, elle se mit à la croisée pour respirer l'air frais du matin. A peine y était-elle restée quelques minutes, qu'elle vit une petite porte de la maison s'ouvrir tout doucement et donner passage à un domestique qu'elle reconnut pour l'homme de confiance de son père; il tenait à la main un grand panier couvert; il regarda autour de lui et aux fenêtres, comme s'il craignait d'être aperçu; Adrienne se retira vivement derrière le rideau; de là, elle vit cet homme, marchant toujours avec la même précaution, s'esquiver par la grille de la cour. Qu'est-ce que tout cela signifiait? Pour la première fois, Adrienne comprit que les serviteurs de son père pourraient bien n'être pas fidèles et porter au dehors les provisions du logis. Elle se coucha en faisant des conjectures auxquelles son âme confiante ne s'était jamais arrêtée. Mais comme la jeunesse n'est pas l'âge du désenchantement, elle se promit de parer à tout, et s'endormit, le cœur plein d'espoir.

Lorsqu'elle s'éveilla quelques heures après, sa première pensée fut pour son père; elle alla le trouver et le pressa de déjeuner avec elle. M. de Rougeville se laissa faire; depuis longtemps il n'avait plus d'heures réglées pour ses repas, et sa santé en souffrait; mais personne n'aurait eu le pouvoir de l'arracher à ses travaux; sa fille seule brava la défense. Son enjouement, ses grâces aimables embellirent encore ce repas, d'ordinaire si triste pour le poëte; et ce matin-là, les préoccupations de M. de Rougeville cédèrent encore une fois aux ingénieux efforts de sa fille. Cependant elle roulait dans sa tête un projet sérieux; après le déjeuner elle fit venir au salon tous les domestiques; et là, en présence de sa gouvernante, elle leur déclara, avec un heureux mélange de fermeté et de douceur, que désormais elle allait prendre la direction de la maison de son père; que c'était elle qui recevrait et réglerait les comptes; et qu'enfin, à partir de ce jour, ils n'auraient d'ordre à recevoir que d'elle seule. Tous s'entre-regardaient avec étonnement à ce langage si nouveau: mais comme la jeune fille avait ajouté que celui d'entre eux qui ne serait pas satisfait de cet arrangement recevrait immédiatement son congé, personne n'osa souffler mot.

Ces mesures prises, Adrienne était loin encore d'être rassurée. Elle avait vu sur la table du salon une masse de papiers, la plupart timbrés, des griffonnages d'huissiers, qu'elle n'avait pas pu lire; voulant cependant savoir ce qu'il y avait de menaçant dans ces paperasses, elle courut les porter à son père. Le poëte était alors dans une de ses célestes extases; une hymne inspirée s'échappait de ses lèvres; debout, l'œil en feu, le cœur bondissant d'orgueil et de joie, il récitait ce morceau magnifi-

que, son chef-d'œuvre, lorsqu'il vit entrer sa fille. Sans lui donner le temps de dire un mot : « Écoute, s'écria-t-il, écoute : » et il se remit à déclamer. Adrienne était loin d'être insensible à la poésie ; un moment, elle oublia tout pour recueillir avidement ces beaux vers, heureuse de les entendre et fière en même temps d'être la fille d'un homme de génie. Quand son père eut achevé, elle se jeta à son cou en pleurant et fit éclater toute son admiration ; mais après la poésie, après l'idéal, la réalité était là, fort maussade et fort triste, sous la forme d'exploits judiciaires et extrajudiciaires. Adrienne les remit entre les mains de son père en le priant de les déchiffrer. C'était le faire tomber du ciel sur la terre ; la chute était des plus lourdes ; M. de Rougeville s'efforça de lire : « Oh ! s'écria-t-il, quelles phrases barbares ! Des fautes de français à chaque ligne ! Quel supplice !.. Une pareille prose ! *comparoir*... *les susnommés*... *pour voir dire*... Juste Dieu ! si j'en lisais davantage, je ne pourrais de huit jours écrire un vers... Porte cela à Valentin... il m'en rendra compte. »

Or, Valentin était précisément ce domestique de confiance dont Adrienne avait assez mauvaise opinion depuis qu'elle l'avait vu s'esquiver mystérieusement de l'hôtel. Elle sortit du cabinet de son père, indécise sur ce qu'elle allait faire ; tout à coup elle entendit dans l'antichambre le bruit de plusieurs voix qui lui étaient inconnues ; elle alla droit à cette pièce, et entrouvrit la porte au moment où Valentin disait à deux hommes vêtus de noir, munis de papiers et qui paraissaient être des gens d'affaires : « Venez, messieurs, M. de Rougeville m'a chargé de régler tout cela avec vous.

— Non, dit la jeune fille en se présentant ; veuillez me suivre au salon ; c'est moi, messieurs, la fille de M. de Rougeville, qui aurai l'honneur de vous recevoir. »

Les deux hommes s'inclinèrent et la suivirent, tandis que Valentin se retirait d'un air assez confus. La pauvre enfant ne s'était jamais vue dans de pareilles circonstances ; elle fit appeler sa gouvernante, et reprit assez d'assurance pour interroger les deux hommes noirs sur l'affaire qui les amenait. Dans cet entretien, qui roula sur des matières jusqu'alors bien étrangères pour elle, Adrienne finit par comprendre que les affaires de son père étaient dans un état déplorable, et que son hôtel était sur le point d'être saisi. Toute troublée, elle congédia les deux visiteurs, et se demanda quel parti elle avait à prendre. Avertir son père était au moins inutile ; c'eût été troubler son esprit, sans qu'il en devînt plus capable de conjurer l'orage qui le menaçait. Elle résolut d'agir elle-même. Sa gouvernante, à qui elle confia ses idées, l'approuva et promit de la suivre partout, quoiqu'elle aimât assez le repos, la pauvre femme !

Voilà donc cette jeune fille qui, la veille encore, avait la tête pleine d'idées frivoles, de bals, de fêtes, de parure, la voilà montant en voiture pour s'éclairer sur les affaires les plus graves et les plus pénibles. Elle se fit conduire chez le principal créancier de son père ; c'était un homme à l'abord rude, au ton brusque. Défiant par caractère, il supposa d'abord que la jeune personne était envoyée pour l'attendrir par ses prières et par ses larmes ; mais lorsqu'il eut reconnu ensuite la parfaite bonne foi d'Adrienne, son sens droit, ses résolutions courageuses, il changea de manières avec elle, et promit de lui accorder un délai suffisant pour arranger les affaires, si elles pouvaient être arrangées.

De là, elle se rendit chez le notaire de son père, homme froid et sage, à qui elle demanda conseil. Celui-ci se plaignit que tous ses avis, toutes ses tentatives pour éclairer M. de Rougeville sur sa position eussent été repoussés par lui. Depuis longtemps l'abîme était ouvert sous les pas de cet homme aveugle, et cet abîme se creusait de jour en jour. Trop de facilité à obliger de faux amis et quelquefois même

des aventuriers à peine connus de lui, enfin le désordre et le gaspillage auxquels sa maison était livrée, ayant compromis ses revenus, il avait fallu recourir à des emprunts successifs; la dette s'était grossie par l'accumulation des intérêts; enfin le principal créancier avait pris hypothèque sur l'hôtel, si bien que le mal menaçait de devenir irremédiable. Cependant, ajouta le notaire, avec de l'ordre, de l'économie et de la persévérance, il serait possible d'alléger peu à peu le fardeau, et de finir par s'en débarrasser tout à fait.

Ces paroles retentirent au cœur d'Adrienne comme un écho de celles de sa mère. « Ton père, lui avait-elle dit, est à la fois un homme de génie et un enfant; admire-le, respecte-le; mais veille sur lui. » Aussi cette jeune fille, qui connaissait si peu les affaires, se dévoua-t-elle dès ce moment à tout ce qu'elles avaient d'aride et d'épineux. Elle se fit longuement expliquer par le notaire ce qu'elle avait à faire, les conseils qu'il fallait prendre, la marche qu'il fallait suivre. Son premier acte fut de mettre à la porte le valet suspect qui avait contribué à la ruine de son père; puis, prenant en main la direction de la maison, introduisant dans les dépenses la plus sévère économie, simple dans sa tenue, renonçant au monde et à tous les plaisirs coûteux, se défaisant en secret de tous les colifichets de la mode dont elle n'avait plus besoin; enfin, mettant de côté les sommes qui devaient en même temps acquitter les intérêts et amortir le capital des dettes, et veillant à ce qu'aucun chevalier d'industrie ne pût pénétrer auprès de son père, aidée du reste par la mansuétude des créanciers, qui admiraient ses efforts, elle commença à entrevoir dans l'avenir le terme de la gêne de son père et la libération de sa maison. Son père, du reste, ne s'apercevait pas de ces sacrifices; bien loin d'en souffrir, il ne s'était jamais vu entouré de plus de soins et d'amour, et souvent il bénissait l'ange qui veillait à la fois sur sa santé, son bien-être et ses travaux.

Il y avait déjà six mois qu'Adrienne se dévouait à sa courageuse entreprise, lorsque son cœur fut mis à une pénible épreuve. Un matin, après une visite de sa tante, qui était restée quelque temps enfermée avec M. de Rougeville, celui-ci fit appeler Adrienne. Dès qu'il la vit, il lui tendit les bras, lui donna un tendre baiser sur le front et la fit asseoir près de lui. Il la regarda quelque temps avec admiration, sans parler; puis enfin, rompant le silence: « Chère enfant, dit-il, je ne suis donc pas le seul à t'apprécier! Je ne me trompe donc pas quand je te trouve charmante, quand je m'enorgueillis de tant de grâces et de précieuses qualités réunies dans ma fille!

— Mon père, vous me rendez confuse, répondit Adrienne en baissant les yeux; quel autre que vous peut me juger avec tant d'indulgence?

— Quel autre? eh! mais d'abord ta tante, qui me faisait de toi un éloge... Pas tant de modestie, mademoiselle; car cet éloge dans sa bouche n'était que l'écho d'un autre hommage, bien sincère... celui d'un ami d'enfance, M. Édouard de Bussières.

— M. Édouard! s'écria la jeune fille, dont les joues se couvrirent d'une rougeur subite.

— Oui, oui, répondit le père en attirant sa fille sur ses genoux; un excellent jeune homme, plein de mérite; tu te rappelles... autrefois, quand vous jouiez ensemble, tu l'aimais bien, tu l'appelais ton petit mari; et maintenant il a prié ma sœur de te demander si tu avais toujours les mêmes idées.

— Mon père, balbutia Adrienne toute émue, que voulez-vous dire?

— Je veux dire, mon enfant, que ce jeune homme te demande en mariage.

— Ah!... moi!

— Il t'a revue au bal cet hiver; depuis

ce temps-là, il pense toujours à toi; de ton côté, tu m'as souvent parlé de lui; aussi, quand ma sœur m'a demandé mon avis, j'ai répondu tout de suite que je serais enchanté de ce mariage et que je ne prévoyais pas beaucoup de difficultés de ta part.

— Vous avez dit cela?

— Ai-je eu tort? N'es-tu pas disposée à répondre favorablement?

— Mon père, répondit la jeune fille toute interdite, il me faudrait au moins le temps de réfléchir.

— Prends garde, reprit M. de Rougeville, ce jeune homme ne peut guère attendre; ne le fais pas trop languir; voilà le deuxième congé qu'il prend cette année, et dans quelques jours il faut qu'il retourne à sa recette, dans la ville de Caen, qu'il ne pourra plus quitter de longtemps. Ainsi, ma chère enfant, tâche de te décider promptement en sa faveur; ma sœur doit revenir tantôt.

— Eh bien, mon père, dit Adrienne, tantôt vous aurez ma réponse. »

Quand elle fut seule dans sa chambre, Adrienne, toute étourdie encore de cette brusque nouvelle, eut quelque peine à démêler ses divers sentiments. C'était d'abord de la joie, une joie vive et pure; car elle aimait Édouard, et cette demande en mariage avait toujours été le vœu secret de son cœur. Mais si elle l'épousait, que deviendrait son père? Il ne pouvait quitter Paris, le centre de ses travaux et de sa renommée. L'abandonner, c'était le replonger dans l'état de malaise et de désordre d'où elle commençait à le tirer, c'était le livrer une seconde fois aux intrigants, aux soins mercenaires, aux dangers de l'isolement, enfin à une ruine certaine; c'était renoncer à la tâche qu'elle venait à peine d'entreprendre; il ne fallait pas moins que sa vigilance assidue pendant plusieurs années encore pour atteindre le but qu'elle s'était proposé. D'ailleurs elle savait bien, la pauvre enfant, qu'elle n'avait point de dot à apporter à son mari; sans doute l'âme d'Édouard était au-dessus des calculs intéressés; cependant au moment où il avait fait sa demande, il croyait, comme tout le monde, à la position brillante de M. de Rougeville; lorsqu'il viendrait à être désabusé, il n'oserait pas retirer sa parole, mais n'éprouverait-il pas un pénible mécompte? La délicatesse d'Adrienne, unie à ses sentiments de piété filiale, triompha du penchant de son cœur, et ce fut avec douleur, en même temps avec fermeté, qu'elle se décida à répondre qu'elle était fort honorée de la recherche de M. de Bussières, mais qu'elle ne voulait pas encore se marier. Cette résolution étonna fort M. de Rougeville, qui en avait espéré une autre; pourtant, comme il voulait laisser Adrienne parfaitement libre, il n'insista pas, et transmit à sa sœur le refus de la jeune fille. Mais madame Daubray n'était pas revenue seule pour chercher la réponse; persuadée d'avance que cette réponse serait favorable, elle avait amené Édouard, dont l'impatience était extrême. Pauvre jeune homme! Le coup fut terrible pour lui; cependant il ne voulut pas se retirer sans voir une fois encore celle en qui il avait placé toutes ses espérances de bonheur, hélas, si cruellement déçues! Il demanda la permission de lui faire ses adieux en présence de M. de Rougeville et de madame Daubray. Adrienne fut appelée. Elle était toute tremblante et pouvait à peine se soutenir. A sa pâleur, à ses regards troublés, un père aurait dû tout deviner; mais quoique M. de Rougeville aimât sa fille d'un amour sans bornes, il était trop peu habitué à lire les secrets de l'âme sur les physionomies.

« Adrienne! s'écria le jeune homme dès qu'il l'aperçut, est-il vrai que vous m'aimiez assez peu pour repousser ma demande?

— Monsieur Édouard, répondit la jeune fille d'une voix altérée, j'ai dû répondre ainsi que je l'ai fait.

— D'où vous vient donc cet éloignement pour moi? répliqua Édouard désespéré.

— De l'éloignement! Dieu m'est témoin que je n'en éprouve pas, répondit-elle en lui tendant la main, et devant ma famille je puis protester de ma sincère amitié pour vous; mais je l'ai dit, je ne désire pas, je ne veux pas me marier. »

Cette réponse fut la seule que l'on pût arracher à la pauvre Adrienne. Peut-être si elle eût été seule, si on l'eût vivement pressée de questions, aurait-elle laissé échapper son secret; mais devant son père, il lui était impossible de révéler la vérité; car M. de Rougeville, apprenant les obligations qu'il avait à sa fille, n'aurait jamais voulu les accepter aux dépens du bonheur de cette chère enfant. Le jeune homme, pénétré de douleur, se retira, et partit dès le jour même.

Elle sentit un grand vide autour d'elle, la pauvre fille, lorsque, après cet effort de courage, elle se retrouva seule, face à face avec la rude tâche qu'elle s'était imposée. Cependant elle s'efforça de maîtriser son chagrin; et soutenue par la conscience d'une bonne œuvre, elle s'appliqua surtout à cacher à son père ce qu'il lui en coûtait pour le rendre heureux. En la voyant toujours enjouée, toujours attentive, il ne se douta pas des larmes qu'elle versait à la dérobée.

Plusieurs mois s'écoulèrent, pendant lesquels Adrienne, devenue une véritable maîtresse de maison, rétablissait les affaires compromises, amassait des économies, payait les dettes, réglait le régime et les occupations de son père. Elle l'empêchait de veiller trop tard, ordonnait ses heures de repas, le conduisait à la promenade, respectant toutefois ses moments d'inspiration et les méditations de son génie. La santé du poëte se rétablissait en même temps que sa fortune, et ce fut sous les auspices de sa fille qu'il acheva le poëme dont dépendait sa réputation. Le jour où M. de Rougeville mettait la dernière main à son œuvre, ce jour-là, par une coïncidence merveilleuse, Adrienne réglait les derniers comptes des créanciers. Elle était aussi au bout de sa tâche, et le soir venu, elle se jeta à genoux pour remercier Dieu, et pour relire la lettre de sa mère, dont elle avait accompli les volontés.

Le ciel lui devait le bonheur en récompense d'une telle conduite. Cependant le lendemain madame Daubray vint dans la maison et s'enferma quelque temps avec M. de Rougeville. Au sortir de cette entrevue, elle fit venir Adrienne, et lui annonça d'un ton de regret que le jeune homme qu'elle avait refusé, Édouard de Bussières, était sur le point d'épouser une riche héritière. A cette nouvelle, la jeune fille fut sur le point de s'évanouir; mais sa tante la prenant dans ses bras :

« Rassure-toi, dit-elle, mon enfant, j'ai deviné ton secret; et ce trouble où je te vois confirme ce que je viens de dire à mon frère. Tu aimais Édouard, et tu as fait au bonheur de ton père le sacrifice d'une affection si pure. Tu ne voulais pas le quitter, eh bien, sois tranquille, lui à son tour ne te quittera pas; il t'accompagnera à Caen, où votre mariage sera célébré dans un mois. Et vous serez deux à veiller sur lui. »

Si la joie faisait mourir, Adrienne n'aurait pas survécu à ces heureuses paroles. Un mois après, elle recevait au pied de l'autel la bénédiction de son père et les serments de son époux. Maintenant elle a de jolis enfants qui égayent les loisirs du poëte, tandis que lui, concentré dans son bonheur et toujours étranger aux affaires de ce monde, ignore encore les démarches faites par sa fille pour lui aplanir les voies de l'Académie Française.

N. FOURNIER.

UN MARIAGE EN LIVONIE.

Mart, jeune et digne paysan, qui a gagné le cœur d'une charmante fille, Anna, l'a demandée à ses parents. La cérémonie du mariage vient d'être accomplie, et l'heureux couple regagne sa demeure dans le chariot du fiancé, au milieu d'une procession d'autres chariots occupés par le brantwerber (celui qui fait la demande en mariage pour un autre), les maréchaux, espèce de garçons de noce assistants du brantwerber, et d'autres amis. Les maréchaux étaient impatients d'exercer leur privilége, c'est-à-dire d'obliger toute voiture sur la route à leur céder le passage. La première qui se présenta était montée par d'humbles paysans comme eux, aussi disposés à se soumettre à cette coutume qu'à en exiger l'accomplissement pour eux-mêmes, et qui se retirèrent immédiatement sur les bas côtés, en agitant leurs bonnets en l'air devant le joyeux cortége. A quelques verstes de là, on aperçut une barouche, attelée de quatre vigoureux chevaux qui la faisaient voler au milieu de la route, comme s'ils eussent voulu tout renverser sur leur passage ; un cocher à longue barbe se tenait raide et immobile sur le siége comme une machine à vapeur sur un convoi.

Le moment était venu de faire reconnaître le privilége. Le brantwerber, homme timide, semblait tout disposé à l'abandonner ; mais dans les veines des maréchaux bouillonnait un sang plus généreux ; ils avaient trop appris à se détourner pour leurs maîtres hautains, à s'enfoncer dans la boue des bas côtés, tandis que la voiture du baron ne se dérangeait pas d'un pouce, pour ne pas profiter d'une si belle et si rare occasion d'agir de représailles. Aussi, serrant fortement la bride de leurs petits chevaux qui, par la force de l'habitude, commençaient patiemment à tourner la tête, ils les rapprochèrent les uns des autres, et, soutenus par Mart, qui encourageait hautement sa troupe à ne pas céder le terrain, ils présentèrent une solide phalange. Les quatre chevaux arrivaient à fond de train ; le cocher, comme rappelé à la vie, leva le fouet suspendu à son poing et le fit claquer furieusement, en lançant à la troupe une bordée de jurons. Un choc semblait inévitable, quand à la portière de la barouche parut la large et bonne figure du droschky (le seigneur), qui, voyant ce dont il s'agissait, rendit au cocher une volée de jurons encore plus énergiques. Aussitôt la voiture se détourna, c'était assez. Tous les bonnets s'agitèrent, toutes les figures s'épanouirent, et il n'y eut dans la troupe personne qui ne se sentît disposé à se jeter dans un fossé à la première occasion, pour cette même bonne figure, et le cortége arriva tout joyeux à la petite ferme de Mart. Le chariot s'arrêta devant la porte encombrée d'hôtes qui attendaient son arrivée avec impatience.

Les maréchaux, fiers de leur victoire récente, étaient plus que jamais disposés à bien remplir leur rôle. Ce fut à qui s'emparerait des gants suspendus aux brancards du chariot, exploit qui porte bonheur, suivant une croyance populaire. La fiancée, soulevée par des bras vigoureux, fut déposée sur des peaux de brebis étendues devant la porte, emblème signifiant que désormais le chemin de la vie serait doux pour elle; emblème, souvent hélas ! bien mensonger. Le brantwerber répandit du grain devant elle, symbole de l'abondance qui l'attendait dans sa nouvelle demeure; puis elle



Dessiné par L. Levert — Gravé par Dumont

Journal des Demoiselles.

N° VIII.

15ᵉ année.

fut portée en triomphe sur le seuil de la maison de son époux. Là, entourée de femmes qui jusqu'alors ne s'étaient pas mêlées à la cérémonie, et assise sur un fauteuil élevé, Liso, grand'mère de Mart, attendait la nouvelle mariée.

C'était leur première entrevue. La vieille dame jeta un regard pénétrant sur la jeune fille, en qui elle voyait à la fois l'amante que son petit-fils avait chérie, et la femme qu'il avait choisie. Anna se courba involontairement, et sans qu'une parole fût échangée, la grand'mère se leva lentement, et tenant un bonnet de soie blanche, à la forme haute et raide, le plaça sur la jolie tête d'Anna. Au bruit confus des voix avait succédé le silence; les figures, tout à l'heure si ouvertes, étaient devenues sérieuses, car cette simple cérémonie remuait tous les cœurs. Le rapprochement de la jeunesse et de la vieillesse est dans tous les temps un spectacle touchant et une bien grave leçon.

Après avoir lentement ajusté le bonnet, la grand'mère considéra de nouveau Anna, et d'une voix cassée, mais distincte, répéta l'ancienne formule consacrée pour cette cérémonie : « Oublie ton sommeil, rappelle-toi ta jeunesse, aime ton mari; » touchant légèrement à chaque phrase la joue d'Anna. Puis se tournant vert Mart : « Ah ! mon fils, mon fils ! vous êtes un bon jeune homme, vous avez choisi une belle épouse, je sais qu'elle sera heureuse. » Et s'adressant à Anna : « Il a toujours été bon pour sa vieille grand'mère, ne le sera-t-il pas pour sa jeune femme ? J'espère que vous êtes digne de lui ! » Anna se redressant avec une dignité modeste, prit dans ses petites mains la large main de Mart, et y déposa un baiser respectueux ; puis faisant le tour de la salle, elle alla demander à chacun de ses nouveaux parents et amis leur amitié, en leur baisant aussi la main, suivant la coutume.

Mart la suivait des yeux avec ravissement, car il sentait que cette jolie figure devait gagner tous les cœurs. Anna alla ensuite se placer près du fauteuil de la grand'mère, et rapprocha un tabouret de bois sous ses pieds, comme pour indiquer que son service filial était commencé.

Dans la pensée de toutes les personnes présentes, et surtout des femmes, la cérémonie de poser le bonnet était bien la plus importante du mariage ; Anna surtout partageait cette opinion. Elle avait écouté les exhortations et reçu la bénédiction du prêtre avec un recueillement craintif ; mais ce n'était rien en comparaison de ce qu'elle avait éprouvé quand la main de la vieille grand'mère avait touché sa joue, et que le bonnet lui avait été posé sur la tête. Alors elle avait compris qu'elle était devenue une femme.

Après avoir participé à un repas substantiel, les hôtes se dispersèrent, et plus tard, dans la soirée, se réunirent de nouveau pour continuer les fêtes. Le brantwerber se plaçant devant l'assemblée, tira de sa poche un petit paquet, et en déploya un objet qu'on aurait pu au premier abord prendre pour quelque variété de drapeau national, mais que les dames eurent aussitôt reconnu pour un tablier de la façon la plus à la mode. Puis, allant chercher au milieu de la foule Anna qui s'y était cachée, il se mit en devoir, avec une gaucherie peut-être plus réelle qu'affectée, de l'attacher autour de la taille d'Anna.

Les maréchaux s'approchèrent alors ; et prenant chacun un coin du tablier, l'examinant attentivement, ils dirent en secouant la tête : « Ce n'est pas là un bon tablier.

— Qu'y manque-t-il ? demanda le brantwerber.

— C'est une vieille étoffe, répondirent-ils ; il y a un trou.

— Cela pourra peut-être se raccommoder, reprit le brantwerber en jetant dedans un demi-rouble d'argent.

— C'est bien pour commencer, mais cela ne suffira pas. Tenez bien, Anna. »

Et chacun d'eux jeta une pièce d'argent, en disant que le trou était plus grand qu'ils ne l'avaient cru, et qu'il faudrait pour le boucher beaucoup de pièces comme celles-là. Tous les hôtes vinrent ensuite tour à tour jeter leurs offrandes, qui tombaient lourdes ou légères, suivant les moyens de chacun. Longtemps dura cette petite pluie d'argent, et à chaque don, Anna inclinait légèrement la tête en disant à voix basse : « *Olge tervis!* je vous remercie. »

Les maréchaux s'approchèrent encore et déclarèrent qu'ils découvraient d'autres trous, et de fort grands, qu'ils n'avaient pas vus d'abord, sur quoi ils jetèrent une nouvelle offrande. Leur exemple fut aussitôt imité avec un redoublement d'ardeur. En vain Anna répétait-elle, *olge tervis!* en vain Mart voulait-il s'interposer en s'écriant : « *Kull, kull, ea kull!* Assez, assez, c'est bien assez ! » les dons pleuvaient toujours. La mesure plus ou moins pleine du tablier de la fiancée est autant l'indice de sa popularité que de celle du jeune époux. Mart, avec son bon cœur et son bras vigoureux, avait rendu trop de services à ses voisins pour qu'ils ne cherchassent pas à s'acquitter dans une occasion comme celle-ci, où l'on suppose les cordons de la bourse assez faciles à délier.

Après l'argent vinrent d'autres dons de nature différente. Une main jeta un paquet de belle laine blanche; une autre une ièce de bonne toile, puis du drap, des ubans, des gants fourrés, de la dentelle, et divers objets de toilette féminine. Ensuite une mesure d'œufs frais fut déposée auprès d'elle; de l'autre côté, une jarre de beurre salé; en face apparut tout à coup un rouet tout neuf; puis un panier d'où l'on voyait sortir les têtes de plusieurs poulets; et enfin quelqu'un poussa devant elle un jeune veau. Au milieu de ces richesses rustiques, Anna semblait la déesse de l'abondance; et cependant les objets s'accumulaient toujours dans le tablier dont les cordons menaçaient de se rompre, et que les bras de la jeune fille allaient bientôt ne pouvoir plus soutenir; enfin, les maréchaux déclarèrent qu'on n'y voyait plus un seul trou.

En ce moment la vieille grand'mère s'avança en chancelant, et tournant vers les maréchaux sa figure vénérable où se peignait le bonheur, elle leur dit que tout jeunes qu'ils fussent, ils étaient bien aveugles; qu'elle voyait avec ses vieux yeux un grand trou que son offrande seule pouvait boucher.

« Ma fille, dit-elle à Anna, vous avez là de jolis cadeaux, et vos voisins vous ont rendue fort riche; mais le temps viendra où il ne vous restera rien de tous ces biens terrestres; alors avec la bénédiction du Seigneur, vous trouverez suffisant ce que je vais vous donner. » Et en même temps elle tira de sa poche une vieille Bible qu'elle plaça sur le monceau de présents.

Traduit de l'anglais par SEVERIN.

LA MOUCHE ET L'ABEILLE,

PAR THIEDGE,

FABLE, IMITÉE DE L'ALLEMAND.

Arrêtant au passage, un jour, l'abeille active,
La mouche s'écria d'une voix fort plaintive :
« On vous estime, vous; pour vous tout est plaisir;
Vous voltigez en paix suivant votre désir.
Tandis que vous puisez le miel d'un pur calice,
Chaque main, se levant, me prépare un supplice.
A vous les doux parfums, à vous les belles fleurs;
Moi, partout, sans repos, je traîne mes malheurs,
Car je suis en tout lieu chassée et poursuivie;
Sans cesse on me menace, on en veut à ma vie.
Que n'ai-je un dard afin d'écarter le danger!
Que ne puis-je, en piquant, comme vous me venger!
Ah! l'on n'oserait plus me tourmenter, je pense.
De ma bonté pourtant voilà la récompense!

— Vous vous trompez, lui dit l'abeille avec douceur,
Je suis utile; et vous, travaillez-vous, ma sœur?
Chacun jouit du fruit de ma riche industrie;
Aussi vous me voyez protégée et chérie.
Le frelon, l'égoïste en vain peuvent s'armer;
Pour n'avoir rien à craindre, il faut se faire aimer. »

LÉON MAGNIER.

REVUE DES THÉATRES.

Presque tous les théâtres sont fermés ou devraient l'être, car au lieu d'un plaisir, le spectacle devient une fatigue, par une chaleur de plus de 30 degrés. Il ne reste que le Cirque, l'Hippodrome, les promenades au Luxembourg, aux Tuileries, au Château des fleurs... Mais vous ne savez peut-être pas, mesdemoiselles, qu'il s'est élevé comme par enchantement, aux Champs-Elysées, un *Château des Fleurs*. Je vous avouerai que ce château moyen âge, dont la haute tour s'élance dans les airs, n'existe qu'en peinture. Eh bien, dans le jardin de ce château, il y a partout des fleurs : vous baissez les yeux, vous en voyez au pied des arbres, en plates bandes; vous levez les yeux, vous en voyez au-dessus de votre tête, dans des

espèces de corbeilles qui entourent les troncs des arbres ; vous passez devant un bosquet, on y vend des fleurs... Sous vos pieds, à vos côtés, sur vos têtes, partout des fleurs dont les odeurs se mêlent et forment un doux parfum qui se réunit à la fraîcheur du soir. Puis, dès que le firmament s'illumine d'étoiles, le jardin s'illumine de lustres en verres de différentes couleurs, aux branches des arbres se balancent des lanternes chinoises en papier bleu, jaune, rouge ; un immense orchestre élevé en amphithéâtre, sous une espèce de tente, se couvre de musiciens, les promeneurs viennent s'asseoir sur des chaises, et des quadrilles, des polkas sont exécutés, tour à tour, avec une verve qui, si vous étiez seule, vous ferait vous lever et prendre votre chaise par les bras pour danser ou valser avec elle... Mais une cantatrice s'avance, sa tête est ornée de deux agrafes de fleurs, des fleurs sont à son corsage, dans sa main; elle chante les craintes et les espérances de *la Mère du marin* — Un chanteur, une fleur à la boutonnière, nous fait entendre *les Trois âges*, c'est une bonne grand'mère qui raconte à ses petits-enfants la vie de son cœur — Un autre chanteur exprime l'amour du marin pour *sa goëlette* — Enfin, deux jeunes cantatrices s'avancent toutes parées de fleurs. L'une chante : « J'ai peur ; ma voix descend quand je dois la hausser — Quelle folie ! lui répond sa sœur ; allons, remets-toi. » La pauvre petite essaie de chanter, mais elle tremble trop. « Eh bien ! chantons ensemble, cela te donnera du courage, » reprend sa sœur. Tel est le sujet de ce charmant duo que je vous recommande, mesdemoiselles, il a pour titre : *La Voix tremblante*, et se trouve chez Bernard Latte.

Après cette première partie du concert, on se promène dans le jardin, on s'assied à l'écart, en famille, on prend des rafraîchissements, des glaces... puis le concert continue, et l'on rentre chez soi tout imprégné de l'odeur des fleurs et des sons d'une douce harmonie.

Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

MÉLANGES.

LE LOUVRE.

Est-il en France un nom qui évoque plus d'éclatantes images, plus de souvenirs divers, plus de fierté nationale, plus de graves et philosophiques pensées, que ce nom de *Louvre*, devenu chez nous le synonyme de palais des rois et des arts ? Ce seul nom ne réveille-t-il pas à la fois les âges héroïques de la féodalité, les splendeurs de la *Renaissance*, les horreurs des guerres religieuses, les pompes du dix-septième siècle, les gloires et les crimes de la royauté ; Philippe-Auguste et Charles VI, François Ier et Charles IX, Louis XIV et Napoléon, ce grand capitaine, dont le chapeau militaire domine ces couronnes fleurdelisées ?

Oui, toute l'histoire de France se résume dans ce mot *Louvre;* mais ce mot mystérieux, personne n'en sait avec certitude la source ni le sens ! Est-il gaulois, romain ou franc ? Dans quels idiomes barbares faut-il chercher son étymologie ?

Les vieux chefs capétiens qui érigèrent une première forteresse sur la rive droite de la Seine, lui imposèrent-ils le nom tudesque de *Lower*, qui signifie *château* dans le dialecte de cette Saxe où étaient nés, dit-on, les ancêtres de Robert le Fort ?

Ou bien fut-ce le nom latin de *lupara* (c'est-à-dire *tanière de loup*), qui désigna d'abord une ferme isolée, où se rendaient les comtes et les rois de Paris pour

chasser le *loup* dans les grands marais qui longeaient le fleuve?

Les historiens adulateurs auraient-ils donné jadis à Paris une origine semblable à celle de Rome, et la *louve* de Romulus et de Rémus serait-elle venue des bords du Tibre peupler ceux de la Seine?

Quoi qu'il en soit, l'époque de la fondation du château du Louvre n'est pas plus connue que la racine de ce nom; il se montre à peine dans quelques chartes de la première et de la seconde race; son importance historique ne date que de Philippe-Auguste, qui bâtit au milieu de la cour d'honneur la fameuse *grosse tour* ou donjon du Louvre, et qui en fit, pour ainsi dire, la clef de voûte de la monarchie, en ordonnant que tous les grands fiefs du royaume *relèveraient* de cette tour, c'est-à-dire que les seigneurs-vassaux de la couronne rendraient au roi en ce lieu l'hommage féodal.

Mais, par une bizarrerie qui se rencontre souvent dans les usages de ces vieux temps, le roi lui-même était vassal des religieux de Saint-Denis de la Chartre, parce que sa tour du Louvre fut construite sur leurs terres, et le roi devait aux bons moines un *cens* ou tribut annuel de 30 *sous parisis*, qu'il fut obligé de transporter sur la prévôté de Paris, afin que sa *maîtresse-tour*, d'où relevaient tous les duchés et comtés souverains, ne relevât plus elle-même d'un obscur monastère de la Cité.

A voir aujourd'hui notre beau Louvre étaler sa majesté gracieuse et paisible, avec ses blanches colonnades, ses pavillons brodés de sculptures, son large escalier de marbre et ses galeries pleines de trésors qui sont à tous, et dont tous peuvent jouir; à voir cet éblouissant sanctuaire du génie, on ne se souvient guère de l'ancienne résidence des petits rois de Lutèce, ni du manoir féodal de Philippe-Auguste.

Qu'on se figure une enceinte de murailles s'étendant en longueur depuis la rivière jusqu'aux masses de maisons qui séparent maintenant la rue Saint-Honoré de la place du Vieux-Louvre, et en largeur depuis la rue Froidmanteau jusqu'à la rue du Coq; de noires murailles, entourées de fossés profonds, et percées çà et là d'étroites meurtrières; de nombreuses tours, rondes, carrées, octogones, dressant vers le ciel leurs flèches ardoisées aux girouettes peintes, leurs plates-formes crénelées, et leurs calottes de plomb hérissées de fleurons en fer: des *portaux* massifs protégent leurs étroites issues, à grands renforts de herses et de ponts-levis; puis, au-delà de ces fossés pleins d'eau, de ces ponts mobiles, de ces guichets ténébreux, voici une vaste cour intérieure, sombre et humide, au milieu de laquelle surgit la *grosse tour*.

Dans cette tour, dont les murs avaient deux toises d'épaisseur, sous la garde des hommes d'armes, sous la protection d'un second fossé et d'un second pont-levis, dormaient les rois, le *trésor de leur épargne* près de leur chevet, et leurs prisonniers d'État sous leurs pieds; car la *maîtresse-tour* était à la fois palais, trésor et prison. Trois comtes de Flandre, un roi de Navarre, un duc de Bretagne, un duc d'Alençon et bien d'autres captifs illustres se succédèrent dans ses cachots!

Il y eut aussi des rois de France qui gémirent dans leur Louvre: c'était là que Charles VI en démence cachait sa déplorable vie dans la misère et l'abandon.

Toutes les pages de l'histoire du vieux Louvre ne sont pourtant pas aussi lugubres: le nom d'une de ses tours, celle de la *Librairie*, rappelle qu'un autre roi, Charles le Sage, aima la science, et rassembla dans cette tour neuf cents manuscrits, comprenant des poëmes, des traités d'astrologie, des romans de chevalerie et des livres d'église, la plupart *historiés* de belles peintures; mais cette riche bibliothèque, antérieure à l'invention de l'imprimerie, fut presque entièrement dispersée pendant les désordres du règne de

Charles VI, et il ne resta qu'un petit nombre de volumes, qui devinrent la base de la Bibliothèque royale.

Les historiens nous ont conservé le tableau et le catalogue de cette librairie, qui occupait deux étages de la gosse tour. Les livres, reliés en bois, couverts de velours ou de moire, étaient rangés à plat sur des rayons, et comme leur format et leur lourdeur incommode ne permettaient pas de les tenir à la main, on les déposait, pour lire, sur des lutrins tournants, à trois et quatre pupitres qui recevaient plusieurs ouvrages à la fois. Les fenêtres, obscurcies par les vitraux colorés et les treillis de fil d'archal, laissaient à peine pénétrer un faible crépuscule dans cet asile de l'étude, où des chandeliers de cuivre étaient préparés pour suppléer à la lumière du jour. Gilles Malet fut le premier bibliothécaire en titre d'office ; sa mémoire est honorée des bibliophiles, qui lui savent gré d'avoir enregistré les manuscrits de Charles V.

Les autres tours du Louvre avaient chacune sa destination spéciale comme les tours du Palais, et plus ou moins clairement énoncée par leurs noms : les *tours de l'Horloge*, *de l'Armoirie*, *de la Fauconnerie*, *de la Grande-Chapelle*, *de la Petite-Chapelle*, la *tour de la Tournelle*, ou du Conseil, la *tour où se met le roi quand on joute*, se représentent à nous avec leurs attributions ; les *tours de l'Étang*, *des Portaux*, *du Fer-à-Cheval*, *de l'Ecluse*, et *de l'Orgueil*, nous indiquent leur situation et leur caractère d'architecture ; quelques-unes, telles que la *tour de Windal*, portaient un nom d'homme, soit celui de l'architecte qui les avait construites, soit celui d'un personnage qui les avait habitées. Dans chaque tour commandait un concierge ou capitaine, et ces charges honorifiques, qui ne demandaient pas résidence, étaient réparties entre les plus puissants seigneurs de la noblesse.

Les basses-cours entourées de bâtiments avaient, de même que les tours, des noms qui expliquaient leur usage : la *maison des Four*, la *Panneterie*, la *Sausserie*, l'*Épicerie*, la *Pâtisserie*, l'*Échansonnerie*, la *Bouteillerie*, le *lieu où l'on fait l'hypocras*, etc. On comptait dix ou douze chapelles dans le Louvre, et la plus considérable, dédiée à la sainte Vierge, était ornée de statues au dehors et au dedans. Autrefois la sculpture employée à la décoration intérieure se rehaussait d'or et de couleurs tranchantes ; on laissait seulement le ton de la pierre aux images qui restaient exposées en plein air.

Les appartements royaux, qui regardaient la principale cour, étaient fort spacieux, mais à peu près nus de meubles : des coffres, des bancs, des tables, des dressoirs, grossièrement et lourdement travaillés, se montraient seuls dans ces vastes salles, peintes à la colle ou tapissées de cuir doré, avec des lambris de châtaignier ciselé, des cheminées surchargées d'ornements, et un pavé en échiquier. Le bleu, le vermillon et le blanc brillaient partout. Charles V avait fait exécuter des peintures d'oiseaux et d'animaux dans quelques chambres.

Les noms des salles ne nous apprennent pas bien ce qui se passait dans chacune : la *salle neuve du roi*, la *salle neuve de la reine*, la *salle de la trappe*, la *salle basse*, étaient les plus belles ; dans cette dernière, dont les parois offraient un paysage, et qui n'avait pas moins de huit toises de longueur, on donnait ces festins splendides où des pages à cheval apportaient les plats ; la *salle de Saint-Louis*, qui servait aux réceptions d'ambassadeurs et aux cérémonies de l'hommage féodal, surpassait en grandeur la *salle basse*, puisqu'elle avait soixante-douze pieds de long, et occupait toute la hauteur de l'édifice.

Ce château, semblable à une place de guerre, contenait un arsenal rempli d'armes offensives et défensives. Les différents jardins, qu'on avait ménagés entre les bâtiments et les cours, afin d'égayer d'un

peu de verdure l'aspect de ces murs enfumés, ressemblaient beaucoup à ceux qui n'ont pas encore disparu dans les quartiers populeux de Paris : le plus grand de ces jardins, que le soleil ne visitait jamais, avait environ cent cinquante pieds carrés, et l'on n'y récoltait pas de raisin, ainsi que dans le jardin du Palais.

Enfin, pour que rien ne manquât à ce séjour royal, on y trouvait une lice disposée pour les joutes, et un endroit pour les jeux de ce temps-là : le mail, la paume, les *poulies*, etc. Près de la lice, au lieu même où commence la rue Froidmanteau, on nourrissait les lions du roi, et leurs terribles rugissements se mêlaient à la plainte roucoulante des pigeons dans leurs colombiers.

Les rois de France restèrent au Louvre pendant plusieurs siècles; mais cette habitation était triste et insalubre, surtout dans les temps d'épidémie et de mortalité. Quand Charles V eut bâti l'hôtel Saint-Paul dans le faubourg Saint-Antoine, ses successeurs préférèrent comme lui cet hôtel, et ne revinrent au Louvre que pour faire acte de rois.

C'était dans ce château qu'on logeait les ambassadeurs et les princes étrangers. Charles-Quint y fut conduit lors de son passage à Paris, et François I[er] lui mit ainsi sous les yeux les cachots où étaient morts plusieurs prisonniers couronnés, comme pour faire trembler l'empereur au souvenir de la captivité de Madrid. Charles-Quint assista en quelque sorte aux derniers moments du vieux Louvre.

Les jours de destruction étaient arrivés pour ce château de tant de rois; mais là, par une exception assez rare, la destruction n'eut rien de regrettable, car ce sinistre château-fort ne s'écroula que pour renaître en palais radieux et magnifique.

Ce fut François I[er] qui, enthousiaste des monuments construits dans le goût italien, porta les premiers coups à la forteresse de Philippe-Auguste. En 1528, le gros donjon du Louvre et plusieurs tours du château furent abattus pour faire place à des constructions nouvelles, emblème de la féodalité s'écroulant devant la civilisation, et bientôt, d'après les plans du célèbre architecte Pierre Lescot, on commença d'élever le corps de logis qui touche au quai, et cette aile occidentale du Louvre actuel, qui en est encore la plus belle partie.

Henri II et ses fils poursuivirent l'œuvre de François I[er]. Henri II a laissé, sur les constructions faites sous son règne, un témoignage immortel de sa galanterie, et les H et les D entrelacés, les belles têtes de Diane levant leur front orné du croissant mythologique, entre de gracieux lévriers ou de fiers lions, ont enchaîné pour jamais au Louvre la mémoire de Diane de Poitiers.

Mais une autre mémoire qui plane aussi sur le Louvre, y brille d'un éclat plus pur et plus glorieux; c'est celle de notre grand statuaire, Jean Goujon, qui a couvert des prodiges de son ciseau toute la façade intérieure du bâtiment de Henri II.

On prétend que Goujon, monté sur son échafaudage, travaillait encore à ces superbes sculptures, lorsqu'un coup de feu, le matin de la Saint-Barthélemy, renversa ce grand homme expirant dans la cour du Louvre, tandis que, près de là, Charles IX, du haut d'un balcon, arquebusait les protestants fugitifs qui essayaient de traverser à la nage la rivière teinte du sang de leurs frères et obstruée de leurs cadavres.

La tradition relative à la barbare conduite du roi est plus certaine que l'anecdote qui concerne le meurtre du sculpteur. Brantôme la rapporte comme un haut fait du fils de Catherine de Médicis. Ce balcon est celui qui donne sur le quai, près de la grille du jardin de l'Infante.

Ce ne fut pas le seul assassinat dont le Louvre fut le théâtre : en 1617, le jeune Louis XIII, impatient de régner par lui-même, ou du moins par ses ministres,

pria les favoris qui l'entouraient de le délivrer de la régence de sa mère et de la tyrannie du maréchal d'Ancre, Concino-Concini. Ce Florentin, qu'on haïssait comme on hait tous les parvenus, fut tué de trois coups de pistolet sur le *pont dormant* du Louvre, et, pour justifier ce crime par un autre crime déguisé sous des formes juridiques, la veuve du maréchal passa de l'appartement de la reine-mère à la Bastille, et alla ensuite expier sa fortune inouïe sur un bûcher, en place de Grève.

Depuis l'extinction de la race des Valois, chaque règne apporta, pour ainsi dire, sa pierre à l'édification de cet immense palais, dont l'ancienne monarchie a légué l'achèvement à la France nouvelle. Henri IV et Louis XIII bâtirent cette majestueuse galerie qui suit pendant un demi-quart de lieue le cours de la Seine, et joint le Louvre aux Tuileries.

L'aile occidentale du Louvre fut terminée, sous le second de ces deux rois, par le pavillon de l'horloge, dont les belles cariatides appartiennent encore à Jean Goujon, car le sculpteur Sarrazin ne fut que le copiste de ce maître.

Claude Perrault, le médecin-architecte, vient ensuite, qui, dans les plus belles années du règne de Louis XIV, créa la fameuse colonnade en face de Saint-Germain l'Auxerrois, et commença les trois ailes de bâtiment qui forment le magnifique carré du Louvre.

Les L couronnées de Louis XIV et de Louis XV, le coq républicain et l'aigle napoléonienne, se côtoyant pacifiquement sur les frontons et les soubassements du Louvre, attestent que tous les régimes politiques se sont religieusement transmis la continuation du grand œuvre; bien que le Louvre ait été sans retour abandonné par les rois, depuis que Louis XIV y installa les Académies, et en céda généreusement la possession aux arts et aux sciences.

Napoléon commença, et notre époque aura sans doute l'honneur d'achever la grande galerie, qui, parallèle à celle des tableaux, complétera la jonction du Louvre et des Tuileries.

Les proportions du palais, formé par cette réunion de palais, auront alors de quoi étonner l'imagination la plus hardie, et nos enfants jouiront d'un spectacle unique dans le monde en se promenant dans l'immense Carrousel, qui n'offrira plus sans doute l'aspect d'une esplanade aride et nue, mais bien d'un jardin planté de beaux arbres, semé de fontaines jaillissantes, de statues, d'obélisques, de monuments de tous genres.

Bien des années s'écouleront peut-être avant la réalisation de ces merveilles; mais n'est-ce pas déjà une merveille que la grande cour du Louvre, le plus parfait, le plus beau monument de Paris après Notre-Dame? Ne sont-ce pas des merveilles aussi que ces richesses intérieures, si dignes de l'édifice qui les renferme; ces salles étincelantes de marbres et de dorures, où s'entassent les précieux débris de l'Égypte, de Rome, de la Grèce et du moyen âge?

Quel étranger n'est saisi d'admiration et d'enthousiasme lorsque, après avoir franchi les degrés du grand escalier du Musée, il plonge ses regards dans cette galerie qui se prolonge à perte de vue entre deux rangées de chefs-d'œuvre empruntés à tous les âges de la peinture moderne?

Le Louvre n'est-il pas, dès aujourd'hui, la gloire de Paris et de la France? Croirait-on que Dagobert avait ses meutes, ses chevaux et ses équipages de chasse sur l'emplacement de notre Musée! La *Louve* du Parisis peut porter un défi à celle de Rome : le Capitole envierait notre Louvre.

P. L. JACOB, *bibliophile.*

DE L'EMPLOI DU TEMPS.

Au point de vue chrétien, le temps, ce domaine de Dieu, nous a été prêté par lui pour gagner le royaume du ciel; Jésus-Christ nous l'a acquis au prix de son sang; le mal employer ou le perdre, c'est fouler aux pieds les mérites du Sauveur. Aussi, dès le commencement du christianisme, l'*emploi du temps* a-t-il été strictement réglé par tous ceux qui voulaient vivre selon Dieu, et jamais l'oisiveté n'a été la compagne de la sainteté.

Au point de vue purement humain, le temps est tout aussi précieux : il sert à gagner la fortune, à acquérir les talents et les connaissances dont on a besoin, à remplir dans toute leur étendue les devoirs de l'état où l'on se trouve engagé, et jamais, nous osons le dire, ces devoirs ne seront accomplis par une personne qui ne connaît pas le prix *du temps*. Filles, épouses, mères, quelque soit le bon désir qui vous anime, si vous n'êtes avares du temps, jamais vous ne serez à la hauteur de vos obligations. Les jours, les semaines, les mois, les années s'écouleront, et vous n'aurez rempli que la moindre partie de votre tâche, vous aurez passé inutiles, et vous n'emporterez que de tardifs regrets.

Sans vouloir astreindre servilement nos jeunes lectrices à un plan de vie, nous leur conseillerons cependant de se faire à elles-mêmes une règle qui les guide, et de diviser les heures de leur journée de façon à ce que chacune d'elles ait son occupation ou son délassement. Que la prière, l'étude, la lecture, les arts d'agrément, les travaux d'aiguille, aient des heures fixes; que les promenades, les visites aient également des moments réglés; que l'heure du lever soit invariable et aussi matinale que possible, et la journée sera remplie; et le soir, en jetant un coup d'œil sur le tableau des heures écoulées, l'on ne sentira pas le regret insupportable, le malaise cruel que fait naître l'oisiveté, ce triste fléau que suivent l'ennui, le *spleen* et le dégoût de soi-même.

Aimons donc l'ordre, pour Dieu, puisqu'il a mis tant d'ordre en ses œuvres; pour nous-mêmes, puisque c'est le moyen d'employer la vie, ce don d'en-haut; et pour les autres, puisque c'est le moyen de leur être utiles, et de ne pas séjourner ici-bas sans laisser une trace de son passage et un doux souvenir après soi.

Mme Eveline Ribbecourt.

Économie Domestique.

LE THÉ.

Le thé s'achète ordinairement en petite quantité. Les boîtes qui le contiennent sont doublées de feuilles de plomb et renferment chacune deux boîtes en plomb, l'une pour le thé vert, l'autre pour le thé noir. Il serait peut-être mieux de se servir de vases de porcelaine à ouverture étroite.

C'est à vous, mesdemoiselles, qu'est réservé le soin de préparer cette boisson. Si c'est pour un jeune frère qui a été gourmand, l'infusion doit être très-légère, très-chaude, et assez sucrée pour qu'il désire en boire souvent.

Si vous habitez loin des sources, loin des rivières; si l'eau que vous buvez vient de puits très-profonds, corrigez la froideur, la crudité de cette eau en y ajoutant une infusion de thé.

Lorsque les premiers jours de printemps, ces jours mêlés de vent, de soleil et de pluie, ont amené les rhumes, les transpirations interceptées, les malaises, ce que l'on appelle vulgairement la grippe, il est bon de prendre matin et soir une tasse de thé léger et bien chaud; dans les automnes humides, cette boisson est encore d'un usage salutaire.

Mais à dix heures du soir, en hiver, lorsque l'industriel, le banquier, l'avocat, le magistrat, le guerrier, l'artiste, le médecin et l'employé, fatigués des travaux du jour, se retrouvent en famille, alors mesdemoiselles, vous faites rouler une table dans un des coins du salon. On vous apporte, sur un plateau, un grand bowl, la théière, le sucrier, le pot à crême, les tasses armées de leurs cuillères, des assiettes couvertes, les unes de minces tartines beurrées, les autres de pâtisseries de toutes sortes, une pile de petites serviettes de toile damassée ou de batiste écrue, ayant au milieu un chiffre brodé dans un écusson, ou bien un chiffre surmonté d'une couronne de titre, ou bien encore des armoiries. Vous comptez les personnes présentes; elles sont douze, je suppose. Quand l'eau bout, vous en versez dans la théière pour l'échauffer, puis vous rejetez cette eau dans le bowl. Aussitôt vous mettez dans la théière trois cuillères à café de thé vert, neuf de thé noir, ce qui fait douze, vous versez dessus de l'eau bouillante, assez pour les couvrir: après un quart-d'heure d'infusion vous remplissez la théière avec de l'eau bouillante; après un autre quart-d'heure, pendant lequel, avec la pince à sucre, vous mettez du sucre dans les tasses, vous accrochez la passoire d'argent à la théière, vous versez du thé à moitié dans les tasses, vous remplissez encore la théière avec de l'eau bouillante et vous achevez de remplir les tasses, en laissant place pour une cuillère à bouche de bonne crême.

Si vous faites une consommation habituelle de thé, il faut mettre sécher le thé que vous retirez du fond de la théière, et quand vous aurez du nankin à laver, vous ferez bouillir deux poignées de ce thé dans un chaudron plein d'eau que vous passerez ensuite pour y faire savonner les vêtements de nankin. Cette eau leur conservera leur couleur.

Si vous avez des tapis, gardez le thé que vous retirez du fond de la théière, et, tout humide encore, répandez-le sur votre tapis avant de le faire balayer avec un balai de Lyon ou un balai de chiendent. Ce thé redonne du ton aux couleurs du tapis et ramasse la poussière, qui alors ne s'élève pas sur les meubles.

CORRESPONDANCE.

—

Dieu protége la France ! ma chère amie; jamais, de mémoire d'homme, on n'a vu tant de fruits suspendus aux arbres, couvrir la terre ou naître dans son sein ; jamais le ciel n'a montré tant d'étoiles... Soyons reconnaissantes envers Dieu qui donne aux riches afin que les riches donnent aux pauvres, et que tous ses enfants profitent ainsi des biens qu'il répand sur la terre.

Il me semble que ce bonheur commun m'inspire le courage de travailler, le désir de bien faire. J'en profite pour t'expliquer notre planche VIII.

Le nº 1 est un col qui se brode au plumetis, sur mousseline. C'est bien le dessin le plus original. Tu sais que les broderies mates sont à la mode. Voici, tout simplement, comment celle-ci s'exécute. Le grand rond est un gros pois, et le petit est un œillet. Tu vois qu'il est difficile d'user une pareille broderie, et si, avec le temps, on y était parvenu, ce ne serait que du côté où la mousseline est unie; mais alors on la remplacerait par une autre bande de mousseline que l'on arrêterait par un point de cordonnet fait sur celui qui ondule dans l'intérieur du col. Ce col se festonne à l'extérieur. Il se monte, comme tous les cols, à un petit collet.

Le nº 2 est la manchette pareille.

Le nº 3 est tout ce que tu voudras : un dessin pour pelote — pour robe de baptême — pour mouchoir — pour broder au-dessus de l'ourlet d'un jupon de percale et entre les plis d'une jupe de mousseline.

Le nº 4 est un entre-deux qui se brode entre les plis de la pièce de poitrine d'une chemise d'homme.

Le nº 5 est un encadrement de mouchoir qui se brode en points de cordonnet.

Le nº 6 est un écusson qui se brode en fil d'Écosse, au passé et au point d'armes. Si le mouchoir est destiné à une jeune femme, tu brodes la rose, et dans l'autre écusson tu brodes la première lettre de son petit nom — si le mouchoir est pour un homme, tu brodes la branche d'olivier, et dans l'autre écusson, tu brodes la première lettre de son nom; bien entendu que ce dernier mouchoir n'a qu'un ourlet tout autour. Je t'enverrai prochainement un autre écusson contenant une épée et une ancre; tu auras à choisir entre le civil, l'état militaire, et la marine.

Cet écusson se brode aussi sur les mouchoirs à vignettes, mais alors tout ce qui est indiqué en point de cordonnet se fait de la couleur des vignettes, en coton rouge ou bleu; le passé se fait en coton blanc.

J'ai vu aussi cet écusson sur des mouchoirs de baptiste écrue, à vignettes. Une couronne de titre était brodée au-dessus de l'écusson, et chacun des côtés de cet écusson, contenait une lettre.

Si tu brodes ce dessin au métier, tu peux faire un nœud sur chacun de ces petits points noirs. Si tu ne sais pas broder en nœuds, tu peux faire un petit pois formé de trois petits points, alors tu peux broder cet écusson au plumetis.

Le nº 7 est le dessin de pantoufles que tu m'as demandé. Ce dessin peut aussi servir pour tabouret, pour petite chaise, pour cabas et pour tabouret de piano.

Le nº 8, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin.

Le nº 9 est le dessin d'une de ces bobèches en papier que l'on place sous les bobèches de cristal qui préservent les flambeaux. Tu calques ce dessin sur un morceau de papier blanc que tu découpes

comme ce modèle. Tu achètes une feuille de papier à faire des fleurs, rose ou bleu; tu en tailles un carré de 22 centimètres, tu le plies en deux, ensuite en deux, encore en deux; quand il est en cet état, tu l'arrondis; avec une épingle, tu attaches dessus le papier blanc sur lequel tu as calqué et découpé ce dessin, puis, avec un crayon tu passes, à l'intérieur, une raie autour de ces jours, et une simple raie pour indiquer les contours de l'extérieur, sans avoir égard aux petites dents; tout ceci terminé, tu détaches la feuille de papier blanc, et avec des ciseaux bien affilés, tu découpes ensemble, les unes sur les autres, les huit feuilles de papier rose ou bleu ainsi que les petites dents qui les entourent.

Ces bobèches se font ordinairement à l'emporte-pièce, elles coûtent 40 centimes chacune; j'ai voulu que tu aies le plaisir de les faire toi-même, et j'ai composé ce dessin; mais tu peux en composer un autre, s'il ne te plaît pas. Ton journal est le seul qui ait pensé à ce gracieux travail.

Le n° 10 est une pèlerine de tulle ou de mousseline brodée que je te conseille de tailler sur les modèles, n°s 10, 11, 12, 13, planche I. Tu réuniras, par un mince surjet, le derrière aux devants, que tu découvriras sur la poitrine, et, à la pèlerine, tu coudras le petit collet, auquel tu ajouteras le col. Au bas de ce col, et au bas de cette pèlerine, coudras un tulle brodé ou une dentelle à peine froncée. L'agrafe seule suffit. Je ne comprends pas l'utilité de ces deux barbes de tulle ni de ces deux bouts de ruban; et puis, le tulle ou la dentelle sont trop froncés, je t'en avertis.

Le n° 11 est le dessin d'une de ces manches de mousseline que l'on coud sous des manches courtes ou qui dépassent sous des manches à *la religieuse*.

Le n° 12 est la moitié du dos d'un corsage de robe de mousseline, froncée sur les épaules.

Le n° 13 est un des côtés du devant. Tu vois que tu peux fermer ce corsage du haut ou l'ouvrir en faisant cette échancrure sur la poitrine. Les personnes grasses taillent ces devants en droit fil, les personnes maigres les taillent en biais, en posant le droit fil sur cette échancrure, c'est-à-dire, à partir du haut, près de l'étoile, jusqu'au chiffre 20.

Le dos se fronce trois fois au milieu du bas du corsage.

Le devant se fronce quatre fois au milieu du bas du corsage. Ces fronces doivent commencer et finir en biais, ainsi que l'indiquent ces raies sous les chiffres 13—7—2 — dans le haut, à partir des deux étoiles, le devant se fronce trois fois. Ces corsages se garnissent d'une ruche de tulle ou d'une dentelle haute de 3 centimètres, et se ferment sur la poitrine par des brides et des petits boutons.

Le n° 14 est la moitié de la ceinture que l'on a maladroitement placée le haut en bas.

Le n° 15 est une manche courte, garnie de deux bandes de mousseline festonnée. Tu peux aussi garnir ces manches d'une ruche pareille à celle du devant de la robe.

Le n° 16 est une manche en biais, dans le cas où la robe ne serait pas faite en mousseline.

Tu vois que cette toilette est celle de la figurine qui est debout. Le mantelet *Marie-Antoinette*, en mousseline pareille à la robe, est taillé sur les modèles n°s 6 et 7, planche V, excepté que les devants sont terminés en pointe. Les festons des volants, ceux du mantelet doivent être pareils.

Quant à la figurine qui est assise, le corsage de sa robe de taffetas rose est taillé sur les modèles de corsage à pointe que je t'ai donnés si souvent. Cette mode a au moins cinq ans de date... elle est si jolie qu'elle est toujours jeune.

Le fichu de cette figurine est formé d'un morceau de tulle d'un mètre carré, arrondi derrière, au bas de la taille, comme pour former pèlerine. On y fait tout autour un petit ourlet auquel on coud une dentelle haute de 8 centimètres, très-froncée der-

rière, et ensuite cousue à plat. On plie ce fichu en deux, en ayant soin que le pied de la dentelle du côté du dessus retombe sur la tête de la dentelle du côté du dessous ; on forme au milieu quatre plis plats, comme pour un fichu *à la paysanne*, puis, en travers de ces plis, on forme un pli au milieu du dos, et un sur chaque épaule. Ces plis, on les arrête à l'envers par un point de côté, et, en mourant, sur une profondeur de 3 centimètres et sur une longueur de 6 centimètres. Ce fichu en tulle noir, en tulle blanc, est selon moi préférable à toutes les pèlerines, à tous les canezous du monde.

Les manches courtes de cette figurine sont ornées, au bas, de trois plis, comme la jupe.

Les manches blanches, en tulle, sont entièrement bouillonnées. Les cheveux forment deux tresses qui se séparent derrière et viennent se croiser sur le front, où elles cachent leur pointe sous chacune des tresses.

Le velours qui entoure son cou soutient une croix, il se noue derrière. Il doit être large de 3 centimètres.

Mais entraînée par la description des figurines, j'ai quitté notre planche, j'y reviens.

Le n° 17 est la moitié du dos d'un vêtement qui tient le milieu entre l'habit et la veste et peut convenir à un jeune garçon de 12 à 14 ans.

Le n° 18 est un des côtés du devant.

Le n° 19 est la moitié du revers.

La manche est une simple manche *Amadis*, sans parements. Cette veste se fait en drap léger ou mérinos vert brun, ou gros bleu, le revers est en moire de la même couleur que la veste. Elle croise, se boutonne par trois boutons, et a une poche en travers sur la poitrine, du côté gauche.

Le n° 20 est la pièce d'épaule d'une mantille.

Le n° 21 est un ornement pour couvrir l'ouverture par où passent les bras.

Tout en nous occupant des toilettes d'été, il ne faut pas que nous oubliions l'automne qui va venir ; j'ai dans mon idée que ces espèces de gaînes appelées camails ne se porteront pas autant, et qu'une mantille sera plus distinguée. Si tu es de mon avis, achète 4 mètres 50 de gros-de-Naples noir, coupes-en cinq lés chacun de 70 centimètres de long, taille deux fois le modèle n° 20 ; deux fois le modèle n° 21.

A présent tu garnis d'un passe-poil le tour d'un des modèles n° 20. Tu réunis ensemble les cinq lés, tout en laissant entre le lé qui commence et celui qui finit, une ouverture pour passer les bras. Tu fronces du haut ces cinq lés et les couds sous cette pièce d'épaule, que tu doubles avec l'autre pièce pareille. Tu ourles la mantille tout autour, tu couds sur les points de l'ourlet une passementerie. Tu garnis aussi d'une passementerie le côté ondulé du n° 21, mais alors tu ne l'ondules pas, et y fais un ourlet haut de 3 centimètres, comme celui de la mantille. Tu garnis d'un passe-poil les ouvertures pour les bras et, du côté du coude tu couds ce n° 21.

Tu peux encore garnir le devant de cette mantille d'une passementerie et le bas de deux rangs d'effilé de soie. Alors tu couds un petit effilé aux ondulations du n° 21.

Quand tu verras venir l'hiver, tu ouateras et doubleras cette mantille.

Une dame peut la porter maintenant en taffetas gris garni du bas de plusieurs rangs de dentelle noire ou blanche. Cette mantille, en mousseline, garnie de bandes de mousseline festonnées, serait très-gracieuse, passée sur une robe de taffetas, en attendant le dîner et pour recevoir des visites. On pourrait aussi la doubler de gaze rose et la garnir de dentelle.

Le n° 22 est une agrafe de ruban qui se pose dans sa longueur, des deux côtés d'un bonnet du matin et que, maladroitement, on a placée dans l'autre sens sur la planche.

Le n° 23 est un rébus.

Je vais t'expliquer celui de la planche VII.

Une île — un nid — un A — un cadre vide — un 2 — une none — le soleil au-dessus d'un veau. Ce qui veut dire :

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Maintenant, j'ai une confidence à te faire : c'est que ton journal va éprouver quelques changements ; après quinze ans d'existence, cela devait être. Voici donc ce que sera le *Journal des Demoiselles* en l'an de grâce 1848.

1re ÉDITION à 6 fr., 2 lithographies — 2 illustrations — 2 tapisseries coloriées (sans préjudice de celles qui seront sur les planches) — 2 gravures représentant des tableaux du salon — 2 morceaux de musique — 4 gravures de modes de jeunes personnes — 12 patrons, dont deux grands.

2e ÉDITION à 8 fr., la même chose que la première édition, excepté 8 gravures de modes de plus, mais destinées aux jeunes femmes, ce qui fait 12 pour l'année, une chaque mois.

3e ÉDITION : 2 lithographies — 2 illustrations — 4 tapisseries coloriées — (sans préjudice de celles qui seront sur les planches) — 2 gravures représentant des tableaux du Salon — 2 morceaux de musique — 12 gravures de modes, 4 de jeunes personnes, 8 de jeunes femmes — 12 grandes planches, et le texte, imprimé sur plus grand format, sera entouré d'un filet.

Tu vois, ma chère, que ton journal à 6 fr. sera embelli de deux tapisseries coloriées, que pour 2 francs de plus tu as en sus 8 gravures de modes (total 12), que pour 2 francs de plus encore tu as en sus 2 tapisseries coloriées (total 4) et 10 grandes planches (total 12).

Bien entendu que le texte sera le même pour les trois éditions, car tout peut changer autour du journal, moi seule je ne changerai pas. Ainsi, ma chère, réfléchis à ce que tu voudras en l'an 1848, édition à 6, à 8 ou à 10 ; tu sais que dans les départements il faut ajouter 2 fr. pour la poste, et puis, je te recommande, si tu veux être servie exactement, de ne t'adresser qu'aux bureaux du journal, boulevard des Italiens, n° 1.

Maintenant, causons un peu toilette, économie. Ton chapeau de paille cousue est-il trop jauni par l'air et le soleil ? fais-le teindre ; tu l'orneras de ruban de gros-de-Naples rouge ou bleu. Sur l'ourlet du bavolet, au lieu d'une petite paille, tu en coudras une grosse, ouvragée. Pour ornement, tu mettras, sur le côté gauche, une touffe d'œillets rouges ou de bleuets. Rien sous ce chapeau que tes cheveux relevés en bandeaux au-dessus des oreilles.

A propos de bleuets, cueille ceux que tu rencontreras dans les champs, ôtes-en les pétales, conserve la queue et le calice ; ils te serviront pour faire des fleurs en papier : les bleuets réussissent parfaitement.

Avec ce chapeau, mets une robe de jaconas fond blanc à courant de fleurs, faite sur les modèles nos 12, 13, 14 et 16 de la planche VIII — ceinture de gros de Naples rouge ou bleu nouée sur le côté — mantelet de jaconas pareil, orné derrière de deux garnitures étagées dont l'une s'arrête en dessous, à la place où le mantelet se replie sur le bras, et dont l'autre garniture continue jusqu'à la pointe du mantelet — bottines grises — gants de soie grise.

Ou bien : chapeau de crêpe blanc, sans aucun ornement — robe de taffetas gris glacé de noir — mantelet pareil. Les garnitures ornées d'un petit effilé.

Ou bien : chapeau de paille à jour — robe de barége gros bleu, ornée de deux volants, manches courtes laissant passer de longues manches de tulle blanc — fichu de tulle blanc comme celui de la figurine — écharpe de barége gros bleu, ayant dans le bas un effilé fait à même l'écharpe... ou même un simple ourlet.

Mais voilà beaucoup de causerie sur nos toilettes ; il est vrai que nous avons autre chose à faire en ce monde, si j'en juge par tout ce que j'entends dire de notre sexe. A l'Académie Française, où l'on vient de décerner les prix de vertu et de courage,

que M. de Monthyon a légués par son testament, devine qui a obtenu le prix de courage... une femme?

A Buzançais, la populace, sous prétexte de la cherté des grains, avait résolu de piller les bourgeois. Elle arrive chez M. Chambert; le domestique s'oppose à ce que ces forcenés entrent chez son maître, il se bat contre eux, mais la peur la prend, il s'enfuit. M. Chambert, qui était allé chercher un fusil, revient pour défendre son domestique, un de ces misérables veut s'emparer du fusil, le coup part, il se tue. Alors cette foule se rue sur M. Chambert; il se sauve, se cache, est découvert, court dans la rue, entre chez un voisin, se blottit dans sa ruelle, le voisin a la lâcheté de ne pas fermer sa porte; la foule découvre M. Chambert, qui reprend sa course, la figure couverte de sang, levant les bras au ciel et demandant grâce à ces forcenés armés de bâtons, de maillets, de faux et de haches. Chacun lui donne son coup; enfin, on lui enfourche la figure, et il expire sous les coups de sabots d'une mégère. Pendant ce temps la mère de M. Chambert, pauvre femme infirme, était entraînée dans sa cour, des misérables l'avaient renversée... Marianne, sa domestique, âgée de vingt-deux ans, s'était d'abord évanouie de peur; mais, à l'idée du danger que court sa maîtresse, elle reprend ses sens, la cherche, arrive auprès d'elle, la couvre de son corps. « Vous ne la tuerez qu'après moi! » s'écrie-t-elle en la défendant et cherchant à la relever. Deux des hommes de l'émeute, entraînés par l'action de Marianne, l'aident à transporter madame Chambert dans une maison voisine; alors Marianne, après avoir combattu pour sauver la vie de sa maîtresse, la laisse, et revient à la maison combattre pour lui sauver sa fortune.

La pauvre Marianne ne se doutait pas qu'elle eût si bien fait. L'Académie lui a décerné un prix extraordinaire de 5,000 fr.

En Prusse et en Hollande, les capitaines de marine marchande n'ont souvent pour toute fortune qu'un petit navire qu'ils commandent eux-mêmes et sur lequel ils demeurent avec leur famille, qui les accompagne ainsi dans leurs voyages. Un de ces capitaines, M. Hesser, conduisait de Kœnigsberg à Riga son navire, la galiote nommée *Minerve*, à bord de laquelle étaient sa jeune femme, ses trois enfants en bas âge et son équipage, composé d'un second et de quatre matelots. Dans la Baltique, par une violente tempête, la nuit, M. Hesser et son équipage se trouvaient sur le pont; la galiote est abordée par un brick marchand anglais. Le choc est si fort que le capitaine Hesser et un de ses matelots sont lancés contre la proue du brick, ils s'y cramponnent, et de là grimpent à bord de ce navire, le second et les trois autres matelots de la *Minerve* tombent à la mer et disparaissent. Il ne restait donc plus sur la galiote que madame Hesser et ses trois petits enfants. Cette dame, tour à tour capitaine, second, et matelot, s'aidant du peu de connaissances nautiques qu'elle avait pu acquérir, sans le vouloir, dans ses précédents voyages, est parvenue par son travail incessant pendant dix-huit jours, et par des efforts inouïs, à gagner avec son bâtiment le port de Riga, où les marins nationaux et étrangers ont fait frapper une médaille en son honneur, et lui ont offert un don de 4,000 fr.

Le capitaine Hesser et son matelot, sauvés à bord du navire anglais, furent ramenés à Rostock sains et saufs.

Ainsi, ma chère, ces deux faits nous prouvent que le vrai courage est dans l'âme et dans l'intelligence... Ne nous effrayons donc pas de notre poltronnerie, de notre faiblesse apparente, Dieu est juste... il a donné à tous les moyens de se défendre... Vienne un accident, un malheur qui touche une mère, un bienfaiteur, un enfant... et l'on verra ce que nous saurons faire!

Adieu, ma chérie... je n'ai plus peur.

Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉPHÉMÉRIDES.

—

8 AOUT, 70 DE JÉSUS-CHRIST, INCENDIE DU TEMPLE DE JÉRUSALEM PAR TITUS.

La guerre de Judée avait commencé sous Néron; Titus, par les ordres de son père, Vespasien, vint mettre le siége devant la ville sainte, dont la ruine prochaine avait été prédite par Jésus. On vit alors, comme l'avait dit le Sauveur, « ce temps malheureux où les ennemis environnaient Sion de tranchées, où ils l'enfermaient et la serraient de toutes parts. » Des prodiges annoncèrent la destruction du Temple; on entendit des voix qui s'écriaient : *Sortons d'ici!* Jésus, fils d'Ananus, courut autour des murailles pendant plusieurs semaines, en répétant : *Malheur, malheur sur la ville! Malheur sur le Temple! Malheur sur le peuple!* il s'écria enfin : *Malheur sur moi!* et tomba frappé d'une flèche. La famine, la peste, la guerre civile décimaient le peuple au dedans de la cité; au dehors veillait un ennemi implacable qui semblait l'instrument des vengeances célestes sur la nation autrefois favorisée. Les maisons furent changées en sépulcres, on les fermait quand elles étaient pleines, et six cent mille cadavres de pauvres furent jetés par dessus les remparts. Le 17 juillet 70, le sacrifice perpétuel cessa, faute de mains consacrées pour l'offrir. Des soldats lancèrent des brandons enflammés dans le Temple, et le 8 août de la même année 70, il fut entièrement consumé, malgré les efforts de Titus, qui voulut le sauver. La ville basse fut incendiée, la ville haute emportée d'assaut. Les Juifs qui survivaient à la ruine de leur patrie furent vendus comme un vil bétail; les grands de la nation ornèrent le triomphe des vainqueurs : Pierre et Simon, chefs des Hébreux de Jérusalem, marchèrent enchaînés derrière le char de Titus, et les ornements sacrés de Salomon, entre autres le chandelier à sept branches, furent reproduits par le ciseau sur un arc de triomphe qui existe encore à Rome.

MOSAIQUE.

—

La tulipe, transportée des champs de la Cappadoce en Europe, y fleurit pour la première fois en l'an 1559. Ce fut en Hollande que cette fleur trouva le plus d'amateurs. Une tulipe y fut payée jusqu'à 20,000 fr.

—

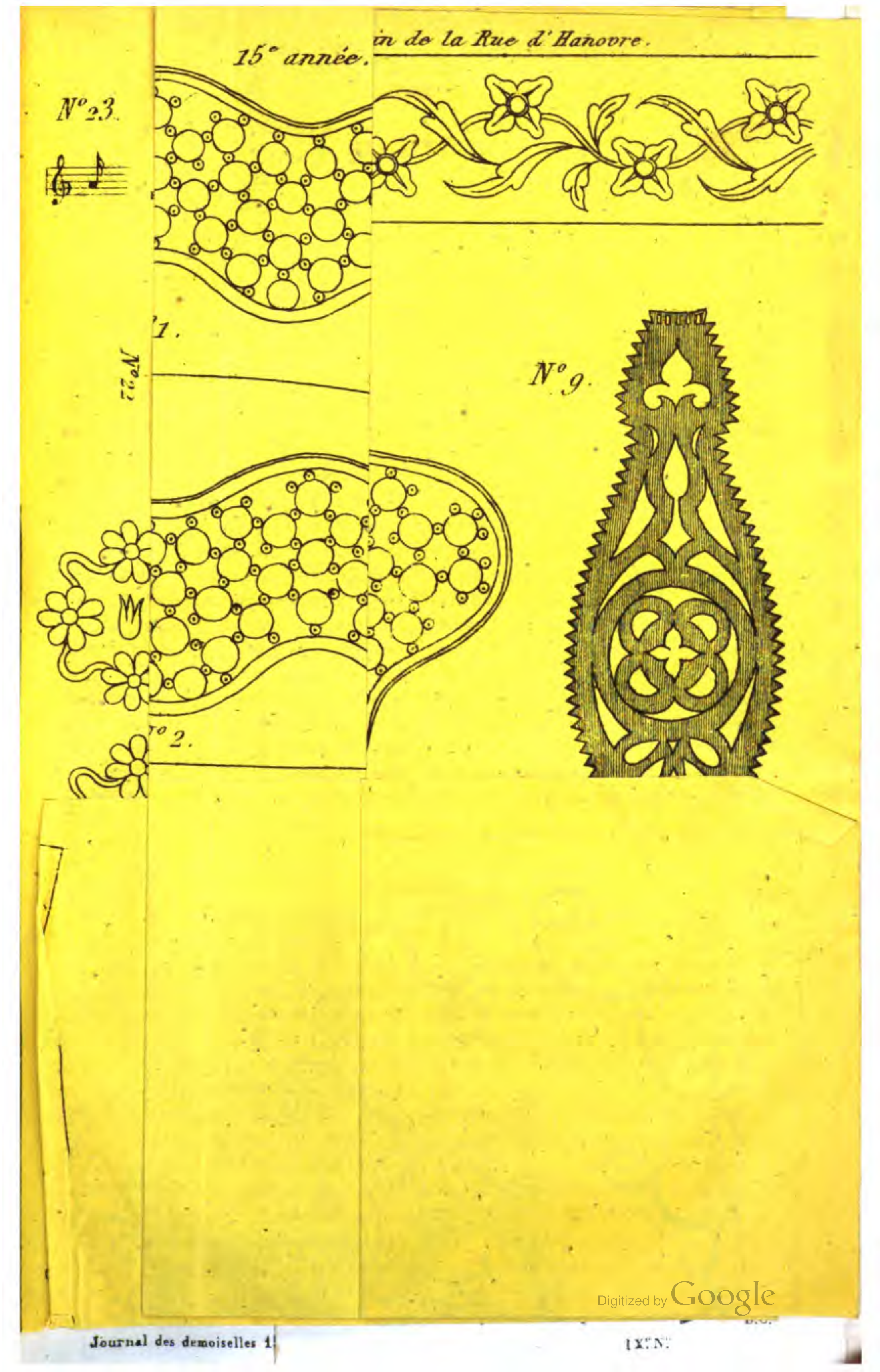
Louis IX rapporta la renoncule en France, à son retour de Palestine.

—

L'oranger a été apporté de la Chine ou de l'Inde, vers le commencement du onzième siècle. Le plus ancien oranger que l'on connaisse est celui qui, est à l'orangerie de Versailles désigné sous le nom de *Grand Connétable.* Il fut semé à Pampelune en 1421, apporté à Chantilly, saisi avec les meubles du connétable de Bourbon, en 1523, conduit à Fontainebleau, et de là à Versailles, en 1684, où il est encore.

Cet arbre merveilleux, toujours vert, porte à la fois des fleurs, des fruits verts et des fruits mûrs.
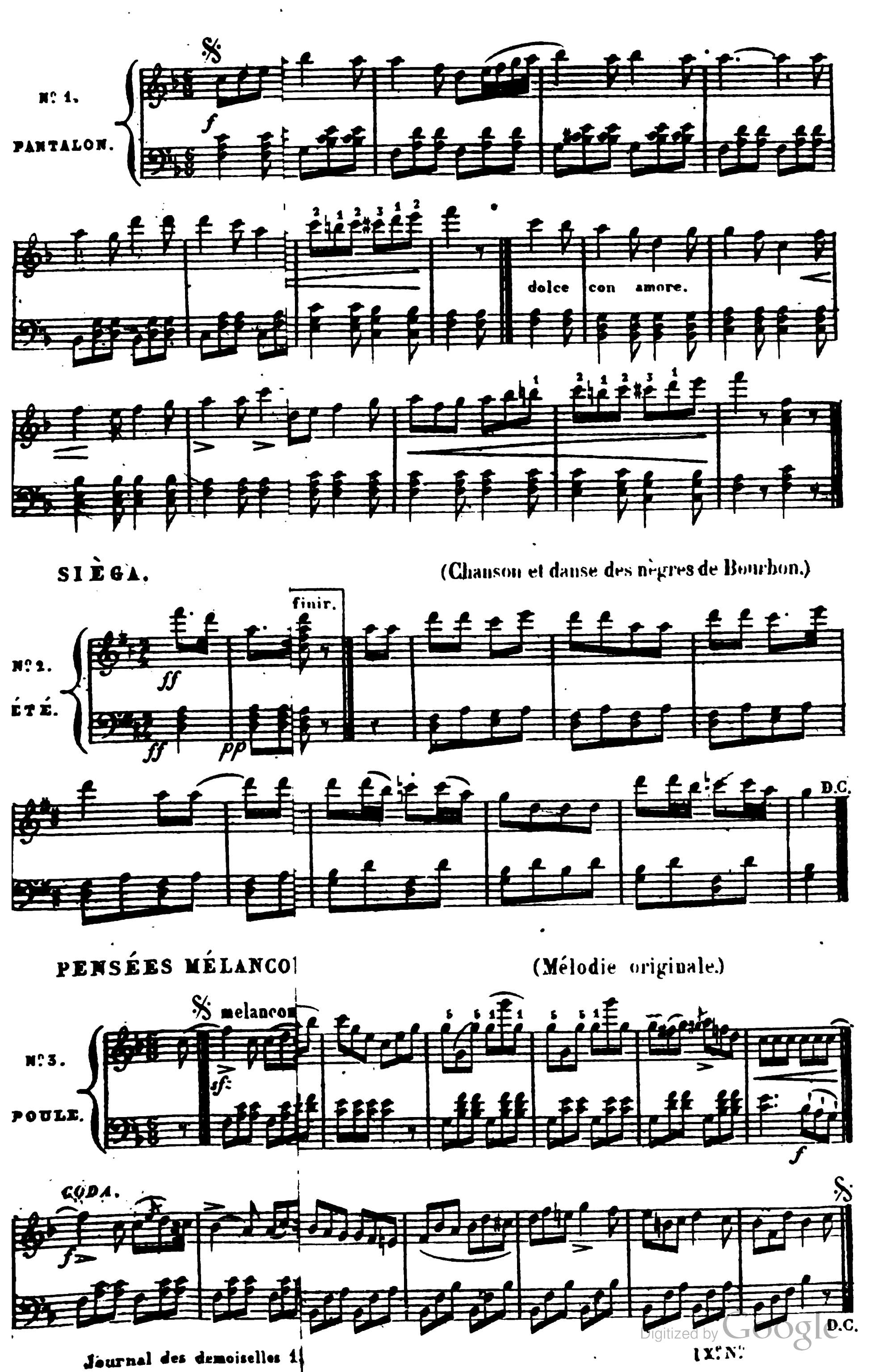
Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.


in de la Rue d'Hanovre.
15e année.
No 23.
No 22.
1.
No 9.
o 2.

A NAPLES.

(Chanson populaire.)
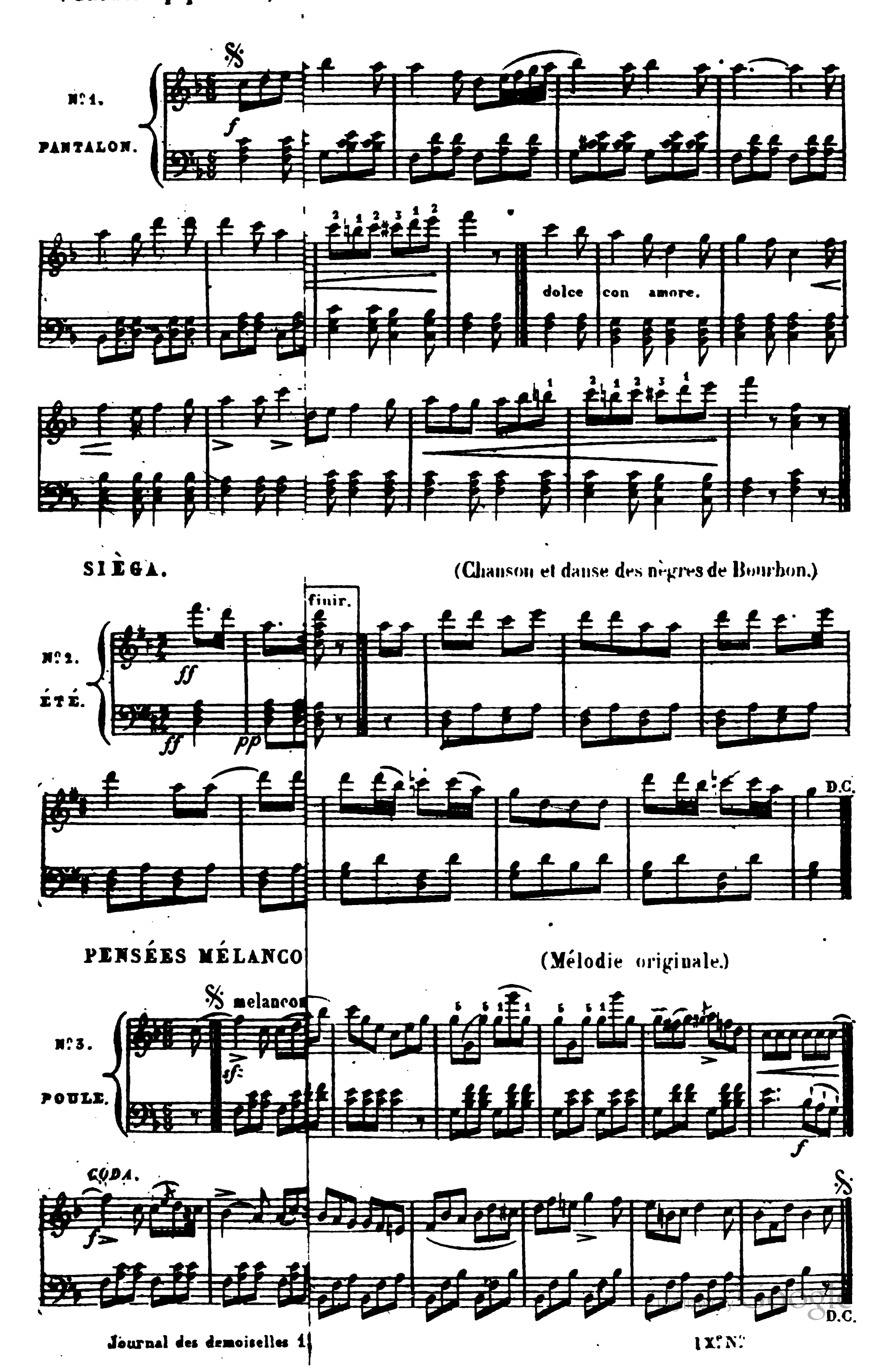
Par GIUSEPPE DANIELE.
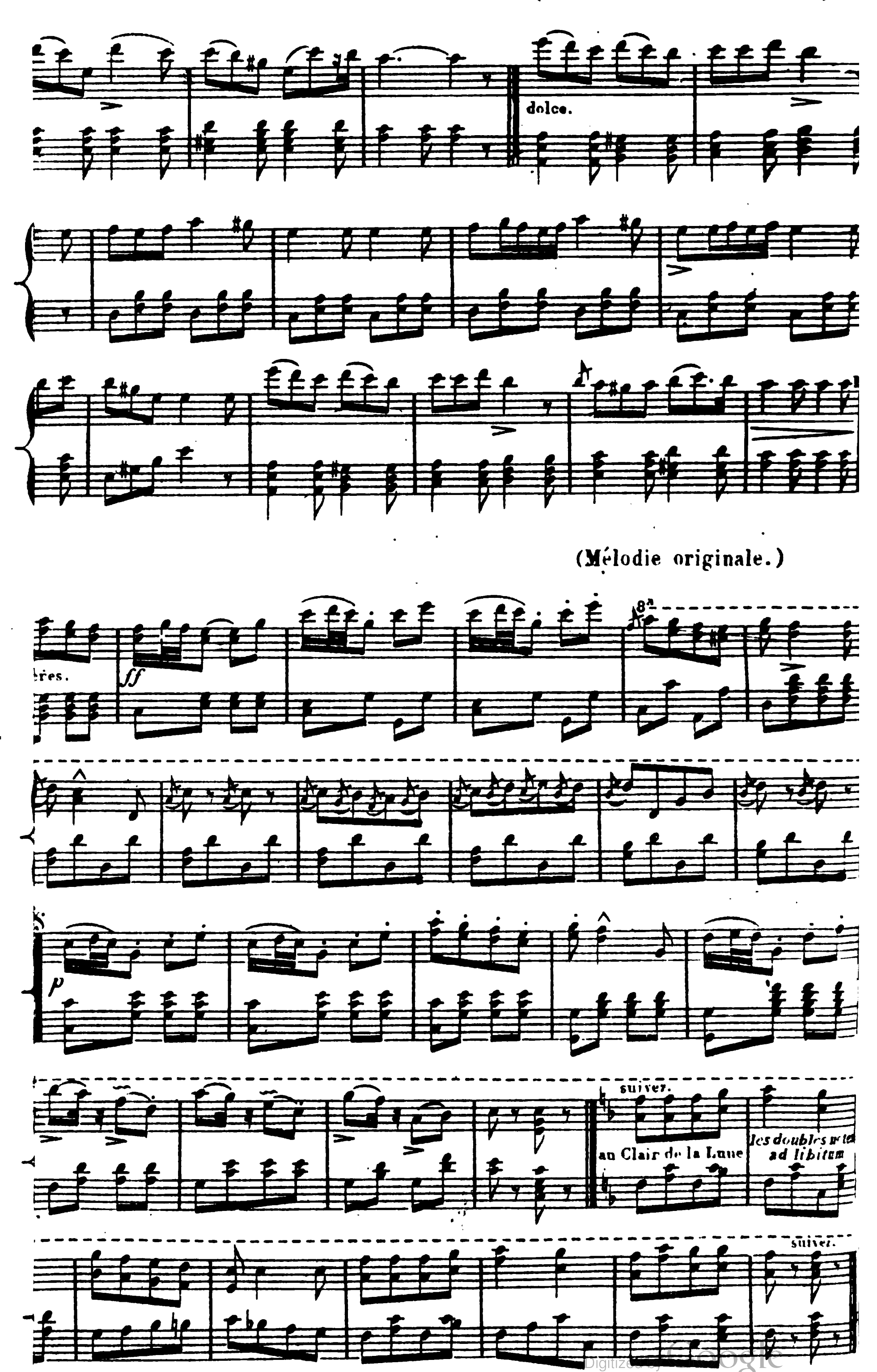


A NAPLES.

Par GIUSEPPE DANIELE.

(Chanson populaire.)



(Scène de Contrebandiers.)



HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES.

DIXIÈME ARTICLE.

RÈGNE DE LOUIS XV. (Suite.)

Toutes les modes du règne de Louis XV sont des symptômes d'inconstance et de frivolité. En 1748, un rhinocéros est amené de Sumatra à Paris, et sou lain, dit la *Correspondance* de Diderot, « les femmes le font passer de son étable sur leurs têtes. Toutes les parties de la parure prennent son nom, et il n'y a point de femme comme il faut qui ne porte trois ou quatre *rhinocéros.* » Les plans économiques de M. de Silhouette, nommé contrôleur-général des finances, le 13 avril 1759, sont tournés en ridicule par la sécheresse des modes et des dessins à la *silhouette.* Ramponneau, cabaretier nivernais, établi aux Porcherons, vers 1763, a l'honneur de recevoir les plus hauts personnages, et de consacrer les modes à la *Ramponneau.* Tout est à la *grecque*, en 1764. Les cheveux crêpés, relevés en toupet, surmontés d'un bonnet, hérissés de fleurs et de plumes, composent la coiffure à la *grecque.* L'arrangement des chevelures est tellement compliqué, qu'il faut en tracer les règles. Beaumont publie une *Encyclopédie perruquière, ouvrage curieux à l'usage de toutes les têtes.* Le coiffeur Legros présente à Mesdames de France *l'Art de la coiffure des dames françaises*, et institue une *Académie de coiffure*, qui prospérait lorsqu'il mourut, le 30 mai 1770, étouffé dans la foule aux fêtes du mariage du dauphin et de Marie-Antoinette d'Autriche. Un autre coiffeur, Léonard, conçut l'idée de remplacer les bonnets par des chiffons distribués dans les cheveux, et employa jusqu'à quatorze aunes de gaze sur la tête d'une seule femme. Des chapeaux à la *Wauxhall du faubourg Saint-Germain*, rappellent la vogue qu'obtint cet établissement, ouvert le 3 février 1770. Les cheveux, dans la coiffure *à la dauphine*, étaient relevés et roulés en boucles qui descendaient sur la nuque. Les coiffures à la *monte-au-ciel* étaient remarquables par leurs dimensions. Les coiffures d'*apparat* ou *loges d'opéra*, créées en 1772, avaient jusqu'à soixante-douze pouces de hauteur; elles se divisaient en deux parties, au centre desquelles s'étalait un large ruban; trois plumes se balançaient au côté gauche de cet échafaudage. La comète que les astronomes signalerent en 1773 fit naître les coiffures à la *comète*, dont les rubans étaient couleur de feu. Un faisceau de plumes flottait derrière la tête, dans la coiffure à la *quésaco*, inventée en 1774. Quelquefois on disposait les cheveux en zones, séparées par des perles, des diamants, des guirlandes de fleurs. La coiffure à l'*urgence* consistait en un chapeau de paille, entouré d'un ruban violet, qu'assujettissait par devant une riche agrafe, et qui formait une large rose par derrière. Une plume, appelée *folette*, plantée au milieu de quatre plumes blanches, dominait cette sorte d'ombrelle, sous laquelle on disposait les cheveux à la *conseillère*, relevés sur le front, et roulés sur les côtés en boucles, dont les deux plus grosses serpentaient sur les épaules. La coiffure au *cabriolet*, moins compliquée et de préparation plus facile, était l'apanage des mères de famille. Le *pouf au sentiment* régnait à la cour; c'était une macédoine d'ornements divers accumulés

dans les touffes de la chevelure. On y faisait entrer des papillons, des oiseaux, des amours de carton peint, des branches d'arbres, et même des légumes. Madame la duchesse de Chartres, Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, mère du roi Louis-Philippe Ier, portait, au mois d'avril 1774, un *pouf* sur lequel on voyait le duc de Beaujolais, son fils aîné, dans les bras de sa nourrice, un perroquet becquetant une cerise, un petit nègre, et des dessins composés avec les cheveux des ducs d'Orléans, de Chartres et de Penthièvre. On aurait pu croire que la folie des modes avait atteint ses dernières limites; mais elle prit un nouvel essor sous le gouvernement de Louis XVI.

Le peuple restait presque étranger à ces transformations; cependant les ouvriers des villes et les agriculteurs aisés avaient adopté la poudre et la culotte courte; les grosses fermières se permettaient le *tignon* frisé, le mantelet, les robes à ramages, et des paniers de dimensions modestes. La pénurie de la classe inférieure contrastait tristement avec le luxe de la cour. « Les souliers de gros cuir, écrivait Constant d'Orville en 1774, sont même regardés comme un luxe par la partie misérable de la nation, qui se trouve heureuse lorsqu'elle peut en avoir dont les semelles soient fortes, épaisses, et garnies de clous. Dans quelques provinces, les paysans ne sont chaussés que de sandales, galoches, ou souliers de cordes ou de courroies; dans d'autres, les hommes et les femmes portent des sabots. »

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

REVUE LITTÉRAIRE.

Histoire des mœurs et de la vie privée des Français : usages, coutumes, institutions, physionomie de chaque époque, etc., etc., depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours, ouvrage complétant toutes les histoires de France, par Emile de la Bédollière, t. Ier. Chez Victor Lecou, libraire-éditeur, rue du Bouloi, 10.

Deuxième article.

J'ai cru exciter votre curiosité, mesdemoiselles, en vous citant la vie intime de nos ancêtres, en vous racontant quelques uns de leurs usages que le temps a conservés jusqu'à nous, et je vous ai choisi, parmi plusieurs chapitres de ce livre si instructif, si intéressant, la description que vous allez lire.

Une maison gallo-romaine au cinquième siècle.

« Le vestibule est flanqué d'étroites boutiques occupées par des marchands libres, des clients ou des esclaves de la maison. Près de la porte sont des assises de pierre qui servent de siéges aux piétons et de montoirs aux cavaliers.

Les visiteurs arrivent, le portier sort de sa loge pour pousser les battants de la porte, qui s'ouvrent du dedans en dehors, en tournant dans les crapaudines du seuil et du linteau; parfois la porte se compose de valves qu'on plie en dedans, de bas en haut. Quand le portier n'est pas accompagné d'un chien, l'image de ce gardien fidèle est peinte sur la muraille avec cette inscription : « *Prenez garde au chien.* » Aucune fenêtre ne donne sur la rue; pendant que des esclaves vont annoncer votre visite, d'autres vous introduisent dans une vaste cour entourée de portiques, percée au centre d'une ouverture carrée par laquelle l'eau du ciel tombe dans une citerne. A droite et à gauche

sont des cabinets obscurs destinés aux étrangers; en face du vestibule est le salon que décorent ordinairement des portraits de famille.

La salle à manger mérite que nous nous y arrêtions longtemps, c'est la plus somptueusement meublée du logis; elle est réservée aux banquets; de simples cabinets servent aux quatre repas quotidiens. Le Gallo-Romain déjeûne légèrement avec des raisins secs, du miel et un morceau de pain trempé dans du vin; il dîne au milieu du jour, vers la cinquième heure, soupe à la neuvième heure, et prend quelquefois une légère collation avant de se coucher.

C'est généralement le soir que se donnent les festins d'apparat. La table, ornée d'incrustations, est ronde, couverte d'une nappe de toile; les lits qui en suivent les contours ont la forme d'un arc ou de la lettre grecque *sigma*, ils sont recouverts d'étoffes, les deux extrémités de l'arc sont réservées aux hôtes de distinction, les places inférieures on les laisse aux *ombres*, c'est-à-dire, aux personnes amenées à l'improviste par les invités, et aux parasites dont le maître de la maison tolère la présence sans la désirer. Quelques Gaulois dédaignant la mollesse romaine, remplacent les lits par des bancs, des escabelles, des siéges de bois, recouverts de tapis.

Le maître d'hôtel annonce que le souper est servi, les convives se lavent les mains, ce qu'ils réitéreront après le premier service; ils prennent des robes spéciales et des pantoufles qu'ils laisseront au bas de leur siége; ils déploient leur serviette quand ils en ont apporté, l'amphitryon n'en fournissant point, puis ils se rangent autour de la table. Des esclaves apportent en abondance des viandes rôties ou bouillies qui sont découpées avec prestesse par des écuyers tranchants. Le repas débute toujours par la *gustation* du *mulsum*, vin cuit mélangé de miel. Un plateau, placé au centre de la table, reçoit successivement des œufs frais, des quartiers de bœuf, de mouton, de porc, de chevreau, le tout assaisonné avec des jaunes d'œufs, du poivre noir, de la saumure, du cumin, du safran, des graines de pavots, du benjoin, du miel, du sel extrait des mines ou résidu de l'eau de mer bouillie. Si le maître du logis est chasseur, il ne manque pas d'offrir à ses hôtes du sanglier avec une garniture de pommes cuites, du cerf, du daim, du hérisson, du lièvre, de la grue, du merle, de la cigogne, du héron, du corbeau et même de l'aurochs, bœuf sauvage dont les cornes, cerclées d'argent, sont en même temps une coupe et un trophée. La basse-cour fournit des poules, des paons, des oies aux foies énormes, engraissées avec des figues fraîches; le potager donne des fèves, des asperges, de l'aulnée confite, des pois chiches, des salades de betterave et de lupin; la forêt offre ses champignons et ses truffes. La tanche, l'alose, le brochet, sont dédaignés; on leur préfère l'anguille, la perche, le saumon accommodés au cumin, au sel et au vinaigre. Les riverains de la mer recherchent le mulet, le thon, le rouget, les huîtres engraissées dans de vastes étangs qu'on laisse baigner par le flux, surtout celles de Marseille, de Collioure, des côtes d'Évreux et de Médoc. Au dessert apparaissent les tartes chaudes ou froides, les gâteaux de miel, le fromage mou, les escargots grillés, les nèfles, les châtaignes, les figues, les pêches gauloises, le raisin frais ou desséché. A la fin du repas le mulsum revient, mais chaud, et des esclaves distribuent des curedents en plumes, en bois, en argent.

Pour que tous les sens soient flattés à la fois, on a jonché la salle et les siéges de feuilles de laurier, de lierre, de pampres verdoyants; maîtres et esclaves sont couronnés de fleurs; des guirlandes de roses pendent aux deux anses des *canthares*, vases peu profonds où l'on met l'eau et le vin; de larges corbeilles, placées tant sur la table que sur l'*abaque*, le dressoir, par-

tent des bouquets de cytise, de safran, de troëne, d'amelle, de souci, de romarin, dont les parfums se mêlent à ceux des aromates d'Arabie, qui pétillent dans des trépieds.

L'abondance des mines des Cevennes et des Pyrénées permet à tout homme aisé d'avoir de la vaisselle d'or et d'argent, qu'on étale fastueusement dans les nombreuses cases du dressoir; on en voit rarement d'autres dans les maisons sénatoriales, quoique les Gaulois soient les inventeurs de l'étamage et du vermeil. «C'est dans les Gaules, dit Pline, qu'on a trouvé le moyen de recouvrir, au feu, les ouvrages de cuivre avec le plomb blanc, de manière à leur donner l'apparence de l'argent. Les Gaulois réussissent même à argenter les harnais des chevaux et les mors des bêtes de somme. »

C'est avec l'argent qu'on fabrique les cuillers; quant aux fourchettes, on ne les connaît point.

Les liquides ne sont pas moins prodigués que les solides. Tite-Live et Plutarque prétendent que l'ivrognerie naissante des Gaulois les attira dans le Latium; « il leur advint (1) de goûter du vin, qui premier leur fut apporté d'Italie, dont ils trouvèrent le bruvage si bon, et furent si transportés du désir et de la volupté d'en boire, que soudainement ils chargèrent leurs armes et emmenèrent femmes et enfants, prenant leur chemin vers les Alpes pour aller chercher le pays qui produisoit un tel fruict, estimant toute autre terre stérile et sauvage. » Les vignes s'étaient tellement multipliées dans les Gaules, que Domitien redoutant la famine, en avait fait arracher la moitié; mais depuis que Probus en a autorisé la culture, en 282, des pampres verts serpentent d'arbre en arbre. Bordeaux, Macon, Cahors Dijon, Orléans, Châlons-sur-Saône, fournissent des vins renommés. Ceux de la Narbonnaise ont tant de réputation, qu'Ataulf, roi des Goths d'Espagne, a tenté une invasion pour s'emparer des vignobles de cette province. Mais on dédaigne le jus du raisin tel qu'il sort de la cuvée; on y mêle de l'anis, de l'hysope, des baies de lentisque, du romarin, du myrte, de l'absinthe, voire même de l'aloès.

On sert encore sur les tables la bière ou cervoise (1), le poiré, le cidre.

Les vins sont apportés dans des outres ou dans des amphores de grès, de terre cuite, ou d'un verre épais, bouchées avec du plâtre ou de la résine. Les vases à boire sont d'argent, de terre cuite, de marbre, de verre blanc, rouge, jaune ou bleu, rehaussé parfois d'une application de feuilles d'or. Les convives, pour se porter des santés, prennent une coupe qu'ils touchent de leurs lèvres et la présentent à celui qu'ils veulent honorer en lui disant : « Je bois à toi, bien à toi. » Un roi du festin, désigné par le sort des dés, règle les *toasts*, commande la manœuvre des coupes, pose des *questions conviviales*, et provoque de plaisantes saillies ou de philosophiques discussions, et enfin préside au tirage des loteries, intermède assez habituel des repas. Le hasard répartit entre les assistants des billets portant l'indication d'un lot utile ou bizarre, agréable ou ridicule, précieux ou sans valeur. A l'un échoit une robe, à l'autre une pomme, à celui-ci un tableau, à celui-là un chasse-mouche... et la satisfaction, le désappointement se traduisent par des éclats de rire.

Quand une occasion solennelle réunit d'opulents convives, la musique et les spectacles complètent les plaisirs. Des chœurs s'organisent sous la direction d'un maître de chant; des instrumentistes jouent de la flûte, battent du tambour, entre-choquent les cymbales, pincent la cithare à trois cordes, font vibrer la grande lyre, ou le *barbiton* en les touchant avec un plectrum de bois ou

(1) Traduction d'Amyot.

(1) Bière vient du saxon *bere*, orge; cervoise de *cere*, grain de blé.

d'ivoire, et l'orgue hydraulique laisse tomber goutte à goutte sa molle harmonie. Puis des acteurs débitent des vers burlesques, des baladins exécutent des farces, et des funambules voltigent sur la corde et font des tours de force et de souplesse.

Si la nuit vient pendant le souper, les esclaves allument des torches de cire qu'ils tiennent à la main, à moins que la salle ne soit éclairée par des lampes appliquées le long des murs, ou suspendues au plafond.

Sur une seconde cour carrée, environnée d'une colonnade, s'ouvrent les chambres à coucher, le salon, la salle de réception garnie de bancs disposés en hémicycle, la chapelle domestique, le gynécée et la bibliothèque. On voit encore des lits de forme gallo-romaine dans les fermes de nos provinces éloignées du centre. Ils ressemblent à une huche sans couvercle et sans paroi antérieure, et leur hauteur est si prodigieuse, qu'il faut un marchepied pour y monter. On couchait nu, sur des matelats de bourre, la tête soutenue par des oreillers de plume et sans autre couverture que les robes, les tuniques que l'on avait portées dans le jour. La chambre à coucher du maître était précédée d'une antichambre où des esclaves veillaient jusqu'au matin.

Le gynécée était l'appartement des femmes. Elles y vivaient retirées, s'aventurant rarement au dehors, soit par une pudique retenue, soit pour conserver la blancheur proverbiale de leur teint. Des esclaves groupées autour d'elles filaient le lin et la laine, en tissaient des étoffes, préparaient des onguents, brodaient ou faisaient de la tapisserie. D'autres disposaient les robes, les parures, les ajustements. Des esclaves mâles faisaient chauffer les fers à papillotes dans des pots de cendre chaude. Les *ornatrices* plaçaient dans les cheveux de leur maîtresse des épingles d'or ou d'ivoire, leur attachaient les colliers massifs, les lourds pendants d'oreilles, plaçaient les peignes, les bandelettes, leur présentaient les miroirs ronds, à manche, composés d'une épaisse plaque de verre ou de métal poli. La bibliothèque, voisine du *gynécée*, était en même temps un cabinet de travail. On y trouvait ce qu'il fallait pour écrire : plumes, roseaux et canifs pour les tailler; feuilles de parchemin lissées avec la pierre ponce ; règles, grattoirs et compas, encres de diverses couleurs ; tablettes de bois ou d'ivoire enduites de cire jaune ; ces tablettes se nommaient, suivant la quantité de leurs feuilles : *diptyques, triptyques, pentiptyques, poliptyques;* de ce dernier mot les écrivains de la décadence firent *pu'etica,* d'où nous avons tiré *poulets,* nom de ces petits billets qui ne contiennent que des flatteries et que l'on nomme billets doux.

La bibliothèque d'un Gallo-Romain du cinquième siècle comprenait un choix d'écrivains sacrés et profanes : Horace, saint Jérôme, Varron, saint Augustin, Ammien Marcellin, mais surtout des publications indigènes et contemporaines, récemment mises en vente chez les bibliopoles : l'*Histoire Sacrée,* la *Vie de saint Martin de Tours,* et les *Dialogues,* de Sulpice Sévère; la *Chronique,* de Prosper d'Aquitaine; le *Traité du gouvernement de Dieu,* par Salvien, prêtre marseillais; les *Institutions monastiques,* du provençal Jean Cassien; la *Nature de l'âme,* de Mamertus Claudianus ; la *Maison rustique,* de Palladius, de Poitiers; les *Lettres,* d'Apollinaire Sidoine, évêque de Clermont; celles de Faustus, évêque de Riez, et celles de Paulin, évêque de Nole; les *Cantiques,* d'Aurélius Prudentius Clemens; l'*Itinéraire* en vers du Toulousain Rutilius Numatianus ; les écrits des rhéteurs ; quelques cartes de géographie tracées sur d'étroites et longues bandes de parchemin. Tous ces ouvrages étaient enfermés dans de grandes armoires divisées en compartiments irréguliers. Là se rangeaient les *codices,* cahiers de parchemin, écrits des deux côtés, paginés régulièrement, reliés avec deux plaques de cyprès, de hêtre, de

sapin, ou d'érable, qu'unissait ensemble une bande de parchemin. Ce sont là, pour ainsi dire, les ancêtres des livres modernes. Auprès des *codices* on plaçait les *libri plicatiles*, qui se pliaient comme les feuilles d'un paravent. Des *volumina*, composés de plusieurs bandes de parchemin ou de papyrus que l'on collait ensemble et que l'on roulait autour d'un cylindre de bois. Quelques éditions étaient *illustrées* du portrait de l'auteur et de figures peintes ou dessinées.

D'habiles ouvriers se chargeaient de l'ornementation des appartements ; des marbres décorés de figures peintes ou gravées en creux, couvraient entièrement la muraille ou s'arrêtaient à quelques pieds du parquet pour faire place à des fresques sur mortier, ou à des boiseries peintes. On colorait d'un rouge vif les plinthes et les cymaises de la partie supérieure. Le sol était revêtu de mosaïques de briques polygonales alternativement blanches et noires, de plaques de verre collées avec du bitume. On ménageait sous les pavés un espace appelé *hypocauste*, dans lequel la chaleur d'un foyer extérieur, sans cesse alimenté par des esclaves, circulait pour monter ensuite verticalement par des tuyaux carrés, en terre cuite, et sortir par des bouches latérales. Ces *calorifères* étaient plus répandus que les cheminées.

On garnissait les fenêtres de treillis en lattes, de carreaux de verre ou de pierre spéculaire, encastrés dans des châssis dormants. La plupart des pièces ne recevaient de jour que par la porte. Les chambres étaient généralement petites, les plus grandes n'ayant pas plus de trois mètres en long et en large. L'ameublement consistait en fauteuils de noyer, à dossier plein et renversé, en escabeaux à trois pieds, en armoires, coffres et cassettes, en sabliers en clepsydres pour mesurer le temps par l'écoulement gradué du sable ou de l'eau. Il n'y avait point de portes intérieures, mais elles étaient remplacées par des tapisseries à personnages, par des portières d'étoffes près desquelles des esclaves faisaient sentinelle.

On reléguait au fond de la maison les celliers, la boulangerie, l'huilerie, l'infirmerie, les logements des esclaves.

On plaçait les greniers entre les plafonds et les toits. Une terrasse était devant la maison. Le jardin d'agrément suivait, où l'on prodiguait les pots de fleurs, les allées droites, les ifs taillés, les grottes, les statues, les fontaines, toutes choses qu'a régénérées, en les agrandissant, le siècle de Louis XIV.

Vous voyez, mesdemoiselles, que nos ancêtres savaient mêler les plaisirs de la table à ceux de l'esprit. Dans leurs festins : les mets divers, les fleurs, les parfums, les instruments... rien ne manquait... que la présence de leurs mères, de leurs femmes, de leurs filles, de leurs sœurs... mais j'aime à croire que leurs descendants ne voudraient pas du plus beau des festins si elles n'en étaient pas.

J. J. Fouqueau de Pussy.



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Jean Wolfgang de Gœthe naquit le 28 août 1749, à Francfort-sur-le-Mein. Son père, ancien jurisconsulte, s'appliqua à développer de bonne heure dans son fils les hautes facultés dont il devinait le germe.

La vocation de Gœthe pour le théâtre fut déterminée par un petit théâtre de marionnettes, que peu de temps avant de mourir, lui donna sa grand'mère. Un théâtre français établi à Francfort, la lecture de Corneille et de Racine le fortifièrent dans ce goût; il joua même plusieurs fois la tragédie avec ses frères et sa sœur. Il eut un moment l'idée d'écrire en français, mais il y renonça bientôt et Shakspeare devint son auteur favori et son modèle.

Gœthe étudia le droit à Leipzig, sous les professeurs Bœhme et Gellert, et reçut le bonnet de docteur à Strasbourg.

A son retour dans sa patrie, le dessin, les sciences occultes, l'hébreu et la lecture de l'Ancien Testament, l'occupèrent tour à tour. Il publia, en 1774, le roman de Werther, qui produisit un effet prodigieux en Allemagne et lui valut l'amitié du prince héréditaire de Saxe-Weimar, lequel l'engagea à le suivre à Mayence, puis en Suisse et en Italie, et le nomma conseiller de légation et membre du conseil privé.

Gœthe est un des génies les plus remarquables de l'Allemagne, comme poëte et comme prosateur. Napoléon voulut le voir, et le nomma, à Erfurt, grand'croix de la légion-d'honneur.

Ministre d'état du duc de Weimar, de 1815 à 1828, il mourut en 1832, à Weimar, à l'âge de quatre-vingt-trois ans; ses restes reposent entre ceux de son protecteur Charles-Auguste de Weimar et ceux de Schiller son ami.

Ses principaux ouvrages sont: *Werther*, *Faust*, *Gœtz de Berlichingen*, *Iphigénie en Tauride*, le *Tasse*, le *Comte d'Egmont*, *Hermann et Dorothée* et *Wilhelm Meister*.

Les mémoires de Gœthe sont intéressants. *Reinecke Fuchs* est une satire spirituelle et amusante. Il a aussi écrit une multitude de poésies et de ballades, qui sont très-populaires en Allemagne.

Herder, Lavater, Schiller, furent les amis de Gœthe; on ne lui connaît pas d'inclination sérieuse; seulement la gracieuse création de la Marguerite de Faust est due au souvenir d'une jeune fille de ce nom, qu'il aima, lorsqu'il était encore presque un enfant, et qu'il n'oublia jamais.

DAS BLUEMLEIN WUNDERSCHOEN,

LIED DES GEFANGENEN GRAFEN.

GRAF.

Ich kenn' ein Blümlein wunderschön
Und trage darnach Verlangen;
Ich möcht' es gerne zu suchen gehn,
Allein ich bin gefangen.
Die Schmerzen sind mir nicht gering;
Denn als ich in der Freiheit ging
Da hatt' ich es in der Nähe.

LA PLUS BELLE DES FLEURS,

ROMANCE DU COMTE PRISONNIER.

LE COMTE.

Je sais une fleur admirablement belle, et je languis du désir de la posséder. Je pourrais bien l'aller cueillir; mais, hélas! je suis prisonnier. Mes chagrins ne sont pas légers; car, si j'étais en liberté, je l'aurais bientôt trouvée non loin d'ici.

Von diesem ringsum steilen Schloss
Lass ich die Augen schweifen
Und kann's von hohem Thurmgeschoss
Mit Blicken nicht ergreifen;
Und wer mir's vor die Augen brächt'
Es wäre Ritter oder Knecht
Der sollte mein Trauter bleiben.

Du haut de ce donjon escarpé, je jette au loin les yeux; mais tout est vain : mon regard ne peut rien saisir. Ah! celui-là qui pourrait me la mettre devant les yeux, chevalier ou simple écuyer, peu importe; celui-là, il serait toujours mon ami.

ROSE.

Ich blühe schön und höre diess
Hier unter deinem Gitter,
Du meinest mich, die Rose, gewiss,
Du edler, armer Ritter!
Du hast gar einen hohen Sinn;
Es herrscht die Blumen-Königin
Gewiss auch in deinem Herzen.

LA ROSE.

Je m'épanouis dans toute ma beauté sous la grille de ta fenêtre; et, je le devine, c'est de moi que tu veux parler. de moi, la Rose. Oh! noble et malheureux chevalier! ton esprit est haut et distingué, et certainement ce ne peut être que la reine des fleurs qui règne sur ton âme.

GRAF.

Dein Purpur ist aller Ehren werth
Im grünen Ueberkleide;
Derob das Mädchen dein begehrt
Wie Gold und edel Geschmeide.
Dein Kranz erhöht das schönste Gesicht;
Allein du bist das Blümchen nicht,
Das ich im Stillen verehre.

LE COMTE.

Certes ta pourpre brillant dans le vert vêtement qui t'entoure, est digne de tous les hommages. La vierge désire ta beauté comme elle désire l'or et les riches bijoux. Une couronne de tes fleurs relève l'éclat du plus beau visage; et cependant, je dois le dire, ce n'est pas toi que je pleure absente de ma solitude.

LILIE.

Das Röslein hat gar stolzen Brauch.
Und strebet immer nach oben;
Doch wird ein liebes Liebchen auch
Der Lilie Zierde loben.
Wem's Herze schlägt in treuer Brust
Und ist sich rein, wie ich, bewusst,
Der hält mich wohl am höchsten.

LE LYS.

La petite Rose parle avec orgueil; elle a coutume de prétendre au rang le plus élevé; mais le Lys aussi est habitué a se voir chérir, à s'entendre vanter comme le noble ornement des jardins. Aux yeux de celui dans la poitrine duquel bat un cœur chaste et pur, on le sait, c'est moi qui tiens la première place.

GRAF.

Ich nenne mich zwar keusch und rein,
Und rein von bösen Fehlen;
Doch muss ich hier gefangen seyn
Und muss mich einsam quälen.
Du bist mir zwar ein schönes Bild
Von mancher Jungfrau rein und mild:
Doch weiss ich noch was Liebres.

LE COMTE.

Je peux me vanter d'être chaste et pur, pur de tout mauvais sentiment; bien que je sois ici prisonnier, bien que condamné à souffrir dans la solitude. Tu m'es, beau lys. l'image vivante de plus d'une vierge chaste et douce; pourtant tu n'es pas encore la fleur que j'aime le mieux.

NELKE.

Das mag wohl ich, die Nelke, seyn
Hier in des Wächters Garten,
Wie würde sonst der Alte mein
Mit so viel Sorgen warten?
Im schönen Kreis der Blätter Drang
Und Wohlgeruch das Leben lang,
Und alle tausend Farben.

L'OEILLET.

Ce pourrait bien être moi, moi l'œillet, qui suis la dans le jardin du geôlier, où l'on me soigne avec tant d'amour. Ma corolle n'offre-t-elle pas le plus riche cercle de pétales pressées; mon parfum et mes riches couleurs ne durent-ils pas toute la vie?

GRAF.

Die Nelke soll man nicht verschmähn,
Sie ist des Gärtners Wonne

LE COMTE.

Certes l'œillet ne doit pas être dédaigné, et on le compte parmi les délices du jardin. Prêt

Bald muss sie in dem Lichte stehn,
Bald schützt es sie vor Sonne;
Doch wass den Grafen glücklich macht,
Es ist nicht ausgesuchte Pracht :
Es ist ein stilles Blümchen.

VEILCHEN.

Ich steh verborgen und gebückt,
Und mag nicht gerne sprechen,
Doch will ich, weil sich's eben schickt,
Mein tiefes Schweigen brechen.
Wenn ich es bin, du guter Mann,
Wie schmerzt mir's, dass ich hinauf nicht kann
Dir alle Gerüche senden.

GRAF.

Das gute Veilchen schätz' ich sehr;
Es ist sogar bescheiden
Und duftet so schön; doch brauch ich mehr
In meinem herben Leiden,
Ich will es auch nur eingestehn;
Auf diesen dürren Felsenhöhn
Ist's Liebchen nicht zu finden.

Doch wandelt unten, an dem Bach,
Das treuste Weib der Erde,
Und seufzet leise manches Ach,
Bis ich erlöset werde.
Wenn sie ein blaues Blümchen bricht,
Und immer sagt : Vergiss mein nicht'.
So fühl' ich's in der Ferne.

Ja in der Ferne fühlt sich die Macht,
Wenn zwei sich redlich lieben;
Drum bin ich in des Kerkers Nacht,
Auch noch lebendig geblieben.
Und wenn mir fast das Herze bricht
So ruf ich nur : Vergiss mein nicht!
Da komm' ich wieder in's Leben.

GOETHE.

à s'épanouir, bientôt il brillera à la lumière du jour; bientôt son éclat paraîtra radieux devant le soleil; mais ce n'est pas l'œillet qui fait la joie du comte, ce n'est pas sa pompe que le prisonnier a choisie : la fleur qu'il aime est une plus humble fleur.

LA VIOLETTE.

Je vis modeste, cachée, et parler de moi ne me convient guère; mais puisque chacun parle, à mon tour je romprai mon profond silence. Si c'est moi dont tu veux parler, bon chevalier, sache-le bien, je souffre durement de ne pouvoir, comme je le voudrais, envoyer vers toi, là haut, tous mes parfums.

LE COMTE.

J'estime fort l'excellente violette, et pour sa modestie et pour son doux parfum ; cependant, ce n'est pas elle qui est la passion de mon cœur, il me faut l'avouer; et je dois vous le confesser à toutes; sur ces roches escarpées on ne peut pas la trouver, ma fleur bien aimée.

Mais là-bas, près du ruisseau, vit la plus fidèle épouse; et son cœur s'exhalera en soupirs jusqu'a ce que je sois délivré. Au bord de ce ruisseau se trouve ma fleur chérie; et lorsqu'elle la cueille en disant fidèlement : « *Ne m'oubliez pas!* » j'entends ces douces paroles, malgré la distance.

Oui, lorsque deux âmes s'aiment loyalement, l'amour leur donne le pouvoir d'effacer la distance. Le sentiment de la fidélité de celle qui m'est chère m'a seul donné la force de vivre dans la nuit des cachots; et lorsque je sens mon cœur prêt à se briser, rappelant toutes mes forces dans un effort suprême, je crie : « Ne m'oubliez pas ! » Et aussitôt je me sens revenir à la vie (1).

Mme PAULINE ROLAND.



(1) Le Myosotis ou *Ne m'oubliez pas* (en allemand *Vergiss mein nicht*) est chez nos voisins d'au delà du Rhin la fleur emblématique de l'amour fidèle. Une touchante légende se rattache à ce gracieux symbole. Les Allemands racontent qu'un jour deux fiancés se promenant au bord d'un torrent, la jeune fille désira une de ces frêles plantes bleues qu'elle voyait flotter sur les ondes. Le fiancé s'élance pour la saisir. Bientôt, dominé par le torrent, il jette à son amie restée sur la rive les pâles myosotis, en lui criant *Vergiss mein nicht!* (ne m'oubliez pas!), et disparaît sous les flots.

HENRIETTE

OU

LES VERS ANONYMES.

PERSONNAGES.

MADAME RADÈCHE, vieille coquette.
HENRIETTE, sa demoiselle de compagnie.
M. ALFRED DE LUSSAN.
MADEMOISELLE CÉSARINE DE RÉVEL.
MADEMOISELLE ANNA.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe aux eaux du Mont-d'Or, dans un hôtel, chez madame Radèche.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRED DE LUSSAN, Mme RADÈCHE.

Mme RADÈCHE. Comment, monsieur, vous voulez m'enlever ma demoiselle de compagnie?

ALFRED. Vous me pardonnerez, madame, quand vous saurez que depuis longtemps j'ai le bonheur de connaître et d'apprécier mademoiselle Henriette. Il y a trois ans, avant qu'elle ne fût orpheline, je l'ai vue dans sa famille; et maintenant, à la suite d'un long voyage, combien je m'applaudis de la retrouver ici, aux eaux du Mont-d'Or, près de vous! Jamais elle ne m'a paru si charmante.

Mme RADÈCHE, *minaudant.* Ah! monsieur! le propos n'est pas galant; vous oubliez qu'on nous voit toujours ensemble; voudriez-vous dire que la comparaison est entièrement à son avantage?

ALFRED. A Dieu ne plaise, madame, que je méconnaisse des grâces qui sont en possession de plaire depuis si longtemps!

Mme RADÈCHE. A la bonne heure!

ALFRED, *à part.* La vieille folle! (*Haut.*) La réputation de madame Radèche est trop solidement établie!...

Mme RADÈCHE, *modestement.* Monsieur!

ALFRED. Mais enfin, vous le savez, madame, ce n'est pas toujours la raison la plus judicieuse qui décide de nos sentiments, et je me sens entraîné vers mademoiselle Henriette par un penchant irrésistible.

Mme RADÈCHE. Oui, nous connaissons ces penchants-là, pour les avoir inspirés... Au reste, vous savez que ma jeune amie n'est pas riche; c'est un des motifs qui l'ont décidée à entrer chez moi comme lectrice et demoiselle de compagnie.

ALFRED. Que m'importe, madame? Dieu merci, ma fortune me permet d'enrichir celle que j'aime; mes travaux d'ingénieur occupent une grande partie de mon temps; les beaux-arts en prennent une autre; et malgré cela, j'ai encore des moments d'ennui, de vide, qui ne peuvent être comblés que par la présence d'une femme; aussi étais-je venu au Mont-d'Or avec l'intention de me marier.

Mme RADÈCHE. Et vous aviez d'abord adressé vos hommages à la fille de madame de Révol, notre voisine d'hôtel, mademoiselle Césarine, jolie personne, quoique majeure riche, aimable, spirituelle...

ALFRED. Mais alors je n'avais pas revu mademoiselle Henriette; et, je l'avoue, sa douceur, sa modestie, sa bonté, le charme de sa conversation, enfin toutes les qualités d'un caractère sûr et d'un esprit élevé, la rendent sans rivale à mes yeux.

Mme RADÈCHE. Dieu me préserve de vous

démentir! Entre nous, cependant, j'ai beaucoup à me plaindre d'elle.

ALFRED. Se peut-il?

Mme RADÈCHE. Elle n'a pas assez d'attentions pour moi.

ALFRED. Eh quoi? manquerait-elle aux devoirs essentiels?...

Mme RADÈCHE. Oh! je ne parle pas de cela! J'ai toujours son bras à la promenade, ou sa compagnie au salon; elle me fait des lectures charmantes; elle récite les vers avec un goût, une perfection!... comme si c'était elle qui les eût composés.

ALFRED. Eh bien, que lui reprochez-vous?

Mme RADÈCHE. Hélas! monsieur, elle met de la négligence à m'avertir des nouvelles modes... un point si essentiel! Croiriez-vous qu'elle ne me dit jamais si mes chapeaux vont bien à l'air de ma figure? Le rose, par exemple... impossible d'obtenir d'elle un compliment sur l'effet du rose.

ALFRED. Je conviens que c'est fâcheux.

Mme RADÈCHE. Jalousie, monsieur, pure jalousie!... ces petites filles, elles s'imaginent que tous les regards doivent être pour elles!

ALFRED. Quel préjugé!

Mme RADÈCHE. On les élève si mal aujourd'hui. Hélas! on leur inspire l'envie de plaire, oui, monsieur, de plaire avant l'âge où nous plaisons naturellement. (*Elle minaude devant son miroir.*)

ALFRED. Je n'entreprendrai pas de vous contredire.

Mme RADÈCHE. Ce que j'en dis, mon cher monsieur, n'est pas pour vous détourner de votre dessein; épousez-la, vous ferez en même temps son bonheur et le vôtre. Quant à moi, j'ai déjà en vue une autre demoiselle de compagnie, mademoiselle Véronique, affreusement laide, tant mieux; elle ne s'occupera que de moi, et du moins on ne me l'enlèvera pas. J'irai la voir aujourd'hui même, et vous m'accompagnerez; c'est à deux pas du Cours où se réunit la belle société des eaux. (*Mystérieusement.*) Nous saurons en même temps les nouvelles, et quelles sont les *victimes* de la journée.

ALFRED. Que voulez-vous dire?

Mme RADÈCHE. Comment? vous ignorez ce que nous appelons les *victimes*? Est-ce que vous n'avez pas entendu parler des épigrammes qui, depuis près d'un mois, circulent dans notre cercle de baigneurs?

ALFRED. En effet, j'en ai quelque idée.

Mme RADÈCHE. Tous les jours, monsieur, des petits papiers roses, apportés on ne sait par qui, ni comment, se trouvent tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, ou même dans des endroits publics; ce sont des phrases piquantes, des vers ou des couplets, tracés par une main inconnue, d'une écriture évidemment déguisée, et qui drapent tantôt celui-ci, tantôt celui-là... c'est très-amusant.

ALFRED. Amusant... mais les victimes?

Mme RADÈCHE. Les victimes se plaignent, et ce n'est pas le moins comique; leurs ridicules sont si bien saisis, que leurs doléances même nous font mourir de rire. Notez bien qu'on ne sait à qui s'en prendre, et que ceux qu'on accusait hier sont eux-mêmes attaqués aujourd'hui: chacun son tour... on ne ménage personne.

ALFRED. Excepté vous, je suppose.

Mme RADÈCHE. Oh! je ne parle que des gens qui prêtent à la plaisanterie; cela ne me regarde pas, Dieu merci, ni même votre chère Henriette... Eh! tenez, la voici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, HENRIETTE, *entrant par la droite.*

HENRIETTE. Me voilà prête, madame; c'est l'heure de votre promenade habituelle, et je viens... (*Apercevant Alfred.*) Ah! monsieur... excusez-moi.

ALFRED. Vous êtes étonnée, mademoiselle, de me voir encore dans cette maison?... En effet, mes visites journalières peuvent donner lieu à quelques conjec-

tures, et j'aime à supposer que vous en avez déjà deviné l'objet?

Mme RADÈCHE, *bas à Alfred.* Comment voulez-vous qu'elle l'ait deviné?... Quand je suis là, peut-elle se douter que c'est elle qui vous attire?

ALFRED, *à Henriette.* Lorsque vous êtes entrée, mademoiselle, je causais avec madame d'un sujet bien intéressant..... de vous.

HENRIETTE. De moi! monsieur...

Mme RADÈCHE, *à part.* Qu'est-ce que je disais? Elle tombe des nues!

ALFRED. J'ai confié à madame les sentiments que m'ont inspirés tant de qualités aimables; elle voudra bien se charger de vous apprendre à quelles résolutions je me suis arrêté... quels vœux, du moins, j'ose former...

HENRIETTE. Monsieur!...

ALFRED. Ah! je serais bien heureux si vous daigniez m'accorder une réponse favorable.

Mme RADÈCHE. C'est bon, c'est bon, nous verrons cela! Restez ici, petite; je n'ai pas besoin de vous aujourd'hui; monsieur me conduira à la promenade; nous avons encore à causer ensemble, et à recueillir les anecdotes du jour. Je vous parlerai tantôt à cœur ouvert; car je vous aime, mon enfant, et votre bonheur est le plus cher de mes vœux.

HENRIETTE. Ah! madame, que de bontés! Croyez-moi, je ne suis pas ingrate, je vous regarde comme une mère.

Mme RADÈCHE, *brusquement.* Et pourquoi pas comme une grand'mère? Allons, c'est bien!

ALFRED, *à madame Radèche en lui montrant Henriette.* Ah! madame, n'est-elle pas charmante?

Mme RADÈCHE. Eh oui, sans doute, elle est charmante... (*A part.*) Mais enfin, elle n'est pas la seule... Ah! que les hommes sont parfois aveugles! (*Se regardant au miroir pour arranger son chapeau*) Décidément le ponceau va très-bien aux brunes. Allons, monsieur, donnez-moi le bras... (*A Henriette.*) Au revoir, petite.

ALFRED, *à Henriette.* Mademoiselle, mon bonheur est entre vos mains.

HENRIETTE, *émue.* Monsieur Alfred!...

Mme RADÈCHE, *se retournant.* Eh bien! monsieur, je vous attends!

ARLFRED, *se précipitant vers elle.* Me voilà, madame, me voilà! (*Il lui donne le bras et sort avec elle.*)

SCÈNE III.

HENRIETTE, *seule.*

Ai-je bien compris, mon Dieu?.. Oh! oui... ses regards expressifs, ses demi-mots éloquents, tout me dit qu'il ne m'avait pas oubliée, qu'il m'aime, qu'il veut me prendre pour femme!... lui! un homme si distingué, dont le mérite est si reconnu, avoir songé à moi, pauvre orpheline!... m'avoir préférée à tant d'autres plus belles, plus aimables, plus riches... à mademoiselle Césarine de Rével, à qui d'abord il adressait ses hommages! Elle s'est bien aperçue de son changement; elle qui demeure dans le même hôtel, sur le même palier que nous, car cette cloison seule nous sépare. Elle le voit venir ici tous les jours; je crains qu'elle ne soit jalouse; ses regards me l'ont fait comprendre: pauvre Césarine!... je la plains! mais si elle avait encore le pouvoir de détruire les sentiments favorables que M. Alfred a conçus pour moi; si elle l'essayait seulement!... ah!... je ne sais, mais je la redoute; car je n'ose pas croire que j'aie mérité mon bonheur. Ah! si ma pauvre mère vivait, elle qui, dans son amour, me trouvait si parfaite, elle me rassurerait peut-être... (*On frappe à la porte du fond.*) Quelqu'un... ah! tant pis!.. j'étais si contente d'être seule pour me recueillir dans ma joie...

UNE VOIX, *en dehors.* Henriette! Henriette!

HENRIETTE. Eh mais, c'est ma chère Anna!... mon écolière... (*Elle va ouvrir.*)

SCÈNE IV.

HENRIETTE, ANNA.

ANNA. Bonjour, ma bonne Henriette. (*Elle l'embrasse.*) Tu es seule?

HENRIETTE. Comme tu vois! Mais je ne t'attendais pas si matin.

ANNA. Je sais bien que ce n'est pas encore l'heure de ma leçon; d'ordinaire, nous attendons le moment où madame Radèche est endormie; mais tout à l'heure je l'ai vue sortir sans toi, et me voilà. Car je n'ai pas de temps à perdre pour devenir savante; et de ton côté, tu es si bonne, si obligeante, que tu veux bien tous les jours consacrer une heure ou deux à m'instruire... en grand secret, par exemple.

HENRIETTE. Il le faut bien, pauvre amie!

ANNA. Si l'on savait que je ne suis qu'une ignorante, à dix-sept ans bientôt, comme on se moquerait de moi! et pourtant ce n'est pas ma faute.

HENRIETTE. Oh! non, certes; ton oncle, ton tuteur, au lieu d'employer tes revenus à ton éducation, n'a pas eu honte de les dépenser...

ANNA, *regardant autour d'elle.* Chut!.. il ne faut pas que personne puisse se douter...

HENRIETTE. C'est juste! parlons bas... dans un hôtel garni, les murs ont des oreilles.

ANNA. Ma tante dit que si la conduite de mon tuteur était connue, sa mémoire serait déshonorée...

HENRIETTE. Elle a raison.

ANNA. Et mon cousin le lieutenant, qui va arriver d'Algérie pour me faire la cour pendant son congé! que j'ai peur de paraître sotte devant lui! car il m'a quittée quand j'avais six ans; à cet âge-là, j'étais aussi instruite que les autres enfants de mon âge; mais depuis, j'ai eu si peu de maîtres! Heureusement je ne parle jamais dans le monde, je n'écris jamais; il n'y a que ma tante et toi qui sachiez où j'en suis... Du reste, avec une maîtresse comme toi, je rattraperai le temps perdu. Et dire que tu ne veux rien recevoir pour cela!

HENRIETTE. Par exemple! ne sommes-nous pas amies? A quoi donc servirait l'amitié, si ce n'était à s'obliger mutuellement.

ANNA. Bonne Henriette!

HENRIETTE *prenant des livres dans une armoire.* Voyons, mettons-nous à notre leçon d'histoire de France; puis nous réciterons ensemble quelques-uns de ces beaux vers...

ANNA. Que j'estropie si bien... te rappelles-tu? (*Déclamant.*)

Celui qui met un frein à la fureur des flots,

HENRIETTE, *riant.*

Sait aussi de tous les méchants arrêter les affreux [complots.

ANNA, *riant.* Après tout, c'est peut-être heureux que je m'en tire si mal... tu pourrais me justifier si l'on m'accusait.

HENRIETTE. T'accuser! de quoi?

ANNA. D'être l'auteur de ces chansons, de ces vers anonymes qui se répandent partout, absolument comme s'il en pleuvait! Tiens... encore un quatrain, comme tu appelles cela, je crois, quatre vers trouvés hier au soir dans le salon de réunion, sur le piano! Cette fois-ci il est question de Laure et de Blanche, les deux filles de la dame du second... Lis toi même.

HENRIETTE, *après avoir lu.* Est-il possible!

ANNA. Je ne peux pas m'empêcher de rire...

HENRIETTE. Et tu as tort. S'attaquer à des ridicules qui peuvent se corriger, c'est déjà mal; mais à des défauts physiques, c'est inexcusable! Quel abus de l'esprit! Mais qui donc peut se permettre des plaisanteries si cruelles?

ANNA. Connais-tu cette écriture?

HENRIETTE. Mon Dieu, non; cependant... attends... J'ai trouvé dernièrement au fond du tiroir d'un secrétaire qui a été plusieurs fois changé de chambre, le manuscrit d'un petit poëme, bien innocent du reste, une ode à la lune. (*Tirant*

un papier de sa poche.) Voilà ces vers, ils commencent ainsi :

(*Lisant.*)

Astre d'argent, toi dont le front scintille
Comme un diamant dans la nuit,
Douce compagne à qui la jeune fille
Fait ses confidences sans bruit...

Tu le vois, l'écriture est pareille à celle que tu viens de me montrer ; une écriture contrefaite sans doute ; eh bien, je n'ai jamais pu savoir de qui étaient ces vers-là !

ANNA. Oui, oui, je me le rappelle... ils étaient dans le journal du département, on les a attribués successivement à plusieurs personnes; toutes s'en sont défendues; et cette fois pourtant, le véritable auteur du poëme aurait pu se nommer; car il n'y avait pas de mal à l'avoir composé.

HENRIETTE. Aussi sommes-nous toujours dans la même perplexité. Voyons... ta leçon !... Non, cachons ces livres... c'est madame Radèche ! (*Elle remet les livres dans l'armoire et les vers dans sa poche.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme RADÈCHE.

Mme RADÈCHE, *arrivant en riant et sans voir Anna.* Ah! ah! ah! c'est curieux! c'est vraiment joli... ah! ah!

ANNA, *à part.* Qu'a-t-elle donc?

Mme RADÈCHE. Oh! le petit démon! le charmant lutin! c'est une excellente épigramme! Ah! ma chère Henriette, vous allez rire avec moi! Figurez-vous qu'en sortant d'ici, je suis allée au petit pavillon, à l'autre bout du Cours, à la place où nous nous asseyons ordinairement pour passer en revue nos belles promeneuses; qu'est-ce que je trouve à côté de ma chaise? encore un couplet, une pièce de vers...

HENRIETTE. Se peut-il?

Mme RADÈCHE, *déployant un papier.* Oui, une chanson!... Et sur qui, cette fois? devinez!..

HENRIETTE. Mais je ne sais.

Mme RADÈCHE. Sur cette petite An... (*Elle se retourne et aperçoit Anna.*) Hein! ah!... c'est vous? (*Elle reploie son papier.*)

ANNA. Bonjour, madame... Pardon, vous disiez?...

Mme RADÈCHE. Moi?.. est-ce que j'ai dit quelque chose?

ANNA. Vous parliez d'une épigramme...

Mme RADÈCHE. Ah! oui... sur... sur des amies...

ANNA. Ah! je sais... Laure... Blanche... pauvres filles! comme on les arrange!

Mme RADÈCHE, *à part.* Et elle donc! si elle savait qu'on la ménage!

ANNA. J'étais venue faire une petite visite à Henriette ; mais je ne veux pas vous déranger plus longtemps. (*Saluant.*) Madame... (*Bas à Henriette.*) Je reviendrai ce soir dans ta chambre comme à l'ordinaire, pour ma leçon d'histoire de France. Chut! (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

Mme RADÈCHE, HENRIETTE.

Mme RADÈCHE. Ouf! il me tardait qu'elle fût partie!

HENRIETTE. Pourquoi donc cela?

Mme RADÈCHE. Parce que c'est d'elle qu'il s'agit.

HENRIETTE. D'elle! comment?

Mme RADÈCHE. Eh oui! d'Anna... Anne, comme dit la chanson!... Ah! ah! elle est bien nommée!... il paraît que la pauvre enfant est d'une ignorance crasse.

HENRIETTE. Ah! mon Dieu! qu'est-ce qui vous a dit cela?

Mme RADÈCHE. C'est la chanson qui le dit... C'est très-comique! Pauvre Anna! moi qui ne le savais pas ici, et qui ai failli lui chanter cela au nez!... car je sais l'air:

Air de Turenne ou de la Colonne.

(*Elle chante.*)

Sans rien savoir, parlant à l'aventure,
Anne peut confondre parfois
Les trois règnes de la nature
Et les trois races de nos rois;
Car elle compte jusqu'à trois.

(*Riant.*) Ah! ah! ah!

HENRIETTE. Madame!

Mme RADÈCHE. Attendez:

(*Continuant.*)

Si du savoir elle n'a pas l'organe,
Les arts du moins témoignent de son goût,
Et pour la musique surtout
Rien ne vaut les oreilles d'Anne.

(*Riant.*) Ah! ah! ah!

HENRIETTE. Mais, c'est affreux de se moquer ainsi.

Mme RADÈCHE. Au contraire, c'est très-amusant! toutes nos connaissances y passeront... victimes sur victimes! Les oreilles d'âne! ah! ah! ah!

HENRIETTE, *à part*. Comment a-t-on pu savoir?...

Mme RADÈCHE. Ce n'est pas tout! une fois mis en train, on en a tant dit sur cette pauvre Anna! on fait courir des bruits... je ne sais d'où ils viennent... on lui prête des mots si drôles! Par exemple, dernièrement, elle était souffrante... ah! ah! on lui recommande un médecin: « Prenez, lui dit-on, un homœopathe. — Non, répond-elle, j'ai déjà un nommé Lisfranc. » Comprenez-vous? ah! ah! elle a cru qu'on lui proposait un *nommé Hopathe*... ah! ah! ah!

Notre magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme,

comme dit ce bon la Fontaine.

HENRIETTE. Ah! mon Dieu!

Mme RADÈCHE. C'est elle aussi qui disait l'autre jour qu'elle voudrait avoir un ameublement en bois de *palissade!*... pour palissandre... ah! ah! ah!

HENRIETTE. C'est faux, madame, j'en suis sûre.

Mme RADÈCHE. Eh! qu'est-ce que cela fait? vrai ou faux, on rit toujours.

HENRIETTE. Mais savez-vous que c'est terrible? Cette chère Anna, la voilà la fable du [illegible] et le ridicule est mortel.

Mme RADÈCHE. Mon Dieu! je ne dis pas le contraire; mais ce n'est pas notre faute;

qu'on s'en prenne à l'auteur de la chanson.

HENRIETTE. Eh! comment le connaître? (*On entend une voix en dehors.*) Quelqu'un! Ah! je vous en prie, madame, taisons-nous. (*La porte s'ouvre.*)

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. Mademoiselle de Révei!

HENRIETTE. Césarine!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CÉSARINE.

Mme RADÈCHE, *embrassant Césarine*. Bonjour, ma belle. Eh bien, vous voilà donc toute seule, en voisine?

CÉSARINE. Ma mère est un peu souffrante, c'est pour cela qu'elle n'est pas venue vous voir ces jours derniers; elle m'a chargée de m'informer de vos nouvelles; c'est une commission que j'ai acceptée avec joie, car elle me procure aussi le plaisir d'embrasser votre charmante Henriette. (*A Henriette.*) Voulez-vous bien permettre, ma chère?...

HENRIETTE, *avec contrainte*. Mademoiselle... (*Elles s'embrassent.*)

CÉSARINE. A propos! j'ai des compliments à vous faire... le bruit se répand... j'aime à le croire exact... que M. Alfred de Lussan vous rechercherait en mariage. Soyez sûre que je prends une vive part à ce bonheur... inespéré.

HENRIETTE. Mais...

Mme RADÈCHE. Inespéré, en effet.

CÉSARINE. On sait, du reste, et je puis bien le dire, on sait que ce jeune homme avait d'abord d'autres vues... mais ma mère est si singulière! elle rêve pour moi des partis magnifiques, princiers!... (*Riant.*) Vous verrez qu'en attendant elle me fera rester fille... Eh! mon Dieu! n'est-ce pas l'état le plus heureux?

HENRIETTE, *à part*. Son rire n'est pas naturel.

CÉSARINE, *avec affectation*. En attendant, je suis contente, bien contente en

vérité, que le choix de ce jeune homme soit tombé sur une amie!

HENRIETTE. Mademoiselle... (*A part.*) Est-elle sincère?

CÉSARINE. Serait-ce cette nouvelle, mesdames, qui vous rendait si joyeuses quand je suis entrée? J'ai entendu des éclats de rire...

Mme RADÈCHE. C'est moi qui riais... de ce qui se passe... c'est du dernier bouffon...

CÉSARINE. Vraiment? Mais que se passe-t-il donc? car moi je ne sais rien.

Mme RADÈCHE. Il s'agit de ces épigrammes si piquantes, si gaies, qui circulent sous le voile de l'anonyme...

CÉSARINE. Ah! oui... on m'a parlé de cela.

Mme RADÈCHE. Des vers charmants! ravissants! impayables!

CÉSARINE. Vous trouvez?

Mme RADÈCHE. Oui, charmants! et voilà mademoiselle Henriette qui ne veut pas en rire franchement avec moi.

CÉSARINE. Et pourquoi?

HENRIETTE. Ah! mademoiselle! peut-on rire de ce qui fait tant de peine à d'autres?

Mme RADÈCHE, *à Césarine.* Tenez, voyez ceci... (*Elle lui donne le papier.*)

HENRIETTE, *bas à Mme Radèche.* Madame...

Mme RADÈCHE, *à Henriette.* Laissez donc... (*A Césarine.*) Les oreilles d'âne! n'est-ce pas divertissant? Pauvre demoiselle Anna!

HENRIETTE, *à part.* Je suis au supplice.

CÉSARINE, *lisant le papier.* Oui... c'est fort drôle... (*Retournant le papier.*) Eh! mais, ce n'est pas tout... il y a une autre chanson derrière.

Mme RADÈCHE. Bah! encore une? Je ne l'ai pas vue... donnez donc vite.

CÉSARINE. Je ne sais ce que c'est.

Mme RADÈCHE. Nous allons voir; je vais vous lire cela; oui... un couplet... sur le même air... l'air *de Turenne* ou *de la Colonne*... Je vais vous le chanter...

(*Elle chante.*)

Voulant plaire en dépit de l'âge,
Le matin prenant son miroir
Pour se composer un visage
Qui se décompose le soir,

Ah! ah! parfait! Qui ça peut-il être?

(*Reprenant.*)

Qui se décompose le soir,
Quand ses cheveux passent du blanc au noir,

Ah! ah! ah! par la teinture!...

Se vengeant par un air revêche
Des mécomptes de sa beauté...
Chacun dans ce portrait flatté
Reconnaît madame...

Radèche! Quelle horreur! *madame Radèche!* c'est écrit!... M'outrager ainsi, moi! c'est affreux! c'est abominable!...

HENRIETTE. Eh quoi? madame, c'est vous qui, à votre tour...

Mme RADÈCHE, *furieuse.* Comment, ma figure se décompose! Comment, mes cheveux passent du blanc au noir! Comment, je suis revêche!... mauvais plaisant! c'est pour la rime... Et quels vers pitoyables! exécrables! j'en ferais autant si je voulais... Non, on n'a pas l'idée d'une pareille insolence; la société tout entière est outragée dans ma personne; je demanderai justice, je ferai un procès en diffamation!

CÉSARINE. C'est cela!... mais à qui?

Mme RADÈCHE. A tout le monde!

CÉSARINE. Mais enfin, qui soupçonnez-vous?

Mme RADÈCHE. Que sais-je? voilà un temps infini que nous cherchons sans trouver...

CÉSARINE. Il faut rassembler les indices. (*Elle prend Mme Radèche à part, pendant que Henriette s'est assise devant la table; d'un ton insidieux et appuyant sur les mots.*) A votre place, moi, j'examinerais quelles sont les personnes qui m'approchent d'assez près pour être initiées à tous mes petits secrets... de toilette, quelles sont celles qui sont à même de m'observer... Je

noterais l'endroit où j'ai trouvé ces vers si injurieux... et, enfin, je me demanderais qui est capable de les avoir composés.

Mme RADÈCHE. Ah! mon Dieu! est-ce que vous accuseriez?...

CÉSARINE. Chut! Je n'accuse personne; mais, comme vous le disiez tout à l'heure, on peut soupçonner tout le monde.

Mme RADÈCHE, *jetant un coup d'œil sur Henriette.* Tout le monde?

CÉSARINE. Sans exception. (*Haut.*) Allons, consolez-vous, chère madame, vous voyez que vous avez des amies qui prennent part à tout ce qui vous arrive. Je vais auprès de cette pauvre Anna pour la consoler aussi. Chère enfant! j'en pleurerais, je crois, tant je m'intéresse à ses chagrins!

Mme RADÈCHE. Vous avez si bon cœur!

CÉSARINE. Adieu, mademoiselle Henriette; je vous renouvelle mes compliments sur votre prochain mariage.

(*Henriette se lève et la salue. Césarine sort.*)

SCÈNE VIII.

Mme RADÈCHE, HENRIETTE.

Mme RADÈCHE, *à part.* Quel trait de lumière! (*Haut, à Henriette.*) Regardez-moi, mademoiselle, regardez-moi bien en face.

HENRIETTE. Madame!...

Mme RADÈCHE. Quelles sont les personnes qui m'approchent, qui m'observent, et qui surprennent perfidement tous mes secrets?

HENRIETTE. Comment?

Mme RADÈCHE. Ces vers, où les ai-je trouvés? A votre place, mademoiselle, sur votre chaise.

HENRIETTE. O mon Dieu! vous pourriez croire!...

Mme RADÈCHE. Enfin, qu'est-ce qui est capable de les composer, si ce n'est la personne si instruite, dont le bel esprit est sans cesse occupé de poésie?

HENRIETTE. Ah! madame!... mais c'est affreux!

Mme RADÈCHE. Oui, c'est affreux; avec cet air de candeur, de bonté, et cette manière de s'apitoyer sur *les victimes*... qui songerait à l'accuser? Mais j'y vois clair, enfin!...

HENRIETTE. Madame, je vous proteste...

Mme RADÈCHE. Allez, c'est abominable! Oser dire que je suis coquette, moi qui n'ai pas les moindres prétentions!... Parler de mon âge! Avez-vous vu mon acte de naissance? Dieu merci, il n'est pas écrit sur ma figure. Enfin, m'appeler revêche! moi qui suis la douceur même, un mouton, un vrai mouton...

HENRIETTE. Mais, madame...

Mme RADÈCHE, *furieuse.* Ne m'irritez pas!... Je ne sais pas de quoi je serais capable!...

HENRIETTE. Ah! mon Dieu, que lui dire?... (*Le domestique entre.*)

Mme RADÈCHE. Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE. Deux lettres pour mademoiselle Henriette.

Mme RADÈCHE. Donnez. (*Elle prend les lettres; le domestique sort.*) Encore quelque preuve, peut-être... voyons.

HENRIETTE. Mais, madame...

Mme RADÈCHE. J'ai le droit de lire ces lettres, mademoiselle; n'êtes-vous pas sous ma surveillance? (*Ouvrant une lettre.*) Ah! celle-ci est de mademoiselle Laure.

HENRIETTE. De Laure!

Mme RADÈCHE. Qu'est-ce que je disais? Elle vous accuse d'être l'auteur de toutes les épigrammes qui ont couru sur son compte... (*Ouvrant l'autre lettre.*) Celle-ci est de Blanche.

HENRIETTE. Elle m'accuse aussi?

Mme RADÈCHE. C'est un chorus de reproches. Vous voilà convaincue, et nous savons maintenant à quoi nous en tenir.

HENRIETTE. Mais pas du tout, madame; je veux absolument remonter à la source de ces accusations; je veux connaître l'ennemi qui dirige tous les soupçons contre moi.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANNA.

ANNA, *toute éplorée.* Henriette!..... où est-elle? Ah! c'est abominable!

HENRIETTE. Qu'est-ce donc?

ANNA. Une amie, une amie intime se conduire ainsi! Aurais-je jamais pu le croire! Me trahir, moi!

HENRIETTE. Te trahir!

ANNA. Soutiendrez-vous que vous n'êtes pas l'auteur de ce couplet où je suis tournée en ridicule?

HENRIETTE. Encore?

Mme RADÈCHE. La plainte est universelle.

HENRIETTE. Toi aussi, Anna, tu m'accuses!

ANNA. Est-ce que vous n'étiez pas la seule dans ma confidence? Qu'est-ce qui connaît mon ignorance, si ce n'est vous? Vous seule possédez mon secret; quelle autre aurait pu le publier?

Mme RADÈCHE. Répondez à cela?

HENRIETTE. Ah! je m'y perds... Tout semble se réunir pour me confondre; et cependant, Anna, il est impossible que de toi-même tu aies eu l'idée de me soupçonner, moi, ta meilleure amie.

ANNA. C'est vrai; je n'aurais jamais cru cela de vous, qui vous étiez montrée si bonne, si généreuse pour moi, et si mademoiselle Césarine n'était pas venue m'éclairer...

HENRIETTE. Césarine?... c'est elle?...

Mme RADÈCHE. Et elle a bien fait; car le masque est tombé maintenant, et nous savons à qui nous en prendre.

HENRIETTE. Ah! madame, en dépit de toutes les apparences, je vous jure que je suis innocente.

Mme RADÈCHE. Innocente, tant qu'il vous plaira, mais en attendant... (*A Anna.*) Vous serez vengée, mon enfant; Laura et Blanche seront vengées; nous serons toutes vengées, et nous verrons si mademoiselle s'amusera encore à nous chansonner quand elle sera chassée de cette maison.

HENRIETTE. O mon Dieu! vous me renvoyez... vous me retirez mon seul asile!...

Mme RADÈCHE. Ne vous en prenez qu'à vous-même. Mademoiselle Véronique viendra aujourd'hui occuper votre place.

HENRIETTE. Mais, au nom du ciel!...

Mme RADÈCHE.

Vous chantiez, j'en suis fort aise;
Eh bien, dansez maintenant.

Au surplus, vous ne devez pas regretter beaucoup la société d'une personne coquette, revêche... Ah! ma figure se décompose!... ah! ma beauté trouve des mécomptes!...

HENRIETTE. Madame!...

Mme RADÈCHE. Ne m'approchez pas, ne me dites rien... petit serpent. Adieu! (*Elle rentre à droite.*)

SCÈNE X.

HENRIETTE, ANNA, ALFRED, *qui est entré par le fond pendant les derniers mots de la scène précédente.*

ALFRED. Qu'entends-je!

HENRIETTE. M. Alfred!

ALFRED. Cette colère dont je viens d'être témoin et dont vous étiez l'objet, cette colère semblerait confirmer ce que je viens d'apprendre. Serait-il possible? Quoi! vous, si bonne, si aimable, vous seriez l'auteur de ces attaques multipliées dont tout le monde se plaint?

HENRIETTE. Vous me croyez coupable? vous aussi, monsieur Alfred? Ah! c'est le dernier malheur! Fuyez-moi, à votre tour, abandonnez une infortunée dont tout le monde s'éloigne, et qui, en butte à des soupçons si odieux, ne vous paraît plus digne d'affection. (*Elle tombe accablée sur un siége.*)

ALFRED. Pardon, Henriette, pardon; je ne crois rien de pareil; je suis sûr que vous allez vous justifier.

ANNA. Se justifier! Comment le pourrait-elle ?

HENRIETTE. Hélas! tout m'accable en effet, sans que je puisse deviner d'où part le coup qui me frappe... Eh mais, si c'était... (*Se levant.*) Répondez-moi, je vous prie, monsieur Alfred; qui vous a appris les accusations portées contre moi ?

ALFRED. Mon Dieu, j'étais allé faire une visite de politesse à madame de Rével, et là, tout en vous plaignant, sa fille...

HENRIETTE. Césarine!... encore!...

ALFRED. Elle vous défendait, je dois le dire...

HENRIETTE. Oui, par des insinuations perfides, comme ici, tout à l'heure... Une ennemie...

ANNA. Au fait, une rivale!...

ALFRED. Que dites-vous?

HENRIETTE. Chut!... cette cloison est mince, Césarine pourrait nous entendre, et même, j'y pense, si par ce moyen elle avait appris tous nos secrets... oui... c'est cela peut-être... tout s'éclaircit... Oh! ce serait indigne!... Mais alors je dois reprendre du courage... non, je ne me laisserai pas écraser sans combattre.

ALFRED. Comment? que voulez-vous faire?

HENRIETTE. Essayer de me justifier.

ANNA. Toi? par quel moyen?

HENRIETTE. En confondant celle qui m'accuse. Ah! si je pouvais... Elle est habile, mais elle est vaine, et la vanité fait faire tant de sottises!... Oui, j'ai mon plan. Eh mais (*allant entr'ouvrir la porte du fond*), c'est elle... la voilà... elle vient savoir sans doute si je suis bien humiliée! Oh! c'est le ciel qui me l'envoie! Vous, monsieur Alfred, restez ici, comprenez-moi à demi-mot et secondez-moi bien... Toi, Anna, dans ce cabinet, d'où tu pourras nous entendre...

ANNA. Mais...

HENRIETTE. Va vite; j'espère te prouver que je suis encore digne de ton amitié. (*Elle fait entrer Anna à droite. A Alfred.*) Vous allez voir.

SCÈNE XI.

ALFRED, HENRIETTE, CÉSARINE.

CÉSARINE, *à part.* Il est ici! Sans doute pour une rupture. (*Allant vers Henriette.*) Eh, mon Dieu! mademoiselle, qu'est-ce que l'on vient de nous dire? C'est une calomnie, n'est-ce pas? (*Feignant la surprise.*) Ah! monsieur Alfred, je ne vous savais pas là...

HENRIETTE. Monsieur était venu pour m'avertir des bruits qui courent sur mon compte, et il avait la bonté de me faire quelques compliments.

CÉSARINE, *étonnée.* Des compliments!...

HENRIETTE. Que je suis loin de mériter. Croiriez-vous, ma chère, qu'il veut bien m'attribuer toutes les méchancetés rimées qui courent le pays depuis quelque temps, et qu'il me fait honneur de ces vers qu'il trouve très-jolis?

CÉSARINE. Comment, il les trouve très-jolis?

ALFRED, *à part.* Je comprends. (*Haut.*) En effet, j'admire cet heureux mélange d'esprit et de verve, cet à-propos si piquant, ces fines et incisives railleries...

HENRIETTE, *bas à Alfred.* C'est cela, continuez.

CÉSARINE. Je n'en reviens pas! Quoi, sérieusement, monsieur approuve des médisances...

ALFRED. Qui ne peuvent partir que d'un esprit vraiment supérieur.

CÉSARINE. Oh! vous me... (*Se reprenant.*) Vous flattez mademoiselle.

ALFRED. Point du tout.

HENRIETTE. Convenez-en; vous me flattez; l'esprit méchant n'est-il pas le plus facile de tous?

ALFRED. Pardon, il n'est pas facile de bien saisir les ridicules; il faut pour cela un tact, une justesse dont peu de personnes sont capables.

CÉSARINE, *à part.* Le voilà enthou-

siasmé pour elle, à présent? (*Haut.*) Pardonnez-moi ma surprise, monsieur; comment, vous justifiez ces attaques au moment même où tout le monde s'en plaint?...

ALFRED. Si l'on s'en plaint, c'est qu'elles sont fondées. Nous avons un vieux proverbe qui reçoit ici son application : *Il n'y a que la vérité qui offense.* Et pourquoi, je vous prie, ménagera-t-on des travers qui ne sont que trop souvent encouragés par le silence d'une société indulgente? Drapons sans pitié le ridicule; car, ainsi que l'a dit le poëte :

Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

HENRIETTE, *bas à Alfred.* A merveille!

CÉSARINE, *à part.* C'est qu'il la défend avec une chaleur!

ALFRED, *à Henriette.* Ainsi, mademoiselle, j'admirais déjà votre beauté, toutes les grâces de votre personne; et maintenant votre esprit complète l'idéal que je m'étais formé.

CÉSARINE, *à part.* Décidément il en est fou... j'ai fait là un beau chef-d'œuvre.

HENRIETTE. Non, monsieur Alfred, je ne saurais accepter vos compliments. Vous êtes un peu artiste, et les artistes aiment assez tout ce qui est piquant, tout ce qui est railleur... mais en vérité, je ne peux avouer les couplets et les épigrammes que vous m'attribuez.

CÉSARINE. Au fait, rien ne prouve que cette chère Henriette en soit capable; et puisqu'elle le nie, moi je suis d'avis qu'il faut la croire sur parole.

ALFRED. Non, non, mademoiselle, sa modestie a beau s'en défendre.

CÉSARINE, *à part.* Est-il entêté!

ALFRED, *à Césarine.* Je suis persuadé que nous avons devant nous le poëte anonyme, comme vous-même vous en étiez persuadée tout à l'heure.

HENRIETTE. Eh bien, pour ne pas vous démentir entièrement...

CÉSARINE, *à part.* Est-ce qu'elle va en convenir maintenant? Par exemple, ce serait fort!

HENRIETTE. Je veux bien me reconnaître l'auteur d'une petite pièce de vers fort inoffensive, celle-là, c'est une ode à la lune qui a été imprimée dans un journal.

CÉSARINE. Vous dites, une ode?...

HENRIETTE. A la lune; vous ne l'avez pas lue peut-être?

CÉSARINE. Moi? Non... si fait... oui... je ne sais... (*A part.*) Voilà qui est curieux!

HENRIETTE. Cette pièce de vers commence ainsi :

(*Elle récite.*)

Astre d'argent, toi dont le front scintille
Comme un diamant dans la nuit...

ALFRED. Brava!

CÉSARINE, *à part.* S'en faire honneur! quelle impudence!

HENRIETTE, *continuant.*

Douce compagne à qui la jeune fille
Fait ses confidences sans bruit...

ALFRED. Bravissima! charmant! ravissant! Quel talent enchanteur!

CÉSARINE, *à part.* Oh! je n'y tiens plus.

HENRIETTE, *à part.* Voilà l'amour-propre d'auteur qui opère.

CÉSARINE. Eh quoi! mademoiselle, vous prétendez que ces vers sont de vous?

HENRIETTE. Assurément.

ALFRED. On ne parle pas un langage plus pur, c'est du Lamartine. Ah! mademoiselle, vous me voyez pénétré d'admiration! Oui, c'est à vos genoux que je veux exprimer...

CÉSARINE, *vivement.* Arrêtez! monsieur, votre admiration peut être sincère, mais elle s'égare, croyez-le bien, car certainement ces vers qui vous enchantent ne sont pas de mademoiselle.

ALFRED. Ils ne sont pas de mademoiselle Henriette?

CÉSARINE. Non, monsieur, et la preuve...

ALFRED. Eh bien, la preuve...

CÉSARINE. C'est qu'ils sont de moi.

ALFRED. De vous?

HENRIETTE, *à part.* Elle éclate!

CÉSARINE. De moi; et si vous voulez, je vais vous réciter la suite. Ah! mademoiselle, vous voilà confondue! Gardez pour vous l'honneur des couplets satiriques, mais je réclame le morceau de poésie, qui, Dieu merci, ne soulèvera pas de scandale.

HENRIETTE, *feignant la surprise.* Est-il bien possible? Ah!... c'est singulier!.. figurez-vous que j'avais cru tout bonnement que ces vers étaient de moi.

CÉSARINE. Par exemple!

HENRIETTE. Puisque j'ai composé les chansons sur Laure, Blanche et Mme Radèche...

CÉSARINE. Eh bien?

HENRIETTE. Eh bien, les chansons, les vers satiriques et l'ode à la lune, tout cela est de la même écriture.

CÉSARINE. Hein?

HENRIETTE. Si j'ai fait les uns, je dois aussi avoir fait les autres.

ALFRED. Comment?

HENRIETTE. Jugez plutôt : voilà les brouillons.

CÉSARINE, *à part.* Ciel!

ALFRED, *prenant les papiers et les regardant.* Oui, c'est bien la même main.

CÉSARINE, *à part.* Je suis prise!

HENRIETTE. Il paraît que, dans ma vanité, j'avais rêvé que j'étais l'auteur de tout cela; mais puisque mademoiselle réclame...

ALFRED. Rendons-lui le bagage complet, depuis le n° 1 jusqu'au n° 4 inclusivement. (*Il remet à Césarine tous les papiers.*

CÉSARINE, *troublée.* Monsieur... certainement... après cela, comme vous le disiez, on peut bien en passant draper quelques ridicules... et quand ils sont aussi marqués, par exemple, que ceux de madame Radèche...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, Mme RADÈCHE *et* ANNA, *paraissant à droite.*

Mme RADÈCHE, *à Césarine.* Qu'ai-je entendu? Eh quoi, mademoiselle, vous osez!...

CÉSARINE, *à part.* Oh! quel piége!

Mme RADÈCHE. Mes ridicules, avez-vous dit?

CÉSARINE. Eh bien, oui, j'en conviens, c'est moi qui ai chanté :

Voulant plaire en dépit de l'âge...

Mme RADÈCHE. Assez, assez!

CÉSARINE.

Le matin prenant son miroir...

Mme RADÈCHE. Vous tairez-vous? Quelle effronterie!

CÉSARINE. Car c'est moi qui tous les matins, à travers cette cloison, vous entends parler à votre miroir.

Mme RADÈCHE. Bon! par exemple!

CÉSARINE. C'est moi qui vous ai vue, à travers les fentes, déposer le soir vos fausses nattes.

Mme RADÈCHE. Je déménage demain.

CÉSARINE. Enfin c'est moi qui, pour louer votre humeur, me suis inspirée de la rime... *Radèche, revèche, rèche, sèche* et *pie-grièche!* ah! ah! ah!

Mme RADÈCHE, *hors d'elle-même.* Mademoiselle...

CÉSARINE. J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Elle sort en riant.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, *excepté* CÉSARINE.

Mme RADÈCHE. Ah! j'étouffe! je suffoque! la scélérate!...

ALFRED. Laissez-la, madame; tôt ou tard ses méchancetés retomberont sur elle. Ne songeons qu'à notre chère Henriette, si injustement soupçonnée.

Mme RADÈCHE. Ma pauvre enfant, me pardonnerez-vous?

HENRIETTE. Ah! madame, je suis trop heureuse pour en vouloir à personne; mais je plains cette chère Anna, qui reste en butte aux méchantes plaisanteries...

ANNA. Je les crains moins depuis que l'auteur s'est fait connaître. Tu les démen-

tiras, ma chère amie, tu diras que je suis savante, très-savante, comme toi ; et dans quelque temps, grâce à tes leçons, ce sera vrai.

ALFRED. Ainsi, Henriette, cette personne si spirituelle a été vaincue par vous ; vous l'avez forcée à se démasquer.

HENRIETTE. C'est qu'on a bien raison de le dire :

IL N'Y A PAS UNE DOSE D'ESPRIT QUI RÉSISTE A UN GRAIN DE VANITÉ.

N. FOURNIER.

LA PREMIERE AÏEULE DES MONTAGNANI.

Lorsque Berthe, impératrice d'Allemagne, parcourut les villes de la Lombardie (1), elle fut saluée sur sa route par tous les princes et les nobles seigneurs de cet état. Leurs vêtements, surchargés d'or, de pierreries et de perles fines, étaient encore moins somptueux que les présents magnifiques qu'ils apportèrent aux pieds de la royale voyageuse. Arrivée près du village de Montagnana, elle vit se mêler à son brillant cortége une paysanne courbée sous le double fardeau des années et de l'indigence. La vieille, oubliant les haillons qui couvraient à peine son corps amaigri, s'approche, d'un pas confiant, de sa gracieuse souveraine, plie les genoux devant elle, et lui met dans la main un léger peloton de fil d'une finesse merveilleuse. Cette mince offrande appela un sourire de mépris sur les lèvres de la plupart des seigneurs ; ils raillèrent hautement la simplicité de cette pauvre vieille, en pensant avec orgueil aux trésors qu'eux-mêmes avaient présentés à la princesse.

« Berthe, ma noble impératrice, s'écria l'humble femme inclinée sur la poussière, daigne, ô daigne accepter ce faible don ; il est sans valeur, mais hélas ! je ne possède rien autre à t'offrir ; le cœur rempli d'amour pour toi, ô reine, ma main, tremblante et affaiblie par l'âge, a su dérober encore à la quenouille ce fil délié ; de grâce, ne rejette pas le tribut de l'indigence.

— Assurément non, répliqua Berthe l'âme doucement agitée, ce simple peloton filé au sein de la pauvreté et offert par l'amour d'un sujet fidèle, me semble plus précieux que l'or et toutes les parures étincelantes des feux du rubis et de l'émeraude. Pesez, messires ! pesez dans cette balance la riche magnificence de vos propres hommages, aucun, je vous le dis, ne soulèvera le don de la pauvre villageoise. Tiens, bonne mère, continua l'impératrice se tournant vers la vieille, ta souveraine, touchée de ton hommage, t'ordonne de reprendre ce fil, et le terrain que tu embrasseras de sa longueur, en mémoire de notre rencontre, elle te le donne en toute propriété, libre de tout tribut à sa couronne. »

A ces mots l'impératrice s'éloigna souriante, et, le cœur satisfait, elle poursuivit son voyage triomphal. La terre de la donation de l'impératrice, dont la vieille paysanne se mit à tracer les limites avec le fil de son attachement dévoué, fut à jamais heureuse, bénie d'abondance, et la noble lignée des Montagnani vénère encore aujourd'hui, en la pauvre fileuse, leur première aïeule, dont la sainte mémoire est célébrée de génération en génération.

Imité de l'allemand,
par Mme ÉLISABETH BECHER.

(1) La Lombardie faisait autrefois partie de l'empire allemand.

LES RUINES.

TRADUIT DE UHLAND.

« Voyageur, endors-toi sous ces débris des temps
Dont l'antique splendeur dore encor la mémoire;
Peut-être qu'à leurs pieds des rêves éclatants
Te les reconstruiront dans leur première gloire. »

N. Martin.

REVUE DES THÉATRES.

La Cachette, opéra-comique en trois actes, paroles de M. de Planard, musique de M. Ernest Boulanger.

Charles Ier, roi d'Angleterre, est mort, Cromwel règne à sa place sous le titre de protecteur. Depuis deux ans le comte d'Arundel, fidèle à son roi, a quitté son château pour combattre avec les *cavaliers* (on appelait ainsi les partisans du roi) contre les *têtes rondes* (on appelait ainsi les soldats de Cromwel, à cause de leurs cheveux coupés ras sur la tête). En l'absence du comte, la comtesse est morte en donnant le jour à une fille qui a été nourrie par la plus dévouée de ses servantes, Hélène, mère aussi d'une petite fille du même âge que celle de la comtesse. Le comte est proscrit, son château est confisqué, des soldats de Cromwel s'en sont emparés, et ont relégué la pauvre Hélène dans une vieille tour dont le pied est baigné par les vagues de la Tamise, et où se montre à peine un pâle rayon de soleil pour réchauffer le berceau occupé par les deux enfants, Alice, fille du comte, et Rose, fille d'Hélène. A chaque instant ce sont des troupes qui partent, qui arrivent; on n'entend que des cris, des chants à boire, des roulements de tambour; Hélène, dont le mari a été tué au service du roi, est cependant obligée de faire bonne mine aux soldats de Cromwel, car elle craint pour ses deux pauvres enfants.

Un soir, le schériff arrive au château, il vient annoncer à Hélène que le comte d'Arundel est au nombre des cavaliers battus la veille par les soldats du prétendant, et que sa sentence de mort a été proclamée. Puis il s'éloigne pour laisser Hélène avec Robin, son jeune cousin, qui lui apporte des nouvelles de sa famille. Quand ils sont seuls, Robin dit à Hélène que monseigneur ainsi qu'un de ses amis s'est réfugié dans la cabane du pêcheur Bertrand, qui va leur donner une barque pour qu'ils se sauvent tous les deux à la première brise favorable; que mylord va venir sans danger au château en suivant un sentier creusé par le torrent, qui parfois descend de la montagne; et, prenant un flambeau, Robin ouvre la fenêtre : c'est le signal convenu

ce flambeau doit dire à monseigneur qu'Hélène l'attend.

En effet, le comte arrive et leur confie ses projets. La barque que Bertrand lui a promise le conduira ainsi que son ami vers un vaisseau français qui croise dans ces parages; quand la lune sera derrière le château, le bateau glissera sous l'ombre des rochers pour aller prendre le courant; on a placé, il est vrai, des sentinelles sur la rive... mais, à la grâce de Dieu! Le comte venait embrasser sa fille, pour la première, peut-être pour la dernière fois!

« Je te la laisse, dit-il à Hélène; deviens sa mère; promets-moi devant Dieu de ne la pas quitter un seul jour, de ne t'en séparer jamais. — Plutôt mourir! répond Hélène. — Nous travaillerons pour nourrir l'enfant de nos maîtres, dit Robin en pleurant, et à la ferme de mon père, milady ne manquera de rien. » Le comte, afin de se débarrasser de Robin, l'envoie veiller sur la terrasse de la tour, puis, prenant un flambeau, il examine la boiserie de la chambre, presse une planche, elle glisse, laisse voir une cachette dans le mur: le comte en sort un coffret armorié, et la cachette se referme. « Voilà pour ma fille et pour toi, dit-il à Hélène: de l'or, des diamants; ce sont les épargnes de mon père; il avait prévu nos malheurs! Maintenant conduis-moi vers ma fille. » Hélène indiquait au comte la chambre où les enfants étaient couchés... Robin accourt. « Trois minutes encore, et la retraite de mylord est impossible, dit-il, les soldats du château prennent les armes. — M'éloigner sans voir ma fille! s'écrie le comte en disparaissant sur la terrasse. Hélène! je te la confie! »

Lorsque le comte est parti, Hélène, fort embarrassée de son coffret, le remet à Robin, qui sort afin de le cacher, et revient en disant: « Pour le dénicher, il faudrait être le diable ou moi. » En ce moment, des troupes nouvelles arrivent, demandent les clefs de la cave, et tandis qu'Hélène les leur donne, elle apprend que Cromwel vient de fonder une vaste pension pour y recueillir les enfants des familles proscrites et dont les biens sont confisqués... On va lui enlever la fille du comte d'Arundel. Hélène supplie, pleure, se jette aux genoux des envoyés de Cromwel... peine inutile! Son parti est pris; elle entre dans la chambre des enfants, envoie Robin préparer la voiture, afin que la petite puisse y être convenablement, la remet aux mains des envoyés, et revient presque mourante se jeter sur une chaise, devant une table où elle se met à écrire une lettre en toute hâte. En ce moment l'horloge du village sonne dix heures... Hélène lit ce qu'elle vient d'écrire:

Milord, on vous dira qu'à Cromwel on amène
Votre enfant, commis à ma foi;
Mais comptez sur le cœur d'Hélène,
La fille de mylord restera près de moi.
A Cromwel j'ai donné la mienne!

Maintenant, il lui faut Robin pour aller porter cette lettre... Il est trop tard! Une barque passait devant la tour, on entend les officiers qui montent afin de mieux la voir. Hélène ne sait où cacher sa lettre; car les soldats, pour avoir de l'or, fouillent tout le monde... Elle pense à la boiserie, fait jouer le ressort, jette la lettre dans la cachette, et la cachette se referme.

Aussitôt Robin accourt et dit bas à Hélène: « C'est la barque de Bertrand que l'on aperçoit sur la Tamise; deux hommes sont dedans, sans doute le comte et son ami. » On entend les soldats qui hêlent la barque, elle n'en tient compte; le colonel leur donne l'ordre de faire feu... on entend une décharge de mousqueterie..... Hélène, tremblante, se jette dans un fauteuil. Robin, qui regardait par dessus les épaules des officiers, revient lui dire que les deux hommes sont tombés dans la barque... et la pauvre femme s'évanouit. En ce moment les chants des soldats qui

ont les clefs de la cave, les cris : Vive Cromwel! lui font reprendre ses sens... mais elle danse le menuet, elle rit, elle fait la révérence aux officiers... elle est folle!

Quatorze ans se sont écoulés. Cromwel est mort, Hélène est toujours folle, elle habite la ferme de Robin, et a près d'elle ses deux enfants; car sa fille, qu'elle avait donnée à la place d'Alice, n'est pas restée longtemps dans la pension de Cromwel; à force de ruse et d'argent, le père Robin était parvenu à la ramener à Hélène... mais par suite de l'échange, Rose est appelée Alice, et Alice est appelée Rose. Il n'y a qu'Hélène qui ne se trompe pas... la voyant appeler « ma fille » la fille de monseigneur, et « mylady » sa propre fille, cela n'étonne personne, on dit : Elle est folle! Au reste, les deux jeunes filles sont charmantes, toutes les deux ont été élevées ensemble chez une dame du voisinage, et portent toutes les deux le costume des paysannes. La fausse Alice est gaie, elle aime la danse et surtout Robin, devenu fermier à la mort de son père. D'ailleurs Robin est riche : du produit de la cassette, qu'il avait si bien cachée, il a racheté le château du comte d'Arundel. La fausse Rose est triste; il y a dix jours elle a sauvé la vie à un jeune soldat montagnard, poursuivi par les têtes rondes, elle l'a caché dans la grange, et craint qu'il ne soit découvert. Le pays se remplit de troupes; on apprend que le comte d'Arundel est dans le voisinage. La maison du schériff sert de lieu de rendez-vous aux conspirateurs. Il s'agit de replacer Charles II sur le trône de son père. Le schériff arrive à la ferme, où le général Monk l envoie chercher un homme qui s'y cache, protégé par une jeune fille. On fait venir Alice; à toutes les questions elle refuse de répondre; mais Hélène montre la grange en disant : « Il est là! — Ne la croyez pas, s'écrie Alice, ma mère a l'esprit égaré. — Je le verrai bien, répond le schériff, j'ai le mot d'ordre. » Il s'approche de la grange, prononce : *France! Londres! Hollande!*... Le soldat montagnard se présente....c'est le comte Derby. Il dit tristement adieu à Alice qu'il aime, dont il se croit aimé; mais sa position, les incertitudes de la guerre les séparent. Il suit le schériff.

A peine est-il parti, que le comte sort avec précaution de derrière les arbres. Après une si longue absence, c'est avec plaisir qu'il reconnaît la ferme de Robin, le verger, la prairie; qu'il aperçoit la tourelle de son château... et sa fille est ici! il va donc enfin la connaître! La pauvre Hélène s'avance, il veut en vain se rappeler à son souvenir. « Je ne vous connais pas, lui répond-elle. — M'aurait-on dit vrai? se dit le comte, serait-elle folle? Cependant, ajoute-t-il, on a dû t'apprendre que ton maître avait été sauvé? — Qui a dit cela? des menteurs! — Un jeune homme, un ami, que vous avez caché dans la ferme. — Oui, Alice, la fille que mylord m'a dit de lui garder, c'est elle qui l'a sauvé quand il était poursuivi. — Ma fille l'a sauvé! se dit le comte. Ainsi le hasard seconde mes projets! — Elle se cachait de Robin, car il a peur de se compromettre, il est riche, le château est à lui. — On me l'a dit; mais sa richesse, d'où lui vient-elle? Ne te souviens-tu pas d'un trésor que ton maître... — Chut! oui, oui... la cachette... un trésor... un coffret... de l'or, des diamants, Robin m'a pris tout cela. — Serait-il possible! se dit le comte; en ce temps de trahison aurait-on profité de la démence d Hélène?— Oh! la jolie noce que nous allons avoir, dit Hélène sans s'occuper davantage du comte, Alice et le bel inconnu! Mes jeunes fiancés... dit-elle comme si elle récitait une harangue le cœur tout réjoui... je viens vous complimenter... et voici tout le village. — Hélène! lui dit le comte. — Eh oui... c'est moi... répond-elle sans se retourner; Hélène, une pauvre fille recueillie dans le château, et qui depuis son enfance a mangé le pain de ses maîtres... Mais

tout à coup des soldats du parlement... des méchants sont venus pour m'enlever Alice, la fille de mylord... Ah! s'il vivait, je pourrais lui dire : Lisez mon billet, Robin a dû vous le porter... Mais il est mort, monseigneur, reprend-elle en pleurant. Je veux mourir aussi, je veux aller le rejoindre là-haut, le servir encore... — Ne pleure plus, Hélène, lui dit le comte ému; je t'apporte l'espérance; demain, ce soir peut-être, notre sort va changer. — Je ne vous connais pas, lui répond-elle après l'avoir examiné. Mais la mariée m'attend pour sa toilette; pardon, monsieur, pardon, vous êtes invité?... Passez dans le salon... monseigneur va bientôt descendre. (Alice et R se paraissent au fond.) Tenez, dit-elle en les lui montrant, voyez comme je suis heureuse... car j'ai deux filles, moi. » Puis elle rentra vivement à la ferme en criant : « On y va, monseigneur, on y va! »

A la vue de ces deux jolies filles, le comte se dit qu'un père doit reconnaître son enfant. C'est en effet Alice que son cœur a choisie. Pour expliquer sa présence en ces lieux, il avoue qu'il cherchait un jeune homme qui sert la même cause que lui. Alice répond qu'elle l'a sauvé de la fureur des têtes rondes. Le comte, heureux d'avoir deviné son sang, prend les mains d'Alice et va se faire connaître... lorsqu'un coup de canon retentit au loin, puis le son des cloches qui se répondent et dont le bruit se rapproche toujours.

Robin accourt, et, s'adressant à Rose, il l'appelle Alice, mylady. « Ce coup de canon, lui dit-il, est parti de Londres; il annonce l'entrée de Charles II dans la capitale de son royaume; on dit que votre père est de retour: quel bonheur pour vous! » Puis apercevant le comte : « Ah! s'écrie-t-il, mon maître! » Et prenant par la main Rose, la fille d'Hélène, il la pousse dans les bras du comte, qui l'embrasse tout en regardant avec tendresse Alice, tombée à ses genoux. « La folie d'Hélène m'a trompé! » se dit-il avec un soupir.

Robin, qui a été annoncer l'arrivée de monseigneur, revient à la tête de tout le village, et portant la cassette qu'Hélène lui avait confiée. Il s'approche du comte, puis ouvrant cette cassette, il en tire une clef qu'il lui présente, en disant : « Mylord, le trésor que vous aviez laissé a servi à racheter le château de vos pères... en voici la clef. »

Mais l'arrivée de lord Arundel a mis le trouble dans plus d'un cœur. Lord Derby est le fils de cet ami avec lequel le comte a quitté l'Angleterre; dès cette époque les deux proscrits s'étaient promis d'unir leurs enfants. Lord Derby doit donc épouser Rose; cependant il aime profondément Alice, qui lui a sauvé la vie; il lui propose de l'épouser, bien que son mariage avec la fille du comte ait été le dernier vœu de son père mourant; Alice le refuse; mais elle pleure en secret. De son côté, Rose n'est pas heureuse; car elle est gênée dans ce château, et regrette de ne plus aller danser aux noces avec son cousin.

La cérémonie du mariage doit avoir lieu au château d'Arundel. Rose a ses habits de mariée; le comte a forcé la triste Alice de venir assister son amie, le jour de ses noces. Hélène, qu'Alice ne quitte jamais, a été confiée à une personne sûre et est restée à la ferme. Tout le monde se rend au salon; une musique religieuse se faisait entendre dans la chapelle... On voit arriver Hélène comme quelqu'un qui craint d'être poursuivi. « Où suis-je? dit-elle; une chapelle! (Elle s'agenouille.) Ah! quel coup frappe ma tête. (Elle se relève et marche précipitamment.) Ces lieux me causent un plaisir... (Se trouvant devant une porte entr'ouverte.) Ah! s'écrie-t-elle, le berceau de mes enfants! » (Elle se précipite dans cette chambre.)

Alice vient tomber sur un banc, son courage l'abandonne, elle craint que l'on ne lise sur son visage le désespoir qui est au fond de son cœur. En ce moment tout le monde s'acheminait vers la chapelle; l'horloge sonne dix heures... on entend

un grand cri... Hélène sort de la chambre une lettre à la main, et se jette dans les bras de son maître.

Hélène n'est plus folle, et la lettre explique tout. Rose redevient Alice, elle épouse lord Derby; Alice redevient Rose, elle épousera plus tard son cousin Robin.

Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Économie Domestique.

EAU DE BOTOT.

Achetez 2 gros de canelle — 2 gros de bois de gayac — 2 gros d'anis étoilé — 2 gros de girofle — 2 gros de pyrèthre — 2 gros de benjoin — 2 gros de cochlearia — 2 litres d'eau-de-vie à 22 degrés; mettez le tout infuser au soleil pendant huit jours, dans une cruche de terre que vous couvrez pour empêcher l'évaporation des aromates; filtrez ce mélange à travers un filtre de papier Joseph; ajoutez à ce liquide 3 gros d'essence de menthe poivrée, et conservez le tout dans des petites bouteilles bien bouchées.

MENU D'UN DINER POUR DIX-HUIT PERSONNES.

PREMIER SERVICE.

Six hors d'œuvre d'office.

Beurre. — Radis. — Thon mariné. — Anchois. — Petits pâtés. — Blé de Turquie.

Deux potages.

Riz au consommé. — Printanière.

Deux relevés.

Filet de bœuf dans sa glace. — Brochet sauce aux câpres.

Six entrées.

2 poulets à la reine, au blanc.
Lapereaux sautés aux fines herbes.
Caneton aux navets.
Vol-au-vent à la financière.
Côtelettes de mouton en lorgnettes.
Cailles en croustades.

Vins.

1 madère. — 8 ordinaire.

DEUXIÈME SERVICE.

Biscuit de fécule. — Nougat d'amandes.

Deux rôtis.

Pâté de gibier. — Poularde au cresson.

Six entremets.

Petits pois à l'anglaise.
Champignons à la provençale.
Pannetier à la fleur d'oranger.
Gelée de rhum.
Crême au café.
Tourte de fraises.

Vins.

1 bordeaux. — 1 soterne. — 1 pommard. — 1 romanée.

TROISIÈME SERVICE.

Dessert.

3 corbeilles de fleurs. — Pommes. — Poires. — Compotier de fraises. — Fromage à la Chantilly. — Gelées de Bar. — Compotier de bon chrétien. — Raisin. — Pêches. — Macarons. — Biscuits à la crême. — Roquefort. — Petits-fours.

Vins.

4 champagne à la glace. — 4 champagne frappé. — 1 xérès. — 1 malaga.

CORRESPONDANCE.

—

Un jour, je me demandais : Qu'est-ce que le bonheur? Le bonheur, me répondis-je après avoir bien réfléchi, c'est de se sentir l'âme religieuse, le cœur pur, l'esprit éclairé; c'est d'avoir une famille dont on soit fier, de posséder beaucoup de fortune, afin de pouvoir la partager avec tous ceux qui n'en ont pas; d'être mariée à un époux que l'on aime; de donner ses caresses, ses soins, ses conseils à ses jeunes enfants, et de gouverner sa maison comme dame et maîtresse. Je suivais alors le petit chemin qui côtoie les jardins des riches habitations du faubourg Saint-Honoré; à ma gauche, les équipages et les cavaliers faisaient retentir le pavé de la route qui conduit à l'arc de triomphe de l'Étoile; à ma droite, les petits oiseaux chantaient, perchés sur les hauts peupliers des jardins de l'hôtel habité par madame la duchesse de Praslin; c'était à elle que je pensais, en me représentant une femme heureuse. Comme je me trompais, mon Dieu! Épouse, depuis six ans elle était dédaignée de son époux; mère, elle était séparée de ses neuf enfants; et quand elle eut obtenu que l'intrigante qui usurpait sa place dans la maison en fût chassée, pour s'en venger, son mari l'a assassinée à coups de poignard, à coups de crosse de pistolet... Puis, voyant qu'il ne pouvait échapper à la justice des lois humaines, il s'est empoisonné! Pauvre femme, qui, durant ces six années de désespoir, disait : « Mon Dieu, sauvez son âme! que je puisse, si je suis séparée de lui sur cette terre, être réunie à lui dans l'éternité! » Eh bien, non, ils seront encore séparés! à moins que, par ses prières, elle n'obtienne grâce pour l'âme de son meurtrier... La Sainte en est bien capable, et Dieu lui accordera sans doute cette faveur pour prix de ses longues souffrances... Mais ces neuf enfants orphelins, qui pleurent à la fois et leur père bourreau, et leur mère martyre! quel nom donner à leur double douleur? je n'en connais pas... Demandez-vous donc ce que c'est que le bonheur, et osez vous répondre!... J'ai lu, dans *la Fée aux Miettes*, de Charles Nodier, une autre définition du bonheur : « C'est, après avoir travaillé toute la journée, de se coucher le soir, le cœur content, dans un lit bien bordé. » Voilà une manière d'être heureux qui est à la portée de tout le monde... aussi vais-je en profiter en travaillant avec toi à notre planche IX.

Le n° 1 est le dessin d'un encadrement de mouchoir, il se brode au plumetis, et se festonne tout autour. Ce dessin peut servir pour manteau de baptême, bas de jupon, devant de camisole, ainsi que son col, que l'on taille carré, à partir de la première dent après la pointe du col et en ôtant la fleur qui se trouve après cette première dent. Pour les manchettes de la camisole, il faut les tailler aussi carrées, mais en arrondissant la dent qui est à la corne du mouchoir, de manière à ce que cette dent vienne finir au-dessus de la première fleur.

Le n° 2 est un autre dessin d'encadrement de mouchoir qui se brode en points de feston et au plumetis. Ces points au milieu des ronds t'indiquent que ce sont des œillets. Si tu trouves ce dessin trop long, tu peux t'arrêter après le second rang d'œillets.

Le n° 3 est le dessin d'un gilet à châle qui se brode au passé (c'est-à-dire au métier), sur casimir blanc, jaune, gris ou noir, avec de la soie demi-torse, couleur sur couleur,

Le n° 4 est le dessin du châle.

Le tailleur place des poches à ce gilet, mais on ne les brode pas.

Ce dessin se brode aussi sur piqué blanc, avec du coton blanc. Notre dessinateur, M. Deroy, l'a composé exprès pour nous.

Le n° 5 est une palme que l'on sème dans le fond d'un gilet, elle se brode au plumetis ou au crochet, en soie gros bleu ou rouge, sur casimir noir, ou bien couleur sur couleur.

Le n° 6 est le sachet pour gants, que tu m'as demandé. Il se brode au passé sur satin, et sur gros-de-Naples blanc ou noir, avec de la soie demi-torse et du fil d'or dont tu fais les ronds, les tortillons et les petits pavillons chinois. Les lettres se brodent moitié en soie, moitié en or.

Pour mouchoirs, ce sachet se grandit dans sa largeur, et se diminue dans sa longueur.

Le n° 7 est un entre-deux qui se brode au passé ou au plumetis, avec du coton blanc, entre les plis d'une jupe de mousseline blanche ou d'organdy blanc.

Le n° 8 est une jolie couronne de roses qui, avec ce canevas, peut te servir pour pelote, mais qui, sur canevas de soie blanche ou noire, ne sera pas plus large qu'une pièce de 5 francs et pourra alors orner le dessus d'un portefeuille, ou d'un porte-cartes de visite.

Le n° 9 ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin.

Le n° 10 te représente les différentes parties d'un essuie-plume-dahlia que je vais t'apprendre à réunir.

Prends quelques aiguillées de laine anglaise jaune-orange. — Choisis des restes de casimir vert foncé — gros rouge — gros bleu — ou violet foncé.

Taille, en casimir vert foncé, deux ronds sur le modèle n° 1.

Six feuilles sur le modèle n° 2.

Les deux ronds n° 1, réunis les l'un sur l'autre par un point fait au milieu avec une aiguille enfilée de fil noir.

Avec ce même fil noir réunis, l'une à côté de l'autre, par un point arrière, les six feuilles n° 2, à partir de l'une des étoiles jusqu'à l'autre étoile, placées sur le modèle n° 3.

Replie du bas, sur elles-mêmes, et à l'envers, les deux pointes du bas de ces six feuilles, ainsi qu'est replié le modèle n° 3; fronce le bas de ces six feuilles réunies, et, de manière que l'envers se trouve en dessus, couds-les sur le milieu des deux ronds réunis, n° 1. Il restera un vide au milieu de ces six feuilles, qui, ainsi cousues, sont représentées par le modèle n° 4.

Prends du casimir gros rouge (je suppose), tailles-en douze feuilles sur le modèle n° 5; avec ce même casimir taille douze autres feuilles un peu plus petites, sur le modèle n° 6, réunis l'une à côté de l'autre, par un point arrière, les douze feuilles n° 5, à partir de l'une des étoiles jusqu'à l'autre, mais ne réunis pas la première à la dernière feuille.

Replie du bas, sur elles-mêmes et à l'envers, les deux pointes de chacune de ces douze feuilles.

Réunis de même, l'une à côté de l'autre, les douze feuilles n° 6, et ne réunis pas la première à la dernière.

Replie de même, du bas, sur elles-mêmes et à l'envers, les deux pointes de chacune de ces douze feuilles.

A présent, place ces douze feuilles n° 6 sur les douze feuilles n° 5, envers sur envers, et, en commençant par les deux premières, couds grossièrement à l'envers, la couture de la feuille n° 5 avec celle de la feuille n° 6, continue de même jusqu'aux deux dernières feuilles, que tu couds ensemble par un point perdu. Les feuilles n° 6, les plus petites, doivent se trouver en dessus.

Fronce le bas des douze feuilles n° 5, le bas des douze feuilles n° 6, couds-les au milieu du modèle n° 4 et sur l'envers de ce modèle.

Prends un grand brin de laine jaune-

orange, coupe-le en petits brins longs de 4 centimètres; lorsque tu en as gros comme le petit doigt, avec ton aiguille enfilée de fil noir, arrête, au milieu, par un nœud coulant, ce paquet de brins de laine, relèves-en les deux extrémités, tourne ton fil tout autour, à partir de la place où ce paquet est noué, de manière à former un petit pompon, puis couds-le dans le vide laissé au milieu des vingt-quatre feuilles.

Ces vingt-quatre feuilles forment douze espèces de tuyaux dans lesquels on introduit sa plume pour l'essuyer.

Le n° 7 est le dahlia tout monté, mais bien plus petit, la place ayant manqué pour te le donner dans sa grandeur naturelle.

Le n° 11 est un rébus. Voici l'explication de celui du mois dernier :

Un la — la ville de Nuits — la porte Saint-Antoine — le conseil des ministres. Ce qui veut dire : *La nuit porte conseil.*

Les vacances ont fait sortir de Paris une grande partie de sa population, qui s'est répandue en province; ces mêmes vacances ont fait sortir de la province une grande partie de sa population, si bien que personne ici ne se reconnaît. On rencontre des dames, des demoiselles en toilette, à dix heures du matin. Cela se conçoit, elles s'habillent pour toute la journée, et veulent nous faire honneur. Nous, c'est le contraire, nous ne faisons pas de toilette à cette époque de l'année, si bien que les provinciales et les Parisiennes se regardent mutuellement étonnées.

Mais, moi qui n'ai pas de vacances, j'ai toujours l'air de vouloir acheter quelque chose, tant je dévore des yeux toutes les richesses de nos magasins; j'ai toujours l'air de vouloir reconnaître toutes les demoiselles, tant je cherche parmi elles un modèle de toilette. Voici donc ce que j'ai remarqué pour nous dans les magasins :

Des mouchoirs de batiste encadrés de rangs mats, espacés, ce qui fait l'effet de plis; dans les carrés que forment les rangs mats en se croisant, aux cornes et entre ces rangs mats, de distance en distance, on brode au plumetis un gros pois, ou bien la petite fleur à quatre pétales qui se trouve dans la bordure de l'encadrement n° 1. Ces pois ou cette petite fleur se font en coton blanc, bleu, rouge, ou violet; alors le mouchoir, au lieu d'ourlet, a un petit feston à dents de loup, fait avec du coton blanc, bleu, rouge, ou violet. Souvent même ces mouchoirs n'ont de pois ou de petite fleur que dans les carrés des quatre cornes. Pour marquer ces mouchoirs, on brode à l'une des cornes deux simples lettres, ou bien avec un crayon on trace un demi-cercle à l'une des cornes, sur ce demi-cercle on écrit son petit nom en petites lettres (en ronde), et on le brode au plumetis avec du coton blanc, bleu, rouge, ou violet.

Les étoffes d'hiver se montrent déjà : ce sont des popelines, des satins de laine noire, gros-bleu, gros-vert, marron, à larges raies satinées ou à larges carreaux écossais.

J'ai rencontré une jeune dame qui avait une robe couleur marron à carreaux écossais formés par plusieurs raies blanches; le corsage fait à pointe, montant, et les manches *Amadis*. Son écharpe était de la même étoffe que sa robe; du bas, l'écharpe finissait par un ourlet, tout simplement. Ses bottines étaient en satin de laine, couleur marron. Les bottines se portent carrées du bout et aussi larges à cet endroit qu'au milieu du pied. Elle avait un chapeau de paille cousue, un peu plus grand qu'ils ne le sont d'ordinaire, orné de rubans blancs. Cette toilette nous convient. J'aime beaucoup l'écharpe pareille à la robe, cela donne à la fois l'idée d'une femme riche et d'une femme économe, car ces trois mètres de plus peuvent être employés pour faire durer la robe plus longtemps.

J'ai vu, chez elle, une demoiselle qui passe pour être très-élégante. Elle avait une robe de mousseline blanche, la jupe ornée de trois grands plis, les manches courtes;

garnies par une double ruche de tulle; le corsage montant, froncé sur les épaules, et garni d'une double ruche autour du cou; un tablier de taffetas gris ayant les poches en dedans. Ce tablier, arrondi aux deux cornes, était bordé, à cheval, tout autour, d'un velours noir, large de 8 centimètres; du haut, ce tablier était froncé, monté à un velours noir haut de 4 centimètres, formant ceinture et s'agrafant derrière. Pour que ce velours prît bien les contours de la taille, on y avait fait devant et sous les bras des pinces en mourant. Ce tablier était orné de deux bretelles de velours noir, larges de 4 centimètres. Trois morceaux de pareil velours formaient une échelle devant, et trois morceaux en formaient une autre derrière. A chaque poignet elle avait un bracelet formé d'un velours large de 3 centimètres, cousu d'un bout à une boucle dorée, et de l'autre retombant long de 15 centimètres. Ses cheveux étaient simplement relevés devant, en bandeaux, et derrière ils formaient une grosse tresse.

Tu m'as demandé, au nom de ta sœur mariée, si, quand on se faisait graver des cartes de visite, on devait ajouter le petit nom de son mari, ou le sien propre. Il me semble que, si le mari, pour se distinguer de son père, de ses frères, est obligé de mettre sur ses cartes : *M. Ernest B.....* par exemple, la femme est obligée à son tour de mettre sur les siennes : *Madame Ernest B.....*; mais si le mari est le seul de sa famille qui porte ce nom, la femme ne craignant pas d'être confondue avec sa belle-mère ou ses belles-sœurs, pourra écrire sur ses propres cartes : *Madame Ameline B.....*; elle ne fera jamais ajouter son adresse, puisque le mari fait mettre la sienne.

Voici les froides matinées, les froides soirées d'automne; pense à l'hiver qui s'approche, sois prête à le recevoir, sors de leur boîte les écharpes ouatées, les redowas, les camails, les mantelets; fais laver tes robes d'été, ne les fais ni amidonner, ni repasser, enferme-les dans un sac, et place-les au fond de la même boîte; remplace le gros-de-Naples qui orne ton chapeau de paille par du velours gros-bleu ou noir, cela te permettra d'attendre que ton chapeau de velours soit refait à la mode. On porte sous les chapeaux une fleur posée seule, d'un seul côté, à gauche, près de l'œil; bien entendu que cette fleur est une rose rose ou rouge, une grenade... des petites fleurs aux couleurs pâles, cela n'aurait plus l'air espagnol, et ne ressemblerait à rien.

Il est bien entendu, n'est-ce pas, que, pour 1848, le *Journal des Demoiselles* a une première édition à 6 fr. comme toujours, composée de 2 lithographies — 2 illustrations — 2 tapisseries coloriées (sans préjudice de celles qui seront sur les planches) — 2 gravures représentant deux tableaux du Salon — 2 morceaux de musique — 4 gravures de modes de jeunes personnes — 12 planches dont 2 grandes.

Une deuxième édition à 8 fr., qui a, de plus que la première, 8 gravures de modes de jeunes femmes, en tout 12. Une chaque mois.

Une troisième édition à 10 fr., qui a, de plus que la première, 2 tapisseries coloriées (total 4), sans préjudice de celles qui seront sur les planches — 8 gravures de modes (total 12) — 8 grandes planches (total 10 grandes et 10 petites), et le texte, imprimé sur plus grand format, sera orné d'un riche encadrement.

Adieu, ma mignonne; tu vois combien je m'occupe de tes travaux et de tes plaisirs; aussi, je sais que tu m'aimes, et que c'est entre nous, à la vie, à la mort.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉPHÉMÉRIDES.

---

11 SEPTEMBRE 1536. LEVÉE DU SIÉGE DE MARSEILLE PAR CHARLES-QUINT.

Au retour de l'expédition d'Afrique, où il avait battu Barberousse et rétabli le roi de Tunis, Charles-Quint se flatta que désormais rien ne résisterait à ses armes. Préoccupé d'ailleurs de son projet de monarchie universelle, il rejeta les propositions de paix que lui adressait le roi de France. Il entra en Provence à la tête de quatre-vingt mille hommes, et mit le siége devant Marseille. Il amenait avec lui Paul Jove, historiographe impérial, auquel il avait recommandé de faire provision d'encre et de papier, parce qu'il allait lui tailler de la besogne. Charles-Quint doutait si peu du succès, qu'il demandait à un gentilhomme français, son prisonnier, combien il y avait de journées de marche de Marseille à Paris. Le gentilhomme répondit : « Si par journées vous entendez des » batailles, il peut y en avoir seize..... à » moins que vous ne soyez battu dès la » première. »

Les habitants de Marseille déployèrent le plus grand courage dans leur défense, et le connétable Anne de Montmorency étant accouru avec quelques troupes, Charles fut obligé de se retirer après avoir perdu presque toute son armée, dont les tristes débris repassèrent précipitamment les Alpes avec le général et l'historien, qui garda son papier blanc pour une meilleure occasion.

MOSAIQUE.

PERLES,

Par Frédéric Rückert.

Accueille avec joie le pèlerin dans ta maison ; car c'est ainsi que, sans le savoir, plus d'un homme avant toi eut pour hôte les anges.

Ne te plains pas si la vie n'a pas couronné toutes tes espérances : songe, pour t'apaiser, qu'elle n'a pas non plus justifié toutes tes craintes.

La reconnaissance est un lourd fardeau. Quand tu voudras l'imposer à quelqu'un, ne le fais qu'avec toute la délicatesse dont tu es capable, afin de ne pas le blesser.

Veux-tu connaître la bonté de ton cœur? Vois si tu serais capable de louer de toute ton âme les qualités de ton ennemi mortel.

Traduit de l'Allemand,

par N. Martin.

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



il
d
d
P
n
ti
F
q
d
J
a
cr
le
pe
til

A
ma
voi
hôt

N
ron
t'ap
tout

La

HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES.

ONZIÈME ARTICLE.

RÈGNE DE LOUIS XVI.

Pour fêter l'avénement de Louis XVI, on imagina les chapeaux *aux délices du siècle d'Auguste;* les couleurs *cheveux de la reine*, *jambe de la reine;* les *coiffures au temps présent*, bonnets historiés, enjolivés d'épis et surmontés de deux cornes d'abondance. Jamais, quoique le roi donnât l'exemple de la simplicité, les modes ne furent plus variées, plus bizarres, plus capricieuses. Marie-Antoinette exagéra la mode des panaches. « Quand elle passait avec ses dames dans la galerie de Versailles, disent les *Mémoires* de l'abbé Soulavie, on n'y voyait plus qu'une forêt de plumes, élevées d'un pied et demi, et jouant librement au-dessus des têtes. Mesdames tantes, qui ne pouvaient se résoudre à prendre ces modes extravagantes, ni à se modeler chaque jour sur la reine, appelaient ces plumes un *ornement de chevaux.* » La fureur des plumes fut poussée au point qu'on en payait cinquante louis la pièce. Si l'on en croit madame Campan, « les mères et les maris murmuraient, et le bruit général était que la reine ruinerait toutes les dames françaises. Elles ne trouvaient plus de voitures assez élevées pour s'y placer; on les voyait souvent pencher la tête à la portière, d'autres prenaient le parti de s'agenouiller pour ménager d'une manière encore plus sûre le ridicule édifice dont elles étaient surchargées. »

Ce fut encore à la reine qu'on dut les coiffures qui représentaient des *jardins à l'anglaise*, des montagnes, des forêts. On composerait assurément plusieurs volumes du recueil des coiffures de 1774 à 1789. Il y eut entre autres les *grecques à boucles badines*, l'*oiseau royal*, le *hérisson*, le *demi-hérisson*, le *chien couchant;* les chapeaux à l'*ingénu*, à la *Pensacola*, à la *Saint-Malo*, à la *Sainte-Albine*, à la *Montdésir*, à la *Zinzarra*, à l'*économie du siècle*, au *désir de plaire*, à la *Minerve bretonne;* les *poufs* à la *reine*, à la *Junon*, à la *pierrot;* les *parterres galants;* les *calèches retroussées;* les *Thérèses* à la *Vénus-pèlerine;* les bonnets au *becquot*, au *Levant*, aux *bouillons*, à la *paysanne*, à la *turque*, à l'*espagnole*, à la *béarnaise*, à la *diadème*, à la *physionomie*, aux *clochettes;* les bonnets *anonymes;* les *cornettes* à la *laitière;* les *baigneuses* à la *frivolité;* les coiffures à l'*assyrienne*, à la *candeur*, au *berceau d'amour*, à la *jardinière*, à la *marmotte*, à la *Polymnie*, au *mirliton*, etc. Aucune description ne saurait donner une idée de ces immenses échafaudages de cheveux crêpés, bouclés, poudrés, chamarrés de plumes, de rubans, de gaze, de guirlandes, de perles et de diamants. Les têtes furent tellement bouleversées, que l'honorable corporation des barbiers-perruquiers-baigneurs-étuvistes ne suffit plus à les accommoder. Les coiffeurs des dames leur firent une formidable concurrence, et entamèrent un long procès pour obtenir le droit de se constituer en corps d'état. Le procureur Bigot de la Boissière rédigea une requête au Parlement en faveur des nouveau venus, dont l'existence fut enfin autorisée par déclaration du 18 août 1777, et arrêt définitif du 24 juin 1780.

Curieuse société! elle semblait pressentir l'orage et se hâter de jouir des derniers beaux jours qui lui restaient. Elle gaspil-

lait sa vie et son or, comme si elle eût deviné qu'elle allait perdre l'une et l'autre; elle s'étourdissait sur les menaces de l'avenir par les folles joies, les fêtes, les dilapidations du présent. Il n'y a point de victoire, point de changement politique, point de pièce nouvelle, point d'événement d'un peu d'importance, qui n'ait amené quelque singularité somptuaire, quelque ajustement inédit, quelque combinaison fantasque de frisures, de bouillons ou de *falbalas*. Pendant l'hiver de 1777, d'élégants traîneaux sillonnaient le verglas des boulevards, et l'on vit des *modes au traineau*. Les succès de la guerre de 1778 furent célébrés par les modes à l'*insurgente*, à la *Boston*, à la *Philadelphie*, à la *grenade*, à la *victoire*, au *glorieux d'Estaing*, à la *Belle-Poule*. La frégate de ce nom, qui avait figuré dans le combat naval du 17 juin 1778, parut sur la tête des dames avec ses mâts, ses agrès et ses batteries. Les bonnets à l'*électricité*, les chemises à la *Mesmer*, attestent l'impression produite par le magnétisme naissant. La coiffure à l'*Iphigénie en Tauride* fut un hommage rendu au musicien Gluck, qui fit représenter cet opéra le mardi 21 mai 1779. Les bonnets à la *Voltaire*, à la *Sémiramis*, signalèrent la présence de Voltaire à Paris. M. de Sartines, lieutenant général de la police, puis ministre de la marine en 1778, donna le modèle des perruques à la *Sartines*. Une farce de Dorvigny, jouée avec un succès immense sur le théâtre des Variétés amusantes, le 16 septembre 1779, enfanta les *modes à la Jeannot*. L'illustre Necker, en traçant un exposé des ressources et des charges de l'état, donna naissance à la coiffure au *compte-rendu*.

Les hommes, en 1780, portaient l'habit à basques pointues, à collet droit ou à châle. Il était d'ordinaire cannelé rose et bleu, vert et blanc avec une doublure jaune, ou bien de peluche rouge avec une doublure noire; le *tricorne*, la culotte de calmande, le gilet de tricot chiné, les bas blancs à côtes complétaient l'ajustement.

L'heureuse délivrance de la reine, le 21 octobre 1781, fut fêtée par la création de la couleur *caca-dauphin*, des coiffures au *dauphin*, aux *relevailles de la reine*. Elles éclipsèrent les coiffures au *colimaçon;* les bonnets à la *Henri IV*, à la *Gertrude*, aux *navets*, aux *cerises*, à la *fanfan*, aux *sentiments repliés*, à l'*esclavage brisé*, à la *Thisbé*, à la *sultane*, à la *corse*, à la *Colin-Maillard*. On fit en ce temps une bizarre imitation du *noble jeu de l'oie*, le jeu *des costumes et des coiffures des dames*. La *Belle-Poule* était le n° 63, le point gagnant; les autres stations étaient la *calèche*, le bonnet aux *clochettes*, etc.

Le développement qu'on donnait aux bonnets au *parc-anglais*, en 1781, n'est pas moins incompréhensible pour nous que le changement d'une frégate en chapeau. Les cheveux, irrégulièrement disposés, formaient des collines sur lesquelles tournaient des moulins à vent; puis, des bosquets et des taillis que battaient les chasseurs; des plaines arrosées par des ruisseaux, au bord desquels les moutons paissaient sous l'œil de leurs bergères. Nous avons lieu d'être également surpris des noms adoptés pour désigner certaines nuances : *puce, dos de puce, ventre de puce en fièvre de lait, entrailles de petit-maître, soupir étouffé, jambe de nymphe émue, larmes indiscrètes, boue de Paris, carmélite, ventre de carmélite, entraves de procureur*. Nous sommes obligés d'omettre plusieurs qualifications inconvenantes, qui trahissent grossièrement l'immoralité d'un siècle sans principes et sans foi.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

REVUE LITTÉRAIRE.

Dictionnaire mythologique universel, ou biographie mythique des dieux et des personnages fabuleux de la Grèce, de l'Italie, de l'Égypte, de l'Inde, de la Chine, du Japon, de la Scandinavie, de la Gaule, de l'Amérique, de la Polynésie, etc.; par le docteur Jacobi. Traduit de l'allemand par Th. Bernard. Un beau volume imprimé sur deux colonnes. A la librairie de Firmin Didot, frères, rue Jacob, 56.

Vos grand'mères, mesdemoiselles, apprenaient la mythologie des Grecs et des Romains, maintenant on ne l'enseigne plus; cependant, sans cette science, il est impossible de comprendre la plupart des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture, ni les poëmes célèbres de l'antiquité, ni la plupart des tragédies de nos grands poëtes. Voici un dictionnaire auquel vous pourrez avoir recours lorsque vous rencontrerez dans vos lectures un de ces noms propres qu'on ne vous a pas appris à connaître, et en sautant de page en page, vous pourrez étudier non-seulement la mythologie des Grecs et des Romains, mais encore celle du peuple qui vous intéressera le plus.

Je vous avouerai que les fées, ces petits êtres qui m'ont tant amusée dans mon enfance, me préoccupent encore quelquefois. Elles étaient si jolies, avec leur étoile au front, leurs cheveux flottants, leur robe traînante, leur longue baguette qui changeait en princesse la pauvre Cendrillon; en perles, en diamants, les paroles d'une pauvre orpheline! Aussi j'ai vite ouvert ce livre au mot *fée*, et je vous transcris une partie de cet article, dans l'espoir qu'il pourra vous intéresser et vous donner une idée de ce dictionnaire.

« La fiction des fées est, sans contredit, l'une des plus poétiques et des plus gracieuses du moyen âge. Quelques auteurs en font remonter l'origine aux nymphes de l'antiquité, aux génies et aux druidesses des Gaulois, enfin aux Valkyries des peuples Scandinaves; suivant d'autres, cette fiction n'est que celle des péris orientales; pour nous, nous pensons que les fées sont un mélange de toutes ces traditions plutôt qu'une reproduction de l'une d'entre elles en particulier.

La croyance à l'existence des fées se retrouve dans presque toutes les contrées, avec des modifications diverses. Nous nous occuperons surtout des traditions qui appartiennent à notre pays. En France, l'histoire du moyen âge nous montre les fées mêlées à des actes politiques et religieux. Ainsi, dans l'abbaye de Poissy, fondée par saint Louis, on disait tous les ans une messe pour préserver les religieuses de tomber au pouvoir des fées, et cet usage ne cessa que vers le milieu du dix-huitième siècle. Le commerce que l'on prétendait que Jeanne d'Arc avait eu avec les fées, figure comme une accusation capitale dans son procès. Vivement pressée, la pauvre fille répondit : « Que, assez près » de Domremy, il y avait un grand hêtre » qui s'appelait l'arbre des *dames*... qu'elle » avait ouï dire à plusieurs anciens, non » pas de son lignage, que les fées y repai» raient; mais que pour elle, elle ne vit » jamais fée, qu'elle sache, à l'arbre, ni » ailleurs. » Suivant la déposition de Béatrix, lors du procès de révision de Jeanne d'Arc: « A cet arbre, les enfants suspendaient

» des couronnes en chantant des chansons; mais les anciennes *dames et maîtresses* des forêts ne pouvaient plus, disait-on, » se rassembler à la fontaine, près du grand » hêtre; elles en avaient été exclues pour » leurs péchés. » Cependant, l'Église se défiait toujours de ces anciennes divinités locales; et le curé, pour les chasser, allait chaque année dire une messe à cette fontaine.

C'était dans leur baguette que résidait surtout le pouvoir des fées, ce qui ne les préservait pas de certains dangers, entre autres de celui qu'elles couraient le samedi, jour où leur puissance était suspendue, et pendant lequel elles erraient sous différentes formes, cherchant à se dérober à tous les yeux. De ces métamorphoses vint la croyance aux animaux et aux objets fées. Un cheval, un arbre, une épée, un manteau, pouvaient être fées. Dans les romans de chevalerie, les fées sont représentées, la plupart du temps, comme des êtres doux et mélancoliques, presque toujours victimes d'un amour malheureux.

Il y avait deux sortes de fées : les unes étaient des divinités à peu près analogues aux nymphes, les autres n'étaient à proprement parler que des magiciennes, c'est-à-dire des femmes instruites dans la magie, comme *Morgane, Viviane* et la *fée de Bourgogne,* toutes trois élèves du célèbre enchanteur Merlin. Ces magiciennes n'avaient point un pouvoir qui leur fût propre; elles n'étaient redoutables que par le pouvoir de l'enfer qui leur était soumis.

Outre les trois fées que nous venons de nommer, on connaissait encore la fée *Abonde*, qui rappelle par son nom et ses attributions une déesse de la mythologie païenne (on croyait que la nuit elle répandait les richesses dans les maisons). En Franche-Comté, la fée *Vouvière* était un être moitié femme, moitié serpent, qui portait au front une escarboucle lumineuse. Il y avait encore la *Dame verte*, la fée *Aril*. Dans le Berry, dans la Bretagne, les fées sont appelées *Fadas*, *Feas*, *Filandières*. La fée *Melusine* est sans contredit la plus célèbre. C'était la patronne de la maison de Lusignan, et la plupart des femmes de cette famille portèrent son nom. Jean d'Arras, poëte du quatorzième siècle, a écrit en vers l'histoire de cette fée. Fille d'un roi d'Albanie, elle avait été, en punition d'une faute, condamnée par sa mère à être fée, et serpent tous les samedis, jusqu'au jour du jugement dernier, à moins qu'elle ne trouvât un chevalier qui consentît à l'épouser, et ne pût jamais la voir sous la forme de serpent. Raymondin, fils du comte de Forez, l'ayant rencontrée dans un bois, en devint amoureux et l'épousa. Ce fut pour lui qu'elle bâtit le fâmeux château de Lusignan, en Poitou. Mais malheureusement il ne tint point la promesse qu'il lui avait faite de ne jamais chercher à la voir le samedi, il la surprit lorsqu'elle était métamorphosée en serpent; elle s'échappa par une fenêtre en poussant un grand cri et ne reparut plus. Seulement, toutes les fois que le château de Lusignan changeait de seigneur ou qu'il devait mourir quelque personne de la famille, on voyait pendant trois jours Mélusine apparaître sur le donjon en exhalant de lugubres gémissements. Le manoir de Raymondin resta plein du souvenir de la *mère des Lusignan,* tour à tour nommée *mère Lusigne*, *Merlusine*, enfin *Mélusine*. Les bonnes gens parlaient sans cesse des huit fils de la femme-serpent, *tous esfroyables à veoir*, tous marqués de signes surnaturels. La statue de l'un d'eux, Geoffroi à la grand'dent, s'élevait même sur la maîtresse porte comme pour attester la réalité des traditions. Si parfois un serpent se glissait la nuit le long des escarpements de la forteresse et en faisait trois fois le tour, on pouvait s'attendre à un assaut. Les constructions les plus anciennes et les plus renommées du Poitou, ainsi que des provinces voisines, étaient également attribuées à la femme-serpent; entre

autres, les châteaux de Morvant, de Vouvant, de Salbart, de Parthenay, de Parc-Soubise, du Coudray, de Béruges en Poitou, de Marmande en Touraine, d'Issoudun en Berry, etc.; et dans leurs vieilles ceintures de murailles flanquées de tours, dans leurs ruines majestueuses, les mêmes apparitions se répétaient. La tradition de Mélusine était encore en pleine vigueur vers la fin du seizième siècle. En 1574, durant les guerres de religion qui désolèrent notre pays, la ville et le château de Lusignan furent assiégés et pris par le duc de Montpensier. Charles IX, dit le président de Thou, ordonna que ce château, le plus fameux et le mieux bâti de France, serait rasé; on ne fit pas même grâce à cette fameuse tour de Mélusine, que nos romanciers ont rendue si célèbre par les fables qu'ils en ont racontées. Catherine de Médicis, qui s'adonnait à la magie, se trouvant sur les lieux, prit alors grand plaisir à faire causer de vieilles femmes qui lavaient leur linge à une fontaine, non loin du vieux château. Brantome rapporte que les unes lui dirent « que quelquefois elles voyaient Mélusine venir à la fontaine pour s'y baigner en forme d'une très-belle dame et en habits de veuve; — les autres qu'elles la voyaient le samedi se baigner moitié le corps d'une très-belle dame, et l'autre moitié en serpent; — celles-là l'avaient vue en pareille forme sur le haut de la tour; — celles-ci disaient que quand il devait arriver quelque grand désastre au royaume ou changement de règne, ou mort et inconvénient de ses parents qui étaient les plus grands de la France, que trois jours avant on l'oyait crier par trois fois d'un cri très-aigre et effroyable. »

Ce qui nous reste de cette fée, mesdemoiselles, c'est l'expression : *Faire des cris de Mélusine*, reproche qui m'a souvent été adressé dans mon enfance, quand j'habitais l'Orléanais, où nos bonnes *tiennent encore pour très-vrai* le personnage de Mélusine.

Mme J. J. Fouqueau de Pussy.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

IL RUSCELLO.

SONETTO.

Fonte leggiadro che gli estivi ardori
Rallenti in parte a questa piaggia ombrosa,
Mentre baciando vai l'erba odorosa,
E 'l pinto sen degli olezzanti fiori,

Se una meta tu brami a' lunghi orrori,
Ruscelletto gentil, qui ti riposa :
In men bassa pendice e meno ascosa
Proverai dell' està gli aspri rigori.

Di più che brami? sei di piante cinto,
A mille aurette, agli augelletti nido,
Nè in bronzo altier vai prigioniero avvinto.

Ma tu segui il tuo corso, e un van desio
Incostante ti spinge al mare infido?
Ah nel tuo inganno riconosco il mio!

D. Saluzzo Roero.

LE RUISSEAU.

SONNET.

Joli ruisseau dont les ardeurs de l'été diminuent le cours à travers cette plage ombreuse, pendant que tu vas caressant l'herbe odorante et la tige des fleurs embaumées;

Si tu désires un terme à tes déceptions gentil ruisseau, repose-toi ici. Sur une pente moins basse et moins cachée, tu souffrirais des rigueurs brûlantes de l'été.

Que veux-tu de plus? tu es bordé de feuillages, séjour de frais zéphirs, et de mille petits oiseaux; tu ne vas pas mourir captif dans le bronze altier.

Mais non, tu suis ton cours, et un vain désir te pousse, inconstant, vers la mer inconstante. Ah! dans ton erreur, je reconnais la mienne!

Mme Élisa Van Tenac.

SYBILLE D'ANJOU.

(1148).



J'ai méprisé le royaume du monde et toute la pompe du siècle, pour l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ : c'est lui que j'ai vu, que j'ai cru, que j'ai aimé, que j'ai préféré.
BRÉVIAIRE ROMAIN. *Ant. des Saintes Femmes.*

Le saint royaume de Jérusalem, conquis par les armes et les prières de Godefroy et de ses pieux compagnons, penchait vers sa ruine. Cinquante ans s'étaient à peine écoulés, depuis que les soldats de la croix avaient pour la première fois franchi les mers et ravi le sépulcre du fils de l'homme aux adorateurs du prophète, que déjà, sortant des confins de l'Asie, les infidèles s'avançaient plus nombreux, plus redoutables, et leurs flots toujours croissants menaçaient de toutes parts les principautés franques, affaiblies encore par leurs divisions intestines (1). Baudouin III régnait alors sur les Lieux Saints; il sentait chanceler ce trône sur lequel il s'était assis encore enfant, et, de quelque côté que ses yeux se tournassent, ils ne rencontraient que des sujets de crainte et de douleur. La ville d'Edesse venait d'être prise d'assaut par les Sarrasins, et la population entière, passée au fil de l'épée, avait teint de son sang les ruines fumantes des maisons et des remparts. Jérusalem était menacée, et les habitants, pressés au pied de ce Calvaire qui porta l'étendard et la rançon du monde, imploraient le secours du ciel, lorsque Baudouin III écrivit en Europe et invoqua le secours de ses frères dans la foi. Sa voix fut entendue : Eugène III occupait en ce temps la chaire des apôtres, et il confia à Bernard, abbé de Clairvaux, son ami et son maître dans la doctrine, le soin de prêcher une nouvelle croisade. Bernard, armé de la puissance de la religion, exhala dans ses prédications éloquentes toute l'ardeur de son âme et tout le zèle de sa charité. Nul ne lui résista; Louis VII, roi de France, donna le signal et alla prendre à Saint-Denis la panetière et le bourdon, emblèmes du pèlerinage; il fut imité par Henry, comte de Champagne; par Alphonse, comte de Toulouse; par Archambaud, comte de Bourbon; par Hugues de Lusignan, et surtout par Thierry d'Alsace, comte de Flandre. Celui-ci avait déjà visité les Lieux Saints, et il y avait pris pour épouse Sybille d'Anjou, sœur de Baudouin III. Elle aussi attacha la croix à son épaule, et voulut suivre son seigneur par delà les mers. Cette nombreuse armée, où brillaient les gonfanons des plus nobles chevaliers de l'Europe, prit la route de l'Allemagne, et Conrad, maître alors du saint empire, se joignit à elle. Nous ne raconterons pas ici comment l'armée presque tout entière, égarée par la perfidie de l'empereur grec, Manuel Comnène, dans les défilés du Taurus, mourut d'une mort

(1) Les Latins, durant la première croisade, avaient fondé quatre principautés en Orient : celle d'Edesse, de Tripoli, d'Antioche, et enfin le royaume de Jérusalem.

obscure avant d'atteindre le sol consacré qu'elle espérait rendre témoin de ses victoires. Les débris de ces troupes, si vaillantes et si nombreuses, allèrent mettre le siége devant Damas, et le roi de Jérusalem se joignit aux croisés qui venaient le secourir; mais au bout de quelques semaines, les ambitions rivales divisèrent les soldats de Dieu, et Louis le Jeune, découragé, revint en France, où il retrouva son royaume sagement gouverné par ce Suger, qui joignait aux vertus d'un saint la fermeté d'un monarque, assemblage sublime que le domaine des lys contempla une seconde fois dans la personne de saint Louis.

Thierry, comte de Flandre, n'avait pas quitté cependant la terre de promission qu'il était venu chercher de si loin. Pendant que, le heaume en tête et l'épée au vent, il repoussait les infidèles et prenait même sur eux la célèbre ville d'Ascalon, Sybille, retirée à Jérusalem, s'y consacrait tout entière aux œuvres de miséricorde. Aux lieux où le Sauveur des hommes avait vécu pauvre et dénué, aux lieux où il était mort, attaché nu à une croix, la fille des rois foulait aux pieds jusqu'au souvenir de ses dignités mondaines, et elle embrassait avec transport l'exemple de celui qui n'avait pris de la terre que les souffrances et les humiliations. Vêtue, en l'absence de son seigneur, de l'habit d'une veuve, portant sur sa tête un voile de deuil, car ainsi que Godefroy, *elle ne voulait point porter une couronne d'or aux lieux où Jésus-Christ porta une couronne d'épines* (1), Sybille passait sa vie au sépulcre du Christ, et ne le quittait que pour aller servir Dieu dans ses membres souffrants: les pauvres, les malades et les affligés. Les pèlerins venus d'Europe ne se lassaient pas de l'admirer dans les hôpitaux. Cette femme, née sur les degrés d'un trône, si belle encore, si fière autrefois, qui jadis avait vaillamment porté la guerre chez les ennemis de son mari (1), mettant sa gloire dans la folie de la croix, n'était plus que l'humble servante de toutes les misères humaines. Aucun office ne la rebutait, aucune œuvre de charité ne lui semblait trop pénible; ses mains délicates pansaient les plaies des blessés, portaient des breuvages salutaires aux lèvres des malades, essuyaient la froide sueur de l'agonie au front des mourants, et c'était entre les bras de la comtesse de Flandre, illustre entre toutes les dames de la chrétienté, que plus d'un pauvre vassal, plus d'un soldat obscur, rendait le dernier soupir. Parmi tous les malheureux qu'allait chercher sa consolante charité, les parias, marqués au front par la lèpre, ce fléau mystérieux et terrible, semblaient avoir un droit particulier à ses soins. Enfermés dans la solitude inaccessible de leur contagion, bannis de la société de leurs frères par ce stigmate funeste, ils trouvaient en Sybille une sœur, une mère, une esclave. Sa compassion héroïque, bravant les répugnances de la chair et du sang, semblait croître à proportion des maux qui s'offraient à elle, et réalisant les idées de son siècle, elle éprouvait pour les plus abjectes souffrances un respect plein de tendresse, comme si le Sauveur même se fût transfiguré sous la forme de ces êtres faibles, infirmes, repoussés, auxquels il a promis le ciel et ses béatitudes.

Chaque jour accroissait en Sybille l'amour de cette vie évangélique, partagée entre Dieu et les pauvres, entre la prière de l'âme et les œuvres de charité qu'on pourrait appeler la prière du corps. Lorsque Thierry et Baudouin revinrent à Jé-

(1) Paroles de Godefroy de Bouillon. Élu par ses compagnons d'armes roi de Jérusalem, il refusa ce titre et ne voulut accepter que celui de baron et gardien du Saint-Sépulcre.

(1) Baudouin IV, comte de Hainaut, voulut profiter d'une absence de Thierry pour s'emparer du comté de Flandre. Sybille, usant de représailles, chevaucha à la tête de ses troupes et ravagea le Hainaut. Elle conclut avec Baudouin IV un armistice qui se termina par une paix solide.

rusalem, elle retrouva son époux avec une vive joie, car après Dieu, elle l'aimait plus que toute chose; mais à mesure que le temps s'écoulait, à mesure que Thierry manifestait le désir de retourner dans sa patrie, une tristesse invincible semblait accabler le cœur de la comtesse. Ses joues pâlissaient; elle se réveillait souvent sur un chevet trempé de larmes, et le changement de ses traits décelait les secrets combats de son âme. En vain Thierry l'interrogeait; elle se dérobait avec douceur à ses questions. Mais un jour qu'il était seul avec elle, il lui prit tendrement la main et lui dit :

« Sybille, les vaisseaux flamands sont appareillés à Joppé, et avant peu de jours nous pourrons retourner en Europe. »

Elle ne répondit rien et détourna le visage. Étonné de son silence, il se pencha vers elle, et vit avec effroi qu'elle avait les joues inondées de larmes.

« Qu'avez-vous ? lui dit-il; ma bien-aimée, quel sujet cause vos pleurs? Répondez-moi; ne suis-je plus votre mari, votre ami en Dieu, votre frère dans la foi? »

Elle continua de se taire et se voila le visage de ses mains; mais on entendait ses sanglots, et ses larmes ruisselaient en abondance entre ses doigts.

Thierry lui prit de nouveau la main avec une douce violence.

« Ma sœur, ma femme, ma plus chère moitié, confiez-moi le sujet de votre douleur. Est-il en mon pouvoir de la faire cesser ? Répondez-moi ! je vous adjure au nom de Jésus-Christ, mort ici pour nous!

— En son nom ! s'écria-t-elle d'une voix étouffée. En son nom ! je vous répondrai. Monseigneur, mon époux et maître, je ne saurais vous suivre en Europe... La volonté de Dieu me retient ici, et j'attends votre congé pour lui obéir.

— Que dites-vous?... Quel est votre dessein? Que voulez-vous faire à Jérusalem ?

— Je veux consacrer ce qui me reste de vie au service de Dieu, dans la personne de ses pauvres, si abandonnés sur cette terre, menacés sans cesse par les infidèles. Une force invincible me retient ici, et la voix de Dieu se fait entendre à mon cœur, elle me dit que c'est là le moyen de lui plaire et de gagner le royaume qu'il nous a promis.

— Mais, Sybille, vous avez d'autres devoirs : vous êtes ma femme, vous êtes la mère et la princesse d'un vaste domaine.

— Comme votre femme, monseigneur, je vous ai donné des enfants qui assurent la puissance à votre maison et qui n'ont plus besoin de mes soins maternels... Comme princesse, je n'ai aucune obligation à remplir, puisque vos peuples ont en vous un appui, un gardien fidèle... et me préserve le ciel d'attacher quelque prix à de vains titres, à de frivoles honneurs! Non, ma gloire est en Jésus-Christ crucifié; le servir, en priant pour vous, est ma seule envie, et je ne désire d'autre bonheur que d'achever mon pèlerinage aux lieux où le Rédempteur mourut pour notre rançon.

— Et notre amour, Sybille ? dit le comte avec douleur; nos nœuds, les avez-vous oubliés ? »

Elle pâlit et dit d'une voix basse, sans oser lever les yeux sur la noble figure de son mari, penché vers elle :

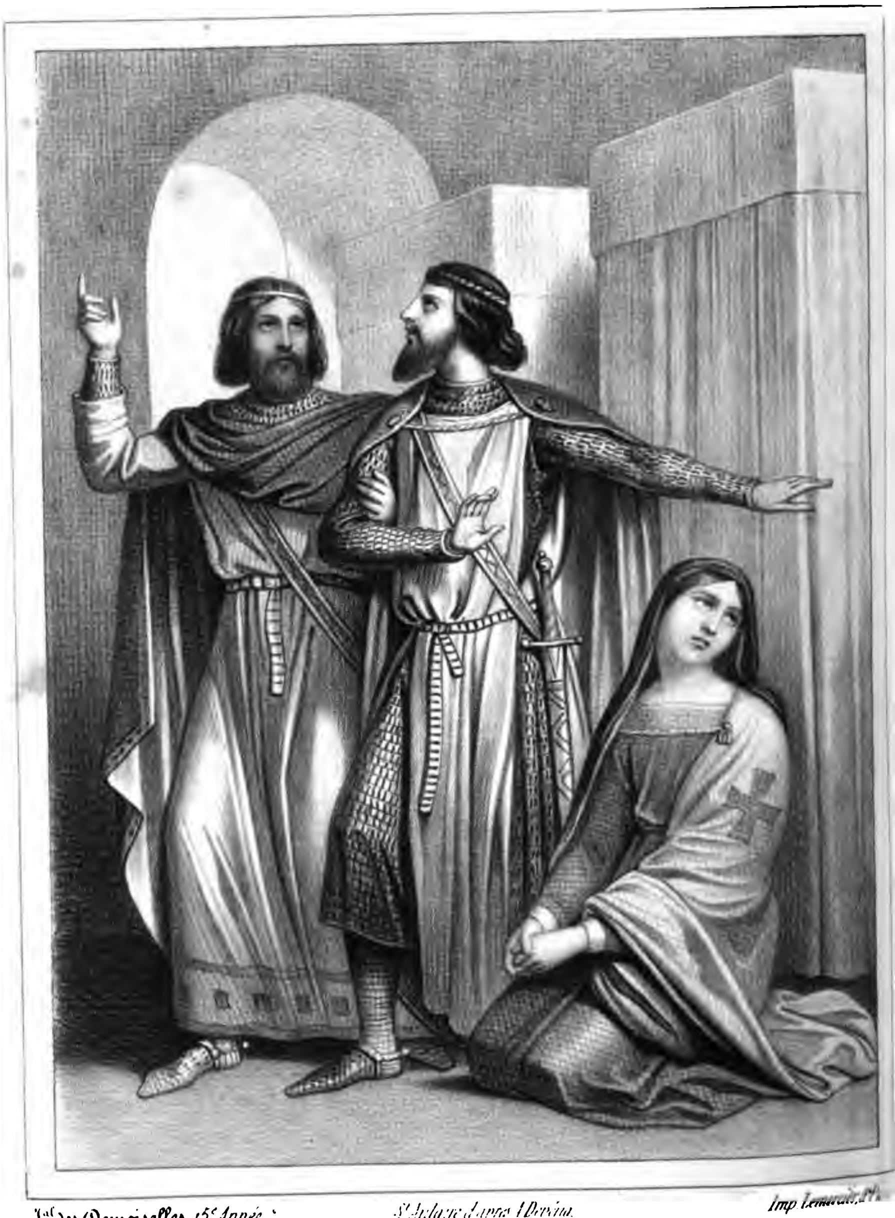
« Quand la main de mon Dieu m'élève vers le ciel, le nœud qui nous unit est le seul qui me rattache à la terre.

— Eh bien ! pourquoi le rompre? est-il criminel, cet amour qui a fait longtemps nos délices? N'êtes-vous pas mienne ? Le prêtre n'a-t-il pas joint nos mains? Vous êtes la chair de ma chair, les os de mes os, et vous ne pouvez séparer ce que Dieu a uni ! »

Sybille se leva, alla prendre un livre qui se trouvait sur un prie-Dieu, l'ouvrit, et montrant du doigt un passage à son mari, il lut :

« *Celui qui aime son père ou sa mère*

Sybille d'Anjou



Jal des Demoiselles, 15e Année. St Aulaire d'après A Devéria. Imp. Lemercier, Paris.

« Sybille n'est plus mienne, » dit Thierry
— Vous la donnez à Dieu ! » reprend Baudoin.

» *plus que moi, n'est pas digne de moi;* » *celui qui aime son fils ou sa fille plus* » *que moi, n'est pas digne de moi* (1). »

— Quand on a mis la main à la charrue, s'écria Sybille avec feu, on ne doit plus regarder en arrière.

Thierry la contempla avec douleur.

— Oui, continua-t-elle, ma mission terrestre est finie auprès de vous; je fus pour vous une épouse fidèle, et la fécondité m'a été octroyée par Dieu; maintenant ce Dieu m'appelle à lui et me veut tout entière... Cher époux, mon vénéré seigneur, cédez-moi à ce maître puissant! Donnez-moi, car je suis vôtre, aux pauvres qui tiennent ici-bas la place du Sauveur, sacrifiez-lui votre volonté comme je lui sacrifierai ma vie et mes honneurs, afin que dégagés de cette mortalité, nous puissions nous retrouver un jour dans son sein!»

Pendant que Sybille l'implorait ainsi, prosternée à ses pieds, belle de ses larmes, de ses combats et de sa secrète douleur, Thierry sentait peu à peu une sourde colère monter dans ses veines. Le cœur de l'homme est faible, et celui du comte était froissé à la fois dans son orgueil et dans son amour.

« Je ne saurais, madame, répondit-il avec amertume, renoncer aussi facilement que vous à la foi que nous nous sommes donnée; vous vivrez et mourrez ma femme, je le proteste par tout... »

Elle l'interrompit en lui mettant la main sur les lèvres. Il se dégagea et sortit violemment. Sybille se tourna vers le crucifix, disant : « Si vous ne m'aidez, mon Dieu! que ferai-je? »

Quelques jours après, Thierry et Baudouin se promenaient silencieusement, l'un à côté de l'autre, dans un jardin sombre et triste, planté de lentisques et d'oliviers, qui s'étendait, en montant toujours, depuis le palais jusqu'aux remparts, tant de fois détruits et tant de fois relevés, de l'antique Jérusalem. Le dôme du Saint Sépulcre jetait son ombre sur ces allées poudreuses et semblait y imprimer une religieuse terreur. Parfois Thierry levait un regard soucieux vers la croix qui couronnait l'église d'Hélène, et ce regard retombait bientôt, morne et contristé, vers la terre. Enfin, Baudouin rompit le silence et dit :

« Mon frère, où est Sybille?

— Là, répondit Thierry en désignant des yeux l'église du Saint-Sépulcre; ou là, en étendant la main vers l'hospice de Saint-Jean-l'Aumônier, dont on voyait les murs blancs s'élever non loin du palais.

— Oui, elle prie Dieu, ou elle sert les pauvres, comme Hélène, la bienheureuse impératrice.

— Qu'elle prie le Sauveur, l'en empêcherai-je, moi, qui ai quitté mon pays et mon héritage, qui ai laissé mes peuples sans sauvegarde, pour venir défendre le saint tombeau, menacé par les mécréants? Non, Dieu m'en est témoin! j'irai, pieds nus, sans heaume et sans ceinture, hononer avec Sybille les Lieux Saints, je les ornerai de mon épargne, je les défendrai de mon épée; mais, par ma couronne de comte, je saurai empêcher ma femme de se faire la serve des vilains et des lépreux, et de me quitter, moi, son mari, pour s'occuper d'eux uniquement.

Baudouin secoua la tête et dit :

— Frère, vous êtes chrétien et chrétien sincère, mais, je le vois, vous ignorez encore la puissance de ces saints lieux. Il y a une vertu dans ce sol consacré par tant de miracles, il y a une force dans cette terre arrosée du sang d'un Dieu, qui élèvent l'âme au-dessus d'elle-même... Ici, *le juste fleurit comme le palmier*, pour emprunter les paroles du roi-prophète, qui, avant moi, régna sur cette ville sainte. Ici, le renoncement à soi-même, la charité pour ses frères, deviennent des besoins... et tout ce qui se passe autour de nous n'est-il pas miraculeux? Voyez ces chevaliers du Temple, fiers

(1) Matthieu, chap. x.

entre les plus fiers, braves entre les plus braves, qui renoncent au monde, aux biens, aux jouissances les plus légitimes, pour vivre sous une règle de cénobites. Moines, ils n'ont pas la paix du cloître; soldats, ils n'ont pas la gloire des batailles, car leurs noms se perdent, inconnus, dans celui de la sainte milice du Temple. Est-ce une vertu ordinaire que celle des frères de Hugues de Paganis (1), et dites, n'y a-t-il pas là-dedans une influence mystérieuse que Sybille aussi a subie?

— Vous parlez en ermite et non en prince! s'écria Thierry avec impatience.

— Je parle en homme éclairé sur les honneurs du monde. Quelle valeur doit attacher au trône, à la couronne, aux grandeurs souveraines, le pauvre roi de Jérusalem, à qui les infidèles disputent sans relâche la possession de son triste empire, et qui ne peut lever les yeux sans voir le Calvaire où le Roi du ciel mourut pour nous, le tombeau où il ensevelit trois jours son humanité sainte, et la vallée redoutable où les enfants d'Adam seront jugés!... Voyez, mon frère, voyez là-bas ce ravin semé de pierres et de sépulcres entr'ouverts, aucune herbe, aucune mousse ne croît sur ces ruines brûlantes : c'est la vallée de Josaphat! Devant ce spectacle, devant ces témoins de notre foi, que sont, mon frère, que sont les vanités dérisoires de la terre? »

Thierry, encore irrésolu, contempla le funèbre paysage qui s'étendait à ses pieds. Du point élevé où ils étaient parvenus, la ville se dressait comme un grand fantôme, au-dessus d'une plaine aride, dépeuplée, silencieuse, et lézardée par les flèches d'un soleil brûlant. Le Cédron, profondément encaissé entre ses rives, laissait filtrer ses eaux comme à regret, et cette terre, frappée par la main des hommes et par le décret de Dieu, d'une inexorable stérilité, n'offrait ni un arbre, ni une touffe d'herbe pour rafraîchir et reposer les yeux. Les sombres images de l'Écriture étaient là : l'eau du torrent, les traits du soleil, l'aigle planant dans la nue, les sépulcres dévastés des rois de Juda, tout, jusqu'à la tente de l'Arabe, passagère comme la vie de l'homme... Mais, derrière les deux princes, la croix rédemptrice, arborée sur les tours et les remparts de la ville Déicide, s'élevait consolante, comme un phare, au bord des flots orageux.

Thierry soupira et dit enfin : « Allons voir Sybille. »

Les deux frères, enveloppés de leurs manteaux blancs, se dirigèrent vers l'hospice. Les portes s'ouvrirent devant eux, et ils entrèrent dans une salle spacieuse où s'alignaient des lits nombreux, entourés de rideaux de lin. Un silence profond régnait : on n'entendait que de faibles soupirs ou des prières murmurées à voix basse. Debout, près de la porte, les chevaliers contemplaient ce spectacle, quand Baudouin dit : « Voilà Sybille! »

Elle s'avançait, en effet, entre les lits des malades, s'arrêtant pour leur dire quelques douces paroles, ou pour leur offrir les breuvages qu'elle avait préparés de ses mains. Son frère et son mari ne voyaient d'elle que sa taille, svelte et majestueuse encore sous une robe grise de l'étoffe la plus grossière; un voile blanc qui flottait autour d'elle cachait presque entièrement son visage. Ils s'avancèrent sans être aperçus d'elle, et la virent se mettre à genoux devant la couche d'une

(1) Hugues de Paganis, ou des Païens, fonda, en 1118, l'ordre du Temple, et saint Bernard donna une règle aux templiers vers 1129. « Allez, leur disait-il, allez, braves chevaliers! » chassez, d'un cœur intrépide, les ennemis de la » croix de Jésus-Christ, bien sûrs que ni la » mort ni la vie, ne pourront vous séparer de » l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ. En » tous périls, en toutes conjonctures, répétez ces » paroles de l'apôtre : Vivants ou morts, nous » sommes à Dieu! vainqueurs ou martyrs, vous » êtes au Seigneur! »

(*Œuvres de saint Bernard.*)

pauvre femme, atteinte de la lèpre. Sybille, d'un air à la fois riant et affectueux, commença à lever les appareils des plaies et à les baigner légèrement d'une eau pure; mais en dépit de sa charité courageuse et fervente, il vint un moment où la nature succomba. A la vue de ces affreux ulcères, un frisson d'horreur, de dégoût, s'empara de la comtesse; mais sa volonté surmonta ces répugnances, le corps plia sous la loi de l'esprit. « Animée contre » elle-même d'une sainte colère, Sybille » prit dans sa bouche et avala une gorgée » de l'eau qu'elle venait d'employer, en » se disant : *Tu es ici pour servir Dieu* » *dans les pauvres, apprends ton métier,* » *dusses-tu en mourir!* » (1). Et elle continua à bander les plaies. A la vue de cette abnégation héroïque, la misérable créature, objet d'un tel dévouement, se dressa sur sa couche, joignit les mains et s'écria:

« Noble dame, que faites-vous? et c'est pour moi! moi qui ne mériterais pas d'être mise au rang de vos esclaves!

— Priez pour une pécheresse, ma sœur, dit Sybille, et souvenez-vous que Jésus-Christ a dit : Bienheureux ceux qui souffrent! »

En disant ces mots, elle ramena les couvertures autour des épaules de la pauvre femme, et s'éloigna à pas légers. Mais tout à coup elle se trouva en face de son frère et de son mari; et, pleine de confusion, les joues couvertes d'une ardente rougeur, elle demeura muette devant eux. Comme elle, Thierry restait ému, silencieux, un combat violent se livrait en son cœur; enfin, il prit la parole et dit d'une voix agitée :

« Sybille, dès ce moment vous êtes libre, je renonce à mes droits sur vous; obéissez à Dieu qui vous conduit si visiblement, et priez pour moi, pauvre pécheur. »

Baudouin serra la main de son frère, et Sybille tomba à ses genoux, en s'écriant :

« Que Dieu vous bénisse, monseigneur, et qu'il exauce les prières que je ne cesserai de lui adresser pour vous! Dites à mes fils... »

Elle fut interrompue par ses larmes, et pour les cacher, elle baissa son voile devant son visage.

« Voilà le signal de la séparation, dit Thierry avec douleur. Sybille n'est plus mienne!

— Vous la donnez à Dieu! répondit le roi. »

Thierry, dont le front mâle portait les traces d'une indicible émotion, plia le genou et porta à ses lèvres les bords flottants du voile de Sybille.

« Adieu, murmura-t-il, adieu pour toujours!

— Adieu jusque dans l'éternité! » répondit la comtesse.

Peu de jours après, le comte de Flandre, accompagné d'une suite nombreuse, quitta Jérusalem. Au centre du cortége, marchaient deux prêtres, avec l'étole et le surplis, qui portaient dans un vase d'or une relique inestimable, dernier don du roi Baudouin à son noble beau-frère. C'était une goutte du sang de Jésus-Christ, recueillie par Joseph d'Arimathie, au moment où le corps déchiré du Sauveur fut détaché de l'instrument du supplice, et conservé avec un soin religieux par les fidèles de la Palestine, qui, de génération en génération, s'étaient légué ce précieux trésor. Thierry, pensif et silencieux, se retournait souvent pour saluer encore la ville sainte, dont les dômes étincelaient sous les rayons d'un soleil embrasé; debout sur les remparts, une femme voilée le suivait des yeux, et, les mains jointes sur sa poitrine, semblait avoir peine à contenir l'élan de son cœur. Enfin, la troupe des croisés fut prête à disparaître à un détour du chemin; Sybille, montée sur un créneau, vit briller au loin les feux éblouissants des lances, elle aperçut la bannière

(1) Historique.

de Flandre, gironnée d'or et d'azur (1), dont le vent déroulait les plis, elle distingua à travers la poussière la haute taille et les armes étincelantes de son époux... puis tout s'effaça... La route redevint déserte, le vent apporta à son oreille les sons affaiblis des trompettes qui jouaient une marche guerrière, et tout retomba dans le silence.

« Maintenant, à Dieu et aux pauvres pour jamais! » dit Sybille. Et elle redescendit vers la ville qu'elle ne devait plus quitter.

Thierry, revenu en Flandre, déposa dans l'élégante chapelle de Saint-Basile, à Bruges, la relique qu'il avait rapportée de Syrie. Cette chapelle existe encore; le *Saint Sang* y reçoit toujours les hommages des fidèles, et rappelle encore à la mémoire du peuple les vertus et la charité de Sybille d'Anjou (1).

Mme ÉVELINE RIBBECOURT.

(1) Le lion de sable sur champ d'or qui forme aujourd'hui les armes de Flandre ne fut adopté que par Philippe, fils de Thierry, qui se croisa et mourut au siége de Ptolémaïs.

(1) La résolution de Sybille peut paraître inexplicable aujourd'hui : en ce temps-là, elle était vraiment providentielle et inspirée par Dieu. Les pauvres, les faibles, les malades, étaient alors si abandonnés, si oubliés, qu'il fallait bien que quelques femmes généreuses abdiquassent les devoirs et les joies d'une épouse et d'une mère, pour se consacrer à cette immense maternité, qui embrasse l'humanité tout entière. Ainsi fit Sybille, et son exemple fut fécond, car en peu d'années, quatre ordres d'hospitaliers et d'hospitalières furent fondés à Jérusalem pour le service des malades et des pèlerins.

LA VIERGE AUX RUINES.

I.

Le 27 juillet 1794 (8 thermidor an II, selon le calendrier d'alors), à quatre heures du matin, une charrette quittait à pas lents la ville d'Arras, conduite par un roulier et escortée par quatre gendarmes. Elle renfermait cinq prisonniers. Cette triste caravane, partie de la maison commune, se dirigeait sur Cambrai, où siégeait un tribunal révolutionnaire.

Ces prisonniers avaient été liés fortement de grosses cordes. L'un était un fermier du prince de Vaudemont, accusé d'avoir favorisé l'évasion d'un aristocrate; car on appelait crime, alors, l'action de soustraire au bourreau une proie innocente. L'autre était un vénérable vieillard aux longs cheveux blancs, depuis longtemps curé d'un village aux environs d'Arras; la révolution l'avait surpris enseignant la vertu et la paix à ses paroissiens. Il venait d'être dénoncé et arrêté comme prêchant la révolte! Les trois autres captifs étaient des sœurs hospitalières d'Arras, accusées d'aristocratie, elles qui avaient fait vœu d'humilité. Le vieux prêtre récitait à demi-voix le triste psaume du *Miserere*, et les sœurs répondaient les versets.

Le jour commençait à poindre. De légers nuages flottant sans ordre dans l'air s'empourpraient des premiers feux du soleil, tandis que du côté de l'occident, encore dans la nuit, les étoiles semblaient ranimer leurs feux pour lutter avec la clarté naissante; mais peu à peu elles pâ-

lirent et semblèrent s'enfoncer dans l'azur du ciel. Les oiseaux hors de leur nid commençaient leurs chansons matinales, et annonçaient le réveil de la nature.

A ce magnifique spectacle, le dernier peut-être qu'ils dussent voir, les prisonniers devinrent silencieux, ils admirèrent la grandeur de la Divinité, et des larmes coulèrent à travers leurs paupières.

« Dieu, le créateur de ces merveilles, jette peut-être sur nous un regard compatissant, dit le vieux prêtre, élevons nos âmes vers lui ; » et d'une voix grave et solennelle il se mit à prier.

En ce moment, un des gendarmes cria au roulier de presser le pas, et les chevaux prirent, sous le fouet de leur maître, une allure assez décidée. Quatre heures après, ils arrivaient à Cambrai et se dirigeaient vers la prison de la ville.

Dès le matin, l'accusateur public, nommé Cambrière, dressait à la geôle la liste de ceux qu'il devait ce jour-là appeler au tribunal révolutionnaire. En cet instant, la charrette entrait et deux porte-clefs commencèrent à en descendre le vieux prêtre, qui s'appelait Jacques Béranger, et le déposèrent dans un coin du préau. Ils détachaient déjà une des sœurs, lorsque le geôlier survint et s'écria :

« Mais, citoyen Cambrière, je n'ai plus de place pour loger ces aristocrates !

— Eh bien, ne t'en mets pas en peine, répondit l'accusateur public, je vais les envoyer tout droit au tribunal révolutionnaire, ils m'y trouveront. »

Et sur un signe, les porte-clefs abandonnèrent la voiture, qui fit volte-face et se rendit au lieu où Cambrière et Lebon tenaient leurs audiences : le vieux prêtre fut oublié dans la cour.

« Et celui-là! dit un des geôliers ; le citoyen Cambrière n'aura pas son compte.

—Bah ! reprit un autre, se sera pour demain; il en a assez aujourd'hui. »

Jacques Béranger fut enfermé dans un cachot avec vingt autres prisonniers, tandis que le fermier et ses compagnes de voyage étaient conduits au tribunal, et une heure après, la même charrette les conduisait à la guillotine, dressée sur la place d'Armes.

Les sœurs montèrent sur l'échafaud : toutes trois s'agenouillèrent ; il se faisait un grand silence dans la foule. Quand elles eurent prié, l'une d'elles, Madeleine Fontaine se releva, et d'une voix haute et ferme :

« Chrétiens ! dit-elle, nous sommes les dernières victimes de la terreur, Dieu vous l'annonce par ma voix ; demain la persécution aura cessé, les échafauds seront détruits, et les autels du Seigneur se relèveront glorieux... » Elle allait continuer, lorsqu'un bruit sourd se fit entendre... elle se retourna..... c'était la tête de Jeanne Gérard, l'une de ses compagnes, qui venait de tomber dans le panier placé au bas de l'échafaud. Thérèse Simon la suivit ; après elle, la vénérable et sainte femme qui venait de faire cette prophétie ; puis le pauvre fermier offrit sa tête au couteau révolutionnaire.

II.

Le lendemain de la mort des sœurs hospitalières d'Arras, les prisonniers s'entretenaient de la prédiction de Madeleine Fontaine, qui était parvenue jusqu'à eux ; tous accueillaient ses paroles avec une foi naïve. Le vieux prêtre avait raconté plusieurs exemples de cette prévision de l'avenir au moment suprême de la mort, et son récit augmentait les espérances d'une liberté prochaine. La prédiction s'accomplissait déjà ; car il n'y eut pas d'exécution le lendemain ; les citoyens Cambrière et Lebon ne devaient pas siéger ce jour-là au tribunal révolutionnaire. Le surlendemain, ils allaient reprendre leurs terribles fonctions, lorsque arriva dans la nuit la nouvelle de l'événement du 9 thermidor, qui frappait Robespierre, anéantissait le pouvoir de ses séides et les menaçait de

cet échafaud sur lequel ils avaient fait périr tant de victimes. Les rues de Cambrai retentirent de cris d'allégresse, une partie du peuple se porta sur la place d'Armes et renversa cette guillotine rougie de tant de sang, tandis que l'autre courut à la prison de la commune, en enfonça les portes, délivra les prisonniers et les porta en triomphe. Quelle joie pour ces malheureux qui se croyaient voués à la mort et voyaient s'ouvrir devant eux les portes de la liberté! Chacun parmi la foule retrouvait un parent, un ami, un frère, une épouse; c'étaient des embrassements, des rires et des larmes. Jacques Béranger, le bon prêtre, bien qu'il fût des derniers à quitter la prison de Cambrai, avait cependant hâte de retourner à Arras, où étaient restées deux jeunes filles, ses nièces, Jeanne et Marguerite. Aussi prit-il d'un pas pressé le chemin de sa modeste demeure. Il marchait en remerciant Dieu de sa bonté infinie, lorsqu'il vit une voiture dont le conducteur faisait boire les chevaux à une fontaine, non loin du chemin.

« Tiens! c'est vous, monsieur Béranger? vous voilà libre? lui dit le charretier en l'apercevant son bâton à la main. Eh bien! j'en suis content.

— Merci, mon ami. Tu le vois, la prédiction de sœur Madeleine s'est accomplie, l'échafaud est renversé, les prisonniers courent les champs.

— Voulez-vous profiter de ma charrette? C'est celle qui vous a amené; mais faut pas m'en vouloir, voyez-vous; il n'y avait pas moyen de refuser si l'on tenait à sa tête. Voyons, monsieur le curé, montez à côté de moi; le chemin est long, le soleil est brûlant et la route poudreuse.

— J'accepte, mon ami; ta voiture, qui me menait il y a deux jours à la mort, me ramène auprès de ma famille, et j'ai hâte d'y arriver. »

Quand ils entrèrent dans la ville d'Arras, la nuit était venue; le charretier, pour toute récompense, demanda au bon prêtre son pardon et sa bénédiction : le vieillard l'embrassa et se dirigea d'un pas léger vers la demeure où lui et ses nièces s'étaient tenus cachés pendant la terreur.

III.

Dans une pauvre chambre, sous le toit, étaient assises deux jeunes filles travaillant. Une lampe de terre éclairait cette demeure enfumée qui n'avait d'autres meubles qu'un lit vermoulu, une table et deux ou trois chaises. Au-dessus du lit, un tableau représentant la Vierge et l'enfant Jésus était suspendu au mur; un rayon de la lampe venait expirer sur cette image, qui au tremblottement de la flamme semblait vivante et animée. Les deux jeunes filles cousaient en silence. Jeanne, l'aînée, la tête baissée, laissait quelques larmes tomber sur ses mains blanches et maigres. Marguerite, la plus jeune la regardait à la dérobée et semblait faire effort pour retenir sa douleur; enfin, ne pouvant plus la contenir, elle laissa sortir de sa poitrine un long gémissement. Jeanne ayant levé les yeux sur sa sœur, lui dit en la contemplant avec tendresse :

« Marguerite, tu sais le précepte de notre bon oncle : Dieu est le maître, ce qu'il fait est bien fait. »

Puis elle se tut, et toutes deux continuèrent à travailler. « Pauvre oncle! reprit Marguerite, où est-il, maintenant? peut-être est-il mort.

— Oh! ne dis pas cela, reprit Jeanne, cette pensée me fait peur; et pourtant, dans la détresse où nous sommes, ne vaudrait-il pas mieux qu'il fût au ciel? Dieu aurait été clément envers lui.

— Jeanne, reprit Marguerite, Dieu a déjà eu pitié de nous, puisqu'il nous a envoyé du travail, alors que tant de pauvres en manquent : au moins, nous aurons du pain... et combien n'en ont pas! Oh! Dieu est bon.

— Oui, Dieu est bon, puisqu'il nous a laissées ensemble. »

A ces paroles les deux jeunes filles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

Puis elles se remirent au travail, et Marguerite raconta à Jeanne un rêve qu'elle avait eu la veille.



« Hier, ma sœur, la sainte vierge Marie, qui est là, sur ce tableau, m'apparut pendant mon sommeil; elle n'était plus agenouillée au milieu de ces ruines, devant ce beau Jésus endormi; elle était debout et portait son enfant éveillé. Elle me souriait de sa bouche divine, et le petit Jésus me tendait les bras. Puis elle parut sortir de son cadre et s'approcher de moi. Elle toucha de sa main mes vêtements et les tiens; alors, de pauvres qu'ils étaient, ils devinrent riches. Au lieu de cette chambre obscure, tout s'illumina d'une lumière éclatante, et nous nous trouvâmes dans une belle église : un prêtre était à à l'autel; il se retourna vers les assistants pour les saluer de ces doux mots : « Que le Seigneur soit avec vous! » Quelle fut ma joie!... c'était mon oncle! je voulus m'élancer vers lui... mais, hélas! je m'éveillai, et cette chère vision s'effaça devant la triste réalité. »

En ce moment on frappa à la porte. Les deux sœurs effrayées tressaillirent en se serrant l'une contre l'autre; elles s'interrogeaient du regard sur ce qu'il leur fallait faire, lorsqu'un second coup plus fort vint augmenter leur perplexité; mais une voix du dehors s'écria :

« Jeanne, Marguerite, c'est moi, ouvrez donc? » A cette voix bien connue, Marguerite s'élança pour ouvrir la porte, et reçut dans ses bras son bon oncle, le vénérable Jacques Béranger.

Jeanne était restée assise, incapable d'aucun mouvement; elle regardait d'un air effaré ce bon vieillard, qu'elle croyait mort ou du moins au fond d'un cachot.

« Eh bien! qu'as-tu, ma Jeanne? lui dit-il en lui prenant les mains; ne me reconnais-tu pas? c'est moi, c'est ton oncle. »

A cette voix, le sentiment revint à la jeune fille, un long sanglot sortit de sa poitrine, et elle s'élança au cou du vieillard sans pouvoir proférer une parole.

« Est-ce bien possible! disait Marguerite, vous nous êtes rendu! pour toujours, n'est-ce pas?... Oh! il n'y a plus de malheurs possibles... vous êtes là! »

Alors le vieillard leur raconta ce qui était arrivé et comment il avait été rendu à la liberté. Après cela Marguerite et Jeanne ouvrirent cette pauvre chambre de leur oncle qu'elles avaient tenue fermée pendant sa courte absence, et il y rentra en bénissant le Seigneur de toute son âme, car il croyait lui avoir dit un éternel adieu.

Ce miraculeux événement augmenta la vénération des deux jeunes filles pour la sainte image de la Vierge. Depuis deux cents ans elle avait appartenu à leur famille, et aujourd'hui que cette Vierge venait de montrer sa puissance d'une façon si éclatante, elle devenait une relique plus précieuse encore.

« Crois-moi, Jeanne, dit la jeune Marguerite, c'est cette Sainte Vierge qui veille sur nous et nous protége.

— Comme elle est belle! reprit Jeanne, sa figure respire une angélique bonté. avec quel doux regard elle contemple son enfant endormi! Notre pauvre mère avait pour elle une grande dévotion. Toutes petites que nous étions, elle nous agenouillait devant cette image et nous faisait réciter nos prières.

— Eh bien, ma sœur, faisons comme lorsque nous étions toutes petites. » Et les deux sœurs se mirent à genoux devant le tableau, pour remercier la Vierge de leur avoir rendu leur bon oncle.

IV.

Deux années s'écoulèrent au milieu d'un travail assidu ; il paraissait léger aux jeunes filles, car ce travail nourrissait celui qui les avait recueillies orphelines. Cependant cette quiétude devait être troublée, car Dieu envoie des épreuves pénibles à ses plus fidèles serviteurs. Le marchand pour lequel travaillaient Jeanne et Marguerite fit de mauvaises affaires, et s'enfuit emportant une assez forte somme qu'il leur devait pour des travaux terminés, et, par ce départ, le travail leur manquant tout à coup, elles se trouvèrent sans pain. Il leur fallut se résigner à vendre peu à peu leurs hardes, afin que jusqu'au dernier moment le bon Jacques Béranger ignorât l'affreuse position dans laquelle ils se trouvaient.

La Noël arriva, c'est-à-dire le 4 nivôse an IV. Le propriétaire des deux chambres que l'oncle et ses nièces occupaient vint chercher le loyer du semestre. Hélas! il n'y avait rien pour le payer. C'était un homme dur, il se fâcha; et Jacques Béranger apprit pour la première fois le dénûment de la petite famille. Jeanne et Marguerite supplièrent vainement le maître de la maison en lui exposant leur misère.

« Que voulez-vous? répondit-il; je ne puis me payer de belles paroles, le gouvernement ne s'en contente pas pour l'impôt; cherchez un autre asile. Vos meubles resteront, c'est à peine s'ils suffiront pour me payer.

— Oh! monsieur, dit Jeanne, tout vous appartient ici. Mais je vous le demande en grâce, laissez-nous ce tableau, c'est un héritage de famille, nous lui portons, ma sœur et moi, une dévotion toute particulière.

— Ici tout est à moi, le tableau comme le reste, ou bien, trouvez de l'argent! »

Jacques Béranger restait muet d'étonnement. A peine put-il articuler une parole en faveur de la demande de ses nièces. Le soir même survint un huissier qui leur fit commandement d'avoir à payer dans les vingt-quatre heures.

Pauvres enfants, elles se couchèrent bien tristes. Toute la nuit, à travers la mince cloison qui les séparait du vieillard elles l'entendirent gémir et soupirer. Enfin Marguerite cédant à ce besoin impérieux de sommeil qui domine la jeunesse, s'endormit. Jeanne restait éveillée et regardait sans voir, lorsque, tout à coup, elle aperçut l'image de la Vierge, resplendissante de lumière... c'était la lune qui, glissant à travers les nuages, jetait dans la chambre sa pâle lueur, et Jeanne crut voir dans cet accident naturel une heureuse prédiction.

Le lendemain l'huissier revint; il saisit tous les meubles, au nom du propriétaire, et quelques jours après une affiche collée à la porte annonçait qu'un pauvre mobilier serait vendu sur la place publique. A midi, on enleva tout; les deux jeunes filles et le vieillard restèrent ensemble. Jeanne et Marguerite pleuraient en silence. Le bon prêtre, appuyé contre le mur, car il n'avait même pas une chaise pour s'asseoir, était morne et abattu. L'huissier rentra, fit une recherche minutieuse, et leur dit d'une voix émue :

« Pardonnez-moi d'ajouter encore à votre douleur, mais j'exerce un devoir rigoureux... il faut que j'emporte la clef de cette chambre. »

Il n'osait pas leur dire de s'en aller... Jacques Béranger comprit, et prenant ses nièces par la main il sortit, en jetant un dernier regard sur ce paradis terrestre qui l'avait abrité lui et les siens pendant les orages de la révolution. Une pauvre voisine était sur le pas de sa porte ouverte; sans mot dire elle leur montra sa chambre, ce qui signifiait :

« Voilà tout ce que j'ai, partageons. »

Les deux sœurs entrèrent en pleurant.

« Vous le voyez, mes enfants, leur dit le bon prêtre, Dieu ne nous abandonne pas tout à fait... Du courage! »

Sur la place on vendait le mobilier; déjà les lits, la table, les chaises étaient adjugés; le tableau seul restait. Jacques Béranger s'approcha et le contempla une dernière fois d'un œil humide.

« Voyons, dit le crieur, combien le tableau ?

— Un petit écu, dit un marchand.

— A un petit écu la sainte Vierge ! vociféra le crieur. Ce n'est pas cher ; on a l'enfant par dessus le marché. »

Jacques Béranger allait s'enfuir pour ne plus entendre ces impies profanations, lorsqu'une voix partie de la foule cria :

« Cent livres ! »

Le prêtre s'arrêta : avec cent livres le propriétaire était payé et bien au delà. Il eût volontiers embrassé ce protecteur inconnu.

« Deux cents livres ! dit une autre voix. »

Un murmure circula parmi la foule. Dans ces temps de révolution, alors que la religion du Christ était proscrite, c'était presque un crime d'acheter un tableau de sainteté. Cependant un étranger se fit jour à travers la foule, et jetant autour de lui un regard dédaigneux, il cria :

« Cinq cents livres !

— Huit cents ! dit un brocanteur.

— Mille ! répliqua l'étranger.

— Qu'est-ce donc, monsieur ? demandèrent à Jacques deux officiers qui passaient.

— C'est mon mobilier que l'on vend, messieurs, répondit humblement le vieillard : voilà un tableau qui va déjà à mille livres. C'est une richesse que je ne me soupçonnais pas.

— Oh ! voyons cela, dit le plus âgé des deux officiers, après avoir considéré le vieillard avec émotion.

— Dix mille livres ! » cria-t-il avant d'avoir percé la foule. Ce cri lui fit ouvrir une large place, et bientôt il se trouva au premier rang, en extase devant la toile.

L'étranger, surpris, ajouta à son tour :

« Quinze mille ! »

Mais l'officier misa de nouveau.

« Soixante mille livres ! »

Le murmure augmenta dans la foule, et de sourdes menaces s'adressèrent à l'enchérisseur.

« Respect au génie ! s'écria l'officier. Ceci est l'œuvre du plus grand peintre des temps anciens, de Raphaël Sanzio. Je l'offrirai au gouvernement français comme une riche conquête. »

Cet homme était un des plus braves généraux de la république.

Jugez de la joie de la pauvre famille ! Jacques Béranger plaça sûrement ses fonds avec hypothèque, et loua à la campagne une petite maison, que ses nièces et lui allèrent habiter, ainsi que la bonne voisine qui les avait recueillis ; puis, quelques années après, Napoléon ayant relevé les autels du Christ, Jacques Béranger fut nommé à l'une des principales cures d'Arras ; ses nièces se marièrent et devinrent de bonnes femmes de ménage, qui partagèrent leurs soins et leur tendresse entre leur vieil oncle et leur jeune famille.

Aujourd'hui, le tableau de la Vierge aux ruines se trouve dans le musée du Louvre.

Réné de Saint-Louis.

L'AVARICE ET L'ENVIE.

CONTE.

L'Avarice et l'Envie, à la marche incertaine,
Un jour s'en allaient par la plaine
Chez un méchant ou chez un fou,
Chez vous ou chez quelque autre, ou chez moi-même... en somme,
Elles allaient je ne sais où,
Comme le héron du *bonhomme* (1).
Bien que sœurs, ces monstres hideux
Ne s'aiment pas... ainsi tout le long de la route,
Sans se parler ils cheminaient tous deux.
L'Avarice, le dos en voûte,
Examinait ce coffret hasardeux
Pour qui sans cesse elle redoute ;
L'Envie aussi l'examinait, sans doute,
Comptant tous les écus dans son coffre entassés...
Chemin faisant, dame Avarice
Se répétait, pour son supplice :
« Je n'en ai point encore assez. »
De son côté, l'Envie au regard louche,
Lorgnant cet or, objet de tous ses soins,
Disait en se tordant la bouche ;
« Elle en a trop, car j'en ai moins. »
Chacune à sa façon méditait sur son coffre.
Soudain, Désir à leurs yeux s'offre ;
Désir, ce dieu puissant, qui seul peut exaucer
Tous les souhaits qu'on lui veut adresser.
Désir dit aux deux sœurs : « Mesdames,
» Je suis galant, vous êtes femmes,
« Choisissez donc tout ce qu'il vous plaira,
» Trésors, honneurs, *et cætera*,
» Surtout, expliquons-nous sans trouble :
» La première qui parlera
» Aura tout ce qu'elle voudra,
» La seconde en aura le double. »

(1) La Fontaine.

Vous jugez dans quel embarras
Ce discours mit nos deux larronnes :
Avares, envieux, que faire en pareil cas ?
Chacune des deux sœurs, en murmurant tout bas :
« Que me font, ô Désir, tes trésors, tes couronnes ?
» Que m'importent ces biens que m'accorde ta loi ?
» Une autre en aura plus que moi. »
Et chacune, à ce mot funeste,
D'hésiter sans savoir pourquoi.
Le Désir, dieu léger et leste,
Les donne au diable, jure, peste,
Et s'indigne de rester coi.
L'Envie, enfin, toujours implacable et cruelle,
Regarde sa sœur en grondant,
Puis tout à coup se décidant :
« Que l'on m'arrache un œil ! » dit-elle.

VICTOR HUGO.

REVUE DES THÉATRES.

La Belle aux cheveux d'or, féerie en quatre actes et en dix-huit tableaux, par MM. Cogniard frères.

La plate-forme d'un palais gothique. Un escalier spacieux descend aux jardins.

Il y avait une fois, dans un pays qui ne se trouve sur aucune carte, une jeune princesse nommée Rosalinde, *la Belle aux cheveux d'or*. Le jour du dix-septième anniversaire de sa naissance, l'oncle de la princesse, qui comme régent gouvernait le royaume, fit publier, du haut du grand escalier du palais, ces mots à son de trompe:

« Si quelque chevalier de haute lignée as-
» pire à la main de *la Belle aux cheveux*
» *d'or*, qu'il ait à se présenter pour entendre
» les conditions imposées à tout préten-
» dant... Une fois... deux fois... trois fois... »

Personne ne se présente... le régent est enchanté ; il gardera la couronne, ne devant la déposer qu'aux mains de l'époux de sa nièce. Le premier ministre, Sombre-Accueil, qui n'est autre que Zanetti, mauvais génie dégradé pour avoir déplu à Walla, sa souveraine, la méchante *fée du Désert*, est aussi enchanté ; il aime la princesse, et si elle ne peut être à lui, au moins elle ne sera pas à un autre. Mais comme tous deux se réjouissaient, on voit accourir un beau chevalier. Il dit se nommer Avenant, être le fils du roi *des mines d'or*. On lui lit le programme des conditions du mariage. « La première, c'est de purger le pays du géant Galifron, haut comme une tour, fort comme une armée, et dont les dents d'acier croquent un homme comme un singe croque une noisette. — La seconde, c'est d'aller à vingt lieues puiser un flacon de l'eau de

beauté et de l'apporter à la princesse ; cette eau est au fond d'une grotte défendue par des monstres hideux qui jettent feu et flamme. — La troisième, il faut offrir à la princesse un manteau royal où brilleront trois rayons de soleil... » Le prince, qui a accepté les premières conditions, hésite à celle-ci... car elle peut le mener loin. Enfin, son amour pour la princesse l'emporte... il accepte... *La Belle aux cheveux d'or* détache son écharpe, la passe au cou du prince, et il s'éloigne après avoir promis de vaincre ou de mourir.

Un intérieur rustique.

La fée du Désert ayant appris que Mirza, la *fée des Roseaux*, sa rivale en puissance, doit traverser les airs sous la forme d'une corneille, et sachant que dans ses travestissements elle n'est plus immortelle, a donné l'ordre à un de ses serviteurs de se transformer en aigle, de prendre la corneille dans ses serres et de la lui amener mourante. Elle vient l'attendre sous les traits, sous les vêtements, et dans la demeure d'une vieille femme, la mère Coqueluche. Jugez de l'étonnement de cette paysanne, lorsqu'en entrant dans sa chaumière, elle se voit entrer par une autre porte. « Par ma patronne! s'écrie-t-elle, voilà une vieille que je prendrais volontiers pour moi-même... Qui êtes-vous, ma bonne?... » demande-t-elle à la fée. Mais celle-ci se redressant, lui crie : « Silence, vieille! Tu me gênes, va-t'en! » La vraie mère Coqueluche disparaît sous la terre, et la fée *du Désert* sort pour guetter sa rivale.

Cocoli, l'écuyer du prince Avenant, avait, ainsi que son maître, passé la nuit dans cette chaumière. Cocoli, à force de galoper derrière le prince, a crevé un mulet avec lequel il a été élevé, son pauvre Têtu; il lui est apparu en songe, sur un nuage; il avait une couronne de roses sur la tête et lui a dit : « Cocoli, nous nous reverrons dans un monde meilleur! » Ce rêve horrible, ajoute le naïf écuyer, m'a fait dormir quatorze heures de suite. » En ce moment une voix du dehors crie : « Victoire! » et le prince arrive son arc à la main. « Un aigle, dit il, poursuivait une corneille dans les airs, j'ai tiré une flèche sur le roi des oiseaux, et il est tombé mort à mes pieds... mais, ô prodige! la corneille, voltigeant au-dessus de ma tête, m'a dit d'une voix douce : « Merci, prince Avenant, tu m'as sauvé la vie, je ne l'oublierai pas. » Je ne vois guère, continue le prince, quel service peut me rendre une corneille? — A moins, reprend Cocoli, qu'elle ne vous abatte des noix quand vous avez envie d'en manger... » La fée *du Désert*, toujours sous l'apparence de la mère Coqueluche, entre violemment dans la chaumière. « Malheur sur toi qui as tué l'aigle, mon serviteur, s'écrie-t-elle; prince Avenant, malheur sur toi! » Cocoli riait aux éclats et allait traiter la vieille d'importance, lorsqu'elle disparaît sous terre, et, en même temps, la vraie mère Coqueluche reparaît à la place où elle s'était abîmée. Elle ne comprend rien à ce que lui dit Cocoli au sujet de son aigle, elle qui n'a jamais eu qu'un caniche. « Je te pardonne, lui dit le prince, à condition que tu me diras la route qui conduit à l'habitation du géant. » La vieille la lui indique avec effroi, et le prince part, suivi de son écuyer.

Un paysage. A gauche, l'entrée de la maison de Galifron.

Arrivés devant la porte, qui ressemble plutôt à un arc de triomphe, Cocoli tire la sonnette... elle rend un son formidable. Le fils du géant paraît... C'est Nini : il a cinq ans, six pieds de haut, porte un bourrelet, et la trompette avec laquelle il joue, est un énorme cor de chasse. Le prince lui remet son gant en signe de provocation, Nini va le porter à son père. Mais Cocoli commence à trembler pour son maître.

« Si vous reculiez ? lui dit-il. — Et les serments que j'ai faits à la dame de mes pensées ? répond le prince avec dignité. — Peuh !... reprend Cocoli, les serments... c'est bien usé ! — Écoute mes volontés dernières. — Quelle situation dramatique ! dit le fidèle écuyer. — Tu remettras à Rosalinde cet anneau orné d'une topaze brûlée. — Je vous le promets, si, selon toute probabilité, vous êtes mangé par le géant. — Je ne peux pas dire à ma dame de venir pleurer sur ma tombe, reprend le prince... ce serait difficile... » On entend des fanfares, un gant colossal vient tomber aux pieds du prince, qui essaie vainement de le ramasser. Le géant paraît... d'un geste menaçant il fait signe au prince de le suivre... et tous deux s'éloignent.

Cocoli, qui se croit obligé, quand il sera de retour dans le royaume des *mines d'or*, de rendre compte au roi du massacre de son jeune maître, monte sur une chaise et regarde le combat; mais voyant l'énorme cimeterre du géant levé sur le prince, il se cache la figure dans ses mains. (Une corneille traverse le théâtre.) « Ça doit être fini, dit-il relevant timidement la tête. Non, non ! s'écrie-t-il avec joie : petit prince vit encore ! il a paré le coup ; une corneille voltige au-dessus de la tête du géant, elle lui déchire le visage, elle lui crève les yeux, le prince frappe toujours, le géant tombe... nous sommes vainqueurs !... Il est bien tué, n'est-ce pas ? demande-t-il au prince qui entre traînant le cimeterre du géant. — Je lui ai tranché la tête. — Alors toutes mes craintes se dissipent. — Mon courage seul n'eût pas suffi, dit Avenant; mais un bon génie veillait sur moi. — Ah ! oui, la corneille !... Tiens, la voilà ! » (La corneille paraît sur un buisson et se transforme en une jolie fée.) « Prince Avenant, lui dit-elle, tu vas être exposé à de nouveaux dangers, je veux te venir en aide. » Elle frappe la terre... Une foule de petits forgerons paraissent armés de marteaux; les uns amènent une enclume, les autres une forge; celui-ci va arracher avec des tenailles une des dents incisives du géant, dont ses camarades font une épée; puis avec sa baguette, la fée frappe l'enclume qui devient un char, dans lequel elle s'éloigne, traînée par les petits forgerons. « Ne perdons pas la tête, dit Cocoli. — Non, répond le prince; allons la déposer aux pieds de la belle aux cheveux d'or. »

Les bords d'un lac. On voit l'entrée d'une grotte d'un aspect sinistre. — Il fait nuit.

Walla entre; elle appelle Arcam, Mac-Frega... Les sorcières paraissent. « N'oubliez pas, leur dit-elle, que vous seriez livrées aux plus affreux supplices, si un mortel parvenait à dérober une seule goutte de l'eau de beauté réservée aux divinités seules. » Les sorcières promettent d'exciter contre le prince tous les monstres qui sont sous leurs ordres. Walla et les sorcières s'éloignent.

Le prince s'avance dans une barque, des démons veulent croiser le fer avec lui, l'épée enchantée les disperse; Phégor, le démon de la nuit, plane dans les airs et vient fondre sur Avenant, l'arme magique le fait fuir comme les autres. Le serpent de feu sort de la grotte et rampe vers le prince; à la vue de l'épée, il se tord, s'enfuit... et la barque entre sans obstacle.

Arrivé au fond de la grotte, Avenant appelle la nymphe de ces lieux et lui demande sa protection. La nymphe paraît, assise dans une coquille, entourée de naïades. Une d'elles vient prendre le flacon que le prince Avenant tient à la main et l'emplit de l'eau de beauté. « Reçois cette eau pour prix de ton courage, dit la nymphe en lui remettant le flacon; mais tu as sauvé les jours de Mirza, ma sœur chérie, et je veux faire pour toi plus encore. Je sais que la troisième épreuve exige que tu parviennes jusqu'aux régions célestes... j'ordonne qu'une trombe d'eau te soulève et te fasse toucher aux astres. A moi, dauphins ! gé-

nies des plaines liquides!... Obéissez à votre reine!... » Elle étend sa baguette de corail... aussitôt la barque du prince se transforme en une coquille de nacre, des dauphins apparaissent, et faisant jaillir l'eau de leurs narines, forment une trombe qui enlève le prince dans les airs : des nymphes, sur des animaux aquatiques, des dauphins, des cygnes, sortent des eaux pour assister à ce spectacle.

Au fond, des volcans, des minéraux, des arbres et des plantes d'une nature étrange. Des ananas et des tournesols immenses s'élancent des bords d'un torrent qui roule des eaux d'or. A gauche la maison du docteur Ignis, construite de minéraux brillants. Devant cette maison est un banc sur lequel Avenant est évanoui.

Le docteur, sa fille Incandescente et les habitants du pays entourent le prince. « Oui, enfants du soleil, dit Ignis, la terre est habitée, l'espèce d'animal que vous voyez a été déposé sur ces rives par la dernière trombe d'eau qu'a pompée notre astre. Grâce à mes connaissances physiques, j'ai établi autour de lui une température éthérée qui lui permet de vivre à trente-quatre millions cinq cent mille lieues de sa terre natale. — Sapristi, qu'il fait chaud! dit le prince en s'éveillant, ouvrez les fenêtres! Êtres bizarres qui m'entourez, ne pourriez-vous me procurer un peu d'air? » Les jeunes filles l'éventent. « Pourriez-vous me dire quelle est cette chaude province? — Le soleil, répond le docteur. — Je suis dans le soleil! s'écrie le prince, et je ne suis pas rôti, consumé, carbonisé! — Grâce à moi, répond le docteur. — Ah! votre nom, que je le grave sur mes tablettes! — Je suis le docteur Ignis, premier médecin ordinaire du grand Phébus XIV, notre roi. Heureusement pour vous, nous sommes au plein cœur de l'hiver, et le thermomètre ne marque que douze cents degrés aujourd'hui.. nous grelottons. — Frileux!... Quant à moi, je ne vous cache pas que je bous. — Je compte vous présenter au grand Phébus XIV. — Sur terre, le soleil passe pour être bienfaisant, et j'ai une demande fort risquée à lui faire. — Vous pouvez la risquer; mais, dès qu'il paraîtra il faudra lui tourner le dos. — Une posture aussi inconvenante! — Il est défendu de regarder le soleil en face. — C'est vrai, je l'avais oublié. — Je jouis de ce droit glorieux, ajoute le docteur; sa majesté m'a fait l'honneur de me décorer de l'ordre des lunettes bleues. Vous êtes arrivé pour la fête qui se prépare, ajoute le docteur. Selon les lois immuables des puissances célestes, la lune doit se rencontrer officiellement avec son mari, et l'embrasser en présence de tous les astres. — Comment cela?... — Phébus et la lune, répond Incandescente, faisaient très-mauvais ménage, ils se sont séparés de disques, de corps et de biens... c'est depuis cette époque que l'un se couche quand l'autre se lève. — Cependant, vous dites qu'ils vont s'embrasser, reprend le prince. — Affaire de décorum. Le tribunal céleste de première instance a exigé cette formalité pénible, qui, du reste, ne se renouvelle qu'une ou deux fois l'an, et alors la lune se montre très-méchante envers son mari... elle lui fait perdre pour un moment cet éclat dont il est si fier... elle se donne le plaisir de l'éclipser. — Voilà donc d'où viennent les éclipses? dit le prince étonné. Belle Incandescente, ajoute-t-il, j'ai soif, je brûle... si vous aviez quelques fruits. — C'est facile... voici un pommier. (Elle va lui cueillir une pomme.) — Oh oui! qu'elle soit grise ou du Canada, je la croquerai avec passion. — Tenez! — Des pommes cuites! s'écrie le prince. — Je vous les offre telles que l'arbre les produit. — Elles viennent toutes cuites? — Sans doute, comme les autres fruits. — Mais alors vos poules, si vous en avez, doivent pondre des œufs durs. — Est-ce que cela peut être autrement? — Ils ignorent l'œuf à la coque! se dit à part lui le prince... Mais ce n'est pas un pays,

c'est un four ! s'écrie-t-il. — Silence ! lui dit Incandescente. Voici le roi, retournons-nous ! »

Le roi arrive précédé d'un peloton de soldats qui reste au fond ; tous les personnages lui tournent le dos, excepté le docteur et le Méridien. « Sujets et sujettes rayons, mâles et femelles, dit Phébus, c'est aujourd'hui la fête de l'éclipse, jour où je subis la déplorable corvée d'embrasser ma femme aux yeux de l'univers céleste. J'étais autrefois un excellent mari ; mais la lune, mes enfants, est devenue jalouse, elle n'a pas voulu comprendre que d'être en représentation continuelle, ce serait à périr d'un ennui immortel, si je n'avais la consolation de me dissimuler quelquefois derrière un nuage... avec une comète ou une étoile... Mais, quoi de nouveau, Méridien ? lui demande le roi. — Sire, il n'y a rien de nouveau dans le soleil. — Que me disait donc le docteur, qu'un insecte de la terre... — Sire, le voici ! répond Ignis en poussant le prince. — Avance ! dit le roi. — Recule ! dit le docteur. — Permettez, reprend le prince, ces deux commandements se contrarient. — Eh bien ! avance en reculant ! (Il recule dans la direction du roi.) — Suis-je près de vous, ô grand Phébus ? — Tu es très-bien. Mais ce n'est pas un insecte, dit le roi au docteur, c'est une créature, il parle la langue du soleil. Parle, jeune étranger. (Le prince salue en lui tournant le dos.) Quelle idée se fait-on de moi sur ton petit globe ? — Sire, je n'ose. — Parle avec franchise, ou je t'asphyxie d'un regard. — Eh bien, Sire, on prétend que vous avez des taches. — Mais c'est fort impertinent. — Ce n'est pas moi, Sire, ce sont des astronomes, des fous. — Je te charge de démentir ces bruits, et si l'on continue à mal parler de moi sur la terre, j'en détourne mes rayons. Quel motif t'amène ? — Je crains d'être indiscret. — Je t'y autorise. — Sire, quel espoir vous faites luire à mes yeux ! — Je luis pour tout le monde. » Le prince demande ses trois rayons de soleil. Phébus, pour ne pas appauvrir le trésor public, les prend sur ses rayons secrets. Méridien les remet au prince dans un étui d'or. Il ne s'agit plus pour Avenant que de retourner sur la terre... mais comment ? Voilà l'embarras. Phébus se rappelle qu'il a, dans une aspiration trop forte, pompé une foule de grenouilles dont il veut se débarrasser en les renvoyant sous forme de pluie. Le prince accepte de partir avec cette caravane. « Midi va sonner... midi sonne ! » dit le Méridien. On entend douze coups de tamtam... le docteur annonce la Lune. On aperçoit son disque. La Lune paraît, suivie de quatre étoiles. « Madame, lui dit son époux, je vais vous donner l'accolade conjugale... tâchons de bien faire les choses, et n'oublions pas que du haut du firmament, cinq cents millions d'étoiles nous contemplent ! » La Lune s'approche du Soleil, elle penche sa tête devant le visage de Phébus, qui se trouve masqué. L'obscurité devient profonde, la comète et les étoiles paraissent dans les airs. On voit entrer une foule de grenouilles qui se mettent à sauter autour du prince. « Voilà mes compagnons de voyage, dit-il. L'éclipse devient complète... éclipsons-nous ! » Il s'abîme avec les grenouilles.

Une chambre du palais de la Belle aux cheveux d'or.

L'oncle de la princesse et Sombre-Accueil se réjouissent, le prince n'a pas reparu. « Il avait bien commencé en tuant le géant, dit Sombre-Accueil ; mais devant les monstres du lac, que vouliez-vous qu'il fît ?... — Qu'il mourût ! répond l'oncle. — Il est mort !... le pouvoir vous reste ! — Et je reste au pouvoir ! » On annonce l'écuyer du prince. Rosalinde vient le recevoir. Cocoli entre tout de noir habillé. « Mon maître, dit-il à la princesse, après avoir pourfendu le géant, avait pénétré dans la grotte des fées ; au milieu de ces horribles serpents, il risquait une mort

sûre... il n'en est pas sorti! Avant d'aller raconter cette fâcheuse nouvelle au roi des *Mines d'or*, j'avais un dernier devoir à remplir... « Prends cette topaze brûlée, m'a dit mon prince, et si je succombe, porte-la à la dame de mes pensées. » Il a succombé!... voici la topaze brûlée. » Cocoli présente la bague à la princesse. « Merci, cher Avenant, d'avoir pensé à moi, dit-elle; je jure sur cette bague de ne jamais me marier. »

On entend une musique guerrière... c'est le prince Avenant qui s'avance, suivi de quatre pages, dont l'un porte un flacon, l'autre un étui d'or, les deux autres ne portent rien. Il vient tomber aux genoux de Rosalinde; puis se tournant vers l'oncle, qui essaie de faire bonne contenance: « Vous m'avez dit: Pour posséder *la Belle aux cheveux d'or*, il faut m'apporter la tête du géant Galifron. » Cette tête est déposée sous le vestibule de votre palais. Vous m'avez dit: « Il faut aller puiser à la grotte des fées l'eau de beauté qu'aucun mortel n'a pu posséder encore. » Voici un flacon de cette eau merveilleuse. Enfin, vous avez ajouté: « Il faut orner le manteau de la princesse de trois rayons de soleil. » Les trois rayons demandés sont enfermés dans cet étui d'or. »

Vous croyez peut-être, mesdemoiselles, qu'il ne s'agit plus que de voir passer en triomphe le prince Avenant, donnant la main à la princesse Rosalinde et la conduisant sur un trône pour assister aux danses, aux jeux qui se donnent en l'honneur de leur mariage, auquel vient assister la bonne Mirza, *la fée des Roseaux?* Eh bien, non! Walla, *la fée du Désert*, a rendu sa faveur au mauvais génie; Zanetti, tous deux réunissent leurs pouvoirs magiques, Walla, pour épouser le prince Avenant, qu'elle aime à cause de son courage, et Zanetti pour épouser la princesse, qu'il aime toujours. Les jeunes gens sont séparés, on emploie sur eux toutes les séductions, ils résistent à toutes, et parviennent à se réunir... mais le prince perd son arme enchantée, il va succomber sous le fer de Zanetti... Mirza paraît... ils sont sauvés!

Cependant l'oncle de la princesse s'est emparé de la couronne; de plus, il a détrôné le roi *des Mines d'or*... Comment feront les protégés de la bonne fée pour reconquérir leurs royaumes? Mirza les conduit chez M. *le Vent* et chez madame *la Pluie*, elle leur demande leur assistance. Ils l'accordent. Aussitôt le prince envoie un héraut d'armes dire à l'usurpateur qu'il ait à restituer les deux royaumes, sinon il se présentera seul et taillera l'armée en pièces. L'usurpateur rit beaucoup de cette bouffonnerie. L'armée aussi riait beaucoup, lorsqu'en effet on voit le prince Avenant qui s'avance seul. Mais aussitôt le vent renverse les arbres, les tentes, et balaye les soldats; la pluie les aveugle et les inonde... l'usurpateur est vaincu... Comme il n'était mauvais qu'excité par son ministre Sombre-Accueil, il devient le meilleur homme du monde.

Nous nous trouvons dans le jardin des fées, devant un palais enchanté, où l'on voit Mirza entourée de naïades, de nymphes, de génies; le prince et la princesse viennent s'agenouiller devant la fée, puis, prenant place à ses côtés, ils assistent à une procession triomphale, composée des grands seigneurs du royaume de *la Belle aux cheveux d'or*, des chevaliers, des pages, des dames, des troupes de différentes armes, et des hommes, des femmes et des enfants du peuple portant à la main des palmes et des rameaux.

Les décorations, les changements à vue, les costumes, font de cette pantomime un très-curieux et très-beau spectacle.

Mme J. J. Fouqueau de Pussy.

MÉLANGES.

LE DAHLIA.

M. Cavanilles, directeur du jardin botanique de Madrid, avait décrit et figuré en noir trois espèces de plantes nouvelles venues du Mexique en 1791. Il leur avait donné le nom de *dahlia*, d'André Dalh, botaniste suédois; mais ces dahlias étaient à fleurs simples et de petites dimensions, tellement qu'en les voyant dans cet état presque sauvage, on aurait de la peine à les reconnaître pour les ancêtres des dahlias de nos jardins, si beaux, si luxuriants sous la main de nos habiles horticulteurs.

Les dahlias étaient inconnus en Europe; ceux cultivés dans le jardin de Madrid y seraient peut-être restés et auraient été perdus par suite des événements dont cette ville, dont ce jardin même furent le théâtre, si en 1801, M. Thibaut, attaché à l'ambassade de Lucien Bonaparte, n'avait eu la pensée d'en enrichir son pays. Profitant d'un courrier des dépêches que l'ambassadeur envoyait à Paris, il le chargea, moyennant la somme de vingt francs, d'un paquet de tubercules enveloppés d'un linge mouillé, en le priant de le remettre à l'illustre professeur, André Thouin.

M. André Thouin sachant que ces plantes étaient originaires du Mexique, les mit d'abord en serre chaude, où elles réussirent complétement. Il les fit ensuite passer en serre tempérée, de là dans l'orangerie, enfin il les confia à la pleine terre, suivant son système, que les plantes de la zone torride peuvent être acclimatées en France, en les faisant passer successivement par des températures moins élevées, surtout lorsqu'on peut les multiplier par leurs graines.

Le dahlia est une grande plante vivace, à racines tuberculeuses, à tiges herbacées. Il y en a de simples et de doubles. On compte plus de cent cinquante variétés doubles, dont quarante sont très-belles et très-distinctes les unes des autres. Il y a en tout environ trois cent vingt variétés de dahlias.

Depuis 1808, cette magnifique plante était passée de la serre chaude dans la pleine terre, et se faisait distinguer au milieu des arbrisseaux les plus recherchés par le luxe de sa végétation, quand tout à coup le cultivateur reconnut que le dahlia appartenait à la même famille végétale qui avait fourni le topinambour; il interrogea ses racines tuberculeuses, et vit qu'elles renferment une substance farineuse et sucrée qui peut fournir un aliment aussi sain qu'agréable. En effet, la pulpe blanche du tubercule des dahlias, crue et coupée par tranches, a le goût du topinambour, une saveur qui approche de celle de l'artichaut, de l'amande, du pignon doux, et un arome qui rappelle le fruit du cognassier. Cuite sous la cendre, la racine du dahlia perd un huitième de son volume, l'écorce se détache facilement, et la pulpe prend une saveur légèrement sucrée qui n'a plus rien d'aromatique. Coupée en tranches et cuite à l'eau, elle offre un mets agréable et fort appétissant; préparée à la sauce blanche, elle rappelle le goût de l'asperge, accommodée de la même manière. Le dahlia se prête à toutes les fantaisies du cuisinier, mais il faut avoir soin de le dépouiller de son eau de végétation.

Les graines du dahlia, semées en mars, transplantées en juin et bien fumées, produisent chacune cinq ou six tubercules de la grosseur d'un œuf. Le tubercule, planté comme la pomme de terre, se multiplie encore davantage. Les racines cuites à la vapeur ou bouillies, sont mangées avec plaisir par les moutons, les vaches et les chevaux; les feuilles peuvent aussi servir de nourriture aux bestiaux; les tiges sont un bon engrais.

Enfin, de cette riche fleur, tout est beau et tout est utile.

***

CORRESPONDANCE.

Déjà le 15 octobre! déjà de froides matinées, déjà de longues soirées! Adieu les feuilles et les fleurs!... cela serait triste, si chaque saison n'amenait ses consolations, ses plaisirs et ses espérances... Les matinées sont froides?... étudions, travaillons; l'intelligence est plus vive, plus libre, nous apprendrons mieux. Les soirées sont longues? nous serons plus longtemps en famille, autour de cette grande table où les causeries sont si bonnes à l'esprit et au cœur. Les feuilles et les fleurs s'en vont? nous pouvons les retenir en les imitant... ce ne sera qu'une illusion, j'en conviens, mais c'est toujours cela... et puis nous savons que le printemps reviendra et nous donnera la réalité. D'ailleurs, est-ce que nous n'éprouvons pas un grand intérêt à essayer d'imiter la nature? Est-ce que nous ne sommes pas bien fières, quand nous y avons réussi, et que, grâce à nous, les fleurs de la chapelle de la Vierge ont été renouvelées, que nous avons égayé le cabinet de notre père, que nous avons entouré de feuillages et de fleurs ce long tuyau de poêle si disgracieux dans une salle à manger?... Je ne dis pas tout encore; si nous voulons ajouter une fleur à notre coiffure, à notre robe de bal... Eh bien! voilà où j'en voulais venir... à t'apprendre à faire des fleurs en papier. Mais ne va pas t'effrayer de la longueur de la première leçon, elle renferme toutes les difficultés; les autres leçons ne seront plus que courtes et faciles à suivre. Après ce petit préambule, pour te disposer favorablement, je commence par la fleur qui brille encore dans nos parterres, afin que tu puisses comparer ta fleur avec celle du jardinier.

DAHLIA.

Il te faut d'abord, pour établir ton industrie: une petite table sur laquelle tu placeras des petits cartons de différentes grandeurs, pour contenir chacun des objets que je vais t'énumérer ici.

Un petit pot dans lequel il y a eu de la pommade. Mets-y quelques morceaux de gomme arabique, jette dessus de l'eau chaude; puis, quand la gomme est fondue, délayes-y un peu de farine (1).

Un petit pinceau, à peindre, du prix de dix centimes, que tu places dans ce pot.

Une grosse de feuilles de dahlias assorties, 60 centimes.

Une douzaine de boutons de dahlias, 30 centimes.

Une petite botte de fil d'archal, très-fin, long de 6 centimètres. Donnons-lui le n° 1.

Une petite botte de moins fin, long de 12 centimètres. N° 2.

Une petite botte de plus gros, long de 24 centimètres. N° 3.

Une bobine de soie plate, vert-pistache.

Du papier coquille blanc, rose, rouge, ponceau, violet, jaune orange ou paille, pour faire les dahlias selon ta fantaisie, de 20 à 25 centimes la feuille.

Une carde de ouate.

Du papier vert-pistache, deux feuilles pour 5 centimes.

Du papier vert-bois à 5 centimes la feuille.

Du papier gros-vert, glacé, 10 centimes la feuille.

Une grosse pelote recouverte en percale.

A présent que ta petite table est couverte de tous ces objets, suis-moi avec ta patience et ton intelligence si bien connues, et pardonne-moi les répétitions de mots, elles serviront à mieux me faire comprendre.

(1) Ce mélange peut raccommoder le plâtre, la porcelaine.

Prends du papier vert-pistache, taille le modèle n° 1. Le chiffre arabe qui est entre deux parenthèses, t'indique qu'il ne faut tailler qu'une fois ce modèle.

Du papier gros-vert glacé, dont tu tailles deux fois le modèle n° 2.

Du papier ponceau (je suppose que tu veuilles faire un dahlia de cette couleur), avec ce papier tu tailles deux fois les modèles n°s 3—4—5, et trois fois le modèle n° 6.

Du papier vert-pistache, avec lequel tu tailles une fois le modèle n° 7.

Du papier gros-vert glacé, avec lequel tu tailles une fois le modèle n° 8.

Tu places ce modèle sur ta pelote, du côté du glacé, et, avec ton dé à coudre à ton doigt, tu appuies sur l'envers de ce papier pour faire récoquiller les pointes des cinq pétales.

A présent, prends tous les modèles qui ont une étoile, avec tes ciseaux détache chaque pétale comme ceux du modèle n° 6, plie les deux côtés de chacun de ces pétales comme ceux de ce modèle n° 6. Pour bien faire, n'emploie que le pouce et l'index de ta main gauche, en appuyant légèrement, de manière que le pli soit entr'ouvert du côté de la pointe du pétale, tandis que, avec le pouce de ta main droite, tu appuies fortement sur le bas du pétale, de manière que le pli soit fermé.

Prends du papier vert-pistache avec lequel tu coupes des bandes sur les modèles 1 et 2, n° 9. Pour avoir plus vite fait, replie ce papier en quatre ou six dans la longueur de la feuille; prends du papier vert-bois, tailles-en des bandes sur le modèle 3, n° 9. Tout cela est-il préparé? Commençons.

Prends un brin de fil d'archal n° 2, forme un petit crochet à l'une de ses extrémités, entoure ce crochet de ouate jusqu'à ce que tu aies une boule de la grosseur d'une petite aveline; couvre-la du modèle n° 1, dont tu rapproches les quatre angles autour du fil d'archal; là, avec la soie vert-pistache, tu les arrêtes au bas de cette boule. Ceci forme le *cœur* du dahlia.

Prends un peu de ouate et tourne-la autour de ce fil d'archal.

Prends une bande de papier n° 2, mouille-la en l'appuyant sur ta lèvre inférieure, colle cette bande sous le cœur du dahlia, tiens fortement le haut de ce fil d'archal entre le pouce et l'index de ta main droite, fais tourner ce fil d'archal entre tes doigts, pour qu'il se couvre, en spirale, de la bande de papier, tandis que tu la diriges de ta main gauche. Quand le fil d'archal est couvert, tu déchires le papier, le portes à ta lèvre et le colles au bas de ce fil d'archal.

Avec ton petit pinceau, enduis de gomme la partie du cœur qui se trouve le plus près du fil d'archal, introduis ce fil d'archal dans le carré qui est au milieu d'un des deux modèles n° 2. Prends ce fil d'archal de ta main gauche, forme de ta main droite un cercle en joignant le pouce et l'index, ouvre ce cercle, avec ta main gauche passe ce fil d'archal au milieu, referme ce cercle autour du modèle n° 2, en l'appuyant sur le cœur, de manière à ce qu'il s'y colle à la gomme dont tu l'as enduit, et que ses pétales soient comme attachés sur le cœur.

Enduis de gomme le dessous du premier modèle n° 2, près du fil d'archal; introduis ce fil d'archal dans le carré qui est au milieu du deuxième et dernier modèle n° 2 (en ayant soin de contrarier les pétales), rapproche le dernier du premier modèle, afin qu'il s'y colle à la gomme, et rapproche-le du cœur, par le même moyen employé pour le premier n° 2.

Enduis de gomme le dessous de ce dernier modèle, introduis le fil d'archal au milieu des carrés des deux n°s 3 — des deux n°s 4 — des deux n°s 5 et des trois n°s 6, toujours en enduisant de gomme le dessous du dernier placé, toujours en con-

trariant les pétales, et toujours en passant le fil d'archal au milieu du cercle formé par le pouce et l'index de ta main droite, afin que ces modèles se collent à la gomme, mais les nos 3, 4, 5 et 6, ne doivent pas être du tout relevés autour du cœur.

Enduis de gomme le dessous du dernier modèle n° 6, introduis le fil d'archal dans le modèle n° 7.

Enduis de gomme le modèle n° 7, introduis le fil d'archal dans le modèle n° 8, de manière que les cinq pétales que tu as recoquillés rabattent du côté opposé au dahlia.

Tiges pour les feuilles.

Prends un brin de fil d'archal n° 1, une bande de papier n° 1, appuie sur ta lèvre une des extrémités de cette bande, entoures-en le fil d'archal; enduis de gomme une certaine longueur de cette tige, appuie-la fortement sur l'envers, au milieu d'une des feuilles, et laisse sécher. Lorsque tu as ainsi monté trois feuilles, tu réunis les trois tiges en les entourant grossièrement avec de la soie, puis ces trois tiges n'en formant plus qu'une, tu l'entoureras d'une bande de papier n° 2, à partir de l'endroit où les tiges se réunissent, et continueras jusqu'au bas.

Tu formeras ainsi quatre tiges de trois feuilles chacune et d'inégales grandeurs, en plaçant les plus petites, les plus pâles, au sommet de la branche, et les plus grandes, les plus vertes, au pied de cette branche.

Bouton de Dahlia.

Tu prends un brin de fil d'archal n° 2; tu y attaches, avec de la soie, la tige du bouton, à laquelle tu ajoutes quelques feuilles montées. Tu la couvres de ouate de manière à ce qu'elle soit moins grosse que la tige de la branche du dahlia, et tu l'entoures d'une feuille de papier n° 2.

Branche de Dahlia.

Tu prends un brin de fil d'archal n° 3, avec la soie tu y attaches le dahlia; tu couvres ce fil d'archal avec de la ouate, tu prends une bande de papier n° 3, tu la mouilles sur ta lèvre et tu la colles pour en entourer ce fil d'archal, 10 centimètres plus bas déchire ton papier et colle-le, en le mouillant sur ta lèvre; si cela ne réussit pas, mets-y un peu de gomme avec ton pinceau; ajoute le bouton et ses feuilles, en les attachant avec de la soie; reprends la même bande de papier et recouvres-en le fil d'archal, à partir de l'endroit où tu as attaché le bouton et ses feuilles; 5 centimètres plus bas déchire ton papier et colle-le; ajoute, à droite et à gauche, deux tiges de chacune trois feuilles, reprends la même bande de papier et couvres-en la branche jusqu'au bas, où tu la colles avec un peu de gomme.

Maintenant, rabats la tête de ce dahlia. La seule difficulté de ce travail, c'est de tourner les tiges entre le pouce et l'index de la main droite de manière à bien serrer le papier sur les tiges en le dirigeant de la main gauche; pour cela il faut de l'habitude... mais tu m'as dit : « Je n'ai pas la tête dure, apprends-moi à faire une fleur, et je saurai les faire toutes. » Si tu réussis, je t'enverrai d'autres modèles.

Le n° 10 te représente un dahlia et son bouton.

A présent, ma chère, tu peux faire une couronne de dahlias blancs pour la suspendre à la chapelle de la Vierge. Tu peux orner de dahlias de toutes les couleurs les vases du cabinet de ton père, ainsi que les jardinières du salon. Ta bonne maman ira faire des visites exprès pour montrer cette riche fleur attachée comme une rosette au côté gauche de son chapeau, et, au premier bal, tu pourras mettre un dahlia rose dans tes cheveux.

C'est rue Mauconseil que l'on trouve tout ce qu'il faut pour faire ces fleurs.

Revenons à nos broderies.

Le n° 11 est un dessin de col qui se brode au plumetis, se borde d'un point

d'échelle, se festonne, et se garnit d'un picot. Ces petits ronds sont des œillets.

Le n° 12 est la manchette.

Si tu trouves ce dessin trop long, ne fais que le premier rang de fleurs et de feuilles.

Le n° 13 est un dessin de mouchoir qui se brode en points de cordonnet et se festonne.

Le n° 14 est un écusson qui se brode au passé et au point d'armes. Ce pointillé se couvre de petits nœuds.

Tu peux aussi le broder au plumetis; ce pointillé sera formé de trois points très-rapprochés et formant un petit pois.

Ce dessin se brode au coin d'un mouchoir d'homme. Sur l'un des écussons on met l'initiale du nom de famille et sur l'autre ces épées ou cette ancre. Si la personne à laquelle tu destines ce mouchoir n'est ni dans la marine, ni dans l'armée de terre, tu brodes deux initiales, celle du petit nom et celle du nom propre.

Tu peux aussi simplifier ce dessin en ne faisant pas ce qui est au point d'armes.

Ces écussons se brodent aussi en coton de couleur, sur les mouchoirs d'hommes à vignettes.

Il est fort distingué de ne faire qu'un point arrière ou un point à jour pour ourler un mouchoir de batiste et de broder cet écusson à l'une des cornes.

Le n° 15 est un dessin de dentelle au crochet.

Le n° 16 est un chien courant.

Le n° 17, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin.

Sur cette grosseur de canevas, il se brode en laine, et peut servir pour pelote.

Sur canevas de soie noire, ce chien n'est long que de 5 centimètres; il se brode en soie pour être placé sur un souvenir, un portefeuille, un portecartes de visites, et sur un rouleau pour serviette.

Le n° 18 est un rébus qu'il te sera facile de deviner. Quant au dernier, en voici l'explication :

Une laie — un tableau — une voyelle — une laie — des livres — un dais — un petit écolier à genoux ayant les oreilles d'âne.

Tout cela veut dire :

Les tableaux sont les livres des ignorants.

Maintenant, causons un peu... politique par exemple; mais dans ce cas je ne serai qu'un écho... Voici donc ce que j'ai entendu dire un de ces premiers soirs de pluie, autour de cette table ronde, dans une de ces réunions de famille que j'aime tant! « Vous savez ce qui se passe en Suisse? demanda une jeune mère. — Oui, répondit une grand'maman. Chaque canton veut forcer le canton voisin à faire sa volonté. Voilà bien l'état des républiques! jamais le repos nécessaire à améliorer les lois, les institutions du pays, ni le bien matériel et intellectuel des peuples! — L'Angleterre est très-malheureuse, reprit une bonne tante, des banqueroutes dont les chiffres élevés nous étonnent, nous autres Français; la misère, la famine, l'émigration de l'Irlande... — Des familles anglaises viennent chez nous passer ces temps de calamité; elles y trouveront une vie meilleure et moins chère, un ciel moins rigoureux, des habitants moins égoïstes... La rue de la Paix et le Palais-Royal sont depuis quelques jours pavés d'Anglais. — Et notre Saint-Père, dit la jeune mère, quel amour, quel dévouement, quel enthousiasme il inspire! Notre siècle aura vu de grandes choses! Un pape donnant gracieusement aux Romains ces libertés que les peuples payent ordinairement si cher! et les souverains de l'Italie s'unissant avec le pape, et tous les Italiens criant : Vive Pie IX! — Oui, ajouta la grand'maman, Sa Sainteté non-seulement à son avénement a ouvert les prisons aux condamnés politiques, mais elle a encore rendu aux Juifs la liberté religieuse. Ils n'avaient pu, sous l'ancien gouvernement, obtenir la permission de choisir un successeur à leur grand rabbin, qui était mort. Grâce à l'esprit de tolérance de Pie IX, l'installation d'un nouveau rabbin a eu lieu. Il est né à Jérusalem, et sa génération re-

monte, dit-on, à dix siècles, dans la suite non interrompue d'aïeux lévites. Le jour de son installation dans la vieille synagogue, qui est une salle oblongue, dont les murs sont couverts de textes hébreux, après les cérémonies d'usage, une prière pour le pape, composée par le nouveau rabbin, a été récitée. Cette prière, dans le rhythme des Psaumes, est écrite dans l'hébreu le plus pur... Je vais vous en lire la traduction. » Et prenant un journal, la bonne maman lut tout haut :

« Tu es le Seigneur des armées, ô Dieu! et là force t'appartient.

» Tu as élevé l'auteur des bonnes œuvres, tu nous as donné un roi qui te ressemble.

» Qui est-ce qui ne voit pas que la lumière est venue? et que la liberté a brillé pour ceux qui étaient dans l'esclavage?

» Dans Rome le Seigneur est loué publiquement, les louanges du Seigneur sont aux portes de Rome.

» L'espoir d'Israël n'est ni dans la lance ni dans le bouclier, il est dans la volonté de Jéhova.

» Naguère encore Isreël était un oiseau qui ne savait où poser son pied, et voilà qu'une branche s'est trouvée pour son repos.

» O collines de l'Italie, réjouissez-vous! la piété et la justice se sont donné un baiser!

» Les enfants d'Israël combattront dans tes rangs, ô Italie! ils seront en sentinelle sur tes remparts.

» Qu'on le raconte dans les îles lointaines; que les œuvres du roi juste soient connues.

» Il a ouvert la porte du cachot, sa main s'étend jusqu'au bas peuple.

» Il a maintenu la balance en équilibre; puisse son pays avoir de l'or et du blé!

» Car la raison vient de toi, ô Seigneur! et toi seul peux dissiper l'erreur. »

— C'est bien beau! dis-je; des Juifs prier pour un pape, cela ne s'est jamais vu. — Ce pape-là fera plus de catholiques par sa tolérance, que quelques-uns de ses devanciers n'en ont fait par leurs persécutions, ajouta un grand-père qui nous écoutait, et bientôt les Juifs, au lieu de prier pour lui, prieront avec lui. — *Amen!* répondit la grand'maman. — Mais, s'écria un écolier, qui donc menace notre Saint-Père, que les enfants d'Israël s'offrent d'être en sentinelle sur les remparts? — Il y a quelques mois, répondit le grand-père, une conspiration contre le pape a été découverte par un homme du peuple. Aussitôt les Romains se sont formés en garde nationale, et le Saint-Père a pu dormir tranquille, gardé par ses enfants. Sur ces entrefaites, des troupes autrichiennes qui, d'après le congrès de Vienne, doivent occuper la citadelle de Ferrare, se sont avisées de venir occuper la ville. Cette démonstration hostile a humilié, exaspéré les Italiens; Bologne, Florence, se sont aussi formées en garde nationale. Le roi de Piémont a pris parti pour le pape, et voilà tous les Italiens qui se réjouissent et s'embrassent comme des frères... Mais les Autrichiens rentreront dans la citadelle de Ferrare, je l'espère. — Et je dirai comme grand'maman : *Amen!* répondit l'écolier; car sans cela son petit-fils s'enrôlerait *soldat du pape...* ce titre ne fait plus rire. » Après un moment de silence, le grand-père reprit : « Le maréchal que nous venons de perdre avait aidé à conquérir cette Italie. Après la bataille de Pozzolo, le premier consul lui a fait don d'un canon français qu'il avait repris sur les Autrichiens. Ce canon orne la retraite que le maréchal s'était créée à Jean-d'Heures. Après la bataille de Friedland, l'empereur lui adressa ces belles paroles : « Général, vous avez fait des prodiges! et quand vous êtes quelque part, il n'y a plus rien à craindre que pour vous! » Sa vie a été bien remplie; le maréchal Oudinot, duc de Reggio, grand chancelier de la Légion d'honneur, gouverneur des Invalides, comblé de gloire et criblé de blessures, est mort

à quatre-vingts ans. — Il paraît que les travaux du guerrier laissent vivre plus longtemps que ceux du poëte, dit la jeune mère, car nous venons de perdre à quarante-sept ans Frédéric Soulié. Il avait beaucoup de talent, répondit le grand-père; il a écrit des romans et des pièces de théâtre. Son genre est la force, le dramatique; Frédéric Soulié fait frémir... il ne fait jamais pleurer..... — Quels sont donc ces étrangers qui portent un haut bonnet noir, pointu, renversé en arrière, une espèce de robe courte en cachemire rayé, une riche ceinture, un pantalon demi-large, des bottes de maroquin jaune et une espèce de robe de chambre de drap noir ou bleu qu'ils laissent entr'ouverte? Ces étrangers ont le teint brun, de grands et beaux yeux noirs, des moustaches ou bien une barbe entière? — C'est Mirza-Méhémed-Ali-Khan, ambassadeur du shah de Perse, son jeune fils et son gendre. Le roi a engagé Son Excellence à assister aux fêtes du camp de Compiègne, au théâtre, où l'on jouait un opéra et un ballet... Jugez de son admiration, quand il a vu des démons et des anges qui lui représentaient les dews et les péris dont ces Orientaux ont peuplé leur enfer et leur paradis. Son Excellence parle très-bien français. »

Je reviens à toi, ma chérie, nous voici seules... causons toilette. D'abord, il n'y a pas encore de mode de décidée, les magasins sont encombrés de camails-mantelets, mantelets-camails... mais les femmes élégantes n'ont pas dit leur mot, et nous autres Parisiennes, nous ne nous décidons qu'en décembre, car alors nous sommes certaines de choisir ce qui sera bien porté...

Les chapeaux, les capotes des magasins me semblent pareils à ceux de cet été, quant à la forme. J'en dirai autant des bonnets du matin, seulement, on les orne de petits velours rouge ou bleu-foncé, ceux en dentelle noire sont ornés de même.

Pour marmotte, on se met sur la tête un petit fichu simple ou double de 55 centimètres carrés, en tulle noir ou blanc, légèrement arrondi aux cornes, garni tout autour d'une dentelle noire ou blanche, haute de 4 centimètres; on plisse ce fichu de manière à le rétrécir sur le dessus de la tête; les pointes retombent derrière sur la tresse de cheveux; les plis de ce fichu se rapprochent des deux côtés des oreilles, et pour les retenir, on coud dessus une grosse rosette de velours. Avec deux riches épingles on arrête cette marmotte, et les deux pointes retombent des deux côtés sur la poitrine.

Tu sais que les écharpes, les châles, pour tomber droits devant, forment un capuchon derrière le cou, ce qui est très-laid. Afin d'éviter cela, voici ce que je fais. Lorsque j'ai placé sur mes épaules mon écharpe ou mon châle, je forme de chaque côté, à mon écharpe ou à mon châle, sur ma poitrine, à la hauteur des épaules, un pli plat que je rends assez profond pour que les deux côtés de mon écharpe ou de mon châle tombent droits; ces deux plis je les rapproche et les arrête par une broche. Ces plis donnent de la grâce à la poitrine, de la rondeur aux épaules... place-toi devant ta glace et essaie...

Ah! je savais bien que j'avais quelque chose à te dire. Tu sais que chaque nouvelle, chaque article de ton journal est terminé dans chaque numéro; chaque année est donc un volume complet. Celles de nos amies qui n'étaient point abonnées, pourront avoir les années 1835-1838-1839-1840-1841-1842-1843-1844-1845-1846-1847, (les autres sont épuisées).

Prix d'une seule année brochée : 4 fr. — cinq années, 18 fr. — et dix années, 30 fr., 2 fr. en sus pour les départements.

Une jeune personne pourra ainsi se former une jolie bibliothèque, et passer de bonnes soirées d'hiver au coin du feu.

Adieu! ton amie toujours.

J. J. Fouqueau de Pussy.

ÉPHÉMÉRIDES.

—

12 OCTOBRE 1792, LEVÉE DU SIÉGE DE LILLE.

Lille, cette clef de la France, avait déjà subi six siéges mémorables, lorsque, au mois de septembre 1792, les troupes coalisées, à la tête desquelles marchaient le prince Josias de Cobourg et le duc de Brunswick, vinrent l'assiéger, en se faisant précéder de proclamations menaçantes. Aussitôt le maire de la ville, André, rassembla la municipalité, et séance tenante, les représentants de la cité jurèrent de s'ensevelir sous les ruines, plutôt que de la rendre aux Autrichiens. Le siége et le bombardement durèrent vingt jours; les principaux édifices furent détruits, entre autres, l'église de Saint-Étienne, monument riche et antique; tout un quartier de la ville fut réduit en cendres, mais le courage et la résolution des citoyens ne faiblirent pas. Le 12 octobre 1792, l'armée autrichienne, découragée, leva le siége; elle avait elle-même essuyé de grandes pertes, car la faible garnison renfermée dans Lille et particulièrement un corps urbain de canonniers, n'avaient pas cessé de servir les pièces de rempart et de les diriger contre les escadrons ennemis.

La Convention nationale adressa à la ville qui avait défendu les principes de la révolution, ce peu de mots, qui caractérisent l'époque : *Citoyens, Lille a bien mérité de la patrie !* En mémoire de cette belle défense, les Lillois, au mois d'octobre 1845, ont élevé sur la grande place un monument commémoratif où se trouvent retracés le serment de la municipalité et la date de la délivrance de la ville.

MOSAIQUE.

—

Le pape Urbain II prescrivit à tous ceux qui prendraient la résolution de quitter leur pays pour aller conquérir la ville sainte et combattre pour Dieu, de coudre sur leurs tuniques, leurs vêtements de bure ou leurs manteaux, une petite pièce d'une étoffe quelconque coupée en forme de croix.

—

Au commencement du onzième siècle, lors de la deuxième croisade, il y avait à Coutance un seigneur nommé Tancrède de Hauteville, qui était père de onze fils, et ne possédait qu'un médiocre patrimoine. Il lança ses onze fils dans le monde et leur laissa le soin de se créer une existence. D'abord ils allèrent en pèlerinage au tombeau des apôtres, et puis ils apprirent qu'il y avait à gagner dans le pays des Grecs. Moitié renards, moitié loups, ils s'y rendirent, et ces pauvres enfants sans héritage devinrent les fondateurs du royaume des Deux-Siciles.

—

L'on peut estre homme d'honneur sans estre un grand homme; mais l'on ne sçauroit estre un grand homme sans estre homme d'honneur.

Les hommes désapprouvent toujours tout ce qu'ils ne sont pas capables de faire.

Il y a des royaumes qui font grands les roys; il y a des roys qui font grands les royaumes.

CHRISTINE, *reine de Suède.*

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais


N° 15.
N° 11.
MARDI
MERCREDI
JEUDI
VENDREDI
SAMEDI
DIMANCHE
N° 1.
(1)





... par L. Lévert. *Gravé par Tailland*

Journal des Demoiselles.

... année. *N.° XI.*

HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES.

DOUZIÈME ARTICLE.

RÈGNE DE LOUIS XVI (Suite).

En 1781, les *lévites* furent imitées, suivant les *Mémoires* de Bachaumont, « de ces robes majestueuses des enfants de la tribu consacrée à la garde de l'arche. » La comtesse de Jaucourt parut, le 2 juin, au Luxembourg avec une *lévite* à *queue de singe*, longue et tortillée. Les croix à la *Jeannette* datent de l'année 1782. Au commencement de 1783, Marie-Antoinette mit à la mode une vieille chanson qu'elle avait entendue. Toutes les voix estropièrent l'air de *Marlborough;* tous les couplets satiriques furent sur l'air de *Marlborough;* tout le monde se vêtit à la *Marlborough*. Il fallut fréter un paquebot pour expédier en Angleterre les ajustements à la *Marlborough*, demandés par la petite-fille du maréchal de ce nom, à mademoiselle Rose Bertin, marchande de modes de Marie-Antoinette. « Depuis la chanson, écrivait Bachaumont, Marlborough est devenu le héros de toutes les modes; tout se fait aujourd'hui à la *Marlborough*. Il y a des rubans, des coiffures, des gilets, mais surtout des *chapeaux* à la *Marlborough*, et l'on voit toutes les femmes aller dans les rues, aux promenades, aux spectacles, affublées de ce grotesque couvre-chef, sous lequel elles se plaisent à enterrer leurs charmes, tant la nouveauté a d'empire sur elles. »

A la suite des ballons, inventés au mois de juillet 1783, vinrent les modes au *ballon*, à la *Montgolfier*, au *globe de Robert*, au *globe de Paphos*, au *ballon de la redoute chinoise*. Le succès du *Mariage de Figaro*, représenté le 27 avril 1784, inaugura les modes à la *Chérubin*, les *justes* à la *Suzanne*, au *Figaro parvenu*. D'autres pièces en vogue enfantèrent les bonnets à la *Basile*, à la *Tarare*, à la *Randan* ou aux *Amours de Bayard*, à la *Caravane*, à la *Veuve du Malabar*, à la *Brouette du vinaigrier*. Au mois d'octobre 1784, la caisse d'escompte ayant suspendu ses payements, on confectionna des chapeaux à la *caisse d'escompte*, c'est-à-dire *sans fonds*. Vers ce temps parurent les robes à la *turque*, à la *musulmane*, à la *czarine;* les étoffes *espagnolettes*, *musulmanes*, *circassiennes;* les *fourreaux* à l'*Agnès*, les *chemises à la Jésus*. A la fin de l'année, la *harpie* éclipsa brusquement toutes les autres modes. On avait, disait-on, trouvé au Chili un monstre ayant deux cornes, des ailes de chauve-souris, des cheveux, et une figure humaine. Le portrait en fut gravé, et chacun se vêtit à la *harpie*. Hoffmann, rédacteur des *Petites Affiches*, dit alors, peu galamment :

> A la harpie on va tout faire,
> Rubans, lévites et bonnets;
> Mesdames, votre goût s'éclaire;
> Vous quittez les colifichets,
> Pour des habits de caractère.

Un anonyme répondit à cette sanglante épigramme :

> La harpie est un mauvais choix;
> Passons sur ce léger caprice;
> Mais dans ses modes quelquefois
> Le sexe se rend mieux justice
> En suivant de plus dignes lois.
> Mesdames, j'ai vu sur vos têtes
> Les attributs de nos guerriers;
> On peut bien porter leurs lauriers,
> Quand on fait comme eux des conquêtes.

En 1785, les paniers se rétrécirent

brusquement. Mademoiselle Clairon, la Rachel du dix-huitième siècle, opéra une révolution en osant jouer sans panier Zaïre et Chimène. Les paniers furent remplacés par les *jupons grossis*, les *bouffantes*, les jupons *ébaubis* et les *tournures de Paris*. On donnait à cette dernière mode un autre nom que nous n'osons écrire, mais que madame de Genlis a consigné dans ses mémoires.

Des *polonaises* à jupes courtes, naquirent, en 1786, les *casaquins* appelés *caracos*. Aux *caracos zélandais* succédèrent les *caracos à la Cauchoise* ou à l'*innocence reconnue*, en l'honneur de Marie-Françoise-Victoire Salmon, acquittée d'une accusation d'empoisonnement, sur la plaidoirie de Me Cauchois. Ces caracos étaient de *pékin* lilas, garnis de collets, de revers et de parements vert-pomme, et boutonnés avec des boutons de nacre.

Marie-Antoinette sacrifia ses cheveux à la suite d'une couche, et la *chevelure à l'enfant* régna sur les ruines des hautes coiffures. On la couvrait, en 1786, du *chapeau-bonnette*, l'un des plus singuliers qu'ait imaginés le mauvais goût. La partie supérieure avait exactement la forme d'un pain de munition, et les bords, plissés en larges tuyaux aplatis sur les tempes, s'allongeaient en auvent sur le front et sur la nuque, que surmontaient des plumes et des fleurs nouées avec un ruban à l'*arc-en-ciel*. Les hommes avaient des chapeaux à la *hollandaise*, à l'*anglo-américaine*, à la *jokey*, à l'*andromane*, à l'*indépendant;* leurs cheveux tressés, bouclés, mis en queue ou nattés à la *Panurge*, étaient toujours surchargés de poudre et de pommade. La poudre régnait sur toutes les classes: clercs de procureurs, domestiques, cuisiniers, marmitons, étageaient leurs boucles et dressaient leurs toupets poudrés. On trouvait cela naturel, et l'auteur du *Mode français*, Jean-François Sobry, dit gravement: « L'usage de la poudre dans la chevelure tient autant à la bienséance qu'à la commodité, et il a été regardé comme *de première nécessité* chez tous les peuples policés. »

Les élégants faisaient broder sur leurs gilets des chasses, des vendanges, des pastorales, des régiments de cavalerie, des caricatures, des scènes de la *Folle par amour*, ou de *Richard Cœur-de-lion*. Les boutons, de deux pouces de diamètre au moins, contenaient sous verre: des miniatures, les portraits des douze Césars, des statues antiques, les métamorphoses d'Ovide, des rébus, des chiffres entrelacés et même des collections de fleurs ou d'insectes.

L'art, comme l'a dit un poëte contemporain,

Enseignait à Chloris à devenir moins belle.

Peu de temps avant la prise de la Bastille, une métamorphose soudaine s'opéra. Les hommes endossèrent le sévère habit noir avec le *claque;* les femmes se contentèrent de chapeaux de paille et de fichus unis. Longtemps les Anglais nous avaient copiés, et pendant l'administration de Colbert, les colifichets, les folies et les frivolités du luxe français, coûtaient annuellement à la Grande-Bretagne cinq à six milliards de livres sterling. A notre tour, nous prîmes pour modèles les Anglais, leurs fracs, leurs chapeaux ronds, leurs épées à poignées d'acier; leurs *riding-coats* à triples collets. Les femmes se coiffaient de chapeaux à l'*anglaise* et à la *jockey;* elles mettaient des robes à l'*anglaise*, de popeline, de moire, de tulle ou de linon d'Angleterre; elles vendaient leurs diamants pour acheter des petits grains d'acier et des verroteries anglaises.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

REVUE LITTÉRAIRE.

Précis de l'Histoire de la Rochelle, par A. Gautier. Prix 2 fr. A la Rochelle, imprimerie de Mareschal, rue de l'Escale, 20.

« Nous allons décrire cette ville si longtemps fameuse, que son commerce de pelleteries de l'Amérique Septentrionale a rendue si florissante ; dont la marine a produit de si grands hommes de mer; d'où sont sortis en partie ces terribles aventuriers connus sous le nom de flibustiers, dont les exploits ont, pendant plus d'un demi-siècle, porté la terreur dans les établissements du nouveau monde; ce redoutable boulevard de la France, convoité par les Anglais, origine et cause de tant de guerres ; cette place d'armes signalée par tant de séditions et que les discordes religieuses ont si souvent couverte de cendres et de sang; ces murailles où l'airain des armées a gravé le despotisme de Richelieu et l'insensibilité de Louis XIII ; cette ville enfin où durant un si grand nombre d'années le génie républicain et l'esprit de démocratie portés au plus haut point, enfantèrent tant d'actes héroïques et attirèrent sur la cité tant de maux irréparables. »

Après avoir laissé parler l'auteur, je vais, mesdemoiselles, choisir dans son livre si complet et si intéressant ce qui pourra le plus vous amuser et vous instruire.

Le terrain situé entre la Charente et la Sèvre, ravagé par la mer durant les tempêtes et arrosé d'eaux croupissantes qui empoisonnaient l'air, n'excita pas la conquête des Romains. Vers le cinquième siècle, un reste d'Alains et de Visigoths vinrent s'y établir; ils cherchaient un refuge contre la poursuite d'Egidius et de Childéric. Ces fugitifs donnèrent leur nom à leur nouvelle patrie, qui fut appelée *Pagus Alanensis* et dans la suite *Alnisium*, *Aunisium*, puis *Aunis*, nom que conserva jusqu'en 1790 la province dont la Rochelle devint la capitale.

Ce fut en 961 que ce nom apparut pour la première fois dans les annales historiques. Les irruptions des Normands ayant forcé les habitants à se construire sur le bord de la mer un château fort, il se trouva peu à peu entouré d'habitations qu'il protégeait, et devint le berceau d'une ville à laquelle sa situation sur un roc de pierre tendre fit nommer *la Rochelle*.

Cette ville, dès son origine, eut pour maîtres des seigneurs qui se reconnaissaient obligés de rendre foi et hommage aux ducs de Guyenne. En 1153, Louis VII ayant répudié Aliénor, fille de Guillaume X, cette princesse, qui avait apporté en dot le duché de Guyenne, le donna à son nouvel époux, Henri II, roi d'Angleterre. Ce roi ambitieux appréciant ce que valait la Rochelle comme point militaire et comme centre d'un grand commerce, il en déposséda le duc Elbe de Mauléon, octroya une charte aux habitants, érigea leur ville en commune, leur permit de l'entourer de murailles et de fossés, d'être jugés par leurs pairs, et reconnut pour valable la disposition des testateurs qui se seraient confessés au moment de leur mort; quant aux autres, il laissait leur succession à la discrétion des parents, afin qu'ils la départissent en aumônes pour le repos de l'âme des défunts.

Profitant de ses priviléges et de l'extension que recevait son commerce, la Rochelle devint extrêmement riche. On raconte qu'un des négociants de cette ville, Alexandre Auffrédy, ayant équipé dix navires, les avait envoyés trafiquer dans la Méditerranée. Comme ils ne revenaient pas, on crut que les dix bâtiments avaient péri dans un naufrage ou qu'ils étaient devenus la proie des pirates; Auffrédy éprouva des banqueroutes, perdit son crédit, et tomba dans la misère. Abandonné de ses parents, de ses amis, il en était réduit pour vivre à exercer le métier de portefaix, lorsqu'un jour qu'il travaillait sur le port il vit rentrer ses dix navires chargés de riches cargaisons. Son facteur, dans le but de doubler les profits par des exportations réitérées, était resté à faire le cabotage sur les côtes. Cette fortune inespérée donnait au négociant les moyens de se venger de ses concitoyens... il aima mieux l'employer à leur être utile : il fonda un hôpital, qu'il dota richement; et ce monument porte encore de nos jours le nom d'*Hôpital militaire d'Auffrédy*.

La Rochelle, bien que ville commerçante, eut cependant beaucoup à souffrir de la guerre. En 1224, elle soutenait un siége contre Louis VIII, lorsque Savary de Mauléon, qui commandait la place pour Henri II, roi d'Angleterre, livra la ville à la discrétion du roi de France; mais après la fatale journée de Poitiers, la Rochelle passa une seconde fois sous la domination anglaise : « *Nous ne serons Anglais que des lèvres*, disaient les Rochellais, *nos cœurs ne s'en mouvront.* » Enfin en 1360, sous Charles V, les Rochellais ayant surpris la garnison anglaise, envoyèrent des députés à du Guesclin pour lui offrir de se ranger du côté du roi de France. Charles V fut si reconnaissant de cette conduite, qu'il ordonna que la Rochelle serait unie et annexée au domaine de la couronne sans en pouvoir jamais être séparée; déclara que, dans la suite, la charge de maire et d'échevin de la commune anoblirait, et que cette noblesse serait transmissible aux enfants.

Mais sous François Ier la Rochelle s'étant révoltée contre l'établissement de la gabelle, le roi s'avançait pour punir la ville, lorsque mieux conseillés, les habitants lui envoyèrent des députés chargés de lui offrir leur sommission.

Arrivé à la Rochelle, après avoir fait assembler son conseil et avoir reçu l'expression du repentir des coupables, François Ier leur dit : « Ces impôts, dont vous vous plaignez, » sont nécessités par la guerre, et des Fran- » çais dignes de ce nom doivent leur vie et » leurs biens au service de la patrie; amis, » continua-t-il, car amis vous puis-je appe- » ler maintenant que vous reconnaissez votre » faute, je sais que vous êtes enfants d'ex- » cellents pères dont la fidélité a été éprou- » vée par nos prédécesseurs; jusqu'ici vous » m'avez été si bons et si loyaux sujets, que » j'aime mieux oublier ce méfait récent » que vos vieux et anciens bienfaits; et il » convient aussi peu à vos coutumes pré- » cédentes de désobéir, qu'à ma nature de » ne pas vous pardonner aujourd'hui. »

En 1546, lorsque l'hérésie de Calvin se répandit en France, la Rochelle devint la métropole et le rempart de la nouvelle réforme; les guerres de religion furent terribles dans la Saintonge, l'Aunis et la Rochelle. En 1573, cette ville soutint un siége qui finit par un traité tout à l'avantage des réformés. Ce siége coûta au roi des sommes immenses et 22,000 de ses plus braves soldats. Enfin, sous Louis XIII, Richelieu résolut d'abattre cette forteresse du protestantisme. Il cerna la ville, fit élever une digue qui défendait aux vaisseaux l'entrée du port, et bientôt la famine attaqua la Rochelle. Les habitants n'avaient plus de pain, plus de coquillages. On mangea d'abord les chevaux, puis les chiens, les chats, les rats et les souris; ensuite le maroquin, le cuir, le parchemin réduits en pâte. On broya des os, des coquilles de noix et des ardoises pour en faire une substance farineuse·

Quelques-uns déterraient les morts pour les disputer aux vers. Une femme était morte en se rongeant les bras... Le siége avait duré treize mois, lorsque les Rochellais eurent recours à la clémence du roi, qui leur accorda la liberté de leur culte, mais ordonna que leurs fortifications seraient démolies.

Avant que Louis XIII n'entrât dans la Rochelle, on en avait enterré les morts; hélas! les vivants n'étaient guère moins horribles à voir! leurs os perçaient leur peau, leurs vêtements devenus trop larges étaient retenus autour d'eux par une corde, le moindre contact les blessait, et leur faisait jeter des cris perçants. Le roi en les voyant versa des larmes. Il était suivi de chariots remplis de pains et d'autres comestibles qui leur furent aussitôt distribués.

Depuis longtemps, les Rochellais, catholiques ou protestants, ne songeaient plus qu'à agrandir leurs relations commerciales, lorsqu'en 1685 un coup funeste fut porté à leur prospérité : la révocation de l'édit de Nantes fit perdre à cette ville, par l'émigration, trois mille de ses habitants, qui allèrent porter à l'étranger leur fortune et leur industrie.

Maintenant la Rochelle est une forte et riche ville qui a un port, un havre, des bains de mer, de vieilles églises, des fontaines, de jolies promenades, et ses habitants jouissent des bienfaits; que depuis 1830, la paix a répandus sur notre belle France.

Le livre de M. Gautier n'est pas seulement une œuvre consciencieuse, mesdemoiselles, c'est encore une bonne œuvre, car le produit en est destiné aux pauvres de la Rochelle.

Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Vienna, september 26, 1716.

« It is not from Austria that one can write with vivacity, and I am already infected with the phlegm of the country. Even their amours and their quarrels are carried on with a surprizing temper, and they are never lively but upon points of ceremony. There, I own, they shew all their passions; and 'tis not long since two coaches meeting in a narrow street at night, the ladies in them, not being able to adjust the ceremonial of which should go back, sat there with equal gallantry till two in the morning, and were both so fully determined to die upon the spot, rather than yeld in a point of that importance, that the street would never had been cleared till their deaths, if the emperor had not sent his guards to part them, and even then they refused to stir till the expedient could be found out of taking them both out in chairs, exactley at the same moment. After ladies were agreed, it was wicth soem difficulty, that the pass was decided between the two coachmen, no less tenacious of their rank than the ladies. »

Milady MONTAGUE.

Vienne, le 26 septembre 1716.

« Ce n'est pas d'Autriche que l'on peut écrire avec vivacité, et je suis déjà atteinte du flegme du pays; même dans leurs amours et dans leurs querelles ils apportent un sang-froid surprenant, et jamais ne sont plus animés que sur les points du cérémonial. Là, je l'avoue, ils montrent toute leur passion. Il n'y a pas longtemps, dans une rue étroite, à la nuit, deux carrosses s'étant rencontrés, les dames qui étaient dans ces carosses ne pouvant ajuster le cérémonial et décider laquelle des deux reculerait, restèrent là avec une égale intrépidité jusqu'à deux heures du matin; elles étaient l'une et l'autre si entièrement déterminées à mourir sur la place plutôt que de céder en un point de cette importance, que la rue n'eût été libre qu'à leur mort, si l'empereur n'avait envoyé ses gardes pour les faire partir; même alors elles refusèrent jusqu'à ce qu'on eût trouvé le moyen de les mettre chacune en même temps dans une chaise à porteurs et de les faire partir toutes les deux au même moment. Après que les dames eurent été mises d'accord, les deux cochers se montrèrent aussi jaloux de leur rang que leurs maîtresses, et ce ne fut pas sans difficultés que l'on décida lequel des deux prendrait le pas sur l'autre. »

Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

LA TOUR DE HAUTE-ROCHE.

Le 26 du mois d'août de l'année 1833, un fiacre sortait de la cour d'un pensionnat situé dans le faubourg du Roule, quelques heures après la distribution des prix, qui venait de s'y faire avec la solennité accoutumée. Deux dames étaient assises au fond de la voiture ; des cartons et quelques paquets, déposés sur la banquette du devant, faisaient supposer que la plus jeune, qui paraissait avoir dix-sept ou dix-huit ans, venait de terminer son éducation et allait rentrer dans sa famille.

Madame Durmond, veuve d'un officier supérieur français, n'avait abandonné la Péninsule que plusieurs années après son mariage. Sa physionomie, d'un style tout à fait méridional, conservait encore des restes de beauté, malgré ses quarante ans ; mais elle n'y songeait guère : elle était mère, et s'était abdiquée elle-même pour s'occuper uniquement de développer les vertus et les talents de sa fille bien-aimée. Carmen, tel était le nom de baptême qu'avait donné à mademoiselle Durmond une marraine espagnole comme elle, remarqua bientôt que leur voiture ne suivait pas le chemin qu'elle eût dû naturellement prendre pour les conduire au petit appartement que sa mère occupait depuis trois ans dans une des rues les plus modestes du faubourg Saint-Germain. Madame Durmond, qui habitait ordinairement la province, dans la famille de son mari, avait voulu suivre sa fille à Paris et passer près d'elle ces trois années qu'elle jugeait nécessaires au complément de son éducation ; elle s'était donc séparée d'une belle-sœur dans laquelle elle avait trouvé une amie véritable, et de neveux qu'elle aimait comme s'ils eussent été ses propres enfants. Certes, c'était un sacrifice pour elle, habituée aux joies de la famille et à la sécurité qu'on trouve toujours parmi les siens ; mais madame Durmond ne comprenait pas son devoir à demi, et le système d'immolation personnelle qui avait dirigé toutes les actions de sa vie, était devenu une seconde nature à laquelle elle obéissait aveuglément.

« Mais, chère maman, dit Carmen après avoir jeté un nouveau coup d'œil par la portière, où donc allons-nous ainsi ?

— Rue Montmartre, ma chère enfant.

— Et qu'y faire ? demanda-t-elle très-étonnée.

— Mais tout simplement prendre la diligence qui part à quatre heures.

— C'est quitter Paris bien vite ! dit Carmen d'un ton où perçait le regret et presque le chagrin ; il me semble que j'aurais voulu le bien voir encore une fois avant de le quitter pour toujours...

— Était-ce donc afin de le regretter plus encore, que tu souhaitais mieux connaître Paris ? demanda la mère, attentive à sonder toutes les impressions de l'âme de son enfant.

— Je n'en sais rien, répondit la jeune fille ; mais partir me cause toujours une sorte d'inquiétude. Enfin, dis-moi, du moins, chère maman, vers quel lieu nous nous dirigeons.

— Est-il bien vrai que tu ne l'aies pas deviné ? » dit madame Durmond, presque affligée de ce que le cœur de sa fille ne l'éclairait pas.

Carmen attacha sur sa mère de grands yeux d'un noir de velours, dont le regard, d'une douceur enchanteresse, avait en même temps quelque chose d'incisif et de pénétrant.

« Voyons, madame, dit-elle en plaisantant avec sa mère, comme si c'eût été sa sœur aînée, tournez un peu vers moi ce visage que j'aime, afin que j'y lise la vérité. »

Madame Durmond sourit à sa fille, qui s'écria : « Voilà un sourire qui a l'expression du bonheur... Nous allons retrouver ma bonne tante!

— Cela est vrai ; nous serons près d'elle demain. Et ne t'en réjouis-tu pas comme moi, chère Carmen ? N'auras-tu pas du plaisir à revoir cette jolie Denise qui t'amusait tant? et son frère, si bon, si complaisant lorsqu'il voulait bien partager les jeux de deux petites filles exigeantes et capricieuses comme vous l'étiez alors toutes les deux?

— Louis a donc terminé ses études en Belgique? demanda Carmen.

— Oui, mon enfant ; il s'est réuni à sa famille, et se fixe pour toujours en France.

—Ainsi, dit la jeune fille après avoir calculé tout bas et rapproché les époques, mon cousin a passé dans cette usine des environs de Liége juste le même temps que j'ai consacré à mon éducation?

— Oui, ma fille ; et ce temps a été bien employé des deux côtés, je l'espère ; cependant, mieux encore par Louis, car il ne s'est pas contenté d'apprendre, et les économies qu'il a faites pendant ces trois ans, jointes à la petite fortune qu'il tient de son père, lui ont permis de monter à son retour une fabrique de clous, dans le département des Ardennes. Ma belle-sœur est enchantée : sa vie, la nôtre aussi, peut-être, vont s'écouler là bien paisibles, au milieu d'affections sûres et éprouvées.

— Mon cousin a choisi là un genre d'industrie qui me paraît peu...

— Peu poétique, peut-être, dit en souriant madame Durmond. Pauvre enfant! tu ne sais pas encore que tout travail qui procure l'indépendance et permet de conserver le respect de soi-même, possède la seule poésie possible à l'époque où nous vivons. »

Carmen ne répondit rien à cette observation; peut-être ne l'avait-elle pas convaincue.

La domestique de madame Durmond était dans la cour de la diligence, ainsi que les bagages, et, maîtresses et servante se mirent bientôt en route. Le lendemain, vers neuf heures, les voyageuses arrivèrent à Charleville, où M. Louis Durmond attendait sa tante et sa cousine, qu'il ramena dans son char-à-bancs jusqu'à la Pierreuse, c'était le nom de sa fabrique, placée à environ deux lieues de Morfontaine, dans un pays où ce genre d'industrie est très-commun. Sa mère et sa sœur accoururent au-devant de madame Durmond et de sa fille avec un empressement, une joie qui disaient assez aux voyageuses combien elles étaient impatiemment attendues.

Pour faire connaissance avec cette famille, nous allons laisser Carmen, dans une lettre qu'elle écrivait à une de ses compagnes de pension, peindre chacun de ses membres, non pas tels qu'ils étaient, sans doute, mais du moins tels qu'elle les voyait: ce sera la manière la plus sûre de nous immiscer à ses sentiments secrets.

La Pierreuse, 15 septembre.

« Ma mère prétend, ma chère Pauline, que dans ce monde les choses ne vont jamais ni si bien qu'on l'espère, ni si mal qu'on le craint; ce qu'il y a de certain, ma bonne amie, c'est que les vœux auxquels on se livre dans le secret de sa pensée ne sont pas toujours exaucés. Tu le sais, je comptais passer à Paris avec ma mère l'automne et peut-être une partie de l'hiver; je m'y étais déjà arrangé une vie selon mes goûts, c'est-à-dire demi-studieuse et demi-mondaine, mais dans laquelle la liberté de rêver à mon aise me serait du moins accordée. Eh bien! le jour même de ma sortie de pension je pars pour la province et je viens habiter au milieu d'une famille bonne, unie, affectueuse, mais dont chaque membre se croit en droit

de disposer si complétement de moi, de mon temps et de mes occupations, qu'il ne me reste pas une minute pour me rendre compte des impressions qui m'agitent; il m'est impossible, par exemple, de savoir au juste si je suis heureuse ou malheureuse; mais ce qu'il y a de certain, c'est que mon malheur ou mon bonheur présent ne se trouve pas du tout dans le programme que j'avais eu l'admirable précaution de si bien arrêter d'avance.

» Une chose m'enchante pourtant ici: c'est la félicité dont paraît jouir ma mère. Tout lui plaît et la contente; elle est radieuse et s'intéresse de bonne foi à des détails d'industrie et de fabrication que je ne comprends même pas. Son amitié pour ma tante, sa tendresse pour mon cousin Louis et pour sa sœur, lui font paraître la Pierreuse un véritable paradis terrestre.

» La fabrique de mon cousin, d'une construction toute récente, a été, pour la plus grande facilité de l'exportation, m'a-t-on dit, bâtie sur le bord du grand chemin. Je t'assure, ma chère Pauline, qu'elle me paraîtrait beaucoup plus agréablement située au milieu d'un beau bois que je découvre de la fenêtre de ma chambre à coucher.

» Nous vivons ici fort retirés, mais toujours tous ensemble, trop peut-être, je te l'ai déjà fait entendre; cependant, il y a des instants où je trouve un véritable plaisir à causer avec ma famille: le soir, par exemple, quand Louis vient se réunir à nous, la conversation prend presque toujours une tournure intéressante et instructive. Louis a passé plusieurs années en Belgique, employé dans l'un des plus beaux établissements de métallurgie. Il aime les sciences naturelles, l'économie politique, le commerce; et quand il se livre, pour sa fabrique, à quelques plans d'améliorations qui doivent tourner à son profit et être en même temps avantageux aux ouvriers qu'il occupe et qui forment à eux seuls presque toute la population du petit village situé à un quart de lieue de la Pierreuse, j'écoute alors avec une attention qui paraît faire un grand plaisir à ma mère et à mon cousin.

» Il y a peu de monde à voir ici; les maisons de campagne y sont rares et trop éloignées pour y entretenir des relations fréquentes. Denise aimerait la danse et les réunions; mais comme elle est douée du plus charmant caractère, elle se contente, faute de mieux, de quelques parties de pêche et de courses à cheval, pour lesquelles elle ne réclame jamais en vain la complaisance de son frère. Du reste, mon cousin n'a pas grand mérite à se montrer bon et obligeant pour Denise, ses yeux bleus qui sourient toujours en même temps que ses lèvres roses, sont si jolis!

» Ma tante va, vient dans la maison, veille à tout, et donne ses ordres avec une sérénité, un calme que ne troublent ni les coups de marteaux qui retentissent sans cesse à nos oreilles, quoique les ateliers soient assez éloignés de nous, ni les agaceries de sa fille. Ma tante est le modèle des maîtresses de maison. Mon cousin Louis a vingt-cinq ans depuis hier; les ouvriers et la famille ont célébré cette fête aussi bien que cela leur a été possible: des personnes de Morfontaine sont venues se joindre à nous le soir, et on aurait dansé, m'a dit Denise, si une indisposition subite n'avait retenu chez elle une jeune fille, mademoiselle Marie de Haute-Roche, qui demeure à une demi-lieue de la Pierreuse et devait y venir passer la journée avec son frère. Ces jeunes gens, depuis qu'ils ont perdu leur grand'mère, n'ont jamais voulu se séparer. Tous deux sont arrivés d'Allemagne seulement depuis hier, ce qui m'a empêché de les voir plus tôt. Je suis très-fâchée de ce contre-temps, car le peu que m'a dit Denise du frère et de la sœur excite vivement ma curiosité.

» Adieu, ma chère Pauline; donne-moi de tes nouvelles et de celles de nos amies. »

Le lendemain du jour où la jeune fille écrivait cette missive confidentielle, se trouvait précisément être un dimanche. Tous

les habitants de la Pierreuse se rendirent à Morfontaine pour y entendre la messe. Quand ils entrèrent à l'église, les deux personnes que Carmen désirait tant connaître étaient déjà assises dans leur banc, tout près du chœur. Malgré la sainteté du lieu et la piété sincère dont était animée, la jeune fille, elle ne put s'empêcher de jeter sur ce banc un coup d'œil discret et furtif, qui lui suffit pour être frappée de la tournure élégante et pleine de distinction de mademoiselle de Haute-Roche ; et de son frère. Le recueillement de Carmen ne fut pas aussi profond que d'habitude : elle se sentait émue, agitée; il lui semblait que cette demoiselle, que son frère même, ne lui étaient pas étrangers ; elle les aimait déjà parce qu'elle admirait l'affection profonde qui les unissait l'un à l'autre.

En sortant de la messe, M. et mademoiselle de Haute-Roche furent rencontrés par la famille sur la petite place qui précède l'église. Après avoir présenté l'une à l'autre mademoiselle de Haute-Roche et sa belle-sœur, la mère de Louis prit la main de sa nièce et dit : « Permettez-moi, mademoiselle, de vous demander votre amitié pour la fille de mon frère, ou plutôt pour ma fille aînée, car nous ne formons qu'une seule et même famille. »

Carmen se sentit troublée, presque mécontente; elle pensa que sa tante eût mieux fait de ne pas ajouter ces derniers mots, dont l'intention était cependant si bienveillante, elle devinait que deux regards étaient dans ce moment attachés sur elle : celui de son cousin et celui de M. de Haute-Roche. Les jeunes filles firent quelques pas l'une vers l'autre ; elles se regardèrent... puis se sourirent... il avait semblé à chacune d'elles qu'un miroir venait de lui renvoyer son propre caractère; cette ressemblance les avait en même temps frappées ; elles sentirent qu'elles étaient sœurs par leur organisation morale, et s'aimèrent. La sympathie qui repose sur les qualités du cœur, n'a besoin que d'un instant pour naître et devenir durable.

Armand de Haute-Roche se conduisit pendant cette courte rencontre en homme qui a reçu et conserve avec soin la tradition des bonnes manières ; mais les siennes avaient cependant une nuance de réserve un peu hautaine qu'il devait moins à l'éducation qu'il avait reçue qu'à la vie exceptionnelle adoptée par lui et sa sœur.

Quand la famille Durmond, de retour à la Pierreuse, se trouva réunie à l'heure du dîner, la conversation tomba tout naturellement sur M. et mademoiselle de Haute-Roche. Denise voulut savoir ce que Carmen pensait de ses nouvelles connaissances.

« Mon opinion ne peut être encore formée que sur l'extérieur de nos voisins, répondit-elle, et celui de mademoiselle de Haute-Roche a tant de distinction et de noblesse, qu'il ne doit y avoir qu'une seule manière de la juger.

— S'il en est ainsi, cousine, dit Louis avec bonhomie, le plaisir que j'avais à recevoir mes voisins va se trouver doublé par la certitude que leur visite vous est agréable.

— Mademoiselle de Haute-Roche m'a toujours paru belle et charmante, dit Denise, mais j'avoue que je ne suis pas complétement à mon aise avec elle ; peut-être la gêne que j'éprouve tient-elle tout simplement aux cinq ou six années qu'elle a de plus que moi.

— Ne serait-il pas plus naturel de croire que sa gravité un peu austère te semble une critique de ton étourderie? dit en souriant sa mère.

— Quoi qu'il en soit, reprit Denise, je t'assure, Carmen, que je m'arrange encore mieux de l'air un peu sublime de mademoiselle de Haute-Roche que de son château, qui n'est autre chose qu'une vieille tour à moitié démolie, dans laquelle on est parvenu comme par miracle à conserver deux ou trois pièces à peu près ha-

bitables, mais pas complétement à l'abri de la pluie ; et, par les longues soirées d'hiver, quand le vent s'engouffre sous ces toits vermoulus, il doit se jouer des airs d'une mélodie un peu trop lugubre pour les nerfs délicats d'une jeune fille. Tiens, vois-tu, cousine, continua Denise en se rapprochant du poêle, rien que d'y penser, j'en ai froid et peur. Figure-toi la chambre de mademoiselle de Haute-Roche, par exemple : c'est une grande pièce mal éclairée et garnie de vieux meubles recouverts en tapisserie, faite par la femme de quelque croisé, pendant l'abscence de son noble époux ; de grands cadres de bois sculpté renferment des portraits dont l'aspect est si sévère, qu'il vous oppresse le cœur. Eh bien, c'est de ce lieu de délices que notre voisine ne se décide à sortir que pour aller à l'église ou pour assister les malades du village; car elle vient ici bien rarement. »

Ce tableau, que l'imagination de la jolie petite Denise chargeait peut-être de couleurs trop rembrunies, avait vivement intéressé Carmen, elle se rapprocha de sa cousine, et lui demanda si M. Armand avait adopté une vie aussi sédentaire que celle de sa sœur.

« Ah ! pour lui, dit Denise, il se promène, lit, et semble quelquefois très-embarrassé de l'emploi des heures que sa sœur consacre à la prière, au travail et aux bonnes œuvres.

— Pour un homme, au moins, la chasse est une ressource, dans un pays comme celui-ci, reprit madame Durmond.

— Non, non, ma tante, reprit Denise, M. Armand de Haute-Roche ne chasserait que s'il avait une meute et des piqueurs. Mon frère, dans les premières semaines de son installation ici, avait un peu plus de liberté, il prit un jour son fusil, appela son chien, et se dirigea du côté de Haute-Roche, où il proposa à M. Armand de le suivre à la chasse. Demandez à Louis ce que celui-ci lui répondit. »

Madame Durmond se tourna vers son neveu.

« M. de Haute-Roche me remercia poliment, dit Louis; il consentit à m'accompagner dans le bois; mais il m'avoua avec un air de découragement qui me fit de la peine, qu'il ne se sentait pas le moindre goût pour cette sorte de délassement, et cependant, quand le chien faisait lever une pièce de gibier, l'œil d'Armand brillait d'une expression de plaisir et d'intelligence qui révélait le chasseur à l'insu de lui-même. Le fait est, continua Louis d'un ton plus sérieux, que l'éducation qu'ont reçue nos jeunes voisins me semble peu propre à assurer leur bonheur, parce qu'elle les rend trop étrangers à tout ce qui les entoure; élevés par leur aïeule, la marquise de Haute-Roche, ils ont pris de cette dame, qui regrettait le passé et ne rendait pas justice au présent, bien des préjugés et bien des vertus. Ainsi la pauvreté que la sœur supporte si courageusement et sur laquelle sa distinction naturelle a presque su répandre un vernis d'élégance et de grandeur, écrase le frère et détruit en lui toute énergie. Cette tour de Haute-Roche où ils vivent si fiers et si seuls, est, avec une vingtaine de mille francs placés en Allemagne, toute la fortune qui leur est restée, car la splendeur de leur maison s'est, comme tant d'autres, éclipsée dans la tourmente de 93. Convaincu que le travail, une vie active et bien dirigée, ranimeraient en M. de Haute-Roche les facultés qui s'émoussent et finiront par s'éteindre complétement en lui, je lui ai proposé une association, il l'a refusée, et la délicatesse m'a fait une loi de ne pas insister davantage. »

Pendant cette narration, madame Durmond avait pu suivre sur le visage expressif de sa fille toutes les impressions qui se succédaient dans son esprit; elle la vit émue, intéressée, et se promit de surveiller avec soin les sentiments nouveaux qui

semblaient s'être tout à coup révélés à cette âme jeune et naïve.

C'est demain lundi, ma tante, reprit Louis après quelques instants de silence que chacun remplissait par ses réflexions personnelles, les ouvriers ne resteront que peu de temps aux ateliers: si vous le voulez, nous irons après notre déjeuner faire, avec ma cousine et Denise, une visite à nos voisins, qui nous sauront gré de cette prévenance. »

Nous ne suivrons point le développement de l'attachement qui s'établit bientôt entre Marie et Carmen; elles se voyaient aussi souvent que leurs occupations pouvaient le leur permettre. Madame Durmond, inquiète d'abord de voir naître dans le cœur de son enfant des affections en dehors d'une famille où elle eût souhaité qu'elles se concentrassent, avait fini par se rassurer, en remarquant le soin que mettait Armand à éviter de s'associer à l'intimité qui s'était établie entre sa sœur et Carmen; c'est qu'il avait deviné par quelques mots échappés à Denise, l'amour de Louis pour sa cousine, le désir des deux mères d'unir leurs enfants, et quels que fussent les sentiments secrets que lui eût inspirés la beauté de mademoiselle Durmond, ils restaient impénétrables.

Louis était plus clairvoyant que madame Durmond, il aimait trop sa cousine pour ne pas voir ce qui se passait dans son âme et dans celle de leur sauvage voisin. Généreux jusqu'au sacrifice, il en revint à son premier projet d'association, dans le cas où Carmen, après les avoir étudiés tous deux, choisirait Armand comme plus propre à assurer le bonheur de sa vie. Le jeune industriel mit donc tout en œuvre afin de forcer son rival à se mêler aux délassements de la famille, et le plaça dans la nécessité de se montrer impoli ou de se joindre à eux dans une partie de pêche arrangée pour le lendemain. Cette journée de liberté produisit l'effet que Louis en avait attendu. M. de Haute-Roche cessa de fuir la présence de Carmen ; mais il continua à garder la même réserve. Enfin, décidé à amener la crise qu'il attendait, encouragé d'ailleurs par sa tante et sa mère, qui toutes deux l'en pressaient, Louis consentit à ce que madame Durmond exprimât dans quelques jours à Carmen les vœux et les espérances qu'il formait pour son bonheur. Mais voulant se montrer loyal jusqu'au bout, il emmena le soir même Armand dans son cabinet, et lui parla de ses projets avec franchise , persuadé que la position de fortune d'Armand l'empêchait seule de s'expliquer.

« Merci, mille fois, dit Armand, dont la douleur comprimée se fit jour tout à coup. Vous êtes un noble cœur, Louis, et vous méritez le bonheur qui vous attend. Quels que soient les sentiments que m'inspire votre cousine, ils doivent rester un secret pour elle. Non, mon excellent ami, je ne me marierai jamais, et je refuse vos offres, dont j'apprécie pourtant la générosité ; la route que je dois suivre en ce monde est tracée : c'est celle de l'isolement dans lequel marche, en me montrant le chemin, cet ange que Dieu m'a donné pour sœur. » Puis, serrant la main du jeune négociant, qui semblait vouloir insister, il se leva, et sortit le cœur déchiré, mais inébranlable dans sa résolution orgueilleuse.

Depuis quelque temps déjà l'affection que mademoiselle de Haute-Roche portait à son frère, l'avait suffisamment éclairée sur ce qui se passait en lui. Comment pourrait-on voir Carmen et ne pas l'aimer ? pensait-elle... En rentrant à la tour, elle fut frappée par l'expression d'amertume et de découragement qu'avait prise la figure d'Armand; elle eût voulu lui tendre la main et pleurer avec lui ; mais elle songea que le meilleur moyen de vaincre cette douleur était peut-être de la laisser inavouée, puisqu'elle ne pouvait y apporter aucun remède. Ainsi qu'elle l'avait fait entrevoir à Carmen, avec eux devait s'éteindre cette maison de Haute-Roche, jadis si ri-

che et si puissante. Elle se tut donc et Armand crut que sa sœur, forte de sa résignation, manquait pour lui de sympathie et de pitié. Quand le lendemain, en déjeunant, Marie le prévint qu'elle allait passer la journée au couvent des Clarisses, afin d'y remplir ses devoirs religieux, cette retraite, à laquelle il eût dû s'attendre, puisqu'elle avait lieu tous les ans, à l'époque de certaines fêtes, lui parut cette fois la continuation de ce système de froideur. Vivement blessé par ce départ, il en vint à regarder l'absence de sa sœur comme un véritable soulagement dans l'état d'esprit où il se trouvait.

M. de Haute-Roche souffrait aussi physiquement, son front était tour à tour brûlant ou couvert d'une sueur glacée, des douleurs vagues parcouraient ses membres. Cependant, à l'heure fixée pour le départ de sa sœur, il se leva et déclara que ne la trouvant pas suffisamment accompagnée par la jeune paysanne qui la servait, il voulait les escorter jusqu'à l'endroit où toutes les deux devaient prendre la diligence qui va de Charleville à Givet. Le trajet se fit à pied et en silence; leur préoccupation mutuelle était visible, mais au moment de se séparer, ils sentirent se fondre tout à coup cette glace, dont la contrainte entourait leurs cœurs.

« Tu es bien pâle, Armand, dit Marie

— J'ai un peu froid, répondit le jeune homme, dont les dents claquaient.

— Mais c'est une indisposition sans doute, alors je veux retourner avec toi.

— Non, non, répondit-il vivement, ce n'est rien, un feu de broussailles va dissiper tout cela; sous ce rapport, au moins, chère Marie, nous pouvons nous permettre ce luxe: les broussailles ne manquent pas dans les jardins de Haute-Roche! »

Cette ironie empreinte d'amertume fit mal à la jeune fille; une larme vint rouler sous ses longs cils noirs, mais elle ne voulut pas la laisser couler et l'y retint suspendue par un effort de volonté qui eût fait honneur à un moins jeune courage.

«Adieu, mon frère, dit-elle, enfin. J'ai recommandé à la vieille Catherine d'aller demain matin de bonne heure à Haute-Roche, je suis sûre qu'elle aura bien soin de toi pendant mon absence. »

Les deux jeunes filles partirent, et Armand reprit le chemin de son habitation. En passant devant la chaumière de Catherine, il se souvint de ce que lui avait dit sa sœur, et entra chez la pauvre femme.

« Catherine, lui dit-il, ma sœur vous a chargée de venir à la tour pour me servir de ménagère; mais il a été décidé entre nous, tout à l'heure, que je profiterais du temps qu'elle va passer au couvent pour faire une visite chez un de mes amis. Ainsi, ne vous dérangez pas.

— Puisque c'est la volonté de monsieur le marquis (Catherine ne manquait jamais de joindre ce titre au nom de Haute-Roche), je n'irai pas à la tour demain. »

Armand reprit d'un pas rapide le sentier qui conduisait chez lui. Jamais la pensée de son isolement ne l'avait si vivement frappé. Cette existence, si peu en rapport avec l'époque à laquelle il vivait, lui pesait comme un fardeau qu'il n'avait plus la force de supporter. Il traversa presque en courant le jardin de Haute-Roche, dont l'aspect désolé lui serra le cœur et amena dans ses yeux des larmes; brulantes; les derniers mots qu'il avait prononcés en quittant Louis la veille lui revinrent alors à l'esprit et s'échappèrent de son gosier en sons rauques et inarticulés.

« Non, non, dit-il, je ne me marierai jamais, ni à Carmen, ni à une autre... jamais! »

En passant la porte basse de la tour, son pied heurta la marche en ruine qui en formait le seuil. Il releva la tête et tressaillit: le ciel était sombre, des nuages d'un gris plombé, chassés par un vent de tempête et de giboulées, roulait des masses pesantes et gigantesques; il pensa que la nature elle-même conspirait contre lui,

en se montrant sous son plus sinistre aspect. L'ange de la résignation venait de s'éloigner de lui, sous les traits de sa sœur; il eut peur de la solitude, peur de son dénûment; les murs froids et lézardés de l'étroit vestibule lui semblaient chanceler sous les efforts impétueux de l'ouragan; un frisson fiévreux agitait tous ses membres; il franchit en une seconde l'escalier qui conduisait à sa chambre; mais arrivé là il fut obligé de s'asseoir: son esprit troublé s'exalta jusqu'au délire; une sorte de vertige s'empara de son imagination, et toutes ses actions, que ne dirigeait plus la plénitude de sa raison, devinrent une sorte d'instinct machinal. Ses yeux, qui erraient autour de lui avec une vague épouvante, s'arrêtèrent, par hasard, sur une boîte de bois des îles; un écusson d'acier brillait sur le couvercle; les armes de Haute-Roche y étaient gravées. Le jeune homme se leva en chancelant et ouvrit cette boîte, dernier débris d'un luxe disparu : elle contenait des pistolets damasquinés qui avaient appartenu à son père; il les déposa sur la table. La nuit tombait, mais, à la lueur d'un dernier rayon du jour, le jeune homme se mit à examiner ces armes. Là, dans un tiroir, presque sous sa main, se trouvaient de la poudre et des balles; les pistolets furent chargés et armés sans que la volonté d'Armand participât sciemment à cet acte de désespoir. Une douleur de tête, vive et poignante, ébranlait sa raison ; ses mains, qui tâtonnaient dans l'obscurité, rencontrèrent une des armes; il la prit, l'éleva... une détonnation se fit, le bruit d'un corps tombant retentit sur le parquet... puis tout resta muet et sombre dans la tour de Haute-Roche.....

Vers le milieu de l'année 1792, le marquis de Haute-Roche, le grand-père de Marie et d'Armand, dont la fortune était considérable, avait tout à coup renoncé à ses habitudes et quitté le roi, près du quel il s'était montré jusque-là le courtisan le plus assidu. Retiré dans une petite maison, qui lui appartenait, faubourg Saint-Antoine, il y vivait au milieu d'une solitude absolue et ne reçut, pendant plusieurs semaines, que la visite d'un seul homme; c'était un juif fort riche. Par un acte authentique, M. de Haute-Roche lui abandonnait pendant trente ans son splendide mobilier, ses vastes domaines, situés dans le nord-est de la France, moyennant une somme de quatre millions; les meubles et les immeubles devenaient la propriété définitive du bailleur de fonds, si la somme prêtée n'était pas remboursée à l'époque dite.

Le monarque seul put rendre justice à la conduite extraordinaire du marquis, car ce fut dans ses mains royales que furent remis les deux premiers millions fournis par le juif. Ce singulier marché pourrait passer pour quelque chose de plus que de l'extravagance, et faire accuser le cœur de M. de Haute-Roche, car il avait sa femme et son fils, déjà émigrés en Allemagne; mais dans l'âme de cet homme l'amour pour la royauté marchait avant l'amour de la famille; et d'ailleurs il savait que son sacrifice ne serait pas perdu, que la cause du roi triomphant, le roi saurait bien rendre à la maison de Haute-Roche, avec des faveurs nouvelles, la fortune dont elle se dépouillait pour lui. Deux millions restaient entre les mains de M. de Haute-Roche et devaient être envoyés à la marquise. Mais la difficulté de faire passer des fonds à l'étranger était devenue insurmontable; la mort du roi détermina le marquis à venir cacher les larmes qu'il versait sur le maître qu'il avait tant aimé, dans le vieux château dont sa famille tirait son nom, et qui, pour cela même, était le seul de ses immeubles dont il ne se fût pas dépouillé. Quelques intelligences entretenues sur la frontière, lui faisaient espérer qu'il pourrait rejoindre en Allemagne sa femme et son fils et leur porter lui-même les fonds qui, dans ces nouvelles circonstances étaient devenus

toute leur fortune. Arrivé à Haute-Roche, le marquis ne tarda pas à se convaincre qu'il lui serait impossible d'effectuer ce double projet. Une partie de l'armée de Sambre-et-Meuse, réunie sur ce point, rendait l'émigration impossible, en interceptant toute communication avec l'étranger; il revit ses anciens vassaux, se montra avec eux bon et généreux comme par le passé; mais l'esprit d'indépendance et d'égalité avait soufflé sur toute la France, sa présence éveilla des défiances de toutes sortes; il fut épié, traqué dans sa tour de Haute-Roche, et son or devenait pour lui une possession dangereuse. Le marquis se sentait d'ailleurs fatigué de cette lutte inutile... il prit son parti avec la résignation du désespoir.

Par imitation du monarque, plusieurs gentilshommes de cette époque s'étaient livrés à l'étude d'une profession manuelle; le marquis de Haute-Roche avait choisi la mécanique et la serrurerie; il examina les murs de la tour, et se convainquit qu'ils présentaient la capacité nécessaire pour y construire une armoire secrète, dans laquelle il pût déposer ses dernières richesses. Il consacra ses nuits à l'exécution de ce travail, dans lequel il se garda bien de se faire aider par qui que ce fût, et après des fatigues et de longues difficultés vaincues, il résulta de sa patience et de son habileté un véritable chef-d'œuvre de mécanique. Une vieille glace détamée, encadrée d'une boiserie massive, devint la porte de cette armoire : quiconque eût découvert le ressort qui la faisait mouvoir, malgré qu'il fût soigneusement caché dans les cavités poudreuses des moulures, eût été à l'instant même étreint par deux crochets de fer, qui s'avançaient comme deux mains intelligentes et animées.

Près des piles d'or rangées avec symétrie, le marquis déposa un papier, dans lequel il disait, en peu de mots, les circonstances qui avaient déterminé sa conduite; il achevait de tracer ces lignes, espèce de testament adressé à sa femme et à son fils, quand des bruits de voix et un cliquetis d'armes parvinrent jusqu'à lui. Il comprit qu'on venait l'arrêter; prit à la hâte ses dernières dispositions, descendit l'escalier d'un pas ferme, ouvrit lui-même la porte de la tour et se remit d'un air noble et calme entre les mains de ceux qui venaient le chercher. On le conduisit à Paris, où il fut emprisonné, puis condamné, et mourut sur l'échafaud, comme on mourait alors, c'est-à-dire sans trembler ni pâlir.

Quand, après quinze ans d'émigration, la marquise de Haute-Roche revint en France; elle se trouvait chargée de deux enfants; son fils s'était marié en Allemagne à une jeune fille très-noble et très-pauvre, et la mort successive de sa bru et de son propre fils l'avait laissée le seul appui des deux orphelins. La veuve tourna alors ses regards vers cette tour de Haute-Roche, où son mari avait passé ses derniers jours de liberté; cette propriété tombait en ruines, mais elle appartenait toujours à la famille, car il courait de mauvais bruits parmi les paysans sur cette tour démantelée, et personne n'avait voulu l'acheter; madame de Haute-Roche s'y installa avec ses petits-enfants; bientôt elle s'habitua à son habitation : c'était une ruine, mais sa fortune son bonheur n'étaient-ils pas une ruine aussi?... Les deux enfants y grandirent, sans désirer d'en sortir. Un curé du voisinage donna à Armand des leçons de latin; il apprit à la petite Marie le français et l'histoire; la marquise leur transmit ses vertus et les manières dignes et nobles dont elle était elle-même un si bon modèle; puis elle mourut persuadée qu'elle avait fait pour eux tout ce qu'elle avait dû faire : les préjugés égarent presque autant que les passions! Nous avons vu comment la Providence imposait la pauvreté à ces enfants, qu'on n'avait pas appris à chercher la fortune dans le travail.

Revenons à Armand, que cette longue

mais nécessaire digression nous a forcé d'abandonner, gisant sur le sol de sa chambre. Il s'était tiré un coup de pistolet vers les régions cérébrales ; mais l'arme chargée outre mesure éclata, lui fit une large blessure, et la balle, allant frapper dans les moulures qui bordaient la glace, se porta précisément sur le ressort de l'armoire secrète ; la violence du coup fit jouer le pêne ; l'armoire s'ouvrit toute grande, et découvrit de nombreuses piles de louis, disposées avec ordre et régularité.

Mais Armand baigné dans son sang semblait sur le point de rendre le dernier soupir. C'était donc l'opulence sous le linceul, le luxe sur une tombe...

Une nuit froide s'écoula, et les premiers rayons d'une aurore lente et pâle trouvèrent le malheureux dans le même état, c'est-à-dire ne donnant aucun signe de vie. Tout paraissait fini en ce monde pour le jeune marquis de Haute-Roche, excepté les riches funérailles que sa sœur pouvait maintenant payer en son honneur.

Cependant Armand sortit peu à peu de l'état de léthargie dans lequel l'avait plongé la commotion et surtout la perte de son sang ; il se réveilla persuadé qu'un long cauchemar l'avait agité ; mais peu à peu aussi les impressions douloureuses qui s'étaient emparées de son âme, depuis le départ de Marie, se retracèrent à sa pensée ; il se rappela la conversation qu'il avait eue la veille avec Louis, puis son isolement à la tour, son désespoir et cet accès de douleur qui avait frappé son cerveau ; il porta la main à sa tête et l'en retira sanglante. Alors la terrible vérité se dressa devant lui. Chrétien sans foi, homme sans courage, il avait donc cherché la mort ! Pâle, affaibli, Armand essaya de se soulever pour regarder autour de lui ; mais ses yeux, qu'il s'efforçait de tenir ouverts, se refermèrent épouvantés car il voyait la continuation de son délire de la veille ; il avait désiré de l'or, et, à la place du vieux trumeau, se montrait une cavité profonde renfermant un trésor... Il se détourna pour ne plus le voir, mais une sorte d'attraction agissant sur lui il regarda encore... le trésor était toujours là. Par un effort suprême, il se releva, marcha en chancelant vers l'armoire, saisit une pile de louis, que sa main tremblante ne put contenir et qui roula sur le parquet... mais il avait épuisé ses dernières forces, et la vie parut l'abandonner de nouveau.

Quand il sortit de son second évanouissement, les premiers rayons d'un beau soleil de printemps éclairaient complètement sa chambre. Armand comprit enfin la réalité de son étrange situation ; il devina ce qui s'était passé : il avait cherché la mort, et la fortune avait surgi du suicide... surgi d'un crime ! mais, qu'importe ?.... pensait Armand ; n'est-ce pas toujours la fortune ? Il s'était mis à compter ses richesses, à calculer à quel degré d'opulence il était enfin arrivé ; son horizon, si sombre, devint éclatant, radieux ; sa place dans la société était retrouvée, sans que son honneur et sa dignité aient été compromis, car cet or devait lui appartenir ? Comme pour répondre à cette pensée, la lettre du marquis frappa enfin ses regards ; il la prit, la lut, et cette lecture donna le complément à la joie que son âme ne savait déjà plus contenir. Ainsi Carmen pouvait sans scrupule devenir sa femme.

Chère Marie, se dit Armand, elle va revenir ! Quelle sera sa surprise ! Puis, songeant à sa blessure, il se regarda et se fit peur ; mais après avoir lavé, bandé sa plaie et réparé le désordre de sa chambre, il attendit avec assez de calme.

La journée s'avançait déjà, quand la porte du jardin cria en roulant sur ses gonds ; Armand voulut descendre quelques marches, il ne le put, et Marie, qui montait l'escalier, s'arrêta épouvantée à la vue de son frère. Sans prononcer un mot, il lui prit la main et l'en-

traîna dans la chambre, dont il referma la porte. Alors plaçant sa sœur devant le trésor, en deux mots il lui dit ce qui s'était passé. Pendant ce temps, mademoiselle de Haute-Roche s'était emparée de la lettre de leur aïeul, et la posant sur son cœur, après l'avoir lue, elle semblait, par cette action si simple et si touchante, vouloir exprimer que cette portion de l'héritage commun était la seule qu'elle désirât revendiquer!

« O mon frère, lui dit-elle avec douleur, combien de prières je vais maintenant adresser chaque jour à Dieu, pour obtenir qu'il veuille te pardonner!

— Bonne sœur! répondit Armand, je vais vivre heureux entre toi et Marie, anges qui chasseront le remords de mon cœur et conjureront la colère céleste.

— Madame Durmond doit savoir la vérité, Armand, reprit sa sœur.

—Alors tu lui parleras aujourd'hui même, Marie; ton amie ne pourra me refuser, et sa mère te croira, quand tu l'assureras de mon repentir. »

En écoutant le récit du tragique événement qui venait d'arriver à la tour, madame Durmond, bien que frappée de ce qu'il avait d'étrange et de providentiel, ne laissa pourtant pas un seul instant son jugement s'égarer sur l'opinion qu'elle devait concevoir du fait en lui-même. La recherche d'Armand l'honorait sans doute, mais elle l'épouvantait bien plus encore. Aussitôt que mademoiselle de Haute-Roche se fut retirée, madame Durmont fit appeler Carmen.

Elle entra agitée et tremblante; la singulière conduite de son amie, qui était repartie sans avoir demandé à la voir, lui faisait pressentir la nature de l'entretien qu'elle allait avoir avec sa mère, il lui semblait que quelque chose de solennel flottait dans l'air et l'enveloppait, qu'une crise allait enfin s'opérer dans sa vie.

Madame Durmond se montra parfaitement impartiale en redisant à sa fille tout ce qui s'était passé; elle n'insista pas sur la gravité du crime, mais elle s'abstint aussi de prononcer un seul mot en faveur du coupable. Pendant ce récit, la figure expressive de Carmen exprimait les sentiments qui la dominaient tour à tour, et quand sa mère, d'une voix calme mais grave, eut ajouté que M. de Haute-Roche demandait sa main, les lèvres pâlies de Carmen restèrent froides et silencieuses.

« Mon enfant, reprit madame Durmond, à qui ce trouble n'échappait pas, j'ai encore une autre confidence à te faire..... Louis désire ta main et me l'a demandée. Vois, juge et prononce... La fortune de M. de Haute-Roche... »

Sans doute madame Durmond, oubliant ses désirs et ses vœux secrets, allait exposer à sa fille les avantages et les inconvénients que présentaient ces différentes alliances; mais elle s'arrêta en voyant Carmen venir par un instinct de confiante tendresse, s'appuyer sur la poitrine de sa mère, qui l'y tint longtemps pressée.

« Aide-moi, maman, parle pour moi; car j'ai peur, ajouta-t-elle avec un indicible accent d'hésitation et de frayeur.

— Je te comprends, mon enfant bien aimée; l'un de ces hommes, celui vers lequel t'entraîne ton imagination, ton imagination seulement, entends-tu bien! Carmen; cet homme ne te semble pas un guide assez sûr, un appui assez ferme pour te conduire dans la vie; mais j'ai pris soin de former ta raison, ma fille; reprends l'empire de toi-même, examine la conduite de ces deux hommes selon le point de vue de notre religion d'abord, puis selon le monde, tu verras alors ce que chacun d'eux a su faire pour vaincre les difficultés de la vie et en supporter les épreuves. »

Marie leva sur sa mère un regard qui avait repris sa limpidité, puis elle dit :

« Voici ma main, prends-la, ma bonne mère, et donne-la à celui que tu chéris si tendrement.

— Alors, remercions Dieu qui t'inspire

d'avoir choisi ainsi, mon enfant,» s'écria sa mère toute joyeuse; puis après l'avoir embrassée, elle l'engagea à se retirer chez elle pour s'y reposer de ses émotions successives.

« Choisi! choisi! répéta Carmen dès qu'elle se trouva seule. Ma mère ne voit donc pas que son désir m'a décidée; comme son affection pour Louis l'aveugle!... Mais non, c'est moi, moi seule qui suis aveugle et injuste, reprit-elle en s'agenouillant devant son Christ. Merci, mon Dieu, de ne m'avoir pas inspiré un sentiment que peut-être je n'aurais su vaincre; mon cœur était libre encore, et j'ai véritablement choisi.

— Oui, mon enfant, n'en doute pas, dit madame Durmond qui venait d'entrer sans bruit, inquiète de la secousse qu'avait reçue l'âme de sa fille; c'est librement que tu te donnes à celui qui a le mieux suivi les deux préceptes sur lesquels les hommes doivent s'appuyer avec confiance, la patience et le travail. »

Une semaine entière venait de s'écouler. Carmen, assise à la fenêtre d'un rez-de-chaussée, vit tout à coup déboucher du chemin qui conduisait de la tour de Haute-Roche à la Pierreuse, deux chaises de poste qui s'arrêtèrent à la porte d'entrée. Mademoiselle de Haute-Roche et son frère descendirent de l'une de ces voitures et s'avancèrent ensemble jusqu'au vestibule; là, ils se séparèrent, Armand pénétra dans le cabinet de Louis, et sa sœur s'avança vers Carmen, qui, frappée du costume de voyage de son amie, venait au-devant d'elle avec un triste pressentiment.

Mademoiselle de Haute-Roche était pâle, mais son visage toujours beau avait la même expression de douceur et de sérénité.

« Ma bonne Carmen, dit-elle en passant son bras sous celui de mademoiselle Durmond, je viens vous apporter mes vœux de bonheur et mes adieux. Je pars dans quelques minutes.

— Vous quittez votre frère! s'écria Carmen.

— Oui, il est là qui prend congé de votre famille, répondit mademoiselle de Haute-Roche; puis elle ajouta : Je vais sur la terre où reposent mon père et ma mère. Vous le savez, Carmen, je n'ai jamais aimé le monde, et c'est dans un couvent d'Allemagne que je vais me retirer sans regrets ni désirs. Oui, continua-t-elle d'une voix plus basse, une expiation était nécessaire...je la fournis... son père et sa mère dans le ciel, sa sœur sur cette terre, prieront Dieu d'écarter de cet infortuné le châtiment qu'a mérité son crime.

— Adieu donc, dit Carmen d'une voix brisée et en posant ses lèvres sur le front qui s'inclinait vers elle. Adieu, mais n'oubliez pas que, quel que soit ici-bas ma destinée, moi aussi j'aurai quelquefois besoin des prières d'un ange. »

Et bientôt les deux voitures se séparèrent : l'une emporta Marie vers l'Allemagne, l'autre roula vers Paris.

Carmen est heureuse; Denise est mariée, et Louis a trouvé dans son beau-frère un associé intelligent et un aimable compagnon. Quant à M. Armand de Haute-Roche, il a les plus beaux chevaux, les tableaux les plus précieux, les chiens les mieux dressés, et par-dessus tout cela, le meilleur cuisinier de Paris.

Mme JULIETTE BÉCARD.

LE CHÊNE DE PÉTERHOF (1).

PAR JAWUBOVITSCH.

« O vieillard des forêts, à la haute encolure !
Confident des vieux bois où le scalde chanta,
Toi qui roules dans l'air ta verte chevelure
Comme un mât de vaisseau déployant sa voilure,
Dis-moi, grand chêne, dis, quel siècle t'enfanta ?

Te souviens-tu des temps lointains où sous ton ombre
Fumaient sur les autels la victime et l'encens,
Où résonnait la voix de quelque augure sombre,
Où les foudres du ciel t'accablaient de leur nombre,
Où tu couronnais rois des poëtes puissants?

— Né dans les bois profonds, sur l'eau des marécages,
Je n'ai pas vu d'augure et n'ai pas eu d'autel ;
Je n'ai jamais compté les assauts des orages,
Et, longtemps ignoré dans ces obscurs parages,
Je n'ai point couronné de poëte immortel.

Mais sur ma cime vierge un bel aigle naguère
Envoyait son bruit d'aile à l'écho murmurant ;
Puis, sur l'herbe où jadis dormait une eau vulgaire,
Après ses durs travaux de paix comme de guerre,
A mes pieds reposait, pensif, Pierre le Grand. »

Traduit du russe,
par le prince ELIM MESTSCHERSKI.

(1) Péterhof est un château de plaisance, construit sous Pierre le Grand au bord du golfe de Finlande, dans un endroit qui, à cette époque, était couvert de bois et de marais.

REVUE DES THÉATRES.

Reprise de *la Fiancée*, opéra-comique en trois actes, paroles de M. Scribe, musique de M. Auber.

Le théâtre représente un des boulevards de Vienne. Au fond, une allée d'arbres ; à droite l'hôtel de M. de Saldorf, chambellan de l'empereur; au-dessus de la porte cochère est une fenêtre avec un balcon; à gauche le magasin de madame Charlotte, lingère.

Henriette, une des demoiselles du magasin, doit le lendemain épouser Fritz, un jeune tapissier. Fritz est jaloux et croit qu'Henriette ne l'aime pas. « Qui donc alors m'obligerait à vous épouser? lui dit-elle. — Personne, répond-il. — Mon père, un simple soldat, continue Henriette, eut le bonheur, dans une bataille, de sauver la vie au vieux comte de Lowenstein. Le comte obtint le congé de mon père, le nomma son jardinier en chef, et me fit élever au château avec son fils, Frédéric, plus âgé que moi de quelques années. Frédéric était si bon qu'il me traitait comme une sœur, moi, pauvre paysanne ; aussi, pénétrée de reconnaissance, je m'étais habituée dès mes jeunes années à le respecter, à le chérir comme le fils de mes maîtres. — Pas davantage? demande Fritz. — Je le croyais... Cependant je ne pouvais m'expliquer le serrement de cœur que j'éprouvais quand il venait au château de belles et nobles demoiselles avec lesquelles Frédéric était si galant, si empressé... Et les jours de bal, lorsque ces jeunes comtesses, éclatantes d'attraits et de parures, dansaient avec lui dans le salon, tandis que moi et les gens du château les regardions de l'antichambre, je ne sais quelle tristesse venait me saisir ; je me trouvais au milieu de tout ce monde, seule, abandonnée et le désespoir au cœur. — Voyez-vous ça ! — Enfin, un jour, une jeune et belle héritière, mademoiselle de Rethal, était au château ; au détour d'une allée, je l'aperçus auprès de Frédéric, il lui baisait la main. Je m'enfuis jusque dans ma chambre, et me jetant dans les bras de mon père, je fondis en larmes. Il ne comprit que trop bien la cause de ma douleur. « Notre jeune comte est fiancé à mademoiselle de Rethal, me dit-il ; d'ailleurs tu es de trop basse naissance pour être jamais sa femme ; il faut t'éloigner, il faut l'oublier, ma fille. » C'est alors que je vins dans cette capitale près de la comtesse de Rethal, près de sa fille, qui m'avait prise en amitié. — Et monsieur Frédéric? — Il était colonel, et partit pour son régiment. Plus tard il fit la campagne de Russie, et l'on nous annonça sa mort ; deux ans après, les parents de mademoiselle de Rethal la marièrent au baron de Saldorf. Ma jeune protectrice me plaça chez madame Charlotte, et je ne passe pas de jour sans aller la voir. Si vous saviez quel ange de bonté, quel modèle de toutes les vertus ! Je retrouvai près d'elle le calme, le repos... Il y a un an, nous avons appris que M. Frédéric n'était pas mort, jugez de notre joie ! C'est alors que vous vous êtes présenté, et que, d'abord indifférente à votre amour, j'ai fini par en être touchée, par vous plaindre... — Serait-il vrai ? — Vous m'aimiez tant !... et il doit être si cruel de ne point être aimé de ceux qu'on aime ! Vous aviez l'aveu de mon père, celui de ma bienfaitrice... vous m'avez demandé le mien... J'ai compris alors quels étaient mes nouveaux devoirs, j'ai juré de faire le bonheur d'un galant homme qui me consacrait sa vie... Ce serment, je le tiendrai, monsieur Fritz, et vous aurez en moi une honnête femme. — Cette franchise-là me le prouve, répond Fritz, et je suis trop heureux. »

En ce moment le tambour bat le rappel; Fritz, qui est de la garde nationale, s'éloigne pour se rendre à son poste, et Henriette entre chez sa bienfaitrice.

Il est nuit; le baron de Saldorf sort en toilette; il va au bal dans l'hôtel voisin. Frédéric vient à passer; M. de Saldorf lui fait des reproches de ne l'avoir point encore vu. « J'ai grondé ma femme de ne pas vous avoir invité à venir nous voir, mais elle va vous écrire... Tenez, elle m'a obéi, » ajoute-t-il. En effet, un domestique sortait portant une lettre. M. de Saldorf la prend, la remet au colonel; puis il se rend au bal.

Frédéric s'empresse de lire cette lettre. Madame de Saldorf lui dit sa douleur lorsqu'elle l'a cru mort; elle aurait voulu vouer à son souvenir le reste de sa vie, mais son père lui ordonna d'épouser M. de Saldorf. « Une consolation me reste, ajoute-t-elle, celle de remplir mes devoirs. Qu'un autre hymen nous sépare, je le désire... jusque-là, évitez les occasions de me voir, de me parler... »

Comme il achevait sa lecture, Henriette sort de l'hôtel : « Madame est plus tranquille, dit-elle, et veut que je rentre chez moi, que je dorme... Ah! mon Dieu! s'écrie-t-elle effrayée, qui est là?... — Cette voix que je crois reconnaître, dit Frédéric, n'est-ce pas Henriette? — Monsieur le comte! vous ici! à une pareille heure! — Mais toi-même? — J'étais restée auprès de madame de Saldorf qui est malade... elle a un peu de fièvre; cependant elle m'a renvoyée ainsi que tous ses gens; elle a voulu rester seule. — Seule! se dit Frédéric. Je ne te retiens pas, ma bonne Henriette, ajoute-t-il, demain nous nous reverrons. — Je sais, monsieur le comte, que ce matin vous avez eu la bonté de faire une visite à la fille de votre vieux jardinier. — Dis plutôt à une amie d'enfance... Oui, je voulais voir une amie... j'en ai bien besoin... je suis si malheureux!... — Vous qui avez tout en partage, la naissance, la fortune, l'estime publique! vous que chacun envie!... — Ah! s'ils savaient ce que je souffre! — Vous! mon Dieu! — Demain nous causerons de toi; je veux embellir ton sort; tu sais que je suis toujours ton frère. — Ah! je n'ai rien à désirer! je suis heureuse, calme et tranquille... Mais ce n'est pas le moment de vous parler de mon bonheur, à vous qui avez du chagrin... A demain, monsieur Frédéric. — Bonsoir, Henriette, bonsoir! » Henriette met doucement la clef dans la serrure pour ne pas réveiller ses compagnes, et rentre chez madame Charlotte. Pendant ce temps, Frédéric, qui avait eu l'air de s'éloigner, entre dans l'hôtel, dont la porte est restée ouverte depuis la sortie d'Henriette.

Fritz passe à la tête d'une ronde; il chante :

Garde à vous! garde à vous!
Avançons en silence;
Surtout de la prudence,
Sur mes pas marchez tous.
Garde à vous!
Veillez d'un pas docile
Au repos de la ville;
Et vous, adroits filous,
Garde à vous!
Nous voici : garde à vous!

Et la ronde s'éloigne. M. de Saldorf sort du bal; il a joué un jeu d'enfer, il a tout perdu. La soirée cependant lui a paru charmante; mais c'est assez danser, il s'en va dormir. Il frappe à sa porte, le suisse l'ouvre, la referme, et on l'entend tirer les verroux. Au même moment Frédéric paraît sur le balcon : « Quelle imprudence j'ai commise, dit-il; pour avoir voulu la voir seule, je la compromets... Ah! sauvons-lui l'honneur! » Il attache sa ceinture d'officier au balcon, descend... la patrouille qui revenait l'arrête en criant : « Au voleur! au voleur! » A ces cris, M. de Saldorf sort de l'hôtel suivi de ses domestiques, et reconnaissant Frédéric : « C'est un ami, dit-il à Fritz, je me porte caution pour lui. » Prenant Frédéric à part, il ajoute : « Vous descendiez de ce balcon, de la chambre où repose une jeune ouvrière? — Je

ne dis pas non, » répond Frédéric avec trouble. Le malheureux ne sait pas qu'en sauvant l'honneur de madame de Saldorf il compromet l'honneur de la pauvre Henriette !

Les jardins de l'hôtel de Saldorf.

Henriette est parée de ses habits de mariée ; les gens de la noce dansent dans les jardins. Inquiet des suites de la scène qui s'est passée la veille, Frédéric vient, avant de quitter Vienne, savoir des nouvelles de madame de Saldorf : « Madame ne peut recevoir personne, elle est souffrante, lui fait observer Henriette. — Je ne demande pas à la voir, mais dis-lui que je suis venu m'informer de sa santé. — Je n'y manquerai pas. — Vas-y toujours. — Tout à l'heure. Madame assiste, ainsi que son mari, à la rédaction de mon contrat de mariage. — En effet, je n'avais pas remarqué ton costume. Comment, Henriette, tu te maries ? — J'espère bien, monsieur le comte, qu'en l'absence de mon père, vous me ferez l'honneur d'assister à mon mariage. — Oui, ma bonne Henriette. Quel est ton mari ? — M. Fritz, un tapissier. — Toi si jolie, si distinguée, et avec les talents que t'a donnés madame de Saldorf ! — Ma bienfaitrice m'a traitée comme son enfant, c'est peut-être un tort, car je ne suis que la fille d'un soldat, et je ne pouvais épouser que mon égal. Bientôt, monsieur le comte, j'espère que vous ferez comme nous. — Je ne me marierai jamais ! — J'ignore vos chagrins et ne puis les partager ; mais avec votre nom, vos richesses, qui ne serait heureuse et fière de vous appartenir ? — Bonne Henriette, c'est toi qui me consoles !... du moins tu seras toujours mon amie. — Dam ! je suis la plus ancienne, la première en date... Allons, mon jeune maître, du courage, vous ferez un mariage heureux, et vous donnerez votre pratique à mon mari. — Chère Henriette, j'espère mieux faire que cela; c'est à moi de te doter. — Ma bienfaitrice s'est chargée de ce soin. — Je serai de moitié avec elle; je vais en parler à M. de Saldorf. Mais en attendant, ô toi qui fus ma sœur, la compagne de mon enfance ! reçois de moi cette chaîne qui me vient de ma mère (il ôte une chaîne d'or qu'il avait à son cou et la passe au cou d'Henriette) ; reçois aussi le serment que je serai toujours ton frère, ton ami. » (Il l'embrasse sur le front.) Henriette se hâte de rentrer à l'hôtel pour signer au contrat.

M. de Saldorf, qui a vu cette scène, en plaisante Frédéric et ajoute : « Je ne m'étonne plus de vous avoir vu descendre de sa chambre par le balcon... » Frédéric ne comprend pas d'abord, mais jugez de sa douleur, quand il apprend que, sans le savoir, il a compromis Henriette. M. de Saldorf consent à garder le secret de cette aventure, puis il rentre à l'hôtel. Henriette en sort bientôt une lettre à la main. « Madame est plus mal que je ne croyais, dit-elle à Frédéric. Elle a cependant voulu vous écrire pour vous demander un service... quelque infortuné, sans doute, qui implore votre pitié à l'insu de monsieur le baron, car elle m'a dit de vous remettre ce billet sans lui en parler ; il ne contient que quelques lignes, et encore après les avoir écrites, elle s'est trouvée dans un état affreux. — Malheureux que je suis ! se dit Frédéric. — Lisez vite ! » continue Henriette.

Pendant qu'Henriette s'éloigne pour regarder M. de Saldorf qui cause avec Fritz, Frédéric lit ce qui suit : « Que s'est-il passé cette nuit après votre départ ? Quelle est cette arrestation dont j'ai entendu parler ? Si mon nom a été prononcé, s'il me faut perdre le seul bien qui me reste, si mon honneur est compromis, je n'ai plus qu'à mourir, et tel est mon dessein. Je serai dans le pavillon du jardin à deux heures, derrière la jalousie ; jetez-y votre réponse, et, dans le cas où votre imprudence n'aurait pas de suites, si mes jours vous sont chers, quittez-moi pour jamais. » — Et la réponse ? demande en revenant

la fiancée. — Je la ferai, répond Frédéric. Adieu, adieu! » Puis il s'enfuit. Le baron revient avec Fritz. Fritz remarque la chaîne d'or qui orne le cou d'Henriette. « On vient de me la donner, dit-elle. — Qui donc? — Moi! se hâte de répondre le baron. — Vous! monsieur, s'écrie-t-elle étonnée. — Taisez-vous donc! » lui dit-il tout bas. Puis s'adressant à Fritz : « Fais-moi le plaisir d'aller donner le coup d'œil du maître, afin de voir si rien ne manque au repas de noce. J'ai d'ailleurs quelque chose à dire à ta femme. » Fritz s'éloigne, mais il entre dans le pavillon et vient écouter. « Il faut aimer votre mari, mon enfant, dit M. de Saldorf à Henriette. — Aussi je l'aime. — Ses amis doivent devenir les vôtres. — J'ai pour eux le plus grand respect. — Il m'en faut un gage. » Il veut lui prendre la main, elle la retire avec effroi. « Vous n'étiez pas si sévère avec le jeune homme qui cette nuit sortait d'auprès de vous. — Quelle calomnie! » s'écrie-t-elle. Fritz, pâle, furieux, s'élance de sa cachette; les personnes de la noce lui apportent des bouquets; il les repousse, dit que son mariage est rompu, et répète qu'un jeune homme est sorti cette nuit de l'appartement d'Henriette. La pauvre fille a beau dire qu'elle est innocente... tout le monde s'éloigne d'elle avec mépris.

En ce moment deux heures sonnent à l'horloge de l'hôtel, et Frédéric s'avance. « C'est l'heure du rendez-vous, dit-il... elle est derrière cette jalousie... Mais que de monde... Ciel!... M. de Saldorf! »

Fritz désigne Frédéric comme celui qui est cause de la rupture de son mariage. « C'est une imposture! s'écrie le comte. — Vous l'entendez, dit avec joie Henriette. — Mais alors, reprend M. de Saldorf s'approchant de Frédéric, de chez qui donc sortiez-vous? » (On aperçoit la persienne qui s'entr'ouvre et laisse passer l'extrémité d'une écharpe bleue.) « Elle écoute, se dit Frédéric; elle est là... si je dis la vérité, elle expire. » Hors de lui, il regarde tour à tour du côté d'Henriette et du côté de la jalousie. « Parlez! parlez! lui crie-t-on de toutes parts. (La jalousie se referme comme si la personne qui l'avait entr'ouverte fût tombée en faiblesse. Frédéric veut s'élancer de ce côté. Croyant qu'il cherche à s'enfuir, on le retient.) — De quel appartement sortiez-vous? répète avec force M. de Saldorf. — Eh bien! dit Frédéric cachant sa tête dans une de ses mains, et étendant l'autre du côté d'Henriette... c'était du sien! » Henriette pousse un cri et s'évanouit dans les bras d'une de ses compagnes.

L'intérieur d'un élégant magasin de lingerie.

Madame Charlotte n'est pas trop fâchée de ce qui se passe, car elle aime Fritz depuis longtemps, et le lui avoue. « Tant mieux! dit-il, pour la punir je vous épouserai, dussé je en mourir de chagrin... La voilà! » Henriette s'avançait, pâle, les yeux baissés. « Comment, mademoiselle, lui dit madame Charlotte, vous osez encore vous présenter dans une maison respectable? — Je n'ai rien fait, madame, qui puisse vous donner le droit de me traiter ainsi, dit-elle relevant la tête d'un air digne, ce n'est pas vous qu'il m'importe de persuader... c'est monsieur Fritz. — Comment monsieur le comte de Lowenstein vous accuse-t-il lui-même? reprend Fritz. — Je l'ai entendu et ne le puis croire. Je le sais, toutes les apparences sont contre moi; mais soyez assez généreux pour me défendre seul contre l'opinion qui m'accable. — Mam'selle Henriette!... — Vous n'aurez point à vous en repentir, ce sera acquérir à ma reconnaissance des droits éternels... Oui, Fritz, je vous le jure par ce qu'il y a de plus saint au monde, je n'ai point trahi mes devoirs, je suis digne de vous. — Mais... écoutez donc! — Au fond du cœur, me croyez-vous? — Eh bien! dit-il en hésitant et regardant madame Charlotte qui lui souffle à l'oreille de ne pas être la dupe d'Henriette, eh bien! non! — Il suffit, il me

m'importe plus maintenant de vous convaincre, toute affection est éteinte en mon cœur. — Vous l'avez voulu, dit Fritz, je reprends ma foi pour l'offrir à madame Charlotte, dont j'ai méconnu la tendresse; c'est elle que j'aime, que j'épouse... — Vous, mademoiselle, ajoute madame Charlotte, je vous donne jusqu'à ce soir pour chercher un autre asile, et je vais écrire à votre père les motifs de votre départ.

— Mon père! dit Henriette restée seule. Ah! de quel nouveau malheur vient-on m'épouvanter. Peut-être ses bras vont-ils se fermer pour moi. » Frédéric se présente. Je suis un malheureux que le remords accable, lui dit-il; j'ai détruit votre bonheur, celui de Fritz... mais vous ne saurez jamais les tourments que j'éprouve. — Pour adoucir vos chagrins, que j'ignore, j'aurais donné ma vie; mais mon honneur, celui de mon père, pouvais-je vous le donner? — Je ne puis réparer mon crime sans en commettre un second... je suis le seul coupable, c'est à moi de me punir... j'irai loin de ma patrie chercher la mort que j'ai méritée... — Frédéric! dit avec tendresse Henriette. — Retourne vers ton vieux père, qui jadis a sauvé le mien; porte-lui cet écrit, cherchez tous deux dans un asile éloigné le repos et le bonheur... Tu peux encore le retrouver, toi, tu n'as rien à te reprocher, lui dit-il à voix basse. — Cet écrit doit-il me justifier aux yeux de mon père? — Cet acte est pour toi seule, c'est la donation de tous mes biens. — Ce ne sont pas vos trésors qu'il me faut, dit avec fierté Henriette rejetant l'écrit loin d'elle, c'est la vérité! Ce matin vous disiez: *Je jure d'être toujours ton frère, ton ami.* — Apprends donc mon secret... »

M. de Saldorf s'avance; Frédéric s'arrête. « Ce secret n'est pas le mien, dit-il bas à Henriette... mais je te sauverai... Je vais revenir. » Le baron s'excuse auprès d'elle d'être la cause innocente de la rupture de son mariage. Apercevant le papier, il le ramasse, et voit que c'est la donation que Frédéric fait à Henriette d'une somme énorme. « Tiens, mon enfant, lui dit-il, voilà qui est à toi. — Je l'ai refusé, répond-elle en le déchirant, l'accepter, ce serait avouer que je suis coupable. — Je comprendrais que tu dises cela devant Fritz; mais j'étais présent lorsqu'on a arrêté Frédéric comme il descendait du balcon. — De quel balcon? demande-t-elle étonnée. — Celui de mon hôtel, le balcon qui donne sur la chambre où tu as passé la nuit. — Mais je n'ai point passé la nuit chez vous; madame de Saldorf m'a renvoyée avant minuit. — Il n'y avait que ma femme dans l'hôtel, s'écrie le baron avec fureur... C'était pour elle!... »

Il s'assied, écrit à Frédéric: « J'abandonne à jamais une épouse coupable, et votre sang me rendra raison. » — Je comprends, se dit la désolée Henriette, je les ai perdus! » Le baron va faire porter son cartel, Henriette l'arrête. « Je cherchais à me justifier, dit-elle; mais l'honneur me défend de souffrir qu'on accuse une autre de ma faute. — Celle que Frédéric aime, dit avec joie le baron. — C'est moi! » En ce moment Fritz, madame Charlotte et les demoiselles de son magasin, qui étaient restées au fond, s'avancent et s'écrient « Elle convient qu'elle est coupable! — Je vous chasse de ces lieux! » lui dit madame Charlotte. Henriette pâle et tremblante allait sortir pour cacher sa honte, on lui ouvre un passage... Frédéric paraît et la ramène par la main. « Qui oserait la chasser, s'écrie-t-il, quand je prends sa défense? — Ah bien oui, reprend Fritz, il n'est plus temps, elle a tout avoué. — Oui, mon cher, reprend M. de Saldorf, elle a tout avoué... fort heureusement pour moi, qui, sur quelques mots mal interprétés, allais me brûler la cervelle avec vous. — Comment, dit Frédéric s'approchant d'Henriette avec confusion et respect, vous avez avoué... — Oui, monsieur, lui répond-elle se levant du siége où elle était tombée, et se soutenant avec peine, qu'importe la perte d'une pauvre

fille?... Je devais trop à ma bienfaitrice pour la laisser soupçonner... dites-lui que je n'oublierai jamais ses bontés... Maintenant, ajoute-t-elle à voix basse et avec une expression douloureuse, je crois qu'elle et moi nous sommes quittes. — Mais moi, Henriette, je ne le suis point envers vous, et je dois témoignage à la vérité. Oui, ajoute-t-il en élevant la voix, je l'aimais, j'en conviens; mais j'atteste que, toujours vertueuse, Henriette n'a rien à se reprocher, et qu'elle n'a d'autre tort que mon amour, qui l'a compromise. Henriette, lui dit-il en s'approchant d'elle, ces richesses que ce matin je vous offrais pour réparer ma faute, vous les avez repoussées... les refuserez-vous encore de la main d'un époux? »

Jugez de l'étonnement du baron, de la jalousie des demoiselles du magasin, en voyant leur compagne devenir comtesse, et de la reconnaissance d'Henriette, de son bonheur, quand Frédéric lui dit : « Je viens de faire connaître mes projets à ta bienfaitrice, elle les approuve... elle nous attend. »

Mme J. J. Fouqueau de Pussy.

MÉLANGES.

LE TEMPLE.

Ce nom seul, auquel se rattachent de sombres souvenirs qui seront éternellement debout à la place de la vieille forteresse des Templiers, éveille dans l'âme une tristesse involontaire, comme l'écho d'une prison, comme le glas des funérailles. Deux des plus grandes infortunes dont l'histoire ait jamais fait mention, planent, ainsi que des fantômes sanglants, à l'endroit où s'élevait cette tour fameuse, d'où sortirent, à près de cinq siècles d'intervalle, pour marcher à l'échafaud, les chefs de l'ordre du Temple et le roi Louis XVI.

En 1118, dix-neuf ans après que les croisés, sous la conduite de Godefroy de Bouillon et de Pierre l'Ermite, eurent conquis sur les Musulmans la Palestine et le tombeau de Jésus-Christ, neuf gentilshommes chrétiens s'associèrent à Jérusalem pour protéger les pèlerins et combattre les infidèles; ils devaient, selon leurs statuts, garder le célibat, vivre en commun, et observer les autres préceptes de la vie monastique.

Ces moines-soldats furent appelés *Frères de la milice du Temple*, parce que leur logis était voisin du lieu où se trouvait autrefois le célèbre temple de Salomon, que l'empereur Titus avait renversé dans le sac de Jérusalem, et que l'apostat Julien avait tenté en vain de relever pour insulter aux prophéties des Juifs. On accusa les Templiers d'avoir renouvelé la tentative de Julien en rebâtissant ce temple avec des institutions et non avec des pierres.

Les membres du nouvel ordre se distinguaient des autres religieux par un costume plus militaire qu'ecclésiastique, dont l'épée et la cotte de mailles étaient les ornements obligés : suivant un pieux chroniqueur, leur dalmatique, longue robe de laine blanche avec une croix de drap rouge sur l'épaule, *les admonestait de ne pas craindre de répandre leur sang pour Jésus-Christ.*

Ils se multiplièrent rapidement, grâce à la protection des papes, des rois et des prélats; la jeune noblesse s'enrôlait en

foule dans cette sainte milice qui gagnait le martyre et le paradis; bientôt les belliqueux monastères du Temple, enrichis par la générosité des peuples, furent plus nombreux que les couvents de bénédictins, par toute la chrétienté.

La *maison du Temple* de Paris fut fondée vers le milieu du douzième siècle, sous le règne de Louis le Jeune, hors de l'enceinte de la ville, et l'espèce de faubourg qui se forma autour de ce monastère fortifié devint assez considérable pour prendre le titre de *Ville neuve du Temple*. Dans ces temps-là, les pauvres gens qui sentaient leur faiblesse aux vexations que tout puissant, noble ou prêtre, ne se faisait pas faute de commettre, cherchaient pour refuge quelque suzerain qui les défendait moyennant une redevance, et les comptait comme des esclaves ou des troupeaux désignés sous le nom humiliant d'*hommes de corps* ou *serfs;* mais du moins ces malheureux étaient sous une main protectrice, qui disposait seule de leurs biens et de leurs vies.

Philippe le Hardi, en 1279, accorda aux *religieux Templiers* le droit *de haute et basse justice* sur la *ville neuve du Temple*, et il exempta leurs *sujets* de la *taille* ou impôt royal, et du guet, ou service de la garde nocturne de Paris.

En reconnaissance des grands priviléges que leur avaient concédés les rois de France, les Templiers gardaient fidèlement, à l'abri de leurs remparts hérissés de tours, l'argent du fisc et le trésor des chartes de la couronne, lequel fut, plus tard, transféré à la Sainte-Chapelle.

Le Temple était alors en état de soutenir un siége, si les Normands du neuvième siècle fussent revenus faire leur dégât sous les murs de Paris; mais, à cette époque, les *pastoureaux* et d'autres bandes d'aventuriers surpassaient les cruautés et les ravages des barbares du Nord.

Les Templiers avaient dans l'enclos de leurs murs une belle église construite sur le modèle du temple de Jérusalem, et les bâtiments de leur monastère, où se tenaient les chapitres généraux de l'ordre, étaient si vastes et si somptueux, que le roi d'Angleterre, Henri III, à son passage à Paris, en 1254, aima mieux loger au Temple qu'au Palais de la Cité, que saint Louis lui avait offert pour résidence.

Les rois de France avaient aussi un appartement réservé dans l'intérieur du Temple, et venaient y loger de temps à autre sous la foi des Templiers. L'aspect imposant de ce quartier-général de l'ordre, semblable à une citadelle, fut complété, en 1306, par l'achèvement de la maîtresse tour, dont les fondements avaient été jetés, un siècle auparavant, par frère Hubert, et qui, flanquée de quatre tourelles, dominait au loin le faubourg et la ville. Ce fut dans ce donjon inexpugnable qu'on déposa les archives de l'ordre.

Mais, au milieu de tant de prospérités, cet ordre guerrier touchait à sa ruine. L'orgueil et la licence s'étaient accrus avec le pouvoir et la richesse parmi les Templiers, qui possédaient des terres immenses et jusqu'à neuf mille maisons, la plupart fortifiées. Les rois chrétiens craignirent pour leurs couronnes.

Philippe le Bel avait conçu contre les Templiers une haine mortelle dont les véritables motifs ne sont pas connus. Le pape Clément V, qui devait la tiare à ce prince, fut l'instrument servile de cette haine; l'orage éclata inopinément sur l'ordre, et l'écrasa en un seul jour.

Tous les Templiers de France furent arrêtés le 13 octobre 1307, et leurs domaines séquestrés entre les mains du roi; le chef de l'ordre, le grand-maître, Jacques de Molay, avait été attiré de l'île de Chypre sous de faux prétextes; on le saisit au Temple de Paris avec cent cinquante-quatre de ses chevaliers.

Le procès de l'ordre et de ses membres fut instruit par les commissaires du pape et du roi; ces *inquisiteurs* rivalisèrent de

zèle et d'iniquité : on chargea les accusés des crimes les plus atroces et les plus invraisemblables ; on prétendit qu'ils étaient vendus aux mahométans, qu'ils adoraient les idoles, qu'ils se livraient à des vices infâmes ; à force de tortures, on leur arracha des aveux que le grand-maître et les principaux chevaliers désavouèrent ensuite, en appelant de l'injustice de leurs persécuteurs à la justice de Dieu.

Une multitude de Templiers furent brûlés vifs au faubourg Saint-Antoine, à Saint-Denis, et dans beaucoup d'autres lieux ; puis, le vénérable Jacques de Molay, qui ne voulut pas survivre à ses frères, ni confesser les impiétés absurdes qu'on leur imputait, monta à son tour sur le bûcher, dans une petite île de la Seine, laquelle aujourd'hui, réunie à l'île de la Cité, forme le môle du Pont-Neuf, et supporte la statue de Henri IV. Cette statue, érigée au meilleur des rois, ressemble à un monument expiatoire destiné à effacer un acte sanglant de la royauté.

Le peuple, qui prend volontiers le parti des opprimés, regarda Jacques de Molay comme un martyr ; le pape Clément mourut quarante jours après le supplice du grand-maître, et le roi Philippe, au bout d'une année : le bruit se répandit que, du milieu des flammes, Jacques de Molay expirant avait *ajourné* ses deux bourreaux dans ce double délai par-devant le tribunal de Dieu.

Philippe le Bel s'était emparé du magnifique mobilier de l'ordre du Temple, non sans en donner une part au pape, son allié et son complice ; les terres et les maisons, la plupart du moins, furent attribuées à l'ordre religieux et militaire de Saint-Jean de Jérusalem, rival heureux de l'ordre du Temple ; les robes noires et les croix blanches des chevaliers de Saint-Jean, appelés plus tard chevaliers de Rhodes et de Malte, remplacèrent les robes blanches et les croix rouges des Templiers ; mais la forteresse et tout le quartier du Temple ont conservé ce nom jusqu'à nos jours.

Les chevaliers de Saint-Jean héritèrent aussi des droits et franchises de leurs devanciers, et l'on voyait encore, avant la révolution, au coin des rues du Temple et des Vieilles-Audriettes, les restes de l'échelle patibulaire, signe de la *haute-justice* des seigneurs du Temple, qui avaient le droit de faire rendre par leur bailli et exécuter par leur bourreau des sentences capitales en dehors de la juridiction du Parlement de Paris.

Plusieurs tours du Temple et les bâtiments habités par les membres de l'ordre de Malte furent démolis successivement aux dix-septième et dix-huitième siècles, et remplacés par des constructions modernes. Il y avait, en outre, dans l'enclos, quelques grands jardins et différentes maisons, que l'ordre de Malte, déchu de sa grandeur et de sa fortune, louait à des marchands et à des ouvriers, intéressés à s'établir sur un territoire qui avait conservé ses anciens priviléges d'affranchissement de taille et du guet.

Depuis la décadence de la puissance musulmane, l'ordre de Malte, destiné à combattre les ennemis du Christ, avait perdu toute utilité. Après les événements de 89, les propriétés de cet ordre devinrent des domaines nationaux comme les autres biens ecclésiastiques, et la Convention, à la suite de la journée du 10 août, où Louis XVI fut précipité du trône, envoya ce malheureux roi et sa famille dans la grosse tour du Temple.

Le vertueux et faible prince, victime des fautes de ses ancêtres et des circonstances formidables qui poussèrent la France sous le régime de la *terreur*, ne quitta sa prison que pour aller porter sa tête sur la place de la Révolution.

Ce fut aussi dans les ténèbres de cette tour fatale que fut prisonnière la belle et malheureuse Marie-Antoinette et que languit et s'éteignit, après la fin tragique de

son père et de sa mère, le jeune Dauphin, fils de Louis XVI, pauvre enfant que les mauvais traitements de ses geôliers avaient frappé à mort.

La tour du Temple fut abattue sous l'Empire, comme pour effacer la mémoire de cette royale captivité, et les dernières traces de l'antique enceinte disparurent avec ce donjon, aux fenêtres duquel on croyait toujours voir la tête de la comtesse de Lamballe promenée au bout d'une pique, et les augustes prisonniers reculant d'horreur à ce spectacle.

Une communauté de bénédictines fut installée par la Restauration dans le palais du grand-prieur de Malte, en faveur de l'ancienne abbesse de Remiremont, la dernière princesse de Condé, afin que la religion eût un sanctuaire dans un lieu consacré par les souffrances et la résignation chrétienne des prisonniers du Temple.

Dès 1802, on avait ouvert dans l'enclos du Temple une espèce de foire perpétuelle, peuplée de fripiers et de revendeuses, hangar rempli de vieilles hardes, de vieux oripeaux, hideuses catacombes où s'entassent les dépouilles fanées de nos modes éphémères, et où le pauvre vient acheter la défroque usée du riche pour en faire sa parure des *bons jours*.

Voilà ce qui tient aujourd'hui la place de la commanderie des Templiers et de la prison de Louis XVI.

P. L. JACOB, *bibliophile*.

ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

Sans porter atteinte à la vérité, je pourrais dire que j'ai un million de bouches, deux millions de bras, et que mon corps couvre une superficie de plus de 31 kilomètres; mais l'imagination se figurerait de suite un monstre hideux, tandis que tout au contraire, je suis une des plus belles choses du monde. Ma splendeur n'est jamais plus grande que lorsque le soleil m'éclaire; cependant on vient généralement me voir lorsqu'il a cessé de briller pour moi. Les sauvages même, aussi bien que les hommes civilisés, sont frappés d'admiration à la vue de mes innombrables beautés, j'exerce une telle fascination qu'on ne me quitte qu'à regret, et beaucoup ne pourraient vivre loin de moi. Je brave les efforts du temps, ce destructeur impitoyable, et à mesure que les années s'accumulent sur mon existence, je parais toujours plus jeune, plus aimable et plus parée, chaque siècle me laissant de merveilleuses traces des progrès des sciences et des arts. J'ai donné le jour à un grand nombre d'hommes de génie, beaucoup reposent près de moi du sommeil éternel, et il en est bien peu qui ne soient venus me visiter et me payer le tribut de louanges que je mérite : car ma puissance égale ma beauté. Je régente intellectuellement le monde; sans ma sanction toutes choses ou sérieuses ou frivoles sont sans valeur; j'édifie, je détruis les réputations, aussi tous les êtres avides de gloire attendent-ils mes arrêts avec anxiété. Le bruit, la vie brillante, le fracas, semblent régner souverainement dans mon intérieur... c'est une illusion; je protége également l'existence modeste, sage et studieuse. Plus qu'aucune de mes sœurs j'offre aux âmes vertueuses et simples des jouissances selon leur goût; et à toutes les misères, à toutes les infirmités humaines,

des secours, des refuges qui attestent que les qualités brillantes n'excluent pas les solides.

Au reste, combien d'opinions contradictoires n'y a-t-il pas sur mon compte ? Ceux qui se sont occupés de rechercher l'époque de ma naissance, les auteurs de mes jours et même l'origine de mon nom, sont en grand désaccord ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'à différentes époques j'ai subi de terribles désastres, et cependant la valeur de mes enfants n'a jamais failli. Ce n'est qu'à l'aide de leur grand nombre et de leurs ruses que mes ennemis ont réussi à m'imposer momentanément leur joug ; mais je n'ai plus à craindre le retour de pareils malheurs, je suis protégée par de formidables gardiens, et j'ai maintenant une ceinture qui me rendra imprenable.

Mme Edmée de Syva.

CORRESPONDANCE.

Une grave inquiétude s'est emparée de moi, je vais te la confier. Du temps de nos grand'mères, les demoiselles de province étaient, dit-on, mal mises, c'était la faute de leur couturière ; embarrassées, cela venait de la certitude qu'elles avaient de n'être pas aussi élégantes que les jeunes filles de Paris ; mais dès qu'elles portaient une robe bien faite, elles prenaient vite les bonnes manières, car elles n'en avaient pas de mauvaises ; mais à présent, grâce aux gravures de modes, qui sont si rarement l'expression de la mode, grâce aux nombreux journaux qui leur servent d'enveloppe, les demoiselles de province vont tomber dans un autre inconvénient, je m'en aperçois aux lettres que quelques-unes m'écrivent. Celle-ci me demande son petit nom en grosses lettres, afin de le broder à la corne de son mouchoir, et ce nom, qui ne doit être su que de son père, de son frère, le sera du premier venu qui l'aura rencontrée dans la rue. — Parce qu'un dessinateur, qui ne connaît rien des usages du monde, aura trouvé qu'un bouquet cela faisait bien à la main, au corsage, une demoiselle de province croira qu'elle peut se permettre de porter un bouquet, elle qui ne doit en recevoir que de son fiancé, et encore dans les huit jours qui précèdent son mariage. —Celle-là, parce qu'on joint à ces journaux des valses et des polkas, croira que toutes les demoiselles valsent. Tu seras de mon avis, il n'est pas convenable de tourner à en perdre la respiration, soutenue sur le bras d'un étranger, et sa main dans la sienne ; au moins, pour danser un quadrille, on n'a plus besoin de se toucher la main, c'est un usage que je trouve très-digne et qui en même temps a très-bonne grâce... Voilà, ma chère, ce qui me préoccupe : je crains que les demoiselles de province ne tombent dans l'excès opposé à celui dont on accusait nos grand'mères... mais tu m'aideras à les retenir au bord du ridicule ; tu leur diras... tu leur diras de consulter leurs frères.

Pour me distraire, je viens travailler avec toi à notre planche XI.

Le n° 1 est un dessin de mouchoir qui se brode au plumetis, se festonne tout autour, et se garnit d'un picot. Les grands ronds se font comme des pois, les petits comme des œillets, et les rosaces se font pleines, entourées d'un cordonnet.

Si tu trouves ce dessin trop riche, diminue-le de un, deux ou trois rangs de ces guirlandes.

Ce dessin peut encore servir pour une robe de baptême.

Le n° 2 est un dessin pour jupon, pour

peignoir ou pour camisole de nuit; il se brode au plumetis.

Le n° 3 est le dessin pour tabouret de piano que tu m'as demandé depuis si longtemps. Cette grosse rose, entourée de son feuillage, est très-bien jetée; l'ornement qui l'entoure est d'un très-bon effet. J'ai vu ce dessin exécuté dans le magasin de M[lle] Chanson.

Les n[os] 4 indiquent les signes qui représentent les couleurs employées dans cette tapisserie.

Le fond se fait blanc, et, en dehors de cet ornement, le fond se fait chocolat.

Ce dessin peut aussi servir pour fond et pour dossier de chaise et de fauteuil.

Sans l'ornement qui l'entoure, cette rose, semée dans un fond bleu, blanc, jaune, chocolat, serait très-riche pour le fauteuil à la Voltaire dont tu m'as parlé.

Le n° 5 est la moitié du dos d'un mantelet.

Le n° 7 est l'un des devants.

Le n° 6 est la moitié de la garniture.

Ce mantelet se fait en petit drap noir ou gris muraille, en mérinos noir ou bleu joinville; il se ouate et se double de soie pareille. Tu réunis, sur l'épaule, le dos au devant, par un passepoil fait avec l'étoffe du dessus; tu couds, tout autour du mantelet, un passe-poil pareil, puis autour du bas du modèle n° 6. Tu couds ce modèle au mantelet: l'étoile contre l'étoile, le rond traversé d'une barre contre le rond traversé d'une barre. Les devants et le tour du cou se garnissent d'un galon cousu à plat.

Ce mantelet est *très-bien porté*. En style de marchand cela veut dire qu'il est porté par des personnes distinguées par leur position sociale et leur élégance.

Le n° 8 est la moitié du dos de la figurine en robe rose; tu auras soin de tailler la pièce de côté du dos ainsi qu'elle est placée; si c'est une étoffe unie, tu seras sûre qu'elle sera bien dans le même sens; si ce sont des raies ou des carreaux, tu seras sûre que raies et carreaux se trouveront à leur place.

Le n° 9 est un des devants et sa pièce de côté, laquelle se taille en biais, c'est-à-dire de manière que le droit fil soit dans le sens de cette flèche.

Tu ne mets de passe-poil qu'autour de l'entournure, au haut, et au bas du corsage, en ayant soin, lorsque tu en es à la couture sous le bras, de tirer un peu le biais qui se trouve le long de la pièce de côté du devant, afin de la rélargir et qu'elle puisse recouvrir les plis de la jupe sans faire relever le corsage.

On garnit de ouate, entre le dessus et la doublure, la partie de la pièce de côté qui se trouve comprise entre les n[os] 13 et 25 jusqu'au haut de cette pièce; cela fait que la couture qui est sur la poitrine se tient droite.

Le n° 11 est un rébus.

Celui du dernier numéro est: *Chaque jour amène son pain*. C'est trop facile, n'est-ce pas? Mais je n'étais pas fâchée de te faire passer en revue une foule de proverbes illustrés. A présent que tu sais *tes lettres* hiéroglyphiques, je vais te donner des phrases plus difficiles.

J'ai deux mots à te dire sur nos figurines. La jeune personne qui lit a une robe de taffetas rose, parce que c'est plus joli sur le papier; mais je ne te conseille ce costume qu'en taffetas gris, gros bleu ou vert. Cet été, sur une robe blanche, à manches courtes, ce tablier rose sera charmant.

La robe de taffetas rayé est faite, quant au dos, sur le modèle n° 8, planche XI, quant au devant, sur le modèle n° 9, planche II, ainsi que les manches taillées sur le modèle n° 8, mais longues seulement de 32 centimètres, et en les diminuant jusqu'au chiffre 22.

Les manchettes sont en étoffe taillée en biais, à peine froncées.

Les petites filles sont charmantes avec ce surcot qui leur serre la taille et s'arrondit sur les hanches. Je t'ai envoyé ce modèle, planche VI, n[os] 10-11-12, sous le nom de katzaweck.

Le velours est en faveur. Avec des petits velours noir, gros-bleu, vert ou ponceau, on garnit des bonnets du matin en mousseline et dentelle blanche; des petits bonnets habillés en blonde et tulle blanc; on en couvre les plis des capotes; on taille une petite marmotte de tulle noir dont on arrondit la pointe et les deux bouts, on coud tour à tour deux ou trois petits velours noirs, espacés entre eux de 1 centimètre, à cette marmotte on coud tout autour une dentelle. Les dames arrêtent cette marmotte de chaque côté avec une agrafe de quatre à cinq roses, sans feuilles.

Les étoffes écossaises ne se voient plus en robes ni en camails.

J'ai remarqué un bonnet habillé qui ne m'a pas paru difficile à faire. D'abord, taille un rond de tulle noir ou blanc de 30 centimètres de diamètre, garnis-le d'une dentelle noire ou blanche, haute de 4 centimètres cousue à plat. Prends un fil d'archal, place-le sur ta tête; fais-le descendre de chaque côté sur tes joues; remonte-le pour réunir derrière les deux bouts de ce fil d'archal, tu en coupes un, et l'autre tu le fais revenir sur ta tête pour aller se tourner avec le bout qui est resté derrière. Tu couds ce fil d'archal sur une tresse de paille, que tu recouvres d'un biais de velours noir. Tu places cette *carcasse* de bonnet sur la tête de ta mère; des deux côtés de sa figure, tu attaches sur cette carcasse deux touffes de roses, ou bien deux rosettes de ruban; tu prends le rond de tulle, tu le poses sur sa tête, tu formes à peu près quatre plis derrière et tu les arrêtes avec des épingles, aux rosettes de ruban ou aux fleurs, et sur le biais de velours. A présent que ce bonnet sied à l'air de sa figure, enlève-le, et remplace chaque épingle par un point, passé au bord de la dentelle et de manière à ce qu'il ne se voie pas. Pour ta grand'maman tu peux monter ce bonnet sur un fond de tulle blanc ou noir.

Dans la rue on porte les jupes des robes moins longues. Tant mieux! pour trois raisons: cela forcera à être mieux chaussée, cela usera moins de robes, cela sera plus propre.

A présent, viens avec moi, allons nous promener; il fait si beau! et puis on va si loin en peu de temps... Fais-toi belle! mets une robe de mérinos gris-foncé, avec un mantelet de velours noir, un chapeau de velours pareil, et un tour de tête dont la ruche de tulle blanc est entremêlée de petits velours bleus; moi j'aurai une robe de drap noir, le camail en étoffe pareille, et une capote de reps bleu, ornée de velours noir. Prends mon bras, que je te fasse les honneurs de nos boulevards, marchons sur l'asphalte. Parmi toutes ces maisons bourgeoises, il en est plusieurs qui seraient des monuments, à en juger par les dorures et les sculptures dont elles sont ornées; les magasins font assaut de vêtements confectionnés; là chaque femme essaie et achète à coup sûr, sans craindre la distraction d'une couturière; les marchands tailleurs ont des fleurs et des portières en velours sous leur péristyle; les petits gâteaux de toute forme étalent leurs fruits, leurs crêmes et leurs vives couleurs; les corbeilles des bouquetières embaument l'air du parfum des violettes et des roses rouges; les passages, les cafés reçoivent et rendent les étrangers, et les désœuvrés; les petites mères se promènent les unes tenant leur enfant par la main, les autres, à côté de la nourrice qui porte le nouveau né... il est deux heures... entrons. — Mais où? — Suis-moi dans cet escalier, sur ce tapis... Montons encore... donne-moi la main. — J'ai peur! je n'y vois goutte... — Assieds-toi dans ce fauteuil de velours, à clous dorés. — Où suis-je? — A la Chine. Et comme tu ouvres de grands yeux, et que le plaisir de voir t'ôte le désir de parler, j'en profite pour te dire à l'oreille:

« Nous sommes au bord du canal de Honan, à Canton. Cette province, surnommée le *Jardin de l'Empire*, est des plus pitto-

resques par son sol et par la diversité architecturale de ses monuments. On dit qu'elle fut le berceau de Fo-hi, fondateur du Céleste-Empire.

Le canal de Honan fait partie d'un des faubourgs de Canton et conduit au port. Cette ville est le seul lieu où les étrangers puissent négocier, le reste de la Chine leur étant interdit.

Tu vois le canal et ses bords. Le ciel me paraît d'un beau bleu lapis, deux petits nuages blancs, déchiquetés, courent l'un après l'autre; les eaux du fleuve, d'un gros vert argenté, ont leurs petites vagues agitées, irritées; des barques, villes flottantes où logent des familles entières, sont immobiles sur les eaux. Celle-ci, sans doute l'habitation d'un pêcheur, a, suspendue à son mât, l'image d'un énorme poisson. Celle-là, dont le toit de sa longue cabine est couvert de caisses de fleurs, reflète ses diverses couleurs dans les eaux; les maisons qui, à droite et à gauche, bordent ce canal, sont toutes de forme, de couleur et d'aspects différents, on dirait d'élégants surtouts de table, de jolies boîtes à bonbons; les toits, en forme de pavillons (chinois), sont relevés aux quatre angles par des imitations de feuillages fantastiques. Des stores aux vives couleurs, des balcons en fer forment des dessins (chinois), partout des porcelaines et des fleurs (chinoises). Suis de l'œil ce canal, qui recule à perte de vue. Au bout est situé le temple qui sert d'asile à la prière et aux pauvres voyageurs; plus loin encore, vers la gauche, est la pagode jaune. La plupart des villes chinoises sont placées ainsi au bord des lacs, des rivières et des canaux. Nous sommes arrivées tard, à ce qu'il me paraît, car la nuit laisse tout doucement tomber son voile; le ciel, d'un bleu indigo, paraît couvert d'étoiles; à toutes les fenêtres, sur tous les balcons, voilà de graves Chinois et de frêles Chinoises; suspendues à chaque porte, à chaque fenêtre, à chaque barque, apparaissent des lanternes, rondes ou longues, formées de papiers de différentes couleurs, sur lesquels sont peints des personnages, des fleurs ou des animaux... (chinois). Les eaux sombres du canal reflètent en tremblotant les lumières. Les grosses cloches sonnent en faux-bourdon, en carillon; des petites cloches jouent des airs... (chinois). Ce spectacle me paraît très-curieux, très-intéressant... Je te dirai que nous assistons à la plus grande fête du pays, qui a lieu le 15 du premier mois de chaque année: *la fête des lanternes;* en voici l'origine.

On dit que la fille d'un mandarin étant tombée dans un fleuve, le mandarin fit allumer un grand nombre de lanternes et chercha sa fille toute la nuit; le peuple, qui avait une profonde vénération pour ce magistrat, alluma aussi des lanternes et chercha avec lui... l'enfant ne fut pas retrouvée. Lorsque l'anniversaire de cette mort arriva, le peuple voulut répéter cette marque de son attachement envers le mandarin, et alluma de nouveau des lanternes: chaque année la cérémonie se renouvela et devint ensuite une fête nationale. Ce jour-là le vaste empire de la Chine s'illumine d'un bout à l'autre avec des lanternes de toutes formes et de toutes couleurs.

Je t'avais conduite au DIORAMA. *La fête des lanternes* est le dernier tableau que vient d'exposer M. Bouton, dont les habiles et magiques pinceaux nous font visiter tous les lieux, tous les monuments les plus curieux du globe.

Et nous sortîmes enchantées, moi, doublement, car j'avais réuni ta joie avec la mienne!

Hélas! pourquoi cette promenade n'est-elle qu'une fiction? Adieu, à bientôt!

Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

P. S. Tu sais que l'année prochaine une édition à 10 fr. aura dix planches ordinaires et dix grandes planches, ce qui me permettra de te donner tous les dessins de tricots, crochets, fleurs, broderies, patrons et tapisseries que tu pourras désirer.

ÉPHÉMÉRIDES.

LE 12 NOVEMBRE 1437, ENTRÉE DE CHARLES VII, ROI DE FRANCE, A PARIS.

Charles VII rentrait dans sa capitale reconquise sur les Anglais, si longtemps maîtres d'une grande partie de son royaume. *Le Cérémonial français* donne les détails suivants sur cette solennité : « Après le prévôt des marchands et l'échevin, suivaient des personnages représentant les sept péchés mortels et les sept vertus : foi, espérance, charité, justice, prudence, force et tempérance, montées à cheval, habillées selon leur propriété. Le roi ayant passé la porte Saint-Denis vint au Ponceau, où était une fontaine, et sur icelle un pot couvert d'une fleur de lys, laquelle, du haut de ses trois feuilles, jetait vin et eau en abondance : dans cette fontaine se promenaient deux dauphins ; dessus cette fontaine était une terrasse, sur laquelle on voyait l'image de saint Jean-Baptiste, montrant l'*Agnus Dei* tout entouré d'un chœur de musiciens, habillés en forme d'anges, chantant en toute mélodie. Devant la Trinité était un grand théâtre, sur lequel étaient représentés les mystères de la passion et Judas faisant sa trahison : ces personnages ne parlaient pas, mais représentaient ces mystères par gestes seulement. Devant le Saint-Sépulcre était un autre théâtre, où furent représentés la résurrection du Sauveur et son apparition à la Magdelaine. A la porte de Sainte-Catherine, derrière Sainte-Opportune, était un autre théâtre où était le Saint-Esprit descendant sur les apôtres et disciples. Devant le Châtelet était un grand rocher et terrasse couverts d'un bocage et pâtis agréable où étaient des pastoureaux avec leurs brebis recevant, par l'ange, les nouvelles de la nativité de notre Rédempteur et en chantant *Gloria in excelsis Deo*, et au-dessous l'arcade dudit rocher était un lit de justice où étaient assises la *loi de grâce*, la *loi écrite* et celle de *nature ;* et plus loin étaient représentés le *paradis*, le *purgatoire* et l'*enfer ;* et au milieu l'archange saint Michel pesant dans une balance les âmes des trépassés. »

MOSAIQUE.

D'après les calculs d'un philologue anglais, voici le rapport des parties élémentaires dont se compose la langue anglaise moderne : 6,621 mots latins, 4,361 français, 2,060 anglo-saxons, 660 grecs, 229 italiens, 117 allemands, 111 gaulois, 83 espagnols, 81 danois, et 18 mots d'origine arabe, lesquels sont tous plus ou moins modifiés, dont on a fait des dérivés, et auxquels on a fait subir une multitude de transformations conformes au génie de la langue anglaise.

—

Il n'est pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute et d'avoir quelque chose à se reprocher.

LA BRUYÈRE.

—

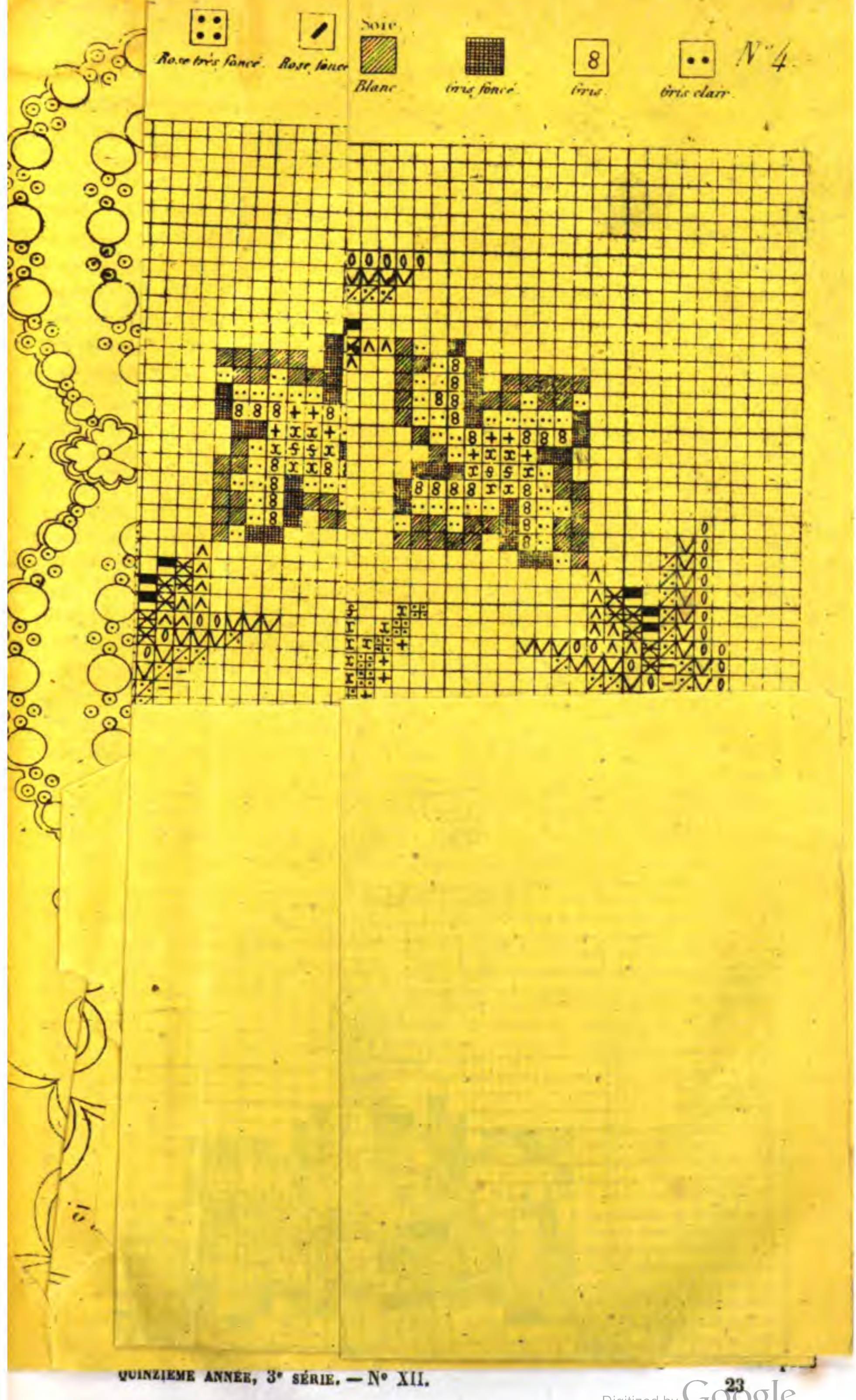
Quand les princes se disent d'eux-mesmes la vérité, ils forcent tout le monde à la leur dire.

—

Le grand secret de la vie est de se proposer un digne but et de ne le perdre jamais de vue.

CHRISTINE, *reine de Suède.*

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais


Soie.
Rose très foncé.
Rose foncé
Blanc.
Gris foncé.
8
Gris.
Gris clair.
N° 4.



DES TAPISSERIES.

Les tapisseries sont très-anciennes, car la fable d'Arachné, fille d'Idmon, qui surpassa Minerve dans l'art de retracer, à l'aide de la navette, les sujets les plus merveilleux, fut apportée d'Égypte en Grèce, avec l'art du tissage et de la broderie. A la manière dont on nous dépeint le travail de la déesse et de la mortelle, on reconnaît qu'elles faisaient de la *basse lisse*. L'art de la tapisserie se perpétua en Orient, où les peuples excellèrent toujours dans la confection des plus beaux tissus; mais il ne fut connu à Rome que lorsque Attale, roi de Pergame, eut institué la république héritière de ses états et de son luxe asiatique.

Cet art, perdu en Europe après l'invasion des barbares, reparut, selon les uns, à la suite des Sarrasins, qu'extermina Charles Martel; selon les autres, il fut rapporté par les seigneurs croisés qui revinrent de la Terre Sainte. A juger d'après la fameuse tapisserie de la reine Mathilde, qui porte la date de 1070, nos aïeules mettaient plus de patience et de labeur dans leurs travaux, que d'art et de magnificence. Il existe encore, je crois, au garde-meuble de la couronne, quelques lambeaux fort curieux de cette toile grossière, sur laquelle étaient tracées, en laines de diverses couleurs, de grotesques figures d'hommes et de chevaux; les uns entassés dans des barques, les autres déjà rangés en bataille sur le rivage, et qui représentent, pour les *bien voulant*, la conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie; mais, à vrai dire, la reine Mathilde ignorait l'art d'Arachné, elle brodait et ne faisait pas de la tapisserie.

Après les croisades et la destruction de l'empire grec, l'usage des tapisseries se répandit en Europe. Des seigneurs flamands, bourguignons et normands, décorèrent leurs manoirs et dotèrent les églises de somptueuses tentures où l'or et l'argent se mêlaient aux brillantes couleurs de la soie. C'était dans les grandes solennités publiques et sur le passage des processions que l'on se plaisait à déployer un grand luxe de tapisseries. Cet hommage rendu à la Divinité consistait plus dans la magnificence des tissus exposés en son honneur, que dans la convenance des sujets qu'ils représentaient. Les peuples, jeunes encore, offraient à Dieu les prémices des arts et des richesses que leur donnait le commerce; de même qu'au jour de la Fête-Dieu ils lui consacraient les premiers dons du printemps dans ces reposoirs, temples de fleurs, si élégants et si parfumés, dans ces routes jonchées de verdure, dont nous avons conservé la tradition.

L'Italie et la Flandre, pays libres et industrieux, s'empressèrent d'élever des manufactures à l'instar de celles du Levant, dont l'Europe était devenue tributaire. Les tapisseries de Bergame, dont la chaîne se faisait toujours en fil, étaient grossières et furent promptement imitées à Rouen; il n'en fut pas de même des *hautes et basses lisses* de Flandre. François Ier acheta dans ces dernières manufactures deux tapisseries : l'une de vingt-deux mille écus, représentant le triomphe de Scipion; l'autre, dont la vie de saint Paul était le sujet, en coûta dix-huit mille.

En dépit du récit des auteurs qui parlent des *hautes et basses lisses* fabriquées à Arras, et que le roi Charles VI envoya en présent à Bajazet, ce n'est guère que du temps de Henri IV que l'on s'occupa sérieusement en France de l'établissement des manufactures de tapisseries. La plus

belle et la plus célèbre est celle des Gobelins, dont voici la notice historique :

Dès 1450, selon Saint-Victor, auteur d'un tableau de Paris très-estimé, les frères Gobelins seraient venus s'établir à Paris, dans le faubourg Saint-Marceau, près de la petite rivière de Bièvre, et y auraient bâti une maison. Cette rivière, dans laquelle ils lavaient leurs laines et cette maison, prirent le nom de rivière et de maison des Gobelins qu'ils conservent de nos jours. On attribue aux frères Gobelins la découverte de la belle teinture écarlate dont leur établissement conserva longtemps le secret. Leurs descendants continuèrent avec succès le métier de teinturiers jusqu'en 1510, qu'ils se partagèrent les biens qu'ils avaient acquis. D'autres fabricants continuèrent l'industrie des frères Gobelins en conservant leur nom à l'établissement. Ce fut sans doute un de ceux-là qui tenta d'élever, sous la protection de Henri IV, une manufacture de tapisserie de *haute lisse*, entreprise que plusieurs auteurs attribuent aux frères Gobelins, qui depuis près d'un siècle s'étaient retirés des affaires.

La mort prématurée de Henri IV, et le peu d'attention que les cardinaux de Richelieu et de Mazarin donnèrent à la manufacture naissante, la conduisirent sur le chemin de sa ruine. Cependant le chef de cet établissement, nommé Glus, animé du même génie que les premiers Gobelins, fit faire de grands progrès à la teinture des laines. A cette époque, en 1687, un grand ministre, M. de Colbert, cherchait à relever en France les manufactures et le commerce ; il augmenta les priviléges que Henri IV avait accordés aux Gobelins, réunit dans cette maison les meilleurs dessinateurs, et fit venir de Florence d'excellents ouvriers pour la fabrique des tapisseries.

Le célèbre Lebrun, alors premier peintre de l'école française, fut nommé directeur de cette manufacture. Les résultats de cette entreprise furent des plus brillants ; les produits des Gobelins surpassèrent tout ce que l'Italie, l'Angleterre et la Flandre avaient fait de mieux. Les hautes lisses où sont reproduites *les Batailles d'Alexandre*, d'après les tableaux de Lebrun, *les Quatre saisons*, *les Quatre éléments*, et les principaux traits de la vie de Louis XIV, depuis son mariage jusqu'à la conquête de la Franche-Comté, sont encore considérés comme des chefs-d'œuvre pour la pureté du dessin et l'éclat des couleurs. Sous ces deux rapports la manufacture des Gobelins a fait peu de progrès. Il n'en est pas de même de celle de Beauvais, établie par Colbert, en 1664. Cette manufacture a exposé au Louvre cette année des basses lisses représentant des fleurs et des animaux, qui sont de la plus surprenante beauté.

Après vous avoir bien parlé de *haute* et *basse lisse*, il faut vous dire ce qu'on entend par ces mots, et tâcher de vous faire comprendre ce qu'il y a de merveilleux dans ce travail, qui tient du prodige.

La *basse lisse* est ainsi nommée par opposition à une autre espèce de tapisserie qu'on nomme *haute lisse*, non pas à cause de la différence du travail, car il est absolument le même, mais à cause de la différence de la position des métiers sur lesquels on travaille. Le métier de la *basse lisse* est posé horizontalement et à plat ; celui de la *haute lisse* est dressé perpendiculairement et debout.

A présent, les métiers de *haute lisse* perfectionnés par Vaucanson, se meuvent et permettent de comparer le modèle et la copie. Dans l'origine, on plaçait le tableau derrière l'ouvrier, de façon qu'à chaque nuance il fallait qu'il se retournât ; on a remédié à cet inconvénient par des miroirs.

La *lisse* est la *chaîne* des tisserands. Le *basse-lissier* travaille à l'envers ; son dessin est placé sous la chaîne, il écarte les fils pour le voir, et passe la navette chargée de la couleur convenable au dessin ; mais

il ne peut juger de l'effet de son travail que quand il est fini.

Le *haute-lissier* travaille aussi à l'envers, mais comme le dessin n'est pas placé sous la chaîne, il peut en passant derrière juger de son travail.

Dans la tapisserie comme dans tous les autres tissages, le jeu de la navette appartient au manœuvre; l'artiste est celui qui numérote sur le carton, où est exactement copié le tableau dont on veut reproduire chaque nuance, les traits, les contours des figures, les plis des draperies, le feuillé du paysage, et dispose ces nuances sur des navettes, de façon que les tons se dégradent, s'arrêtent, et imitant la peinture à l'huile, qu'ils surpassent parfois.

Quand on pense aux *Noces de Cana*, aux *Batailles d'Alexandre* et à tous les tableaux gigantesques qui ont été copiés ainsi, on reste confondu devant cette admirable industrie. M. ***

REVUE LITTÉRAIRE.

Deuxième édition de l'*Herbier des demoiselles*, ou traité complet de la botanique présentée sous une forme nouvelle et spéciale; ouvrage orné de planches et illustré de jolies vignettes, publié sous le patronage de Son Altesse Royale madame la princesse de Joinville; par Edmond Audouit. Chez A. Allouard, libraire-éditeur, 10, rue de Seine Saint-Germain.

Combien de fois, mesdemoiselles, poussées par une curiosité bien légitime, n'avez-vous pas désiré connaître plus intimement ces charmantes productions de la nature, qui font l'ornement de nos jardins et de nos campagnes? Combien de fois en respirant des fleurs n'avez-vous pas tenté de vous initier aux mœurs et aux coutumes de ces gracieux petits êtres que nous associons instinctivement aux divers épisodes de notre existence? Combien de fois enfin ne vous êtes-vous pas demandé si ces délicates et jolies créatures n'avaient point un autre but sur la terre que celui de nous charmer et de briller un instant?

L'*Herbier des demoiselles* vient répondre à toutes vos questions. Présentée d'une manière simple, facile, élégante et chaste, la botanique sera désormais une science que vous pourrez joindre à vos passe-temps chéris.

Pour vous donner un avant-goût de cet ouvrage, feuilletons le rapidement et extrayons-en quelques passages.

Après avoir décrit d'une façon exempte de toute critique les différents petits organes dont l'assemblage forme la fleur, M. Audouit termine par des généralités pleines de charme et d'intérêt.

« Cultivées, dit-il, dans nos habitations, dans nos jardins, sur nos fenêtres, les fleurs sont pour nous les passe-temps les plus délicieux. Quand le printemps a salué la terre, on voit les jeunes filles se hâter d'accourir vers les lieux où se vendent ces aimables compagnes de la solitude, échanger gaiement contre un rosier le fruit de leurs économies, et emporter joyeusement leur trésor, qui pendant six mois va devenir le plus bel ornement de leur chambrette. Que de peines! que d'attention! Que de charmantes impatiences en attendant le développement du premier bouton! Et quel

beau jour que celui où la *corolle* rosée apparaissant entre les *sépales* du *calice*, vient annoncer à la gracieuse jardinière que son modeste écrin compte un bijou de plus ! »

Après la fleur, M. Audouit parle des fruits ; cette marche est calquée sur la nature. Toutes les parties du fruit sont successivement passées en revue ; puis des notions générales viennent encore nous remémorer ce que nous avons étudié, et de plus nous apprendre comment le Créateur dans son ineffable sollicitude a réparti les fruits sur la surface de la terre, l'époque où ils atteignent leur maturité, suivant les besoins de l'homme et des naimaux ; leur position sur les arbres où ils naissent, la manière de les conserver d'une année à l'autre, etc., etc.

Il en est de même des graines, des racines, des tiges et des feuilles ; prenons au hasard dans chacun de ces différents chapitres :

« Quand les fruits ont atteint leur parfait état de maturité, leurs *valves* s'entr'ouvrent et les graines se détachant du *ferograne* desséché, franchissent sur l'aile des vents ou sur la surface des eaux, le trajet qui les sépare de l'endroit où une voix puissante leur dira de s'arrêter, de germer et de reproduire un végétal semblable à celui qui les a fournis. Ces différents modes de locomotion sont facilités par des conformations appropriées. Celles qui doivent se confier au souffle du zéphir sont pourvues d'appendices membraneuses en forme d'ailes, ou surmontées d'aigrettes soyeuses qui, s'ouvrant en parachute, leur permettent de se soutenir dans les airs. »

« Les graines de l'érable ont deux ailerons membraneux semblables aux ailes d'une mouche. Celles de la giroflée représentent des écailles légères que le moindre vent suffit pour emporter au loin. Celles des chardons, des laitues, des pissenlits, des bluets, etc., sont munies d'aigrettes ou de panaches légers qui leur permettent de se transporter à des distances considérables. Les semences de l'orme sont enchâssées au milieu d'une foliole ovale qui leur sert également de parachute.

Si ce sont les flots qui les doivent entraîner vers de lointains rivages, façonnées en gracieux petits bateaux ou en pirogues légères, elles se réunissent en flottilles, affrontent la fureur des tempêtes, et sous la conduite de la Providence qui leur sert de boussole, elles vont fonder de nombreuses colonies, où le voyageur égaré trouvera plus tard un aliment à sa soif, un repos à ses fatigues. Ainsi les semences du coudrier sont renfermées dans de petits tonneaux, etc.

» Remarquons, ajoute un peu plus loin M. Audouit, que ce sont principalement les graines des végétaux qui ne vivent qu'une seule année, dont la *dissémination* a lieu dans un espace circonscrit. La cause en est facile à saisir. Si en effet les frênes, les ormes, les sapins, dont l'existence est fort longue, eussent répandu près d'eux les *embryons* d'où sortira leur génération future, l'espace eût bientôt manqué, et les jeunes nourrissons fussent morts par défaut d'air et de lumière. Les plantes annuelles, au contraire, dont le trépas succède promptement à la maturité des graines, laissent à celle-ci, pour héritage, la terre qui les a vues naître, se développer et mourir. »

« Si, considérés individuellement, les arbres ont des qualités qui nous frappent, réunis en masse pour constituer des *forêts*, leur prestige est plus saisissant encore. Qui ne s'est senti pénétré d'un saint respect en se promenant sous ces vastes dômes de verdure, où l'esprit s'agrandit et s'élève ? Qui n'a senti s'éveiller en soi des pensées plus généreuses et plus nobles, au milieu de cette religieuse solitude si favorable à la méditation, si avantageuse aux inspirations poétiques ? »

Au chapitre des feuilles, après nous avoir dit comment ces organes, contribuent

par leurs fonctions à celles de notre existence, et comment de petites cavités imperceptibles travaillant à purifier l'air nous aident à réparer à la campagne les altérations causées par les occupations de la ville, l'auteur rapporte une foule de particularités qu'offrent les feuilles de plusieurs végétaux, et raconte à ce sujet une petite anecdote destinée à montrer la prévoyance de Dieu.

« Trois jours après mon arrivée à Madagascar, me disait un de mes amis qui revenait d'un voyage en Afrique, je m'égarai en faisant une excursion dans les alentours, et bientôt à une lassitude excessive vint se joindre la soif la plus ardente. J'allais m'abandonner au désespoir, lorsque tout près de moi j'aperçus, suspendues à des feuilles, d'autres feuilles formant de petits vases à peu près semblables à ceux dont nous nous servons à bord pour conserver l'eau fraîche. Je crus être le jouet d'une hallucination, pourtant je m'avançai en hésitant... j'y plongeai un regard avide et inquiet... O prodige! et jugez de mon bonheur, en voyant ces feuilles remplies d'un liquide transparent et pur, auquel je trouvai, dans un tel moment, une saveur qui me fit préjuger celle du nectar que l'on sert à la table des dieux! »

Cette feuille extraordinaire était celle du nepenthes phyllamphora, de Madagascar.

Les pages dans lesquelles nous venons de butiner, forment, avec deux ou trois autres chapitres consacrés à la description de la greffe, aux classifications botaniques, etc., la première partie de l'*Herbier des demoiselles*.

La seconde contient la description de sept ou huit cents plantes avec leurs usages dans les arts et l'économie domestique, et les souvenirs historiques et fabuleux qui y sont attachés. C'est ainsi qu'en parlant de la tulipe, M. Audouit rapporte cet enthousiasme aveugle d'une époque assez rapprochée de nous, où une foule de *tulipomanes* sacrifiaient leur fortune à l'acquisition d'une tulipe plus ou moins panachée. En parlant de la laitue, il rappelle en ces termes un fait diversement rapporté dans l'histoire.

« Cambyse, après s'être souillé du meurtre de son frère Smerdis, dînait un jour avec sa sœur Méroë, qu'il avait contrainte à devenir son épouse; et comme cette malheureuse princesse effeuillait une laitue pommée : « Quel dommage! s'écria le tyran; elle était si belle avec toutes ses feuilles! — Ainsi en est-il de votre famille, osa répliquer Méroë, depuis que vous en avez retranché l'un des principaux rejetons. » Il n'en fallut pas davantage pour que Cambyse se rendît une seconde fois fratricide. »

La pervenche de Rousseau, le lys de mademoiselle de la Vallière, l'œillet de l'infortunée Marie-Antoinette, etc., sont l'objet de petites anecdotes ou de dissertations qui font disparaître l'aridité des éléments scientifiques.

Enfin, la troisième partie de ce livre renferme une notice très-intéressante sur la manière dont on doit faire ces ravissantes promenades que l'on nomme *herborisations;* une petite flore ingénieuse permet de reconnaître chaque plante et un chapitre indique les règles nécessaires à la confection d'un *Herbier*, M. Audouit finit par ces mots, qui termineront aussi notre compte-rendu :

« Nous conseillons aux jeunes personnes qui s'amuseront à faire un herbier, de ne pas négliger sur l'étiquette, l'indication de tout ce qui peut leur rappeler un fait intéressant, si, plus tard, elles veulent trouver dans leur petit *jardin sec* les éléments de la distraction la plus agréable. Une phrase, un mot, un signe placés au bas de l'étiquette, feront revivre, pour elles, après plusieurs années, ces moments heureux de l'adolescence, sur lesquels on se plaît tant à revenir. »

***

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LE MEMORIE DELL' INFANZIA.

ODE.

Qual se fra dense tenebre
Di procellosa notte
Spunta una stella fulgida
Fra le nubi interrotte,
Al navigante trepido
È duce il suo splendor;

Tal mi sei scorta, o amabile
Compagna, infra le oscure
Nebbie dei dì che scorsero,
Nè le gioconde cure,
Se le fuggenti imagini
Richiamo intorno al cor.

E spesso amo di riedere,
Amica, ai dì beati,
Come colui che volgesi
Ai lidi abbandonati,
E ne sospira, e tacito
Solca l' immenso mar.

O bella età, del candido
Riso, del cor perenne!
Sola fonte di palpito
Erane il dì solenne
Che in arena femminea
Scendevasi a lottar!

O come scorrean rapide
L'ore dell' ozio, quando
Era nostra delizia
Il conversare errando
Pei viali lunghissimi
Erbe cogliendo e fior!

Ovvero a gara correre
Nella pianura erbosa,
Poi stanche al rezzo assidersi
E con lena affannosa
Dell' ambita vittoria
Contendersi l' onor!

Indi con orme tacite
Spiare ove s' annidi
Il grillo solitario,
Seguendone gli stridi,
E dopo un lungo avvolgersi
Farlo prigione alfin!

LES SOUVENIRS DE L'ENFANCE.

ODE.

Ainsi qu'au milieu des ténèbres épaisses d'une nuit orageuse et plombée, il est doux pour l'intrépide navigateur d'apercevoir à travers les déchirures des nuées l'éclat d'une lumineuse étoile;

Ainsi, ô mon aimable compagne, ton souvenir m'apparaît entre les nuages obscurs de mes jours passés; et, ne pouvant ressaisir nos joies folâtres, j'en rappelle en mon cœur les images fugitives.

J'aime à revenir souvent, ô mon amie, à ce temps heureux, comme le voyageur qui se retourne en soupirant vers des rives abandonnées, et vogue silencieux sur la mer immense.

O bel âge du rire candide et des plaisirs purs! Ce n'est pas encore le jour solennel où la jeune fille descend pour lutter dans l'arène et y trouver la source intarissable des émotions du cœur!

Combien les heures du loisir s'écoulaient rapides, quand nous nous amusions, en causant, à cueillir çà et là, par les longues allées, des plantes et des fleurs!

Ou bien à courir à l'envi dans la verte prairie, puis à venir, fatiguées, nous asseoir à l'ombre pour nous disputer, haletantes, l'honneur de la victoire!

Et de là, guidées par des traces secrètes, épier dans son trou le grillon solitaire; le suivre à ses cris, et, après avoir longtemps rôdé çà et là, le faire à la fin prisonnier!

E quando imbruna l'aere
Seguir con passo errante
L' amica delle tenebre,
La lucciola brillante,
Che invan tra fiori aggirarsi,
E farne gemma al crin;

O la luce patetica
Contemplar della luna,
Si maestosa e candida
Fende una nube bruna,
E starsi immote e tacite
Col guardo volto al ciel!

Poi rapite dall' estasi
E dal celeste incanto,
La voce aurea discioglière
Quasi inspirate al canto,
Celebrando di placida
Notte il trapunto vel!

Rammento quelle pergole
Ove serra seggi erbosi
Raccolti in picciol numero
Pingeansi spaventosi
Spettri apparsi nell' aere
E alati cavalier;

O lucide meteore
A cui nel seno apparve
Un drago, o intorno ai tumuli
Delle evocate larve,
L'errar con passo aereo
Come nebbia leggier.

Quindi le veglie e i tremiti,
La notte e le sembianze
Vedeansi di fantasime
Che movean fiere danze,
O udiasi il lungo gemito
D' un' ombra che si duol.

O fortunati i palpiti
D' imaginato affanno!
Felici le vigilie
Di puerile inganno
Filgie o di tetre imagini,
Fuggenti al primo sol.

GIUSEPPINA POGGIOLINI.

Puis, la nuit venue, suivre d'un pas incertain l'amie des ténèbres, la luciole brillante, qui cherche en vain à se cacher parmi les fleurs, et la placer dans nos cheveux, comme une pierre précieux;

Ou encore contempler la lumière mélancolique de la lune, si majestueuse et si blanche, perçant un nuage noir, et rester là, immobiles e muettes, le regard élevé au ciel!

Alors, transportées d'admiration, en extase devant les splendeurs célestes, distinguer comme le souffle harmonieux d'une voix d'or qui célèbre les charmes de la nuit paisible!

Je me souviens de ces bosquets où, réunies en petit nombre sur des siéges moussus, il nous semblait voir s'avancer dans les airs des spectres épouvantables et des cavaliers ailés;

Ou bien un lumineux météore au sein duquel apparaissait soit un dragon, soit un de ces fantômes évoqués à l'entour des tombeaux, et qui, dans leur marche aérienne, erraient comme de légers nuages.

Puis ensuite, à la veillée, sentir des frissons d'effroi, et la nuit voir des fantômes et des revenants qui formaient des danses étranges, ou entendre le long gémissement d'une ombre qui se plaint.

Heureuses les émotions d'une terreur imaginaire! Heureuses les insomnies causées par une puérile erreur, ou par les visions qu'enfantent les ténèbres, et qui s'évanouissent à la première lueur du jour!

Mme ÉLISA VAN TENAC.



LES JUMELLES,

CONTE DE FÉES.

Il y a bien longtemps, bien longtemps, lorsqu'il y avait encore des génies et des fées, une de ces dernières, fille du feu et de la rosée, laquelle avait nom Brillantine, passait son printemps d'épreuve (chaque jeune fée en subit un tous les cent ans) sous la figure d'une petite mouche aux ailes dorées. Pour éviter le bec des hirondelles ou des rossignols, qui serait devenu son tombeau, Brillantine avait élu domicile dans la grande salle du château de Beauval, nommée par les vassaux salle du trône; là, promenant ses loisirs le long des vitraux coloriés, elle jouissait des premiers rayons du soleil levant, et même aussi du soleil couchant, car ce salon était construit dans une grosse tour.

Des quatre points cardinaux on découvrait une des plus riantes vallées, au travers de laquelle serpente le Lignon. La fée n'admirait cependant pas tout ce qu'elle voyait : légère et frivole, elle eût demandé moins de moissons dans ces plaines, et plus de fleurs. Bien des fois, bourdonnant d'une fenêtre à l'autre, elle se surprit ordonnant des changements comme si elle avait eu en main sa baguette.

Dans une de ces courses vagabondes, Brillantine, l'esprit préoccupé de ses revers de pouvoir, alla donner tête baissée dans une toile d'araignée. C'en était fait de la pauvre fée, si la châtelaine, au-dessus du métier de laquelle la scène se passait, eût été seule avec filles d'honneur, damoiselles et chambrières; car toutes seraient mortes de pure frayeur avant d'approcher du monstre. Il faut les excuser, la civilisation était alors si peu avancée ! Heureusement pour Brillantine, le seigneur de Beauval, preux chevalier, qui s'était distingué dans plus d'un tournois, se trouvait présent. Ému de pitié par le péril de la petite mouche, il se saisit d'un éventail de plumes de paon... La châtelaine s'écrie : « Mon bel éventail! » Chaque fille d'honneur, damoiselle et chambrière, se sauve, croyant voir l'araignée tomber sur elle ; le brave châtelain s'élance, brise le réseau fatal... et Brillantine s'envole, n'ayant perdu qu'une seule de ses six pattes et la moitié d'une de ses deux ailes.

Aussitôt que le printemps fut passé, la fée ayant recouvré sa forme et sa puissance, quoique boitant encore un peu, par suite de son accident, voulut venir visiter son libérateur.

Brillantine traversa donc les airs, montée sur son char formé d'une seule opale creusée en conque; huit oiseaux de paradis, qu'elle guidait avec des fils de perles, lui formaient un attelage aussi magnifique que galant. Pour marquer son passage et témoigner sa gratitude, Brillantine, entrant dans la seigneurie de Beauval, embellit tout. Avant d'arriver au château, elle avait fait disparaître du parc et des jardins les vieux chênes aux fronts chauves, et les antiques châtaigniers, qu'elle avait remplacés par des massifs d'ébéniers et d'acacias chargés de fleurs embaumées. Les noyers, les haies de noisetiers, se changèrent en des buissons de rosiers et en des bosquets de lilas de toute espèce. Non contente d'embellir et de parfumer le parc de Beauval avec les fleurs d'Europe, Brillantine y appela celles des autres parties du



J.al des Demoiselles 15 année. S. Aulaire d'après Julien. Imp. Lemercier à Paris

« Je doue l'enfant du goût des choses utiles, la nature et l'éducation feront le reste. »

monde; puis elle fit de même pour les potagers. Les fraises les plus exquises s'étendirent sur les plate-bandes où se pavanaient de vulgaires carottes. Les choux disparurent devant les ananas; partout s'élevèrent des cerisiers, des pruniers, des abricotiers chargés de fruits; le pêcher s'étendit en espalier, et la vigne s'élança, promenant d'arbre en arbre ses pampres joyeux, fléchissant sous le poids des grappes, comme le buveur sous le poids de leur jus.

Toujours changeant sur son passage, Brillantine ne laissa pas un carré de légumes au jardin. Arrivée au château, elle métamorphosa les pierres rudes et noircies dont les murailles étaient formées, en agates brillantes, qui, artistement entremêlées de marbres précieux, bleu turquin et portor, firent un très-bel effet; les portes massives devinrent de bronze doré, dont le travail et la légèreté rehaussaient encore le prix. Enfin elle fit abattre ses jolis coursiers ailés; mais elle ne consentit à poser le pied sur le pont-levis, qu'après en avoir remplacé les grossiers madriers par une marqueterie de bois précieux.

A tous ces merveilleux changements, serviteurs, pages, écuyers et gardes, restaient stupéfaits comme étaient restés les pâtres, les bûcherons, les laboureurs et les jardiniers, pas un ne pensa à précéder Brillantine, encore moins à l'arrêter. Elle franchit le vestibule, qu'elle revêtit en entier de pur albâtre, sur lequel, par galanterie, elle sculpta l'histoire des seigneurs de Beauval, depuis le premier, qui terrassa trois lions et conquit ainsi sur eux cette vallée où il s'établit, jusqu'au dernier, qui avait détruit une araignée.

La fée, en montant le grand escalier, le dota d'une rampe de cristal de roche; puis s'avançant à travers galeries et salons, elle sema sur sa route velours, satins, brocarts, qui se fabriquaient d'eux-mêmes, et devenaient à l'instant des tentures et des meubles d'un goût parfait et d'une fraîcheur ravissante. Toujours créant des merveilles, Brillantine atteignit la salle du trône, où le sire et la dame de Beauval se tenaient; dans cette même salle où, sous la forme d'une mouche, elle avait couru un si grand danger. Pendant que la châtelaine descendait péniblement de sa haute chaise, pour faire honneur à cette belle visiteuse inconnue, les toiles d'araignée tombèrent des lambris, et l'or et l'azur les remplacèrent.

A ces prodiges, le sire et la dame de Beauval reconnurent une fée.

Le châtelain, tout interdit, ne sut que se lever, prendre son bonnet, le tourner entre ses deux mains en broyant sa couronne de comte, comme si ce n'eût été qu'un méchant ruban; mais la châtelaine, qui allait bientôt être mère, eut plus de présence d'esprit. Qu'était pour elle cet or qu'elle voyait étinceler partout? Rien! Elle se jeta aux pieds de Brillantine, et lui demanda sa protection pour son enfant.

« Je serai la marraine du petit qui va venir, dit la fée en la relevant, et afin de vous prouver ma reconnaissance de ce qu'on a fait ici pour moi lorsque je n'étais qu'une faible mouche, je m'engage, par avance, à doner l'enfant de beauté, de grâce et de richesse. »

La châtelaine se confondit en remercîments. Le châtelain, de son côté, comprenant que tant et de si bonnes fortunes venaient de son combat contre l'araignée, prit un certain air d'aplomb. De ce jour, voulant ajouter un écartelage de plus à ses armes, il commença à méditer qui, d'une mouche d'or sur un fond de sable, qui, d'une araignée d'argent sur un fond de gueules, retracerait le mieux le grand événement.

Avant que le sire de Beauval eût rien décidé à ce sujet, le jour du baptême se leva clair et radieux. Mais ce que ni la fée, ni la châtelaine, et encore bien moins le châtelain, n'avaient prévu, c'est qu'au lieu d'un fils qu'on attendait, la dame de Beauval mit au monde deux filles... double désappointement! Brillantine ne pouvait pas

être la marraine des jumelles ; le roi des génies l'avait défendu par ordonnance.

La pauvre mère pleurait. Laquelle de ses deux filles choisir pour être favorisée ? laquelle pour être déshéritée ? la dame de Beauval les donnait tour à tour à la fée et les lui reprenait.

Des pas pesants ayant fait résonner le pont-levis, Brillantine regarda par la fenêtre, et vit une grande dame, vêtue d'une étoffe de couleur brune, montée sur un beau taureau dompté qui lui obéissait comme le cheval le mieux dressé.

« Voici une de mes sœurs, dit la fée, la noble et sage Utilis; ainsi plus d'embarras. »

Utilis était une vieille fée. On disait que du temps où il n'y avait qu'elle, Industrie, Équité et Modération, ses sœurs, elles avaient présidé à l'âge d'or chez les humains. Le châtelain, en entendant annoncer une seconde fée, s'était élancé au bas du grand escalier avec tant de promptitude, que, grâce à son admirable agilité, il arriva à temps pour donner la main à Utilis, et l'aider à descendre de son imposante monture :

« Seigneur, dit la sage fée en jetant un coup d'œil sur les jardins, qu'est-ce que vous donnez donc à manger à vos pauvres? est-ce que vous les nourrissez avec des fraises et des ananas? »

Le seigneur de Beauval baissa la tête; depuis que Brillantine avait tout changé chez lui, cette pensée ne lui était pas venue.

« Voilà, dit en continuant Utilis, une belle toiture, bien dorée, puisse-t-elle vous préserver de l'orage! »

Toujours marchant, Utilis critiqua tout ce qu'elle rencontrait : les portes fermaient mal, les meubles ne devaient pas durer, rien enfin ne lui convenait.

Brillantine voyant approcher la vénérable fée, prit les deux petites filles entre ses bras, et les lui présentant avec déférence, elle lui dit de choisir celle qu'elle voulait douer.

Utilis s'assit dans un grand fauteuil, et prenant sans hésiter une des petites filles :

« Voici la mienne, répondit-elle, elle sera laide. »

La pauvre mère étouffa dans ses oreillers un cri de douleur.

« Je doue ma filleule d'une éclatante beauté, » reprit aussitôt Brillantine. La jeune fée s'arrêta encore pour céder la parole à sa doyenne :

« Continuez, lui dit Utilis d'un ton de commandement.

— C'est vous qui l'ordonnez. Émeraude, ainsi se nommera cette chère petite, aura le don de plaire à la première vue; enfin, pour troisième et dernier présent, je veux que deux fois chaque année, à l'anniversaire de sa naissance et à celui du jour où je fus sauvée par le sire de Beauval... (Ici le châtelain s'inclina et s'apprêtait même à la haranguer, lorsque la fée lui imposa silence d'un geste de la main) à l'anniversaire du jour où je fus sauvée des serres d'une araignée, je veux qu'Émeraude ne puisse faire un mouvement sans qu'il ne tombe autour d'elle les fleurs, les rubans, les parures les plus à la mode. »

La comtesse, émue par la reconnaissance, baisa la main de sa bonne amie Brillantine; mais combien sa joie maternelle était troublée par l'attente de ce que la sévère Utilis réservait à l'autre pauvre petite!

La vieille fée regarda l'enfant, lui sourit tout en la berçant entre ses bras. La châtelaine espérait...

Brillantine, qui trouvait la cérémonie un peu longue, interpella sa doyenne par un : « Eh bien, ma sœur?

— Un instant; je cherche un nom. Celui que vous avez donné à votre filleule est caractéristique. Je voudrais en donner un qui ait la même qualité. » Utilis réfléchit un moment, puis elle se leva en disant : « Je ne trouve rien de mieux que *Châtaigne* !

— Ah! grâce! » s'écria la comtesse en joignant ses mains.

Mais le sire de Beauval, qui croyait voir dans la conduite d'Utilis des preuves de

malveillance, arrêta cet élan de sa fureur.

« Périsse plutôt l'enfant que d'attirer sur l'illustre maison de Beauval le courroux d'une fée ! » dit-il. Et se mettant devant le lit, il s'inclina, comme pour protester de sa reconnaissance du nom de Châtaigne... que pourtant il trouvait fort laid.

Utilis, sans paraître remarquer ce manége, continua : « Je doue l'enfant du goût des choses utiles... la nature et l'éducation feront le reste. Quant au troisième don, elle pourra le réclamer le jour où elle entrera dans sa quinzième année. J'aime beaucoup cette enfant ; je vais le lui prouver par mes présents. »

La fée parlait avec un tel accent de vérité, que la châtelaine espérait encore ; se soulevant sur son coude, elle ouvrit de grands yeux pour mieux admirer les présents d'amour d'une puissante fée.

« Voici d'abord, continua Utilis, une quenouille ; le bois en est grossier, mais le lin qui la couvre ne finira jamais. Je me défais ensuite, en faveur de ma petite Châtaigne, d'un vrai trésor. »

Et Utilis, fouillant dans sa poche, en sortit un gros volume relié en maroquin noir, ouvrage prodigieux que les génies des airs, devançant l'intelligence humaine, avaient exécuté à l'aide de l'imprimerie, alors inconnue aux mortels, et où se trouvaient réunis la sagesse de toutes les nations et l'enseignement des choses utiles. A la section de la morale, on lisait en première ligne la Loi et les Prophètes :

— Aime Dieu de tout ton cœur, et ton prochain comme toi-même.

Suivaient ces maximes de différents peuples :

— Reconnais les bienfaits par d'autres bienfaits, et ne te venge jamais par des injures.

— La vertu rend noble.

— Il ne faut pas avoir honte de demander ce qu'on ne sait pas.

— La justice et la bonté sont plus agréables à Dieu que les offrandes.

— Qui donne aux pauvres, prête à Dieu.

— Fais ce que dois, advienne que pourra !

Et beaucoup d'autres encore qui étaient propres à inspirer à une jeune fille la modestie, l'ordre, la patience et l'amour du travail. Quant au savoir, qui pourrait dire tout ce que le livre d'Utilis renfermait d'excellentes recettes, tant pour soigner les terres que les troupeaux, et même les hommes ? C'était un vrai puits de science.

Le comte et la comtesse, qui ne savaient pas lire, virent avec indifférence les premiers caractères d'imprimerie ; ils appréciaient bien mieux les enluminures de leurs missels ! Le chapelain, quoique plus savant qu'eux, trouvait aussi que seulement du noir sur du blanc c'était bien laid, et pour rétablir les choses comme elles lui semblaient devoir être, il se promit de copier sur du beau vélin les sentences du livre, et d'enjoliver chaque lettre, d'or, d'azur et de vermillon.

Pour en revenir à notre baptême, les fées ayant rempli leur tâche, chacune selon son caractère, s'étaient retirées, Brillantine accablée par les caresses et les remercîments de la comtesse, Utilis comblée de marques de respect : on croyait devoir la craindre.

Émeraude, déjà belle comme un amour, fut déposée dans son berceau. Ce superbe meuble, formé d'une seule nacre de perle, était monté en or et enrichi d'émeraudes. Deux génies en or pur, merveilleusement sculptés, semblaient se jouer dans les airs, tant ils étaient artistement suspendus au-dessus de la couche enfantine ; dans les mains de chacun d'eux brillait une couronne de simples fleurs des champs, exécutée avec des pierres précieuses ; de cette couronne s'échappaient des rideaux en gaze d'argent, relevés par des cordons de perles. C'était vraiment éblouissant ; et la petite fille, couchée dans ce berceau, tout entourée de dentelles et de broderies, autres présents de sa marraine, semblait

aux yeux de sa mère être encore plus jolie.

Petit à petit, la dame de Beauval prit son parti sur la différence que le sort avait mis entre ses deux filles, ou plutôt elle oublia qu'elle avait un autre enfant que sa belle et bien-aimée Émeraude. Châtaigne et sa sœur grandirent ainsi : la première, protégée contre le venin de la flatterie par sa laideur et l'indifférence de ses parents ; la seconde, idolâtrée, gâtée à plaisir, séduisant d'abord, n'attachant jamais personne, excepté pourtant sa mère, car le cœur d'une mère est plus fort que la baguette des fées !

A mesure que le temps marchait, le sire de Beauval apprenait à ses dépens à connaître la valeur véritable des présents de Brillantine. On venait, à la vérité, de fort loin pour admirer les magnificences surnaturelles de son château ; les oisifs, de dix lieues à la ronde, se donnaient rendez-vous sous les bosquets de lilas et d'acacias, pour y danser et y chanter des rondes; les plus grands seigneurs de l'Auvergne lui faisaient demander de ses fruits rares pour leurs femmes qui *étaient prises d'envie;* mais outre que le bon seigneur eût donné volontiers les fraises et les ananas pour les choux et les haricots que, par dévouement à sa chère bienfaitrice, la comtesse s'obstinait à repousser, c'est que la fée avait si bien changé en bosquets, en grottes, en gazons toujours verts et menus, en allées sablées, les environs de Beauval, que l'on y mourait de faim.

Chaque année, il fallait tirer de l'épargne : tant pour le blé, tant pour l'orge, tant pour le foin ; aussi, bêtes et gens, que, par économie, on mettait à la demi-ration, faisaient triste mine. Ce n'était pas là le plus grand souci du châtelain ; ses belles murailles commençaient à se lézarder, et toute sa comté mise en gage n'aurait pas suffi à payer le bleu turquin et le portor nécessaires pour les réparer. Le sire de Beauval, qui passait jadis pour un rude voisin, était devenu souple comme un gant depuis la naissance de ses filles ; on l'entendait dire à tous venants :

« Baron ! vous réclamez ce coin de terre, il est à vous. Dieu me garde de suspecter la justice du droit d'un frère d'armes !

— Marquis ! vous prétendez avoir droit de chasser dans cette forêt qui m'appartient ? je vous le dénie ; mais c'est pour avoir le plaisir de vous l'offrir.

— Chevalier ! le péage que vous exigez sur le pont devrait m'appartenir en ma qualité de votre suzerain ; cependant continuez à le percevoir, vous me le revaudrez plus tard. »

Et barons, marquis et chevaliers, de rire de ses manières engageantes. On se disait tout bas que le comte n'était si doux que par la crainte de voir ébrécher ses belles murailles, et faute d'oser exposer ses hommes d'armes, car on savait que des Auvergnats se battraient mal, ayant l'estomac insuffisamment garni d'ananas et de citrons doux.

Chaque année, en dansant seulement une sarabande, Émeraude fournissait à sa mère, à ses filles d'honneur, à ses damoiselles, voire même à ses chambrières, une profusion de modes nouvelles ; mais en vain le châtelain espérait voir arriver quelque objet de prix, capable de remplir le vide que l'achat des provisions faisait journellement dans le trésor. La mode n'adopte pas les choses solides. Ce n'était donc que plumes, clinquant et oripeaux sans nulle valeur, qui abondaient au castel.

Dans sa tristesse, le bon seigneur fut trop heureux de retrouver la délaissée Châtaigne. A huit ans, la filleule d'Utilis filait comme sa marraine, et lisait couramment dans son gros livre. Elle avait même compris : *Aime Dieu de tout ton cœur et ton prochain comme toi-même*. De sorte qu'au milieu de son enfantillage, elle montrait des saillies de piété, d'obligeance et de dévouement qui la faisaient chérir. A douze ans, Châtaigne obtint un champ qu'elle fit labourer. Le soc de la charrue se promena

où étaient des massifs d'arbustes rares. Ce fut une vraie fête que la moisson de ce petit coin de terre ! La vue des premières gerbes de blé causa plus de joie au sire de Beauval que toutes les superfluités prodiguées par Brillantine.

L'âge charmant où, selon la chanson : *On plaît, on aime, on se marie ;* quinze ans enfin venaient de sonner pour les jumelles. Émeraude était belle, et n'avait qu'à se montrer pour conquérir les cœurs. A la vérité, bien des captifs, le lendemain, secouaient leurs chaînes ; mais qu'importe? ils étaient remplacés par d'autres ; et ces frivoles succès suffisaient au cœur léger d'Émeraude. La comtesse, qui idolâtrait sa fille, encourageait cette foule d'admirateurs. On avait vendu le merveilleux berceau à un Juif, en quête d'un pareil meuble pour l'impératrice du Mogol, et, avec l'argent que le Juif en avait donné, il restait, le château réparé tant bien que mal, de quoi tenir cour plénière : un bon mariage que ferait Émeraude devait tout payer.

Le duc Jéhan d'Argelès, fort grand seigneur, dont les domaines étaient situés aux pieds des Pyrénées, vint en Auvergne, attiré par le renom de la magnificence, un peu décrépite cependant, du château de Beauval, et le renom de la fraîche beauté d'Émeraude. Jeune, beau, riche et puissant ! c'était là justement l'époux que la comtesse rêvait pour sa fille. Tout ce que la mode et l'élégance offrent de ressource et d'adresse dans le but de faire valoir une jolie figure, la comtesse l'employa afin de parer sa fille. Émeraude était éblouissante ; Jéhan fut subjugué par le premier coup d'œil. C'était un mercredi, premier jour des Quatre-Temps d'été. Le jeudi, il dansa avec elle au bal. Le vendredi, il lui parla à la chasse. Le samedi, il porta ses couleurs dans un tournoi. Le dimanche, il se disposait à confier son amoureux martyre à la dame de Beauval, en lui demandant secours et allégeance, quand, en descendant le grand escalier pour se rendre à la chapelle, où déjà les dames entendaient la messe, le malheureux jeune homme s'abandonna trop sur la rampe de cristal, qui se rompit, et, dans sa chute, l'entraîna de plus de trente pieds !

C'était en pareille occasion seulement que l'on pensait à la modeste Châtaigne. Le duc était blessé, on alla la trouver dans la chambre où elle filait avec ses femmes. Bonne et charitable autant que résignée, la jeune fille quitta tout pour voler au secours de l'affligé. En la voyant venir à lui, le duc d'Argelès ne put s'empêcher de la trouver bien laide ; il fallut lui répéter trois fois que c'était la sœur d'Émeraude ; cependant il lui confia sa tête fracassée.

D'une main légère, Châtaigne lava les plaies du duc, posa un appareil et des bandages, comme aurait pu le faire le meilleur mire ; elle l'arrangea dans son lit, prévenant tous les accidents, prévoyant toutes les répugnances ; car, pour Châtaigne, un être souffrant n'était plus un étranger, c'était un frère, un ami qui avait droit à ses veilles, à ses soins. La fièvre survint ; alors Châtaigne ne quitta plus son malade, et fit pour le soulager tout ce que humainement elle pouvait faire ; puis elle s'agenouilla, et pria Dieu de tout son cœur.

Jéhan, sauvé de cette première crise, pouvait encore succomber à la langueur ou à l'ennui. Pour éviter ce malheur, la jeune fille le laissait rarement seul ; elle causait avec lui, ou lui lisait à haute voix les plus beaux passages du livre d'Utilis.

Dans cette intimité, Jéhan remarquait moins chaque jour la laideur de Châtaigne ; chaque jour aussi la jeune fille trouvait un nouvel intérêt à regarder ce visage qui n'était plus défiguré par l'enflure et les contusions. Pendant ce temps, Émeraude dansait. Un admirateur *emplâtré* ne lui convenait guère. La comtesse, qui voulait le mariage, la forçait bien à quelques démonstrations polies ; mais c'était peine perdue ! Jéhan n'aimait plus Émeraude. Les yeux des malheureux et des malades dé-

couvrent l'indifférence au plus profond des cœurs !

Un jour que Châtaigne disposait les grains d'une grenade mûre pour rafraîchir les lèvres de son malade, le duc d'Argelès, admirant sa touchante sollicitude, lui dit : « Généreuse Châtaigne, que vous méritez bien votre nom ! Un peu brune d'écorce, mais blanche de cœur, et surtout utile et douce aux riches comme aux pauvres. »

Jéhan croyait être aimable en parlant ainsi. Cependant il venait de réveiller chez la pauvre fille le souvenir de sa figure. En se laissant aller à aimer le duc un peu plus que d'amitié, Châtaigne avait oublié qu'elle était laide et ne pouvait plaire... La jeunesse ne croit pas au malheur.

Rentrée dans son appartement, Châtaigne pleura : « Je l'aime, se dit-elle, et je ne puis penser qu'il me désire pour femme. Cependant, s'il est grand seigneur, je suis noble dame. S'il est brave et spirituel, je suis douce, économe et sage ! mais il est beau, et je suis laide... Ah ! ma marraine ! ma marraine ! »

Châtaigne s'arrêta tout à coup. Pourquoi gémir ? ne lui reste-t-il pas un don à réclamer ! n'a-t-elle pas quinze ans ! Elle va demander à Utilis la beauté, une beauté enchanteresse, et demain... A cette pensée, le feu monte au visage de la jeune fille ; elle est honteuse de tant faire pour avoir un mari.

Afin de rafraîchir son esprit, Châtaigne s'approchait de sa fenêtre... Un triste et lugubre spectacle attire son attention.

Depuis longtemps une horrible misère désolait les hameaux environnant Beauval, où la disette s'était déjà fait sentir ; mais depuis que la foule abondait au castel, depuis que tout y retentissait du bruit assourdissant des fêtes, c'était la famine qui désolait ce malheureux pays. Ce que voyait Châtaigne, c'étaient de longues processions d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, escortant le cercueil de leur pasteur, mort le premier, de faim, au milieu de ces mourants, qui venaient avec cris, larmes et menaces, demander du pain à leur seigneur.

Jamais plaintes plus déchirantes n'étaient parties de la terre pour monter au ciel.

Châtaigne en fut émue jusqu'au fond de l'âme ; mais quand elle vit que, faute de meilleures raisons, les hommes d'armes allaient repousser ces pauvres gens à coups de pique, elle oublia ses vœux d'amour, ses songes de bonheur, et s'élançant sur le rempart, entre les soldats et les paysans :

« Ah ! ma marraine ! s'écria-t-elle en levant les bras au ciel, vous me devez un troisième don. Un instant j'ai désiré être belle, mais accordez-moi que la moisson de mon petit champ devienne suffisante pour rassasier tant de malheureux !

— Moissonne ! » répondit une voix qui éclata tout à coup au milieu du plus profond silence.

Châtaigne ne douta pas que sa marraine ne l'eût exaucée. Prenant une faucille, elle marcha la première vers son champ ; la foule l'y suivit.

On se mit à l'ouvrage. Beaucoup doutaient que deux journaux de terre pussent suffire à la subsistance de quatre villages ; mais les premiers épis qui furent coupés ayant produit chacun une gerbe, ce furent des transports de joie, des élans de reconnaissance qui allèrent jusqu'au délire ; Châtaigne ne voyait plus autour d'elle que des visages heureux.

« Mon Dieu ! dit-elle avec effusion, j'ai renoncé à être belle, mais le souvenir de cette journée me tiendra lieu d'hymen et d'amour ! Mon Dieu ! je me consacre à vous, daignez bénir mon sacrifice ! »

Cependant, il ne devait pas en être ainsi. Le duc d'Argelès, lorsqu'il apprit la noble action de Châtaigne, s'écria : « Cette femme est à mes yeux la plus belle femme du monde, et si j'étais assez heureux pour qu'elle daignât m'accepter comme époux,

j'en serais plus fier que d'être le mari de Cythérée! »

Ce n'était point une gasconnade que cette phrase, quoique Jéhan la prononçât avec un certain accent méridional. Huit jours après la moisson, Châtaigne était fiancée au duc, qui, bientôt après, l'emmena avec toute sa famille dans son duché d'Argelès, où ils vécurent heureux, et eurent un grand nombre d'enfants, qu'Utilis protégea, parce qu'ils ressemblaient de cœur à leur mère.

Quant à Émeraude, elle resta fille. La beauté et le don de plaire ne résistèrent pas à la vieillesse; mais elle continua toujours à faire pleuvoir autour d'elle, deux fois par an, les modes nouvelles; ce qui, grâce à son obstination à les porter, la rendit, pendant les longues années qu'elle vécut, complétement ridicule.

Feu Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

MÉLANGES.

GROTTES D'ARCY.

Je me trouvais depuis quelques semaines dans le départment de l'Yonne lorsqu'on me proposa de me joindre à une caravane qui se disposait à pénétrer dans les grottes d'Arcy, que leur situation dans le flanc des montagnes qui bordent la Cure, entre les villages d'Arcy et de Saint-Aleri, mettait tout à fait à ma portée, puisque j'habitais le premier de ces deux villages.

Parmi ces cavités naturelles creusées au milieu des roches calcaires, très-connues dans cette partie de la Bourgogne, la plus belle, et par conséquent celle qui est en possession d'attirer les visites des curieux, a reçu je ne sais pourquoi le nom de *Grotte des Fées*. Son étendue est de plus de six cents mètres, depuis la porte jusqu'au *Trou du Renard*. Là s'arrêtent forcément les visiteurs les plus intrépides, car un homme ne parviendrait pas, même en rampant, à franchir cette limite naturelle, non-seulement parce que le trou est très-étroit, mais encore parce que ses parois sont hérissées de cristallisations dont les pointes aiguës pourraient faire des blessures assez sérieuses.

Le jour où m'arriva cette invitation de visiter les grottes, j'acceptai avec d'autant plus d'empressement qu'il faisait une de ces magnifiques chaleurs de l'été dernier. La température souterraine dont j'allais jouir pendant trois heures, car la promenade des grottes ne dure pas moins, n'était-elle pas une bonne fortune? Et puis parmi les curieux se trouvaient sept ou huit dames, et je me promettais bien quelque plaisir à entendre leurs exclamations d'étonnement, d'admiration et même de crainte, que ce spectacle, aussi intéressant qu'inattendu, devait nécessairement leur arracher.

L'entrée de la grotte est placée à six mètres environ au-dessus des eaux ordinaires de la Cure, à quinze mètres de la rive. Un énorme bloc de rocher, dont la partie inférieure est taillée en voûte, s'appuie de chaque côté un peu irrégulièrement sur deux autres blocs qui lui servent de support. Le tout forme une espèce de péristyle et sert de salle d'attente aux voyageurs qui se disposent à visiter les grottes. C'est là aussi qu'ils prennent d'ordinaire

les petits arrangements indispensables à leur excursion souterraine. Les dames y déposent leur chapeau, et mettent par-dessus leur chaussure délicate de gros souliers qui doivent les préserver de la boue, et surtout de l'eau, car dans plusieurs endroits elle coule à fleur du sol. Tout le monde se couvre la tête d'un mouchoir noué sous le menton pour se la garantir des gouttes passablement froides qui se détachent de la voûte en perles éblouissantes; enfin, on prend là une foule de petits soins lesquels, s'ils ne révèlent pas des âmes bien aguerries, prouvent au moins un louable désir de conservation. Pendant ce temps, le guide s'occupait à entourer de papier le bas de chacune des chandelles qu'il devait distribuer aux visiteurs. Le brave homme répondait aussi de son mieux aux interrogations sans nombre et sans suite qui lui étaient adressées. « Fait-il tout à fait sombre là dedans?—Y a-t-on bien froid?—Glisse-t-on souvent? » A cette dernière question le gardien ne répondit qu'en conseillant aux dames de s'appuyer fortement sur le bras de leurs cavaliers; puis il ouvrit une porte grossière placée au fond de cette salle d'attente, nous salua, et s'avança, sa lumière à la main, dans une galerie étroite et fort basse, en donnant cet avertissement qui paraît stéréotypé sur ses lèvres : « Messieurs, mesdames, prenez soin de vos têtes et regardez à vos pieds. »

Nous avancions lentement et avec précaution, en ayant soin d'éclairer l'endroit où nous devions poser les pieds, car l'obscurité nous semblait si profonde que nous ne pouvions dans le premier moment rien distinguer autour de nous; mais, peu à peu, nos yeux s'habituèrent à cette faible clarté, et le gardien ayant crié à haute voix que nous pouvions nous redresser, nous vîmes, en effet, que la voûte s'élevait brusquement à plusieurs mètres; plus loin, elle s'abaissait de nouveau, pour se relever encore; quelquefois, au contraire, c'était le sol qui descendait, tantôt par une pente douce ou rapide, ou s'élevait tantôt insensible ou difficile à gravir. Les parois latérales ondulaient aussi dans un autre sens, elles se resserraient en formant d'étroites galeries, ou s'écartaient en laissant entre elles des espaces assez vastes pour contenir de trois cents à cinq cents personnes. Les bizarres et splendides décors de ces magnifiques salons sont si variés et changent si souvent d'aspects et de formes, qu'ils tiennent constamment éveillés l'admiration et l'intérêt. Ces ornements sont le plus souvent des colonnes placées çà et là d'une manière irrégulière, mais charmante; quelquefois elles sont assemblées en groupes, et forment des piliers dont la hardiesse et l'élévation rappellent assez les monuments gothiques; parfois elles s'élancent en colonnettes minces et légères, si finement découpées, d'un travail si merveilleux de délicatesse et de fantaisie, que l'œil charmé croit contempler quelque œuvre de la renaissance; parfois elles sont isolées, et de blanches pyramides dont la base est attachée à la voûte sont disposées autour de la partie supérieure de ces colonnes et leur servent de chapiteaux; toutes ces pyramides ont la pointe tournée vers le sol, et tiennent suspendues une goutte d'eau limpide et brillante, ce qui, reflétant les lumières, donne à cette sombre voûte l'aspect d'un ciel étoilé.

Les bases des colonnes sont faites de masses informes de la même matière blanche qui compose les ornements, et n'est autre chose que du carbonate de chaux, c'est-à-dire la substance qui constitue toutes les roches calcaires. Ces masses sont surmontées d'innombrables pointements, de formes et de hauteurs variées, placés précisément dans la verticale qui descend du sommet des petites pyramides de la voûte. Ces cristallisations, lorsqu'elles sont attachées à la voûte, se nomment stalactites, et stalagmites lorsqu'elles s'élèvent du sol.

Pendant que les visiteurs s'occupaient à

examiner les formes étranges et fantastiques qu'affectent ces cristallisations et à les comparer à des objets connus, le gardien appelait notre attention sur quelques-unes dont l'imitation est si parfaite qu'elles ne semblaient pas dues au hasard, entres autres une tête de veau et les deux jambes de devant d'un cheval.

« Ces stalactites, dis-je à la dame à laquelle j'avais l'honneur de donner le bras, sont de la pierre, et cette pierre est de la même nature que les roches qui nous environnent. C'est au travers de leurs nombreuses fissures que s'infiltre l'eau que vous voyez tomber goutte à goutte de plusieurs points de la voûte. Or, cette eau contenant une certaine quantité d'acide carbonique, a la propriété de dissoudre, en s'infiltrant ainsi à travers les fentes, une partie de calcaire qu'elle apporte en dissolution et en suspension; arrivée au bas de la fissure et mise en contact avec l'atmosphère, une portion de la goutte d'eau s'évapore, et le calcaire que contenait cette eau évaporée se dépose autour de la petite ouverture par laquelle elle est sortie, et forme une couche légère qui devient la base de la stalactite. Quand la goutte d'eau est arrivée à une certaine grosseur, elle tombe verticalement sur le sol, et là le même phénomène se reproduit, c'est-à-dire qu'une partie de l'eau s'évapore, dépose son calcaire et forme la base de la stalagmite. Maintenant, supposez cette opération renouvelée pendant des siècles, et vous comprendrez comment, par l'accumulation de ces couches imperceptibles, se forment ces masses colossales que nous avons devant nous. »

Nous étions alors dans cette partie des grottes appelée *Salle Notre-Dame*; tout le monde s'était groupé autour de la stalagmite que je venais d'indiquer, et que le gardien désignait sous le nom de *Curé des grottes*.

Le nom était vraiment bien trouvé! Cette stalagmite ressemblait parfaitement à un moine debout, ayant son capuchon un peu rabattu sur le visage : on eût dit que le ciseau d'un sculpteur avait ébauché cette statue. Sous les longs plis de pierre de la robe du moine, l'œil croyait voir les formes modelées de ce corps immense. Le gardien s'étant rapproché d'une des parois, se plaça dans un renfoncement et nous dit : « Messieurs, venez voir le confessionnal du moine. » Nous y allâmes, et chacun convint que ce petit réduit ressemblait assez à un confessionnal du moyen âge.

De là le gardien continua de marcher en éclaireur vers ce que nous prenions pour l'extrémité de la grotte; puis il disparut tout à coup derrière des blocs de pierres et de cristallisations amoncelées qui paraissaient réellement la fermer de ce côté. Mais, à notre grand étonnement, nous vîmes bientôt reparaître sa lumière au milieu de ces masses, et lui-même se montra à une hauteur d'environ douze pieds au-dessus du sol. Un cri d'étonnement nous échappa lorsque nous nous aperçûmes que dans cet endroit la voûte s'élevait à perte de vue.

Cependant nous recommençâmes à marcher pour rejoindre le guide, et le hasard nous ayant fait rester en arrière, ma compagne et moi, nous pûmes jouir du spectacle fantastique que présentèrent bientôt à nos regards les visiteurs gravissant avec beaucoup de peine l'étroit défilé qui serpentait à travers les roches. Tantôt ils s'assemblaient deux ou trois pour examiner quelque objet curieux ou pour s'entr'aider à monter; parfois, au contraire, ils marchaient isolés et semblaient glisser lentement comme des ombres solitaires. Les petites lumières que tous portaient à la main se jouaient en reflets bizarres au milieu de l'obscurité. C'était une scène en même temps sombre et magnifique, dont nul pinceau ne pourra jamais égaler la beauté.

Après avoir monté pendant plusieurs minutes, le passage que nous suivions de-

vint encore plus resserré; un autre, d'une égale largeur, semblait marcher dans le même sens, la société se divisa; et comme ces deux passages avaient en effet une issue commune, nous nous rejoignîmes à peu de distance. Dans cet endroit, la nature du sol que nous foulions me fit penser qu'un éboulement y avait eu lieu, et qu'un immense fragment s'étant détaché de la voûte, avait formé ces deux défilés. J'examinai cette voûte avec attention, et les anfractuosités que j'y remarquai me prouvèrent que j'avais deviné juste.

En communiquant ma remarque à mon intelligente compagne, j'ajoutai que cet éboulement devait dater d'une époque bien éloignée de nous, puisque autour d'un grand nombre de ces blocs tombés sur le sol se trouvaient de grandes cristallisations formées certainement depuis qu'ils occupent leur place actuelle. « Ce qui rend ce fait incontestable, lui dis-je, c'est que ces blocs sont déjà liés par des stalagmites. »

Ces mots si vagues d'époque *très-éloignée* de nous l'avaient frappée. Elle me demanda s'il ne me serait pas possible d'être un peu plus précis.

Ce désir était fort difficile à satisfaire, parce que la nature n'a pas eu là d'historien chargé de nous transmettre la date exacte de chacune de ses révolutions.

Cependant, comme il fallait me tirer de cet embarras de quelque manière que ce fût, j'essayai de détourner l'attention de ma curieuse compagne, afin que ma science ne lui parût pas trop en défaut.

« Madame, lui dis-je en souriant, cet événement est éloigné de nous par des siècles, c'est tout ce que je puis lire sur ces décombres amoncelés; et peut-être sa date est-elle antérieure à celle où des tigres habitaient cette grotte.

— Des tigres en France! au milieu de la Bourgogne! s'écria cette dame. Expliquez-moi ce fait, monsieur, je vous prie; à moins, cependant, que les animaux dont vous me parlez n'aient été amenés ici dans de bonnes cages de fer.

— Point du tout, répondis-je; ces bêtes féroces vivaient alors en France aussi libres que vous et moi; mais le climat de cette partie du monde était alors bien différent de ce qu'il est aujourd'hui, et probablement le même que celui des contrées qu'ils habitent à présent. Au reste, douter de ce que j'avance sur leur présence dans ces grottes, serait tout simplement douter des sciences naturelles; ce sont elles qui le disent, et mieux encore, qui le prouvent. A l'entrée du cabinet de minéralogie et de géologie du jardin des Plantes de Paris, on voit une énorme pierre calcaire, formée par des couches de terrains de sédiments, qui vient d'ici. Cette pierre contient des fossiles, c'est-à-dire des ossements appartenant à quatre espèces différentes d'animaux, de tigres vieux et jeunes, de cheval, de bœuf, et ceux d'une race de cerf complétement éteinte aujourd'hui. »

En causant ainsi, nous étions parvenus au bas d'un nouveau défilé, et le gardien invita les visiteurs à pénétrer dans une excavation du rocher pour y voir une fontaine. Nous y allâmes, et convînmes que cette grotte cachée au fond de ces souterrains eût fait un délicieux ornement dans un des beaux jardins de Paris ou de Londres; mais comme nous avions déjà vu tant et de si curieuses choses, nous ne nous arrêtâmes là que le temps nécessaire pour goûter l'excellente eau qui s'échappait de la source. Nous continuâmes notre chemin en jetant à la hâte quelques regards sur les formes toujours variées et quelquefois étranges qui se présentaient devant nous; nous n'accordâmes même au précipice près duquel nous passâmes en quitant la fontaine qu'un examen de quelques minutes, chacun se contentant de se pencher un peu sur le bord de l'abîme, s'en écartant bien vite avec l'expression de l'effroi.

Dans cet instant, le guide appela toute notre attention par les sons qu'il produisit

en frappant avec une grosse clef sur l'une des parois de la grotte : « Ceci, nous dit-il, s'appelle l'orgue. » Cette fois encore le nom était assez bien appliqué ; une quantité de colonnettes de grandeur décroissante donnait aux cristallisations, par la manière dont elles étaient groupées, l'apparence d'un buffet d'orgue, qui, dans le lieu où il se trouvait (cette pièce porte le nom de *Salle de Bal*), semblait destiné à tenir lieu d'orchestre. Cette salle est ovale, et les parois y ont plus de régularité que partout ailleurs ; le sol, parfaitement uni, permettrait d'y danser sans fatigue. Quelques-uns des visiteurs tirèrent plusieurs coups de pistolet, et chacun d'eux produisit une détonation aussi forte que celle d'un canon de 4 tiré en plein air. Une dame et un monsieur chantèrent un duo, et l'augmentation des sons résultant de la grande densité de l'air en rendit l'effet très-remarquable. De là, nous pénétrâmes avec bien de la peine jusqu'à la *Salle des Chauves-Souris;* car la voûte, qui s'était abaissée considérablement, se trouvait, dans cette partie de la grotte, armée de stalactites nombreuses dont les pointes arrivaient jusqu'à nous. A côté du passage que nous suivions coulait un ruisseau dont le murmure charmait notre oreille. Ce salon, plus petit que le précédent, a pour plafond une énorme dalle à laquelle on voit suspendues des milliers de chauves-souris. Près de la galerie conduisant de cette pièce à la suivante, qui est la dernière, on trouve une sorte d'autel ; le gardien, s'y arrêta, et nous désigna ce lieu sous le nom de *Chapelle juive*.

Nous étions alors parvenus à la dernière salle, qui ne présente rien de remarquable que le sol ; il est inégal, ondulé, et ces ondulations, qui imitent très-bien les flots de la mer, lui ont fait donner le nom de *Salle des Vagues;* pour ajouter à l'illusion, des bruits confus, provenant sans doute de quelque cascade souterraine et répétés par les échos, rappellent assez bien le mugissement éloigné de l'Océan.

Tout le monde se sentant fatigué, nous nous assîmes près du *Trou du Renard*, qui, je le répète, est infranchissable ; nous employâmes ces instants de repos à lire les noms inscrits en grand nombre sur les pierres dont nous étions entourés : ces registres de nouvelle espèce attestent que bien des curieux ont déjà visité ces grottes. Enfin nous reprîmes le chemin que nous venions de suivre avec un intérêt si bien soutenu ; mais cette fois, arrivés à la salle de bal, nous tournâmes brusquement à droite et nous nous trouvâmes dans un salon oublié à dessein par le guide : c'est le *Salon du Lac*, ainsi nommé parce qu'il est occupé presque en totalité par une nappe d'eau que nous ne découvrîmes que lorsque notre cicérone, nous ayant placés sur les bords et échelonnés de distance en distance, nous vîmes toutes nos lumières se réfléchir sur cette belle glace qu'aucun souffle ne venait rider, ce qui faisait de cette dernière scène un tableau digne du reste ; aussi s'éleva-t-il parmi nous un véritable concert d'admiration.

Enfin, après une longue marche pénible, nous découvrîmes au loin une lumière faible et bleuâtre pointer à l'entrée des grottes ; alors un cri de joie et de soulagement se fit entendre, et nous nous écriâmes tous en même temps : « Voilà la lumière du jour !... » Cette lumière si faible d'abord ne tarda pas à devenir plus intense, et bientôt nous nous retrouvâmes sur les bords de la Cure, qui, dans cet endroit, ont un aspect sauvage mais délicieux.

J. A. COUCEIRO.

LA GOUTTE DE ROSÉE.

Une goutte de rosée
Au calice de la fleur
Par l'aurore déposée,
Y scintille avec splendeur.
Le soleil qui s'y reflète
Y dessine l'arc-en-ciel,
Et la fleur svelte et coquette
Brille au rayon immortel.

Quelle perle est aussi pure,
A tant d'éclat pour nos yeux,
Que ce joyau de nature
Fragile, mais radieux?
Perle d'eau, qui, vacillante,
De sa vie a la valeur,
Et que la nuit bienfaisante
Met sur le front de la fleur!

Mlle LOUISA STAPPAERTS.

(*Les Pâquerettes*, impressions de nature.)

REVUE DES THÉATRES.

Reprise d'*Aline, reine de Golconde*, paroles de Vial et Favières, musique de Berton.

La scène est à Golconde.

Le théâtre représente un palais indien; à droite l'appartement de la reine, à gauche un trône.

Une jeune Française avait été jetée par un naufrage sur les côtes de Golconde, puis vendue au sultan Akebar. Le sultan, séduit par la beauté, par les vertus de son esclave, l'aima et lui proposa de partager son trône. La jeune fille osa lui avouer qu'elle aimait un de ses compatriotes. Akebar, ne pouvant en faire son épouse, en fit son amie, écouta ses conseils, suivit ses leçons, et, prêt à mourir, il crut assurer le bonheur de ses sujets en l'épousant et en la proclamant l'héritière de sa couronne. Le sultan mort, tout prit une face

nouvelle; la reine, à la fois douce et impérieuse, sensible et gaie, a enseigné aux Golcondais à triompher dans la guerre, à être heureux dans la paix... mais elle s'est fait des ennemis: c'est Sigiskar, le premier ministre, ce sont les aghas, les cadis, les receveurs des impôts supprimés. « Il faut, il faut quitter Golconde, dit l'un; le peuple rit, tout est perdu. — Il faut, il faut quitter Golconde, dit l'autre; plus de procès, tout est perdu. — Il faut, il faut quitter Golconde, reprend un troisième; les femmes libres... tout est perdu. » Ces grands personnages arrivent au palais, suivis de tous les mécontents, ils viennent présenter leurs doléances à la reine.

Usbeck, l'intendant des menus plaisirs, a tout entendu. Apercevant Osmin, le chef des gardes, qui cause avec Zélie, la première dame du palais, il leur fait signe d'approcher. « La reine vous a tous deux comblés de bienfaits, leur dit-il, veillez sur elle. On conspire contre son trône, et peut-être contre sa vie. — Quels sont les traîtres? demande Osmin mettant la main sur la poignée de son sabre. — Je te les désignerai; que la reine ignore tout. » Zélie tremble pour sa maîtresse; mais elle promet le secret.

La reine entre suivie des mécontents. « Cessez de me parler au nom de l'intérêt général, leur dit-elle, c'est votre intérêt seul qui vous touche. J'ai donné la victoire et la paix à mes sujets, j'ai poli les mœurs, aboli les impôts, adouci les lois, créé les beaux-arts; mon peuple est heureux, que lui faut-il de plus?... J'ai réformé les sérails, il est vrai, eh bien, messieurs, pour plaire, il vous faudra vous donner la peine d'être aimables... Je vous préviens que vos plaintes sont inutiles et que désormais je ne les souffrirai plus! » Les aghas et les cadis s'éloignent en entourant Sigiskar, qui murmure « vengeance! »

La reine donne l'ordre à Osmin de veiller à la porte de son appartement, et de ne laisser entrer qu'Usbeck. Restée seule avec Zélie, elle se félicite de pouvoir se confier à une amie. « Depuis six ans éloignée de mon pays, dit-elle, j'ai vainement cherché un cœur qui pût partager et adoucir les peines du mien... Il y a peu de temps que tu es arrivée de France, je t'ai vue, et tu as obtenu ma confiance. — Je ferai tout pour m'en rendre digne, madame; mais vous me parlez de peines, quand vous êtes au comble de la gloire et de la puissance. — Ce n'est pas le bonheur! — Qui peut troubler le vôtre? — Tu vas tout savoir. » Elle parle bas à Osmin; il entre dans l'appartement de la reine, et revient suivi de deux noirs portant une cassette. La reine remet une clef à Zélie et lui dit: « Ouvre! » La première chose qui frappe les regards de la jeune Française, c'est un costume de Provençale. « O mon pays! s'écrie-t-elle baisant le costume. Puis apercevant un portrait: « Ah! le beau jeune homme! cet air, cet uniforme, c'est un Français! » La reine, prenant la main de Zélie, la conduit près du trône, fait un signe à Osmin, qui presse un bouton, le fond du trône disparaît, laisse apercevoir une galerie souterraine, Zélie regarde avec avidité et s'écrie: « Les bords de la Durance! des oliviers! un pâtre provençal qui traverse le pont! je vois... — L'image du hameau où j'ai reçu le jour, dit la reine. Je l'ai fait construire dans une partie solitaire de mes jardins, une garde fidèle en interdit l'entrée aux profanes. Usbeck, quelques dames et quelques officiers de ma cour, ont seuls la permission d'y pénétrer; des Golcondais formés au langage et aux mœurs européens, me retracent les habitants de la Provence... c'est là que j'aime à m'entourer d'heureux souvenirs... — Mais, madame, le beau jeune homme? — Écoute. J'avais quinze ans, j'étais une simple laitière, je me nommait Aline; alors, non loin de mon village, demeurait un beau jeune homme, d'une haute naissance, il se nommait Saint-Phar, il avait vingt ans

nous nous aimions... ses parents ne pouvant consentir à nous unir, l'éloignèrent de France, et moi, dans ma douleur, je m'embarquai pour fuir les lieux qui me rappelaient mon amour. Je fis naufrage sur ces bords, où le destin m'a fait reine... mais où je ne peux rien oublier... » Usbeck paraît. « Madame, dit-il, un ambassadeur français vient d'arriver à Golconde, il demande à vous être présenté. — Osmin! ordonne la reine, allez le recevoir, et qu'on lui rende les plus grands honneurs. Vous, Usbeck, savez-vous le motif qui conduit cet envoyé sur nos bords? — Il est chargé de proposer à Votre Majesté un traité d'alliance. — Usbeck! ajoute Aline avec enthousiasme; que votre palais lui serve d'asile ainsi qu'à ceux qui l'accompagnent; qu'ils soient salués par l'artillerie du port et de la citadelle; qu'on pavoise les minarets et les mosquées; bals, spectacles, banquets, prodiguez tout aujourd'hui. Honorer les Français, c'est rendre à votre reine le plus flatteur hommage.

— L'ambassadeur Saint-Phar suit mes pas, dit Osmin. — Saint-Phar! répète Aline; si c'était lui! Saint-Phar près de moi! » Elle baisse son voile, et soutenue par Zélie, elle monte sur son trône.

Un cortége composé de Golcondais, de seigneurs, de saphis et de bayadères, précède l'ambassadeur en chantant l'éloge des Français; lorsqu'il paraît, Aline soulève un peu son voile et montre la plus vive émotion. Saint-Phar lui adresse un discours. Aline pendant ce temps parle bas à Usbeck, qui répond pour la reine, et le cortége reconduit en triomphe l'ambassadeur, au son d'une musique brillante et du canon de la citadelle.

« L'instant s'approche, dit Sigiskar aux conjurés, de la prudence! — De la prudence! dit de son côté Usbeck à Osmin et à Zélie. — Pendant le festin, ordonne la reine à l'intendant des menus plaisirs, qu'un breuvage endorme ce Français, et transportez-le, dans le hameau provençal. »

Le théâtre représente un hameau qui se perd sous des arbres. — Au fond, une rivière sur laquelle est un pont rustique. — A droite un tertre recouvert de gazon, ombragé de rosiers et de jasmins. — A gauche un banc.

Osmin est en paysan provençal. Il indique à quatre noirs le banc du jardin; les noirs s'enfoncent sous les arbres. Une troupe de soldats golcondais s'avance, il leur indique le village, ils s'y rendent. Zélie vient en paysanne, suivie de Golcondais et de soldats golcondais déguisés en paysans; ils s'exercent à parler, à danser, à chanter, à saluer à la française. Usbeck s'avance. « Mes amis, leur dit-il, Saint-Phar s'est éveillé, il s'approche, retirez-vous!... » Tous s'éloignent par différents côtés.

Saint-Phar croit rêver. Il reconnaît le hameau, la chaumière d'Aline; (un berger traverse le pont en jouant du galoubet et du tambourin) il reconnaît un air provençal. Il entend chanter... c'est la voix d'Aline. La laitière entre en continuant son air... c'est elle! Saint-Phar reste immobile, craignant qu'un geste ne fasse disparaître cette vision... « Bonjour, Saint-Phar! » lui dit Aline. Comme il la regarde d'un air effaré : « Vous êtes fâché, lui dit-elle : qu'est-ce qu'Aline vous a fait? Donnez-moi votre main! — Ce n'est point un songe! s'écrie-t-il. Ah! qui que tu sois, enchanteresse... — Fi! monsieur, pourquoi me donner ce vilain nom? Vous voyez cet anneau que je vous ai donné hier, vous devez en avoir l'autre moitié. — La voilà, dit vivement Saint-Phar; elle ne m'a jamais quitté. — Vous voyez cet arbre où nos deux chiffres sont réunis. — Oui, je me le rappelle. — Eh bien, monsieur, je vais vous rendre l'un et effacer l'autre. — Arrête!... Mais... ce matin... j'étais à Golconde... — Golconde! dame! je ne sais pas; je ne connais que la ville voisine. Et qu'est-ce que vous avez été faire là, monsieur? — Mais, depuis quatre ans les mers que j'ai parcourues, les combats que j'ai

soutenus, la mission dont je suis chargé...

— Oh! bon Dieu! je vois ce que c'est. Votre vilain gouverneur, avec ses gros livres, vous aura fait perdre la tête. — Aline! c'est toi! s'écrie Saint-Phar dans le plus grand trouble; mais où suis-je? »

On entend le son du tambourin et des galoubets. Tous les habitants revenant du labourage approchent en disant : « Bonjour, monsieur Saint-Phar. » Aline l'entraîne boire une tasse de lait qu'elle lui a conservé pour son goûter. « Je suis fou, dit Saint-Phar; mais je suis heureux! » Il s'assied près d'elle, sur le banc, tandis que les villageois chantent et dansent. Osmin, tirant un flacon de son sein, versait dans la tasse de Saint-Phar quelques gouttes de la liqueur que contient ce flacon... Usbeck vient le prévenir que le moment choisi par les conjurés approche.

Osmin va se poster sur le pont; Saint-Phar est placé de manière à ne rien voir de ce qui se passe. « Vite! dit Zélie; chacune un danseur. »

Aline se lève et chante une ronde. Après le premier couplet, un noir apporte à Osmin un bouquet de grenades : c'est le signal convenu. Osmin traverse la foule, remet ce bouquet à Usbeck, qui épie le moment de parler à la reine et lui dit avec mystère : « Donnez des ordres, il en est temps.

— Emparez-vous du port et des principales mosquées! » répond-elle à voix basse. Puis elle reprend le refrain de sa chanson. Usbeck transmet cet ordre à un Golcondais. Un second noir remet un billet à Osmin, celui-ci l'apporte encore à Usbeck, qui dit à la reine : « Vous n'avez point un instant à perdre! les Fakirs se sont révoltés.

— Rassemblez ma garde, je vous rejoins à la citadelle. » Puis elle reprend le même refrain. Mais pendant le dernier couplet, le breuvage a agi sur Saint-Phar, qui s'endort en murmurant le nom d'Aline. Alors reprenant sa dignité, la reine dit à ceux qui l'entourent :

« On renverse le trône où vous m'avez placée;
Vos droits sont méconnus, ma vie est menacée.
Je vous rends vos serments; combattrez-vous [pour moi?
— Oui, nous jurons de vaincre et de mourir [pour toi!

— Marchez! » dit-elle. Des noirs emportent le banc sur lequel Saint-Phar est endormi, Zélie le suit; la reine lui a donné l'ordre de ne le pas quitter. Le peuple crie: « Aux armes! » Les gardes accourent, mettent un genou en terre, et la reine s'éloigne en passant fièrement au milieu d'eux.

Même décoration qu'au premier acte.

Tandis que la reine est à la citadelle Sigiskar s'est emparé du palais il vient offrir à Saint-Phar la liberté, s'il veut le reconnaître pour roi; mais Saint-Phar jure au contraire de maintenir la reine sur le trône que lui a légué Akebar. Le ministre, furieux, s'éloigne en donnant l'ordre à Bahadar, l'ancien chef des esclaves du sérail, de faire percer de coups l'ambassadeur, s'il cherche à s'échapper. Bahadar place des gardes à toutes les portes. «Quelle perfidie! se dit Saint-Phar. Mais, oublions Aline, ce hameau... ne songeons qu'au danger de la reine... Par malheur, je suis seul... désarmé. Si je pouvais faire parvenir mes ordres au camp! »

Oscar, officier de la garde du ministre, apporte à Bahadar des tablettes saisies entre les mains de Zélie, qui voulait les remettre à l'ambassadeur. Puis Oscar se retire.

« Quel contre-temps! » s'écrie Saint-Phar, tandis que Bahadar monte sur la plus haute marche du trône; là, il s'assied et lit tout haut ces tablettes: « Au nom de l'amour et de l'honneur! suivez avec confiance le guerrier qui vous présentera une épée et un bouquet de grenades. »

Le fond du trône s'ouvre... Osmin apparaît derrière Bahadar, et présente à Saint-Phar l'épée et le bouquet de grenades. Aussitôt le chef des esclaves descend du

trône et s'approchant des gardes, il s'écrie : « Soldats! que vos regards restent fixés à l'extrémité des galeries qui communiquent à cette salle ; si vous apercevez un guerrier portant une épée et un bouquet, emparez-vous de lui. »

Les sentinelles s'empressent de tourner le dos aux spectateurs, de manière qu'ils ne peuvent apercevoir Saint-Phar, qui, saisissant l'épée que lui présente Oscar, s'échappe par le souterrain... et le fond du trône se referme... Il était temps! les conjurés reviennent demander le Français confié à la garde de Bahadar ; le pauvre homme, ne comprenant rien à sa disparition, ne pouvait qu'invoquer Brahma...

Usbeck accourt annoncer que Sigiskar est tombé sous les coups des Français ; et voilà Saint-Phar qui ramène, dans son palais, la reine triomphante, portée sur un riche palanquin ; Saint-Phar lui donne la main pour descendre et l'accompagne jusqu'à son trône. Aline est voilée. Après que des danses ont eu lieu en signe de réjouissance, Usbeck s'adressant à Saint-Phar, lui dit : « C'est à ton courage que la reine de Golconde doit la victoire; interprète de la reconnaissance de ma souveraine, elle t'offre par ma voix sa main et ce trône que tu as su lui conserver. — Reine! répond Saint-Phar, pardonne, mais un objet chéri remplit mon cœur et trouble ma raison ; je viens de revoir pour la seconde fois des lieux qui me rappellent ma patrie... ces lieux qu'habite Aline... ordonne qu'elle me soit rendue. — Elle est à toi! dit Aline rejetant son voile ; l'éclat du trône n'a point changé mon cœur. Ce peuple m'aime, que ta sagesse et ta valeur assurent sa puissance; ajoute à mon amour pour toi en te chargeant de son bonheur. »

Et vous comprenez, mesdemoiselles, que le brave Saint-Phar se trouve trop heureux lui-même pour se refuser au bonheur des autres.

Une musique fraîche et facile, de riches costumes et de gracieux ballets assurent, à cet opéra un succès égal à celui qu'il obtint lorsqu'il parut en 1803.

Cette pièce a été donnée pour l'inauguration d'un nouveau théâtre, qui a pris le titre d'*Opéra-National*.

M[me] J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

Paris, dont la population s'élève à un million d'habitants, est une des plus belles et des plus grandes villes du monde ; l'hiver, elle attire à ses réunions, à ses spectacles, à ses fêtes, les riches habitants des provinces. Les étrangers qui viennent la visiter ne la quittent qu'à regret. Depuis 1830, Paris a vu terminer ses monuments commencés, réparer ses vieilles églises, en élever de nouvelles. Ses jardins, ses places et ses rues, élargies, entourées de trottoirs d'asphalte, se couvrent de statues et d'utiles fontaines. Tous ceux qui désirent la réputation dans les sciences et dans les arts, viennent la demander aux habitants de Paris, dont l'enthousiasme vrai est pour eux un baptême de gloire. Paris est la ville où l'on peut le mieux montrer sa richesse ou cacher sa misère. Ceux qui veulent vivre de la vie des plaisirs bruyants, ceux qui veulent cultiver les sciences, trouvent également à s'y satisfaire. Peu de villes ont plus d'asiles de bienfaisance, aucune n'a d'habitants plus charitables.

On n'est pas certain de l'époque où Pa-

ris fut fondé, on ne l'est pas davantage de l'origine de son nom. Jules César l'appelait Lutèce (Lutetia). Quelques-uns assignent à ce nom une origine celtique qui signifierait *ville entourée d'eau*, ou *île du corbeau;* d'autres font dériver Lutèce de *lutum*, boue, argile, parce que le territoire de Paris était marécageux. Cette ville a beaucoup souffert autrefois des excursions des Normands; elle fut ravagée sous le règne de Louis d'Outremer; sous Charles VII les Anglais s'en rendirent maîtres; en 1814 et en 1815, les armées de l'Europe coalisée y sont entrées par la trahison; mais grâce aux fortifications qui l'entourent, et aux forts détachés qui la défendent, notre capitale est maintenant imprenable. Mme EDMÉE DE SYVA.



CORRESPONDANCE.

Tu te maries!... l'annonce de cette nouvelle m'a réjouie d'abord, puis ensuite elle m'a attristée... c'est que tu vas changer d'état, et, je ne sais pourquoi, mais tout changement m'effraie... Cependant, être épouse, telle est notre destinée... nous ne pouvons pas toujours rester jeunes filles chéries, caressées et soignées par nos pères, par nos mères; il nous faut à notre tour soigner, caresser et chérir nos enfants; il nous faut connaître les angoisses et les joies maternelles, remplir nos devoirs comme femme et maîtresse de maison, nous trouver quelquefois dans des situations difficiles... les combattre alors avec courage, ou nous y soumettre avec résignation... car c'est une chose grave que le mariage, et l'épouse chrétienne est souvent bien éprouvée!... mais Dieu ne pourrait savoir ce que nous valons s'il ne nous envoyait ces épreuves. Ne voilà-t-il pas que je vais te faire partager mon effroi! à toi qui me parais si calme, et qui ne me demandes que des conseils sur ce que tu dois acheter pour ton trousseau, pauvre petite qui n'as plus de mère!... Aussi me suis-je occupée de ce soin, et, grâce à l'obligeance de la *maison de commission générale de la rue du Helder*, je peux te satisfaire aisément.

Voici un devis que tu pourras diminuer ou augmenter selon ta fortune :

6 draps de batiste ourlés à point arrière.
48 de maître.
24 de domestique.
6 taies d'oreiller en batiste brodées et garnies.
12 taies ordinaires.
6 belles douzaines de serviettes de table.
12 ordinaires.

2 nappes de 15 couverts.
6 de 10.
12 de 8.
1 service damassé.
6 douzaines serviettes d'office,
4 douzaines d'essuie-mains.
2 douzaines pour la cuisine.
6 douzaines de torchons.
6 douzaines tabliers de cuisine.
2 pour homme.
4 douzaines de chemise de femme avec entre-deux.
2 douzaines brodées et garnies de dentelle.
6 ordinaires.
12 de nuit.
12 camisoles de nuit ordinaires.
3 brodées.
12 jupons unis.
6 brodés et garnis.
12 bonnets de nuit.
6 pour le matin.
2 douzaines de mouchoirs de toile.
4 de batiste ourlés et ornés d'un chiffre.
1 douzaine de brodés.
4 riches brodés et garnis de dentelle.
12 pantalons ordinaires, garnis.
6 pour monter à cheval.
4 douzaines de paires de bas de coton.
12 paires en fil d'Ecosse.
6 paires en soie blanche.
6 en soie noire.
4 douzaines de serviettes pour la toilette.
4 peignoirs de flanelle.
12 de bain.
12 pour toilette.
2 pelotes de mousseline.
1 robe de mousseline brodée.
2 peignoirs en jaconas.
1 col en application.
1 en point d'Alençon.
2 en valenciennes.
6 en mousseline brodée.
6 paires de manchettes.
6 cols et 6 paires de manchettes en jaconas.
4 paires de manches brodées.
4 chemisettes ou tour de robes.
1 riche canezou.
2 canezous ou deux pèlerines.
1 garniture de robe en dentelle.
1 berthe en dentelle.
1 voile blanc.
1 noir.
1 bonnet en application.
1 en valenciennes.
2 en mousseline.
1 riche robe de chambre doublée.

Ce *trousseau* coûterait de dix à douze mille francs; mais tu sais que : *qui peut plus peut moins*. J'ai d'ailleurs plusieurs observations à te faire : 1° c'est que la façon des chemises, la broderie des mouchoirs, la forme des cols, tout cela changeant de mode, il vaut mieux acheter un trousseau moins considérable; 2° parce que *c'est de l'argent qui dort*, disent les mères prudentes; 3° parce qu'il faut bien nous laisser le plaisir d'acheter nous-mêmes quelque chose tous les ans; 4° parce qu'après cinq ans de mariage tu aurais l'air d'une vieille jeune femme.

Quant à *la corbeille*, voici ce que je me souhaiterais : deux cachemires de l'Inde, un blanc et un noir, tous les deux longs, je n'aime pas les cachemires carrés, cela couvre, mais cela ne pare pas; si l'on veut un châle carré, on le prend de fantaisie et à bon marché. Une robe de velours noir, une robe de damas de soie blanche, et une robe de gros-de-Naples rose. Quant aux bijoux, je ne tiendrais qu'aux diamants de famille, les diamants diminuant tous les jours de leur valeur; et la mode du moment les estime, non sur leur poids, mais d'après l'art avec lequel ils sont montés; que cette mode passe, et il ne vous reste rien... que de la *poussière*. Cependant, une broche, deux épingles formant agrafes au besoin, et représentant des fleurs, des grappes de raisin, cela me paraîtrait fort joli. Des bracelets de fantaisie, deux beaux éventails et une bourse... riche de tout ce que mon fiancé aurait voulu ajouter à son présent de noce. Augmentée de mes économies, cette bourse serait celle des pauvres... j'aurais soin qu'elle fût toujours pleine... et toujours vidée.

Mais n'oublions pas que, filles ou femmes, il nous faut travailler, et voyons si je serai assez heureuse pour avoir choisi des ouvrages qui te plaisent.

Le n° 1er est un col en lacets, dont on

réunit les dessins par des points de dentelle.

Calque ce dessin sur un papier vert; sur ce dessin couds un lacet (il ne te faudra le couper que trois fois); achète du fil d'Irlande, n° 150 et n° 100, travaille de gauche à droite.

Pour l'espèce de picot qui entoure ces dents, tu le fais avec du fil n° 100, comme si tu faisais un point de feston, ou mieux, comme un point de boutonnière.

Pour l'espèce de point de tulle qui borde l'intérieur du lacet, tu fais de même un point de feston ou un point de boutonnière, toujours en partant de la gauche, et tu reviens en faisant un point de surjet sur ces festons.

Pour les perles qui sont au milieu de ces dents, tu passes d'abord (en laissant le nœud de ton fil au milieu) quatre fils, qui s'appellent barres, autour desquelles tu tournes ton fil, en revenant joindre le milieu; là tu passes ton aiguille, tantôt sur une des barres, tantôt sous l'autre et alternativement, comme si tu voulais faire une reprise, puis tu coupes ton fil, après l'avoir arrêté par un nœud, à l'envers.

Pour l'intérieur du second rang de dents, tu fais un plus grand point de feston sur lequel tu reviens par un point de surjet que tu ornes de perles faites comme les précédentes.

Pour le dessin qui se trouve au-dessous des deux rangs de dents, tu fais le même point de feston ou de boutonnière, que tu continues en reprenant au milieu de chaque point de tulle.

Je n'ai pas besoin de t'expliquer la galerie du bas, c'est un fil passé de haut en bas, puis tourné une fois du bas en haut: on glisse son aiguille entre les fils du lacet, et l'on recommence du haut en bas, puis on fait la perle du milieu. Ce col est une imitation de guipure.

Le n° 2 est la manchette, qui se fait de même.

Le n° 3 est un dessin qui se brode en soutache, au-dessus de l'ourlet d'un sarreau de petit garçon, ou de la jupe d'une robe de petite fille.

Le n° 4 est un dessin qui se brode au plumetis, entre les larges plis d'une robe de mousseline ou d'organdy. Si tu trouves ce dessin trop riche, ne fais pas les branches de fleurs et de fruits.

Le n° 5 est un dessin qui se brode sur velours en points de cordonnet, avec de la soie et du fil d'or. Ce dessin peut servir pour porte-cigarre, porte-feuille ou souvenir.

Le n° 6 est un *tricot treillage*, pour couvre-pieds.

Achète des aiguilles de bois de 15 centimètres de circonférence, de la laine anglaise rouge et de la laine blanche; avec dix mailles on obtient ces trois colonnes treillagées: il y a une maille de trop sur le dessin.

Toutes les aiguilles se tricotent à l'endroit.

Chaque fois que l'on commence une aiguille, on la commence en tricotant une maille; chaque fois que l'on finit une aiguille, on la finit en tricotant deux mailles ensemble.

1re *aiguille*, laine rouge. Tricote la première maille — laisse ta laine derrière — prends la seconde maille, comme si tu voulais la tricoter à l'envers; ne la tricote pas — ramène ta laine devant toi — prends deux mailles ensemble, tricote-les — laisse ta laine derrière — prends une maille, comme si tu voulais la tricoter à l'envers; ne la tricote pas — ramène ta laine devant toi — prends deux mailles ensemble, tricote-les... Ainsi de suite jusqu'à la fin de l'aiguille.

2e *aiguille*, laine blanche. Elle se tricote comme la première, mais les mailles présentent un différent aspect; je crois devoir t'expliquer cette deuxième aiguille. Tricote la première maille — laisse ta laine derrière — prends la première bride que tu rencontres, comme si tu voulais la tri-

coter à l'envers, ne la tricote pas — ramène ta laine devant toi — prends ensemble la bride et la maille qui suivent, et tricote-les. Ainsi de suite jusqu'à la fin de la 2e aiguille. La 3e se fait comme la 1re, la 4e comme la 2e, etc.

Quand tu achèves ton aiguille, tu casses ta laine, en laissant un bout long de 10 centimètres; quand tu commences ton aiguille, tu laisses un bout long de 10 centimètres; cela fait tout naturellement une frange des deux côtés du couvre-pieds. Tu vois maintenant que ce tricot est double et se trouve composé d'un treillage blanc d'un côté et rouge de l'autre. Tu peux le faire orange et noir, saumon et brun ; tu peux aussi ne le faire que d'une seule couleur.

En coton retors, ce tricot peut couvrir des bras et des dossiers de fauteuil, mais alors les aiguilles ne doivent avoir que 12 centimètres de circonférence.

Le n° 7 est un dessin de crochet pour couvre-pieds, coussin et bras de fauteuil.

Le n° 9 est un travail qui s'exécute en rubans. Tu achètes du ruban de percale de cette largeur.

Tu travailles de droite à gauche.

1° De ta main gauche tu plies ce ruban pour former la moitié d'un angle dans le haut, et tu retiens ce ruban de ta main droite; — 2° tu ramènes ce ruban en le descendant devant toi pour former un angle dans le haut — 3° tu relèves ce ruban en le repliant derrière, pour former la moitié d'un angle dans le bas — 4° tu remontes ce ruban devant toi, pour former un angle dans le bas — 5° tu rabats ce ruban derrière pour former la moitié d'un angle dans le haut — 6° tu ramènes ce ruban devant toi pour former un angle dans le haut, ainsi de suite. Ce qui est devant toi est l'endroit.

Tu as une aiguille enfilée de fil blanc, tu y fais un nœud, tu passes ton aiguille derrière et, par deux points, tu arrêtes ensemble, devant toi, les deux côtés du ruban qui se rapprochent au bas de chaque angle; puis, lorsque tu as fait deux rangs de ces zig-zags, tu les réunis aux angles, en les arrêtant par trois points et par un nœud. Tu peux ajouter un rang ou deux et employer de plus petit ruban.

Ce travail forme un ornement solide pour le bas des jupons et des pantalons.

Le n° 9 est un dessin de cartes pour écrire le nom des convives dans un dîner prié. Ce sujet de chasse ne convient que pour un homme. Lorsque tu as calqué ou dessiné cette carte sur un carton de Bristol et suivi tous ces petits traits avec une fine plume, tu peins le chasseur en pantalon bleu, en blouse grise, le fusil couleur bois. le chevreuil en tons *fauves*, le chien blanc, les oreilles et quelques taches brunes; les fleurettes roses et bleu clair, les feuillages en cendres vertes avec retouches d'indigo.

Le n° 10 est un fichu que tu peux faire en tulle blanc, en tulle noir uni, le garnir d'une petite dentelle noire ou blanche, cousue à plat et rapprocher les pointes de ce fichu par une rosette placée au bas de la taille. Ce fichu, pour bien faire, doit avoir des plis autour du cou, c'est-à-dire deux sur chaque épaule.

Le n° 11 est l'un des devants du mantelet *brésilien*.

Le n° 12 est la moitié du dos. Ces deux morceaux se cousent étoile contre étoile. Ce vêtement forme à la fois manteau et mantelet; il se fait en drap, en velours, se garnit d'un riche galon, se ferme sur la poitrine avec six boutons de chaque côté, sous lesquels on a cousu six petites boucles formées d'une petite ganse, lesquelles boucles servent de boutonnières.

Le n° 13 est la moitié d'une pièce d'épaule qui forme en même temps la manche. Ce patron s'emploie pour les peignoirs de nuit ou du matin. L'été, les peignoirs se font ou en jaconas ou en mousseline de couleur; les dessins se trouvent dans ce sens et se rejoignent en biais sur le dos. A ce patron on coud devant et derrière

des lés d'étoffe auxquels on ajoute des pointes, à partir du bas de la taille jusqu'au bas de la jupe. Ces peignoirs ne descendent qu'au dessous des genoux; ils s'arrondissent du devant, se garnissent au bas des manches, autour du cou et le long des devants, par une bande plissée à la vieille; au bas de ces peignoirs on fronce un volant haut de 15 centimètres. Avec ces peignoirs on porte les jupons en étoffe pareille, on les garnit aussi d'un volant haut de 15 centimètres. Ce costume élégant et coquet se garde jusqu'à l'heure du dîner. Pour l'hiver, ce peignoir se fait long, sans garniture, en flanelle ou en mérinos et ouaté; comme ces étoffes ont une grande largeur et n'ont pas de dessins qui forment ornement, ce modèle se taille d'une seule pièce, de manière qu'il y ait un droit fil au milieu du dos, et pas de couture. Bien entendu que ce peignoir n'est que pour ta mère ou ta sœur mariée.

Le n° 14 est un sarrau pour petit garçon. Il se fait en mérinos et se ouate. On le taille la lisière dans le bas, il ne faut pas de couture sur les épaules.

Le n° 15 est un rébus.

Celui du dernier numéro représente le temps — un nœud — un faix — un cadre où il n'y a rien — un A et la Fère.

Le temps ne fait rien à l'affaire.

Il me semble, par exemple, que pour exécuter tous les travaux de cette planche le temps fait beaucoup *à l'affaire*, et voilà comment les proverbes ne sont pas toujours *la sagesse des nations*.

Que fais-tu durant ces jours de pluie et de brouillard. Nous, nous ne quittons pas le coin du feu, nous causons... toilette; nous faisons des projets pour dîners, soirées et bals; chacune de nous donne son avis, on le discute, et c'est presque toujours les grand'mères qui l'emportent par leur bon goût.

Pour un grand dîner, voici les toilettes que l'on a décidées. Les demoiselles en robe de reps gris, corsage à pointe, décolleté et lacé derrière, manches courtes, en biais, bien qu'un peu longues, mais surtout un peu larges du bas; un fichu de tulle noir sur le modèle planche XII, arrêté au bas de la taille par cette rosette, en ruban de satin rose, à bouts pendants; les cheveux en bandeaux devant, derrière tournés en corde et attachés par un beau peigne en écaille. De chaque côté de la tête, deux rosettes de ruban de satin rose; bottines grises, mitaines noires.

Pour les jeunes mères. Robes de damas de soie marron, couleur sur couleur, corsage à pointe, décolleté, manches sur le modèle de la figurine assise, n° XI. Au lieu des manchettes d'étoffe, deux rangs de dentelle blanche relevés par une rosette de velours noir, pèlerine de dentelle fermée par deux rosette pareilles; dans chaque une riche épingle. Pour coiffure; cheveux en bandeaux; deux grosses rosettes de velours noir, montées à une canetille recouverte d'un velours noir et posées sur la tête, puis une barbe de dentelle blanche posée aussi sur la tête, descendant sur les joues, tournant autour des grosses rosettes de velours et allant se rattacher derrière où elles retombent. Au milieu de cette rosette, deux riches épingles. Comme on ne porte plus de boucles d'oreilles, les anneaux et les pendants servent en guise d'épingles. Gants blancs, bottines de satin marron.

Pour les grand'mères. Robe de satin noir, colletée, à pointe, et ouverte du devant; manches amadis, col et manchette de dentelle blanche, bonnet de gaze rose pâle, orné de marabouts roses; cheveux blancs, frisés et crêpés; étole d'hermine, gants blancs, bottines de velours noir.

Pour les petites filles. Robe de taffetas écossais, katzawech de velours bleu-joinville, garni d'une passementerie; cheveux bouclés, tombant sur les épaules; pantalon blanc, court et garni; bottines noires, mitaines noires.

Pour les petits garçons. Sarrau de velour noir, ceinture vernie, pantalon de

drap gris foncé, bottines noires, chapeau à larges bords légèrement relevés et à forme ronde, gants de peau noire.

Nous ne savons encore rien pour les toilettes de bals et de soirées; mais le premier numéro du *Journal des Demoiselles*, janvier 1848, paraîtra le 20 décembre 1847 afin de pouvoir être donné en étrenne. Je te dirai alors ce que la mode aura décidé.

Voilà le mois de janvier; les annonces des journaux ressemblent à un champ de foire où celui-là bat la grosse caisse, celui-ci sonne la trompette, cet autre promet des choses impossibles qu'il appui de nombreux points d'exclamation. Ce sont des phrases dignes du célèbre *Fontanarose*. En lisant notre simple prospectus tu te seras dit : J'aurai tout cela; non pas comme un tohu-bohu, mais dans le cours de l'année, à mesure que ces objets seront de mode, à ma convenance, et de manière à former un tableau où chaque objet se trouvera à sa place; depuis quinze ans le *Journal des Demoiselles* a toujours tenu ce qu'il avait promis. Dans ta demande de renouvellement ne manque pas de désigner la 1re, la 2me ou la 3me édition, 8, 10 ou 12 fr.

Encore une année de finie! celle-ci n'a point été heureuse! l'inondation de la Loire, la disette du blé, la cherté des vivres ont attristé l'hiver; l'été et l'automne ont réparé une partie des désastres, mais le commerce et l'industrie ont beaucoup souffert; ils ne peuvent se remettre... Il y aura cet hiver des ouvriers sans ouvrage, des familles dans la misère... Encore quelques sacrifices : aidons-nous, le ciel nous aidera!

Adieu! pour cette année... mais pour l'an prochain... à bientôt!

En attendant, que Dieu te garde et t'accorde tout ce que tu désires.

Mme J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉPHÉMÉRIDES.

2 DÉCEMBRE 1406. — ACTE DU PARLEMENT ANGLAIS QUI REND AUX FEMMES LEURS DROITS A LA COURONNE.

Dans un parlement convoqué au mois de mars 1406, par Henri IV, roi d'Angleterre, un acte avait été rendu pour exclure les femmes de la succession royale; mais la même année cette exclusion fut révoquée par un acte signé du roi, de tous les seigneurs et de l'orateur des communes, au nom de toute la chambre; de ce jour date le véritable droit des femmes à la couronne d'Angleterre.

MOSAIQUE.

Il ne faut pas parler volontiers des femmes belles et honnêtes, elles ne doivent être connues que de leurs parents et de leurs époux. ARIGÉE.

—

Conduisez-vous toujours avec la même retenue que si vous étiez observée par dix yeux et montrée par dix mains.

MÉNANDRE.

—

Sans l'économie il n'y a point de richesses assez grandes, avec elle il n'y en a point de trop petites. SÉNÈQUE.

—

Quand tu as trahi toi-même ton propre secret, quel droit as-tu de faire des reproches à celui qui ne l'a pas gardé?

PLUTARQUE.

—

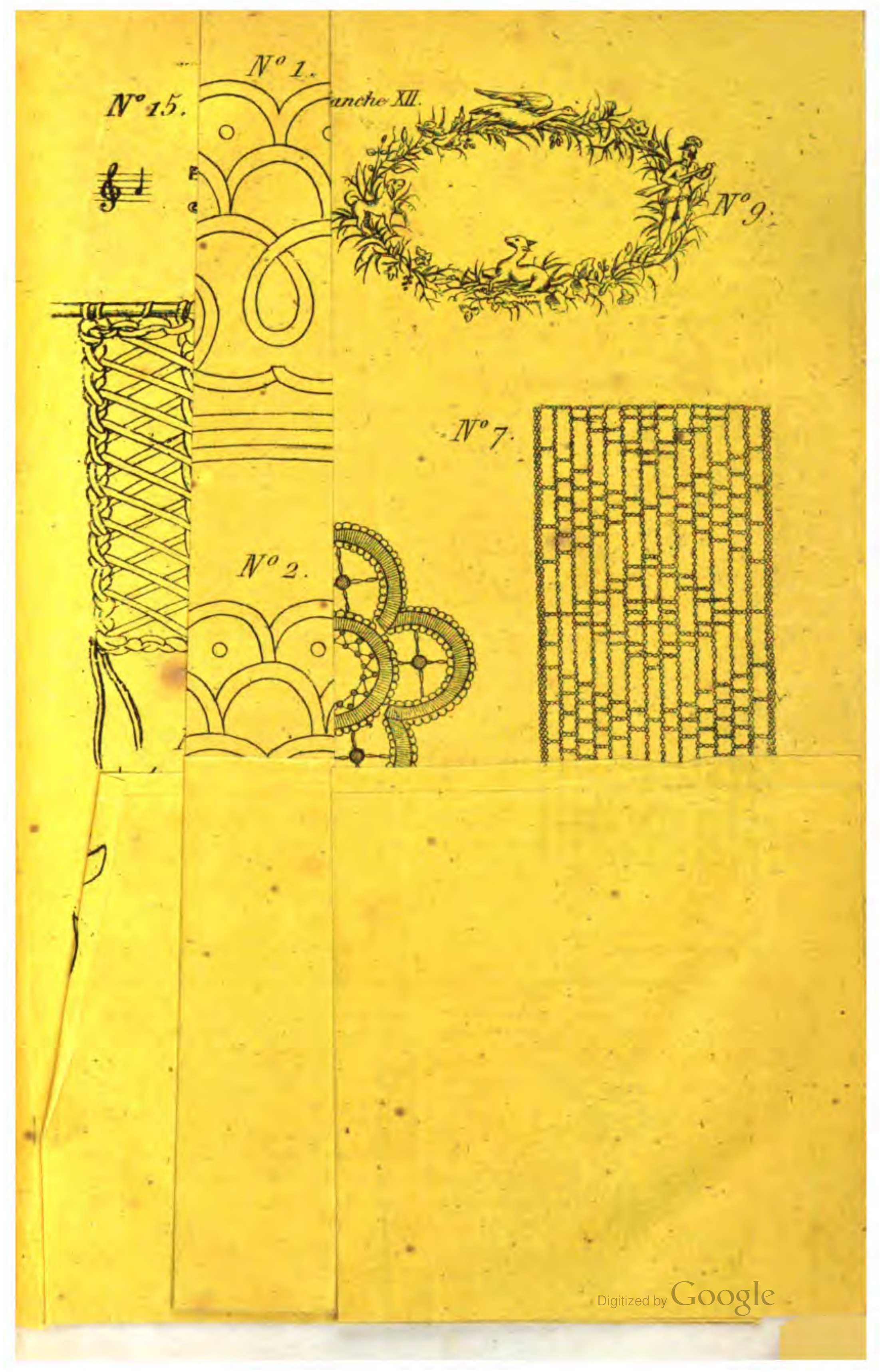
Toute navigation est incertaine... prends pitié du malheureux qui a fait naufrage.

PHOCYDIDE.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais



Nº 15.
Nº 1.
anche XII.
Nº 9.
Nº 7.
Nº 2.

